

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
JUDÉO-ALLEMANDE

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

PAR

M. PINÈS

PARIS

JOUBE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, Rue Racine, 15

1910

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

M Pinès

1910

FACULTÉ DE LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

42372

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
JUDÉO-ALLEMANDE

THÈSE DE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Paris

PAR

M. PINÈS

PARIS

JOUE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, Rue Racine, 15

1910



HISTOIRE
DE
La Littérature Judéo-Allemande

PRÉFACE

La littérature judéo-allemande n'a fait l'objet jusqu'ici que d'un travail précis, le livre excellent de M. Wiener (1). Cet auteur qui, plus que tout autre, a contribué à faire connaître la littérature du ghetto, a eu aussi le grand mérite d'en montrer pour la première fois l'évolution sous l'influence des idées qui ont dominé dans le ghetto. C'est pour nous un devoir agréable de reconnaître ici tout ce que nous devons au livre de M. Wiener, aussi bien pour le plan général de notre travail que pour nombre de questions de détail.

Dans cette étude nous avons tenu moins à donner une nomenclature complète des écrivains judéo-allemands qu'à

1. *The History of Yiddish Literature in the nineteenth century* by Leo Wiener, instructor in the slavie languages at Harvard University. New-York. Charles Scribner's sons, 1899.

présenter la littérature de langue yiddish dans ses auteurs les plus célèbres, ses maîtres et ses créateurs. D'autre part, nous avons cru que le moyen le plus efficace, le plus sûr de faire connaître les auteurs d'une littérature qui a été jusqu'ici presque complètement ignorée dans les milieux intellectuels et savants de l'Europe et qui, ne fût-ce qu'à cause de son écriture hébraïque, ne sera probablement, pendant longtemps encore, connue en dehors du ghetto que par un nombre limité de spécialistes, était de faire parler ces auteurs eux-mêmes. C'est pourquoi nous avons joint à notre analyse et à notre interprétation des œuvres, des extraits nombreux que nous avons traduits. Il le fallait, puisque nous ne pouvions compter sur aucune connaissance préalable de ces œuvres dans le public et que nous ne pouvions jamais procéder par allusions. Si nous avons péché par excès, on voudra bien excuser ce défaut, qui était presque inévitable dans une tentative de vulgarisation qui est la première en Europe.

Le mouvement des idées dans le ghetto, tel qu'il a trouvé son expression dans la littérature judéo-allemande, a été exposé par nous d'une façon assez détaillée. Née de la lutte, la littérature judéo-allemande est restée en grande partie une littérature de combat, mais ce qui est tout à fait nouveau et particulier à son histoire, c'est que le problème même de son existence, la raison d'être de sa subsistance, a formé souvent l'objet du combat dont elle était l'arène. Il était donc indispensable pour l'intelligence de son développement et des causes intérieures et extérieures qui hâtaient ou paralysaient pour un certain temps sa marche,

d'étudier le milieu intellectuel et moral où elle est née et où elle s'est formée.

Notre étude de l'époque contemporaine n'embrasse pas tous les auteurs de cette époque. Il aurait fallu un volume spécial pour étudier tous ces auteurs, notamment « les jeunes », parmi lesquels il y a quelques écrivains d'un talent indiscutable, tels que Scholom Asch et David Pinski, auteurs de drames et de nouvelles, A. Reisin, poète lyrique et auteur de nouvelles, S. Blumgarten, plus connu sous son pseudonyme Iehosch, auteur de poésies lyriques et surtout de ballades, L. Kobrin, auteur de nouvelles de la vie des ouvriers juifs en Amérique, P. Hirschbein, auteur dramatique, etc.

Il fallait donc nous borner et nous avons pris comme limite extrême l'année 1890 : tous les auteurs qui ont débuté dans la littérature judéo-allemande après cette année ne sont pas entrés dans notre étude. Le choix de cette date terminale n'est pas arbitraire. On pourra, en effet, facilement se convaincre que l'adoption de cette date-limite nous a permis d'étudier tous les grands écrivains sans exception qui, malgré la divergence de leurs talents et de leurs tempéraments poétiques, ont un point commun : l'accomplissement du même travail de réformation de la langue et de la littérature judéo-allemandes qui est à la base du développement actuel de cette littérature (1).

1. Jacob Gordin, l'auteur dramatique judéo-allemand qui a débuté après 1890 a cependant sa place dans notre étude justement pour cette raison qu'il apparaît lui aussi, dans une moindre mesure il est vrai que les auteurs dont nous venons de parler, comme le réformateur du théâtre

Nous ne prétendons nullement avoir épuisé le sujet dont nous traitons ici, ni avoir dit tout ce qu'il fallait et comme il le fallait. Le but de ce livre sera atteint, s'il lui est donné de contribuer pour sa part à faire mieux connaître et apprécier une littérature née *intra muros*, dans la misère et les ténèbres, mais qui aspire à la lumière et mérite d'avoir sa place au soleil.

Qu'il nous soit encore permis, à la fin de cette préface, d'exprimer notre gratitude profonde et sincère à M. Charles Andler, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, pour les indications nombreuses et très précieuses qu'il nous a données et pour la revision minutieuse à laquelle il a bien voulu soumettre notre manuscrit.

judéo-allemand qui a plus tardé à se développer que les autres genres littéraires dans le même idiome.

LIVRE PREMIER

LA LANGUE

I. — LES COMMENCEMENTS

Le judéo-allemand est né dans les ghettos de l'Allemagne, mais il a été développé et il a reçu sa forme définitive dans ceux de la Pologne. Il n'est pas possible d'établir, même approximativement, le moment précis de son apparition chez les juifs allemands. Depuis une époque très ancienne, les juifs se servaient de l'écriture hébraïque dans la transcription des langues étrangères. Le grec, le latin, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, toutes les langues dans lesquelles les juifs écrivirent pendant une période plus ou moins prolongée, ont été transcrites par eux dans les caractères de la langue qui leur est restée toujours chère et familière. L'allemand ne fit pas exception à cette règle générale. Dès le *x^e* siècle on rencontre déjà dans les gloses et les *responsæ* rabbiniques des mots et des proverbes allemands, transcrits en caractères hébreux. On en trouve un certain nombre chez Raschi (1040-1105), un peu plus tard chez Eliezer b. Nathan et autres contemporains (1). Mais ces

1. G. Karpeles. *Geschichte der juedischen Litteratur*, 1886, pp. 1001-1002.
— E. Schulman. *intre safa* (profondeurs linguistiques) dans la revue heb. *Häschiloach*, 1898, t. IV, pp. 43-45.

gloses, pour être transcrites en caractères hébreux, n'en sont pas moins de pure forme allemande. Au XIII^e siècle encore, la langue des juifs allemands ne devait se distinguer en rien de celle de leurs voisins chrétiens. Les gloses allemandes nombreuses d'un élève de R. Moïse Hadarschan, qui datent probablement de la première moitié de ce siècle « rendent d'une façon très fidèle les formes les plus pures du moyen haut allemand » (1). C'est aussi dans ce siècle que le juif Süsskind de Trimberg figure parmi les *minnesaenger* allemands (2). Ce n'est pas avant le XIV^e siècle qu'on peut trouver dans les *responsæ* et quelques autres documents littéraires les premières traces bien faibles d'un idiome naissant (3). On a voulu expliquer les changements qu'on voit à cette époque se produire dans la langue des juifs allemands par l'influence de leurs coreligionnaires de Lorraine qui, expulsés de leur pays, se sont réfugiés dans les provinces de l'Allemagne du Sud (4). Mais il est certain qu'en dehors même de toute influence de la part des juifs français, les effroyables persécutions que les juifs allemands avaient à subir depuis la peste noire au XIV^e siècle ont dû avoir une influence désastreuse sur la pureté de la langue. Celle-ci devait se corrompre d'autant plus que les persécutions continuelles des juifs

1. Karpeles, *loc. cit.*

2. V. *Jewish Quarterly Review*, vol. XV, l'article « Süsskind of Trimberg » par Albert M. Friedenberg.

3. Karpeles, *loc. cit.*

4. *Sichtbar und bedeutsam ist die franzoesische Färbung der juedisch-deutschen Construction.* — J. M. Jost, article Judendeutsch dans l'*Allgemeine Encycl. der Wissenschaften Kunst und Erse* und Gruber, 1850 ; voyez aussi G. Karpeles, *loc. cit.* : « les juifs lorrains ont en partie provoqué et en partie contribué à la formation de ce mélange de langues. »

allemands eurent pour résultat de les isoler plus que jamais du reste de la population, et de les éloigner des sources littéraires de l'époque.

Cependant, si isolés que fussent les juifs allemands dans leurs ghettos, ils n'ont pas rompu tout contact matériel et même moral avec leurs concitoyens chrétiens. Aussi leur langue a pu devenir plus pauvre, moins pure, mais elle n'eut pas besoin — et elle n'en avait pas non plus la possibilité — de changer dans sa forme et dans son fond. Quelques historiens vont même jusqu'à prétendre qu'au ^{xv}^e siècle encore la langue des juifs allemands avait gardé toute sa pureté et que sa « dégénérescence en jargon n'a commencé qu'après la guerre de trente ans (1). En tout cas il paraît certain qu'à cette époque encore les œuvres littéraires des juifs allemands, quoique écrites en caractères hébreux et contenant un certain nombre de mots techniques hébreux, ne se distinguaient pas beaucoup comme langue du reste de la littérature allemande contemporaine (2).

Ainsi donc, si le judéo-allemand n'avait pas franchi les limites du territoire allemand, il serait probablement devenu une forme abâtardie de l'allemand, il serait tombé au niveau d'un jargon, d'un argot du ghetto, mais il ne lui aurait pas été possible de se dégager complètement de son

1. M. Steinschneider. « Die italienische Litteratur der Juden » dans la *Monatsschrift für Gesch. u. Wissensch. des Judentums*, vol. 42, p. 76. — Dr M. Guedeman *Geschichte des Erziehungswesens etc.*, v. II, p. 207. — L. Geiger. *Zeitschr. f. d. Gesch. d. Juden in Deutschland*, v. II, p. 359.

2. M. Steinschneider, *loc. cit.*, voyez aussi F. Rosenberg. *Ueber eine Sammlung deutscher Volks- und Gesellschaftslieder in hebräischen Lettern*. Berlin, 1888. Les chansons de cette collection dont un certain nombre ont été composées par des juifs datent probablement de la fin du ^{xvi}^e siècle.

ambiance et de subir ce processus intime de transformation qui devait le différencier radicalement de la langue mère, lui imposer l'empreinte de l'esprit et du caractère original de ceux qui le parleraient et en faire un idiome presque aussi distinct de l'allemand qu'est le peuple juif du peuple allemand. Cette œuvre de création, impossible en Allemagne même, devait être réservée aux juifs allemands qui dès le XIV^e siècle, mais surtout au XV^e et longtemps après, fuyant les persécutions auxquelles ils étaient en butte dans leur pays natal, vinrent s'établir en grand nombre en Bohême, en Pologne et dans la Lithuanie, plus tard annexée à la Pologne. La culture générale de ces pays à l'époque où les juifs y arrivèrent était bien inférieure à celle du pays qu'ils venaient de quitter.

En Pologne, où se réfugièrent les plus nombreuses agglomérations de juifs allemands, la nation était divisée en deux classes, les nobles et les paysans, séparés par un abîme. La classe moyenne n'y existait presque pas. Les villes étaient rares et leur population était formée en grande partie d'éléments allemands, établis dans le pays dès le XIII^e siècle, après sa dévastation par les armées tartares. Les juifs, à maintes reprises appelés dans le pays par les rois de Pologne pour y former le tiers état qui manquait à la nation, ont été non seulement bien accueillis à leur arrivée, mais même gratifiés de certains privilèges. Dans les villes et les petites villes où ils formaient, et forment souvent de nos jours encore, la presque totalité de la population ils jouissaient pour leurs affaires intérieures d'une autonomie des plus complètes. Le tribunal rabbinique pour les affaires civiles et religieuses, le Kahal pour les

affaires communales, le synode dit « des quatre pays » pour les affaires qui touchaient aux intérêts généraux des juifs du pays, ces trois institutions reconnues par l'Etat formaient en quelque sorte le cercle dans lequel se mouvait la vie religieuse et sociale des juifs polonais, libre et presque indépendante de l'Etat. On comprend aisément que ces juifs venus d'Allemagne, vivant ainsi dans des conditions d'autonomie intérieure, ayant devant eux comme représentants de la population polonaise indigène deux classes, celle des nobles et celle des paysans, dont l'une était trop haut et l'autre leur paraissait trop bas, concentrés d'autre part dans les villes où ils avaient pour seuls voisins des Allemands aussi, n'aient pas cru nécessaire d'abandonner leur idiome séculaire et d'adopter la langue de leur nouveau pays. Non seulement le judéo-allemand était intimement lié depuis longtemps à leur vie matérielle et morale, mais il était encore la langue parlée par les frères restés en Allemagne et par ceux qui s'étaient réfugiés en Hollande et ailleurs. Il était comme un lien unissant dans un parler commun les membres de la même famille qu'un hasard cruel avait séparés et dispersés par le monde et on tenait d'autant plus à le conserver, à lui rester fidèle.

Aussi voyons-nous au cours des siècles le judéo-allemand non seulement conservé par les juifs allemands des pays slaves, mais encore imposé par eux, qui étaient numériquement et intellectuellement les plus forts, aux juifs qui étaient venus dans le pays, depuis une époque très ancienne, de l'Asie par le Caucase et les territoires voisins de la mer Noire et qui, habitant surtout les provinces du

Sud ont adopté la langue russe de la population indigène. La lutte pour l'hégémonie du judéo-allemand a dû être bien longue, puisque, au commencement du xvii^e siècle encore, il y avait des provinces dont une grande partie au moins de la population juive parlait les langues slaves. C'est ainsi qu'un rabbin de cette époque, habitant de Mohilew sur le Dnièper, écrit dans une de ses responsae (1) que « ses coreligionnaires dans cette province parlent pour la plupart le russe » et il fait un vœu qui, par son ton, est très caractéristique de l'opinion que les juifs allemands avaient de leur idiome. Le rabbin souhaite que « la terre entière soit instruite et que tous parlent la même langue : l'allemand. » Le célèbre écrivain hébreu J.-B. Levinsohn (1788-1860), originaire de Volhynie, rapporte lui aussi une tradition qui s'est conservée parmi les juifs de son pays et d'après laquelle, « quelques siècles auparavant, les juifs de ces provinces ne parlaient que le russe et la langue judéo-allemande que nous parlons actuellement ne s'y était pas encore propagée » (2). Il n'est pas possible d'établir le moment exact où les juifs slaves ont adopté le judéo-allemand, en tout cas le slave n'apparaît plus dans les documents postérieurs au milieu du xvii^e siècle et il est très probable que les effroyables massacres de Chmelnitski en 1648, qui ont exterminé des communautés

1. « Gwurot anoschim », de R. Schabsai Kohen (Schach), le célèbre commentateur du Schulchan-aruch, éd. 1679. Responsa n° 1 du père de Schach, R. Meir Katz, rabbin de Mohilew-sur-le-Dnièper.

2. J.-B. Levinsohn. *Teuda be Israel*, 4^{me} éd. Varsovie, 1901, p. 33, note 2.

juives entières, ont donné le coup de grâce au slave en tant que langue parlée par les juifs (1).

C'est donc dans ces pays slaves, loin de l'influence allemande, sur un sol étranger, dans des conditions d'existence nouvelles, que le judéo-allemand prendra le caractère d'un idiome distinct. C'est ici qu'il passera par les principales phases de son développement et c'est ici qu'il subira cette lente transformation à la suite de laquelle le judéo-allemand ou allemand (deutsch), tout simplement, comme on l'appelait alors, deviendra la langue juive, le « Yddisch » de nos jours.

Après les massacres de Chmelnitski, en 1648, de nombreux juifs appartenant à près de 250 communautés polo-

1. Disons cependant que la question de savoir si le russe était jamais la langue maternelle des juifs habitant le pays est bien loin d'être complètement éclaircie. Elle a été résolue dans un sens affirmatif par A.-E. Harkavy dans sa Brochure *Haiehudim usfat haslavim* (*Les juifs et les langues slaves* Vilna, 1867) qui présente la version hébraïque augmentée de son article publié dans les *Mémoires de la section orientale de la Société archéologique impériale russe*, Saint-Petersbourg, 1865. Voyez aussi D^r Guedeman, *Gesch. des Erziehungswesens und der Cultur der Juden in Deutschland und Frankreich*, Wien, 1880, pp. 114-115. — B. Katz, *le korot haiehudim b'russia polen w'lita* (*De l'histoire juive en Russie, Pologne et Lithuanie aux XVI^e et XVII^e s.* Berlin, éd. Achiassaf, 1899, pp. 31-33. — S.-A. Berschadsky, *Litovskie evrei*, etc. (*Les juifs lithuaniens*, 1388-1599.) Saint-Petersbourg, 1883, p. 394 et ss. — S.-M. Ginsbourg et P.-S. Marek, *Evreiskia narodnia piesni w Rosii* (*Les chansons populaires juives en Russie*). Saint-Petersbourg, 1901, préface, pp. XXII-XXIII et un certain nombre de chansons dans le même livre (nos 15, 16, 17, 34 et autres) qui présentent un mélange curieux de mots hébreux et slaves. La thèse de M. Harkavy a été soumise à une critique serrée dans l'article de S. Dubnow, « Rasgoworni iasik polsko-litowskich evreiew w XVII, XVIIW. (La langue maternelle des juifs polonais et lithuaniens aux XVI^e et XVII^e s.) dans la *Evreiskaia starina* (*Revue trimestrielle de la Société de l'Histoire et de l'Ethnographie juives*). Saint-Petersbourg, 1901, v. I, pp. 7-26.

naïses ont dû de nouveau se mettre à la recherche d'un abri ; beaucoup d'entre eux se réfugièrent en Allemagne tandis que d'autres allèrent à Amsterdam où il y avait aussi une communauté de juifs allemands. Ces réfugiés apportèrent avec eux le judéo-allemand tel qu'au cours de deux siècles il s'était transformé dans leur nouvelle patrie (1). C'est grâce à ce grand nombre d'émigrés, et par l'influence des rabbins et des docteurs de la Loi que depuis un certain temps les juifs polonais fournissaient aux juifs allemands, c'est grâce aussi à la littérature judéo-allemande, créée en grande partie par des auteurs d'origine polonaise, littérature qui pénétra dans presque toutes les familles juives, que le judéo-allemand, dans sa formation nouvelle, était revenu à son pays d'origine et adopté par ceux qui l'habitaient. Avec les divergences dialectales que nous étudierons plus loin, le judéo-allemand, tant qu'on le parlera en Allemagne, c'est-à-dire presque jusqu'au commencement du XIX^e siècle et plus tard, restera dans ses éléments principaux le même en Allemagne qu'en Pologne et les autres pays slaves.

II. — LES ÉLÉMENTS DE LA LANGUE

Le judéo-allemand tel qu'il fut importé dans les pays slaves par les juifs allemands était, nous l'avons déjà dit, un allemand presque pur. Des mots hébreux s'y rencontraient de temps en temps et ils étaient traités comme des

1. V. Dr Guedeman. *Geschichte des Erziehungswesens und der Kultur der Juden in Deutschlnad*. Turin, 1888, note 7.

mots étrangers ; les auteurs prenaient soin même de les mettre entre parenthèses, comme pour mieux indiquer leur origine étrangère en même temps que sacrée. Il n'est pas facile dans l'état où se trouve actuellement l'étude philologique du judéo-allemand d'indiquer d'une façon bien nette les dialectes allemands qui ont contribué à la formation de cette langue. D'une façon générale on reconnaît l'influence prépondérante des dialectes du groupe souabe et bavarois sur le judéo-allemand (1), mais d'autres groupes dialectaux ont aussi contribué, quoique en moindre partie, à sa formation. Ce mélange de dialectes divers s'est produit surtout dans les pays slaves où les juifs allemands, venus de provinces différentes, ont apporté et mis en circulation les dialectes nombreux de leurs patries respectives (2). Le judéo-allemand de nos jours a encore conservé un certain nombre de mots et d'expressions allemandes qui depuis longtemps ont disparu de l'allemand littéraire et qui parfois ne se rencontrent même plus dans les dialectes allemands (3)

L'élément allemand est resté le plus fort et le plus important dans le judéo-allemand. Il a fourni le plus grand nombre de mots et de formes grammaticales.

Mais il serait erroné de le considérer comme le seul élément important de ce parler. L'élément slave et surtout

1. Lazare Sainéan. Essai sur le judéo-allemand, et spécialement sur le dialecte parlé en Valachie (article premier) dans les mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Paris, 1902, t. XII, deuxième fascicule, p. 97. — M. Steinschneider, *loc. cit.*

2. Dr Güdeman, *loc. cit.*

3. Jacob Gerson. *Die juedisch-deutsche sprache, eine grammatisch-lexikalische untersuchung ihres deutschen grundbestandes*, Francfort-sur-Mein, 1902, p. 83.

l'hébreu n'ont pas médiocrement contribué à le former. C'est également dans les pays slaves que s'est produite principalement cette infiltration dans le judéo allemand de mots et d'expressions hébraïques qui eurent une influence capitale sur son développement ultérieur. On évalue cet apport de la langue hébraïque à environ 20 0/0 de la totalité des mots du judéo-allemand (1), et le rôle que jouera cet apport ressortira encore plus clairement quand on considérera qu'il fournira surtout les mots servant à désigner les idées d'ordre moral et intellectuel, comme nous le verrons plus loin. Ces mots hébreux ont été empruntés non seulement à la Bible mais aussi et surtout à la littérature talmudique et post-talmudique (2). En effet, l'étude de la littérature rabbinique en Pologne a été très répandue. Toute la jeunesse masculine, sans exception presque, passait par les écoles privées ou communales où le Talmud constituait le principal objet d'études, et le plus grand nombre parmi ces élèves poursuivaient toute leur vie une étude qui était regardée comme le but suprême de l'existence humaine.

Or le judéo-allemand devint de bonne heure un élément indispensable de cette étude. Non seulement le professeur traduisait à l'élève le texte sacré dans la langue que celui-ci comprenait, c'est-à-dire en judéo-allemand, mais même parmi les personnes qui n'en étaient plus à rechercher le sens étymologique des mots, c'était un usage presque général de traduire, de développer en judéo-allemand ce qui

1. *The Jewish Encyclopedia*. Neurand. London. Funk and Wagnalls company, 12 vol. 1901-1906, vol. VII. Art. Judaeo-german par L. Wiener.

2. E. Schulman, *loc. cit.*

avait été dit souvent à mots trop mesurés par les auteurs du Talmud ou par ses commentateurs (1). Des mots techniques, des expressions, et surtout des termes de logique ou de dialectique ont été ainsi empruntés à la littérature rabbinique et sont entrés comme élément intégral, d'usage courant, dans le judéo-allemand. D'autres mots, plus nombreux encore, n'ont même pas eu besoin de passer par l'intermédiaire de l'école pour entrer dans cet idiome ; ils y sont entrés d'eux-mêmes ; leur place était indiquée d'avance, parce que la chose qu'ils désignaient existait dans la vie ou dans la conception juive et que ces mots seuls, appartenant à la langue qui a présidé à la naissance de toutes les conceptions et de toutes les croyances du peuple juif, pouvaient avoir tout le sens qu'il fallait pour exprimer leur côté original et leur caractère véritable.

Presque toutes les expressions abstraites, aussi bien celles d'ordre moral, religieux et intellectuel, que celles d'ordre matériel, ont été tirées de l'hébreu. La plupart des noms communs, ceux qui se rapportent à la vie de famille, à ses joies et à ses deuils, presque tout ce qui sert à désigner les rites et les cérémonies religieuses, beaucoup de termes

1. Les mots *teutsch*, *teutschen*, *verteutschen* sont généralement employés dans le sens d'expliquer, d'explication, etc. Voyez quelques exemples curieux de l'emploi de ces mots chez E. Schulmann Sfat *iehudit-aschkenasit w'sifruta* (La langue judéo-allemande et sa littérature depuis la fin du XV^e jusqu'à la fin du XVIII^e siècle) dans la revue hébr. *Hosman*, Saint-Petersbourg, 1903, XIII, n. 1 (numérotage spécial). Voyez aussi *Gratz. Geschichte der Juden*, Leipsic, chez Oskar Leiner, vol. XI, p. 41. « Les maîtres d'école d'origine polonaise — et il n'en avait pas d'autres..., traduisaient la Bible dans leur langue odieusement mélangée et ils confondaient tellement le texte avec la traduction qu'on avait l'impression comme si Moïse lui-même eût parlé dans le « jargon » des juifs polonais. »

juridiques, de formules de salutation, un grand nombre de termes de commerce, ont été empruntés à la langue sacrée (1). Tout ce qui était original dans la vie des juifs, tout ce qui leur était propre ou tout ce qui, sans être particulier à leur race, avait chez eux une nuance particulière, ne pouvait être bien exprimé que dans une langue que ce peuple avait créée à son image. Remarquons que des mots de ce genre ont été de tout temps introduits par les juifs dans les langues dont ils se servaient à des époques différentes et quelques-uns de ces mots sont même entrés dans le vocabulaire littéraire des langues modernes (2). Mais pour le judéo-allemand ce n'était pas l'entrée occasionnelle d'un nombre plus ou moins restreint de mots et d'expressions, mais l'intrusion en masse d'un cinquième des éléments de la langue ; c'était l'apparition d'un élément nouveau qui allait influencer profondément l'aspect extérieur en même temps que le sens intime de la langue.

A côté de l'allemand, base fondamentale de la langue et de l'hébreu, son élément le plus important, le judéo-allemand a subi l'influence plus ou moins considérable d'autres langues avec lesquelles il se trouvait en contact. Le hollandais, le roumain, l'italien, le français (3), le latin même, ont laissé des traces plus ou moins nombreuses sur la langue du peuple errant.

1. E. Schulman. Article « Imkesafa » cité plus haut. — L. Sainéan dans les mémoires de la Société de Linguistique, t. XII, 3^{me} fascicule, pp. 177-188.

2. *J. Encyclopedia*. a. c., ; Sainéan, a. c. pp. 178-179.

3. Voici quelques-uns des mots d'origine française qui sont d'un usage courant dans le judéo-allemand : kapabel, capable ; plet, billet ; almer, armoire ; sarver, serviteur ; courage ; kapote, capote.

De nos jours, le judéo-allemand des émigrants juifs en France, en Amérique et en Angleterre a adopté un grand nombre de mots provenant des langues de ces pays, en les modifiant et les adaptant à sa phonétique générale. Mais la plupart de ces influences ont été plus ou moins localisées et n'ont laissé que peu de traces dans la littérature. Seule, l'influence moderne des mots anglais s'annonce comme devant avoir une importance plus que locale. Ainsi nous voyons que les œuvres d'un poète tel que Rosenfeld, contiennent un certain nombre de mots anglais, mais à l'heure actuelle il n'est pas encore possible de porter un jugement définitif sur le rôle de l'élément anglais dans le judéo-allemand.

Plus clair et plus défini est par contre le rôle des langues slaves ; après l'allemand et l'hébreu ces langues ont le plus influencé le judéo-allemand. Cette influence est très ancienne. Elle commence à l'époque où les juifs allemands arrivent dans le pays ; aussi beaucoup de mots slaves, surtout polonais, ont franchi les frontières des pays slaves et ont été universellement adoptés par tous les juifs parlant le judéo allemand.

A l'époque moderne l'influence russe, assez faible auparavant, s'est exercée, d'une façon plus forte, sur le judéo-allemand, surtout dans les provinces du sud-ouest où les juifs se trouvent en contact direct avec la population indigène de la grande et petite Russie. Mais cette influence, assez grotesque parfois par ses exagérations et visible surtout chez un certain nombre d'intellectuels nourris de la littérature russe, est restée tout à fait locale et les

œuvres des meilleurs écrivains n'en portent pas la moindre trace.

De même que pour les mots hébreux, on a pu établir aussi une certaine règle dans l'emploi des mots slaves en judéo-allemand : ces mots servent surtout à désigner des objets d'un usage matériel et quotidien, des objets se rapportant à l'habillement, à l'alimentation, à l'habitation, aux métiers, etc. C'est pour cette raison que ces mots sont les plus exposés aux influences de la vie ambiante. Dans chaque pays où l'émigrant juif arrive, ce sont en premier lieu ces objets d'usage quotidien qui sollicitent son attention, car il doit, presque sans période de transition, s'adapter aux mœurs et aux usages du pays. Aussi voyons-nous que les mots d'origine française et anglaise introduits de nos jours en judéo-allemand appartiennent pour la plupart à la catégorie indiquée ; ils remplacent les mots équivalents d'origine slave créés et adoptés dans un autre milieu, mais qui ne peuvent plus s'adapter aux nouvelles conditions d'existence.

Grâce aux émigrations continuelles des juifs slaves dans les trente dernières années, et aux changements que ces émigrations produisent dans les conditions matérielles de leur existence, l'élément slave du judéo-allemand, qui est le moins stable, doit sans cesse reculer devant des mots d'origine étrangère. Les deux autres éléments, l'allemand et l'hébreu, ne changent que beaucoup plus rarement. Mais eux aussi subissent l'influence des conditions nouvelles, politiques et sociales de la vie des masses juives ; des mots nouveaux se créent, des mots anciens évoluent et changent de sens, souvent même ils sont remplacés par

des mots d'une autre langue, de la langue du pays où l'émigrant a trouvé un abri. De là l'aspect dans une certaine mesure changeant de la langue qui, toujours soumise à des influences étrangères, tantôt plus et tantôt moins fortes, mais toujours existantes, a plus de difficultés que toute autre à dégager sa physionomie propre et à défendre son droit à l'existence. En cela elle est l'image fidèle de la vie du peuple juif tout entier qui lui aussi subit sans cesse l'influence du milieu où il vit qui change souvent. Comme toute la culture de ce peuple, sa langue aussi porte les traces de tous les pays où il a passé.

III. — LES DIALECTES

On distingue dans le judéo-allemand plusieurs variétés dialectales. Les plus importants parmi ces dialectes sont :

1° Le judéo-lithuanien, parlé dans la plus grande partie de la Lithuanie et, par places, dans la Russie proprement dite ;

2° Le judéo-polonais, parlé dans la Pologne russe et en certaines parties de la Lithuanie et de la Galicie ;

3° Le dialecte du sud, parlé dans le sud de la Russie, la Roumanie et en certaines parties de la Galicie.

Il est à peu près certain que ces variétés ont pour origine des variétés correspondantes dans l'allemand lui-même. Les juifs allemands venus de provinces différentes ont, comme nous l'avons dit plus haut, apporté avec eux les dialectes nombreux de ces provinces et ces dialectes, en contact continuel les uns avec les autres, ont fini ou par se

confondre ou par disparaître devant celui qui s'est révélé le plus fort (1).

Les variétés dialectales du judéo-allemand ont aussi influencé la prononciation de l'hébreu. La prononciation dite allemande (aschkénasite) de l'hébreu par opposition à la prononciation dite espagnole (séphardite), résulte elle-même d'une analogie naturelle avec la phonétique allemande et elle se subdivise en plusieurs variétés phonétiques qui correspondent à celles des dialectes judéo-allemands. Les mots slaves eux-mêmes qui sont entrés dans le judéo-allemand ont dû se soumettre aux lois phonétiques générales, qui régissent la prononciation des mots dans les divers dialectes du judéo-allemand (2).

Nous serions entraînés trop loin si nous voulions traiter en détail des variétés phonétiques du judéo-allemand. Nous nous bornons à constater que ces variétés sont beaucoup moins nombreuses et beaucoup moins profondes qu'en allemand ; qu'elles portent sur les voyelles seules et presque jamais sur les consonnes (3). D'autre part la *parole écrite* en judéo-allemand ne se ressent presque pas de ces différences, grâce aux nuances dans la prononciation de l'hébreu dont nous avons déjà parlé plus haut, c'est-à-dire que la même voyelle de l'alphabet hébreu, dont se sert le judéo-allemand, sera prononcée d'une façon différente et

1. Dr Guedeman, *loc. cit.* ; *J. Enc.*, a. c.

2. Sainéan, *loc. cit.*, pp. 180-183 ; *Jewish Enc.* a. c.

3. E. Schulman, art. Imké safa : « Le parler judéo-allemand, répandu de nos jours encore dans une grande partie de l'Europe, ne présente aucune différence fondamentale assez profonde pour l'empêcher d'être intelligible sur toute son étendue comme c'est le cas pour les dialectes des provinces allemandes. » — L. Sainéan dans *Les mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XII, 2^e fascicule, p. 94.

conformément à la phonétique générale de son dialecte, par un juif suivant qu'il sera lithuanien polonais, ou originaire du sud de la Russie (1).

Cette concordance dans l'écriture, malgré la variété dans la prononciation, a été d'une importance capitale dans la diffusion des œuvres littéraires. En effet, à une époque récente, grâce à l'initiative des journaux et revues en judéo-allemand, on est arrivé sans beaucoup de peine à établir une orthographe qui, tout en restant encore susceptible de certaines améliorations, se distingue par sa simplicité et qui a été adoptée par presque toutes les publications judéo-allemandes aussi bien à Vilna qu'à Varsovie, à Odessa et à New-York.

Les dialectes judéo-allemands se distinguent aussi les uns des autres par leurs vocabulaires qui ont subi l'influence des dialectes locaux de la population indigène. On pourrait même dans ce sens, comme d'ailleurs pour les variétés phonétiques elles-mêmes, distinguer plusieurs sous-dialectes à côté des trois dialectes principaux que nous avons nommés, et il y aurait surtout lieu d'en ajouter un quatrième, le dialecte judéo-anglais (2).

Dans la littérature, le dialecte le plus répandu est le judéo-lithuanien, mélangé de certains éléments du dialecte du sud. Mais avec Perez et les jeunes écrivains polonais, le dialecte judéo-polonais a fait lui aussi son entrée dans la littérature. Dans les productions littéraires

1. Voyez A. Harcavy. « Haiesch mischpat laschan lisfat iehoudit ? » (Le judéo-allemand est-il une langue ?) dans la revue hébr. *Ner maarabi*, New-York 1896.

2. Voyez plus haut p. 21.

américaines, et surtout dans la presse quotidienne, ce qui prédomine, c'est le dialecte judéo-anglais d'Amérique. Mais, d'une façon générale, ces différences de dialectes, au moins en tant qu'elles trouvent leur expression dans la littérature autre que celle des journaux, sont minimes et tendent de plus en plus à disparaître, grâce à la diffusion des œuvres classiques du judéo-allemand dont les auteurs, avec un instinct admirable du génie de la langue, ont su, comme disait Montaigne en parlant du français de son temps, « clouer le langage qu'il fuyait ».

C'est ainsi que les poésies de Rosenfeld, originaire de la Pologne et qui écrit à New-York, les œuvres d'Abramovitch, originaire de la Lithuanie et qui vit dans la Russie du Sud, celles de Rabinovitch, originaire du Sud où il a composé la plupart de ses œuvres, les récits de Perez et d'Asch, nés en Pologne, sont également lus et goûtés dans toutes les provinces et dans tous les pays où il y a un public judéo-allemand.

IV. — LA GRAMMAIRE

Pendant très longtemps on a considéré le judéo-allemand comme un jargon qui n'a ni règles, ni lois et qui ne connaît d'autre principe que celui de l'anarchie et de l'arbitraire. La plupart des écrivains non juifs qui se sont intéressés à cet idiome ne l'ont guère connu personnellement et se sont plutôt laissé guider par les impressions, trop souvent superficielles, qu'ils en ont eues en

l'entendant parler par des juifs (1). D'autre part les intellectuels juifs depuis l'époque mendelsohnienne ont combattu avec le dernier acharnement une langue qu'ils considéraient comme le plus grand obstacle à l'œuvre d'assimilation qui leur était chère. Dans le feu de l'attaque le nom de « jargon » vint remplacer celui de judéo-allemand ou de « juif », que la langue avait dans la bouche du peuple, et, à quelques rares exceptions près, aucun des savants n'a trouvé ce « jargon » digne d'une étude scientifique approfondie.

Ce n'est que depuis le dernier quart du xix^e siècle, quand la lutte contre le judéo allemand n'est plus depuis longtemps à l'ordre du jour chez les juifs occidentaux (2) et quand, d'autre part, le développement qu'a pris la littérature judéo-allemande dans les pays slaves, est devenu un phénomène qui s'imposait de plus en plus à l'attention publique, que nous voyons des savants juifs s'adonner à l'étude du judéo-allemand sans aucun parti pris de mépris et d'hostilité (3). Et le premier résultat de ces travaux est l'évanouissement de la légende qui présentait le judéo-allemand comme un « jargon » dans lequel on ne

1. Chr. Wagenseil. *Belehrung der jüd. deutschen Red-und Schreibart*, Königsberg, 1659, p. 7.

«... en les écoutant parler allemand il est impossible, tellement les mots sont inintelligibles, de ne pas croire qu'ils parlent en pur hébreu. » Cité chez Sainéan, art. I, p. 99.

2. « Das juedisch-deutsche ist bei uns nicht mehr eine praktische, sondern eine historisch-philologische Frage ». M. Steinschneider, *loc. cit.*

3. Parmi les études les plus importantes citons : A. Landau, « Das Diminutivum der juedisch-galizischen Mundart (le diminutif dans le parler judéo-galicien) » dans la revue *Deutsche Mundarten* dirigée par I. M. Nogel (Vienne 1896 et suiv.), les études de Sainéan, Schulman et Gerson, déjà citées dans ce chapitre. Une bibliographie détaillée et critique de la littérature sur le judéo-allemand est donnée dans l'article de M. Sainéan.

saurait pas découvrir les conditions premières de tout essai de grammaire : l'ordre et l'harmonie intérieure (1). On a vite fait de constater que cette langue, aussi bien dans sa partie phonétique que dans ses éléments d'étymologie et de syntaxe, obéit à des règles intérieures qu'il ne s'agit que de découvrir et de codifier (2). Même ce que ses adversaires reprochent surtout au judéo-allemand, à savoir la confusion des genres qui règne dans le parler populaire et, dans une certaine mesure aussi, dans la littérature (3), n'est pas un phénomène exclusivement réservé à cette langue, mais, qu'à un certain état de leur évolution, on a vu se produire dans d'autres langues.

Il ne rentre pas dans le caractère de notre travail de donner une étude détaillée de la grammaire judéo-allemande. Bornons-nous à dire que cette grammaire est dans sa plus grande partie allemande, mais que, de même que le vocabulaire du judéo-allemand, sa grammaire a aussi subi

1. I. M. Iost, a. o., tranche la question d'un seul trait de plume : *Eine Grammatik kann es nicht geben*.

La première grammaire judéo-allemande à l'usage des écoles vient de paraître : S. Reisin, *Vollstaendige jued, grammatike, etymologie und syntaxis*, Verlag « Progress ». Varsovie, 1908, 99 p. Voyez aussi S. u. A. Reisin. *Die mutterspra cha methode zu lesen un schreiben juedisch mit grammatikal sche klotim-Beigelegt alle hebr. woerter wos gehen arein in die jued. spr. Progress*, 1908, 78 p.

2. « A la lecture du recueil de Perez *Litteratur un Leben* qui était mon premier livre judéo-allemand, j'avais bientôt la conscience de me trouver en présence d'une langue régulièrement construite et qui était surtout riche en vieux trésors linguistiques » (Gerson, 1902, p. 9).

3. Dans la Lithuanie tous les mots sont masculins ou féminins, le genre neutre y est rarement employé, tandis qu'en Pologne et dans les provinces du sud ce genre est employé beaucoup plus fréquemment. D'autre part, quand il s'agit de substantifs désignant des êtres non animés, le genre employé varie souvent au gré de celui qui parle ou écrit.

une influence considérable de la part des dialectes slaves et aussi de la part de l'hébreu.

C'est ainsi, par exemple, que tous les mots allemands qui se terminent par « er » forment leur féminin au moyen du suffixe slave « ka » (schneider : schneiderka ; schuster : schusterka), tandis que les mots hébreux qui se terminent par « d » ou « t » forment leur féminin au moyen du suffixe slave « icha » (schochet : schocheticha ; magid : magidicha) (1). La construction du comparatif des adjectifs judéo-allemands est également modelée sur le comparatif slave (2). D'autre part nous voyons un certain nombre de mots allemands dont le pluriel est formé par le suffixe hébreu « im » (Narr : Narronim ; Dokter : Dokterim ; Teiwei : Teiwolim et Teiwlönim). Le féminin du mot allemand Pauer (Bauer) est formé au moyen du suffixe araméen « to » qui a passé dans le judéo-allemand à travers l'hébreu (Pauerto).

L'influence hébraïque se manifeste aussi dans les pléonasmes qui sont assez fréquents dans le judéo-allemand et qui consistent en ce qu'à côté de la forme ordinaire du verbe, on ajoute pour donner plus de forme à la phrase sa forme infinitive (hiten host du ihm nit gehit), ou que dans les propositions relatives subordonnées, le sujet est repris de nouveau par le mot « es » (men hot gewusst, wer es is schuldig derinen) (3). Mais l'apport principal de la grammaire

1. Voyez l'étude de J. Ch. Tawiw : « Les éléments hébreux dans le jargon » dans la revue hébr. *Hasman*. Saint-Petersbourg, 1903, vol. III, pp. 126-144.

2. Exemple (cité d'après Sainéan) : *er ist reicher van Kræsus = bogatszyod Krezusa* (polonais).

3. Gerson, *op. cit.*, p. 76.

hébraïque à la grammaire judéo-allemande se manifeste dans la construction générale de la phrase judéo-allemande qui est beaucoup plus simple qu'en allemand (1).

Ce qui caractérise en premier lieu la grammaire judéo-allemande, c'est sa concision et sa simplicité. La conjugaison n'existe presque pas. Le verbe n'a que les temps principaux (2). Le génitif est formé par le suffixe « s » qui reste le même pour tous les genres et les deux nombres. Toutes les prépositions régissent le datif.

Créé par un peuple vivant dans des conditions de vie précaires et qui, d'ailleurs, avait pour ses besoins intellectuels supérieurs la langue sacrée, le judéo-allemand avait pour but principal d'être un moyen de communication, souple et dénué de toutes complications, pour les habitants du ghetto, et ce principe qui présidait à sa création et à son évolution a trouvé son expression suprême dans la simplicité unique de sa grammaire.

1. *Ibid.*, p. 60.

2. Seul l'imparfait « war » se rencontre encore parfois, surtout dans la littérature.

LES COMMENCEMENTS DE LA LITTÉRATURE

La littérature judéo-allemande, de même que la langue dans laquelle elle s'exprime, compte parmi les plus jeunes littératures en Europe. Ce n'est, en effet, qu'au commencement du xvi^e siècle qu'on trouve les premières manifestations authentiques d'une langue en voie de formation et d'une littérature naissante. Toute la littérature manuscrite des siècles précédents qui est parvenue jusqu'à nous, depuis les « gloses » et « Responsae » rabbiniques des xi^e, xii^e et xiii^e siècles (où l'on rencontre dans le texte hébreu, sporadiquement, des mots et des proverbes allemands (1), jusqu'aux écrits de morale tels que le *Sefer hamussor* (Livre de morale) ou le *Sefer hagan* (Livre du jardin) du xv^e siècle (2), toute cette littérature est plutôt une littérature allemande écrite en caractères hébreux et elle ne se distingue du reste de la littérature allemande de cette époque que par le caractère spécial de la matière traitée.

Ce n'est qu'en 1507 qu'à été publié à Venise le premier livre judéo-allemand. Ce livre est le *Bovo Buch* (3), ou

1. Gustav Karpeles. *Geschichte der jüd. Litteratur*, 1886, chap. sur la littérature judéo-allemande.

2. M. Steinschneider. l. c.

3. Steinschneider transcrit le titre du livre *Baba Buch*. (Cat. Bodl. col. 934.)

Bovo-Maisse (Livre de Bovo) par Elie Levita (1472-1542), auteur connu de plusieurs œuvres remarquables sur la grammaire hébraïque. Le *Bovo-Buch* est la traduction en vers d'un des plus célèbres romans anglais, *Sir Bevis of Southampton*. Elle est faite d'après la version italienne, également rimée, qui, traduite à son tour du français, a changé le titre original contre celui de *Bovo d'Ancona*, d'où le titre de Bovo-Buch donné à la traduction judéo-allemande.

Ce livre est devenu extrêmement populaire ; il a eu des éditions innombrables qui se sont prolongées jusqu'à nos jours (1). La langue même a gardé des traces de cette popularité : toute histoire fantaisiste est désignée comme « baba-maisse ».

Dans toute la littérature judéo-allemande ancienne un seul livre lui est supérieur en popularité : c'est le *Tsenä-Urena* de Jacob ben Isack de Ianow (mort à Prague en 1628), publié d'après ce qu'on suppose pour la première fois vers la fin du xvi^e siècle (2). *Tsenä-Urena* (Sortez et regardez !)(mots adressés aux filles de Sion dans le Cantique des Cantiques) est une traduction plutôt libre du *Pentateuque* et des cinq *Megiloth*, où aux récits bibliques sont mêlées d'une façon charmante des légendes tirées de la littérature

1. Wiener dans son *History of the Yiddish literature in the nineteenth century*, New-York, 1899, p. 43, cite une édition du *Bovo-Buch* de 1895.

2. Disons cependant que la date de la première dition du *Tsenä-Urena* n'est pas définitivement établie. Nous ne possédons que l'édition de Bâle de 1622 qui, probablement, en était déjà la troisième. Karpeles, *loc. cit.* — Voyez aussi Elieser Schulman dans la revue *Hasman*, 1903, vol. I-III, p. 26, n. 2.

agadique juive (1). Ecrite dans un style facile, familier, dénuée de prétention, cette paraphrase du *Pentateuque* avec sa philosophie naïve, ses images tirées de l'histoire juive, sa morale honnête et sincère, que tantôt elle fait ressortir par des anecdotes, des paraboles, des légendes, et que tantôt elle expose dans un style grave et plein d'enthousiasme, est devenue le livre d'éducation et le guide moral de milliers de femmes juives.

C'est là que la femme juive, qui n'était pas admise à l'étude de l'hébreu, se familiarisait avec l'histoire de son peuple, c'est là qu'elle s'instruisait sur les événements tragiques et joyeux qui furent l'origine des jours de fête ou de tristesse nationale, c'est là aussi qu'elle trouvait l'exaltation de la vertu et de la bienfaisance proposées comme l'idéal de la vie de la femme juive, et c'est là qu'on lui montrait comme récompense suprême d'avoir des fils qui deviendront grands par l'étude de la Loi.

Ce livre, par ses propres mérites de conception et de style, et qui de plus répondait aussi à un besoin impérieux, devint tellement populaire que bientôt sa lecture, surtout les samedis, s'imposait à la femme juive presque comme un devoir religieux. Sans crainte d'exagération, on peut dire qu'aucune famille juive, fut-ce la plus pauvre, n'a jamais manqué de posséder ce livre dans les pays où les juifs parlaient le judéo allemand. Pendant le siècle qui

1. Les sources que le *Tsena-Urena* cite le plus souvent sont : le *Talmud*, les *Midraschim*, *Raschi* et *Bachja*. Le premier chapitre du *Tsena-Urena* a été traduit en latin par J. Saubert et publié à Helmstadt, 1660 (reproduit par Wolf in *Bibl. hébr.*, III, 474 ss.). Comparer aussi Alexandre Gréhangé. « *La Semaine Israélite ou le Tsena-Ourena moderne* », etc. Paris, 1846.

suivit sa première édition, il n'en eut pas moins de vingt-six nouvelles (1), et de nos jours encore il demeure le livre le plus populaire de la femme orthodoxe juive (2).

Voici un extrait de cet écrit — traduit mot à mot — qui pourra nous édifier sur l'esprit général dans lequel le livre tout entier est composé. Les passages que nous allons citer se rapportent au *Deutéronome*, III, 23-29, où se trouve la prière adressée par Moïse à Dieu pour obtenir la permission de passer le Jourdain et d'entrer dans la Terre promise. A ces versets touchants de la Bible, l'auteur du *Tsena Urena* ajoute une des nombreuses légendes agadiques qui se sont formées au cours des siècles, sur la mort mystérieuse et tragique du « maître des Prophètes » et dont l'original se trouve dans les *Midraschim*.

« Moïse a prié Dieu de le laisser entrer dans le pays d'Israël, car il a cru qu'ayant vaincu deux rois, Sichon et Og, le serment de Dieu qui lui interdisait l'entrée de la Palestine serait suspendu. Et alors Dieu lui dit : « Non, tu mourras dans le désert. » Et Dieu lui dit encore : « Adam a été avant toi, c'est lui qui a été la cause de ce que tout homme doit mourir. » Mais Moïse répond : « Maître du monde ! Adam a péché. » Dieu lui répond : « Abraham aussi a dû mourir, quoiqu'il se fût laissé jeter dans le feu pour la gloire de Dieu. » Moïse dit : « Abraham a eu un fils indigne, Ismaël. » Dieu dit : « Isaac aussi a dû mourir bien

1. G. Karpeles, *loc. cit.*, p. 1010. V. aussi la bibliogr. à la fin de notre livre.

2. L'édition que nous avons sous les yeux est de 1902, publiée à Varsovie chez Levin-Epstein, avec commentaire et illustrations.

qu'il eût offert sa tête sur l'autel pour m'être sacrifié. » Moïse dit : « C'est lui qui a été le père d'Esau l'Injuste. » Dieu dit : « Jacob a eu douze enfants, qui étaient tous des justes. » Moïse dit : « Jacob n'est pas monté au ciel comme moi et il n'a pas reçu la Thora. » Et Moïse dit encore : « Israël est un peuple de six cent mille hommes qui ont beaucoup péché et tu leur pardonnes et tu ne veux pas me pardonner à moi. » Et Dieu lui dit : « On fait plus pour une nation que pour un seul homme. » Moïse dit : « Punis-moi en faisant souffrir mon corps, mais ne me remets pas entre les mains de l'Ange de la Mort. » Mais Dieu lui dit : « La Mort est la porte par laquelle tous les Justes doivent passer. » Quand Moïse voit que sa prière n'est pas exaucée, il se rend auprès du Ciel et de la Terre et il leur dit : « Priez pour moi. » Mais le Ciel et la Terre lui répondent : « Nous devons prier pour nous-mêmes, car à la consommation des siècles nous devons périr aussi. » Moïse se rend auprès des étoiles, auprès du Soleil et de la Lune, mais ils répondent : « Nous devons prier pour nous-mêmes. » Il se rend auprès des hautes montagnes, elles font la même réponse. Il s'est approché de la Mer et la Mer lui dit : « Moïse, qu'as-tu ? Tu m'as partagée en deux : la Schechina (1) était toujours à ta droite, qu'as-tu donc aujourd'hui ? »

« Et quand Moïse entend la mer raconter les miracles qu'il a accomplis dans sa jeunesse, il court auprès de l'Ange Supérieur et pleure et crie devant Lui et lui dit : « Prie pour

1. Schechina : gloire de Dieu.

moi. » L'ange répond : « J'ai entendu dire que cette prière ne sera pas exaucée. » Aussitôt Moïse commence à crier et à pleurer et Dieu lui dit : « J'ai fait deux serments : ou Israël périra ou tu mourras. Si tu veux vivre, alors Israël périra. » Moïse répond : « Que Dieu nous en garde, moi et mille de mes pareils périrons, mais pas un seul d'Israël ne doit périr. » Et Dieu lui dit : « Tu crains l'Ange de la Mort, je le livrerai entre tes mains. » Moïse dit : « Comment ma mère Iachebed peut-elle ne pas se désoler, elle qui a enterré deux enfants et doit enterrer aussi le troisième ? » Et Dieu dit : « Mais le moment est venu où Josué doit régner sur Israël, tu dois donc mourir. » Moïse dit : « Qu'à cela ne tienne, je préfère être l'élève de Josué, et que Josué soit le maître. » Dieu dit : « Si tu le veux, qu'il en soit ainsi. »

Aussitôt Moïse s'est rendu à la tente de Josué, et se place près de la porte. Et Josué enseigne la Loi aux Israélites et ne s'aperçoit pas de la présence de Moïse, car Moïse s'est penché en avant pour qu'on ne le voie pas, et se met la main devant le visage pour qu'on ne le reconnaisse pas. Et tous les Israélites viennent dans la tente de Moïse et ne l'y trouvent pas, et quand les Israélites voient que Moïse reste debout dans la tente de Josué, et que Josué est assis, ils disent à Josué : « Qu'est-ce donc ? tu es assis, et ton maître Moïse reste debout. » Dès que Josué aperçoit Moïse, restant debout, il déchire ses vêtements et il pleure et dit : « Mon Maître et Seigneur ! que fais-tu ici ? » Et tous les Israélites disent à Moïse : « Enseigne-nous la Thora. » Et Moïse leur répond : « Je ne peux pas le faire. » Ils disent : « Nous ne te

laisserons pas sortir. » Et alors une voix du ciel retentit : « Que ce soit Josué qui vous enseigne la Thora ! » Et Moïse s'asseyait à sa droite et Eliezer à sa gauche et Josué expliquait la Thora devant Israël tout entier. Et quand les Israélites sortent de chez lui, ils se rendent auprès de Moïse en lui disant : « Explique-nous ce qu'a dit Josué. » Et Moïse dit : « Je ne le sais pas moi-même. »

A ce moment Moïse dit : « Maître du monde, l'heure est venue où je veux mourir. » Alors, il entend du haut du ciel : « Tu mourras dans une heure », et il commence à bénir chaque tribu séparément ; puis, voyant que le temps pressait, il bénit tout Israël ensemble. Après on dit à Moïse : « Tu as encore une demi-heure avant de mourir. » Il commence à demander pardon aux Israélites, il leur dit : « Très souvent je vous ai causé du chagrin en vous enseignant la Thora, pardonnez-moi. » Et ceux-ci lui disent à leur tour : « Pardonne-nous d'avoir souvent été pour toi une cause de tristesse. » Après on dit à Moïse : « Il te reste encore une minute avant de mourir » et il prononce les paroles : « Loué soit le nom de celui qui vit et demeure pour l'Eternité », et Moïse dit à Israël : « Quand vous arriverez dans le pays d'Israël, souvenez-vous de moi. » Et les Israélites lui répondent : « Comment pouvons-nous ne pas nous souvenir de toi qui nous as fait tant de bien ? »

Après on dit à Moïse : Il te reste une demi-minute. » Il mit les mains sur son cœur et dit en s'adressant aux Israélites : « Les mains qui ont reçu la Thora seront enterrées dans la terre ! » Aussitôt il rendit son âme et aucun homme, ni même aucun ange, ne l'enterra, mais, si l'on peut dire, Dieu lui-même ; et il mourut le septième jour

du mois d'Adar, qui était aussi le jour de sa naissance, car Dieu fait pleines les années des Justes, du jour au jour. »

Pour donner une idée complète de la manière dont les légendes agadiques sont mêlées au texte biblique dans le livre que nous étudions, ajoutons que trois mots du passage dont il s'agit de donner la traduction judéo-allemande (les mots « tu ne passeras pas le Jourdain », *Deut.*, III, 27) donnent à l'auteur l'occasion de citer une légende nouvelle qui se rapporte également à Moïse :

« Dieu dit à Moïse : « Tu ne passeras pas le Jourdain, tes os mêmes ne le passeront pas. » Moïse dit : « Maître du monde, suis-je pire que Joseph le Juste, dont on transporte les os dans le pays d'Israël ? » Et Dieu lui dit : « Tu as renié ton pays ; quand tu es venu chez Ithro, ses filles ont dit : un Egyptien nous a sauvées de la main des pâtres, et tu t'es entendu appeler Egyptien, et tu t'es tu, et tu n'as pas dit que tu es hébreu. Voilà pourquoi tu n'as pas mérité d'entrer dans le pays d'Israël. Joseph, au contraire, a dit : « Je suis du pays des Hébreux ; il n'a pas renié son nom d'hébreu et il a mérité d'être enterré dans le pays. » (1)

1. Voici, transcrit en caractères latins, le texte original du deuxième morceau du *Tsena Urena* que nous venons de citer. On verra par ce texte qui date de la fin du xvi^e siècle (voyez plus haut), combien déjà à cette époque l'élément hébreu était nombreux dans le judéo-allemand. On remarquera surtout que l'élément hébreu devient très nombreux dans les passages où il est fait allusion à des versets de la Bible et on pourra se rendre compte par cela combien les traductions bibliques et autres, faites de l'hébreu, ont dû contribuer à augmenter l'élément hébreu de la langue. (Nous donnons les mots hébreux entre parenthèses)

« Gott hot gisogt zu Mosche : Du west nit ueberfahren dem jarden un

Cette dernière légende est caractéristique parmi beaucoup d'autres qui sont légion dans le livre et qui respirent toutes le même esprit de fierté et de dévouement national. Il est certain que dans les trois derniers siècles, ce modeste livre de *Tsena Urena* plus que tout autre, a contribué à alimenter et à exalter l'esprit de solidarité nationale de la femme juive en Europe et, par l'intermédiaire de la femme, du peuple juif tout entier.

A côté du *Bovo-Buch* et du *Tsena-Urena*, un troisième livre doit être mentionné dont la vogue aux temps de sa publication était également très considérable et, si elle n'a pas égalé celle du deuxième, du moins elle ne fut pas inférieure à celle du premier.

Le *Maisse-Buch* (Livre des contes), car c'est de ce livre qu'il s'agit, a été publié en 1602 à Bâle. Son auteur ou plutôt compilateur, dont le nom n'est pas connu, est supposé avoir été un juif de Meserisch (Lithuanie), mais qui a vécu, dans le dernier quart du xvi^e siècle, dans l'ouest de l'Allemagne (1). En tout cas, comme il ressort de sa préface, le livre a été destiné en premier lieu aux lecteurs ou plutôt aux lectrices juives de ce pays. L'auteur

(aflu) deine beiner wellen nit ueberföhren dem jarden. Hot Mosche gisogt : (Ribône schel ôlam) wos bin ich aegerger vun Iôseph (hazadik), doss men trogt seine beiner Rein (erez Isroel). Hot Gott zu ihm gisogt : Du host verleikent dein land ; as du bist gikommen zu Isro, hoben seine toechter gisogt : ein (Mizri) hot uns (mazil) gewen vun die pastucher, un du host gihoert wie men ruft dich (Mizi) un du host gischwigen un host nit gisogt doss du bist ein (Ivri), drum bist du ni (sôche) zu Rummen Rein (erez Isroel), ober Joseph hot gisogt zum (sar hamaschkim) ich bin woren gi (ganwet) vun dem land vun (Ivrim) hot sein nomen nit verleikent, er is ein (Ivri), drum hot er (sôche) gewen begroben zu weren in (erez Isroel).

1. Wiener, *op. cit.*, p. 4. — Karpeles, *loc. cit.*

y exhorte « les femmes aimables » à acheter son livre avec empressement avant qu'il « n'émigre en pays étranger, en Bohême, en Russie et en Pologne. »

Cet écrit est une compilation de toutes sortes d'histoires du folk-lore juif, tirées de la littérature agadique et cabbalistique. Le nombre de ces histoires est de plus de trois cents. Malgré la diversité des sujets et celle des sources auxquelles l'auteur a puisé, le livre garde son unité. C'est que le compilateur inconnu de toutes ces histoires a su leur donner un même esprit en les présentant toutes sur le même ton simple, naturel, toujours égal, et dénué de tout artifice. La première édition fut vite épuisée et de nouvelles éditions se succédèrent à des intervalles assez courts. En 1612 ce livre a même eu l'honneur d'une traduction en allemand par un professeur de Giessen (1). Cependant sa gloire n'a pas été aussi durable que celle du *Tsena-Urena* et du *Bovo-Buch*, et de nos jours il est devenu une rareté bibliographique (2).

1. Wiener, *op. cit.*, p. 42, note I. — M. Steinschneider, *Jewish literature*, trad. hébraïque, 1897, p. 405.

2. Grünbaum dans sa *Juedisch-deutsche Chrestomatie*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1882, cite deux éditions du *Maïsse-Buch*, l'une publiée à Wilmersdorf (l'année n'est pas indiquée), l'autre publiée à Roedelheim en 1753. Le titre complet de cette dernière édition est très caractéristique : « Maïsse-Buch wo arinen viel wunderliche schene maïsses aus dem zohar un andere cabala s'forim (écrits cabbalistiques) gezogen seien, das ir nit habt tut meinen, es darf sich kein lamdan (savant) auch nit schemen, aus dem maïsse-buch zu leien, welches mit drei hundert un vier un fufzig andre maïssin (récits) sich kan ermeien... Dest wegen ihr leit, kumt bei zeit, un'kauft es mit lust un'freid, da mit ir in der ir'ah (crainte de Dieu) mecht geraten, da mit hakodesch baruch hu (le saint qu'il soit loué) behend schiken mecht sein boten un uns aus den golus (l'exil) ziehen, un m'karew dos ker sein (amener la fin de l'exil). — Un exposé détaillé des récits du *Maïsse-Buch*, parmi lesquels quelque-uns sont d'origine allemande, se trouve dans la *Chrestomatie* de Grünbaum que nous avons nommée, pp. 387-458.

Les trois livres que nous avons nommés parmi les plus populaires de la première époque de la littérature judéo-allemande, représentent d'une façon assez heureuse le caractère général de toute cette époque. Leurs auteurs appartiennent, nous l'avons vu, l'un à l'Italie, l'autre à l'Allemagne, le troisième à la Pologne. C'est que nous sommes encore au temps où les œuvres en judéo-allemand sont composées aussi bien en Allemagne que dans tous les autres pays où les juifs allemands se sont réfugiés. Ce n'est qu'à partir du xix^e siècle que la production littéraire en judéo-allemand sera confiée presque exclusivement dans les pays où habitent les juifs dits « polonais ».

Les trois livres en question représentent non seulement « l'universalité » de la production littéraire judéo-allemande de cette époque, mais ils résument d'une façon assez exacte aussi l'esprit et les tendances des œuvres de la même époque. Comme le *Tsena-Urena*, le *Bovo-Buch*, et le *Maisse-Buch*, la plupart des autres livres de cette époque sont en effet des livres de piété, des traductions de la Bible et du Rituel, recueils, originaux ou traduits de l'hébreu, dans lesquels sont exposées les prescriptions religieuses dont la connaissance s'impose surtout à la femme à cause de leur caractère spécial se rapportant à la vie de la femme. D'autre part, il y aura une littérature folk-lorique de contes et de narrations empruntées à la littérature profane non juive, souvent même tout simplement transcrites en caractères hébreux d'un texte original allemand. Dans la préface déjà citée du *Maisse-Buch* l'auteur croit nécessaire de

montrer la supériorité de son ouvrage dont les contes sont d'origine agadique sur les *Buecher von Kuchen* (recueils de fables) et les poèmes de Dietrich von Berne et de « Meister Hildabrand » qui ne sont que « vanités et frivolités et ne valent pas la peine d'être lus ».

Les contes de ce genre étaient nombreux et très populaires. En dehors du *Bovo Buch* et des contes cités par l'auteur du *Maisse-Buch*, il faut encore nommer parmi les plus populaires l'*Histoire de Fortunatus* avec sa bourse et son chapeau magique » (1696), *Fleur et Blanche fleur* (Libschafft von Florus und Blankfler) (1714), l'*Histoire du chevalier Sigismond et de Madeleine* (1717), quelques contes de Boccace traduits en 1710, et d'autres du même genre.

Les contes et légendes d'origine juive sont parfois aussi de simples traductions de l'hébreu, mais plus souvent encore ils ont été composés en judéo-allemand. Parmi ces derniers, quelques-uns, surtout ceux qui racontent la vie et les miracles du fondateur de la secte chassidique (1) et des successeurs de ce dernier, sont d'une grande importance pour l'histoire de la littérature judéo-allemande. Par leur style simple et naïf, la foi absolue dans l'omnipotence du Zadik (2), dont ils sont inspirés, et aussi par le souffle de poésie mystique et de philosophie panthéiste qui les traverse, ces contes, malgré la crudité de leur forme, sont parfois d'une beauté étrange et qui ne laisse pas d'impressionner même le lecteur de culture moderne. C'est en eux

1. La secte chassidique (Chassid; le pieux) fut fondée au XVIII^e siècle. Pour plus de détails voyez plus loin dans le chapitre sur Perez prosateur.

2. Zadik ; rabbi chassidique.

que le mouvement romantique judéo-allemand, représenté par Perez (1), trouvera plus tard une source d'inspiration et un objet d'imitation (2).

Les traductions de la Bible, comme bien on pense, occupent une place spéciale parmi les œuvres de la première période de la littérature judéo-allemande, période qui a été même parfois désignée comme celle de la littérature sacrée par excellence, à cause du nombre relativement très considérable de livres religieux qu'elle a vu paraître (3).

Les missionnaires chrétiens, qui de nos jours encore ont souvent recours à la langue populaire pour leur œuvre de propagande parmi les juifs, ont été parmi les premiers qui se soient appliqués à rendre accessible la littérature sacrée à la masse du peuple. La première traduction (4)

1. Voyez plus loin dans le chapitre sur Perez prosateur.

2. Parmi les plus importants de ces livres de légendes, citons les *Louanges du Baalschem* (Schwoche Baal schem) publiées pour la première fois en 1815 et qui depuis ont eu des éditions nombreuses, le *Livre des Contes* (Sefer sipure maïsses) où, comme dans les *Louanges*, est racontée la vie du fondateur du chassidisme et de quelques-uns de ses élèves (Varsovie, 1881). D'une très grande importance pour le développement ultérieur de la littérature judéo-allemande sont les contes du Rabbi Nachman de Braclaw qui ont été recueillis et publiés par les élèves de ce chef chassidite (*Sefer sipure maïsses maschesochinu l'ischmea mipi horan*). L'édition que nous avons devant les yeux a été publiée à Varsovie, en 1903). Voyez aussi : L. Perez, « Reb Nachmon'kes maasses » dans la *Juedische Bibliothek*. — Martin Buder. *Die Geschichten des Rabbi Nachman, ihm nacherzählt*, Francfort-sur-le-Mein, 1906, éd. Litterarische Anstalt. — Martin Buber. *Die Légende des Baalschem*. Francfort-sur-le-Mein. 1908, éd. Litterarische Anstalt.

3. E. Schulmann, *op. cit.*, p. VII.

4. Rappelons cependant que déjà en 1534, c'est-à-dire dix ans avant la publication de la traduction de Michel Adam, une concordance de la Bible dans laquelle tous les mots hébreux sont traduits en judéo-allemand, a été publiée à Cracovie par un rabbin de cette ville, R. Anschel. Cette concordance, intitulée *Mirkevet hamischne* et publiée pour la première fois sous anonymat, a été publiée en deuxième édition en 1584 dans la même ville sous

du *Pentateuque*, des cinq *Megiloth* et des *Haphtaroth* a été faite par le juif converti *Michel Adam* (1), et publiée par Paulus Fagius en 1544 à Constance.

Dans une préface assez longue, le traducteur expose les motifs qui l'ont amené à entreprendre son travail. A la suite d'expulsions répétées, beaucoup de communautés ont été détruites et leurs habitants dispersés. De nombreux juifs, qui habitaient les villages, n'avaient pas les moyens d'avoir un précepteur pour leurs enfants, qui grandissaient dans l'ignorance. La traduction judéo-allemande du *Pentateuque* donnera à chaque père, pourvu qu'il sache lire, la possibilité d'enseigner lui-même le texte à ses enfants. On a mis souvent en doute la sincérité de *Michel Adam* (2), mais, quels qu'aient été les motifs qui l'ont inspiré, on ne saurait nier qu'il ait fait une œuvre utile dont l'influence sur le public contemporain a été considérable (3).

Une autre traduction du *Pentateuque*, due également à un

un titre nouveau : *Sefer schel R. Anschel* (Livre de R. Anschel). Dans la préface du livre l'auteur dit qu'il a composé la concordance pour donner la possibilité à l'homme du peuple d'apprendre la Bible et de l'enseigner à ses enfants. Les mères et les sœurs elles-mêmes pourront au besoin s'en servir pour enseigner la Bible à leurs fils et petits frères. Voyez Grünbaum, *op. cit.* — Guedeman. *Quellenschriften zur Geschichte des Unterrichtswesens*, etc., 240, 290. — G. Karpeles, *loc. cit.* — L. Dubnow : « La langue maternelle des juifs polonais et lithuaniens aux xvi^e et xvii^e siècles » (en russe) dans la revue trimestrielle *Evrejskaia Starina*, Saint-Petersbourg, 1909, p. 31-34.

1. La traduction de Michel Adam a été pendant longtemps attribuée par erreur à Elie Levita (entre autres pas E. Mendelsohn dans la préface à sa traduction du *Pentateuque*). Voyez à ce propos M. Steinschneider dans la revue *Serapeum*, 1860, p. 190.

2. E. Schulmann, *loc. cit.*, p. 6.

3. M. Steinschneider. *Jewish Lit.*, trad. hébr., 1897, p. 378.

juif converti, fut publiée la même année à Augsbourg (1). Son auteur, Paulus Amilius, l'a entreprise, d'après ce qu'il déclare dans une lettre de dédicace (2), entre autres motifs, aussi pour celui de démontrer aux chrétiens « qu'ils se trompent en croyant que les Juifs de leur temps parlent encore l'hébreu ». Cette traduction d'Augsbourg a servi de base à une autre version, publiée à Crémone en 1560 par le juif Leiba Bresch ou Brescht, originaire de Pologne. A côté de la traduction du texte, l'auteur a donné aussi une traduction de mots, en même temps que des extraits en judéo-allemand du commentaire célèbre de Raschi. Elle a eu une deuxième édition à Bâle en 1583, et une troisième, avec des corrections peu importantes, dans la même ville en 1603 (3).

En 1608 un rabbin célèbre, Isaac b. Simson Hacoheh de Prague (mort en 1624 à Prague), a publié une nouvelle traduction du *Pentateuque* qui contenait aussi des morceaux choisis de la littérature agadique. Cette traduction, connue sous le nom de *Teutsch-Choumesch* (4), a été en son temps très populaire parmi le public judéo-alle-

1. Voici le titre allemand de cette traduction qui en a aussi un en hébreu : « Die fünf Bücher Mose aus dem Hebräischen von wort zu wort, nach der jetzigen Juden art, inn die Teutsch Sprach gebracht, un doch mit hebræischen Buchstaben getruckt, allerding wie die Juden sy durchs gantz Iar in die wochen ausstailen, mit sampt den Capiteln, aus allen Propheten aussgezogen, wölehe sy darzu nemen » (cité d'après Grünbaum, *op. cit.*, p. 12).

2. Cette lettre de dédicace a été reproduite dans la *Fraenkel-grætz'sche Monatschrift*, pp. 350 et suiv. A propos de Paulus Amilius, voyez E. Schulmann, *loc. cit.*, p. 8, note 1.

3. E. Schulmann, *loc. cit.*, pp. 9-10.

4. Choumesch : *Pentateuque*.

mand (1). Elle eut une deuxième édition à Prague en 1610, deux ans après la première. Une troisième édition, avec des changements considérables dans le texte du *Teutsch-Choumesch*, n'a été donnée qu'en 1691 à Francfort-sur-le-Mein par les soins d'un petit-fils de l'auteur (2). Mais bientôt le *Tsena-Urena* remplaça dans la faveur publique toutes les autres traductions qui furent publiées avant ou même après son apparition.

A côté du *Pentateuque*, d'autres parties de la Bible ne tardèrent pas à être traduites en judéo-allemand. En 1545 fut publiée à Venise une traduction, restée célèbre, des *Psau-mes* par Elie Levita, l'auteur du *Bovo-Buch* (3). En 1544 parut à Augsbourg une traduction rimée du *Livre de Samuel*, qui se distingue par la beauté de la langue. Les vers sont en ottave rime et on y avait adapté des mélodies spéciales pour les réciter. La popularité de cette traduction fut telle qu'elle provoqua de nombreuses imitations, et plus d'un parmi les traducteurs postérieurs prend soin de déclarer que sa traduction est faite d'après les vers et les mélodies du *Samuel Buch* (4). L'auteur du *Tsena-Urena* a donné aussi une traduction des prophètes et hagiographes faite dans le même esprit que son premier livre. Elle est connue sous le nom de *Hamagid* (Prague,

1. Plus tard on désignait par « *Teutsch-Choumesch* » toute traduction judéo-allemande du *Pentateuque*.

2. Dans cette édition n'ont paru que les deux premiers livres du *Pentateuque*. Voyez E. Schulmann, *loc. cit.*, pp. 11-12.

3. *Sefer Tehilim gemacht in teutscher sprach durch Eliöhu Bochar Aschenasi*. Venise, 1545.

4. E. Schulman, *loc. cit.*, pp. 17-19.

1576), eut plusieurs éditions et a joui d'une certaine popularité (1). Mais son succès fut bien loin d'égaler celui de la traduction du *Pentateuque* par le même auteur

Une traduction complète de la Bible ne fut faite que vers la fin du xvii^e siècle. Deux traductions, l'une par Iekutiel Blitz (1676, chez l'imprimeur Uri Wiwusch), l'autre par Joseph Witzzenhausen (1676, chez Joseph Eliasch), furent publiées dans l'espace de trois ans, toutes les deux à Amsterdam. Mais ces traductions, qui ne rendaient que le texte biblique sans aucun commentaire ni récit agadique, ne paraissent pas avoir joui de la faveur publique, car on ne sentit pas le besoin d'une nouvelle édition (2).

En 1711 la traduction de Witzzenhausen a été publiée en caractères allemands dans la *Biblia pentapla* (3), comme version « judéo-allemande » à côté des versions catholique, réformée, luthérienne et hollandaise.

En même temps que les premières traductions de la Bible, commencèrent à paraître aussi des traductions du Rituel. La traduction de Joseph b. Jakar fut publiée en 1544 à Ichenhausen un an avant les *Psaumes* de Levita, avec lesquels concorde son orthographe et souvent aussi la traduction des psaumes qui font partie du Rituel (4).

L'auteur dit qu'il l'a entreprise parce que « parmi ceux

1. *Ibid.* pp. 37-38.

2. Des extraits des deux traductions sont donnés chez Grünbaum, *op. cit.*, pp. 102-106 et chez E. Schulman, *loc. cit.*, pp. 46-48.

3. Publiée à Wandsbeck. Voyez Grünbaum, *op. cit.*, p. 19.

4. Le titre complet est le suivant : « Komt her ir vromen vrauen, da wert ir huepsch ding schauen, ir wert es wol gewar, ein tefilah (prière, livre

qui prie en hébreu, on en trouverait à peine un sur mille qui comprenne le sens des mots qu'il prononce ».

Au commencement du XVIII^e siècle (1709), un certain Aron b. Samuel, originaire de Hagershausen (Hesse), publia la *Leibliche Tefillah oder graeftige artznei für guf und neschama* (Prière aimable ou remède utile au corps et à l'âme), recueil de prières en judéo-allemand plutôt originales que traduites (1). Dans la préface qu'il a écrite pour ce recueil l'auteur se montre un zélé partisan des prières en judéo-allemand. Mais ces idées « hérétiques » ne tardèrent pas à attirer sur lui les foudres rabbiniques (2). Le livre fut interdit et depuis lors nulle tentative de substituer à la prière hébraïque la judéo-allemande ne fut renouvelée. L'hébreu est resté la langue incontestée de la liturgie, la langue sacrée par excellence. Tout ce que les partisans d'une prière dans la langue maternelle osèrent faire ce fut d'ajouter à la prière hébraïque officielle une autre prière dans la langue de tous les jours. C'est ainsi que Rabbi Nachman de Braclaw, Rabbi chassidite célèbre (3), conseillait à ses fidèles « de se recueillir tous les jours pendant une heure et

de prière) vom ganzen jar, wol verteutsch un bescheidlich, drum komt un kauft weidlich, ir wert sie sunst vor saumen, den sie wachsen nit auf den baumen ; auch is sie nit zu teuer, um ein kronen is sie euer ; un'etwas nehr halt ir euch stark ; gedruckt zu Ichenhausen in dem mark, in dem jar so man zelt drei humdert un vir, got helf uns, das wir sie volenden schir. (Cité d'après la *Chrestomatie* de Grünbaum, pp. 295-320 où sont aussi donnés des extraits de la traduction du Rituel par Joseph b. Jakar.)

1. Des extraits sont donnés dans Grünbaum, *op. cit.*, pp. 321-324.

2. G. Karpeles, *op. cit.*, pp. 1014-1015.

3. L'attitude des chefs du mouvement chassidite envers la littérature dans le langage populaire était en général et dès le commencement imprégnée d'un sentiment de sympathie profonde. Le rabbi Dov Beer, fils du rabbi

de ne prier, pendant ce temps-là, qu'en judéo-allemand, parce qu'en hébreu il leur serait difficile d'exprimer tout ce qu'ils auraient à dire et parce que, quand on n'a pas l'habitude d'une langue, le cœur ne suit pas bien les paroles qu'on prononce dans cette langue » (1).

Les femmes seules, qui, d'après la religion juive, ne sont pas obligées de prier du tout, se servaient de leurs prières de traductions judéo-allemandes et aussi de prières composées dans cet idiome pour leur usage exclusif. Des prières de ce genre existent pour toutes les circonstances de la vie religieuse et matérielle, leur production n'est pas réglementée et leur nombre va toujours croissant. La valeur littéraire de ces œuvres est peu considérable ; la plupart sont composées sur le même modèle et témoignent plutôt des besoins matériels des auteurs que de leur inspiration

Schneer Salmon-de Liadi, une des plus hautes autorités chassidites, a composé lui-même un « écrit de morale » en judéo-allemand, qui, dans l'intention de l'auteur, était destiné non seulement aux hommes simples, mais aussi aux savants étant donné que « ce qui est dit dans la langue maternelle trouve plus facilement le chemin du cœur ». (*Pokeach Ivrim*, publié en de nombreuses éditions spéciales et comme supplément à certaines éditions du Rituel). Nous avons déjà mentionné plus haut les recueils de légendes chassidites. Ajoutons encore que les livres chassidites en judéo-allemand étaient parmi les premiers dans cet idiome qu'on ait imprimés en caractères hébreux ordinaires (on se servait jusqu'alors pour les livres judéo-allemands d'une écriture spéciale, variété de l'écriture rabbinique, qui portait le nom caractéristique de « *Weiberdeutsch* ». De nos jours encore des livres religieux en judéo-allemand sont parfois imprimés en des caractères du « *weiberdeutsch* »). Sur l'attitude des rabbins « orthodoxes » et des rabbins chassidites envers la littérature judéo-allemande, voyez les passages intéressants dans l'article déjà plusieurs fois mentionné de E. Schulman, pp. X-XI, et dans l'article du même auteur « *Imké safa* » (*Profondeurs linguistiques*) publié dans le *Haschi-loach* (revue hébraïque), 1908, vol. IV, pp. 106-108.

1. *Likuté Rabbi Nachman*, p. 97, cité par S. A. Harodezki, Hagoren (en hébreu, 1903), v. IV.

religieuse. Ce genre de « Techinot » (supplications) ne semble pas être antérieur à la fin du xvi^e siècle (1).

Un autre genre qui se rattache aussi à la littérature religieuse est celui des « écrits de morale » qui fut cultivé de bonne heure dans la littérature judéo-allemande. En 1542 a été publié le *Sefer Hamidot* (livre des bonnes mœurs), traduit de l'hébreu. L'auteur anonyme de ce livre, qui devait compter en premier lieu sur un public féminin, croit de son devoir de donner quelques explications de son entreprise au moins novatrice : traiter devant des femmes des sujets qui touchent à l'étude de la Loi. Aussi prend-il soin de faire remarquer que « dans la déclaration du Talmud, d'après laquelle les femmes ne doivent pas étudier, il s'agit de l'étude du Talmud lui-même, mais nullement de l'étude de la Bible et des livres traitant de nos devoirs et nos obligations ». Le *Livre des bonnes mœurs* fut suivi de beaucoup d'autres du même genre, pour la plupart également traduits de l'hébreu. Parmi tant d'autres rappelons le *Hobat Halevovot* de Rabbi Bachia, traduit en 1609 par une femme, Rébecca Tiktiner, qui est aussi l'auteur d'un livre original sur les devoirs de la femme, intitulé *La nourrice de Rébecca*; le *Kaw Haiaschar*, « Juste mesure », par Zewi Hirsch Kaidanower (1724), et, finalement, le *Simchat Hanefesch* (joie de l'âme), publié sous anonymat à Franc-

1. E. Schulman dans son article dans la revue *Hasman*, 1903, p. 66. Voyez aussi Grünbaum, *op. cit.*, pp. 328-335, où sont citées quelques techinot des plus anciennes. Une techinot d'une inspiration religieuse très profonde et écrite dans un langage vraiment poétique se trouve dans le roman judéo-allemand *Scholmo' R. Chaïms* par S. I. Abramovitch, New-York, Hebr. Publ. Comp., 1901, pp. 33-34.

fort-sur-le-Mein en 1706 et en deuxième édition à Salzbach en 1718 (1).

L'histoire du peuple juif, de sa grandeur passée, de ses douleurs et de ses souffrances, les unes et les autres témoignant de l'amour de Dieu pour son peuple élu, un tel sujet devait bien tenter des hommes qui écrivaient pour une foule, avide de s'instruire et de s'édifier en lisant des œuvres dont le sujet touchait de si près aux bases mêmes de sa conception morale. Le *Iossipon*, qui présente une sorte de chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la conquête de la Palestine par les Romains (2), fut traduit de l'hébreu et publié pour la première fois en 1546 à Zurich. En 1648 fut publié à Amsterdam la traduction du *Schebet Iehuda* (Le sceptre de Juda) (3) de Iehuda Ibn Virga (4). Le *Scheerit Israel* (Le reste d'Israël) de Menachem

1. Le *Simchat-hanefesch* était très populaire. Il est mentionné, entre autres, dans *Vægele der Maggid* de A. Bernstein (Leipsic, 1885, 4^e éd., p. 32) et dans le roman de Berthold Auerbach *Dichter u. Kaufmann* (éd. 1885, p. 54). Dans Grünbaum, *op. cit.*, pp. 230-288, sont donnés des extraits aussi bien du *Simchat hanefesch* que de quelques autres écrits du même genre.

2. Le traducteur judéo-allemand définit dans la préface de la façon suivante le caractère du livre qu'il a traduit : « ... zu dem aso is es gar kurz weilig zu lesen, den es werden drinen derzelt maassim (des événements, des histoires), die da geschehen sein vun scheschet iemé bereischit (les six jours de la création) an un bis nach dem churbon baïs schoni (destruction du deuxième temple) ; auch so werden darinen derzelt die grossen milchomet (guerres) die er gestritten hat der grosmechtig König Alexandrus Mukdun wie er schier die ganz welt unter sich mit gewalt berwungen hot », etc. (Cité d'après la *Chrest.* de Grünbaum, pp. 345-357 où sont aussi donnés d'autres extraits du même livre). Un exposé abrégé du *Iossipon* a été publié par Edel bat Moses à Cracovie en 1670. Pour plus de détails, v. *Jewish Enc.*, v. VII, art. « Joseph b. Gorion. »

3. Une autre édition du *Schebet Iehuda* fut publiée en 1700 à Salzbach.

4. Le caractère du livre est indiqué par les mots suivants qui sont sur la page du titre : « man wert drinen gefinen wunderberliche geschichtnis die

Man, publié pour la première fois à Amsterdam en 1743, est une œuvre originale plutôt qu'une traduction. Dans la préface l'auteur croit nécessaire d'expliquer le titre étrange de son livre. Il l'a appelé « Le reste d'Israël » parce qu'il se propose d'y raconter ce qui est arrivé au reste d'Israël après que les dix tribus furent exilées en des lieux inconnus, alors qu'il ne restait plus que les tribus de Juda et de Benjamin et une partie de la tribu de Lévi... Il est annoncé dans la Bible (Zéphanias 3,13) que « le reste d'Israël ne commettra pas d'injustice et ne mentira pas », et ce sera vrai malgré toutes les accusations qu'on portera contre lui. Des communautés saintes ont péri souvent pour la Sainteté du Nom et n'ont pas voulu mentir et se convertir. L'auteur promet, en outre, qu'appartenant lui-même au reste d'Israël, il ne voudra pas avancer des choses dont il n'ait pas vérifié la véracité. Le livre contient l'histoire des persécutions, auxquelles les juifs ont été exposés dans les différents pays où ils habitaient, des anecdotes sur la vie des hommes célèbres juifs et non juifs, l'exposé des discussions du moyen âge et autres sujets semblables. Il faut cependant reconnaître que l'esprit critique de l'auteur n'a pas été à la hauteur de sa bonne volonté, car la vérité historique et la légende se mêlent et se confondent dans son livre (1).

Les persécutions qui de temps en temps se déchaînaient

geschehen sein unsern eltern in de golus (l'exil), un' wie viel mal sie haben mekadesch schem schomaïm gewesen (sanctifié le nom du ciel, c'est-à-dire sacrifié leur vie pour la foi). Pour des extraits v. Grünbaum, *op. cit.*, pp. 358-360.

1. M. Steinschneider, *La littérature juive*, trad. hebr., p. 408.

sur la tête des juifs et prenaient le caractère de catastrophes nationales, comme l'insurrection des Cosaques sous Chmelnitski (1648), les persécutions de Francfort-sur-le Mein (1614-1616), l'insurrection de Hambourg (1730) trouvaient toujours un écho douloureux dans la littérature judéo-allemande. Le nombre de ces monographies est assez considérable.

Très curieux aussi sont les mémoires d'une femme juive, Gluckel de Hamel (1646-1724), qui vécut à Hambourg dans la seconde moitié du xvii^e siècle (1). Ces mémoires abondent en détails sur la vie juive de cette époque, entre autres sur le mouvement messianique de Sabetaï Zéwi tel qu'il s'est manifesté parmi les juifs de Hambourg.

Un autre sujet, d'ordre national lui aussi, devait également solliciter de bonne heure l'attention des écrivains judéo-allemands. Les livres en judéo-allemand sur la Palestine, sa géographie, ses habitants actuels, des récits de voyage en ce pays, sont en effet assez nombreux à cette époque et sont goûtés du public (2). En 1635, un certain Gerson B. Eliezer, a publié à Lublin ou à Amsterdam (3) le *Gelilot Erez Israel* (Les Provinces de la Palestine) où il indique les routes qui conduisent à Jérusalem et fait en même temps le récit d'un voyage qu'il a fait dans les pays situés près du fleuve Sambatian et dans ceux du prêtre Ieon, où il a vu beaucoup de merveilles, entre autres un animal qui avait trois yeux et un homme vivant sans tête. Ce livre

1. *Die Memoiren der Glückel von Hameln*. Francfort, 1896, publiées suivant la rédaction et avec une introduction du professeur D. Kaufmann

2. M. Steinschneider. « Juedische Schriften zur Geographie Palästinas » dans le *Jérusalem* de Luncz, vol. III.

3. Dr Zunz. *Ges. Schriften*. Berlin, 1875, vol. I, pp. 187-188.

fut publiquement brûlé par les Jésuites à Varsovie, mais il fut réimprimé ensuite (1). En 1649, Mardocheï b. Iesaja Little publia à Amsterdam le *Tezoeth Erez Israel*, qui traite également des routes qui conduisent en Palestine (2). En 1650, Moïse b. Israel Naftali Hirsch Porges, de Prague, publia à Amsterdam sur le même sujet un livre intitulé *Dar-kei Zion* (Chemins de Zion), qui contient certains usages des Juifs habitant à Jérusalem (3). Un autre livre, *Tloeth Mosche* (Les migrations de Moïse) (Halle, 1712) traite des pays où se trouvent, d'après la légende juive, les dix tribus qui ont été emmenées en exil avant la destruction du premier temple (4). Cette légende, disons-le en passant, donna naissance à une série de contes en judéo-allemand et on la retrouve dans les œuvres de quelques écrivains modernes.

Les livres de science profane sont rares dans la littérature judéo-allemande à l'époque que nous étudions dans ce chapitre. Les sciences profanes à ces temps-là sont encore une chose peu connue de la population du ghetto en général, encore moins le sont-elles de cette partie de la population : les femmes, et en général, les personnes qui n'ont pas reçu une suffisante instruction hébraïque, parmi lesquelles se recrutaient les lecteurs et souvent aussi les auteurs de cette littérature.

Les quelques livres ayant un caractère profane que nous rencontrons à cette époque en dehors des contes, dont il a

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 189.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 193.

été question plus haut, n'ont pour la plupart d'autre but que celui de répondre aux besoins pratiques les plus élémentaires de leurs lecteurs. C'est ainsi qu'en 1690 fut publié à Amsterdam un manuel d'arithmétique. Un autre livre, de Sabbataï Bass, contient des indications utiles pour les gens d'affaires. On a traduit aussi quelques manuels de géographie, qui devaient être très utiles aux voyageurs juifs.

LES CHANSONS POPULAIRES

Il existe un nombre très considérable de chansons judéo-allemandes de création anonyme et qui, chantées par le peuple, ayant subi dans sa bouche des modifications d'ordre divers, sont une source précieuse pour la connaissance de sa vie, de ses modes de penser et de ses façons de sentir. Le recueil le plus complet de chansons populaires judéo-allemandes qui a été publié en 1901 par les soins de Ginsbourg et Marek, et que nous avons pris comme base pour notre étude (1), contient le nombre respectable de 376 chansons et cependant ce recueil, de l'avis même de ses rédacteurs, est loin d'épuiser tout le trésor des chansons populaires qui se sont conservées dans la mémoire des juifs de Pologne, de Lithuanie et du sud de la Russie, pour ne pas parler de celles qui, oubliées peu à peu sous l'influence des conditions de la vie nouvelle, sont définitivement perdues pour l'historien des mœurs du ghetto, comme pour celui de sa langue et de sa littérature.

Parmi ces chansons il y en a qui sont d'origine plus

1. « *Evreiskia narodnia piesni w Rassii* » (Chansons populaires juives en Russie) recueillies et publiées avec une introduction de S. M. Ginsbourg et P. S. Marek (édition du *Woschod*, Saint-Pétersbourg, 1901). La transcription des chansons est faite en caractères hébreux et en caractères latins. Dans l'introduction (écrite en russe) les rédacteurs donnent la bibliographie de la littérature du sujet.

ou moins récente, mais il y en a aussi qui, sans qu'on puisse exactement établir la date ni le lieu de leur création, portent les marques d'une origine qui remonte à plusieurs siècles. Telles sont, par exemple, les chansonnettes d'enfants dont quelques-unes sont des imitations de chansonnettes allemandes et ont probablement été chantées dans les ghettos allemands avant l'émigration des juifs allemands en Pologne (1). Parmi les berceuses il y en a aussi quelques-unes pour lesquelles le fait même qu'elles n'appartiennent à aucune région particulière, mais sont également connues et chantées en Lithuanie et en Roumanie, au sud de la Russie et en Galicie, atteste une origine qui doit être plus ou moins ancienne. La plus populaire de ces berceuses et qui est encore chantée de nos jours au berceau de chaque enfant juif dans le ghetto est celle-ci :

Sous le berceau de Jankele (2)
Est un chevreau blanc et propre ;
Le chevreau est parti pour acheter
Du raisin sec et des amandes.
Quelle est la meilleure marchandise ?
Jankele apprendra la Loi (3).

« Unter Jankele's wiegele-Steht a klor weiss ziegele,
Dos ziegele is gefohren handlen, rosinkes mit mandlen,
Wos is die beste s'chore ? Jankele wet kenen leinen lore.

1. *Ibid.* Chans. n^{os} 84-133. Voyez aussi à ce propos : « Das juedische Volkslied in Russland » (Compte rendu du livre de Ginsbourg et Marek) par A. Landau dans les *Mitteilungen der Gesellschaft für juedische Volkskunde*, 1903, vol. XI, pp. 65-80.

2. Si l'enfant ne s'appelle pas Jacob, on remplace le mot Jankele (diminutif de Jacob) par le diminutif de son nom.

3. Voyez les variantes de cette chansonnette chez Ginsbourg et Marek, n^{os} 60, 61, 62 et 63.

Dans la plupart des autres berceuses revient toujours le même refrain : L'enfant apprendra la Loi ; il saura résoudre des questions d'ordre théologique ; le jour de son mariage il saura faire un discours sur un sujet talmudique et ainsi de suite.

L'âge de l'enfance dans le ghetto est de courte durée.

A trois ans le garçonnet est envoyé au cheder (1) ; à sept ans, souvent même avant, il est initié aux discussions subtiles des docteurs du Talmud, et à treize ans les parents ont hâte de le marier. Dans ces conditions, il n'est peut-être pas trop tôt de lui parler, quand il est encore au berceau, des devoirs qui le solliciteront, une fois qu'il aura appris à marcher. Et le premier de ces devoirs consiste à étudier la Loi et à être un bon juif. A un enfant qui crie, la mère dit que cela n'est pas convenable pour un futur savant et docteur.

Ne deviendras-tu pas grand,
Ne seras-tu pas un Tanaï (2),
La lumière et l'ornement
De tes parents ?
Il ne te convient donc pas
De pleurer et de pousser des cris.

Mais tout cela ne se rapporte qu'au jeune garçon. C'est lui qui étudiera et sera grand et célèbre, c'est lui encore qui par la récitation du « Kadiche » (3) fera sortir ses parents de l'enfer.

1. Cheder : école populaire.

2. Tanaï : docteur de la Loi.

3. Kadiche : la prière des morts qu'on récite trois fois par jour pendant les onze mois qui suivent la mort d'un des parents et, tous les ans, le jour de l'anniversaire de leur mort.

Quand le jour viendra où je devrai me rendre dans l'autre monde
Les portes du paradis s'ouvriront toutes grandes devant moi ;
Toi, mon fils, tu seras pieux et bon,
Et on dira dans l'autre monde : « Faites entrer la mère du
[juste (1) »

Le rôle de la fille est plus modeste. Elle ne va pas à l'école, elle ne peut pas se distinguer dans la connaissance de la Loi, tout ce qu'elle peut attendre de grand et de beau dans sa vie, c'est par l'intermédiaire de l'homme, du mari qu'elle l'aura. Et la chanson du chevreau blanc et propre qui dit au garçon qu'il apprendra la loi est chantée au berceau de la fille avec cette variante :

Ton fiancé apprendra la Loi.

La plupart des autres berceuses, à moins qu'elles n'expriment d'une façon générale les sentiments de tendresse de la mère pour son enfant, sont aussi faites pour les garçons. Le rôle de la femme juive dans ce monde et dans l'autre est trop humble et trop subordonné pour que la naissance d'une fille inspire aux parents des rêves de bonheur et des espoirs brillants d'avenir. Ce n'est pas en vain que l'homme juif remercie tous les matins le Créateur « de ne pas l'avoir fait femme », pendant que la femme juive, résignée, prie : « Loué soit Celui qui m'a faite d'après sa volonté. »

Par contre, dans les chansons qui se rapportent au mariage, il s'agit presque toujours de la jeune fille. Pour le jeune homme du ghetto le mariage n'est pas un événement

1. *Ibid.*, n° 65.

d'une importance aussi capitale que pour la jeune fille. Après comme avant le mariage, il continuera à étudier la Loi, à passer la majeure partie de son temps à la synagogue, l'usage du ghetto voulant que les parents des jeunes mariés les gardent à leur charge un certain nombre d'années après le mariage. Mais pour la jeune fille le mariage est la raison unique et le but suprême de la vie. « Tu n'étais rien, *il* fera de toi quelque chose » est-il dit dans une poésie hébraïque qui traite de la situation de la femme juive, toujours effacée devant l'homme (1). Et pour la jeune fille du ghetto il n'y a pas de pensée plus effrayante que celle qu'elle pourrait rester vieille fille. Une des chansons les plus répandues dans le ghetto est celle-ci (2):

Je suis assise sur une pierre,
Je me lamenté et je verse des larmes :
Toutes les filles se marient,
A l'exception de moi seule.

Le mari dont rêve la jeune fille a les yeux bleus ou noirs, les cheveux également noirs, parfois aussi de longues « pattes » (3), mais surtout, ce qui revient comme un refrain dans toutes les chansons de ce genre, il doit être « doué pour l'étude de la Thora » (4).

Un grand nombre de chansons sont consacrées à la vie de la femme mariée. Elles sont presque toutes pleines de tristesse et de lamentations. Souvent, quelques jours déjà

1. I. L. Gordon. *Kotzo schel iod* (*Le jambage du iod*). *Poésies complètes*, vol. IV.

2. Ginsbourg et Marek. *Evreiskia narodnia piesniw Rassii*, n° 243.

3. *Ibid.*, n° 247.

4. *Un zu der Tora sol er teigen*.

après le mariage, la jeune mariée qui dans la plupart des cas ne connaissait pas son fiancé avant le jour de la cérémonie, commence à regretter son ancien état de jeune fille, vivant chez ses parents à l'abri de tout souci.

Trois jours après la noce,
La joie s'en est allée.
Et la tête de la jeune mariée
Commence à tourner.

Trois semaines après la noce,
Elle vient se plaindre à son père :
— Père, tu m'as donné pour mari un coquin
Qui menace de me frapper (1). »

Le mari oublie les soucis du ménage à la synagogue, à moins que ce ne soit en joyeuse compagnie, mais la femme reste avec la nichée et doit souvent accomplir les gros travaux qu'il reviendrait à l'homme de faire.

Tant que je suis jeune fille,
Je suis belle et délicate.
Mais une fois mariée
Je suis comme une pauvre colombe.

C'est moi qui dois fendre le bois...
Et il n'y a pas de pain à la maison,
Et chacun des enfants
A son compte à part :

Il faut mettre l'un au lit ;
A l'autre il faut fermer les yeux ;
Il faut conduire dehors le troisième
Et laver la tête au quatrième.
Et ce n'est pas encore tout. —
Tous les ans un nouvel enfant (2).

1. *Ibid.*, n° 275.

2. *Ibid.*, n° 277.

La jeune femme se plaint au père, mais elle ne l'accuse pas ; elle sait que le père a fait ce qu'il a pu. A la jeune femme qui se plaint de ce qu'on lui ait donné un coquin pour mari, le père répond :

Je t'ai donné une dot
Et un trousseau
Et un coquin pour mari —
Rien à faire. Tu dois vivre avec lui (1).

L'entremetteur de mariage apparaît souvent à la jeune femme comme la vraie cause de son malheur. C'est lui qui, pour gagner quelque argent, trompe les deux partis et, au moyen de ruses, de paroles flatteuses ou de menaces, réussit à faire conclure des mariages entre des personnes qui ne sont pas faites l'une pour l'autre.

Schadchen, Schadchen (2)! Ma malédiction sur ta tête.
Hélas ! Quel mal t'ai-je donc fait ?
Tu as eu ton « courtage »,
Et moi, tu m'as assassinée.

Ma malédiction sur la tête, ma malédiction sur la tête (3).

Dans une autre chanson la jeune fille se plaint de ce que les parents la marient sans lui demander ce qu'elle pense de l'homme dont elle devra partager l'existence.

Hélas ! Quel triste sort est le nôtre,
Et à quoi nous sert la belle dot,
Puisqu'on nous donne
Pour mari des idiots.
Nos parents concluent les mariages,
Sans se soucier de notre avis,
Voilà pourquoi nous menons une si triste vie (4).

1. *Ibid.*, n° 275.

2. Schadchen : entremetteur de mariage.

3. *Ibid.*, n° 279.

4. *Ibid.*, n° 240.

La traditionnelle belle mère n'est pas pour peu de chose dans la tristesse et les chagrins de la jeune mariée. Dans toute une série de chansons il est question de sa méchanceté pour la belle-fille qui n'arrive jamais à la satisfaire.

Si je me lève de bonne heure,
Ma méchante belle-mère dit
Que j' suis vorace.
Hélas ! hélas !
Je ne sais pas comment
Etre agréable à la méchante belle-mère.

Si je me lève à une heure avancée,
Ma méchante belle-mère dit
Que je reste au lit jusqu'à midi comme une paresseuse.

et ainsi de suite (1).

Les chansons qui parlent de la situation faite au mari par la vie de famille sont peu nombreuses. Le mari se plaint parfois de ce que la femme n'est pas bonne ménagère, qu'elle ne sait pas préparer ses plats favoris ou qu'elle dépense trop d'argent (2), mais en général il voit dans le mariage un moyen de vivre pendant quelques ans libre et tranquille, à la charge de ses beaux-parents. Plus tard, quand arrivera le temps où il devra gagner lui-même sa vie, il aura encore la ressource de se soustraire à cette nécessité désagréable en s'enfuyant vers quelque Ieschiba (école rabbinique) où il continuera à étudier, nourri et logé aux frais de donateurs pieux.

1. Voyez aussi *ibid.* les chansons nos 267-270.

2. *Ibid.*, 290-293.

Pendant cinq ans ma vie est assurée (1).

Que le beau-père et la belle-mère boudent tant qu'ils veulent —
Et après — au revoir ma femme !

Je pars pour Volochine (2).

Mais souvent aussi le fiancé a affaire à un beau-père plus malin que lui, et bientôt après le mariage il ne tarde pas à se persuader que les promesses de toutes sortes qu'on lui a faites au moment des fiançailles n'étaient que des paroles en l'air. Les auteurs anonymes de toute une série de chansons qui parlent de cette mésaventure, qui arrive fréquemment au fiancé dans le ghetto, ne peuvent se défendre d'un mouvement de raillerie sur son compte. La plus populaire parmi ces chansons est la suivante :

Voilà comment, et voilà comment
On se moque d'un fiancé :
On lui promet une riche dot
Et on ne lui donne pas un sou.
Sans trousseau et sans dot —
Pourvu que ma fille ait son mari (3).

Les chansons d'amour sont parmi les plus récentes des chansons du ghetto. A l'époque où on mariait régulièrement les enfants à l'âge de douze-quatorze ans, il ne pouvait naturellement être question d'un sentiment d'amour romanesque entre les jeunes gens des deux sexes. Ce n'est donc selon toute probabilité que vers le milieu du XIX^e siècle, c'est-à-dire quand les changements dans les condi-

1. *Ibid.*, 289.

2. Volochine : petite ville dans le gouvernement de Minsk qui est célèbre par son école talmudique.

3. *Ibid.*, n° 238.

tions de vie des habitants du ghetto eurent, entre autres, pour résultat de retarder l'âge des mariages, et quand d'autre part la littérature profane commença à pénétrer jusqu'aux couches les plus profondes du peuple et à lui faire connaître pour la première fois les mots jusqu'alors inconnus d'amour, amoureux, etc., que les premières chansons d'amour en judéo-allemand furent créées. Certaines de ces chansons font preuve d'un attachement profond et sincère. A un amoureux qui s'en va chercher un gagne-pain, l'amoureuse dit qu'elle préfère

Marcher dans les rues
Et se louer comme blanchisseuse
Que d'être séparée de lui (1).

Dans une strophe qui ne manque pas de grâce naïve, l'amoureux prie Dieu d'envoyer son ange pour qu'il fasse agréer le mariage dans la maison de la bien-aimée (2). Mais, en général, ces chansons sont pénétrées d'une conception de l'amour pessimiste en même temps que très pratique. L'amour n'a pas de sens s'il ne conduit pas au mariage.

A quoi bon notre amour
Si nous ne pouvons pas nous épouser ?

est-il dit dans une chanson (3) et cette idée traverse toutes les autres chansons d'amour. L'amour, aux yeux même des amoureux, n'est et ne peut être qu'un acces-

1. *Ibid.*, n° 206.

2. *Ibid.*, n° 155.

3. *Ibid.*, n° 176.

soire du mariage, qui est la seule raison d'être et comme l'excuse de ce sentiment presque coupable en lui-même, et qu'on a de la peine à prendre au sérieux, le mot technique pour « aimer » dans ces chansons n'est-il pas en effet presque toujours « jouer à l'amour » (1) ?

« D'où vient l'amour ? » demande joliment une chanson (2). « De ce qu'on reste ensemble, qu'on cause et qu'on rit. »

Mais voilà ! Ce jeu si légèrement commencé prend souvent une tournure moins gaie. Toutes sortes de raisons — le refus des parents, l'infidélité d'un des amoureux, le service militaire qui sépare l'amoureux de sa bien-aimée pour de longues années — deviennent cause que l'amour dans la plupart des cas n'arrive pas à son but normal : le mariage, et alors les amoureux en sont pour leurs espoirs déçus et leurs cœurs brisés. La plupart des chansons d'amour en judéo-allemand parlent de cette fin triste qui est réservée aux idylles amoureuses dans le ghetto. La jeune fille au cœur brisé se plaint et se repent :

J'ai aimé, j'ai pensé
Que ce sera bon.
Et maintenant
Mon cœur est brisé.
Oh, ma mère, ma mère !
Tu as raison,
Quand on n'obéit pas aux parents
On finit mal (3).

1. Spielen a liebe.

2. *Ibid.*, n° 177.

3. *Ibid.*, n° 197.

Une autre chanson (1) se termine par les mots :

« Dans tout ce que disent les jeunes gens, il n'y a pas un mot de vrai. »

Un grand nombre de chansons d'amour sont présentées sous la forme d'un dialogue entre les deux amoureux. Parmi les plus touchantes de ces chansons sont celles où on voit l'amoureux qui se rend à la caserne prendre congé de sa bien-aimée. Il lui demande comme une grâce de s'échapper de la maison pour venir l'accompagner à la gare. A chaque arrêt du train il lui écrira des lettres. Et cependant le cœur de la jeune fille n'est pas tranquille. « Quand tu reviendras libre, tu ne voudras plus de moi (2). » Dans plusieurs chansons c'est l'homme qui se plaint de l'infidélité de l'amoureuse qui est devenue la femme d'un autre.

Quand aura lieu ton mariage,
A l'heure où tu essaieras ta robe de noce,
Je serai couché sur mon lit
Dans les convulsions de l'agonie.
Et quand tu mettras au monde ton premier enfant,
Donne-lui le nom que je porte
Pour qu'il te rappelle à chaque instant
Que je suis mort par toi (3).

D'une inspiration moins sombre, mais très lyrique et sincère, est la chanson suivante (4) qui parle de l'infidélité de l'amoureuse.

1. *Ibid.*, n° 218.

2. *Ibid.*, n° 201.

3. *Ibid.*, n° 149.

4. *Ibid.*, n° 163.

Nous nous sommes connus par une nuit d'été,
Il faisait très beau dehors ;
Je t'ai dit une parole de vérité
Que jamais je ne t'abandonnerai.
Les étoiles se sont regardées dans la mer
Et les vagues frappaient contre les bords ;
Une parole de vérité tu m'as dite
Que jamais tu ne m'abandonneras.

Je t'aime, mon âme, je t'aime comme ma vie,
Tu es chère et sainte à mon cœur.
J'aurais sacrifié ma vie pour toi
Et toi, tu ne veux pas me croire.

J'ai voyagé de par le monde
Pour gagner ma vie,
Et, à cause de toi,
J'ai failli mourir.

J'ai labouré la terre, j'ai travaillé,
Une bague d'alliance au doigt ;
Et cette bague aussi, à cause de toi, mon âme,
Je suis en train de la perdre.

Parmi les chansons populaires il y en a aussi un grand nombre qui ont un caractère religieux. Ces chansons présentent pour la plupart de simples paraphrases de vers de la Bible et du Rituel. Plus curieuses et non dénuées d'un certain intérêt historique sont les chansons où est décrite la vie des soldats juifs en Russie (1), surtout sous Nicolas I^{er} (2).

Nous y voyons le soldat juif se plaindre des tracasseries auxquelles il est exposé de la part de ses chefs militaires

1. *Ibid.*, n^{os} 331-348.

2. *Ibid.*, n^o 43 suiv.

et aussi de ce qu'il ne peut remplir ses devoirs religieux.

On nous coupe la barbe et les pattes
Et on nous empêche d'observer les samedis et les jours de
[fête (1)].

Par toute son éducation du ghetto le jeune homme juif est mal préparé pour le service militaire et pour cette vie nouvelle qui commence pour lui à la caserne. Il a peur du gendarme qui l'amène, mais il n'en a pas moins du docteur qui l'examine et qui, en des mots d'une langue étrangère-décide de son sort (2).

L'étude de la Bible et du Talmud, qui constituait le principal objet d'occupation du jeune homme du ghetto, n'a rien de commun avec le maniement d'armes et les autres exercices physiques qui l'attendent à la caserne.

Déjà à l'âge de cinq ans je suis entré au « cheder »,
Et maintenant je dois me promener à cheval (3).

Le souvenir des parents désolés, le souvenir surtout de la mère, « qui a tant peiné pour l'élever », revient toujours dans ces chansons de soldats juifs. Souvent aussi c'est le souvenir d'une femme et des enfants qu'il a laissés à la maison.

Laissés la femme et les enfants ;
Nous sommes comme l'oiseau qui a quitté son nid.
Dieu, que ton nom soit loué, fais un miracle
Et ramène-nous à nos foyers (4).

1. *Ibid.*, n° 47.

2. *Ibid.*, nos 43, 45, 334 et suiv.

3. *Ibid.*, n° 45.

4. *Ibid.*, n° 346.

Dans les chansons des soldats de l'époque de Nicolas I^{er} s'est conservé tout frais le souvenir des sentiments d'effroi qu'ont laissés dans le cœur de la population juive les conditions extérieures, vraiment barbares, dans lesquelles le recrutement avait lieu. Les chefs de la communauté désignaient, pour la plupart arbitrairement, les jeunes gens (c'étaient même parfois des enfants en bas âge) qu'on devait prendre comme conscrits. Les noms des victimes étaient tenus secrets. Mais c'est en vain que les jeunes gens qui se croyaient menacés fuyaient dans les bois ou étaient cachés par les parents. Les « chappers » (ceux qui attrapent), qui étaient de vrais chasseurs d'hommes, savaient presque toujours, par la ruse ou par la menace, s'emparer de leurs victimes. On croit revivre toutes ces scènes d'horreur en lisant quelques-unes des chansons de cette époque, dans lesquelles des auteurs anonymes ont su exprimer l'état de détresse du malheureux qui sentait le malheur approcher, mais qui ne savait ni de quel côté il viendrait ni comment y parer.

La maîtresse de la maison, le voyant presque mort de faim,
Met pour lui sur la table un morceau de pain.

Il prend le pot d'eau pour se laver les mains,
Alors il lui semble que les « chappers » se promènent dans la
[ville.

Quand il commence à s'essuyer les mains,
Il croit entendre sonner des chaînes.

Quand il s'approche du pain et se met à prononcer la bénédiction,
Il lui apparaît que la maison est surveillée.

Il a à peine prononcé le premier mot de la bénédiction de la fin
[du repas

Que la maison est déjà pleine d'hommes.

« Mes juifs, je le sais, vous n'êtes pas venus pour chercher
[du seigle ou du froment,

« Vous êtes venus pour chercher mes années de jeunesse. »

L'injustice des chefs de la communauté qui faisaient porter presque exclusivement aux familles pauvres et sans défense le fardeau lourd de l'impôt du sang, cette injustice que nous verrons plus tard sévèrement critiquée par les écrivains de l'époque, forme aussi le sujet de quelques chansons populaires, où se trouve exprimée toute l'indignation du peuple et toute sa révolte contre les « aristocrates » qui, contrairement même à la loi, se sont créés une situation de privilégiés dont les pauvres et les déshérités font les frais.

Les larmes coulent si abondantes qu'elles couvrent les rues,
On pourrait se laver dans le sang des enfants.

Hélas ! Quelle est donc cette misère ?
L'aurore ne se lèvera-t-elle donc jamais ?

On arrache des bancs des écoles des enfants à l'âge tendre,
Et on leur met des habits de soldats.

Nos chefs de communauté, nos rabbins
Aident de leur côté pour en faire des soldats.

Susche de Rakow a sept fils,
Mais pas un d'eux n'a fait le service militaire.

Et l'enfant unique de la veuve Léa
Est le bouc émissaire des péchés communs.

Faire des soldats d'enfants d'hommes simples — c'est faire
[œuvre de piété :

Les cordonniers, les tailleurs sont-ils donc autre chose que des
[voyous ?

Mais des petits Chaftzig galeux des « bonnes familles »,
Pas un ne doit se rendre à la caserne (1).

A la fin de ce chapitre nous voulons encore mentionner les chansons qu'on chantait les jours de fête, aux noces et en d'autres occasions semblables (2). Certaines d'entre elles témoignent de quelque inspiration poétique et expriment la fidélité inébranlable du peuple à la foi de ses pères. Très populaire est de nos jours encore une chanson de ce genre dont l'on possède de nombreuses variations (3), mais qui toutes ont le même refrain qui semble inspiré par le sentiment profond d'un peuple qui, au milieu de toutes les attaques dirigées contre lui, n'a pas perdu la conscience de sa dignité et proclame bien haut la noblesse de sa destinée.

Nous sommes tout ce que vous voulez,
Mais nous sommes des juifs.
Wos mir seinen, seinen mir,
Ober jueden seinen mir (4).

1. *Ibid.*, n° 50.

2. *Ibid.*, chap. I et VII.

3. *Ibid.*, n° 23 et suiv.

4. Le nombre des proverbes et des dictons en judéo-allemand est très considérable, plus considérable peut-être que dans tout autre idiome. L'humeur du ghetto s'y manifeste d'une façon caractéristique, en même temps que variée. En 1860, A. M. Tendlaw a publié un recueil de proverbes judéo-allemands (« Sprichwörter und Redensarten deutsch-jüdischer Vorzeit, als Beitrag zur Volkssprach- und Sprichwörterkunde, aufgezeichnet aus dem Munde des Volkes und nach Wort und Sinn erläutert. » Francfort-sur-le-Mein, 1860). Dans le *Hausfreund* de Spektor (I v. 1888) ont été publiés 2056 proverbes et dictons judéo-allemands dont la plupart ont été recueillis par Ignatz Bernstein de Varsovie. Ce dernier a fait paraître en 1908 à Varsovie un recueil de 3993 proverbes et dictons judéo-allemands, recueillis par lui pendant trente-cinq ans en Russie, en Galicie et en Pologne russe, mais de l'aveu de l'auteur lui-même, ce recueil est bien loin de contenir tous les proverbes et dictons qui sont dans la bouche des habitants des ghettos de ces pays (*Juedische Sprichwörter und Redensarten gesammelt* von J. Bernstein. Varsovie, 1908). Le texte est parallèlement en caractères hébreux et latins.

LITTÉRATURE HASKALITE

I. — *Caractéristique générale du mouvement*

Haskalite.

Le mouvement humaniste, inauguré parmi les juifs allemands par Mendelssohn, n'a pas tardé, en passant par l'Autriche et la Galicie, à pénétrer également dans les ghettos russes, notamment dans ceux de la Lithuanie et de la Russie du Sud. En 1828 I. B. Levinsohn (de Volhynie), surnommé le Mendelsohn des juifs russes, a publié à Vilna son *Teuda be Israel* (en hébreu) qui fut comme le manifeste de la Haskala russe de cette époque. D'autres œuvres du même auteur suivirent, consacrées en grande partie à plaider la cause de l'instruction devant ses coreligionnaires (1).

Mais le vrai foyer de la Haskala n'a pas été le Midi riche, où les juifs étaient moins nombreux et aussi moins

1. Parmi les principales des œuvres de Levinsohn citons : *Beth Iehudah et Serubabel* (Varsovie, 1876). Un livre de Levinsohn intitulé *Efes damim* (point de sang), publié en 1837 et qui présente une réfutation très documentée de l'accusation portée contre les juifs d'employer du sang dans un but rituel, a été traduit en anglais, en russe et en allemand. Pour plus de détails voyez *Jewish Encyclopedia*, New York and London, Funk and Wagnalls Company, vol. VIII, 1904, art. Levinsohn. — *Isaac Barsefer hasichronot* (héb.), par D. B. Natanson, 2^e éd., Varsovie, 1878. — *J. B. Levinsohn* (russe) par S. Zinberg, Saint-Petersbourg, 1900. — S. Ginsburg. *K semidesiattletiju Teuda be Israel* dans la rev. *Woschod*, 1898, vol. IV-V. — *La renaissance de la littérat. hébr.* par N. Slousch, Paris, 1903, p. 91-93.

adonnés à l'étude et à la spéculation intellectuelle en général. C'est la Lithuanie pauvre, restée en majeure partie fermée aux exaltations et au mysticisme du mouvement chassidique, c'est ce vieux centre d'études rabbiniques, où depuis des siècles les cerveaux s'exerçaient aux discussions juridiques les plus compliquées et les plus subtiles, où pullulaient les Ieschibot (écoles rabbiniques supérieures), où rayonnait la gloire des nombreux « Ilouï » (1), où chaque mère rêvait de voir en son fils un rabbin célèbre. C'est de ce pays aride, tout en plaine, presque sans montagnes et sans fleuve important, où a vécu la « gloire » des juifs lithuaniens, le « Gaon de Vilna » qui aimait les mathématiques et anathématisait les chassides, — que sortira cette pléiade diversement douée de jeunes gens, poètes, publicistes, romanciers, mais presque tous rationalistes, qui deviendront les chefs du mouvement haskalite russe, qui lutteront pour des réformes religieuses contre le chassidisme, contre les rabbins, qui chanteront les gloires de la « Haskala » (2), « la fille du Ciel », qui exalteront les bienfaits de l'instruction et qui pendant plus d'un demi-siècle seront les maîtres souverains de la littérature hébraïque et dans une grande partie aussi de la littérature judéo-allemande.

Avant d'entrer dans l'étude de cette époque littéraire que nous avons surnommée l'époque haskalite, il nous faut étudier le type maskilite lui-même tel qu'il s'est manifesté dans la vie et la littérature de cette époque. C'est qu'il est rare de trouver une époque littéraire qui soit impré-

1. Ilouï : Jeune homme de génie, étudiant en sciences rabbiniques.

2. Haskala : littéralement intelligence, instruction.

gnée de l'esprit et des tendances d'un seul groupe littéraire et social au point où celle-ci fut imprégnée de l'esprit des intellectuels surnommés « Maskilim ». Non seulement ils étaient presque exclusivement les auteurs de toute la littérature profane de cette époque, mais ils en étaient aussi les seuls lecteurs, surtout pour l'hébreu, par lequel ont passé la plupart des écrivains judéo-allemands. Ce sont les idées maskilites que cette littérature expose avant tout ; c'est la lutte entre les « maskilim » et leurs adversaires orthodoxes qu'elle reflète d'une façon plus ou moins impartiale ; c'est dans le monde « maskilite » qu'elle cherche les héros de ses romans et c'est aussi dans les idées maskilites sur la langue et la littérature judéo-allemande qu'on doit chercher l'explication de l'état rudimentaire de cette littérature pendant l'époque que nous étudions.

La langue par excellence du maskil étant l'hébreu, c'est à la littérature hébraïque de cette époque qu'il faudra nous adresser en premier lieu pour comprendre la genèse, les idées et les passions de ce type curieux et original, produit par la rencontre de la culture juive et de la culture européenne dans un milieu politique et social médiéval (1).

Le Maskil a fait sa première apparition en Allemagne

1. Comme documents littéraires à l'appui de ce que nous allons avancer dans ce chapitre sur les maskilim et le mouvement haskalite en général, il nous faudrait citer presque toute la littérature hébraïque de cette époque, ce qui est matériellement impossible. Nous nous bornons donc, en dehors des sources que nous allons citer plus loin, à n'indiquer brièvement qu'un exposé général, de même que sommaire, de la littérature hébraïque de l'époque que nous étudions, donné dans la *Renaissance de la littérature hébraïque* par N. Slousch, déjà citée plus haut ; *Novoje vrejskaia literatura XIXe veka* (1785-1899) (La littérature néo-hébraïque du XIX^e siècle) par I. Klausner, Varsovie, 1900 ; La *Jewish Encycl.*, également citée plus haut, article « Hasalah » et toute une série d'autres articles indiqués dans celui-ci.

où il a été représenté par tous ces intellectuels groupés autour du *Ha Meassef* (Le Recueil), revue périodique fondée en 1784 et qui fut éditée avec des interruptions plus ou moins longues jusqu'à 1811 (1). Mais en Allemagne, où bientôt les juifs purent s'assimiler la culture nationale du pays, les conditions n'étaient pas favorables au développement du mouvement haskalite. Les fils des premiers Maskilim par leur éducation s'initient à la culture moderne par l'intermédiaire de la langue du pays et non par l'hébreu et la première génération de Maskilim en Allemagne fut aussi la dernière.

Tout autres étaient les conditions de la vie juive dans les pays slaves et tout autre y était aussi le sort réservé au mouvement haskalite. La pauvreté des juifs de ces pays et, en outre, les persécutions auxquelles ils ont été et sont encore exposés de nos jours, les lois spéciales qui les confinent dans la « zone » qui leur est assignée et leur ferment l'entrée des écoles, le milieu médiéval dans lequel ils sont souvent forcés de vivre, toutes ces conditions ont contribué à perpétuer un type de transition.

Ce qui caractérise avant tout le Maskil, c'est son éducation hébraïque. Recrutés pour la plupart dans les « Ieschi-bot » parmi cette jeunesse studieuse qui dès son enfance a été vouée à l'étude exclusive du Talmud, les Maskilim (ceux qui aspirent à la connaissance) n'ont pas tout d'abord d'autre ressource d'instruction que la littérature écrite dans la seule langue qu'ils connaissent, l'hébreu. Le

1. Pour plus de détails sur le « Hameassef » et les « Meassfim » (collaborateurs du Hameassef) voyez Graetz, *Geschichte der Juden*, é. c., vol. XI, pp. 131-140. — G. Karpeles, *op. cit.*, pp. 1079-1086.

Maskil commence d'ordinaire par la lecture du *Guide des Egarés* de Maïmonide et des autres œuvres philosophiques du moyen âge juif et il finit par la lecture des œuvres de la littérature hébraïque moderne, œuvres philosophiques comme le *Guide des Egarés du Temps* du philosophe galicien Krochmal (1785-1840), œuvres de propagande haskalite comme le *Teuda be Israël* de Levinsohn, œuvres de polémique, traités de grammaire hébraïque, romans, poésies, créés à son usage par ses frères en Haskala. Mais le Maskil ne s'arrête pas à cette littérature hébraïque. En effet, une des choses qui lui est le plus recommandée dans sa littérature haskalite, c'est d'apprendre les langues étrangères, car cette littérature est avant tout un moyen de propagande en vue de stimuler, de créer même le désir de s'instruire.

Malheureusement, dans sa soif d'instruction le Maskil se heurte à de grandes difficultés. Les œuvres qui ont une valeur scientifique sont rares en hébreu ; des livres originaux, comme le *Guide des Egarés du Temps*, le sont encore plus. Et alors commence la tragédie dans la vie du Maskil. Très souvent, au moment où « ses yeux s'ouvrent à la lumière de la Haskala » il est déjà d'un certain âge, parfois il est déjà marié et a des enfants. Quelques-uns ont l'énergie nécessaire pour braver tous les obstacles ; avec ou sans le consentement de leurs familles ils se rendent dans les grandes villes, aux foyers de la culture, où ils entrent dans les écoles rabbiniques créées par le gouvernement, et se préparent en vue de l'université. Dans ces écoles ils s'assimilent la langue et la culture du pays, apprennent une profession libérale et très souvent, en quittant l'école, ils ne

songent plus à leur ancien idéal maskilite, ils perdent l'amour de l'hébreu et deviennent en fait et en théorie ce qu'on a appelé, dans la littérature juive, des assimilateurs.

Mais le nombre de ces « émancipés » a été relativement petit. Pour la plupart, l'âge, les charges de famille, la pauvreté matérielle, la peur de rompre avec un milieu où on est né et où on a grandi, bientôt aussi les lois oppressives empêchaient l'entrée à l'école de l'aspirant maskil. Ne pouvant ainsi recevoir une éducation normale, se spécialiser dans une profession, le Maskil pour satisfaire son besoin d'apprendre, dans le milieu médiéval où il vivait, n'avait d'autre moyen que de s'adresser aux livres, de devenir autodidacte. Et c'est en effet une deuxième caractéristique du Maskil après son éducation hébraïque : il est autodidacte avec toutes les lacunes particulières à cet état.

La première chose qu'il apprenait après l'hébreu, c'était la langue et la littérature allemandes. Et cela ne doit pas nous étonner. La culture ne lui venait pas de l'école russe, ni des milieux intellectuels russes, avec lesquels il n'avait rien de commun. Elle lui venait de l'Allemagne, des Maskilim de ce pays, dont la gloire l'éblouissait, dont la parole lui était sacrée et auxquels il voulait ressembler en tout.

D'autre part il avait à sa disposition un moyen d'apprendre l'allemand qui lui manquait pour le russe et qui convenait tout à fait à ses goûts et à son état de culture spéciale. Mendelsohn et ses élèves, en voulant renouveler parmi les juifs l'étude de la Bible dans un esprit rationnel et leur faire abandonner le judéo-allemand au profit de l'allemand, ont publié une édition de la Bible, avec un commentaire en hébreu qui voulait être avant tout clair et

simple et dans lequel une large place était réservée à l'étude philologique des mots. A côté de ce commentaire appelé Biour (explication) il y avait une traduction du texte biblique faite en allemand littéraire et imprimée en caractères hébreux (1).

On ne saurait trop apprécier l'influence de cette publication sur le mouvement haskalite. Les deux buts que ses auteurs se sont proposés ont été largement atteints. L'étude de la Bible dans un esprit rationnel, la culture de la langue biblique, mais aussi l'étude de l'allemand littéraire sont devenues les points les plus importants du credo haskalite (2).

Le maskil russe, emboitant le pas à son frère allemand, n'a pas tardé à son tour à se mettre à l'étude de l'allemand. La traduction allemande de la Bible lui servant d'introduction à la langue, il passait bientôt à sa littérature classique. Goethe, Tschokke, mais surtout Schiller ont été parmi les noms les plus populaires dans les milieux maskilites. *La Cloche*, *la Résignation* ont été à plusieurs reprises traduites en hébreu, et ce n'était pas un spectacle banal que de voir un maskil russe gardant le vêtement long des juifs polonais, se rendant trois fois à la synagogue, réciter avec vénération, presque comme une prière,

1. La première édition du Pentateuque avec le Biour et la traduction allemande en caractères hébreux a été donnée à Berlin en 1780-1783.

2. Un rabbin célèbre de cette époque, Jessekiel Landau, de Prague, se plaint amèrement à propos de cette traduction : « La Thora est devenue comme une servante qui doit servir à propager la connaissance de la langue allemande », cité par B. Z. Katz, « Histoire de la Haskala des juifs russes » (en hébreu), Hasman, Saint-Petersbourg, 1903, vol. II, p. 20. Voyez aussi H. Graetz, *Geschichte der Juden*, Leipzig, chez Oskar Leiner, t. XI, p. 45.

telle poésie sentimentale de Schiller ou d'un autre poète allemand.

Ce penchant pour l'allemand est resté un élément constitutif de l'esprit maskilite. Ne sachant pas bien parler une langue qu'il a apprise dans les livres, risquant en outre en la parlant de ne pas être bien compris par les juifs de son entourage, le maskil tâchait au moins de mêler autant que possible des mots allemands à sa conversation ou à ses écrits rédigés en langue populaire. Le peuple, ironique, appellera cette manière de parler et d'écrire : « teut-scherisch ».

Quel sera l'idéal positif de cet esprit maskilite, nouveau venu dans la vie juive ? Quelques-uns, les plus sérieux et les plus avancés parmi eux, Levinsohn, le poète hébreu I. L. Gordon rêveront dans un avenir plus ou moins proche quelque chose comme l'émancipation des juifs de leur pays, mais cette émancipation aura, dans leur esprit, moins le caractère d'un acte politique imposé par la nouvelle constitution de la société que d'un acte de grâce et de bienveillance de la part du gouvernement et de ses fonctionnaires. Aussi parleront-ils de fonder des écoles d'agronomie, ils inciteront le peuple à s'adonner aux métiers manuels physiques moins pour la valeur propre de ces occupations que pour *démontrer* aux non-juifs que les juifs peuvent être utiles à la société (1). Dans le même but ils recommanderont l'étude de la langue

1. « La question : « Que pensera-t-on de nous chez les nations ? » (*ma iomru hagoim ?*) est au fond de la pensée de tous ceux qui parlent au nom de la *haskala* et il n'y a presque pas d'article écrit par eux où cette question ne soit pas soulevée. » (B. Z. Katz, art. cit., *Hasman*, 1903, t. I, p. 81.)

du pays, la fréquentation des écoles gouvernementales, l'échange du costume traditionnel contre le costume moderne et d'autres réformes du même genre.

Mais pour le gros des maskilim, demi-intellectuels malheureux, arrêtés au seuil même de la culture moderne, également éloignés des masses ignorantes et superstitieuses et des rares privilégiés qui avaient réussi à s'émanciper totalement, forcés en outre par les conditions matérielles à mener la pauvre existence de petits bourgeois que menaient leurs frères, souvent même ne gagnant rien et étant tout à fait à la charge de leurs beaux-pères ou de leurs femmes, pour ceux-là l'idéal de Levinsohn et de Gordon était peu réalisable. L'idéal de la « Haskala » pour eux était forcément quelque chose de bien vague, de mal défini. La Haskala n'était pas fille de la terre, mais fille du ciel, comme ils le répétaient sans cesse dans leurs écrits en poésie et en prose. L'homme parfait, c'était le docteur, l'avocat, même le percepteur de l'impôt sur l'alcool, tous ceux qui parlaient russe ou allemand, qui s'habillaient à l'européenne, et mangeaient quelquefois à la table des fonctionnaires de la ville, tous ceux en un mot qui avaient les signes extérieurs d'une civilisation à laquelle le maskil moyen aspirait d'autant plus qu'elle était pour lui difficile à atteindre.

Mais, tout l'amour et toute l'adoration de ce maskil allaient surtout à la langue et à la littérature hébraïques auxquelles il devait en effet les jouissances les plus profondes de sa vie intellectuelle.

Il vouait un vrai culte à la langue hébraïque et surtout

à la connaissance approfondie de sa grammaire. Le titre de « Baal Medakdek » (grammairien) était peut-être celui dont il s'honorait le plus. Cependant son ambition ne s'arrêtait pas à la grammaire seule. Presque tous les maskilim s'essayaient à la littérature. Et dans cette littérature ce qui importait le plus c'était la forme. Ecrire dans un style élevé, précieux, savoir emprunter autant que possible des phrases entières à la Bible, ses images les plus poétiques pour désigner les choses les plus banales, c'était l'idéal du style maskilite.

Ayant peu d'idées, répétant toujours la même chose, ils en étaient réduits à cacher la pauvre nudité de leur pensée sous des habits des plus somptueux. Et il faudra un effort très sérieux de la part des écrivains hébreux modernes pour sauver la littérature de ce déluge de mots creux et de phrases vides de sens dans lequel elle allait se perdre sous l'effet du zèle exagéré de ses admirateurs exaltés.

Chose curieuse ! Le maskil qui chantait sans cesse les gloires de « la langue belle, unique, la seule chose qui nous soit restée », n'était pas nationaliste. Il l'était peut être « en puissance », il le deviendra tout de suite après les « pogromes » et fournira le plus gros contingent de l'armée sioniste (1), mais avant les événements de 1881 il ne l'était pas encore, du moins au sens moderne du mot.

Son plus grand idéal sera non de créer une littérature nationale, mais de s'assimiler la culture du pays ; son fils

1. Comparez les deux livres de M. L. Lilienblum, un des chefs les plus hardis du mouvement maskilite et qui, plus tard, devint un des propagandistes les plus actifs du mouvement national : *Hatot néurim* (Péchés de jeunesse) Vienne 1876 et *Derek teschuwa* (Chemin de retour), Varsovie, 1899.

ne parlera pas l'hébreu ; mais autant que possible le russe même dans leurs usages et mœurs extérieurs ceux d'entre les maskilim qui se trouvaient dans de meilleures conditions de vie tâchaient d'imiter leurs voisins non juifs. I. L. Gordon, le plus grand poète hébreu de cette époque, un des chefs du mouvement haskalite, formulera tout leur credo politique dans une phrase devenue célèbre et qui plus tard sera répudiée par les éléments nationalistes : « Sois juif dans ta maison et homme en sortant (1). »

Les maskilim n'ayant pas de large idéal positif sur lequel ils pourraient s'appuyer dans leur œuvre critique et destructive, on comprendra aisément que cette partie de leur programme, la plus importante peut-être, devait forcément à son tour prendre un caractère assez étroit. Toute l'ancienne culture juive que les maskilim, à leur première apparition, avaient en face d'eux et contre eux, portait un caractère religieux. La lutte était engagée dès le commencement entre les représentants de la tradition et ceux de la culture européenne. Mais ces derniers, bien loin de parler au nom d'un idéal nouveau, encore moins de s'inspirer d'une idée religieuse nouvelle, réduisaient tout le Kulturkampf à une pauvre interprétation des textes. C'était à qui prouverait une connaissance plus approfondie des autorités talmudiques et opposerait à tel texte, qui interdisait un acte quelconque, un autre texte plus libéral, émanant autant que possible d'une source encore plus autorisée. Samuel, le héros resté célèbre d'un roman hébreu, dans lequel la lutte pour les réformes religieuses

1. J.-L. Gordon. *Œuvres poétiques* (*Kol Schiré Iehuda Leib Gordon*, en 6 vol. Vilna, 1898, v. I, p. 45.)

est idéalisée (1), passe son temps à confondre le rabbin de sa ville, en citant des textes rabbiniques pour prouver que tel bœuf déclaré « tref » par le rabbin devrait être considéré comme « kaschèr » et livré à la consommation (2). Gordon lui-même, le plus acharné des adversaires des rabbins et à qui les gardiens de l'autorité religieuse ont voué une haine implacable, ne s'est jamais risqué à d'autres attaques contre le rabbinisme qu'à celles du genre dont nous venons de parler (3).

A côté du rabbinisme et plus encore que ce dernier, le mouvement chassidique sera l'objet d'attaques perpétuelles de la part des écrivains haskalites. « Le chassidisme, voilà l'ennemi », tel est le mot d'ordre de toute la littérature haskalite. Mais ici encore, n'ayant pas de doctrine, d'idéal propre à opposer à un mouvement qui a été parmi les plus originaux et les plus puissants que le peuple juif ait connus depuis des siècles, le haskalisme s'attaquera

1. R. A. Brandès. *Hadat wehachaïm*, (La religion et la vie) Lemberg, 1880.

2. Voyez aussi *Schiré M. Gordon* (en judéo-allemand), Varsovie, 1889, p. 54.

3. Voyez les poésies *Kozó schel Iud*, *Assaka Derispak* et autres dans les œuvres poétiques de I. L. Gordon, éd. c. — « Les écrivains haskalites ont introduit des motifs nouveaux dans la littérature hébraïque. Ces motifs se rapportaient pour la plupart à la lutte « de la lumière contre les ténèbres » dans son sens le plus étroit et le plus aléatoire. « La lumière » c'est la *haskala*, c'est-à-dire : grammaire, vêtements courts, la langue du pays, etc., et « les ténèbres », bien entendu, sont : la calotte de prière, la défense de manger des haricots pendant la pâque, la prière d'*ascher iazar*, etc. » (Ch. N. Bialik, « Notre jeune poésie » dans la revue hébr. *Haschiloach*, janvier 1907, p. 69.) M. L. Lilienblum, déjà mentionné plus haut, au moment où il lutte pour des réformes religieuses, se fait encore scrupule de transporter le samedi un livre d'un lieu à un autre. (N. Slousch, *op. cit.*, p. 168.)

surtout à la surface des choses. Tous ces écrivains qui s'occuperont du chassidisme à partir d'Erter, le fin humoriste (1792-1841), jusqu'à Smolenskine, le romancier célèbre (1842-1885), et Brandstaetter (né en 1844 à Brzesko, Galicie), l'auteur spirituel des contes de la vie chassidique en Galicie, ne verront dans le chassidisme que son côté ridicule et faussé, ses thaumaturges, ses Rabbis cupides et ignorants, la masse aveugle et superstitieuse des fidèles. Ils n'auront que des railleries pour un mouvement qui a fait vibrer les cordes les plus secrètes de l'âme de millions de juifs et qui est devenu une source inépuisable de poésie et de légendes pour un peuple dont on a failli sécher le cœur dans l'atmosphère lourde et étouffante d'un rabbinisme séculaire. Ce ne sera que plus tard, quand la vague maskilite aura passé, quand surgira une nouvelle génération d'écrivains et de poètes et quand le Sud et la Pologne, mystique et chassidique, restée presque étrangère au mouvement haskalite feront leur entrée dans la littérature et contesteront à la Lithuanie rationaliste et logicienne son rôle d'unique éducatrice des masses, ce ne sera qu'alors que les littératures hébraïque et judéo-allemande, dominées par l'esprit haskalite, commenceront à voir dans le chassidisme autre chose que supercherie et amas de superstitions ridicules.

Le maskilisme ne deviendra jamais un mouvement populaire, il restera confiné presque exclusivement dans certains milieux intellectuels et demi-intellectuels qui lui imprimeront un caractère presque sectaire, sa langue de propagande sera l'hébreu, peu accessible aux masses, et il ne s'adressera au judéo-allemand que pour des motifs

particuliers et toujours à contre-cœur. La masse du peuple ne saura que faire de ses doctrines et de ses préceptes. L'adoration verbale de la « Haskala » n'aura pas de prise sur le bon sens et l'esprit pratique du peuple pour lequel le nom de *Maskil* gardera toujours un sous-entendu d'ironie. Les écoles agronomiques préconisées par les Maskilim étaient bonnes en théorie, mais peu réalisables et d'une utilité douteuse dans la vie d'une population urbaine depuis des siècles et en majeure partie commerçante. D'autre part, tout le monde ne pouvait pas devenir médecin, avocat ni même simple collecteur d'impôt et tout le monde ne pouvait pas non plus apprendre l'allemand ou le russe.

Le peuple sentait plus ou moins nettement ce qu'il y avait de profondément égoïste au fond de cette propagande intellectuelle qui prêchait le « sauve-qui-peut » individuel et qui aurait abouti fatalement, si les conditions extérieures l'avaient favorisée, à creuser un abîme entre l'élite heureuse qui, en même temps qu'elle entraînait à l'école russe, sortait de la vie juive, et la masse du peuple, restée là où elle se trouvait, ne sachant que faire, n'ayant pas à son tour un mot d'ordre à suivre qui serait l'expression de ses besoins et de ses intérêts (1).

La lutte religieuse elle-même, menée par les Maskilim, laissera assez froide la masse du peuple. Là où cette lutte prendra le caractère pratique d'une lutte de partis

1. Sur l'antagonisme économique qu'il y avait en Galicie entre la masse du peuple et les maskilim, parmi lesquels se recrutaient les preneurs des impôts sur la viande et les bougies et qui étaient même les promoteurs de certains impôts odieux au peuple, comme par exemple celui des bougies, voyez Max Weissberg, *Die neuhebräische Aufklärungs-literatur in Galicien*. Leipzig und Wien, 1898, p. 16.

au sein de la communauté le peuple restera indifférent ou même souvent se rangera du côté des représentants de la tradition. Et ce ne sera pas par simple fanatisme. C'est que, comme nous l'avons vu, derrière les réformes religieuses, parfois utiles mais presque toujours mesquines, que réclament les Maskilim, il n'y a rien de positif, rien qui puisse entraîner le peuple et lui faire sacrifier ses croyances anciennes à un idéal nouveau. Et pour la plupart il tiendra encore plus à ses rabbins, ignorants comme lui mais vivant de sa vie et s'identifiant avec lui, qu'à ces Maskilim ne restant avec lui que parce que les conditions de leur vie ne leur permettent pas de faire autrement.

II. — *La Haskala et le judéo-allemand*

L'attitude des éléments maskilites à l'égard du judéo-allemand fut hostile dès le commencement. Déjà en 1783 Mendelsohn, leur autorité la plus vénérée, donnait l'avertissement : « Surtout pas de langue mixte ! » Et cet avertissement qui sonnait comme un cri de guerre était dirigé contre le judéo-allemand, qui, d'après l'auteur du *Phédon*, « n'a pas peu contribué à démoraliser l'homme du peuple » (1). Un siècle plus tard Graetz, le célèbre historien juif, n'hésitera pas à exprimer en des termes encore plus énergiques une opinion à peu près analogue sur le judéo-allemand qu'il qualifiera même de « langue à moitié

1. Karpeles. *Geschichte der jüd. Literatur*. Berlin, 1886, p. 1068.

animale » (1). S. I. Rapoport (1790-1867), le chef des intellectuels galiciens, un des créateurs de la science juive, exprime l'opinion maskilite modérée sur cette question, en faisant allusion à un mot connu du Talmud : « A quoi bon le judéo-allemand en pays polonais ? Ou l'hébreu ou le polonais (2). » Un autre chef maskilite, Isaac Eichel (1756-1804), rédacteur au *Ha Meassef*, aura même l'idée d'écrire une pièce satirique contre le judéo allemand : *Rabba Henoch oder was tut me dermit*, composée dans la langue même qu'elle devait combattre (3). L'idée de « ceci tuera cela », a d'ailleurs, comme nous le verrons par la suite, présidé à la composition des œuvres de plus d'un écrivain judéo-allemand. De la part des maskilim russes la lutte contre le judéo-allemand a également commencé de bonne heure. J. B. Levinsohn dans son *Teouda be Israël*, que nous avons qualifié plus haut de manifeste de la Haskala russe, parle en termes pleins de mépris pour le judéo allemand, comme « d'un mélange hideux de mots bibliques, polonais, allemands, russes et autres et qui, pauvre et peu cultivé, ne se prête point à l'expression des sentiments délicats, des pensées abstraites, sérieuses ». « A quoi bon le garder plus longtemps ? Ne vaudrait-il pas mieux le remplacer par l'allemand pur ou par le russe, la langue de notre patrie, par cet idiome noble, vigoureux, riche et harmonieux (4) ? »

1. S. Zinberg. « La littérature en jargon et ses lecteurs », *Voschod*, mars 1903. Voyez aussi E. Schulman, « La langue judéo-allemande et sa littérature depuis la fin du xv^e jusqu'à la fin du xviii^e siècle » (en hébreu) dans la revue *Husman*. Saint-Petersbourg, 1903. pp. XI-XII.

2. *Bikure haitim* (rev. hébr.). Vienne. 1828, p. 22.

3. V. Ersch und Gruber. *Allg. Encycl. der Wissensch. und künste*. Leipzig, 1850. Article « Judendeutsch » par J. M. Jost.

4. J.-B. Levinsohn. *Teouda be Israël*, 4^e éd. Varsovie, 1901, pp. 33 et 38.

J. B. Levinsohn, le philosophe de Kremenetz, qui correspondait avec les ministres russes et qui avait des opinions indépendantes sur la situation de ses frères en Russie, en plaidant la cause du russe était en avance sur les autres maskilim qui, à cette époque encore et même longtemps après, chérissent la pensée, aveuglément reçue d'Allemagne, de faire adopter aux juifs russes la langue allemande comme langue maternelle.

Un de ces partisans frénétiques de l'allemand était Tobie Feder (1760-1817), originaire de Podolie, un des maskilim les plus en vue de Brody. Sa haine du judéo-allemand était tellement forte que quand un autre maskil connu, Mendel Lefin ou Lewin, surnommé Mendel Satanover, publia en 1817 à Tarnopol une traduction judéo-allemande des *Proverbes*, il n'hésita pas à écrire un pamphlet tellement violent contre cette traduction que les amis de Lefin crurent nécessaire d'intervenir et réussirent à décider l'auteur à en ajourner la publication. Le pamphlet ne fut publié qu'en 1853 (1), après la mort des deux principaux intéressés, mais il reste comme un monument de la haine aveugle et atroce que les maskilim portaient à la langue du peuple.

L'arrivée au trône d'Alexandre II et les tendances libérales dont fut marquée la première période de son règne eurent pour résultat de fortifier le courant assimilateur russe parmi les « intellectuels » juifs.

Eblouis par la perspective d'une vie nouvelle qui s'offrait à eux, en voyant les écoles largement ouvertes et le droit

1. *Kól mechaz'zezim* (La voix des tireurs). Lemberg, 1853.

d'habitation en dehors de la zone accordé aux juifs qui exerçaient des professions libérales ou appartenaient à certaines autres classes sociales bien définies (1), les intellectuels se persuadèrent plus que jamais que le salut était dans une assimilation aussi complète que possible de la langue et de la culture du pays. Les représentants de l'ancien idéal maskilite vivaient encore et agissaient dans la vie et la littérature. Leurs partisans, comme jadis, se recrutaient parmi la jeunesse des Ieschibot qui ne connaissait d'autre langue que l'hébreu et le judéo-allemand ; mais déjà une nouvelle génération s'élevait, instruite dans les écoles russes, nourrie par sa littérature et qui devait rapidement surpasser l'idéal maskilite lui-même. Des poètes, des romanciers juifs parurent, écrivant dans la langue du pays ; on édita des journaux en russe qui devinrent les porte-parole de l'idée d'assimilation, et la littérature hébraïque semblait destinée à disparaître dans un délai plus ou moins prochain.

Les Maskilim de l'ancienne école ne pouvaient pas regarder sans angoisse cette génération qui allait au delà même de ce qu'ils avaient rêvé et Gordon, un des plus avancés cependant, ne put s'empêcher de pousser ce cri de détresse qui trahissait leur angoisse et un peu leurs remords à tous :

« Qui sait si je ne suis pas le dernier des poètes de Sion et si vous n'êtes pas nos derniers lecteurs (2) ? »

Si la situation de la littérature hébraïque inspirait des

1. V. *Jewish. Enc.*, é. c., article « Alexandre II ».

2. J. L. Gordon. *Poésies*, éd. c., t. I, pp. 102-104. *Lemi ani omel ?*
« Pour qui ai-je peiné ? »

pensées si pessimistes à un de ses représentants les plus brillants, on comprendra quel sort plus triste encore était réservé à celle qui depuis longtemps était considérée dans les milieux maskilites comme l'humble « servante » devant se tenir à une distance respectable de sa noble « maîtresse » (1). La lutte contre « l'infâme » était déclarée nécessaire et plus urgente que jamais et tous les moyens paraissaient permis. Il nous est resté un document curieux de cette époque qui tout en ne marquant qu'un épisode isolé dans la lutte n'en est pas moins caractéristique de l'état d'esprit des adversaires du judéo-allemand. C'est un échange de lettres qui eut lieu en 1862 entre le ministre de l'Intérieur et celui de l'Instruction publique de Russie relativement à une demande introduite auprès du gouvernement par une commission dite rabbinique convoquée par les autorités russes désireuses de s'éclairer dans l'étude de la question juive (2). Cette commission qui, malgré son titre officiel, était composée en majeure partie d'intellectuels juifs, présenta au gouvernement une demande visant l'interdiction rigoureuse de toute publication en judéo-allemand autre que celle de livres religieux. Dans l'esprit de ceux qui la formulaient, cette demande devait avoir pour but de propager parmi les juifs la connaissance du russe et de l'allemand en même temps que « d'empêcher le développement littéraire du judéo-allemand ».

1. « Servante » et « maîtresse » ont été, en effet, pendant longtemps sous la plume des écrivains maskilites synonymes du judéo-allemand et de l'hébreu dans leurs rapports mutuels.

2. P. S. Ourousoff, « De mes mémoires ». *Istoritscheski Vietsnik*, 1883, t. II ; V. aussi S. Zinberg, art. cit.

L'ironie du destin a voulu que ce fût un ministre russe qui donnât une leçon de tolérance et de libéralisme aux intellectuels juifs. La demande fut repoussée grâce à l'insistance du ministre de l'Instruction qui très justement fit remarquer que l'interdiction des livres judéo-allemands ne pourrait pas avoir pour résultat de faire lire aux juifs qui ne connaissaient pas le russe et l'allemand des livres composés en ces langues. Par contre elle pourrait créer dans le peuple un courant de sympathie en faveur de sa langue interdite. Le gouvernement en même temps aurait encouru l'accusation de poursuivre les livres non pour leur contenu, mais pour la langue dans laquelle ils étaient écrits.

Il ne semble pas que cette tentative en vue de faire interdire le judéo-allemand par le gouvernement ait été renouvelée par des intellectuels juifs, mais il est certain qu'après comme avant, la haine et le mépris du judéo-allemand sont restés parmi les dogmes fondamentaux du credo maskilite.

III. — *Les commencements de la littérature maskilite judéo-allemande*

Pauvre littérature de traductions, humble et presque honteuse de son existence, n'ayant jamais eu la chance d'être protégée par des mécènes, la littérature judéo-allemande n'a cependant pas succombé aux coups et aux attaques dirigées contre elle de toutes parts. Non seulement la production et la publication de livres d'édification

religieuse, de contes populaires continua comme précédemment, mais ce fut justement pendant cette période maskilite — caractérisée par l'hostilité la plus implacable envers le judéo-allemand — que fut jeté le fondement d'une littérature profane dans cette langue. C'est que, malgré toutes ses faiblesses, prétendues ou vraies, le judéo-allemand possédait une qualité suprême, à ce moment du moins, qui le mettait à l'abri de toutes les attaques et devait le faire triompher dans la lutte pour l'existence : c'était une langue parlée et comprise par des millions d'êtres humains, qui pour la plupart ne comprenaient pas d'autre langue que celle-ci. Toutes les déclamations contre le judéo-allemand se brisaient contre la force tranquille qui résidait en ce fait d'une importance si évidente que, dans les milieux maskilites mêmes, les plus perspicaces et les moins fanatiques finirent par s'en apercevoir et par comprendre que le moyen le plus efficace d'être entendu par le peuple c'était de lui parler dans la langue que tous les maskilim voulaient justement voir disparaître. Et ainsi une littérature unique dans son genre fut créée par des hommes qui étaient ses adversaires les plus déclarés et qui, peut-on dire, ne la firent naître que dans l'espoir de la perdre.

Un des premiers Maskilim qui conçut l'idée de faire pénétrer un peu de lumière jusqu'aux couches les plus profondes de la masse juive en se servant de l'idiome populaire est Mendel Lefin de Satanov, né en 1741 à Satanov en Podolie, mort en 1819 à Mikolayew, également en Podolie.

Ami et élève de Mendelsohn il s'est inspiré de l'exemple de son maître, en tentant, par une traduction rationnelle de la Bible en judéo-allemand, de faire pour la masse du peuple ce que Mendelsohn fit pour ses éléments les plus cultivés. L'idée ne manquait pas de justesse, mais malheureusement elle ne put pas être exécutée.

L'opposition violente que la traduction des Proverbes publiée en 1817 rencontra de la part d'un certain nombre de Maskilim (1) fut pour l'auteur un avertissement trop douloureux. Il n'eut pas le courage de persister. De ses traductions de l'Ecclesiaste et des Psaumes la première ne fut publiée qu'en 1873 à Odessa, tandis que l'autre ne le fut jamais et l'œuvre intégrale avorta. Cependant, même sous cette forme, l'initiative de Lefin n'a pas été sans une certaine influence sur le développement ultérieur de la littérature judéo-allemande. Non seulement l'exemple a subsisté d'un Maskil qui ne croyait pas au-dessous de sa dignité d'écrire dans l'idiome populaire, mais encore ses traductions des Proverbes et de l'Ecclesiaste ont exercé sur la littérature ultérieure une influence directe.

Les traductions précédentes de la Bible et en général les œuvres littéraires judéo-allemandes de l'époque précédente étaient toutes écrites dans le même langage qu'on appelait « Ivri-leutsch » et qui était le même depuis les premières publications judéo-allemandes. Toute l'évolution de la langue, les mots d'origine slave et autre qui s'y étaient introduits, les changements profonds qu'elle subit

1. Voyez plus haut, p. 88.

au point de vue de la construction de la phrase, l'humour même qui en devint le trait le plus caractéristique, tout cela est resté étranger à la littérature du temps, qui gardait le caractère qu'elle avait reçu à une époque où l'influence allemande se faisait le plus fortement sentir en elle. Les écrivains judéo-allemands, pour la plupart dénués d'originalité, s'imitaient les uns les autres et tous ensemble ne faisaient qu'imiter le langage suranné des livres de la première époque. De cette façon un abîme s'est ouvert entre la langue écrite et la langue parlée, entre la « mame-loschon » (1) ou le « prost-yiddisch » (2) et le « Ivriteutsch » (3) ou le « Technot-teutsch » (4).

Le peuple en lisant les œuvres judéo-allemandes avait quelque peine à comprendre cet idiome où pullulaient des mots allemands qui depuis longtemps n'étaient plus en usage (5). Lefin a été le premier à combler cet abîme. Brisant complètement avec le style traditionnel et immobile de l'époque précédente il ne s'est inspiré que de la langue du peuple telle qu'elle est parlée dans les pays slaves et malgré sa connaissance de l'allemand il a su se soustraire à son influence. Même pour les mots qui manquaient au judéo-allemand il ne s'est pas adressé à l'allemand, mais il les a créés dans un sens conforme à l'es-

1. Mame-loschon : langue maternelle.

2. Prost-yiddisch : la langue juive simple.

3. Ivri-teutsch : hébreu-allemand.

4. Technot-teutsch : l'allemand des technot (prières de femmes).

5. E. Schulman dans son article « Imké safa », *Haschiloach*, 1908. v. IV, pp. 43-45, donne toute une liste de mots judéo-allemands d'origine allemande que le peuple n'emploie plus mais qui se transmettent de génération en génération par les maîtres d'école dans leurs traductions du texte de la Bible

prit général de la langue. Lefin a été le premier qui a eu le pressentiment du génie de cette langue dans laquelle un Abramovitsch et un Scholem-Aleichem ont trouvé des trésors infinis d'originalité et d'humour et c'est par ce côté de son œuvre que Lefin a exercé une influence considérable sur les écrivains de la génération suivante.

Sept ans après la traduction des Proverbes par Lefin, en 1824, on publia à Vilna un livre intitulé *Kolumbus*, qui avait pour auteur un certain Chaikel Hurwiz de Ouman (gouvernement de Kieff) (1). Ce livre, qui n'est qu'une simple traduction d'un livre allemand sur la découverte de l'Amérique, a également influencé le style des écrivains judéo-allemands, mais cette influence s'est exercée dans un sens tout à fait opposé à celui du livre de Lefin. L'auteur dit lui-même que son livre est écrit « dans un judéo-allemand pur où il n'y a plus ce mélange de mots hébreux, polonais et autres qu'on rencontre généralement dans la langue judéo-allemande parlée ». En réalité, l'auteur a fait un effort constant pour donner à son style un caractère allemand. Il n'employait même plus le style judéo-allemand de la première époque, où était mêlé d'une façon naïve et naturelle l'élément hébreu au vieux-allemand et dont les mots parfois surannés gardèrent aux yeux du peuple à cause de leur ancienneté même un caractère à la fois solennel et familier.

1. A. B. Gottlob. « Siches », volksb., vol. I. Voyez cependant Wiener, *The history of the Yiddish literature in the nineteenth century*, New-York, 1899, p. 134, n. I, qui suppose, avec raison comme nous croyons, que l'auteur de *Kolumbus* a été l'écrivain hébreu M. A. Guensburg (1795-1846), l'auteur de la version hébraïque du même livre.

Dans *Kolumbus* se trouvaient un grand nombre de mots allemands modernes que le peuple n'avait jamais entendu prononcer et la tournure même de la phrase y prenait autant que possible un caractère allemand.

L'auteur du livre a fait école. Un certain nombre d'écrivains judéo-allemands, de la Lithuanie surtout, l'imitèrent et tâchèrent comme lui de donner à leurs œuvres un air qu'ils croyaient être plus élégant, plus élevé, en les écrivant dans un style précieux, encombré de mots allemands qu'ils devaient souvent traduire entre parenthèses en langage populaire. Cette manière d'écrire fit beaucoup de tort au style judéo-allemand. Il restait incolore, faussé, gardant un caractère hybride ; le génie propre de la langue était comme enchaîné et ne pouvait pas se manifester sous la plume d'écrivains qui, de parti pris, sous l'influence des idées maskilites, croyaient leur idiome inférieur aux autres et voulaient à tout prix lui imposer une forme qui ne lui convenait pas. Ce style germanisé ne disparaîtra définitivement de la littérature qu'avec l'arrivée des grands écrivains, maîtres admirables de la langue, Abramovitch, Rabinovitch et Pérez, dont l'autorité et l'exemple s'imposeront à tous. Mais de nos jours encore il se maintiendra dans les œuvres populaires et romanesques d'un genre spécial que nous étudierons un peu plus tard.

Le livre de Hurwiz mérite encore une attention spéciale par l'accueil enthousiaste qu'il a trouvé chez le public judéo-allemand. Ce fut presque le premier livre en judéo-allemand, qui, dénué de tout caractère religieux et fantaisiste, n'avait d'autre but que celui d'instruire ses

lecteurs et de leur apprendre des choses qu'ils ignoraient jusqu'alors.

L'existence de cette Amérique, qui avant la fin du siècle devait accueillir dans ses cités près de deux millions d'émigrants juifs, était alors une chose peu connue aux habitants du ghetto. Aussi l'apparition d'un livre qui eut le mérite de la leur découvrir fut un événement considérable. Ce fut comme une révélation, l'élargissement soudain de l'horizon, le prolongement du monde matériel. Gottlober, le célèbre poète hébreu et judéo-allemand, qui fut témoin du succès extraordinaire de ce livre, lui a consacré dans ses mémoires sur la littérature judéo-allemande quelques passages intéressants dont nous citons le plus caractéristique :

« Le livre de Hurwiz était tellement populaire qu'il n'y avait pas un seul juif qui n'eût pas été entraîné par sa lecture. Les femmes oublièrent le *Tsena Urena*, les *Techinot*, elles mirent même de côté le *Bovo-Maase*. On ne lisait plus que le *Kolumbus*. Avant l'apparition de ce livre beaucoup de juifs ignoraient jusqu'à l'existence même de l'Amérique (1). »

La première œuvre vraiment originale qui ait été composée à cette époque est sortie de la plume de J. B. Levinsohn (né à Kremenetz en 1788, mort dans la même ville en 1860), dont nous avons déjà eu l'occasion de parler à

1. A. B. Gottlober dans ses « *Sichrônes* » (mémoires) cités plus haut, Dans ses « *Sichrônes mimé neurai* » (Mémoires de ma jeunesse) (en hébreu). Varsovie, 1880-1881, p. 24, le même auteur parle avec reconnaissance de ce livre judéo-allemand (*Kolumbus*), qui « a jeté dans mon cœur une semence bienfaisante et m'a fait connaître des pays et des peuples dont jamais avant je n'ai entendu prononcer le nom ».

plusieurs reprises. Cette œuvre, intitulée *Hefker welt* (le monde arbitraire), consiste en deux parties. La première est présentée sous la forme d'une conversation qui a lieu entre un juif lithuanien et deux juifs des provinces du Sud. Ils s'entretiennent des abus dans les affaires communales. Les chefs de la communauté qui s'imposent par la terreur et la corruption ne voient dans les impôts qu'un moyen de s'enrichir et ils en inventent tous les jours de nouveaux. Les pauvres n'osent pas protester. Dieu est trop haut et le gouvernement trop loin. Jamais on ne recrute de soldats parmi les riches, ce sont les enfants des pauvres qui paient pour les autres et ce droit du Kahal (assemblée des représentants de la communauté) de lever des conscrits devient entre ses mains le meilleur moyen d'intimidation contre ceux qui auraient des vellétés de révolte. Le juif lithuanien, par la bouche duquel parle l'auteur lui-même, expose à la fin de la conversation l'idée que Levinsohn avait à cœur et dans laquelle il voyait une sorte de remède à tous les maux dont souffrent ses frères. Cette idée, c'était le retour des juifs à la vie agricole. « La vie agricole ? la sainte Thora nous la prescrit. Nos pères Abraham, Isaac, Jacob l'ont pratiquée. Moïse, David et tout le peuple juif en Palestine et même dans l'exil étaient des cultivateurs et des éleveurs. Le Talmud nous recommande le travail agricole parce que par ce travail l'homme gagne sa vie honnêtement, d'une façon simple, sans haine ni envie et il fortifie son corps et son âme. »

La deuxième partie du *Monde Arbitraire* présente le récit fantaisiste d'un malade hypnotisé qui raconte ce que son âme a vu dans sa promenade dans l'autre monde.

Beaucoup de personnes qui ont été considérées sur la terre comme étant de grande piété sont condamnées là-haut aux souffrances de l'enfer. Le mot du maître du Talmud qui a dit : « J'ai vu un monde renversé, ceux d'en haut sont en bas ; et ceux d'en bas sont en haut » est réalisé. Les auditeurs du récit que fait l'hypnotisé furent surtout frappés en apprenant qu'un Rabbi chassidite, célèbre durant sa vie, vénéré comme un saint et un thaumaturge, est traité dans l'au-delà comme un des pires pécheurs. Mais l'explication de ce fait étrange est donnée par le Rabbi lui-même dont les aveux ont été surpris et sont rapportés mot à mot par le malade hypnotisé. Le Rabbi n'était qu'un simple imposteur qui a exploité l'ignorance et la crédulité de la foule. Ses soi-disant miracles se réduisaient à de simples gestes de prestidigitation savamment préparés par lui-même et par ses acolytes. Illettré, il prêchait aux fidèles que le plus grand mérite ne consiste pas à étudier la Loi, mais à raconter les miracles du Rabbi et à lui apporter sans cesse des « rançons » (Pidion). Aussi put-il jouir de la vie, se permettre tous les plaisirs et en mourant il eut l'âme tranquille parce qu'il laissait à son fils un métier des plus lucratifs.

Dans *Le Monde Arbitraire*, Levinsohn a tracé le chemin que suivront la plus grande partie des écrivains judéo-allemands de l'époque haskalite. Plus de trente ans après l'apparition de cet écrit, le plus grand écrivain maskilite, Abramovitch, débute dans la littérature par deux œuvres, *L'Homme Mesquin* et *La Taxe* où il s'attaquera aux mêmes abus commis par « les bienfaiteurs de la ville » que nous avons vus dénoncés dans la première partie du *Monde Arbi-*

traire. La langue de Levinsohn est celle des provinces du Sud. Son style est très naturel, vif, pittoresque parfois, sans la moindre trace de germanismes. De temps en temps il emploie un mot ou même un proverbe slave. Le proverbe polonais *Bog wissoke, Pan daleke* (Dieu est trop haut et le Maître trop loin) est même pris comme devise du livre.

Le Monde Arbitraire fut composé presque en même temps que le *Teouda be Israël*, c'est-à-dire vers 1828, mais il ne fut jamais publié durant la vie de l'auteur. Pendant plus d'un demi-siècle il resta à l'état de manuscrit, les amis les plus intimes de l'auteur connaissaient seuls l'existence de l'œuvre (1), et ce n'est qu'en 1888 qu'elle fut publiée pour la première fois dans la *Juedische Volksbibliothek* de Scholem-Aleichem (2).

La peur, qui n'était que trop justifiée, de représailles de la part des chefs des Kahals omnipotents, contre lesquels son livre était dirigé, déterminaa sans doute l'auteur à ne pas publier son œuvre de son vivant. Mais il est curieux de constater que Levinsohn, en ne publiant pas son œuvre, n'était pas le seul dans ce cas. Beaucoup d'auteurs contemporains qui ont écrit des livres sur les sujets les plus simples en judéo-allemand ont cependant hésité à les publier.

C'est qu'écrire en judéo-allemand était pour un Maskil

1. Voyez la biographie de Levinsohn par B. Nathansohn dans la *Jued. Volksbibliothek*, t. I, p. 125.

2. Une édition spéciale du *Monde Arbitraire* avec une biographie de l'auteur a été donnée par B. Natansohn, neveu de Levinsohn et éditeur de ses œuvres, sous le titre suivant : « Papierene Brück oder die hefker welt. RI B L's Lebensbeschreibung, der sod vun magnetismus, æuch wos es tut sich auf jener melt, etc. » Varsovie, 1894, in-8°, 78 p.

une chose tellement extraordinaire et tellement contraire à toutes les idées admises dans son milieu que les quelques rares Maskilim qui, pour s'amuser ou dans le dessein plus élevé d'instruire le peuple, se sont aventurés à écrire en cet idiome l'ont fait presque en cachette, ayant honte de l'avouer publiquement et quand ils publiaient leurs œuvres ils ne s'y décidaient qu'après de longues hésitations, pour la plupart à l'étranger et sous un pseudonyme. Ainsi, nous nous trouvons en présence d'une époque bien curieuse où il y avait des écrivains, mais où il n'y avait pas de livres, et où une littérature destinée au peuple était par la force des circonstances réduite à circuler dans un milieu d'amateurs, dans un nombre forcément limité d'exemplaires manuscrits. Cependant si cette littérature « manuscrite » n'a pu exercer une influence sur les mœurs et les idées du peuple qui l'ignorait, elle a cependant sa place dans l'histoire de la littérature judéo-allemande à cause de l'influence qu'elle a exercée sur un certain nombre d'écrivains de la génération suivante, qui l'ont lue et se sont inspirés de son exemple. C'est avec elle que les idées fondamentales du maskilisme : la lutte contre le chassidisme, l'exaltation de l'instruction et des travaux manuels, pénètrent dans la littérature judéo-allemande.

Parmi les auteurs de cette époque il faut citer à côté de Levinsohn, Aksenfeld et Ettinger. Isaac Aksenfeld était dans sa jeunesse un chassid fervent, mais, comme d'autres jeunes juifs de cette époque, il réussit à s'émanciper, apprit le russe et l'allemand, et il paraît même qu'il fut nommé

notaire à Odessa, poste qui en Russie n'est presque jamais accordé à un juif (1). Parvenu ainsi à une certaine élévation sociale, Aksenfeld a voulu faire profiter de son expérience ses frères restés dans l'ignorance et dans la misère. Il a écrit en judéo-allemand et, ce qui est plus rare encore pour un Maskil de cette époque, rien qu'en judéo-allemand. « Mes livres, a-t-il écrit en 1862 à son ami Gottlober, sont écrits pour les femmes simples qui ne connaissent pas d'autre langue, elles y trouveront non seulement de quoi s'amuser, mais aussi de la matière pour s'instruire (2). » Et cependant, à l'époque où il a écrit cette lettre, aucune de ses œuvres (au nombre de 26 presque), qui toutes furent composées entre 1820 et 1840, n'était encore publiée. Ce n'est qu'en 1862 que parurent ses deux premiers volumes dont l'un est un roman : *Le Diadème* (3) et l'autre un drame : *Le premier conscrit juif en Russie* (4). Trois autres de ses drames (5) ont été publiés après sa mort, mais le reste de ses œuvres est demeuré à l'état de manuscrit et n'a jamais été connu du grand public.

Les œuvres d'Aksenfeld sont surtout des études de

1. Un des fils d'Aksenfeld a été professeur à la Faculté de médecine de Paris.

2. A. B. Gottlober dans ses « Sichrônes » cités plus haut.

3. *Dos sterntüchel oder schabes chanuke in Mesibis*. Leipzig, 1862, chez K. W. bollrath.

4. *Der erste jud. rekrut in Russland*, etc... Ein komisch-tragischer roman in jüdisch-deutschen jargon. Leipzig, 1862.

5. *Man unweib. Schuester un bruder*. Ein emesse maisse bearbet in a theaterstück Odessa, 1867. — *Die genarrte welt*. Odessa, 1870. — *kabzen oscher spiel*. A drama in zwei akten. Odessa, 1870.

mœurs. Dans *Le Diadème* il décrit en couleurs très sombres la vie des rabbis chassidites qu'il a eu l'occasion d'étudier de près. Le héros du roman, Michel Mazeewe, a commis le péché de ne pas observer rigoureusement un jeûne de moindre importance. Le rabbi s'en sert pour arracher au jeune homme les quelques économies qu'il a faites en enseignant aux femmes et aux enfants à lire et à écrire et, en outre, les fiançailles du malheureux avec la fille du ministre de la synagogue sont rompues. Désespéré, le jeune homme quitte sa ville, il arrive à Breslau et là, dans le milieu maskilite, son horizon s'élargit, il devient un homme cultivé. A son retour dans sa ville natale un heureux hasard lui fournit l'occasion de confondre publiquement le rabbi, dont l'hypocrisie est percée à jour. Le roman finit par une réconciliation heureuse du jeune homme avec sa fiancée.

La pièce en huit scènes intitulée : *Le premier conscrit juif en Russie* est d'un effet plus tragique. L'auteur, qui a vécu sous le règne de Nicolas I^{er}, a été témoin de la consternation et de l'effroi dans lesquels la population juive en Russie a été plongée par la publication de l'oukase de 1827, d'après lequel chaque communauté juive était solidairement obligée de présenter un certain nombre de conscrits à l'armée impériale. Dans la première scène nous assistons à une réunion du kahal et nous voyons la foule dans laquelle l'élément féminin est fortement représenté s'agiter et demander à grands cris aux représentants de la communauté de ne pas contresigner l'arrêt qu'ils venaient de recevoir de l'autorité du district. Les pauvres gens espè-

rent par cette mesure illusoire pouvoir éviter l'effet de la loi qui les frappe dans leurs sentiments les plus chers : l'amour des enfants (1). La deuxième scène se passe dans la maison d'un commerçant cultivé, un Maskil, Aron Weisman, qui est le type idéal de la pièce. Dans cette scène et la suivante, Weismann explique aux membres du kahal que, bien loin de se lamenter à cause de la nouvelle loi, les juifs au contraire devraient s'en réjouir, la considérer comme un acte de grâce de la part d'un monarque qui certainement aura à cœur de rendre les droits de ses sujets égaux à leurs devoirs.

Ce sentiment de fidélité au gouvernement et de confiance dans son sentiment de justice circule — disons-le en passant — à travers toute la littérature haskalite.

Dans la cinquième scène le même Weisman propose au kahal de se débarrasser à la fois de deux sujets de soucis en livrant comme conscrit Nachman le grand qui, par ses plaisanteries désagréables, est devenu la terreur de toute la ville. Pour mieux le capter, on va, toujours sur le conseil du maskil libéral, user envers lui d'une ruse grâce à laquelle il viendra se livrer lui-même. C'est en effet un secret de Polichinelle que Nachman a jeté son dévolu sur la belle et douce Frume, la fille du percepteur de l'impôt. On viendra donc lui dire au nom de sa bien-aimée qu'elle ne consentira à devenir sa femme qu'à condition qu'il devienne soldat. Aveuglé par son amour, le pauvre Nachman tombe dans le piège qu'on lui a tendu et la ruse du Maskil réussit

1. Le service militaire sous Nicolas I^{er} était de vingt-cinq ans.

pleinement. Cependant la pièce n'est pas encore finie. C'est que Frume a en réalité aimé le joyeux et bon garçon qu'était Nachman. Son cœur est brisé, quand elle apprend le sacrifice fait par Nachman au nom de son amour. Elle sait qu'il a été enchaîné et conduit bien loin. La pauvre fille tombe malade et meurt. Dans la dernière scène nous voyons la mère de Nachman près du cadavre de la jeune fille lui parler de son fils, de la bonté et de la fidélité de son cœur. La pièce finit sur cette scène touchante.

Malgré sa conception un peu naïve et les quelques épisodes artificiels que l'auteur a introduits dans la pièce, celle-ci dans ses grandes lignes reste fidèle à la réalité et on la lit avec intérêt de nos jours comme un tableau pris sur le vif d'un passé relativement rapproché, mais sur lequel « les documents humains » n'abondent pas.

Le style d'Aksensfeld est en général assez pur, l'influence de l'allemand s'y fait distinctement sentir, mais dans une mesure peu considérable. Comme presque tous les écrivains du Sud, Aksensfeld écrit dans le dialecte tel qu'on le parle et on ne remarque pas chez lui cette tendance à germaniser qui est commune à la plupart des auteurs lithuaniens de la même période.

L'humour fin, et mordant, qui plus tard deviendra le trait le plus caractéristique de la littérature judéo-allemande, se rencontre déjà, par moments, dans les œuvres de cet auteur qui d'ailleurs semble aussi avoir subi l'influence de Jean-Paul Riterch.

C'est entre 1820 et 1840, c'est-à-dire à la même époque que les œuvres d'Aksensfeld, qu'ont été écrits également la plupart des travaux de Salomo Ettinger, qui, comme les

premières, sont aussi restés longtemps à l'état de manuscrit. Une comédie d'Ettinger, *Serkele*, a été publiée pour la première fois en 1861 (1), six ans après la mort de son auteur ; ses œuvres poétiques ne furent publiées qu'en 1889 dans un volume intitulé *Mescholim un liedlach* « Fables et chansonnettes » (2).

On possède très peu de détails biographiques sur la vie d'Ettinger. Nous savons seulement qu'il était docteur en médecine, qu'après avoir fini ses études à Lemberg il alla s'établir à Samocz (gouvern. de Loublin, Pologne), qui était un foyer de la Haskalah, mais son diplôme étranger ne lui donnant pas le droit d'exercer la médecine en Russie, il devint colon dans une des colonies juives, qui à cette époque furent fondées dans les provinces du sud. Plus tard il alla habiter Odessa. Il connaissait à fond la littérature allemande et ses œuvres en portent des traces visibles. Sa pièce de théâtre a été construite sur le modèle des pièces de Lessing et parmi ses poèmes, fables et épiques, il y en a qui ont été traduits ou adaptés d'après Lessing, Schiller et autres. C'est ainsi qu'il a composé un poème *Das Licht*, qui est une imitation de la *Chanson de la cloche* de Schiller.

Mais Ettinger n'a pas fait qu'imiter. Il a été aussi un

1. *Serkele oder die falsche jehrzeit. Komödie in fünf acten, geschehen in Lemberg.* Johannsburg, 1861.

2. *Mescholim un liedlach, kleine maïsselech un'katoweslech, eigene un' nochgemachte vun Dr Schlome Ettinger.* herausgegeben durch W. Ettinger, Saint-Petersbourg, 1889, in-8° p. 254 ; 2^e édition, à Pétersbourg 1890. Quelques poèmes d'Ettinger ont été publiés dans le *Kol mevasser* (1863-1871) et autres revues judéo-allemandes.

écrivain original, fin et bon observateur, qui souvent a peint avec justesse les vices et les vertus du cœur humain. Sa pièce de *Serkele* a pour sujet la lutte entre la Haskala et les ténèbres, entre Marcus Redlich, étudiant en médecine, et sa bien-aimée Hinde d'un côté et, de l'autre, Serkele, tante de cette dernière, femme méchante qui sacrifie tout à son amour égoïste pour Freude Altele, sa fille unique. En fin de compte, la vertu triomphe dans la personne des partisans de la Haskala pendant que le vice est puni dans la personne de Serkele et des autres personnages de la pièce, adversaires de la Haskala. Malgré l'esprit tendancieux qui a visiblement inspiré la composition de la pièce, quelques caractères, sur tout celui de l'héroïne principale, Serkele, sont pleins de vie et de force. Par contre, les caractères de Redlich, de sa fiancée et du père de cette dernière, tous les trois doués de toutes les vertus imaginables, sont par trop idéalisés et laissent une impression de vague et d'irréel.

Dans *Serkele*, Ettinger semble avoir payé son seul tribut à la lutte pour la Haskala. Il est en effet un des rares Maskilim qui aient écrit autre chose que des œuvres à tendance et qui se soient amusés à écrire pour le plaisir seulement, présentant les hommes et les choses tels qu'ils les ont vus, parfois louant les bons et blâmant les méchants, mais toujours en souriant et en laissant parler les faits pour eux-mêmes.

Le style d'Ettinger trahit l'artiste. Il est concis, vigoureux, plein d'expressions originales et imaginées. Sa langue, malgré la connaissance de l'allemand que possédait l'auteur, n'a pas subi d'influence étrangère. Car c'est un fait qu'on peut constater très souvent dans la littérature

judéo-allemande de cette époque. Ce sont les écrivains qui ont le mieux connu l'allemand, qui ont su comprendre, conserver et même développer l'originalité de leur propre dialecte, pendant que ceux qui sans cesse affichaient leur désir de « germaniser » ne connaissaient généralement que médiocrement l'allemand.

Voici une fable et une épigramme tirées du volume des *Fables et Chansonnettes* d'Ettinger. Nous donnons de la première le texte en même temps que la traduction afin qu'on puisse mieux juger du style et du langage de l'auteur.

Le Singe (1)

« Indique-moi ne fût-ce qu'un seul parmi tous les animaux
Dont je ne sache pas imiter les grimaces ? »
C'est en ces termes qu'un petit singe se vantait
Devant un renard qui était venu le voir.
Le petit renard sur-le-champ riposte :
« Mais dis donc, vilain comédien !
Y aurait-il par hasard quelqu'un à qui l'idée viendrait, ne fût-
[ce qu'une fois l'an,
De t'imiter, toi, dans le moindre de tes gestes ? »
La fable, ma foi, peut rester sans morale
Chacun saura lui-même, à qui l'appliquer.

1. Die Malpe.

« Weis mir chotsch eine zwischen die chajes
Ich soll nischt nochmachen ihre hawajes ! »
Aso tut sich a malpele berühren
Var a fuchs, wos is zu ihr gekümmen.
Dos fuchsel entwert teekes zurück :
« Sog nor du, parschiwe marschelik !
Wemen wet ober dos einfallen a ganz johr
Er soll woellen dir nochmachen auf a hoor ? »
Dos moschel mæg, ch'leben, ohn a nimschel bleiben
Itlicher weisst es allein wemen zuzuschreiben.

(Mescholim un liedlach, etc., p. 106).

Les Soucis d'outre-tombe (1)

Ci-gît Chaïm l'avare !
Il n'a jamais donné un sou aux pauvres !
Il est accablé de soucis même à cette heure-ci
A cause de son tombeau qui a coûté trop cher.

Les écrivains que nous avons cités dans ce chapitre appartiennent tous à la première génération des Maskilim russes. C'était l'époque où le nombre des adeptes de la Haskala en Russie était encore excessivement faible ; la lutte entre ceux-ci et les forces de la réaction n'était qu'à ses débuts et beaucoup d'entre eux, tel Levinsohn, tel le Dr Lilienthal, l'émissaire du gouvernement de Nicolas I^{er}, nourrissaient même l'espoir de rallier à leur mouvement jusqu'aux chefs de l'orthodoxie (2). Cette faiblesse numérique, en même temps que l'espoir dans l'avènement prochain d'une ère de progrès général désirée et saluée par tous, a contribué à donner aux œuvres de ces auteurs un certain caractère de modération, à travers lequel l'esprit de prosélytisme ne se manifestait que très rarement. Ce fut la génération suivante, celle qui connut la lutte et se sentait forte de tout ce qu'elle avait en elle de vrai et de conforme aux besoins de la vie nouvelle, l'époque d'une attente béate ayant fait place à celle d'une activité ardente et toujours en éveil, ce fut cette génération qui introduisit

1. *Daiges noch dem todt.*, *ibid.*, p. 225.

2. V. Pauline Wengeroff. « Memoiren einer Grossmutter. Bilder aus der Kulturgeschichte der Juden Rusland's im 19. Jahrhundert ». Band I. Berlin, 1908, p. 120.

dans la littérature judéo-allemande les motifs de combat, de passion et de prosélytisme, écho des combats qui se livraient dans la littérature hébraïque. Pour son œuvre de propagande en judéo-allemand, cette génération maskilite aura surtout recours aux deux genres littéraires les mieux appropriés à ses fins : la chanson et le roman populaire, l'une et l'autre agissant sur l'imagination, la première depuis longtemps connue et cultivée par le peuple, le second exerçant son influence de la façon la plus efficace, venu à temps pour satisfaire le besoin de savoir, de lire, de s'amuser qui, à l'approche des temps nouveaux, s'empara des éléments les plus arriérés de la population. A côté de ces deux genres principaux, d'autres moins importants trouvaient aussi leur expression dans la littérature de cette époque. La fable, le drame, le conte restaient toujours un moyen efficace de propagande maskilite. Un auteur de cette époque, E. Zweifel (1), sorti de l'école mas-

1. Eliezer Zewi Hachohen Zweifel (né à Mohilew en 1815, mort à Glouchom en 1888) est l'auteur de plusieurs livres en hébreu dont le plus célèbre, intitulé : *Salem al Israël*, « Paix en Israël » en 4 vol. (Vilna, 1868-1873) présente une défense du chassidisme.

Dans ses écrits en judéo-allemand, E. Zweifel prêche l'amélioration des mœurs. Il a surtout en vue le public simple et son ton, par conséquent, reste aussi clair et simple en même temps que paternel. Il est très caractéristique de voir de quelle façon Zweifel s'excuse, lui aussi, d'écrire en judéo-allemand. Dans une préface en hébreu à son livre judéo-allemand intitulé : *Tochachat chaim*, « Sermon de Vie » (première éd., Vilna, 1865) et publié sous anonymat, il écrit : « Il est du devoir de chaque fils qui voit sa mère triste et désolée de tâcher de la distraire par tous les moyens en sa possession... Moi et mes amis nous aimons le peuple d'Israël de l'amour qu'a un fils pour sa mère malheureuse. Il est donc de notre devoir d'être aimable envers lui, de lui parler dans un langage délicat, en des paroles douces et tendres... que ce soit dans la langue de la Bible, dans celle du pays ou même dans une langue mélangée et confuse. Et en faisant cela nous ne devons pas avoir honte et craindre les railleries, car c'est un travail qui plaît au ciel et les distinctions humaines n'existent pas devant Dieu. » Les autres écrits judéo-allemands de Zweifel, en dehors du « Sermon de vie », sont *Sefer mussar haskel*, « Le livre de morale et de sagesse » ; Vilna, 1884 ; *Der glücklicher majtir* (Varsovie, 1886) et une satire en vers : *Die Kleine welt-*

kilite, mais resté cependant en grande partie étranger à ses luttes, s'occupe surtout dans ses œuvres de propagande éthico-religieuse, et cherche à créer un compromis acceptable par tous, entre les idées traditionnelles et celles de l'époque moderne.

oder aher un ahin « Le petit monde » publiée dans la *juedische volksbibliothek* de Rabinowitsch (1888). Zweifel a aussi publié quelques petits articles dans le *Hansfreund* de Spektor (*Mussar fur alle ; a maasse vun varzeiten*) et dans d'autres revues judéo-allemandes.

LA POÉSIE POPULAIRE.

LES BADCHENS

Le représentant le plus caractéristique de la poésie populaire, créée par les Maskilim, est Michel Gordon (1823-1890). D'un talent très modeste il est devenu dans la poésie judéo-allemande le porte-parole des idées et des aspirations maskilites. Presque toutes ses poésies ont un caractère didactique et le ton qui y prédomine est celui d'un maître parlant à des petits enfants, ses élèves :

J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, mon peuple,
Mais pour l'instant je m'arrête. Suis le peu que je t'ai dit.
Plus tard tu sauras toi-même reconnaître
Le bien du mal, le beau du laid (1).

Pour lui le but suprême de son effort poétique est de
Faire comprendre à autrui
Ce qu'a appris mon esprit (2).

Et, honnêtement, il s'est mis à l'œuvre pour vulgariser les articles de ce programme dans ses poèmes populaires. Il est curieux de remarquer que ces poèmes, où l'on trouve

1. Schiré Michel Gordon. *Juedische Lieder, von Michel Gordon* Varsovie, 1899, in-16, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 28.

rarement des vers de vraie poésie et qui parfois ne sont que des articles de journal rimés, jouirent dans leur temps d'une grande popularité et furent aussi chaleureusement acclamés par les uns que furieusement blâmés par les autres. Tant il est vrai que cette poésie fut dès le commencement considérée par tous comme une poésie de combat. Ses amis aussi bien que ses ennemis se recrutaient en conséquence parmi les partisans et les adversaires des idées dont elle était l'expression.

Le plus célèbre parmi ses poèmes de combat fut celui intitulé : *Lève-toi, mon peuple* (1), qui contient, exposée dans un langage simple, trop simple presque, toute la quintessence de ce qu'on pouvait appeler la doctrine maskilite, toute sa conception sociale et morale, et, pour cette raison, sa valeur historique est considérable. Il fut publié pour la première fois en 1869, dans un recueil de poésies que l'auteur fit paraître sous l'anonymat à Zhitomir. A cette époque, sous le règne d'Alexandre II, l'émancipation des juifs russes apparaissait à beaucoup comme l'œuvre d'un avenir plus ou moins prochain. Aussi dans le monde maskilite l'assimilation était-elle à l'ordre du jour. Il s'agissait de préparer le peuple à son émancipation, de le faire digne d'elle, de la lui faire mériter.

Lève-toi, mon peuple. Assez de dormir.

Lève-toi, et ouvre tes yeux.

Quel malheur t'est-il donc arrivé,

Pour que tu reposes jusqu'à midi ?

Le soleil depuis longtemps sur le monde s'est levé.

1. *Ibid. Steh auf mein volk*, pp. 29-35.

Et tous les hommes restent debout ;

Toi seul, les yeux fermés,

Plié en trois, tu restes couché (1).

Après ce début imagé, l'auteur passe à des questions plus pratiques et expose dans son langage populaire les articles de sa foi maskilite. Ces articles portent d'abord sur les formes extérieures, sur la propreté, la manière de s'habiller, etc. :

Que tes habits soient faits comme ceux de tout le monde.

A quoi bon garder ceux de ton vieux grand-père ?

Ne te montre pas en public dans ton long chalat (2)

Pour qu'on ne dise pas : voilà l'homme de l'Asie.

Cette peur du « qu'en-dira-t-on » préside à toutes les pensées du poète ; l'opinion des autres sur les juifs est son point le plus sensible. Les juifs, comme tous les peuples orientaux, ont des mouvements très vifs, même en priant ou en étudiant la Loi ils ont l'habitude de balancer le corps en des mouvements rythmiques. Quand le poète voit tout cela dans la synagogue il dit :

Je ne me fâche pas, je demeure absolument tranquille,

J'ai déjà l'habitude de tes folies (3).

Mais il s'irrite en voyant le juif prier dans un lieu public, dans une voiture de chemin de fer par exemple :

Les étrangers qui sont autour rient et je crois crever de rage (4).

1. *Ibid.*

2. Chalat : habit long que portent les juifs polonais.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

L'auteur est aussi choqué des passages du Rituel où il est question d'anges et cela lui paraît être un crime tellement horrible que dans un langage emphatique il dénonce ce préjugé comme une des sources des malheurs du peuple :

Dieu t'a puni, et te punit sans cesse,
A cause de ce que ton Machsor (1), ton Rituel
Sont pleins de noms d'anges. Ce sont des idoles,
Comme Esaü, ton cousin, tu es idolâtre.

Comme bien on pense, les Rabbis chassidiques ne manquent pas dans cette liste où sont énumérés les plus grands défauts de la vie juive d'après la conception maskilite. Ces Rabbis sont « des serpents empoisonneurs, les plus grands malfaiteurs ».

Notre religion pure, notre sainte Loi
Ne sont pour le Zadick qu'une simple marchandise ;
Il y mêle toutes sortes de scories
Et la vend après pour de l'or pur.

Notre poète voudrait encore qu'on introduisît dans l'étude du Talmud et de la Bible une méthode plus rationnelle afin que « plus facilement on trouve le droit chemin ».

On voit que toutes ces réformes qu'il réclame sont bien anodines ; dans le domaine religieux le Maskil n'attaque rien de fondamental. Il ne manque jamais l'occasion de

1. Machsor : Recueil de prières pour les jours de fête.

glorifier « notre religion pure, la sainte Loi », de parler en des termes élogieux de tel ou tel dogme ou commandement religieux. Notre auteur fait même du zèle et i écrit :

Crois en Dieu,
Trois fois par jour tu dois le louer (1).

Mais si le Maskil est timide ou plutôt indifférent en ce qui touche la question religieuse, qui, en Russie comme ailleurs, est bien distincte du problème de l'émancipation juive, son radicalisme devient autrement important quand il s'agit de l'esprit national juif dont la disparition est considérée comme devant accompagner et même précéder l'émancipation des juifs.

Dans le poème *Lève-toi, mon peuple* que nous avons cité, l'auteur, en quelques vers d'un langage rude et familier, selon son habitude, ne laisse aucun doute sur ses sentiments à l'égard des aspirations séculaires du peuple juif, de son espoir d'un avenir national dans le pays des ancêtres. Le poète reproche au peuple

Les rêves sots

De temps anciens, de pays très vieux ;

Ces temps ont passé, des temps nouveaux sont venus

Et de ces pays tu es bien éloigné.

Ton Asie noire, d'où tu es arrivé

Est restée noire jusqu'à nos jours ; les ténèbres y sont fortes.

Depuis longtemps tu l'as quittée. En Europe tu t'es installé.

Regarde donc comme le soleil y brille (2).

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

Il va de soi que la langue du peuple, dans laquelle le poète lui-même écrit, doit être abandonnée une des premières.

Ne parle pas une langue que personne ne comprend,
Ta langue est étrangère, mélangée et bizarre.
La langue du pays est claire et pure,
Parle-la, écris-la pour que tout le monde te comprenne.

Cependant les événements qui ont suivi la mort d'Alexandre II se sont chargés de démontrer à l'auteur et à tous ses coreligionnaires politiques que le soleil n'était pas encore aussi haut qu'ils l'avaient cru dans leur premier enthousiasme. Et il est caractéristique de voir avec quelle légèreté à la fois technique et intellectuelle l'auteur fait volte-face et se tire d'embarras au moment de la publication de son recueil de poésies en 1889.

Dans une poésie intitulée : *Le juif dans l'exil* (1), à peu près de la même époque, composée dans le même esprit que celle que nous avons analysée tout à l'heure, l'auteur a tout simplement fait précéder les vers où il met dans la bouche du juif ses espoirs d'émancipation prochaine, de la strophe suivante qui exprime tout ce qu'il y avait d'illusoire dans ces espérances :

Mon étoile lumineuse n'a pas brillé longtemps,
Un instant j'ai cru qu'il allait faire jour
Et mon frère fidèle, un juif dévoué (2),
A alors composé la chanson suivante (3).

1. *Ibid.* *Der Iüd in Goluth*, pp. 10-14.

2. C'est-à-dire l'auteur lui-même.

3. *Ibid.*, p. 13.

Pour le poète maskil qui considérait l'assimilation elle-même comme un problème pour ainsi dire tout de surface, d'une solution très facile, l'écroulement de cette assimilation ne se traduit que par l'intercalation d'un vers nouveau, et la chanson continue de plus belle. — Parmi les poèmes didactiques il faut encore en signaler deux : La *Choupa* (1) et *Mon opinion* (2) dans lesquels l'auteur s'attaque à l'usage très répandu parmi les juifs de cette époque de marier leurs enfants en bas âge. Le refrain du premier de ces poèmes est encore de nos jours très populaire parmi les juifs russes :

De la « choupa » jusqu'au repas
Garde donc la cornemuse ;
Tout maintenant est fini,
Tout maintenant est perdu (3).

Michel Gordon a écrit aussi des poésies satiriques qui dénotent un esprit léger, sans prétention et qui sait railler avec bonhomie. Elles sont parmi les plus réussies de l'auteur. La plupart sont dirigées contre les Rabbis chassidiques et contre les mœurs chassidiques en général. Tantôt elles revêtent la forme d'une confession faite par un chasside dissident qui revient au bercail (*Mon repentir, Ma confession*) (4), tantôt c'est l'histoire d'un miracle fait par le Zadik (*Un miracle nouveau*) (5), tantôt encore c'est

1. *Ibid.* *vun der chupe*, pp. 84-92. Choupa : Baldaquin de mariage.

2. *Ibid.* *Mein deo*, pp. 93-98.

3. *Vun der chupe zu der ssude* — halt sich, halt sich mit der dude — Es is schein noch allen, — es is schein verfallen.

4. *Ibid.* *Mein t'schuwe* (var dem chassidischen guten jueden), pp. 19-22. *Mein vidui* (var dem chassidischen zadik, pp. 66-69.

5. *Ibid.* *A neuer mèses*. (*Vun a zadik ben zadik*), pp. 57-60.

un tableau spirituel représentant un groupe de chassides, le samedi soir, exaltés par le vin et par les histoires miraculeuses qu'ils se racontent les uns aux autres sur la vie et les œuvres de leur Zadik commun (1).

Dans deux poèmes satiriques : *La barbe* (2) et *Le divorce* (3) l'auteur raille d'une façon spirituelle l'attitude des femmes juives qui, plus fanatiques que leurs époux, vont souvent jusqu'à demander le divorce contre le mari qui se rase la barbe ou commet quelque autre péché de la même gravité contre les commandements de la religion. Dans le premier, le plus populaire et qu'on entend encore de nos jours, l'auteur exprime les lamentations d'une femme juive, qui un beau jour a vu avec horreur disparaître la barbe qui ornait le visage de son mari ; dans le deuxième c'est encore une femme juive qui demande le divorce parce que son mari porte des habits à la mode des non-juifs et reste nu-tête :

Ai-je le droit de passer mes années
Dans la compagnie d'un homme qui sera perdu dans l'autre
[monde ?
Pourrai-je donc vivre avec quelqu'un
Qui est destiné à être brûlé dans l'enfer ?

Malgré l'intention ironique de l'auteur la chanson de *la Boisson* (4) est gaie, d'une allure vive et soutenue : un homme qui s'y connaît chante la gloire de la dive bouteille, c'est « la

1. *Ibid.* *Der borscht* (potage de légumes), pp. 45-48.

2. *Ibid.* *Die bord*, pp. 15-16.

3. *Ibid.* *Der get*, pp. 17-18.

4. *Ibid.* *Die maschke.*, pp. 49-53.

boisson » qui l'a accompagné toute sa vie depuis sa naissance jusqu'au mariage et même maintenant chaque fois « que la femme fait une grimace c'est au fond d'un verre qu'il cherche la consolation. Même en mourant il ne voudra pas être séparé de la boisson au langage doux ».

Un des derniers vers de cette poésie contient une parodie de la poésie des *Deux Grenadiers* de Heine :

Quand j'aurai vécu le nombre des années qui me sont destinées
Je veux qu'on me mette dans mon tombeau
Un tonnelet de vin, tout près du mur,
Un grand verre à la main droite.
A la résurrection des morts je vais réapparaître
Et boire un verre à la première heure.

Michel Gordon s'est encore essayé avec un certain succès dans le genre élégiaque (1) et le genre lyrique.

Les poésies lyriques sont tristes et ont un accent sincère. Le poète n'a pas eu une jeunesse heureuse :

Les années de jeunesse, les jours les plus beaux
Au beau printemps on les compare,
Comme un orage ils m'ont passé
Accompagnés de froid et de gelée (2).

Au moins quand il était jeune il espérait encore, mais maintenant, vieux et pauvre, il n'a même plus l'illusion de l'espoir :

Je me suis trompé, aujourd'hui je vois clair,
Mon espoir ne s'est jamais réalisé.
Je me trompais de jour en jour
Jusqu'à ce qu'aient disparu mes années (3).

1. *Ibid.* *Die stiefmutter*, pp. 40-42.

2. *Ibid.* *Meine jahren*, pp. 99-104.

3. *Ibid.*

Quels étaient ses espoirs ? Le poète ne le dit pas, mais nous le voyons seul, sans amis, sans soutien :

Toujours dans la vie j'étais un étranger,
Le mal de mon cœur personne ne l'a connu,
Je suis comme une nef flottant au gré des flots,
De-ci, de là, jetée contre la pointe des rochers (1).

Il a eu beaucoup d'ennemis, que lui ont suscités ses écrits. On l'a détesté parce qu'il disait : « Frères, ne soyez pas aveugles. » Mais ces haines intellectuelles, il les préfère encore aux amitiés fausses et intéressées. Aussi la vie n'a pas d'attrait pour lui et la pensée de la mort ne l'effraie pas :

Quand ma mère m'a mis au monde
J'ai crié, pleuré.
Mais en revenant maintenant à la terre, l'éternelle demeure,
Je reste calme, silencieux.
De même que par une porte ouverte
D'une maison étroite on s'échappe dans la rue,
Ainsi, l'âme tranquille, je m'en irai
Quittant le lit pour le tombeau (2).

Il y a un souffle élevé et noble dans la poésie sur *Mon testament* (3) :

Le monde entier est la maison de Dieu,
Pour une vie libre il est créé.
Tous les hommes, petits et grands,
Sont égaux dans ce monde.
De tout ton cœur tu dois désirer

1. *Ibid.*

2. *Ibid. Mein lebenszeit*, pp. 110-111.

3. *Ibid. Mein Zäwue*, pp. 105-109.

Faire du bien aux hommes selon tes forces,
Mais, en le faisant, ne demande jamais
A quel Dieu ils vont adresser leurs prières.

Dans cette poésie, publiée pour la première fois en 1888 (1), le poète exalte la religion et l'histoire juives :

Le nom de juif est notre gloire.
Ce nom nous a coûté bien cher.
Pour lui nous avons accepté
Des souffrances et des misères.
Pour lui nous avons passé
Par le fer et par le feu.

Mais la fierté nationale du poète ne porte aucune atteinte à son idéal humanitaire :

Je te l'ai dit, je le répète,
Sois juif, mais comprends et sache
Que tous les hommes sont frères,
Qu'ils ont tous un Dieu, un père.

Originaire de Lithuanie, Michel Gordon écrit généralement dans le dialecte judéo-allemand de ce pays, mais comme il a vécu assez longtemps dans les provinces du Sud, sa langue porte des traces du dialecte de ces provinces. Point d'affectation dans son style, qui est simple, vigoureux et plein de sève, Sans avoir atteint à la richesse et à la profondeur du style de certains écrivains de l'époque suivante, Michel Gordon doit cependant être classé parmi les écrivains qui ont contribué à créer un style littéraire judéo-allemand original. En dehors de ses poésies judéo-

1. Dans le *Hausfreund* de Spektor, vol. I.

allemandes, il a encore composé dans cet idiome une histoire de la Russie.

Le beau-frère de Michel Gordon, qui était Iehuda Leb Gordon (1830-1892), l'un des chefs les plus remarquables du mouvement haskalite en même temps que son plus grand poète hébreu, compte aussi parmi les meilleurs écrivains judéo-allemands de cette époque. En 1886 il publia à Varsovie un recueil de poésies judéo-allemandes, intitulé : *Ssichot Chulin* (1).

Par ce titre hébreu à double sens de *Paroles profanes* et de *Causeries pour passer le temps*, l'auteur a voulu indiquer tout ce qu'il y avait de circonstances atténuantes dans son cas de maskil écrivant en langue vulgaire. Un certain nombre des poésies contenues dans ce recueil datent encore des années de jeunesse du poète ; d'autres furent composées plus tard, après les événements mémorables de 1881, mais toutes, aussi bien par la personnalité de leur auteur que par le caractère général des idées et des sentiments, appartiennent à la période de la littérature maskilite.

Parmi les meilleures de ces poésies, remarquables par la vivacité de leur langage et le sentiment d'indignation sincère dont elles sont pénétrées, on pourrait citer celles où l'auteur décrit les abus des chefs de la communauté dont le plus révoltant était de faire porter toute la charge de l'impôt du sang sur les membres les plus pauvres de la communauté, à l'exclusion des fils des riches et des

1. *Ssichot-Chulin. Lieder in der Volkssprache* von I. L. Gordon, 4^e édition. Vilna, 1899, in-16.

puissants. Dans le poème intitulé *La Lecture empêchée* (1), nous voyons une pauvre veuve, une jeune mariée et un artisan dont le fils, le mari et le frère viennent, d'une façon illégale, d'être désignés pour le service militaire par les chefs de la communauté. La scène se passe à la synagogue, au service du matin. Les parents des victimes, dans leur impuissance, recourent au seul moyen de protestation, moyen original, que la pratique de la vie juive ait inventé pour les membres les plus humbles de la communauté qui demandent justice : empêcher la lecture de la Thora qui fait partie intégrante du service religieux le samedi et les jours de fêtes. Mais ce moyen lui-même, consacré par l'usage, ne peut rien contre la coalition des intérêts égoïstes. L'artisan crie jusqu'à ce que sa gorge ne rende plus de son, l'une des femmes a perdu connaissance, l'autre a été mise à la porte et tout est rentré dans l'ordre. Le lecteur public de la Thora a fait la lecture réglementaire, les chefs de la communauté ont été « appelés à la Thora » ; selon l'usage chacun des appelés fait un don plus ou moins généreux et « le monde reste ce qu'il a été ». Avec une verve mordante, cruelle, sous laquelle on sent une indignation profonde, l'auteur nous montre les chefs pendant toute la durée de ces scènes comme figés dans les poses que chacun d'eux tâche de prendre, poses caractéristiques pour leur état et que l'auteur présente dans un relief presque plastique. Avec une mauvaise conscience ils se donnent l'air de ne rien voir de ce qui se passe autour d'eux ; pharisiens accomplis, ils semblent absorbés par la pratique des devoirs religieux :

1. *Ibid.* *Ikuw hakrio*, pp. 44-55.

Le Rabbïn est assis comme un seigneur,
Tout tranquille à sa place,
Il fait semblant de feuilleter la Guemara (1)
Et se caresse la barbe.
Près de lui se tient debout Rabbi Iokel, son secrétaire,
Sa maladie ne lui permet pas d'être assis,
Il reste debout et accentue
L's du mot « tiskerou », comme c'est la Loi (2).

Et Rabbi Kalmele, qui fait un cours de Talmud :

Celui-ci a disparu.
Depuis une demi-heure il se lave les mains à la cuvette.
Il dit longuement la prière d' « Ascher Iozar »
En s'essuyant les mains,
Et cherche ensuite dans le calendrier suspendu au mur
Quel sera le jour le plus court de l'année.

Les autres membres du Kahal (comité communal), le
receveur de l'impôt, le secrétaire, les trésoriers avec
leurs fils et tous les acolytes conservent des attitudes
plus ou moins analogues. Mais ces hypocrites

Sont-ce les mêmes chers juifs
Que j'ai vus un jour
Proclamer un jeûne de deuil
A cause des habits courts ? (3)
Le Rabbïn alors pleurait comme un castor,
Les lèvres du « Receveur » tremblaient de douleur,

1. Un volume du Talmud.

2. L' s du mot tiskerou dans la prière de Kerit-Schema doit être prononcé bien nettement pour bien distinguer ce mot d'un autre qui est presque son homonyme. Beaucoup de dévots exagèrent sur ce point et restent des minutes entières à accentuer cet s.

3. Le poète fait allusion à l'époque, où sous Nicolas I^{er}, le gouvernement a voulu imposer aux juifs des habits européens.

Le trésorier, les ministres, tous les autres avec eux
Se lamentaient, jetaient de hauts cris.

Dans le poème : *Quel a été le résultat de la réunion* (1) le poète décrit avec beaucoup d'esprit le désordre et l'anarchie qui règnent dans les assemblées communales.

Les mœurs chassidites, l'exploitation des foules par les Rabbis, la crédulité et le fanatisme des fidèles excitent à leur tour tantôt l'indignation du poète, tantôt son ironie légère et railleuse. (*Le dindon communal* (2). *Les temps difficiles*) (3).

Dans un poème intitulé : *Les années de jeunesse* (4), Gordon nous fait sentir avec un humour tendrement ironique les tristesses et les joies de l'enfant juif passant toute la journée à l'école, recevant des coups dont il gardera parfois le souvenir tout le reste de son existence et lisant dans le Talmud des textes sans aucun choix et que son âge devrait ignorer. Par suite des préjugés qui font regarder l'apprentissage d'un métier comme humiliant, la jeunesse juive est complètement désarmée au moment où commence pour elle la lutte pour l'existence. L'auteur voulait apprendre quelque chose qui lui fût utile dans l'avenir ; à chaque tentative il se heurtait à l'opposition systématique de Rabbi Nachoum, son parent du côté maternel. Il a voulu entrer dans une école :

Alors Rabbi Nachoum dit : Misère ! Une école !
Du chemin du péché c'est la première étape.

1. *Ibid.*, pp. 63-66. *wos is bei der asèfe geblieben.*

2. *Ibid.* *Der kohol'scher indik*, pp. 55-62.

3. *Ibid.* *Schwere zeiten*, pp. 67-71.

4. *Ibid.* *Die junge jahren*, 10-28.

A défaut d'une profession libérale il a voulu apprendre un métier manuel. Et Rabbi Nachoum de protester de plus fort :

Que Dieu vous en garde ! Quelle honte !
Cela va souiller toute la noblesse de la famille maternelle.

Le neveu voulut commencer à jouer du violon :

Veux-tu devenir musicien, jouer aux noces juives ?
Où, le violon à la main, mendier aux foires ?

La même opposition se renouvelle quand il veut devenir poète, peintre, graveur, etc., jusqu'au moment où :

Mes parents l'ayant décidé —
Je me suis fiancé.

La suite est connue et fatale :

Bientôt on a une foule d'enfants sur les bras :
Cet art n'a pas besoin d'être appris,
Cela va de soi.

Mais l'auteur arrête ici le récit de sa vie et pour cause :

Car ma femme chérie, que Dieu prolonge sa vie,
Comprend la langue dans laquelle j'écris.

Le loyalisme dont les maskilim faisaient toujours preuve envers le gouvernement se manifeste d'une façon bien caractéristique dans un poème intitulé : *Les adieux de la mère* (1), histoire d'une mère prenant congé de son fils qui se rend au service militaire. La valeur poétique du

1. *Ibid.*, pp. 39-44. *Der mütter abscheid.*

poème est assez modeste, mais sa valeur historique l'est moins. La mère recommande au fils de rester un bon juif, de tâcher autant que possible d'accomplir ses devoirs religieux, mais elle ne se fait pas d'illusion sur la vie qui l'attend à la caserne :

Vingt-cinq années malheureuses
Tu passeras à la caserne,
Jamais de toutes tes souffrances
Tu n'auras la moindre récompense.
Si brave que tu puisses être,
Tu ne pourras arriver à aucun grade,
Puisque le sort t'a fait naître juif,
Tu seras et resteras soldat.

Et cependant :

Cela, mon enfant, ne doit pas t'empêcher
De servir fidèlement ton Izar.
Dans les plus grands dangers
Reste honnête et brave ;
N'épargne pas ta vie, ton sang
Quand on te les demande.
Si les hommes ne te récompensent pas
Dieu le fera à leur place.

Quand le poète, écœuré et navré par les tristesses du présent et l'incertitude sombre de l'avenir, veut se consoler lui-même et consoler ses lecteurs, c'est vers le passé qu'involontairement son regard se reporte. Le passé antique, biblique est bien loin, son contraste avec le présent est trop cruel, mais par contre l'histoire de toutes les souffrances, depuis l'exil jusqu'à nos jours, ne peut-elle devenir un objet d'orgueil en même temps qu'une source de consolation ? Des souffrances ! On en a vu de plus fortes et

cependant on a été plus fort qu'elles, pourquoi donc désespérer ? Ces douleurs, c'est au nom de la religion, c'est pour la sainte Loi qu'on nous les a imposées, que nous les avons subies. Serrons donc nos rangs autour de cette religion, autour de cette Loi, c'est en leur nom que nous vaincrons. Et le poète, cependant un peu suspect de libre-pensée, chante *la chanson de la Réjouissance de la Thora* (1).

La Sainte Loi écrite sur du parchemin
Est notre consolation dans la pauvreté.

Nous avons tout perdu, indépendance, patrie, la langue même ; une seule chose nous est restée : la foi.

Dieu dans le cœur, la Thora à la main,
Nous avons marché de pays en pays,
Nous avons beaucoup souffert, mais nous avons survécu,
Grâce à la Sainte Loi, écrite sur du parchemin.
Notre histoire immense comme la Terre
N'est pas écrite avec une plume, mais avec l'épée,
Pas avec de l'encre, mais avec du sang et des larmes.
Qu'on me nomme le pays, qu'on m'indique le lieu
Où nous n'ayons pas été chassés et persécutés
Pour la Sainte Loi écrite sur du parchemin.

Le poète passe en revue les persécutions auxquelles
était en butte le peuple juif et il se demande avec anxiété :

Et maintenant ? Est-ce mieux ? Nous laisse-t-on tranquilles ?
A-t-on reconnu que les Juifs
Sont des hommes comme les autres ?
Ne serons-nous plus forcés d'errer par le monde ?

1. *Ibid.*, pp. 34-38. *Semer l'simchas tora*.

Cessera-t-on un jour de se plaindre de nous ?
Je ne le sais pas, je ne saurais pas vous le dire.
Je sais une chose — il vit encore, le Dieu ancien en haut,
L'ancienne Loi en bas et l'ancienne foi —
Ne craignez donc rien, comptez sur Dieu
Et sur la Sainte Loi, écrite sur du parchemin.

Rappelons encore en passant *Les chansons du fleuve Redawke* (1) dans lesquelles l'auteur, imitant d'une façon assez heureuse le style des légendes populaires, raconte l'histoire des amours de Malkele, la fille du chef de la communauté, et de Melech, le fils d'un pauvre employé communal ; les infidélités de Chawe, la femme d'Abram, rabbin, chez qui la science n'exclut pas la sottise et qui, voyant sauter par la fenêtre l'amant de sa femme, le prend pour Elie le prophète et reste tout ébahi de la vision qui lui est apparue. Sans se départir un seul instant du ton sérieux qu'il a pris dès le commencement, l'auteur sait insinuer des choses drôles, équivoques même, et le contraste entre la légèreté du sujet et la gravité du ton ne laisse pas d'amuser le lecteur. De même que le vers de ces « Légendes », léger et alerte, l'esprit même dans lequel elles sont composées ont subi l'influence de Heine. Cette influence, comme nous le verrons par la suite, sera des plus importantes sur la poésie judéo-allemande.

Le style de J. L. Gordon, en général, est bien soigné, mais l'élan poétique se manifeste très rarement dans ses œuvres judéo-allemandes. Plus encore que dans ses poésies hébraïques il reste avant tout bon versificateur, suppléant à l'absence de fantaisie et d'imagination par un

1. *Ibid.*, pp. 74-96. *Die lieder von der Redawke*.

mot d'esprit, une rime bien-réussie. Il y a très peu d'inspiration personnelle dans ses œuvres ; il reste toujours le maskil logicien, l'hébraïsant mettant au-dessus de tout autre talent la connaissance de la grammaire et de la philologie. Dans le judéo-allemand c'est aussi le côté dialectique de son œuvre, son langage vigoureux, plein d'idiotismes originaux qui en forme la valeur principale.

Cependant de temps en temps on rencontre dans ses poésies des morceaux inspirés par un sentiment de révolte sincère contre les oppresseurs, comme dans *La Lecture empêchée*, ou bien par un sentiment de pitié profonde pour les humbles, comme dans cette poésie : *Pour qui est-ce que j'écris* (1) ? où l'auteur dit qu'il serait heureux si son petit livre pouvait, ne fût-ce que quelques heures, faire oublier leurs tristesses et leurs avanies à ses frères et sœurs

Qui ont toujours des soucis et vivent toujours dans le besoin,
Et ne vivent que par miracle,
Et ne savent pas aujourd'hui s'ils auront demain
Pour leurs femmes et leurs enfants un morceau de pain.

Michel Gordon en écrivant ses poésies avait surtout en vue « d'apprendre à autrui ce qu'a appris son esprit » ; J. L. Gordon, qui dans une de ses poésies hébraïques, se déclare être « l'esclave de l'hébreu pour l'éternité » n'a écrit en judéo-allemand que par pitié pour ses pauvres frères et sœurs. L'un et l'autre de ces deux poètes ont été guidés dans leur effort poétique par des motifs autres que ceux de leur propre inspiration. Mais, à la même époque, a vécu un

1. *Ibid. Far women schreib ich*, pp. 8-10.

autre poète judéo-allemand qui, s'il n'a pu éviter de payer à son tour un certain tribut aux idées courantes, c'est à-dire au mouvement haskalite, a cependant su le réduire au minimum et, dans la plus grande partie de son œuvre, n'a suivi d'autre direction que celle de sa propre inspiration. Nous parlons d'Abram Goldfaden (1840-1908), qui est devenu célèbre comme fondateur du théâtre judéo-allemand, mais dont l'œuvre purement poétique est aussi assez considérable.

C'est en 1866, après avoir fini ses études à l'école rabbinique de Zhitomir — un des centres de la Haskala — qu'il publia son premier volume de poésies en judéo-allemand, intitulé *Dos Juedele* (1), que devaient suivre beaucoup d'autres œuvres en vers, publiées soit dans des revues judéo-allemandes, soit dans des éditions spéciales.

Originaire des provinces du Sud, où la lutte entre les orthodoxes et les maskilim n'avait pas ce caractère d'hostilité aiguë qu'elle prenait à cette époque en Lithuanie, fils d'un artisan modeste qui, bien loin de contrer sa volonté d'étudier, l'a encouragé en l'aidant de son appui matériel et moral, Goldfaden ne pouvait pas avoir beaucoup d'enthousiasme pour les luttes glorieuses de la Haskala qui n'ont trouvé dans ses poésies qu'un écho bien faible. Son « chassid joyeux » (2) est très bonhomme et si l'auteur se moque légèrement de lui, il met dans sa bouche une critique des « Français » (3), de leurs mœurs et de

1. *Dos Juedele (Juedische lieder auf prost juedischer sprach)* von Abraham Gold(en)faden, Varsovie, 1891, in-8°.

2. *Ibid.*, p. 94-100.

3. Les juifs polonais et ceux des provinces du Sud appellent « Français » un homme de culture moderne, ce qu'en Lithuanie on désigne couramment par le nom « Berlinoïse ».

leurs manières qu'il trouve grotesques et immorales. Quand le poète s'adresse aux orthodoxes c'est moins pour les attaquer que pour leur démontrer qu'ils se trompent sur le compte des intellectuels qui ne sont pas aussi mauvais que leurs adversaires le croient :

Vois-tu cet intellectuel, cet homme à la barbe rasée ?
Tu le crois un homme perdu ; il ne croit pas au Messie,
D'après toi il commet tous les péchés,
Et pour lui le juif orthodoxe a cessé d'exister.
Mais si tu pouvais voir comme son sang bout
Quand on attaque son peuple, sa religion !
Quel mal vois-tu donc à l'habit court
Sous lequel le cœur juif bat toujours (1) ?

Mais ce n'est qu'incidemment que le poète s'arrête à ces questions de partis et de dogmes. Ce n'est aussi qu'en passant qu'il critique les abus des chefs de la communauté, surtout en ce qui concerne le service militaire :

Jette un coup d'œil dans la maison :
Toute la nuit des hommes, parmi les plus dévots, y sont
C'est le « Kahal » qui tient séance et qui réfléchit [réunis :
Comment vendre des hommes pour de l'argent (2).

La poésie de Goldfaden est presque toujours exempte de pensée didactique. Aussi prend-il ses sujets partout où il les rencontre. Le tolon, la flèche et l'arc, jeux d'enfants très populaires parmi les juifs russes, le samovar, le facteur des lettres, la particule « No » (Eh bien !) qui prend des significations différentes selon l'intonation avec laquelle on la prononce, sont autant de titres et de sujets

1. *Ibid.* *Dos puentele jued.* pp. 5-17.

2. *Ibid.* *Der malach,* pp. 62-68.

pour ses poésies. Mais conformément à l'esprit de la poésie populaire juive, l'auteur néglige parfois le sujet pour se laisser aller à des réflexions personnelles. Le totou (1) devient pour lui le symbole de la vie humaine tout entière :

Le monde ressemblé à une table ronde,
Les hommes autour d'elle sont assis en rond ;
L'un met en jeu sa santé, l'autre la vie, son argent,
Et le sort avec eux joue au totou.

Le jeu de « la flèche et l'arc » (2) le fait penser au reproche fait souvent aux juifs qu'ils manquent de courage. Leurs arcs et leurs flèches comme ceux des enfants seraient faits en bois. Pour l'auteur, ce reproche n'est pas fondé. Les juifs dans l'antiquité avaient des héros innombrables et s'il est vrai qu'ils tiennent à leur vie, il n'en est pas moins vrai que de nos temps encore, quand il le faut, ils savent mourir courageusement :

Combien d'enfants juifs sont déjà tombés dans la guerre !
Si quelqu'un a le désir de le savoir,
Qu'il compte les pleurs de toutes les mères
Et les inscriptions des tombeaux.

Les légendes agadiques constituent aussi un sujet favori pour l'auteur. Il sait leur donner la forme sentimentale, faite pour toucher le cœur des gens simples et naïfs. Comme elle est triste la *Mort de Rebecca* (3) qu'on enterre la nuit, en cachette. Esau, par sa présence, ne pourrait que profaner la tombe, et Jacob, le fils aimé, est

1. *Ibid.* *Dos drehdl*, pp. 46-49.

2. *Ibid.* *Feil un bogen*, pp. 36-37.

3. *Ibid.* *Riwe's toît*, pp. 58-62.

bien loin, il erre dans le désert, fuyant la colère de son frère :

Des nuages ont versé des larmes sur son tombeau
Et le vent a poussé des soupirs et a sangloté.

Le temple est détruit, l'indépendance nationale perdue. Du sommet de la montagne, les Juifs, emmenés en exil, jettent un dernier regard vers le lieu saint. Et voilà que parmi la fumée qui couvre l'horizon ils remarquent « un brandon » (1) qui brûle et ne veut pas s'éteindre. Une étincelle de la flamme est entrée dans leur cœur qui à son tour ne s'éteindra plus :

Et une larme du ciel sur le brandon est tombée
Et l'a fait brûler de plus fort.
Allez, juifs, en exil ! Vous ne serez pas perdus.
Le sentier sera éclairé pour vous.

De même que les autres poètes que nous avons étudiés, Goldfaden célèbre aussi les gloires de la religion juive, ses bienfaits pour le peuple :

La religion est la chaîne de fer, le lien fort
Qui nous unit partout où nous sommes dispersés,
Partout où notre sort malheureux nous a jetés,
A l'Orient, à l'Occident, au Sud et au Nord.

Dans un poème allégorique en trois chapitres : *Le mariage aristocratique* (2), le poète décrit les fiançailles et le mariage d'Israël et de sa religion. Moïse est l'intermédiaire du mariage et la Loi en est le contrat. Dieu, le futur beau-père, fait au fiancé un cadeau précieux. C'est

1. *Ibid.*, pp. 37-41.

2. *Ibid.* *Der jichus-schiduch*, pp. 26-36.

de Sabbat. La fête est égayée par la présence des invités : les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles qui apparaissent en des costumes symboliques.

Au dernier chapitre Israël provoque la colère de Dieu par son infidélité à la Religion, la fille de Dieu. Chassé par Dieu de son pays, il prend la route de l'exil, accompagné de la religion qui lui reste fidèle dans toutes les vicissitudes de son existence. Dans leur exil, ils emportent la promesse de Dieu d'être rappelés un jour dans la maison paternelle par un messager dont le nom est Messie.

L'idée de l'assimilation par les juifs des mœurs et de la langue du pays si chère aux écrivains maskilites de cette époque, ne se rencontre jamais dans les poésies de Goldfaden. Des expressions isolées comme celles-ci : « Le juif sait servir fidèlement son roi, lui sacrifier sa vie (1) », paraissent représenter tout ce qu'il a emprunté au programme ou plutôt à la phraséologie politique des maskilim.

Aussi Goldfaden qui, par son éducation, appartient à ce groupe, ne leur appartient que partiellement par son activité littéraire. Poète populaire, non seulement par la forme de ses œuvres, mais aussi par l'esprit dont elles sont pénétrées, il n'a pas pu suivre jusqu'au bout le mouvement tout rationaliste qui prêchait au peuple d'abandonner ses mœurs, sa langue et jusqu'à ses espoirs les plus chers. Après les progromes, à la première apparition du mouvement national, toute la force du sentiment juif qui vivait dans l'âme du poète se manifeste dans les poésies écrites à cette époque.

1. *Ibid.*, p. 37.

Le poème de *Schabsiel*, composé en 1885 (1), demi-fantaisiste, demi-réaliste, est le pamphlet le plus passionné qui ait été écrit dans la langue populaire contre l'assimilation. Schabsiel est l'ange du Sabbat qui, depuis que les juifs entraînés par le courant d'assimilation négligent de plus en plus le jour de repos, erre triste et désœuvré par les villes de la zone. Son compagnon de misère est Trochim, *le chrétien de Sabbat*, qui gagnait sa vie en allumant le feu et en faisant tous les autres travaux qui sont défendus aux juifs le jour de repos. Les affaires de Trochim sont aussi de plus en plus mauvaises et dans son désespoir il a souvent recours à sa boisson favorite, l'eau-de-vie. Aussi est-il presque tout le temps ivre, ce qui n'empêche pas Schabsiel, faute d'un autre confident, d'épancher en lui tout son cœur. Par la bouche de Schabsiel c'est le poète lui-même qui parle et dans ce poème de plus de 700 vers, sur un ton tantôt caressant et pathétique, tantôt menaçant et ironique, le poète dit au peuple que les malheurs qui lui sont arrivés sont bien mérités et que ses épreuves devraient lui servir de leçon :

Tu es beau, mon juif ! Je t'aimais toujours
Pour ta figure spirituelle, maigre et pâle.
Ton front est comme le frontispice d'un livre saint,
Chacun de ses plis — une ligne de la Loi divine.
Tes yeux, deux flammes du Dieu Adonaï,
Sont le commentaire de ton âme pure,
Vers le ciel toujours ils étaient levés,
C'est de là qu'ils attendaient le salut (2).

1. *Schabsiel*. Poema in 10 capitel, Gedanken noch dem pogrom in Russland von Abraham Goldfaden. Krakau, 1896, in-8°.

2. *Ibid.*, p. 11.

Pourquoi donc fallait-il que le juif cherchât à changer tout en lui, depuis son type physique, jusqu'à son âme même ? N'est-il pas par cela inférieur à tous les autres peuples et peut-il prétendre au respect des autres s'il ne sait pas se respecter lui-même ? Et l'auteur trace une image ironique de ce juif assimilé dans lequel toutes les cultures s'entrechoquent et se contredisent mutuellement :

Hier un chassid et aujourd'hui, combien vite !
Un Allemand en chapeau haute forme ;
Sur le cœur un talisman du Rabbi et habillé en frac,
Un « Pater Noster » relié avec la Bible (1).

En renonçant aux mœurs patriarcales de sa vie, le juif a en même temps perdu son équilibre moral et la paix de sa vie de famille. Le poète s'arrête longtemps sur la vie idyllique des juifs d'autrefois et l'oppose aux vices de la vie moderne tels qu'il les a remarqués chez certains éléments de la société juive : le jeu de cartes, l'intempérance, la disparition graduelle de la pureté des mœurs.

Ce n'est que dans le retour aux anciennes traditions que le peuple juif pourra puiser une force et une beauté nouvelle :

Assez donc, juif, de faire des tours de force comme un clown,
Assez de pincer les joues pour égayer les autres.
Reprends ta forme véritable, prince maudit,
Et je serai à tes pieds, fils du roi.

Aussi, au moment des pogroms, quand les cris de : Mort aux juifs ! font trembler l'air, et que Trochim, qui fut un

1. *Ibid.*, p. 13.

des plus zélés parmi les pillards, se rend une fois de plus chez le marchand de vin, Schabsiel apparaît au ciel ayant en mains un drapeau rouge sur lequel est inscrit ce mot : Sabbat (1). Le retour au passé, symbolisé par ce mot, devient l'idéal du poète et, en cela encore, il n'est que le porte-parole de la classe la plus nombreuse de la nation, la petite bourgeoisie qui, tout en faisant certaines concessions aux exigences de la vie moderne, garde le regret du bon vieux temps, prend peur au premier danger et bat en retraite.

Mais à côté de cet idéal stérile et vain du retour au passé, un autre surgit qui sera une source d'espérance et un élément de force pour une partie au moins de la génération suivante : l'idéal sioniste, représenté à cette époque par le mouvement palestinophile. Une poésie de Goldfaden (2), intitulée *Judel Sémité écrit une lettre à sa mère*, exalte l'amour pour le pays des ancêtres. Dans cette poésie, à côté de mots d'esprit et d'expressions vulgaires, défaut fréquent chez Goldfaden et qui s'explique, s'il ne se justifie pas, par son désir d'imiter les façons de parler d'une population dans laquelle l'élément commerçant prédomine, il y a des strophes admirables par la pureté et la tendresse de sentiment qu'elles expriment, par l'impres-

1. Dans le même esprit que *Schabsiel* est composé un autre poème de Goldfaden qui porte le titre étrange : « Une pierre du cœur » (*A stein vun harzen*) et dans lequel le poète raconte ce qu'il a lu écrit sur une pierre jetée pendant les pogromes dans une maison juive. Ce poème a été publié dans le recueil judéo-allemand *Der juedischer wecker* sous la rédaction de M. L. Lilienblum (Odessa, 1887).

2. Publiée également dans le *Wecker* (voyez, note 1) et la même année (1887) dans la *New yorker juedischer illustrierter zeitung* rédigée par Goldfaden lui-même.

sion réelle qu'elles donnent d'un fils malheureux, qui, au milieu des rudesses de la lutte pour l'existence, s'abandonne un instant dans une lettre à sa mère aux rêves naïfs et innocents de son heureuse enfance.

... Oui, écris-moi comment vont les lieux,
Où j'ai tant dansé dans les années de jeunesse ?
Fleurissent-elles, les roses que j'ai plantées,
Tout seul, dans la vallée de Saron ?
Le Carmel répand-il encore des parfums si doux
Et le vieux Libanon, comment va-t-il ?
Et mes petites chevrettes ! Comme je voudrais les revoir !
N'étais-je pas leur gardien vigilant ?
Vas-tu souvent visiter les tombeaux
De nos pères, et des héros d'autrefois,
Et sur le mont de Sion, chaque pierre,
O ma mère, salue-la donc, salue-la en mon nom.

Goldfaden écrit dans le genre de la chanson populaire. Il a le vers facile. Son langage est pittoresque et il possède aussi à un haut degré le sens de la musique des mots. Les chansons qu'il intercalera dans ses pièces de théâtre assureront leur succès et ces chansons avec leurs mélodies, seront apprises par cœur et chantées d'un bout à l'autre du ghetto par toutes les classes de la population. Même dans les poésies ayant un fonds sérieux, c'est la chanson qui soudainement par son apparition donne une allure légère à l'œuvre tout entière. C'est ainsi par exemple que le deuxième chapitre du *Mariage aristocratique* où est décrite la solennité du mariage d'Israël avec la Religion est composé tout entier en vers dans le goût des suivants :

Là-bas vont des Juifs,
Et chantent des chansons,
Et jouent du violon,
Et de la timbale.
Ceux-ci sifflent avec rage,
Ceux-là agitent des sonnettes,
Les autres battent de la baguette
Les tambours.

D'Abram Goldfaden, dont la poésie dans sa majeure partie consiste en des chansons populaires, le passage est direct et tout naturel à un homme dont l'œuvre tout entière consiste en des chansons populaires et qui pendant de nombreuses années a exercé lui-même le métier de Badchen (chansonnier). C'est Eliakum Zunser (né à Vilna en 1845), plus connu dans le peuple juif sous son nom professionnel Eliakum Badchen (4).

Les Badchen (2) ou Marschalik (3), comme on les appelle, sont d'origine très ancienne. Ils remontent au moyen âge et peut-être à une époque encore plus éloignée (4). Leur rôle consiste à amuser le public, surtout les invités aux noces. Ce sont des professionnels, pour la plupart de pauvres hères, « qui ont pour femme la pauvreté et pour fils le rire » et qui, à la manière des jongleurs du moyen âge, réunissent souvent dans leur personne le métier de diseur de chansons et de faiseur de

1. E. Zunser, *Selbstbiographie*, New-York, 1905

2. Badchen : du mot araméen badaach (amuser).

3. Marschalik : du mot vieux-allemand Marschalk.

4. *Jewish. Enc.*, vol. II, art. « Badhan ». Voyez chez Ginsburg et Marek, *Evrejskija narodnia piesni*, Saint-Pétersbourg, 1901, p. XII, un exemple curieux de la façon dont les badchens faisaient leurs rimes.

discours avec celui de saltimbanque ou de clown. Mais c'est en vain qu'on chercherait dans leurs œuvres, comme dans celles de leurs confrères chrétiens, des chansons d'amour galant ou la célébration des hauts faits d'armes. « Dans le ghetto juif, a dit un historien juif célèbre (1), il n'y a pas de place pour les folâtreries de l'amour : après le mariage vient l'amour. » Et quant à des faits d'armes les juifs ne connaissaient que ceux dont ils devenaient trop souvent les victimes.

L'esprit du juif du ghetto, toujours sérieux, même dans ses moments les plus gais, aimant à réfléchir, à poser des questions, à s'informer sur la fin des choses (Tachlit) et, malgré son optimisme, pénétré sans cesse de la conscience de l'incertitude de la vie et de l'existence, se manifeste d'une façon très forte dans les œuvres des « amuseurs publics. »

Un des discours obligatoires que le Badchen devait faire à chaque mariage était celui dans lequel, en s'adressant aux nouveaux mariés, mais surtout à la jeune mariée, il leur rappelait que la vie nouvelle qui les attendait serait peut-être riche en misères et malheurs. C'est en couleurs très sombres qu'il peignait la vie de la femme et de la mère juive. Les années de bonheur de la jeune fille ont pris fin, elle connaîtra dorénavant le côté sérieux de la vie qui, pour les juifs, est si souvent le côté tragique. Et pendant toute la durée de ce discours l'élément féminin de l'auditoire fondait en larmes, et plus les larmes étaient abondantes, plus elles étaient sincères, plus on louait le

1. Graetz, *Geschichte der Juden*, Leipzig, Oskar Leiner, t. XI, p. 175.

talent oratoire et poétique du Badchen qui avait su les provoquer. Mais il faut aussi ajouter que l'auditoire des Badchonim était bien loin d'être difficile. Il acceptait sans récriminer les discours en vers ou en prose plus ou moins stéréotypés, parfois même d'un goût assez douteux. Des hommes de talent, des trouvères à l'invention originale, il n'y en avait guère parmi cette confrérie, dont le nom a même reçu dans la bouche du peuple un qualificatif de mépris !

Eliakum Zunser a été parmi les quelques hommes de talent modeste qui, depuis la deuxième moitié du xix^e siècle, ont su donner un certain éclat à leur métier de Badchen. Il a eu quelques prédécesseurs comme par exemple le Galicien Wolf Ehrenkranz (1), il a eu encore plus d'imitateurs, mais jamais aucun d'eux n'a atteint même de loin le degré de popularité dont il a joui auprès du public. Les chansons que pour la plupart il récitait lui-même aux fêtes nuptiales auxquelles il était invité, mais que plus tard il a eu soin de publier, ont été universellement connues dans le ghetto pendant presque toute la deuxième moitié du xix^e siècle et, de nos jours encore, il est rare de trouver un habitant du ghetto en Europe ou en Amérique auquel le nom d'Eliakum Badchen soit complètement inconnu. On connaît non seulement ses chansons, mais aussi les mélodies qu'il a composées pour elles et qui entrent pour une partie bien considérable dans le succès général de son œuvre. Il a composé jusqu'à 600 chan-

1. B. W. Ehrenkranz-Zbarzer ; *Makel noam. Volkslieder in polnisch-juedischer mundart mit hebraeischer uebersetzung*, 4 vol., 1865-1878 ; *Makel-Chowlim*. Przemyśl, 1869.

sons dont une grande partie a eu de nombreuses éditions.

Dans l'œuvre de Zunser on trouve très rarement une poésie véritable. Il a passé par l'école talmudique d'abord, par celle de la Haskala ensuite et l'une et l'autre ont contribué à développer l'esprit d'argumentation, d'analyse et de rationalisme chez ce fils du ghetto lithuanien. Toutes ses chansons ne sont que des développements faits d'après des procédés de logique familiers aux étudiants du Talmud. Dans un poème intitulé *Le peuple immortel* (1) et qui commence par ces jolis vers :

Les pyramides d'Egypte qui forment un objet d'admiration
Ne sont que des monuments muets ;
Mais Moïse en formant des juifs une nation
A créé une pyramide vivante,

l'auteur exalte l'immortalité du peuple juif. Chaque nation passe par trois états : enfance, jeunesse, vieillesse, après lesquels elle disparaît du monde. Mais cette loi inexorable a souffert une exception pour le peuple juif :

Le juif aussi, comme tout homme; comme toute nation,
Passe par trois états.
Mais parvenu à la vieillesse il est pris d'une fièvre
Et sa jeunesse lui revient.

Et ici commencent les réflexions du poète. Si le juif est fait pour l'éternité, ne pourrait-il pas cependant se confondre avec les autres nations ? L'auteur se pose à lui-même cette question, mais il n'est pas embarrassé pour y répondre. Dieu a mis dans le cœur des nations une haine contre

1. Zwanzig juedische volkslieder. Text mit musik verfasst un componirt vun dem berühmten volksdichter E. Zunser (l'année n'est pas indiquée).

les juifs, de sorte qu'à chaque tentative faite par ces derniers dans la voie de l'assimilation, ils sont violemment repoussés. Mais si toutes les nations haïssent les juifs, se demande le poète, comment feront-ils pour gagner leurs moyens de subsistance ? Et la réponse est que Dieu a donné aux juifs la force et la capacité de trouver ces moyens là où un autre peuple serait mort de faim. Mais si le peuple juif est haï par les autres nations, ne pourrait-il pas un jour être attaqué par celles-là et périr dans une lutte inégale ? Le poète répond : C'est pour cela que la Providence a pris soin de disperser les juifs, de ne pas les concentrer dans un seul pays afin qu'on ne puisse pas les attaquer tous à la fois — et ainsi de suite.

Cette manière sèche et purement rationaliste de traiter un problème tel que l'immortalité du peuple juif, qui a inspiré plus d'un poète, est très caractéristique chez le chansonnier : elle est d'ailleurs familière à l'auditoire dont il faisait les délices. Sous une forme ou sous une autre la même manière d'envisager le monde et la vie se retrouve dans presque toutes les œuvres du poète.

Les Contrastes (1), tel est le titre d'une série de chansons dans lesquelles l'auteur met en lumière les contradictions qu'il a remarquées dans le caractère du peuple juif. Le juif est à la fois modeste et orgueilleux, prodigue et économe, plein de pitié et cruel, plein de sentiment de l'amour et guidé par le calcul, solidaire de ses frères et individualiste, pudique et cynique, croyant et athée. Chacun de

1. *Ibid.*, pp. 54-63.

ces traits de caractère est illustré par des exemples, pris dans la vie des juifs, surtout de ceux de la classe moyenne, mais cette manière d'analyser, de procéder par des antithèses montre bien l'esprit rationaliste de l'auteur. Même quand il s'adresse à Dieu en l'implorant de pardonner à son peuple, qui, entraîné par le courant de la liberté, a pu s'écarter du droit chemin, il a toujours recours aux mêmes arguments de persuasion d'une logique simpliste et terre-à-terre :

Tu ne dois pas, Dieu, te fâcher.
Mets-toi à sa place.
Il est resté pendant de longues années
Opprimé dans le ghetto.
Et voilà que tout à coup le soleil brille.
Qui donc ne voudrait jouir de l'air frais ?
Quel mal y aurait-il à cela (1) ?

Une de ses chansons les plus célèbres est celle qui est intitulée : *La charrue* (2), écrite sous l'influence du mouvement palestínophile et dans laquelle le poète exalte le travail des champs :

La charrue est une source de bénédiction,
Le vrai bonheur de la vie.

Et il est curieux de constater que, dans toute cette poésie qui prêche le retour à la terre, il n'y a pas une seule phrase inspirée de l'amour de la nature, de sa poésie, de sa beauté, des idées et sentiments qu'elle pourrait réveiller dans votre cœur. Sur une étendue de plus de cent vers il n'est question que de traites d'échange qu'on n'aura pas à

1. *Ibid. Meine gefühle*, pp. 18-25.

2. *Ibid. Die ssoche*, pp. 81-85.

payer, de filles qu'on pourra marier en ne leur donnant en dot que deux chèvres, de femmes qui ne s'occuperont pas exclusivement de chapeaux et d'autres articles de mode.

On respire plus légèrement quand on arrive à quelques vers qui sont comme isolés parmi les autres :

Je sème, je moissonne bravement,
Libre dans le monde de Dieu.
Quand Dieu donne la pluie,
Je me sens heureux.
Les chariots dans les greniers apportent le blé
De quoi nourrir le monde.

Si nous avons insisté sur le caractère prosaïque et rationaliste des chansons de Zunser, c'est moins à cause de leur valeur propre que parce que, comme nous l'avons dit, elles montrent bien le caractère du public auquel elles s'adressaient. Les chansons de Zunser ont surtout une valeur historique. Elles jettent un jour sur la manière de penser et les sentiments de cette classe moyenne et de cette petite bourgeoisie qui formait sa clientèle habituelle et qui fit sa réputation. Dans *La charrue* c'est le petit boutiquier qui apparaît avec les traites toujours en retard, avec des filles qu'on ne peut pas marier sans dot, avec la femme qui dépense plus que ses moyens le permettent et avec le rêve qui hélas ! ne se réalisera jamais et auquel il ne pense peut-être pas sérieusement, d'avoir un lopin de terre à lui, de vivre du produit de son travail physique, et d'en avoir pas « à faire des emprunts, à prendre à crédit ».

Nous avons déjà eu l'occasion à propos de Goldfaden de parler de cette petite bourgeoisie, dont la partie même avancée revient après les pogroms de ses illusions sur

l'assimilation, auxquelles, sans s'en rendre compte exactement, elle s'est laissée doucement entraîner, sans savoir ensuite dans sa course folle en arrière où s'arrêter, si bien qu'en devenant nationaliste elle a cru devoir en même temps se fermer à toute idée de progrès. Goldfa len a salué les pogroms comme la cause du réveil national. Zunser l'a fait aussi.

Je remercie beaucoup et je loue le nom de Dieu
De m'avoir ouvert les yeux :
Il a fait éclater dans ma petite ville un pogrom
Qui m'a réveillé de mon sommeil (1).

Mais Zunser est allé plus loin. Dans une chanson célèbre *Le XIX^e siècle* (2), le peuple juif se plaint de ce qu'on l'ait réveillé de son sommeil séculaire. Il dormait à poings fermés. Il ne lisait pas de livres, ni de journaux ; il ignorait si l'on se moquait de lui. Et voilà qu'on frappe à sa porte : « Israël ! il fait déjà grand jour. Tout le monde est réveillé. Il n'y a que toi qu'on attende. » C'étaient « les Maskilim, la compagnie de Mendelsohn » qui frappait ainsi à sa porte. Il se réveille :

Le feu de la religion qui brûlait dans le coin,
Il l'éteint.
À quoi sert la lampe de la religion ?
Puisque le soleil s'est levé ?

Mais voilà que plus d'un demi-siècle il se promène en attendant l'aurore annoncée. Et les ténèbres sont plus fortes que jamais. Partout les peuples dorment et ronflent.

1. *Ibid.* *Der aristocrat*, pp. 64-73.

2. *Ibid.* *Der neunzehnter jahrhundert*, pp. 74-81.

Quand dans son impatience parfois il frappe à son tour à la porte, tout de suite il voit des poings de fer s'abattre sur son dos.

La politique du gouvernement envers les juifs sous Nicolas I^{er} et en partie sous Alexandre II, tantôt les poussant à l'assimilation, tantôt les repoussant dans l'isolement du ghetto, devient une cause d'hésitation pour le poète comme pour son public.

Tu m'as fait naître, mon Dieu, dans une époque
Où il ne fait ni jour ni nuit,
Tout à l'heure les cosaques
Nous coupaient les Poath (1)
Et nous forçaient d'entrer à l'école rabbinique ;
Et voilà que tout à coup c'est hiver.
Nous sommes repoussés,
On a trop de nous aux gymnases (2).

Mais si les sources de la civilisation moderne nous sont fermées, est-ce que nous devons nous plaindre ? Non, répond le poète. Si nous avons une raison de nous plaindre, c'est justement d'avoir déjà goûté à ces sources qui sont empoisonnées. *L'Echange* est le titre de ce poème où l'auteur expose ses griefs contre la culture moderne. Nous avons eu tort de faire un « échange ». Tout était bon dans la culture de nos pères, tout est mauvais dans la culture moderne. Le poète passe en revue tous les problèmes de la vie : mariage, éducation des enfants, sentiments religieux, solidarité,

1. Sous Nicolas I^{er} le gouvernement, dans son désir d'assimiler les juifs à la culture du pays, s'est laissé aller jusqu'à faire couper aux juifs croyants les « pattes » que, selon les commandements de la loi, ils laissaient pousser longues.

2. *Ibid.*, p. 21.

bonheur de vivre, situation matérielle et chaque fois revient le même refrain :

Et si c'est cela la chose que nous devons admirer,
Ma foi, l'échange était en pure perte.

Et c'est pour cela que l'œuvre de Zunser se rattache au mouvement maskilite. Il est le poète du petit bourgeois maskil qui se repent. D'autres plus autorisés que lui exprimeront le même regret au nom du maskil intellectuel, surtout dans la littérature hébraïque. Mais pour être plus modeste son rôle n'en est ni moins caractéristique, ni moins curieux. La Haskala qui a commencé par le *Lève-toi* de Michel Gordon, finit par *Le XIX^e Siècle* et *L'Echange* de Zunser. Quand la première de ces chansons est déjà presque oubliée, les deux dernières sont encore dans toutes les bouches.

Leflot de l'émigration qui depuis 1881 a déversé des centaines de milliers de juifs russes aux Etats-Unis d'Amérique a aussi entraîné dans son courant le poète populaire. Depuis 1889, Eliakum Zunser habite New-York, où il possède une imprimerie. Dans les nouvelles conditions politiques et sociales qui diffèrent tellement de celles de Russie, il a trouvé de nouveaux sujets d'inspiration et de réflexion. Tantôt il glorifie la mémoire de Colomb et de Washington (1) dont l'un a passé l'Océan

Pour découvrir un nouveau monde,
Et l'autre a lutté comme un héros
Pour la liberté,

et exalte les bienfaits de la République qui a donné un

1. *Ibid.*, pp. 49-53.

abri à tant de personnes malheureuses de toutes les nations ; tantôt, au contraire, influencé par les idées socialistes qui sont très répandues dans le ghetto juif de New-York, il critique la domination exclusive du dollar, l'exploitation du travail par le capital (1). Mais ces chansons, comme bien on pense, sont loin d'exercer la même influence et d'être aussi populaires que l'ont été les chansons du même auteur, il y a trente ans. Les nouvelles conditions ont créé de nouveaux poètes et de nouvelles chansons, à côté desquels la rhétorique de Zunser paraît faible et incolore.

N'empêche qu'à un certain moment il a été donné au Badchen modeste, plus peut-être qu'à tout autre poète contemporain, de traduire l'état d'esprit et d'exprimer les aspirations intimes, les douleurs et les joies d'une partie au moins de cette génération qui a eu le malheur de vivre à une époque où « il ne faisait ni jour ni nuit » (2).

1. *Ibid.*, pp. 32-42.

2. L'écrivain hébreu célèbre A.-B. Gottlober (né à Starokonstantinow, gouv. de Volhynie en 1811, mort en 1899) a aussi composé un grand nombre de poésies populaires judéo-allemandes qui ont été publiées en des revues et des recueils littéraires à des époques différentes. Parmi les plus connues de ces poésies est celle intitulée « la Chanson du kugel » (Kugel : un des plats les plus favoris du menu juif du jour de samedi) et qui présente une parodie assez spirituelle de la « Chanson de la Cloche » de Schiller. La « Chanson du Kugel » (Dos lied vun'm Kugel) a été publiée à Odessa en 1863. Parmi les autres œuvres de Gottlober citons une fable intitulée « La diète ou la grande assemblée dans le bois où les bêtes ont élu le lion pour roi » (Zhitomir, 1869) qui contient plus de mille strophes, et une comédie en trois actes « Le Voile du mariage » (Der decktuch oder zwei chupes in ein nacht, Varsovie, 1876) qui, composée encore en 1838, a pour principal objet la critique des rabbis chassidiques. Gottlober est aussi l'auteur des « Mémoires sur des écrivains judéo-allemands » (« Sichrones über jargonische schreiber » dans la « Juedische volksbibliothek de Rabinowitsch, vol. I) qui présentent un intérêt historique considérable.

LE ROMAN POPULAIRE.

Le père du roman populaire judéo-allemand est Aï-sik Meier Dick (1808-1894). C'était une des figures les plus curieuses du monde maskilite. Hébraïsant distingué, grand admirateur de la littérature agadique, qu'il connaissait à fond, il ne pouvait se défendre d'un mouvement d'envie chaque fois qu'il comparait son sort d'écrivain judéo-allemand à celui des auteurs hébreux contemporains qui écrivaient dans une langue destinée à vivre toujours (1). Le judéo-allemand n'était pour lui qu'un jargon barbare et, en maskil convaincu, il croyait même de son devoir de contribuer dans la mesure de ses forces à la disparition de cet idiome qui n'était pas une langue. Dans un de ses romans (2) il raconte les aventures d'un jeune maskil, qui, fuyant les persécutions des fanatiques, est allé à l'étranger et, dans un délai bien court, y est arrivé à une situation brillante, grâce au grand nombre de langues européennes qu'il a apprises avec une rapidité extraordinaire. L'auteur, tirant selon son usage la morale de son histoire, s'exprime de la façon suivante sur le judéo-allemand :

-
1. R. Braïnin. *Souvenirs littéraires* (en hébreu) Hazofe, 1903, n° 119.
 2. A. M. D. *Die eidele rache oder die nekome* (Vilna, 1875). in-16.

« Le sort de cet homme nous prouve, mieux que toute autre chose, combien est juste le proverbe allemand disant qu'un homme qui ne connaît aucune langue n'est pas un homme, un homme qui en connaît deux est deux fois homme, et qui en connaît trois est trois fois homme, etc. De ce point de vue, nous considérons que nos juifs de Lithuanie (1) ne sont point des hommes. C'est qu'en effet nous ne connaissons aucune langue, étant donné que nous parlons un jargon qui ne peut pas être regardé comme une langue. C'est un mélange de l'hébreu, du vieux-allemand, du russe, du polonais, du français, de l'anglais et de l'espagnol. Le jargon, c'est une langue qu'aucun peuple ne parle et ne comprend. » Cette dernière accusation, il est vrai, ne laisse pas que de paraître étrange dans la bouche d'un écrivain qui a trouvé un public pour les trois cents contes et romans qu'il a composés en judéo-allemand. Aussi faut-il comprendre son reproche dans ce sens que le judéo-allemand n'est pas parlé ni compris par des étrangers, mais il serait juste d'ajouter qu'il n'est pas le seul dans ce cas et que bien des langues européennes ont partagé ou partagent encore le même sort.

Malgré cette aversion pour le jargon que Dick s'efforçait de communiquer à ses lecteurs, toute son activité littéraire qui s'exerça pendant une durée de près de cinquante ans, fut, en dehors de deux ou trois publications insignifiantes en hébreu (2), exclusivement consacrée au judéo-allemand. Et quelle que soit notre opinion sur la valeur

1. L'auteur, qui était lui-même lithuanien, s'adresse d'une façon spéciale aux juifs lithuaniens.

2. Voyez *Sefer Sikoren*, édit. Haasif, Varsovie, 1889.

littéraire de ses œuvres, il ne nous paraît pas douteux qu'en introduisant dans la littérature judéo-allemande, dans laquelle les œuvres profanes étaient rares, le récit réaliste et le roman d'imagination, en multipliant ses œuvres et en groupant autour d'elles cet humble public de servantes, d'employés de commerce, d'artisans et d'ouvriers ignorant l'hébreu, et qui, pendant de longues années, seront ses lecteurs exclusifs, Dick ait plus peut-être que tout autre contribué au développement ultérieur de cette littérature.

Homme assez aisé, il n'écrivait pas dans un but de lucre, avantage énorme à une époque où les profits littéraires étaient une chose absolument inconnue aux écrivains judéo-allemands aussi bien qu'à leurs confrères hébreux. Il n'écrivait pas non plus par ambition, car dans le monde maskilite auquel il était fier d'appartenir, c'était un honneur bien douteux que d'écrire en judéo-allemand et ses œuvres, quand elles ne paraissaient pas sous forme anonyme, n'étaient jamais signées que des initiales de son nom.

En écrivant en judéo-allemand Dick n'avait qu'un seul but : être utile aux hommes de son peuple qui ne connaissaient pas d'autre langue que leur langue maternelle. Si dans ses romans et récits il s'adresse presque toujours à ses « chères lectrices », c'est que d'une façon spéciale ses livres étaient destinés au public féminin, les hommes étant toujours censés connaître plus ou moins l'hébreu. Peut-être aussi l'auteur croyait-il que c'est une occupation peu digne d'un homme que celle de lire des histoires inventées pour amuser les pauvres d'esprit, ou

plutôt il voulait leur faire avaler des pilules de morale, qui autrement leur eussent paru trop amères.

En effet, l'auteur prend lui-même soin de dire qu'il ne fait pas autrement cas de toutes les histoires qu'il offre à ses « chères lectrices ». « De même qu'un estomac faible a besoin d'une nourriture légère, de même l'esprit faible ne peut supporter qu'une nourriture spirituelle légère. Les récits et contes sont la nourriture la plus légère, qui sera facilement digérée par l'esprit le plus anémié » (1). Mais il ne faut pas croire que le récit trouve son but en lui-même par le plaisir qu'il procure en amusant notre imagination. « Dans ce cas, loin d'être pour l'esprit une nourriture saine, il ne sera qu'une friandise faisant plus de mal que de bien. Chaque récit contiendra « des éléments de morale » empruntés à l'expérience de la vie, il sera parsemé de citations de la Loi, de mots d'esprit, mais surtout il sera conçu dans un sens critique. »

L'auteur ajoute avec raison qu'il peut se vanter de n'avoir écrit que des livres dans le genre de ceux qu'il préconise. C'est qu'en effet, dans tout ce qu'il a écrit : romans d'aventure, biographies de grands hommes, romans historiques, romans réalistes, dans ses œuvres originales et dans celles qu'il a traduites ou adaptées du français ou de l'allemand, il reste avant tout moraliste. Et il ne se contente pas de faire de la morale par le récit lui-même ; dans des digressions très longues qui parfois n'occupent pas moins d'un tiers du livre, il expose ses idées tantôt sur l'éducation, tantôt sur la nécessité pour les hommes de

1. *Die Lebensgeschichte von Notke ganew, meeth* A.M.D., Vilna, 1887, in-8°, préface.

faire des études profanes, surtout d'apprendre des langues étrangères, tantôt sur telle autre question de la vie morale ou matérielle. Un roman qui porte ce titre : *La vieille fille* (1) se termine par la déclaration suivante : « de même que ce récit est beau, de même grande est son utilité, parce qu'il nous apprend beaucoup de choses ». Et voici, d'après cette même déclaration, ce qu'on peut apprendre de ce récit aussi utile que beau. « Par le sort du héros nous apprenons qu'un commerçant ne doit pas agrandir son commerce outre mesure : en comptant trop sur le crédit, il peut facilement être acculé à la faillite. Le sort de l'héroïne doit servir d'avertissement aux parents qui sont trop difficiles dans le choix d'un parti pour leurs filles et risquent ainsi de ne plus les marier du tout. Mais la leçon la plus précieuse qu'on puisse tirer du récit tout entier, c'est que jamais un crime ne reste impuni et que tôt ou tard on le paiera de l'honneur, de la vie de ce monde et de celle de l'autre. »

Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur le caractère général des romans moraux de Dick, car des écrits de ce genre ont existé et existent encore chez tous les peuples et dans toutes les littératures et partout sont taillés à peu près sur le même modèle : la vertu qui pendant un certain temps a été mise en échec triomphe à la fin, pendant que le vice est sévèrement puni. Le chemin qui conduit à cette fin heureuse est encombré d'aventures plus ou moins invraisemblables et Dick, sur ce point non plus, n'a rien inventé de nouveau ni d'original.

1. *Die alte mad.* Vilna, 1887.

Disons seulement que chez lui tout n'est pas œuvre d'imagination. Son but étant moins d'amuser que d'instruire, il lui était par cela même impossible de faire abstraction complète de la réalité de la vie. Des hommes pris en dehors du monde dans lequel vivent et agissent les lecteurs, des aventures qui n'ont rien de commun avec les incidents ordinaires de leur vie auraient peut-être bien pu impressionner leur imagination, mais ils ne pourraient pas leur servir d'exemple ni d'avertissement. Aussi voyons-nous parmi les œuvres de Dick des récits réalistes dont le sujet est emprunté à la vie réelle et qui d'ailleurs ne sont souvent que des faits divers auxquels l'auteur a donné la forme d'un récit. Mais ces faits divers parfois ne manquent pas d'intérêt et, dans une exposition simple, dénuée de tout artifice, de Dick, ils jettent un jour curieux sur les hommes et les choses de l'époque à laquelle il a vécu.

Les leçons de morale dans les livres de Dick sont exposées sur un ton grave et paternel à la fois. Il aime les métaphores et les paraboles, les citations des livres saints, surtout de la littérature midraschique. En le lisant on a parfois le sentiment d'écouter le prédicateur traditionnel juif, le maggid. Aussi pourrait-on définir l'activité littéraire de Dick en disant que cet écrivain est un maggid devenu romancier. Dans ses romans moraux Dick se bornait à continuer la tradition de l'ancienne littérature judéo-allemande. Ce que faisait l'auteur du *Tsena-Urena* quand il racontait l'histoire touchante de la vente de Joseph, Dick le faisait aussi en racontant telle ou telle histoire de la vie contemporaine, réelle ou inventée, et les lectrices judéo-allemandes élevées depuis des siècles avec le *Tsena-*

Urena et les autres livres du même genre, ne trouvaient que très naturels ces morceaux de morale mêlés à des histoires qui cependant ne laissaient pas de les charmer par la nouveauté de la forme et du sujet.

Dans l'œuvre de Dick, c'est décidément son style qui est le plus mauvais. Mais puisqu'il ne s'agit que de faire de la morale et puisqu'il écrit dans un « jargon qui n'est même pas une langue », est-ce vraiment la peine de faire attention à la forme ? La pauvreté de la forme ne fera-t-elle pas mieux ressortir, au contraire, la richesse et la beauté de l'idée ?

Le style de Dick est incolore, sans force ni vigueur. Les phrases sont enchevêtrées les unes dans les autres de façon que parfois il devient difficile d'en démêler le sens. Le nombre des mots allemands qu'il introduit dans ses livres est tel que toutes les pages sont émaillées de mots entre parenthèses, mis à côté des mots allemands pour expliquer leur sens au lecteur populaire. Le pauvre maskil de Vilna qui parlait lui-même un allemand livresque (1) croyait accomplir une œuvre éminemment civilisatrice en faisant apprendre à ses « chères lectrices », à côté des leçons de morale, un nombre aussi grand que possible de mots de l'allemand littéraire.

Le succès de l'essai tenté par Dick en écrivant des romans judéo-allemands — succès de librairie en tout cas — ne tarda pas à lui attirer une foule d'imitateurs. Les éditeurs et les colporteurs furent, en effet, et pour cause, les premiers à s'apercevoir combien était grand dans les classes pauvres et ignorantes le besoin de lire des romans d'imagination

1. R. Braïnin, *loc. cit.*

dans le genre de ceux de Dick et comprirent que ces romans pouvaient devenir un article de commerce plus lucratif que tel recueil de poésies hébraïques. Ce fut alors, pour la première fois peut-être dans l'histoire de la librairie juive en Russie, qu'on vit des éditeurs offrir des honoraires, bien modestes il est vrai, à des écrivains, auteurs de romans et de récits en judéo-allemand.

Dick seul, malgré sa productivité prodigieuse, ne pouvait plus suffire à satisfaire les besoins d'un public chaque jour plus croissant et touché, lui aussi, par le souffle de la vie nouvelle qui traversait le ghetto, et qui se jetait avec une véritable avidité sur la seule nourriture spirituelle qui fût à sa portée : la littérature judéo-allemande. Seulement les récits de Dick avaient aux yeux de ce public le défaut d'être trop courts. La plupart de ses livres, en effet, n'atteignent même pas le nombre de 100 pages et souvent ils n'en ont que 30 à 40. On a vite fait de lire jusqu'au bout un récit pareil, sa lecture n'occupe même pas toute la soirée du vendredi et la journée du samedi pendant lesquelles la servante, l'employé de commerce, l'ouvrier et l'artisan ont des loisirs pour s'adonner à la lecture du roman, et cependant on voudrait avoir des romans bien longs dont la lecture durât des semaines entières, pendant lesquelles le sort inconnu du héros et de l'héroïne vous tiendrait en haleine, vous associerait à leurs craintes et à leurs espoirs et ajouterait ainsi à la prose de votre vie la poésie de la leur.

Le succès, grand et durable, qui, dès leur première apparition, devait accueillir les romans longs, ayant un grand nombre de volumes, succès qui depuis ne s'est

jamais démenti, est la meilleure preuve qu'ils répondaient à un besoin vraiment pressant. Et quels que soient leurs grands défauts au point de vue littéraire ou autre, il leur reste quand même un mérite dont on ne pourra contester l'importance : celui d'avoir charmé pendant deux générations l'imagination de centaines de milliers d'hommes et de femmes, parmi les plus pauvres et les plus déshérités.

Le plus célèbre des auteurs de ce genre de romans romanesques aux intrigues les plus extravagantes, qui vont en se compliquant de volume en volume, est Schaikewitsch, plus connu sous son pseudonyme littéraire Schomer (né à Neswisch, gouvernement de Minsk en 1849, émigré en Amérique depuis une quinzaine d'années). C'est par un hasard très caractéristique de toute sa carrière littéraire future, que Schaikewitsch est devenu romancier judéo-allemand.

Jeune maskil, il se présenta un jour chez le célèbre écrivain et philologue hébreu S. M. Finn, à Vilna, qui avait aussi une maison d'édition. Schaikewitsch lui présenta un roman hébreu que ce dernier accepta. Cependant, la censure fit des difficultés pour la publication de ce roman. Alors Finn, connaissant les besoins du marché et devinant sans doute le genre auquel le talent de Schaikewitsch convenait, lui offrit d'écrire un récit en judéo-allemand.

Le lendemain le récit était prêt et il était payé par Finn 3 roubles. Le jour suivant, Schaikewitsch, mis en goût par les honoraires qu'il avait reçus la veille, présenta un nouveau récit qui lui fut payé la même somme que le premier. Le troisième jour Finn lui ayant acheté un nouvel et dernier récit, Shaikewitsch s'adressa à de nouveaux éditeurs

qui, pour des honoraires à peu près égaux aux premiers, lui achetèrent ses nouveaux écrits. C'est de cette façon que Schomer qui, à cette époque (vers 1875), était déjà père de famille et sans ressources, devint le « fabricant de romans » qu'il devait continuer d'être jusqu'à nos jours. Il composa plus de cent romans et plus tard, quand le théâtre juif fut créé par Goldfaden, il composa également un nombre infini de pièces qu'il monta dans le théâtre dirigé par lui-même ou par d'autres. En Amérique, il publia pendant trois ans une revue humoristique (1) et collabora à un grand nombre de revues, mais en même temps il continua de composer des romans. La plupart contiennent des centaines de pages et souvent forment de nombreux volumes.

Comme Dick, Schomer, lui aussi, aime à intercaler dans ses récits de longs morceaux de morale. Maskil et auteur lui-même de romans en hébreu (2), il croit donner un air d'élégance à ses romans judéo-allemands en mettant en tête de chacun, souvent même au commencement de chaque chapitre, une poésie hébraïque qui résume l'idée ou la morale du récit qui suit. Mais dans ses romans la morale est bien loin de jouer le rôle prépondérant qu'elle joue dans les œuvres de Dick. Son roman est avant tout un roman romanesque, un roman d'imagination et tout le reste n'est que secondaire. Les adversaires de Schaikewitsch sont même allés jusqu'à l'accuser d'être immoral. On a prétendu qu'il prenait pour modèle de ses romans les œuvres de

1. Der juedischer pack. New-York. 1894-1896; *Land chochom, humoristisches journal*. New-York.

2. Voyez *Sefer Sikoren*, éd. Haasif. Varsovie, 1889, où sont indiqués les titres de ses sept romans en hébreu.

Paul de Kock (1). Mais en réalité le romancier judéo-allemand est bien loin d'atteindre à la hardiesse du langage et au réalisme des situations qui ont fait la réputation du romancier français.

Les amoureux de Schomer ne font que discourir sur la force et la grandeur de l'amour, sur la « flamme qui brûle dans leur sang » ou même sur des questions qui ont peu de rapports avec leurs sentiments, mais jamais leurs actes et leurs paroles ne vont au delà de ce qui est permis par la morale acceptée. Sa conception de l'amour, Schomer l'a empruntée non au roman naturaliste, mais au roman héroïque et idéaliste. Ses héros et ses héroïnes, même quand ils ne sont pas des ducs et des duchesses, ne font que soupirer, ils appellent sans cesse la mort, ils versent des torrents de larmes et la plupart du temps ils sont tristes et mélancoliques. D'ailleurs, au dernier moment, quand tous les obstacles que leur amour a rencontrés sur son chemin sont surmontés grâce à la constance et à la fidélité de leur cœur, grâce aussi et même surtout à une combinaison merveilleuse de circonstances, l'auteur ne manque jamais de les unir dans un mariage des plus légaux, en les faisant même, si besoin il y a, divorcer d'abord d'un premier mariage. Connaissant très bien les idées et les sentiments de ses lecteurs et lectrices sur ce point, Schomer ne se montrera jamais léger sur la pureté des mœurs. Quand par exemple dans son roman de *Podria schik* (2) (L'entrepreneur) il racontera une histoire

1. Voyez p. e. F. Schach. *Der jued. Jargon u. seine Litteratur. Ost. u. west.*, mars 1901.

2. *Der podriatschik. ein höchst interessanter roman. Ein richtiger fact vun leben.* Varsovie, 1884, in-8°.

d'adultère, il n'aura pas assez de mots sévères pour flétrir la conduite de son héros. L'homme sera présenté comme la personnification vivante de tous les vices et la femme, quoique ayant pour elle l'excuse d'être malade et trompée, ne sera pas beaucoup plus épargnée. Et à la fin de l'histoire Dieu punira les coupables : la femme mourra triste et abandonnée et l'homme sera atteint d'une maladie cruelle qui ne pardonne pas.

C'est en vain qu'on chercherait la moindre parcelle de vérité psychologique où même de simple vraisemblance dans les romans de Schaikewitsch. Les personnages, qu'ils parlent ou qu'ils agissent, sont faux, invraisemblables, inventés. La formule commode, qui divise les héros en deux groupes nettement séparés, en monstres et anges, est fidèlement suivie par l'auteur dans toutes ses œuvres. Les bons sont d'ordinaire la jeune fille « divinement belle » et le jeune homme, docteur qui s'habille à l'européenne ou employé de bureau, teneur de livres ou correspondant, habillé moitié à l'européenne et moitié à la mode ancienne, portant le surtout long, mais laissant en revanche le pantalon descendre sur les chaussures. Les mauvais, quand ils ne sont pas de simples assassins, voleurs ou empoisonneurs d'enfants, sont des fanatiques qui poursuivent de leurs haines les jeunes gens préoccupés d'études profanes, et des hypocrites qui ne peuvent pas pardonner aux amoureux la pureté et l'innocence de leurs sentiments.

Dans chaque roman l'auteur met d'ordinaire plusieurs intrigues d'amour qui se croisent, se rencontrent, tantôt pour s'aider, tantôt au contraire pour s'opposer l'une à l'autre. Vers la fin du roman les événements se

précipitent, la situation qui était embrouillée au plus haut degré s'éclaircit comme par un coup de baguette, et le lecteur qui, le cœur angoissé, a longuement suivi ses héros sympathiques dans le chemin du calvaire qu'ils avaient à monter, se sent pleinement récompensé par le spectacle invariable du triomphe de la vérité et de la confusion du mensonge.

Schomer lui-même sent très bien ce qu'il y a d'extraordinaire, d'impossible même dans les situations qu'il décrit, mais bien loin de s'en défendre il croit pouvoir s'en louer. « Les romans, dit-il dans la préface d'un de ses romans (1), dans lequel dès le premier chapitre se trouvent des situations invraisemblables — « les romans sont comme tous les autres objets qui sont sur la terre. Ils ne peuvent pas plaire également à tout le monde. Les uns cherchent dans le roman des types vrais et des tableaux qui soient une image fidèle de la réalité. Les autres ne cherchent dans le roman que des scènes tragiques qui déchirent le cœur. Mais la plus grande partie du public ne demande que l'histoire d'événements extraordinaires. » Que peut donc faire l'auteur qui se trouve en face des exigences d'un public au goût si varié ? « Pour satisfaire tout le monde, l'auteur d'un roman doit mettre dans son œuvre un peu de tous les genres : des scènes de la vie, des scènes émouvantes et des événements surnaturels. « L'auteur croit avoir suivi dans ses romans les procédés d'art si heureusement formulés par lui-même et il déclare pouvoir très facilement se passer des louanges

1 Schomer. Die ciserne frau oder das verkaufte kind. Ein wunderschöner roman. Vilna, 1882, in-8°.

des critiques qui d'ailleurs « n'achètent jamais eux-mêmes les livres qui font l'objet de leur critique », ce qui n'est certes pas pour augmenter le sentiment de respect qu'un auteur peut avoir pour leur opinion.

Les descriptions abondent dans les romans de Schomer, mais elles ne donnent jamais l'impression d'une chose vue et observée directement. D'ailleurs, elles ne varient guère, et les héros et les héroïnes comme les châteaux qu'ils habitent et les jardins aux fontaines d'eau où ont lieu leurs rendez-vous se ressemblent à s'y méprendre. L'héroïne sympathique est toujours « belle comme la lune et comme le ciel bleu ; ses yeux ont l'éclat des diamants ; ses cheveux sont comme du velours noir et couvrent des épaules d'une blancheur de marbre ; ses mots s'échappent comme des pierres précieuses de sa bouche d'ange, et sa voix sonne comme une musique divine (1) ». Les héros ont presque toujours des muscles de fer, pendant que les traits de leur visage gardent un air de douceur et que leurs yeux disent la mélancolie de leur âme. Ici encore Schomer ne fait qu'imiter les procédés employés de tout temps par des écrivains dénués de talent et d'originalité.

Schomer s'est encore essayé dans le roman historique (*La Reine juive ; l'Exil de Portugal ; l'Homme-Dieu ; le dernier Roi juif*, etc.). Les romans de ce genre sont parmi les meilleurs ou plutôt parmi les moins mauvais qu'il ait écrits. S'il n'y réussit pas mieux que dans les autres à donner de la vie aux personnages qu'il met en scène, ni à

1. Schomer. *Der cherem* (L'Anathème), ein roman. Varsovie, 1883, in-8°.

reconstruire le milieu dans lequel les événements se produisent, il y reste cependant ordinairement fidèle à la vérité historique dans la relation des événements.

Le style de Schomer marque un grand progrès sur celui de Dick. Il est beaucoup plus clair, simple et naturel. La tendance à « germaniser » le judéo-allemand a presque complètement disparu et ne se manifeste que dans les occasions solennelles, telles que les déclarations d'amour, mais alors c'est moins un effet de la volonté de corriger la langue que de celle, plus excusable en somme, de donner aux paroles des héros un air de gravité plus conforme à la situation. L'amoureux dira « Der Mond » pour « die levana » (la lune), « der Angel » pour « maloch » (ange) et si l'amoureuse ne comprend pas, au moins elle sentira, tout comme le lecteur, que ce qui vient d'être dit est d'autant plus beau que c'est moins compréhensible. Il faut cependant reconnaître que Schomer, aussi bien que Dick et d'autres écrivains de la même époque, tout en empruntant par préciosité à l'allemand et aux langues slaves des mots dont les équivalents existaient déjà en judéo-allemand, a en même temps emprunté beaucoup de mots et de termes qui étaient aussi nouveaux pour le judéo-allemand que les idées qu'ils exprimaient l'étaient pour son public. Un grand nombre de ces mots et expressions n'ont pas tardé à pénétrer dans le langage ordinaire, dont le vocabulaire s'est trouvé ainsi considérablement augmenté.

Si nous nous sommes arrêtés si longtemps aux œuvres de Schomer, ce n'est certes pas à cause de leur valeur artistique qui, comme nous avons essayé de le démontrer, est nulle. Mais Schomer mérite notre attention parce qu'il

est le représentant le plus autorisé en même temps que le plus connu de toute une école littéraire, si ce terme est permis quand il s'agit d'écrivains qui n'ont de commun que l'absence de talent et de toute éducation littéraire. Les romans dans le genre de ceux de Schomer ont envahi pendant de longues années la littérature judéo-allemande, et malgré l'indifférence que les éléments intellectuels continuaient à témoigner pour le « jargon », rien ne semblait menacer la carrière littéraire des Schomer, grands et petits, dont le nombre est légion. N'y avait-il pas même des « intellectuels » qui dans leur haine contre « le jargon » étaient prêts à saluer cette corruption de la littérature populaire, comme le commencement de la fin, espérant que l'excès du mal, c'est-à-dire la littérature des Schomer, tue-rait le mal, le judéo-allemand lui-même (1).

Cependant le mal ne disparaissait pas et à mesure que croissait le nombre des personnes lisant le judéo-allemand, croissait aussi l'audace et l'esprit d'entreprise des romanciers, appelés à satisfaire leurs besoins intellectuels. L'Amérique, qui d'abord importait des romans judéo-allemands de Russie, commença bientôt à en fabriquer elle-même. Les émigrants juifs qui depuis 1881 quittaient les pays slaves et arrivaient en foule dans le Nouveau-Monde, représentaient un public avide de lire et de se distraire, et qui, gagnant plus que dans son pays d'origine, pouvait aussi dépenser davantage pour sa littérature. En même temps que Goldfaden et Zunser, Schomer

1. Voy. à propos de ces intellectuels S. Zinberg. *La littérature en jargon et ses lectures*. Woschod, mars 1903.

a émigré en Amérique, précédé et suivi par toute une foule de concurrents. Et bientôt la littérature romanesque judéo-allemande en Amérique n'avait plus rien à envier à sa sœur aînée de Russie. Aussi absurdes quant au contenu, aussi dénués de toute forme littéraire, les romans « américains » ont souvent des dimensions encore plus formidables. Un roman intitulé : *Chez les Cannibales* (1) n'a pas moins de 26 volumes ; un autre *L'Empoisonneuse* (2) en a 12. Quelques-uns de ces romans, tout en paraissant par livraisons à 3 ou 4 sous arrivent, tant ces fascicules se multiplient, à coûter jusqu'à 45 fr. (3).

C'est ainsi que le roman judéo-allemand, bien loin de devenir un instrument d'éducation populaire comme l'espérait Dick, n'a en effet contribué qu'à corrompre le goût littéraire du public en lui faisant prendre l'habitude de lectures frivoles et fantastiques. C'est que, malgré toute la bonne volonté de Dick et des autres maskilim, animés des mêmes sentiments que lui, la littérature judéo-allemande n'en continuait pas moins à rester sous le coup du mépris dont elle était l'objet, à quelques exceptions près, de la part de tout l'élément intellectuel existant à cette époque dans le ghetto. Cette littérature, honteuse, pour ainsi dire, d'elle-même et ne voyant l'excuse de sa vie que dans la proximité de sa mort, ne pouvait dans ces conditions que se corrompre, se dissoudre et devenir la proie facile des aventuriers littéraires. Et si cette corruption se manifestait d'une façon particulière dans le roman, c'était

1. Zwischen menschenfresser, New-York (l'année n'est pas indiquée).

2. Die giftmischerin, New-York (l'année n'est pas indiquée).

3. Voyez *Der Jud*, 1901, n° 25.

parce que ce genre littéraire plus que les autres attirait à lui les écrivains sans talent, auxquels il apparaissait comme le plus lucratif, en même temps que le plus facile à pratiquer à cause de la largeur de sa formule et de la variété des formes qu'il pouvait revêtir.

Heureusement, au moment même où le flot romanesque montait le plus haut et semblait menacer non seulement la bonne renommée, mais l'avenir même de la littérature judéo-allemande, un revirement et comme un réveil se produisit dans l'opinion publique. Un groupe d'écrivains judéo-allemands soutenu par la partie la plus intelligente du public déclara la guerre à la littérature dont Schomer était un des plus notables représentants (1). Mais plus encore que par ces attaques directes, la situation de cette littérature fut ébranlée par le fait même de la création d'une littérature nouvelle, à la lumière de laquelle les défauts de la première ne paraissent que plus nets et plus insupportables.

Ce n'est que dans l'époque post-maskilite que, grâce à de nouvelles circonstances plus favorables, cette littérature put prendre un développement vraiment remarquable. Mais la base et l'origine même de cette littérature se trouvent dans le roman réaliste de l'époque haskalite que nous allons étudier dans le chapitre suivant.

1. S. Rabinovitch (Scholem-Aleichem) Schomers mischpet (publié vers 1887) et dans les articles de critique littéraire qu'il a publiés dans sa « juedische volksbibliothek » sous le pseudonyme de S. Bücherfresser ; J. Ch. Rawnitzki (Rebikozin) « A èsek mit schmates » (Le commerce de chiffons), série d'articles de critique littéraire dans la « beilage zum jued. volksblatt » 1888, Saint-Petersbourg ; Le même dans la « juedische volksbibliothek » vol. I, pp. 299-342, dans le « wecker », 1887, et la « heilige land », 1891.

S. J. ABRAMOVITSCH (MENDELE MOCHER SFORIM)

Les circonstances défavorables qui entravèrent le développement normal de la littérature judéo-allemande à la suite du mouvement haskalite, et dont nous avons pu constater les effets dans les chapitres précédents, ne purent cependant abolir ni la force vitale ni le génie propre de la langue. Malgré toutes les attaques dirigées contre lui, le judéo-allemand n'en continuait pas moins à être l'idiome parlé par la presque totalité du peuple, y compris les *maskilim* eux-mêmes. Sans avoir eu encore l'occasion de se manifester dans des chefs-d'œuvre littéraires, l'originalité profonde de cette langue « d'un peuple particulier aux mœurs particulières », n'en continuait pas moins à subsister et à tenter par ses charmes des écrivains d'un talent véritable et personnel. C'est ainsi que nous voyons le plus grand écrivain qu'ait produit l'époque haskalite rompre spontanément avec les idées de ses confrères sur le judéo-allemand et, bravant l'opinion publique, s'adonner à la littérature judéo-allemande, non pour en augmenter le nombre des livres didactiques, mais pour y créer des chefs-d'œuvre littéraires qui d'un seul coup la mettront à un niveau qui jusqu'alors semblait inaccessible.

L'œuvre de S. J. Abramovitsch — c'est de lui que nous parlons — marque en effet dans l'histoire de la littéra-

ture judéo-allemande un événement littéraire de la plus grande importance. Précédant de plus de vingt ans ce groupe d'auteurs brillants et originaux que nous verrons apparaître après 1880, il est leur père ou, comme ils l'appelleront eux-mêmes, « leur grand-père » littéraire, et son œuvre, tout en étant la première en date, l'est peut-être aussi par son originalité de fond et ses qualités de forme.

S'il nous était permis de nous servir de cette épithète à l'égard d'un écrivain qui est presque un contemporain, nous définirions le mieux la place que l'œuvre d'Abramovitsch occupe dans la littérature judéo-allemande en disant que c'est le premier et le plus grand auteur classique de cette littérature.

Dans une notice autobiographique qu'il a écrite pour un recueil de biographies en hébreu (1), Abramovitsch dit que sa vie était comme arrangée d'avance par une main savante, de façon à lui offrir tous les éléments et toutes les connaissances nécessaires pour la description de la vie du ghetto. Avec l'humour qui lui est propre il écrit : « Il paraît que dès ma naissance j'étais destiné à remplir le rôle d'écrivain auprès de mon peuple, peuple pauvre et malheureux. Et pour me faire connaître la vie de ce peuple tout entier, de bonne heure déjà, Dieu a dit : « Va-t-en, mon oiseau, vole dans le monde et sois le plus malheureux des malheureux, le plus juif des juifs. »

C'est qu'en effet la vie d'Abramovitsch, quoique remplie comme celle de tous les habitants du ghetto par l'étude et

1. *Sefer Sikoren*. Edition Haasif. Varsovie, 1889.

la lutte pour l'existence, fut traversée par quelques événements « extraordinaires » et quelques « aventures » qui exercèrent une influence sur son œuvre littéraire.

Il naquit dans une petite ville de la Lithuanie (Kopyl, gouvernement de Minsk) en 1836. Son père n'était pas riche, mais par ses connaissances profondes de la littérature talmudique, sa piété et son intelligence, il comptait parmi les membres les plus respectés de la communauté. Dans son roman de « Salomo fils de Rabbi Chaïm » (1), qui a un caractère d'autobiographie, Abramovitsch évoque en des termes émus la figure patriarcale de son père, juif de l'ancienne génération, qui souvent, à une heure matinale, réveillait son enfant pour étudier avec lui la Loi. Comme tous les enfants du ghetto, Abramovitsch fréquenta d'abord le cheder (école juive primaire), plus tard il alla à Vilna et à Minsk étudier dans les ieschibot (écoles talmudiques). Le souvenir des années passées dans ces écoles, des joies et souffrances qu'elles lui donnèrent dictèrent plus d'une page parmi les meilleures dans ses romans.

Il avait à peine quatorze ans quand son père mourut. Restée sans aucune ressource, avec une famille sur les bras, sa mère se remaria bientôt avec un juif qui tenait en location un moulin à eau, situé au bord d'un grand fleuve, au milieu d'une forêt épaisse, et toute la famille alla habiter le petit manoir qui se trouvait près du moulin. Pour tous voisins les habitants du manoir n'avaient que

1. *Schlöme Reb Chaïm's*, A bild vun juedischen leben in der Lito vun Mendele Mocher Sforim. Edition de la Hebrew American publishing Company, New-York, 1900, in-8°.

quelques familles paysannes qui demeuraient de l'autre côté du fleuve.

Les années passées dans ce milieu simple et naturel influencèrent profondément l'âme poétique du jeune homme. Tout en poursuivant ses études de la Bible et du Talmud, commencées au cheder et dans les ieschibot, et qu'il continuait maintenant sous la direction d'un professeur, il s'en allait souvent errer dans les bois, l'œil attentif au spectacle de la nature et l'oreille ouverte à tous les bruits qui la remplissent.

« C'est pendant mon séjour dans ce manoir solitaire et abandonné — écrit-il dans son autobiographie — que m'est apparue la muse, ma muse bien-aimée et qu'elle m'a fait conclure un pacte d'amitié avec les arbres, les oiseaux et les insectes de la terre. » C'est à ce pacte d'amitié que nous devons les plus originales descriptions de la nature qui existent dans la littérature du ghetto. Cependant les années passaient et il fallait songer à l'avenir du jeune étudiant en Talmud. C'est alors qu'un hasard le fit passer par une aventure assez étrange. Un juif, habitant de Kopyl, connu sous le nom d'Avremel le Boiteux et revenu dans le pays après un séjour assez prolongé dans les provinces du sud de la Russie, racontait des histoires miraculeuses sur la richesse et le bonheur des juifs qui habitaient ces contrées, et invitait ses auditeurs à y émigrer avec lui. C'était justement l'époque où beaucoup de juifs de la Lithuanie pauvre et épuisée, se rendaient dans les provinces de la Volhynie et de la Podolie où la plupart entraient comme précepteurs dans les maisons des juifs indigènes plus riches, mais moins instruits qu'eux dans la connaissance de

la Loi. Une tante d'Abramovitsch qui depuis longtemps faisait des efforts vains pour découvrir le séjour de son mari, qui, parti un jour, ne donnait plus de ses nouvelles, se décida à la suite des récits fantaisistes d'Avremel, à aller chercher son mari dans ce pays « nouvellement découvert ». Elle se fit accompagner non seulement par Avremel le Boiteux, qui, connaissant le chemin et en sa qualité de propriétaire du cheval et de la voiture, était comme le chef de l'expédition, mais encore par son neveu, alors âgé de dix-huit ans.

Ce dernier, pauvre et désœuvré, fut tenté lui aussi par la perspective de richesses et de bonheur qu'Avremel savait faire miroiter devant ses yeux éblouis. L'illusion de la tante et du neveu ne devait pas être de longue durée. Une fois éloignés de leur ville natale ils ne tardèrent pas à découvrir que le but véritable de l'homme auquel ils se confiaient n'était autre que de les faire mendier à son propre profit.

La pauvre femme, dont l'état de « délaissée » (Aguna) ne manquait jamais d'exciter la pitié des femmes juives, et le jeune étudiant pauvre devenaient en effet des moyens d'exploitation très productifs entre les mains d'un homme habile et avisé. Longtemps ils voyagèrent ainsi de ville en ville, toujours dans la direction du sud, faisant des détours considérables qui répondaient bien aux calculs d'Avremel, la femme toujours leurrée par l'espoir de retrouver au cours de ses migrations son mari perdu, et le jeune homme ayant peur de les abandonner et de rester tout seul dans un pays inconnu.

Un heureux hasard l'aida à sortir de sa situation diffi-

cile. Un jour la voiture dans laquelle il était assis en compagnie de sa tante et d'Avremel et qui venait de quitter la ville de Kamenetz-Podolsk en croisa une autre qui allait dans la direction inverse. Abramovitsch n'en crut pas ses oreilles quand il s'entendit tout-à-coup interpellé par son nom, par un des voyageurs de la voiture rencontrée. C'était cependant la vérité et c'était aussi le salut. L'homme qui l'interpellait ainsi était un ami d'enfance qui l'avait reconnu.

La vie errante fut interrompue et, sur l'invitation de son ami, Abramovitsch rentra dans la ville qu'il venait de quitter. Le monde spécial des mendiants juifs, qu'il avait eu l'occasion d'observer jusqu'à ses moindres détails au cours de son voyage en compagnie d'Avremel le Boiteux, fut plus tard décrit par lui dans un de ses meilleurs romans dont le titre *Fischke le Boiteux* (1), semble lui avoir été suggéré par le souvenir de l'homme à qui il devait en grande partie ses connaissances sur le sujet de son roman.

A Kamenetz-Podolsk, Abramovitsch connut le poète hébreu et judéo-allemand Gottlober, professeur dans une école gouvernementale pour les enfants juifs de la ville. Sous la direction de la fille aînée du poète (2), notre auteur s'adonna avec assiduité à l'étude de la langue et de la littérature russe et allemande.

1. Fischke der krumer. A maasse vun juedische orime leit vun S. I. Abramovitsch (Mendele Môcher Sforim). Edition de la Hebrew publishing Company, New-York (l'année n'est pas indiquée), in-8°.

2. Voyez A.-B. Gottlober. Sichrônes (erinneruugen ueber jued. schreiber un sforim) dans la juedische volksbibliothek, n. I, p. 254.

En 1856 il fut nommé professeur à l'école gouvernementale de Kamenetz et plus tard il s'établit à Berditchew, la ville la plus juive de la Russie, mais son livre *La Taxe*, publié en 1869 et dans lequel il critique certains abus de la vie communale, exaspéra tellement contre lui les chefs omnipotents de la communauté, que pour échapper à leur vengeance, il quitta la ville et s'en alla à Zhitomir qui, à cette époque, était un centre de la Haskala. En 1881 il fut nommé directeur de l'école communale juive (Talmud-Tora) d'Odessa, poste qu'il occupe encore de nos jours. En 1885 ses amis et admirateurs ont célébré le vingt-cinquième anniversaire de son activité littéraire (1).

Les premiers livres publiés par Abramovitsch furent composés en hébreu : ils traitaient surtout de questions de pédagogie et de littérature. L'auteur s'est acquis un mérite spécial auprès de la jeunesse studieuse par son histoire naturelle (2) traduite ou plutôt adaptée de l'allemand en hébreu. Un roman publié par lui en hébreu (*Les pères et les fils*, Zhitomir, 1868) et qui devait décrire la lutte entre la vieille et la jeune génération juive, n'eut qu'un succès médiocre ; il n'offre qu'un mérite historique.

C'est dans les romans judéo allemands que se manifestèrent pour la première fois toute la force et toute l'originalité du talent d'Abramovitsch. Dans la notice autobiographique que nous avons déjà eu l'occasion de citer, il nous raconte lui-même quels furent les motifs qui le décidèrent, lui, maskil, à rompre avec toutes les idées qu'on

1. V. Woschod, 1884. Décembre. L. Bienstock, *Un jour de fête pour la littérature en jargon*.

2. *Toldoth hateva*, 4 vol., 1862-1872.

professait dans son milieu sur le judéo-allemand, et par quelles luttes intérieures il a dû passer avant de se décider à devenir un écrivain « jargonnant ». Ce récit est tellement caractéristique aussi bien de la psychologie d'Abramovitch que de l'esprit général de l'époque où se place son activité littéraire, que nous croyons intéressant d'en citer quelques passages.

« Me voilà, dit-il, en évoquant les souvenirs des doutes qui l'accablèrent à ce moment décisif de sa carrière littéraire, me voilà qui cherche à pénétrer dans la vie intérieure de mon peuple pour la décrire ensuite dans la langue de la Bible. Mais n'est-il pas vrai que la plus grande partie de mon peuple ne comprend pas cette langue et ne connaît que le « jargon » ? A quoi bon tout le travail intellectuel et physique de l'écrivain, si ce travail ne profite pas à son peuple ? Et la question : « Pour qui est-ce donc que je travaille ? » me poursuivait sans cesse. Nos écrivains regardaient le « jargon » de haut en bas et n'avaient pour lui que du mépris. Si quelqu'un condescendait à composer quoi que ce fût dans le dialecte méprisé, il faisait tout son possible pour garder le secret autour d'un acte qui pouvait devenir pour lui une cause d'humiliation. L'idée qu'en écrivant en judéo-allemand je soulèverai contre moi l'opinion publique m'a beaucoup inquiété, mais la conscience de l'utilité de mon acte a finalement eu le dessus sur le sentiment de fausse honte et je me suis dit : adviénne que pourra ! je lutterai au premier rang pour le « jargon » et je servirai mon peuple » (1). C'est ainsi, que poussé par l'idée d'être utile à la

1. Sefer Sikoren, *loc. cit.*

majorité de ses frères et sœurs, Abramovitsch s'est mis à composer en judéo-allemand. Il serait peut-être aussi juste de supposer qu'en dehors de ce motif utilitaire, l'instinct inconscient de l'artiste l'ait poussé lui aussi à décrire la vie pittoresque du ghetto dans la langue même où cette vie se manifeste de préférence.

Le roman par lequel Abramovitsch a débuté dans la littérature judéo-allemande : « Le petit homme ou la biographie de Isaac Abram Takif » (1) a été publié pour la première fois dans la revue judéo-allemande *Kol Mevasser* qui commençait à paraître à Odessa en 1863 sous la direction de Zederbaum, rédacteur du journal hébreu *Hamélit*z. Dans ce roman, de même que dans le drame en cinq actes intitulé : « La taxe ou la bande des bienfaiteurs de la ville » (2), qu'il a publié en 1869, l'auteur s'attaque aux abus de la vie communale juive, et surtout à ceux qui se rapportent à l'impôt sur la viande et sur les bougies. Un des chefs les plus connus d'une communauté juive raconte dans le *Petit Homme*, sous la forme d'une autobiographie, comment il est arrivé à occuper parmi ses concitoyens une situation unique, aussi honorable que lucrative. Dès son enfance il s'est appliqué à apprendre l'art d'être un petit homme, de flatter les forts, d'écraser les faibles, de ne s'arrêter devant rien dès qu'il s'agit de ses intérêts égoïstes, mais surtout de se donner toujours l'air d'un bienfaiteur, d'un homme qui ne pense qu'à l'utilité publique. Dans *La taxe* ce

1. *Dos kleine menschel ioder die lebensbeschreibung vun Avrohom Izchko Takif.*

2. *Die taxe oder die bande stadt-baaletoweth.*

n'est plus un homme, c'est toute la bande des « bienfaiteurs » qui monte sur la scène. Un Spodek, un Tam, un Standhaft et tous leurs acolytes n'ont d'autre occupation que les affaires publiques et n'y perdent jamais leur compte. Ils ne sont élus par personne, leur seul titre à exploiter le peuple est celui de « beaux juifs » c'est-à-dire de juifs qui connaissent la Loi, qui sont pieux, d'une santé délicate ou plutôt qui se donnent l'air d'être tout cela.

Celui qui aspire à être admis dans leur compagnie se réclame avant tout d'être lui aussi « un beau juif ». « Laissez-moi aussi sucer un os, se lamente l'un d'eux, les larmes aux yeux, ne suis-je pas aussi « un beau juif ? » La première qualité « du beau juif » c'est d'être un Tartuffe parfait. Dans *Spodek* (1), Abramovitsch en montre un d'une force et d'une habileté vraiment remarquables. Jamais, dans les situations les plus critiques, il ne perd son sang-froid, jamais, même devant ses complices, il ne s'oublie jusqu'à élever la voix : n'est-il pas accablé de toutes sortes de maladies qui sont aussi parmi les attributs du « beau juif », mais surtout jamais il ne manquera de gémir et d'essuyer une larme sur la dureté de l'exil. Et plus le soupir est profond, plus les larmes sont abondantes, plus le coup qu'il porte est perfide. On délibère dans une réunion de « bienfaiteurs » sur la manière de répartir les 100.000 roubles qu'à leur demande le gouvernement vient d'accorder soi-disant pour les besoins de la communauté. On banquette joyeusement, chacun montre la somme que la ville « lui doit », quand tout à coup la nou-

1. Spodek, héros de *La taxe* cité plus haut.

velle arrive que le gouvernement a expédié un contrôleur pour vérifier les comptes. A cette nouvelle foudroyante, Spodek reste atterré : « Hélas, que l'exil est donc dur ! Voilà qu'on nous envoie un contrôleur ! C'est à cause de nos grands péchés que nous sommes dans l'exil. Que Dieu — son nom soit loué — ait pitié de nous ! » et sur un ton moins emphatique, mais très significatif il ajoute : « Avec l'aide de Dieu on pourra s'arranger. Comprenez-vous ? » « Nous comprenons très bien, nous comprenons très bien », répond toute la compagnie (1) Et ils ont bien compris. Après tout, le fonctionnaire n'est-il pas un homme lui aussi, et il y a des accommodements avec tout le monde.

Abramovitsch excelle à mettre en scène la masse du peuple, ouvriers, artisans, tous ceux qui peinent et qui doivent supporter tous les impôts créés par les « beaux juifs », peuple bonhomme, aimant les belles phrases, parlant un langage pittoresque et imagé, facile à s'indigner, mais en même temps manquant d'organisation, de chefs honnêtes et persévérants et qui, après un instant de révolte, prend peur, retombe dans son ancienne apathie et continue à recevoir les « bienfaits » des innombrables Spodek.

L'homme d'action dans ce drame est représenté par un jeune maskil, Wecker, ancien employé chez Spodek, qui, indigné par la scélératesse du chef de la communauté et ému par les scènes de tristesse et de douleur dont il est le témoin, déclare la guerre à tous ces abus et, dans des harangues publiques, invite le peuple à se révolter et à secouer le joug

1. *La taxe*, acte II, scène III.

des parasites qui l'exploitent. Malheureusement, les échecs qu'il subit dans sa propagande, l'indifférence des uns, la pusillanimité des autres, l'ignorance de tous ont vite fait de le décourager. Il quitte la ville et, sur le conseil de son ami Pikholtz, il va entrer à l'université pour étudier la médecine et devenir un homme utile à la patrie et aux autres hommes.

Wecker s'en va pour ne plus revenir, il secoue de ses pieds la poussière de sa ville natale et lui dit adieu pour toujours. Pour toute consolation, il met son espoir dans le gouvernement bon, pieux et noble qui jettera sur la ville un regard de miséricorde et de justice, la prendra sous sa protection, en chassera l'injustice et introduira des habitudes d'ordre et de régularité.

La lutte contre « les mauvais bergers » est la tendance du *Petit homme* et de *La taxe* et elle est représentée dans toutes les œuvres d'Abramovitsch. De quelque côté qu'il dirige son regard il voit toujours apparaître les bienfaiteurs, les beaux juifs, les affameurs publics qui, par les impôts élevés dont ils frappent les objets de première nécessité, enlèvent la nourriture de la bouche du peuple, ruinent sa santé et celle de ses enfants. Mais pendant que dans ces deux écrits à tendance Abramovitsch ne semble voir tout le mal de la vie juive que dans les abus communaux et le salut dans la lutte contre ces maux, nous le voyons plus tard, dans ses autres livres, élargir le problème et le poser avec une ampleur jusqu'alors inconnue dans la littérature maskilite.

Dans le livre intitulé « *La jument ou la protection des animaux, histoire trouvée parmi les papiers d'Isrolik le*

fou » (1873), il conçoit un roman allégorique de la vie juive d'une puissance vraiment remarquable.

Isrolik est un jeune homme qui, à force de préparer jour et nuit ses examens universitaires, est arrivé à un état de nervosité qui le rend sujet à des hallucinations. Un jour, en se promenant aux environs de la ville il est témoin d'une scène qui l'impressionne profondément. Une pauvre jument maigre, le corps couvert de plaies et de boue, passe au galop devant lui, suivie de toute une bande de gamins qui lui jettent des pierres, crient, sifflent, excitent les chiens à sa poursuite. Isrolik, pris de pitié pour la pauvre bête, croit de son devoir d'intervenir en sa faveur, d'autant plus que depuis longtemps il est fier d'être membre de la Société protectrice des animaux. Mais tous ses efforts pour arrêter les gamins restent vains. Les uns continuent leur course sans même faire attention aux prières et menaces qu'il leur adresse, les autres, daignant l'écouter un instant, lui répondent que la jument mérite bien son sort parce qu'en paissant dans les prairies, elle empiète sur les droits des animaux du village.

C'est en vain qu'Isrolik leur montre toute la cruauté et l'injustice de leur acharnement contre une pauvre bête malheureuse. Ne voient-ils pas, devant eux, les chevaux aristocratiques, ceux qui ne travaillent pas et ne font que manger, non seulement se promener dans les prairies, mais faire irruption dans les champs et fouler de leurs pieds le produit du travail humain ? Triste, le cœur serré d'un sentiment de pitié, Isrolik erre dans le bois. Il va chercher dans la ville une botte de foin qu'il

apporte à la bête traquée. Il trouve cette dernière dans un ravin, enfoncée jusqu'au cou dans la boue, efflanquée, n'ayant rien que la peau et les os, et, sauf le souffle qui anime légèrement ses côtes, donnant l'impression d'une charogne. Isrolik lui dit quelques mots de consolation et lui porte le foin sous les dents. Mais quel n'est pas son étonnement et son effroi à la fois, quand tout à coup il voit la jument ouvrir la bouche et lui adresser la parole en langue humaine ! Toutes les histoires qu'il a entendues conter sur les démons lui reviennent à l'esprit et déjà il se croit perdu.

Mais la jument, qui a deviné sa peur, le tranquillise en quelques paroles. Est-ce la première fois qu'on voit une bête parler ? N'y a-t-il pas le cas de l'ânesse de Balaam et d'autres ? Et, d'ailleurs, continue-t-elle, ce n'est pas une jument qui te parle.

« Je vois — raconte Isrolik le fou dans ses papiers — fixés sur moi deux yeux qui ont une expression de douleur et de fatigue, en même temps que celle d'une prière et d'une bonté infinie. On dirait, à la vérité, les yeux d'un homme faible, malheureux, offensé, traqué, qui nous regarde en silence, sans prononcer un mot, et ses yeux seuls disent les souffrances de son âme, chaque regard crie, implore, demande justice et nous déchire le cœur.

« Je regarde plus attentivement, pas de trace de jument, devant moi est un visage d'homme. Comment, par quels moyens ?

« — Et cet état dure-t-il depuis longtemps ? demandé-je.

« — Hélas, aussi longtemps que l'exil (1). »

1. « Die kliatsche oder zaar baale hachaïm. A maasse wos hot sich ver-

Et, à la prière d'Isrolik, cet étrange interlocuteur lui raconte l'histoire de sa vie. La jument d'aujourd'hui n'est qu'un prince transformé en bête de somme par des ennemis sorciers. Depuis longtemps elle erre dans le monde, exposée à tous les coups, toujours sous le joug, exploitée, chassée de partout, justement surnommée « la jument errante ».

La nuit est depuis longtemps venue quand Isrolik prend congé de la jument, mais cette entrevue ne sera pas la dernière. Il échoue aux examens ; son état d'excitation s'aggrave, et dans une nouvelle hallucination il revoit la pauvre bête toujours poursuivie et frappée. Il la console et veut la sauver. Finalement, Asmodaï, le chef des démons, apparaît lui-même en personne. Isrolik est enlevé par le démon et, attaché à son manteau, s'envole dans les airs, d'où son regard peut découvrir tout ce qui se passe dans le monde. Il se cache la figure à la vue de toutes les injustices et de tous les actes de sauvagerie dont il est témoin et le démon lui explique triomphalement par quels moyens il domine les hommes et comment surtout il réussit à faire traquer la « jument errante ».

Mais, arrivé dans son royaume, Asmadaï apprend une triste nouvelle : un de ceux qui parmi les juifs savaient le mieux exploiter la jument, un « beau juif », un « bien-facteur » vient de mourir. Le parti d'Asmadaï est vite pris : Isrolik devra remplacer le « beau juif » qui vient de disparaître. Il montera la jument, elle est très docile et

walgert zwischen die kswim vun Isrolik dem meschugenem by Mendele Môcher Sforim ». Ed. de la Hebrew publishing Company, New-York, 1906, in-8°, p. 18.

bientôt il sera un cavalier comme les autres. Pressé par Asmadaï, Isrolik va consentir, le voilà déjà sur le dos de sa bête, mais un soupir poussé par celle-ci lui rappelle tout ce qu'il sait sur son sort malheureux. Il résiste au démon et refuse le serment demandé. Asmadaï se fâche, le prend par les cheveux et de toute sa force le jette à terre.

— Nous tombons, nous tombons, criai-je avec effroi.

— N'aie pas peur, me répondit la jument, quand je tombe, je me relève de nouveau. Plus d'une fois je suis tombée et cependant je n'ai pas péri (1).

En ouvrant les yeux, Isrolik se vit couché sur le plancher, près du lit. Sa mère a les yeux en larmes et aidée par d'autres personnes, tâche de le soulever.

L'idée allégorique qui a présidé à la composition de *La jument*, et qui consiste à présenter le peuple juif comme un prince transformé en bête, n'est certes pas nouvelle (2). Mais ce qui est admirable dans ce livre, c'est la forte conception du problème juif qui y apparaît, et surtout le talent avec lequel l'auteur a su, durant plus de cent pages, nous présenter cet être singulier, tantôt homme, tantôt animal, l'un et l'autre à la fois et qui dans chaque mot, dans chaque attitude, reste fidèle à lui-même. *La Jument* est un type que nous voyons de nos yeux, que nous suivons dans ses discussions, un type d'une grande vérité psychologique. Le talent d'Abramovitsch pour « humaniser » le monde animal que nous aurons encore l'occasion d'analyser, se manifeste dans chaque page de ce livre si original.

En face de Isrolik, le jeune enthousiaste, qui a toujours

1. *Ibid.*, p. 113.

2. V. Heine, *Die Königin von Sabath*.

sous la main de nouveaux conseils, qui croit au progrès, qui croit à la lumière, la jument conserve l'attitude réservée et comme ironique d'un être qui en a vu bien d'autres. « Histoires vieilles, chansons d'antan, dit-elle, que j'ai déjà entendues chanter dans le monde à des époques différentes. »

Certes, les temps sont devenus meilleurs, mais quelle tristesse encore dans cette amélioration ! « Il y avait des temps où on ne faisait que me chasser, où on ne m'accordait pas un instant de répit. Maintenant, au moins, je me repose un peu ici. Qu'il est doux de coucher dans le marécage et d'y reposer ses vieux os malades (1) ».

Quand Isrolik la voit dans cet état résigné, quand il l'entend gémir non sur la profondeur de la chute, mais parce qu'elle a déjà fini de manger tout le foin qu'il lui a apporté, son indignation n'a pas de bornes.

Est-ce là une attitude digne d'un prince tombé, est-ce là l'être tragique à l'affranchissement duquel il a voulu consacrer ses forces ? Mais la jument lui répond sur le même ton tranquille et résigné : « Ah ! tu as beau dire ! dit-elle en secouant la tête. Si un autre que moi avait été transformé en jument pendant tant d'années, si un autre avait eu à supporter tant de souffrances et de misères du premier venu, toujours tourmenté, frappé et blessé, ma foi, il y a longtemps qu'il aurait perdu toute raison et tout sentiment et jusqu'à la faculté de parler et serait devenu une vraie, une véritable jument (2). » — « Mon sort, dit-elle à Isrolik dans le bois, pendant que l'orage éclate,

1. *Ibid*, p. 23.

2. *Ibid*.

ressemble jusqu'en ses moindres détails à celui de mon vieux camarade Hiob. Quand Dieu l'a remis entre les mains du Diable il lui a dit : « Diable, fais avec lui tout ce que tu veux, frappe-le sans merci, blesse et brûle son corps, mais prends garde de ne pas toucher à son âme (1). »

Le prince maudit croit bien à sa délivrance future, mais elle ne s'accomplira que le jour où il n'y aura plus de mal au monde, où les hommes deviendront meilleurs et plus intelligents et où les larmes seront essuyées sur tous les visages. « Comme il faudra attendre longtemps, soupire Isrolik, auras-tu la force de supporter jusqu'au bout ? » (2)

Isrolik, dès qu'il a fait la connaissance de la jument, sollicite en sa faveur la société pour la protection des animaux, et il communique à la bête la réponse qu'il a reçue. Dans une discussion qui s'engage à ce propos entre Isrolik et la jument, l'auteur met dans la bouche de cette dernière ses ironies et ses indignations contre la Haskala et, en général, contre les prétendus amis du peuple juif qui sans cesse lui conseillent de faire telle ou telle chose afin de mériter son émancipation.

La société pour la protection des animaux, dans sa réponse à Isrolik, lui fait savoir que ce n'est pas la première fois qu'elle a à s'occuper de cette jument. Si elle a reçu beaucoup de demandes en sa faveur, par contre elle a reçu aussi de nombreuses plaintes contre elle. On se plaint de sa conduite : souvent elle frappe et mord les petits

1. *Ibid.*, p. 46.

2. *Ibid.*

enfants. Elle est malpropre, souffre d'une maladie contagieuse et il est dangereux de la laisser dans la société des autres animaux. Elle n'est bonne que pour certains travaux peu avouables. Il est donc nécessaire de la tenir par la bride et de lui faire sentir de temps en temps le fouet. Le comité de la société, après avoir entendu le pour et le contre a nommé une commission qui a formulé l'avis suivant : « Avant tout, écrit-elle, il faut enlever sa plique à la jument pour qu'elle devienne un peu plus propre, s'occuper de sa mauvaise éducation, lui apprendre à marcher au pas, etc. »

Et ce ne sera qu'après qu'elle aura appris tous les tours que fait la jument savante, que la société pourra la prendre sous sa protection et empêcher qu'on la traite d'une façon si brutale. En attendant, il est indispensable de l'éloigner des champs de blé et cela dans son propre intérêt parce qu'on l'accuse, à tort ou à raison, de fouler les champs (1).

Pendant toute la lecture de la lettre, la jument resta silencieuse. De temps en temps seulement, aux passages les plus éloquents, elle se disait à elle-même : « Des phrases, des phrases ; ce siècle, vraiment, mérite d'être surnommé le siècle des soupirs, des mots et du bavardage (2). »

Isrolik alors, dans un discours enflammé, se mit à lui commenter la lettre de la société. Ne doit-elle pas se sentir heureuse d'apprendre qu'on va enfin se mettre à l'instruire, à l'initier à la Haskala, au progrès ? L'instruction n'est-elle

1. *Ibid.*, p. 68.

2. *Ibid.*, p. 77.

pas la condition première de tout bonheur ? La Haskala c'est la lumière, et l'ignorance c'est l'obscurité. « Si vous voulez et obéissez, dit-il en terminant son long discours par une citation de la Bible, vous mangerez le bien de la terre », puis épuisé par son effort oratoire, le front couvert de sueur, le cœur gonflé d'amertume, il se jeta sous l'ombre d'un arbre.

Cependant, la jument, sans même attendre la fin du discours, s'était tout à coup levée et tranquillement brou-tait l'herbe, ne daignant même pas jeter un regard du côté d'Isrolik. Cette attitude méprisante mit le comble à l'exaspération du jeune enthousiaste. De mauvaises pensées lui vinrent à la tête. « Non, se dit-il, après tout les hommes ont bien raison. Cette jument n'a que ce qu'elle mérite. Et il serait vraiment insensé de ma-part de continuer à m'occuper d'elle. Je n'ai qu'à attendre ici jusqu'à ce qu'il soit grand jour et alors je m'en irai seul, oubliant même de lui dire au revoir. Qu'elle devienne ce qu'elle pourra. Nous n'appartenons plus l'un à l'autre (1). »

Par ces paroles qu'il met dans la bouche du maskil, ami improvisé du peuple qui ne veut qu'attendre le jour pour s'en aller suivre sa propre destinée, Abramovitsch souligne ce qu'il y a d'égoïsme et d'individualisme au fond de la pensée maskilite qui sépare sa cause de celle du peuple. Et cette méfiance à l'égard du maskilisme se manifestera encore plus nettement quand, à la fin du livre, l'auteur fera monter Isrolik lui-même sur le dos de la jument, son ancienne protégée. C'est ainsi que le rôle d'un Wecker,

1. *Ibid.*, pp. 75-76.

quittant pour toujours sa ville natale, qui dans *la Taxe* apparaissait comme une fin digne et normale d'une carrière maskilite, se montre à nous sous un nouveau jour dans *la Jument*, composée cinq ans plus tard.

Cependant, Isrolik ne devait pas s'en aller sans avoir à entendre quelques vérités amères sur le compte de la Haskala et de ses partisans. En effet, l'indifférence, toute d'apparence de la jument, ne tint pas longtemps devant les reproches immérités que sans cesse elle s'entendait adresser et, rompant le silence, elle éclata à son tour en paroles amères :

« Mille tonnerres ! Puisque tu me forces à parler, je te dirai que tu me parais vraiment drôle avec toutes tes lettres et tes discours. C'est à se demander si tu n'es pas devenu fou tout à fait ? On prétend, dis-tu, que je dois m'instruire. Mais d'abord, réponds-moi, toi qui es sage, pourquoi est-ce à moi seule qu'on adresse cette demande ? N'y a-t-il pas sur la terre beaucoup de chevaux sans instruction, tout à fait simples, qui n'ont reçu aucune éducation, et j'ai toutes les raisons du monde de vouloir être dans la même situation qu'eux. Et ensuite, s'il est vrai que je ne connaisse pas tous les tours des chevaux instruits et aristocratiques, il serait injuste, je crois, de prétendre que je manque tout à fait de connaissances, est-il vraiment nécessaire pour chaque cheval de posséder un diplôme ? Et encore, si je ne sais pas lever les jambes et marcher au pas comme ces chevaux-là, par contre ne suis-je pas plus utile que ceux qu'on n'emploie que pour la promenade ou la chasse, moi qui ne cesse de travailler et de trainer des fardeaux bien lourds. A quoi, sinon à travailler, ai-je usé ma force, la santé de mou

corps ? Et, quoi qu'on dise, je sais, moi, que mon travail, mes efforts, ont été d'une grande utilité. Mais surtout, dis-moi, quels rapports y a-t-il entre le manger, la satisfaction des besoins élémentaires de l'existence et l'instruction ? De quel droit peut-on empêcher un être de manger, de respirer librement tant qu'il n'aura pas passé par ce que vous appelez l'instruction ».....

« Et puisque nous en sommes là, je te dirai même que je n'ai que faire de ta pitié. Je ne veux pas de tes efforts pour apitoyer les hommes sur mon sort, leur montrer combien je puis leur être utile. Quand quelqu'un a pitié de moi, c'est comme si je ne vivais que de sa faveur ; il a bien le droit d'exister, lui, quant à moi, si j'ai encore le souffle, je lui dois être reconnaissante. Et quand un autre me laisse vivre parce que je lui suis utile, c'est donc pour lui que je suis venue au monde. Eh bien ! moi, vois-tu, je veux vivre comme tout le monde et avoir le droit d'exister pour moi-même, le comprends-tu, mon bienfaiteur, mon protecteur très généreux. Sur votre pitié et sur votre égoïsme calculé je ne saurais me reposer. Demain, mille diables, ton cœur s'endurcira, tu seras mal disposé ou bien c'est moi qui ne serai pas en état de te fournir la quantité de tuiles exigée, et te voilà fâché, en colère, et c'en sera fait de moi ! Quand vous me traiterez avec justice, comme vous traitez les autres, alors, vois-tu, nous pourrons causer de tes tours de force. Quand la vie va bien, quand on est à la joie, pourquoi ne pas penser à cela aussi ? Mais alors, ma foi, tu n'auras pas besoin de t'épuiser en discours. Qu'en penses-tu, mon maître (1) ? »

1. *Ibid.*, pp. 77-80.

Le chapitre qui contient cette réplique amère porte le titre significatif : *On ne danse pas à jeun* (1). Cette idée du *primum vivere, deinde philosophari* passe comme un leit-motiv dans toutes les autres œuvres d'Abramovitsch que nous aurons encore à étudier. Abramovitsch a été, en effet, le premier et le seul parmi tous les écrivains massilites qui ait posé le problème de la pauvreté *matérielle* du peuple juif. Il a compris que plus encore que de son ignorance, le peuple souffre de n'avoir pas de quoi vivre, de manquer d'air et de ce que toutes les sources de l'existence lui sont fermées. Il a vu les « bienfaiteurs », tous les parasites de la vie juive et dans son amour pour le peuple, il leur a voué une haine farouche et implacable. Mais bientôt regardant au fond du mal, il n'a pas tardé à découvrir que tout ce « parasitisme » n'est que le symptôme d'une maladie beaucoup plus grave ; que toutes ces excroissances de la vie du peuple proviennent de ce que son organisme tout entier privé, dans la réclusion du ghetto, d'air, de soleil et de nourriture, s'est anémié, manque de résistance et est devenu accessible à toutes les maladies.

Asmadaï, le démon ingénieux qui connaît le bien pour mieux faire le mal, ressent un malin plaisir, au moment où il enlève Isrolik, à lui démontrer quelle est la véritable maladie de la jument et combien sont vains les moyens avec lesquels Isrolik et ses semblables espèrent pouvoir la guérir. Il a assisté en témoin invisible à la discussion d'Isrolik avec la jument et voilà ce qu'il lui dit à ce propos :

1. « Kein tanz geht nicht var kein essen. »

« Rends-toi donc compte de ce que tu fais. Tu as devant toi une jument affamée, traquée à mort, qui a le besoin le plus urgent d'un peu de repos, d'un boisseau d'avoine, d'une botte de foin, et tu ne penses qu'à lui faire apprendre les sciences et à fourrer dans sa tête des tours de force. Et ne crois pas que tu sois le seul dans ton cas, j'en connais beaucoup d'autres qui font les mêmes discours que toi devant des êtres misérables et affamés (1). »

Et Asmodaï lui parle de tous ceux qui s'attaquent aux maux de la vie juive : les uns critiquant l'ignorance des maîtres d'école ; les autres l'existence d'une classe si nombreuse d'intermédiaires de mariage, de fainéants qui passent toute leur vie dans la synagogue et sont à la charge de l'assistance publique ; d'autres encore qui crient au voleur contre les percepteurs d'impôts et contre tous les autres « bienfaiteurs ».

« Mais toutes ces attaques qui durent depuis si longtemps ont-elles amélioré en quoi ce soit l'état des choses ? Et comment pourraient-elles le faire, puisque la vie elle-même est contre elles ? Quels sont, en effet, les maîtres de vos enfants ? C'est un grand, un très grand nombre d'hommes qui veulent manger et vivre et qui n'ont pas d'autre moyen de gagner leur vie qu'en devenant les maîtres de vos enfants. Quels sont les intermédiaires de mariage, les fainéants des synagogues ? Encore une fois des hommes qui ne peuvent vivre que sur votre sottise ; et les percepteurs d'impôts, les « bienfaiteurs de la ville » sont-ils autre chose que de petits hommes qui

1. *Ibid*, p. 85.

mourront de faim le jour même où ils cesseront de vous accabler de leurs « bienfaits » ? Vous vivez l'un de l'autre, vous vous nourrissez l'un avec l'autre et vous devez fatalement vous dévorer, vous empoisonner réciproquement (1). »

Asmodaï connaît bien le moyen d'échapper à ce cercle vicieux que présente la vie matérielle et morale du ghetto.

« Si vous viviez comme tout le monde, si la vie était devant vous largement ouverte, toutes ces choses cesseraient d'elles-mêmes et vous seriez sauvés une fois pour toutes (2). »

Mais l'ennemi veille !

« Tant que je vivrai, moi, Asmodaï, cela ne sera pas. Vous n'aurez pas d'issue, vous n'aurez pas de moyens de subsistance. Mangez-vous, dévorez-vous l'un l'autre, avalez-vous entre vous comme les poissons, mordez-vous, déchirez-vous fraternellement et que le diable vous emporte tous (3). »

Et cette réalité tragique de la vie juive qu'Asmodaï lui expose dans un langage de haine triomphante, apparaît aux yeux d'Isrolik lui-même dans une vision où se manifeste un des côtés les plus caractéristiques du talent d'Abramovitch : un lyrisme des plus profonds associé à un sentiment de la réalité des plus aigus.

Isrolik est dans le bois, le matin, après une nuit d'orage passée dans la société de la jument. Tout autour d'eux est frais et doux, le bois a l'air d'un fiancé qui a mis des habits neufs en attendant la chère fiancée, — le soleil — qui ne

1. *Ibid.*, pp. 86-88.

2. *Ibid.*, p. 88.

3. *Ibid.*, p. 88.

tardera pas à venir. Le rossignol, musicien célèbre, a accordé son instrument pour jouer une chanson de bienvenue. Le voilà qui commence et, sous le charme de sa mélodie, les pensées d'Isrolik se mettent pour ainsi dire à danser une ronde et son imagination lui présente mille choses familières et tristes. Les harmonies de la musique deviennent toujours plus élevées, plus profondes et les pensées d'Isrolik montent elles aussi, lui consumant le cerveau. Son cœur soupire, sanglote, se rappelle toutes les souffrances, tous les maux de la vie. Quelle mélodie triste, poignante !

Isrolik se croit à un mariage, au moment où le Badchen, sur un ton larmoyant, rappelle aux jeunes mariés toutes les misères de leur vie passée et tout ce qui peut les attendre de triste et de navrant dans l'avenir. Il croit entendre la voix du Badchen lui disant qu'il est un orphelin, sans père ni mère. Un orphelin, lui dit-on, doit toujours beaucoup supporter de la part de tout le monde. « Pleure, Isrolik chéri, pleure ; petit musicien, joue ! » Isrolik ferme les yeux, son visage est inondé de larmes et dans son esprit les pensées tristes montent, montent toujours. Il supplie le musicien de ralentir sa mélodie. « Pitié, rossignol, pitié ! une corde vient de se casser dans mon cœur... »

Isrolik réfléchit sur la vie.

« Je me suis figuré une journée dans ma ville natale, comment et à quoi les hommes la passent, comment ils se couchent et comment ils se lèvent. Je me suis figuré une matinée : des juifs se lèvent et soupirent. Ils ne savent que faire, que commencer, comment se nourrir. Leurs vi-

sages sont pâles, leurs fronts ridés, leurs yeux sans cesse en mouvement, comme s'ils cherchaient quelque chose à quoi s'accrocher, sur quoi s'appuyer, pour ne pas être noyés dans les vagues de la journée. Ils gémissent, poussent des soupirs et froncent les sourcils... Je me suis figuré le marché, tel qu'il est avec ses affaires et ses hommes : des marchands de bric-à-brac, maigres, affamés, des marchands d'habits courbés en dix, errant sur la place le cœur angoissé, observant et évaluant dans leur esprit les habits de chaque passant, ne perdant pas de vue quiconque a les souliers, le pantalon ou le veston déchirés, devinant par un flair aiguisé toutes les maisons de la ville où il y a des habits reprisés ou le moindre chiffon à vendre...

« Je me suis figuré des hommes pâles, morts, courant comme des rats empoisonnés, mettant leur nez partout et flairant. Peut-être trouveront-ils un morceau de pain, peut-être attraperont-ils quelque chose. Chacun est préoccupé, la tête de chacun travaille, chacun mord sa lèvre, fait des projets et réfléchit, chacun, ayant le couvre-chef sur le sommet de la tête, court et a l'air de se trouver dans un monde fantaisiste... »

Je me suis figuré toutes sortes de boutiques et de petites boutiques, des voiturettes et des tables à marchandises, vingt marchands se querellant à propos d'un seul client, chacun le tirant de son côté, lui promettant des avantages inimaginables et chacun perdant les yeux de la tête avant de vendre pour un sou. Les clients et les vendeurs marchandent les uns et les autres, jurent sur leur foi, sur la vie de leurs femmes et de leurs enfants, sur leur part dans

l'autre monde et n'ont pas plus de confiance les uns dans les autres que des chiens. Ils se séparent et en s'en allant ils se jettent des regards obliques, question de savoir qui reviendra le premier. Ils reviennent sur leurs pas, continuent à marchander, à jurer, jusqu'à ce que finalement l'un réussisse à tromper l'autre.

« Je vois un tas de pauvres, de mendiants de toutes sortes, des fainéants, des maitres d'enfants ignorants, des hommes qui se sont mariés cette année, ou il y a un an, ou il y a dix ans et qui continuent à être à la charge de leurs beaux-pères. Tout-à-coup j'entends dans la rue des musiciens qui jouent, des gamins courent en avant, faisant du bruit et derrière marche un public nombreux. Des bougies sont allumées. C'est une noce qui se rend à la synagogue pour consacrer le malheur d'un jeune homme et d'une jeune fille qui ne savent rien encore de la vie. Jusqu'à une heure bien avancée de la nuit, de nouvelles noces se succèdent sans cesse et le nombre des mariages conclus devient énorme. De vieilles femmes battent des mains, des parents dansent, le public s'amuse, il est tout à la joie.

« Mes félicitations, les juifs, pour ces nouveaux mendiants tout frais. Mes félicitations pour ces nouveaux tas de fainéants, pour ces nouveaux candidats au rôle de maitres d'enfants, de quémandeurs, d'hommes passant tout leur temps à la synagogue, de juifs hémorroïdaires. Mes félicitations pour ce nouveau paquet de linge malpropre : tous vos petits hommes, sales, paresseux, bons à rien. Mes félicitations pour toutes ces sangsues nouvellement arrivées. Préparez, les juifs, du sang, préparez surtout de l'argent, de l'argent.

Par pitié, rossignol, assez. Mon cœur se déchire, toutes les cordes à la fois craquent et se cassent (1). »

Nous avons déjà vu plus haut que si les conditions de la vie intérieure du peuple juif inspirent à Abramovitsch des pensées pessimistes, la situation extérieure ne lui apparaît pas sous un jour moins sombre. Et la première est telle à cause de la seconde. Parmi les scènes sauvages dont Isrolik est témoin au cours de son vol, figurent aussi des massacres de juifs, des « pogromes » que l'auteur, à cause de la censure, a cru plus prudent de placer dans une ville roumaine.

Au moment de la publication de *La Jument* (1873), le mouvement libéral en Russie était assez fort encore, les intellectuels juifs rêvaient d'une assimilation prochaine et les massacres semblaient relégués pour toujours parmi les souvenirs d'un passé triste, mais définitivement clos. Malheureusement, moins de dix ans après la publication du livre, la note discordante de pessimisme qu'Abramovitsch a jetée dans le concert de la littérature juive de cette époque apparaît comme la seule vraie, et les événements qui ont eut lieu depuis 1881 ne devaient que trop la justifier.

Cependant, le vrai mérite d'Abramovitsch est moins dans sa conception de la vie juive que dans son talent artistique qui arrive à un point culminant dans ceux de ses romans où la tendance ne se manifeste que d'une façon indirecte et qui sont avant tout des tableaux sincères et réalistes de la vie du ghetto.

C'est dans ces romans et surtout dans les deux meil-

1. *Ibid.* pp. 48-56.

leurs *Fischke le boiteux* (1) et *L'Anneau porte-bonheur* (2) qu'Abramovitsch se montre un observateur fidèle et un peintre original et que se manifeste d'une façon exquise ce qui fait l'originalité profonde de son œuvre : l'humour incomparable de Mendele Môcher Sforim.

Mendele Môcher Sforim (Mendele le colporteur) est le pseudonyme dont sont signés tous les écrits judéo-allemands d'Abramovitsch, mais ce n'est pas qu'un simple pseudonyme littéraire. Avant de créer les personnages à proprement parler de ses romans, la fantaisie d'Abramovitsch en a conçu un qui devait les marquer tous au coin de sa personnalité originale, et ce personnage n'est autre que Mendele le colporteur, l'auteur ou au moins l'éditeur présumé de tous ces romans, derrière lequel Abramovitsch a su cacher non seulement son nom, mais dans une certaine mesure sa personnalité même.

Mendele est un juif de l'ancienne génération, son aspect extérieur ne le distingue en rien des juifs qu'on rencontre dans les ghettos, au marché ou à la synagogue. Par son genre de commerce il se rapproche un peu du monde religieux, car parmi les livres qu'il colporte dominent ceux qui ont un caractère rituel. Quand il arrive dans quelque ville ou bourgade, avec sa voiture attelée à un cheval bien misérable, c'est ordinairement près de la porte de la synagogue qu'il s'installe avec sa marchandise ambulante.

1. Première édition en 1869 à Zhitomir.

2. *Dos wünschfingerl. A matone far die liebe juedische kinder von Mendele Môcher Sforim*. Ed. Hebrew publishing Company (l'année n'est pas indiquée) in-8°. Première édition à Varsovie en 1860. Voyez *Sefer Sikoren*, l'autobiographie d'Abramovitch.

Au début de ses romans il a l'habitude de rendre grâce « au Créateur du monde qui lui a donné la santé et la force, etc. », selon la coutume des auteurs de livres religieux. Comme tous les juifs, Mendele a une famille nombreuse, il a toujours l'air affairé et s'est déjà essayé à d'innombrables métiers.

Mais malgré son aspect fruste et sa situation très modeste, Mendele est plus malin qu'on ne le croirait. « Souvent, dit-il de lui-même, en regardant j'ai les yeux un peu fermés, comme un myope, et quand je pince les lèvres j'ai l'air d'un homme qui sourit ironiquement » (1). Mais avec ses yeux à demi-fermés, Mendele voit nettement beaucoup de choses que d'autres n'apercevraient même pas et son sourire ironique est le trait le plus caractéristique de son visage. Personne autant que lui ne connaît le juif du ghetto jusque dans les coins les plus secrets de son âme, jusqu'aux moindres mouvements de son corps. Mendele, en effet, n'est il pas lui-même « le plus juif des juifs » ? « Je fais moi-même partie, fait-il dire à un des héros de ses romans — et ces paroles s'appliquent avant tout à lui-même — de la collectivité d'hommes pour lesquels j'ai raconté ma vie. Je suis comme eux un fil de l'étoffe qui depuis des temps immémoriaux se promène dans le monde sous le nom de juif. En me regardant, ils se regarderont en même temps eux-mêmes ; ce qui leur plaira ou leur déplaira en moi, ils le trouveront aussi en eux, et, m'ayant comme miroir, ils pourront voir quel visage est le leur » (2)... « Si vous m'écrivez une lettre, dit-

1. *Fischke der krummer*, p. 9, édit. Hebr. publ. Comp., New-York.

2. *Wünschfingerl*, p. 10., édit. Hebr. publ. Comp., New-York.

il ailleurs, mettez simplement sur l'enveloppe : à Mendel, fils de Judel, à Zmiatiz. Le titre « Monsieur le juif » n'est pas nécessaire. On me trouvera sans cette suscription » (1).

Cependant sa qualité de juif né dans le ghetto et qui n'a jamais connu d'autre monde ne l'empêche pas de regarder parfois le sien avec les yeux d'un observateur critique et de faire l'analyse de son âme et de celle de ses semblables. C'est qu'il y a deux Mendele en lui, il le constate lui-même. Et pendant que l'un de ces Mendele cause, travaille, s'occupe de ses affaires, fait des projets, etc., l'autre observe, compare et fait des réflexions. Il s'observe lui-même, il observe la vie autour de lui et ne tarde pas à constater toutes les contradictions, toutes les anomalies de son âme, tous les écarts qu'il y a entre les désirs immenses et les moyens minimes, entre les nerfs raffinés et les muscles mous, entre le titre officiel de « peuple élu » et l'état réel de mendiants et de marchands de vieux habits (2)...

Et à la vue de tout cela Mendele rit. Mais son rire est amer et blessant jusqu'au fond du cœur. Son sourire est une grimace et, tout en riant, ses larmes sont couleur de sang. C'est bien ce qu'on appelle en allemand le « Galgenhumor », et avec tout cela l'air discret, innocent d'un homme qui ne semble pas avoir dit quelque chose de particulier. Les mots qu'il prononce ont souvent un double sens que chacun peut comprendre comme il veut, et

1. *Fischke d. krummer*, éd. c., p. 11.

2. Voyez l'article suggestif sur Abramovitch du critique de talent judéo-allemand Ger-Zedek (D^r Eliaschef) dans la *Juedische familie* (supplément du *Jud*), 1902.

quand le mot ou la phrase sont lâchés, il fait une pause, met trois points bien significatifs, pour nous déclarer tout de suite de l'air d'un homme distrait qui pense à autre chose : « Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. »

Mais pour avoir le visage impénétrable et les lèvres pincées d'un sourire d'ironie amère, il ne faut pas s'imaginer que Mendele ait aussi l'âme dure et insensible aux joies pures et nobles. Mendele, comme Abramovitsch lui-même, a, au contraire, l'âme naïve et innocente d'un poète.

Quand il lui arrive de voyager dans sa voiture, parmi les champs de blé, dans le décor fruste de la nature lithuanienne ou polonaise, il sait en savourer l'air doux et en ressentir la beauté paisible. Souvent, quand il sent qu'il n'est guêté par personne, la grimace disparaît de son visage, ses yeux grands ouverts expriment alors une pitié et une tendresse infinie et des larmes chaudes, abondantes et qui soulagent, coulent sur ses vieilles joues ridées. Est-ce bien sa faute, si la vie juive oblige à verser des larmes amères même aux instants les plus purs de l'existence, et fait suivre l'effusion lyrique la plus profonde d'une boutade ironique qui en trouble l'impression.

Tel nous apparaît dans sa caractéristique générale Mendele le colporteur, le type génial des romans d'Abramovitsch. Nous aurons l'occasion de le connaître mieux au fur et à mesure que nous étudierons les œuvres dans lesquelles il a laissé l'empreinte de son âme et de son esprit.

La fable dans les romans d'Abramovitsch est le plus souvent sans aucune importance. Ses romans en effet ne sont pas l'analyse d'une passion ou d'un caractère, pris à leur naissance et suivis dans leur développement. Comme

les romans de Dickens, avec lesquels ils ont d'ailleurs plus d'un point de ressemblance, ceux d'Abramovitsch ne sont que « des essais cousus les uns au bout des autres » (1). Chaque chapitre est un tout indépendant et pourrait souvent, sans inconvénient pour le sens général, avec des changements de détails, être mis dans un autre livre du même auteur ou publié dans une édition spéciale, comme on l'a fait du reste pour quelques-uns de ces chapitres.

Le talent d'artiste d'Abramovitsch se manifeste surtout dans l'exécution des détails, dans ses portraits, ses tableaux de genre, et l'unité de l'œuvre ne consiste que dans l'unité de l'exécution. C'est ainsi que nous voyons Abramovitsch, artiste réaliste par excellence, qui semble travailler la loupe à la main et dont l'œuvre tout entière témoigne d'un don remarquable de stricte observation et de peinture, prendre pour cadre d'un de ses meilleurs romans, *Fischke le Boiteux*, une histoire mélodramatique toute hérissée d'in-vraisemblances et qui, par certains détails, ressemble à celle *Des Deux Orphelines* d'Adolphe d'Ennery. Aussi l'intérêt du lecteur est-il porté moins vers l'histoire elle-même que vers les tableaux qu'elle encadre et la forme négligée du canevas ne fait que mieux ressortir la beauté incomparable des broderies que l'auteur a su y mettre.

Dans l'*Anneau de bonheur*, l'autre grand roman d'Abramovitsch, la fable pour ainsi dire n'existe presque pas. C'est l'histoire d'un jeune juif, enfant de pauvres parents, écrite par lui-même, traduite et adaptée par Mendele le colpor-

1. Taine, *Hist. de la litt. angl.*, t. V. Dickens.

teur. Le lien entre les différents chapitres est tellement faible que, quoique la première édition ait été publiée vers 1865, l'auteur y ajoute de temps en temps des chapitres nouveaux que le lecteur accepte toujours avec reconnaissance et admiration, mais sans éprouver ce sentiment d'impatience que nous éprouvons à la lecture d'une œuvre non achevée. *L'Anneau de bonheur* est une mosaïque dont chaque pierre est un véritable joyau et qui excite notre admiration moins par la régularité de son exécution que par la beauté des éléments dont elle est composée.

Parmi les autres œuvres d'Abramovitsch, nous voulons encore, avant de passer à l'analyse plus détaillée de son talent et de ses procédés artistiques, rappeler le récit intitulé *Salomo, fils de R. Chaïm* dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler le caractère autobiographique. *L'Exposé sommaire du voyage de Benjamin III* (1) est l'histoire comique et fantaisiste à la fois de deux juifs, habitants de Tounejadeïwka, qui entreprirent une expédition pour retrouver les dix tribus qui, d'après la légende juive, sont derrière les montagnes noires. Après un long arrêt dans la ville de Teteriwke (Berditshev), qu'ils ont cru au premier instant être Stamboul, et après maintes surprises désagréables, Benjamin et son compagnon reviennent au bercail. Ce livre est écrit d'un bout à l'autre sur un ton humoristique et contient beaucoup de descriptions curieuses de la vie des juifs appelés « Ballonim » c'est-à-dire qui sont

1. Kizur massoes Binjomin haschblischi das heisst die nessio oder a reise-beschreibung von Binjomin dem dritten, herausgegeben behischadlus Mendele Môcher Sforim. Sefer rischon, édit. Romm. Vilna, 1904, in-8° (1^{re} édit., Vilna, 1878).

ou à la charge publique ou à celle de leur famille et qui passent tout leur temps dans la synagogue à prier, à étudier, mais surtout à causer « politique », sujet de conversation très en faveur parmi les juifs (1).

Dans toutes ses œuvres, en dehors de son roman hébreu que nous avons déjà mentionné et qui a pour sujet la lutte entre les pères et les fils, Abramovitsch ne décrit que l'ancienne vie du ghetto, telle qu'elle était il y a une génération et telle qu'elle est encore dans beaucoup de petites villes polonaises et lithuaniennes. Il s'attache surtout à décrire la vie du peuple, dans ses mœurs, ses habitudes, ses affaires et ses institutions. Les types les plus caractéristiques de ses romans sont en même temps des types collectifs, c'est-à-dire que leur individualité est faite avant tout de traits communs à la masse du peuple.

Ces traits communs ne sont nulle part aussi nombreux que dans la masse juive, que la vie dans le ghetto a isolée de tout contact (plus ou moins continu) avec le monde extérieur, en la soumettant en même temps à une discipline intérieure morale et intellectuelle des plus rigoureuses. Et nul mieux qu'Abramovitsch n'a su voir ces traits com-

1. Abramovitsch est aussi l'auteur d'un grand nombre de nouvelles (voyez la notice bibliographique déjà citée) dont quelques-unes ne le cèdent en rien pour la finesse d'observation et pour l'humour aux meilleurs de ses romans. Elles sont presque toutes racontées au nom de Mende le colporteur dont la physionomie reste partout la même. Aussi bien ces nouvelles, pour le fond et la forme, peuvent être considérées comme des chapitres isolés détachés de tel ou tel roman d'Abramovitsch. Il faut encore citer un poème allégorique d'Abramovitsch intitulé *Iudel* (1875) où sur l'espace de 4.000 vers le poète raconte l'histoire du peuple juif depuis la sortie d'Egypte jusqu'à nos jours. La valeur poétique de l'œuvre est presque nulle. Un drame en cinq actes intitulé *Der Frisiff* (la conscription), qu'Abramovitsch a publié en 1884, accuse les mêmes qualités littéraires et de vérité psychologique que nous avons constatées à propos de son premier drame, *La Taxe*.

muns, nul mieux que lui n'a su déchiffrer cet être composite et contradictoire qu'est le juif du ghetto. Dans le moindre acte, dans la dernière parole du plus insignifiant de ses personnages perce encore et toujours le juif, et dans ses portraits les plus réussis c'est moins l'individu concret qui nous apparaît que l'original collectif dont cet individu est une des innombrables copies. Mendele lui-même, le plus important et le plus caractéristique de ses personnages, n'est après tout qu'un type collectif, le symbole de toutes les qualités et de tous les défauts du juif du ghetto. On peut dire de chacun des personnages de ses œuvres comme de lui-même qu'il est juif jusqu'au bout des ongles.

Dans les villes de la zone dont les plus glorieuses sont Gloupsk (ville des sots), Kabzansk (ville des mendiants) et Tounejadewka (ville des fainéants), grouille une population aux mœurs et habitudes particulières, isolée du reste du monde par la double haie des lois restrictives et de sa culture millénaire, inclinée à se considérer comme le centre même de l'humanité.

« Dans la pensée d'un enfant de Kabzansk, il n'y a de vraie ville que celle-ci, elle est le centre du monde, son nombril, pour ainsi dire. Derrière Kabzansk, à ses côtés, commence déjà le désert, où se trouvent des lieux inexplorés, repaires des bêtes fauves. Des hommes dignes de ce nom, des hommes élus, qui sont le sel de l'humanité, ne se trouvent qu'à Kabzansk. Ce n'est que pour ses habitants que le soleil luit le jour ou que la lune et les étoiles éclairent la nuit. Dieu lui-même n'a d'autres occupations que celles qui peuvent être utiles à ses juifs de Kabzansk. Il

fait tomber la pluie pour qu'il y ait de l'herbe pour leur bétail et pour que les chèvres ne soient pas forcées d'arracher la paille des chaumières juives. Il fait le beau temps pour que les femmes puissent se rendre le vendredi au marché et acheter les choses nécessaires pour le jour de samedi. Il fait pousser en abondance les pommes de terre, les oignons et l'ail pour que les pauvres juifs aient de quoi manger. En un mot, il ne dort pas, il ne sommeille pas, le gardien d'Israël. Il s'agite, il met tout en mouvement, rien que pour eux, pour eux seulement. De leur côté, les juifs de Kabzansk lui rendent grâce en faisant résonner la voix du Sophar, en priant, en préparant des plats spéciaux le samedi et les jours de fêtes, et en dansant le jour de la Réjouissance de la Loi » (1).

Malheureusement, la haute opinion que les habitants de Kabzansk ont de leur cité est en contradiction flagrante avec la réalité de leur vie matérielle.

« Les habitants de Kabzansk sont malheureusement d'une pauvreté navrante, n'ont pas le sou, au sens littéral du mot. Dans la ville elle-même, ils ne sauraient trouver un gagne-pain. Ils sont forcés de se faire réciproquement des visites, la besace des mendiants à la main. Que l'un d'entre eux s'essaie à un genre de commerce quelconque, ouvre une boutique par exemple, à l'instant tous les autres vont l'imiter, et il y aura dans la ville autant de boutiquiers que de juifs. Tout le monde est boutiquier et personne n'est client. De même pour les autres affaires (2). »

1. *Wünschfingerl*, éd. c., pp. 22-23.

2. *Ibid.*, p. 12.

Mais malgré sa pauvreté ou plutôt à cause d'elle, Kabzansk remplit une fonction sociale de la plus haute importance. C'est elle qui fournit à Gloupsk, qui en a grand besoin, le contingent nécessaire de maîtres d'école, de maîtres-adjoints, d'intermédiaires, d'huissiers de synagogue, de juifs qui ont toutes sortes de maladies, des nourrices, des domestiques, etc.

« Kabzansk travaille ferme pour le bien public et y trouve un vaste sujet d'orgueil. Voilà pourquoi tous les juifs de Kabzansk ont le titre de « nobles », et si vous rencontrez un juif d'un orgueil incommensurable, cela vous indiquera mieux qu'autre chose qu'il est originaire de Kabzansk (1). »

Du reste, Kabzansk n'est pas la seule ville dans ce cas et les autres ghettos juifs n'ont guère à lui envier.

« Si, par exemple, vous demandez brusquement à un juif de Tounejedawka, comment et par quels moyens il gagne sa vie, il restera d'abord tout perplexe et ne saura que vous répondre. Mais après avoir rafraîchi ses souvenirs il vous répondra naïvement : « Moi, comment je gagne ma vie ? Eh bien, il existe un Dieu, vous dis-je, qui n'abandonne pas ses créatures, il les fait vivre et probablement il les fera vivre aussi dans l'avenir, voilà ce que je vous dis. — Mais enfin que faites-vous ? Connaissez-vous un métier ou avez-vous un autre gagne-pain quelconque ? — Que Son nom soit loué. Tel que vous me voyez, je possède un présent de par Son saint Nom, un instrument précieux, une belle voix, et pendant les « jours terribles » (2), je

1. *Ibid.*, p. 13.

2. Jours terribles : Le jour du nouvel an et le jour du pardon.

suis chantre dans une synagogue des environs de la ville ; je suis aussi « mohel » (1), et personne ne saurait égaler mon art de perforer le pain azyme ; de temps en temps je suis aussi intermédiaire de mariage. Maintenant je suis aussi, mais que cela reste entre nous, un peu marchand de vin, ce qui me donne un peu de beurre sur mon pain, j'ai une chèvre qui me fournit assez de lait, et j'ai encore non loin de notre ville un parent riche qui, quand les temps sont mauvais, se laisse un peu traire lui aussi. Et après tout cela, je vous répète, Dieu est un père » (2).

Cette confiance en Dieu qu'exprimait d'une façon si ingénue le *gueux joyeux* de Tounejadewka était en somme la seule base sur laquelle s'appuyât tout l'édifice de la vie du ghetto. C'est en vertu de cette confiance que les habitants de Kabzansk se mariaient et remplissaient ainsi en conscience le premier commandement de la Loi.

« Ses parents, nous raconte Mendele à propos d'un enfant de Kabzansk, n'ont pas fait grand état de sa naissance. Ils ne se sont même pas donné la peine de réfléchir un seul instant, pourquoi des gueux comme eux ont-ils donné le jour à un être dont la vie ne sera qu'une cause de souffrance pour lui et pour eux-mêmes, ou au moins, à ce qu'il y aurait à faire maintenant pour que la vie qu'ils lui ont donnée lui soit supportable, et pour qu'il ne vienne pas plus tard leur faire des reproches et leur dire : gueux ! pourquoi m'avez-vous donné la vie ?... Questions sottes, ma foi ! La mère a fait son devoir, elle est devenue

1. Mohel : Celui qui accomplit l'acte de la circoncision.

2. *Kizur massoes Binjamin haschlishi*, é. c., pp. 7-8.

enceinte d'abord, a accouché ensuite, tout simplement, sans trop de raisonnements. N'est-ce pas son rôle de juive que de mettre au monde des enfants?... Le père de son côté, n'y faisait pas trop attention non plus. Quoi ! Il y aurait encore une bouche à nourrir et il n'est, lui, qu'un gueux dans tous les sens et les sous-sens de ce mot ? Eh bien, tant pis, le monde avisera. N'est-ce pas grâce à cette confiance en Dieu d'abord et dans les hommes ensuite, qu'il est né lui-même, que sont nés ses parents et les parents de ses parents. Un juif pour venir au monde ne peut pas attendre une invitation en règle, et que tout soit prêt d'abord pour sa réception ici-bas. Ce n'est pas un article très demandé, et s'il ne se poussait pas pour passer, il risquerait fort d'attendre éternellement là-haut. Mais une fois qu'il a passé, et qu'il a les deux pieds sur la terre, il continue avec l'aide de Dieu à pousser toujours plus loin. Il se pousse de toutes ses forces, par devant, par derrière, par les portes, par les fenêtres, n'importe par où, il ne fait que se pousser toute sa vie... et c'est tout » (1).

Dans ces villes juives où une grande partie de la population consiste en commerçants, en petits boutiquiers qui se font une concurrence acharnée, une autre partie non moins grande des habitants est composée d'artisans de toutes sortes, tailleurs, cordonniers, etc. Mais ici encore l'offre du travail dépasse de beaucoup la demande, et tous ces artisans sans travail vont grossir l'effectif des

1. *Wünschfingerl*, pp. 13-14.

gueux de la ville. C'est qu'en effet, si les habitants de Kabzanzk peuvent exister malgré la pénurie absolue des ressources, ce n'est que parce qu'ils ont su réduire au minimum les besoins les plus élémentaires de l'existence. Voilà, par exemple, quelles sont les mœurs régnantes à Tounejadewka en ce qui concerne la toilette :

« Les habitants de Tounejadewka portent souvent des habits délabrés, qui laissent voir le corps. Cela n'a pas d'importance à leurs yeux. Qui donc, raisonnent-ils, s'arrêtera pour nous regarder ? Et encore, pour quelle raison les vêtements déchirés seraient-ils moins admissibles que les souliers troués ? Est-ce que, par hasard, les pieds ne font pas aussi bien partie du corps (1) ? »

Mais un degré d'adaptation plus haut encore a été atteint par les juifs de la zone, en ce qui concerne la nourriture. La faim à leurs yeux est d'autant plus une mauvaise passion qu'ils ne peuvent la satisfaire et tous leurs efforts sont dirigés dans le but de l'amoindrir ou de la tromper.

Et ces efforts ne restent pas sans succès. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

« Le juif une fois qu'il a su briser la mauvaise passion de la faim, la question de la nourriture en général n'a plus grande importance pour lui, et il peut vivre presque sans rien. Même de nos jours, on trouve déjà beaucoup de juifs, qui n'ont pour ainsi dire qu'une trace d'estomac de la grandeur d'un œuf. Et il y a grand lieu d'espérer que, si la taxe, les « bienfaiteurs » et les autres

1. *Kizur massoës Binjomin haschlischî*, p. 8.

facteurs du même genre continuent à subsister, les juifs perdront avec le temps de plus en plus l'habitude de manger, de sorte que ceux des générations futures ne garderont de l'estomac que les hémorroïdes. En ces temps-là les juifs feront bonne mine devant le monde (1). »

« Hélas ! gémit Herschele, le héros de l' « Anneau porte-bonheur », qui a passé son enfance à Kabzansk, « sans le besoin de manger, comme la vie serait heureuse à Kabzansk (2) ! » Mais Herschele n'était qu'un enfant qui ne comprenait pas la philosophie de la vie des habitants de Kabzansk et de Tounejadewka. Les « grands », les « pères » la comprenaient bien et en prenaient leur parti.

Ce qui distingue le plus la pauvreté des juifs de Kabzansk et de Tounejadewka et lui donne un caractère si particulier, c'est que ce n'est pas la pauvreté de quelques hommes réduits à la misère par une maladie ou un manque momentané de travail, ce n'est même pas un état spécial à une certaine classe d'hommes qui passe par une crise économique, mais c'est bel et bien l'état de toute une population constituant pour ainsi dire une seule classe et pour laquelle la pauvreté est un état chronique, l'état historique qui se transmet de père en fils et qui a laissé son empreinte sur les mœurs, les idées, le langage, sur toute la vie morale de la population.

Quand *Eischke le boiteux*, qui faisait partie d'une bande de mendiants vagabonds juifs, explique à ses auditeurs les catégories différentes dans lesquelles se divise le monde

1. *Fischke der krummer*, édit. c., p. 21.

2. *Wünschfingerl*, éd. c., p. 35.

des mendiants, Mendele qui connaît bien tous les milieux juifs, en fait une énumération autrement nombreuse et Alter, son compagnon de route, résume la situation en disant : « Tout Israël n'est qu'un seul mendiant (1). » A Kabzansk il n'y a qu'un seul homme réputé riche, Judel de Kabzansk. Aussi sa richesse a-t-elle donné lieu à toutes sortes de légendes merveilleuses. C'est Elie lui-même qui se serait révélé à son grand-père et lui aurait laissé une grande somme d'argent, pendant que, d'après une autre version de la même légende, Elie ne lui aurait donné qu'une bourse avec un sou dedans, mais ce sou se renouvelle sans cesse, de sorte que, dans la bourse de Judel, l'homme riche de Kabzansk, il y a toujours, par miracle, un sou (2).

La mendicité n'est nulle part aussi répandue et surtout aussi considérée comme une chose normale, que dans cette population où ceux-là mêmes qui ne sont pas encore des mendiants peuvent très bien s'attendre à le devenir plus tard. Quand Benjamin, le chef de l'expédition qui s'en va à la recherche des dix tribus, se demande avec angoisse comment elle vivra sans moyens pendant son voyage, Senderel surnommé « la femme », le Sancho Pança de ce don Quichotte juif, trouve le mot de la situation :

« Puisque, dit-il, il y aura sur le chemin des maisons, on pourra y mendier. Que font donc les autres juifs ? Aujourd'hui ceux-ci mendient chez ceux-là et demain ce sera le contraire. C'est comme qui dirait un emprunt et c'est tout à fait une affaire juive (3). »

1. *Fischke der krummer*, éd. c., p. 82.

2. *Wünschfingerl*, éd. c., p. 47.

3. *Kizur massoes Binjomin haschlisch*, éd. c., p. 27.

Dans les œuvres d'Abramovitch la besace des mendiants prend presque les proportions d'un symbole national. « Devant mes yeux, dit-il avec amertume dans la dédicace de *Fischke le boiteux*, flotte toujours une besace de mendiant. De quelque côté que je me tourne je ne vois que la besace; de quelque sujet que je me propose de parler, la besace est toujours là. Hélas! toujours la besace, la vieille, large besace juive (1)! »

Mais pour pouvoir soutenir cette vie même de pauvreté qui confine à la mendicité, le juif doit dépenser une somme d'énergie extraordinaire. A le voir à l'œuvre pendant qu'il cause commerce, un observateur non averti se douterait à peine qu'il s'agit, comme dans une affaire entre Mendele et Alter, d'un échange de « Techinot » (2) contre « Bovo-maasses » (3), ou, comme dans l'affaire d'Alter à la foire de Iarmelinetz, d'un mariage entre deux personnes qui sont toutes les deux... des hommes.

Voilà une description de cette foire et de son public, faite devant Mendele le colporteur par Alter lui-même, et dans laquelle à côté de l'humour de l'auteur se manifeste aussi son grand talent de peintre :

« Une foire, comme une foire. On s'agite, le public est nombreux. Des juifs, l'air préoccupé, en même temps qu'exalté, font des affaires. Un juif à une foire est comme un poisson dans l'eau. C'est là, comprenez-vous, qu'il se sent vivre. Dites, Rabbi Mendele, est-ce qu'elle est vraie

1. *Fischke der krummer*, éd. c., p. 6.

2. Techinot : textes de prières (en judéo-allemand) pour les femmes.

3. Bovo-maasses : récits fantaisistes.

cette expression qui existe chez les juifs : une foire dans le ciel ? Est-elle vraiment écrite dans les livres saints ? C'est qu'alors la vie future elle-même se présenterait aux juifs sous la forme d'une foire .. Mais d'une façon ou d'une autre les juifs sont affairés, courent, marchandent, ne s'arrêtent pas un instant, Je vois courir un juif, encore un, un troisième, j'en vois courir deux à la fois, très en sueur, le couvre-chef sur le sommet de la tête. Ils palpent par-ci, par-là, se tournent d'un côté et de l'autre, font un mouvement avec le pouce, mâchent le bout de la barbe et ça y est, ils sont tombés sur une idée.

« Je vois courir sans haleine des intermédiaires de commerce, des intermédiaires de mariages, des marchands de bric-à-brac, des marchandes de poules, d'œufs, des juifs avec des besaces, des juifs avec leurs dix doigts. Chacun a le visage enflammé ; on n'a pas le temps, chaque instant est de l'or. En un mot cela donne l'impression qu'ils sont tous en train d'attraper leur bonheur. Chacun gagne de l'argent, s'enrichit, et moi, le malheureux, que suis-je donc ? Je reste les bras croisés, comme un idiot près de ma voiture avec toutes ses marchandises qui ne valent pas le sou. Je maudis dans mon cœur la voiture, le pauvre cheval. Il serait mieux s'ils n'existaient pas du tout. Il faut essayer cette fois-ci : peut-être Dieu aura-t-il pitié. Et ma casquette comme d'elle-même monte sur le front, les manches sont retroussées, les pieds se mettent en mouvement et m'amènent auprès d'une voiture quelconque. Bientôt je suis en train de mâcher un brin de paille qui s'est égaré, je ne sais comment, dans ma bouche. Me voilà donc mâchant de la paille pendant que la tête tourne, tra-

vaille. Une pensée par-ci, une pensée par-là, un coup sur le front. Ça y est. Une belle affaire. Une alliance entre deux marchands, des personnages considérables qui, sont venus tous les deux à la foire. Je m'attelle donc à la nouvelle affaire. Il y a lieu d'espérer que ça ira. Et me voilà, qui, Dieu merci, cours comme tout le monde, très affairé, pas pire que les autres juifs (1). » Nous savons déjà quelle est cette belle affaire d'Alter qui n'est pas pire que celle des autres juifs.

« Un juif, dit Mendele, même quand il est à l'agonie, s'il entend parler commerce, ressuscite de nouveau à la vie et l'Ange de la mort lui même ne peut pas l'approcher en ce moment (2). »

Les citations nombreuses que nous venons de faire donneront, nous l'espérons, une idée assez nette de l'humour de Mendele le colporteur.

Toute la vie juive apparaît dans ses œuvres comme anormale, absurde, comme une caricature de la vie. Des hommes ordinaires, doués de tous les instincts de la vie, qui ne sont ni des prêtres, ni des ascètes et qui ne font que « briser la passion de la faim et autres mauvaises passions » du même genre, des soi-disant commerçants qui ne sont que des mendiants déguisés en hommes d'affaires ; une énergie extraordinaire du corps et de l'âme qui piétine sur place et dont la stérilité n'égale que son ardeur à créer.

Comme le héros de Beaumarchais, Mendele « se hâte de rire de tout pour ne pas être obligé d'en pleurer ».

1. *Fischke der krumme r*, éd. c., pp. 26-27.

2. *Ibid.*, p. 23.

Cependant, de temps en temps son cœur est débordé et le cri de douleur qui en sort est presque plus émouvant que son rire lui-même.

Dans « Fischke le boiteux » il y a une scène incomparable de beauté et de finesse dans laquelle Mendele, après avoir toute la journée essuyé sans compter les coups et les humiliations, seul dans la chambre de l'auberge, exprime sa plainte... devant la lune.

« Je jette un regard à travers la fenêtre, sur le monde de Dieu.

« Dans le ciel bleu, silencieux, tranquille marche la lune. Son visage lumineux a l'air très sérieux et très absorbé. L'air rêveur de la lune réveille dans mon cœur un sentiment de mélancolie, il me semble qu'elle me parle, et chacun de ses regards me perce l'âme. Mille autres sentiments montent dans mon cœur et les pensées elles aussi vont et viennent comme d'elles-mêmes.

« Je pense à la vie amère pleine d'humiliations de toutes sortes, de douleurs et d'injures, pleine de misères et d'animosités anciennes et nouvelles. Je commence à me plaindre à elle comme un pauvre enfant malade se plaint à sa mère. « O mère, comme on est malheureux !... on ne fait que souffrir et peiner. Et comme si nos souffrances seules ne suffisaient pas, il faut encore que les autres nous persécutent, et comme si nous n'avions pas assez de nos propres blessures et maladies, il faut encore qu'il nous en vienne sans cesse de dehors. C'est à peine si nous respirons, et cette pauvre vie elle-même nous est imputée comme un crime. O mère, cela irrite, cela fait mal !... » La lune me regarde de ses yeux clairs, toujours sérieuse,

absorbée, et il me semble qu'elle me console. « Ne pleure pas, pauvre enfant, ne pleure pas. Que peut-on faire ? » Dans mon âme les pleurs deviennent plus forts. Des larmes chaudes remplissent mes yeux, j'appuie ma tête sur le bras, ayant le côté d'où les cheveux ont été arrachés en face de la lune. Voilà ! qu'elle regarde, qu'elle regarde elle-même.

« Une source de sentiments ignorés semble éclater dans mon âme, ils me serrent le cœur, inondent mon esprit. Les yeux boursoufflés par les larmes regardent le monde avec une prière touchante. « Au secours ! Ayez pitié ! Aidez ! Cela fait mal, mal, mal... » C'est ainsi qu'au milieu de la nuit se réveille un pauvre enfant malade, sanglote seul dans sa chambre, regarde avec les yeux, demande pitié. Personne ! Personne n'écoute. Tout le monde dort. Silence. Seul un petit chien veille dans la rue, la queue entre les pattes, la tête levée vers le ciel et aboie d'une voix indifférente contre la lune. Elle suit son chemin, tranquille, absorbée, sans faire attention à l'aboiement du chien.

« Mon cœur devient plus léger. Je ne sais quel sentiment d'espoir et quelle consolation sans mots m'échauffent l'âme. C'est le sentiment qu'éprouve le juif quand il a pleuré sur ses misères devant Dieu ; le sentiment qui met dans le cœur une douceur et une bonté sans bornes, qui vous fait chérir chaque être vivant, et vous donne le désir d'embrasser le monde tout entier dans une étreinte d'amour et de tendresse (1). »

1. *Ibid.*, pp. 61-62.

Abramovitsch, qui a trouvé à l'occasion les mots les plus rudes, les plus cruels quand il s'agit d'exprimer sa haine de la vie juive, a trouvé aussi les plus doux et les plus tendres, quand il ne s'agissait plus de cette vie misérable, mais des hommes forcés de la vivre, quand détournant son regard de la jument couchée à ses pieds et se reposant dans le marais, il apercevait le prince maudit, purifié et ennobli par la souffrance. Rien n'égale les tableaux qu'il a donnés de l'état d'âme de la masse juive à l'approche des « jours terribles », du nouvel an et du jour du grand pardon, alors qu'ils se rassemblent par groupes sous les fenêtres du chanfre de la ville pour l'entendre s'exercer avec son chœur à chanter les morceaux les plus beaux de la prière :

« Ce n'est pas le rossignol, le doux chansonnier du bois qui réjouit tant de cœurs humains. Ce n'est pas lui le chansonnier des enfants d'Israël, ce n'est pas pour eux qu'il chante ses belles chansons du printemps qui réveillent dans les cœurs des sentiments de plaisir et d'amour. Non. Le chansonnier du juif c'est le chanfre des prières qui réveille dans son cœur des sentiments d'amour par les mots admirablement beaux de la prière et les paroles douces et sublimes des prophètes. L'amour du juif est divinement pur. Comme Dieu lui-même, il n'a pas d'image, de forme, il brûle, il s'enflamme et il aspire de toute sa force là haut, vers la sainte Schechina » (1-2).

Une autre source d'élévation pour l'âme juive se trouve

1. *Wünschfingerl*, loc. cit., p. 56.

2. Schechina : Gloire de Dieu.

dans la littérature religieuse, surtout la littérature agadique et mystique.

« Le Zohar c'est un Sinaï, c'est un volcan d'amour saint et pur. Là se marie la terre avec le ciel. Des anges, des chérubins et des hommes se mêlent les uns aux autres, et en s'embrassant, se communiquent réciproquement des sentiments divers. C'est la colonne de feu de l'amour qui s'est révélée aux juifs pour la première fois au moyen âge, quand de tous les côtés il faisait nuit noire et que la haine, la cruauté et l'ignorance les faisaient passer par le fer et le feu et leur empoisonnaient l'existence. C'est le premier roman juif, le roman des romans » (1).

La faiblesse matérielle du peuple juif, cette faiblesse contre laquelle est dirigée toute l'ironie d'Abramovitsch, lui apparaît, par moments, comme le meilleur témoignage de la grandeur morale du peuple. Il s'exalte en pensant à toute cette jeunesse studieuse qui passe la meilleure partie de sa vie dans l'étude de la Loi, trouvant la compensation de toutes les joies de la vie qui lui sont fermées, dans la poursuite obstinée de son rêve idéaliste. Un peuple qui a cette force-là n'a pas encore dit son dernier mot.

« Si les juifs sont des hommes comme tous les autres, c'est une vieille question à laquelle on n'a pas donné de réponse décisive de nos jours même. Mais une chose est certaine, c'est que l'estomac juif n'est pas fait comme celui des autres hommes. Car où donc trouverez-vous ailleurs que chez les juifs un estomac qui se rassasie par l'étude ?

1. *Ibid.*, p. 89.

Chez quel autre peuple existe cette expression : et Ta Foi est dans mes *intestins* (1) ? Que les ennemis du peuple juif se le disent : Une machine qui est travaillée par cette force divine est une arme éternelle qui certainement ne périra ni par le souffle de leur bouche ni par les coups de leurs poings. Une horloge qui est mise en mouvement par cette force électrique, l'esprit de la Bible et la parole sainte de Dieu, est destinée à indiquer pour l'éternité le jour et la nuit et à faire entendre sa voix dans le monde » (2).

En des tableaux vrais et sincères, Abramovitsch a su présenter la vie de famille juive, l'amour profond et pudique qui unit les membres de la famille et apprend de bonne heure aux petits à supporter la faim et les autres privations auxquelles ils sont destinés.

C'est avec l'accent d'une pitié et d'une mélancolie profonde qu'Abramovitsch parle de cette enfance juive qui se passe avant d'avoir eu le temps de fleurir.

« Le juif a tant à souffrir pendant sa vie qu'il n'a pas le temps d'être enfant. Son enfance n'apparaît que pour un instant, comme le soleil dans un jour d'hiver et disparaît bientôt dans un nuage sombre et lourd » (3).

Les seuls rayons qui, de temps en temps, percent à travers ces nuages et jettent un ton de joie et de gaieté sur le fond sombre de la vie juive, sont les jours de samedi et les jours de fête, quand tout souci est banni et que dans la maison du plus humble les anges de paix et de tranquillité font leur entrée. « Pour comprendre ce que c'est le samedi,

1. Psaumes XL, 9.

2. *Wünschfingerl*, éd. citée, p. 90.

3. *Ibid.*, p. 37.

dit un proverbe juif, il faut aller dans la maison du juif » et, à sa suite, Abramovitch nous fait entrer un vendredi soir dans la maison de Schmoulik, le marchand de vieux habits.

« Schmoulik est un marchand de vieux habits. Toute la journée depuis le matin jusqu'au soir il court avec sa marchandise, vend et achète. Il a la taille voûtée et le visage pâle, ridé, vieilli avant le temps par les souffrances et les soucis. Ayant couru comme un chien, fatigué et courbaturé, il revient le soir dans sa mesure avec les quelques sous qu'il a gagnés, parfois sans rien. Il prend à la hâte quelque nourriture, le diner et le souper en même temps, et se jette sur le lit. Il dort d'un sommeil de mort, tous les membres de son corps sont comme paralysés. Le matin, de bonne heure le mort ressuscite et il se met de nouveau à courir, à chercher. C'est ainsi qu'il vit sa vie de chien pendant toute la semaine.

Le vendredi soir, la mesure prend un aspect nouveau, elle est blanchie à chaux, lavée, nettoyée dans chaque coin. La table est couverte d'une nappe blanche sur laquelle sont placés trois chandeliers de cuivre luisants de propreté avec les bougies allumées pour la prière. Deux pains blancs enduits d'un jaune d'œuf jettent leur éclat dans la maison et réjouissent l'œil. Une douce tranquillité règne dans la maison. On sent l'odeur des plats prêts, qui se trouvent auprès du poêle, couverts d'un oreiller. La mère, qui toute la semaine était couverte de hardes et avait l'air sombre, brille dans son fichu de samedi et il semble que la « Schechina » repose sur son visage. Les filles, nu-pieds, lavées, peignées, se tiennent ensemble

dans un coin, ayant l'air d'attendre quelque événement heureux... Mais voilà... un son de pas se fait entendre... on arrive... la porte s'ouvre. « Bon samedi », dit Schmoulik, en arrivant de la synagogue et son regard s'arrête avec une expression de joie et d'amitié sur sa femme et ses enfants. « Bon Samedi », dit Moschele à voix haute, se hâtant d'entrer comme quelqu'un qui apporte une bonne nouvelle. Le père et le fils, en se promenant dans la chambre, commencent à chanter la prière « La paix soit avec vous », c'est la prière avec laquelle on souhaite la bienvenue aux anges saints, envoyés par l'Eternel, le Roi des Rois, le Saint — que son nom soit loué — et qui accompagnent le juif à son retour de la synagogue. Le marchand de vieux habits n'est plus un chien, il est un prince, il a comme une âme nouvelle et un corps nouveau. Il prononce la bénédiction de la nourriture, se lave les mains, prend place à la table, la femme, la princesse, et les enfants près de lui. On se sert de la fourchette, de la cuiller et chacun reçoit pour sa part un petit morceau de poisson, quelques cuillers de potage, un os de viande, un peu de carottes, des plats dont on n'a pas idée pendant la semaine. Les enfants en mangeant prennent bien garde de ne pas perdre une seule miette. Leurs visages sont sérieux et éveillent dans l'âme un sentiment de pitié. On dirait des écureuils assis sur un arbre qui cassent des noix avec un air gentil, sérieux. Schmoulik essaie sa voix avant de commencer « les chansons de samedi ». Il chante avec entrain la chanson qui commence par les mots « Combien aimable ». Combien aimable est ta paix, belle princesse de Sabbat ! Nous allons à ta rencontre, nous t'invitons, viens, fiancée couronnée !...

Toute peine est finie, tout travail mis de côté et nous nous réjouissons à table avec du poulet, de la viande et du poisson. Le fleuve Sambation, qui court toute la semaine, s'arrête soudainement le jour de Sabbat ; le bruit cesse, les voix se taisent quand le juif chante à haute voix les « Chansons de Sabbat ». C'est ainsi que pendant vingt-quatre heures le cœur est au bonheur. Une joie, une gaieté règnent chez tous les juifs et font oublier les chagrins et les soucis » (1).

Parmi les qualités artistiques d'Abramovitsch, une des plus importantes et des plus originales est son talent descriptif. L'écrivain réaliste du ghetto possède à un degré remarquable le don de voir fortement le relief des choses et il sait en quelques mots en évoquer l'image devant nous. Il y a dans ses romans toute une série de portraits d'hommes et de femmes, tous voilés d'une nuance humoristique, mais dans lesquels l'auteur a su traduire tout ce qu'il y avait dans chaque physionomie de bien saillant.

Voilà par exemple le portrait en quelques lignes d'Alter Iaknahas, un des héros de *Fischke le boiteux* :

« Alter Iaknahas est un juif trapu et au gros ventre. Son visage est couvert d'une moisson épaisse de cheveux, couleur jaune sale, dont il y aurait assez pour former ses propres papillotes, sa barbe, ses moustaches et celles de quelques autres juifs encore. Dans cette mer de cheveux est située une île, un nez gros et charnu, qui, étant enrhumé la plupart du temps, ne fonctionne pas. Mais quand un changement se produit en lui, comme par exemple vers la

1. *Ibid*, 106-108.

fête de Pâques, à l'époque de la débâcle, le nez, mis en exploitation par la main d'Alter, éclate en des tons sonores comme ceux du Sopbar et sa voix se fait entendre à travers toute la ville de Tounejadewka. Les habitants restent tous rêveurs et de tous les côtés Alter reçoit leurs saluts en même temps que s'ouvrent devant lui les couvercles des tabatières » (1).

Reise, qui dirige l'hôtel de Kabzansk à Gloupsk, est une femme bruyante et acariâtre, mais foncièrement bonne et serviable. Le portrait qu'Abramovitsch a donné d'elle est un petit chef-d'œuvre de peinture exacte, en même temps que d'esprit humoristique : « Reise est une juive d'âge moyen, grosse, courte de taille, au ventre flasque. Son visage marqué de petite vérole se termine par un double menton et est toujours en sueur. Des poils clairsemés couvrent sa lèvre supérieure qui est relevée du côté de la joue droite et laisse voir le bout rouge de la langue à travers la fissure assez considérable formée à la place de deux dents pourries. Un bout de son tablier est toujours retranché, et la blouse est déboutonnée sur la gorge. Les deux bouts de son fichu sont jetés en arrière. Elle parle à haute voix, sans reprendre haleine et d'un ton irrité. Elle a également l'habitude avant de parler de pencher la tête un peu de côté et de promener le nez le long de sa manche, histoire de se moucher (2) ! »

Et voilà encore le portrait de la fille de l'aubergiste dont Mendelevitch fit la connaissance pendant qu'il était à la recher-

1. *Fischke der krummer*, é.c., p. 15.

2. *Wünschfingerl*, éd. c., pp. 70-71.

che de son ami Alter et qui, d'après le plan de sa mère, devait devenir la belle-fille du premier. Nous suivons la jeune fille pendant qu'elle se promène dans la chambre et les mouvements raides de son corps sont rendus avec l'exactitude d'un appareil photographique.

« Dans la chambre se promène une fille grosse, grasse, bien nourrie, avec des joues comme des crêpes. Sur sa tête, par devant, il y a peu de cheveux, et deux nattes maigres lui tombent par derrière. Les coudes de ses bras sont pressés avec raideur des deux côtés du corps et les bras eux-mêmes sont tendus en avant à la manière de deux timons entre lesquels elle se meut, se glisse, sans lever les jambes, la tête poussée un peu en avant. Elle se meut rapidement, tenant une nappe entre ses mains dans le but de mettre le couvert. La mère lui dit quelques mots à l'oreille, les timons font un mouvement en arrière, la tête se met en avant, les jambes suivent ensuite et elle quitte la chambre (1). »

Le mouvement d'une foule qui court, tel qu'il est rendu par Abramovitsch, semble aussi avoir été pris sur le vif. Un matin quelqu'un à Gloupsk s'est mis à courir dans la rue. Les juifs de Gloupsk ont l'habitude de suivre les gens qui courent sans même s'informer des motifs de l'alarme :

« Au moment même où Raphaël s'est mis à courir dans la rue, il était déjà devancé par quelques hommes qui n'étaient pas encore tout à fait habillés et qui couraient à perdre haleine. L'un avait des pantoufles aux pieds sans chaussettes, et tout en courant il prenait soin d'introduire

1. *Fischke der krummer*, é. c., p. 58.

le bras dans la manche du veston ; un autre était occupé à boutonner à la hâte son pantalon qui semblait décidé à ne pas se soumettre à cette opération. Le troisième, ne s'accordant pas un instant d'arrêt, tenait le nez entre les doigts, prêt à le moucher à la première occasion. Le quatrième se heurte en courant contre un autre juif, tous les deux tombent et s'étendent dans la rue de toute leur longueur... Gloupsk est en marche. »

Abramovitsch sait voir et fixer sur le papier non seulement le trait particulier d'une physionomie humaine ou l'impression de vie qui se dégage d'une foule en marche. Son talent se manifeste d'une façon encore plus considérable dans les descriptions qui se rapportent au monde animal et aux objets de la nature en général. Il est du nombre des écrivains rares dans toutes les littératures, qui savent communiquer un caractère, une physionomie à tout ce qui touche leur pinceau.

Mais l'originalité propre d'Abramovitsch consiste en ce que les images dont il se sert pour représenter ses sujets, de même que les traits de physionomie et de caractère qu'il leur communique, sont non seulement humains, mais sont encore juifs. Il réussit, à force de rapprochements familiers, à faire regarder telle créature du monde animal ou même tel paysage de la nature, non seulement comme des êtres individuels, animés d'une vie propre, mais encore comme des êtres qui participent à l'âme collective du ghetto et qui relèvent du même monde de sentiments et d'idées que ses habitants. Abramovitsch a regardé la nature à travers la prisme de Mendele le colporteur, « du plus juif des juifs », et c'est ainsi qu'il a su

dégager les points de ressemblance avec les « frères inférieurs », points qui existent encore dans l'âme du juif du ghetto, bien que celui-ci se soit éloigné depuis des siècles de la nature.

Le cheval de Mendele le colporteur semble être en constante communication d'idées avec son maître. Quand Mendele, succombant à la tentation de manger un jour de jeûne, est en train d'ouvrir son sac de provisions, son regard rencontre celui de son cheval, et il s'arrête sur le chemin du péché.

« Je regarde de tous les côtés comme un voleur, et mon regard rencontre celui de mon cheval qui, en se grattant le cou au bout du timon, a tourné la tête du côté de la voiture et, me fixant d'un œil très mécontent, a l'air de me faire des reproches. Voilà ce que disait son regard : « une de mes jambes de derrière est boursouflée et bandée avec un chiffon, j'ai un œil qui coule, le cou me démange et, que je perde l'usage de ma langue, si je n'ai pas depuis longtemps oublié jusqu'au goût de l'avoine. Et malgré cela, que puis-je donc faire ? Je me traîne affamé, brisé, malade, et je ne m'abandonne pas au désir libertin de retirer mon cou du joug » (1). On comprend la leçon de morale que la bête du ghetto donne au juif du ghetto.

Ce cheval de Mendele est non seulement pénétré à un haut degré de la philosophie de la résignation, mais il semble encore doué de certaines autres qualités intellectuelles, entre autres d'un esprit humoristique peu commun aux êtres de son espèce.

« De temps en temps il laisse tomber sa lèvre infé-

1. *Fischke der krummer*, éd. citée, p. 20.

rieure et alors il a l'air de rire, en ouvrant les dents, comme un homme. Et quand parfois il lui arrive de ne pas avoir de quoi manger, il reste rêveur, les oreilles dressées, et regarde les livres dans la voiture d'un air tel qu'on pourrait jurer qu'il y comprend quelque chose avec son esprit de cheval, et en tire des conclusions à sa manière, mieux peut-être que tel maître-adjoint juif (1). »

Les autres animaux domestiques du ghetto, les chiens, les vaches, les chèvres, etc., ont également été peints par Abramovitsch avec une exactitude d'observation et un esprit d'humour admirable. Qu'on lise la scène suivante qui se trouve dans *Fischke le Boiteux*, et qui a lieu sur la place devant l'auberge, un jour de dimanche, quand les paysans reviennent du marché :

« La place devant l'auberge est occupée par des charrettes et des voitures de toutes sortes, quelques-unes ayant pour tout bagage un peu de paille, les autres chargées d'objets qu'on a achetés au marché ou, qu'au contraire, on n'a pas pu y vendre. Dans une voiture se trouve un cochon qui a réussi à passer sa hure à travers un trou dans le sac où il est enfermé et crie d'une voix drôle et perçante à étourdir les oreilles. Derrière une voiture, toute chargée de souliers d'écorce, de pots de terre et d'autres ustensiles de cuisine nouvellement achetés, est attachée une vache rousse avec des taches et une seule corne. Elle tire de toutes ses forces sur la corde et fait son possible pour se libérer et pouvoir accourir en hâte vers ses anciennes camarades de l'étable et leur annoncer : « Pas de mal. On

1. *Ibid.*, p. 10.

s'est un peu hâté de la déclarer partie pour toujours. Louë soit le schor-habor (1), on se voit en bonne santé !... »

Un couple de bœufs, mis au joug, gris, gras, aux larges ventres, font des mouvements avec la bouche, l'air très sérieux et en ruminant avec beaucoup d'appétit, sans s'arrêter un instant comme s'ils étaient absorbés par une affaire très importante à laquelle ils ont appliqué tout leur esprit de bœuf. En attendant, la chèvre du fermier s'est installée sur la voiture, de temps en temps elle introduit sa tête dans l'ouverture du sac qui se trouve là pour la retirer après un instant. La bouche pleine, elle s'ébroue en tournant la queue, fait jouer les mâchoires, secoue sa barbe vite, rapidement, et jette des regards de tous les côtés. Un vieux chien de village, maigre, qui sur ses vieux jours n'a pas d'emploi et vit de la charité publique, boiteux d'une jambe et ayant une plique polonaise au bout de sa queue, vient à pas de loup auprès de la voiture, regarde avec respect, s'approche de quelques pas encore, flaire, cherche avec le nez, attrape un os desséché, rongé, court avec sa trouvaille un peu plus loin, s'étend sur la terre et se met à ronger l'os, la tête un peu de côté et appuyé sur les deux pattes de devant. Un cheval attelé à une voiture, trouvant ennuyeux de rester tout le temps sur place sans autre occupation que celle de sommeiller, dresser les oreilles et agiter le menton, s'avise de rendre visite à un couple de bœufs mis au joug, qui semble se réjouir d'un sac de paille hachée, et d'être leur invité pour dîner. Mais pendant sa marche, l'essieu de la voiture s'accroche à la

1. Schor-habor, bœuf messianique.

roue d'une autre voiture qu'elle manque de renverser. Le cheval de l'autre voiture saute par-dessus les timons et marche sur le pied d'un troisième qui pousse un hennissement et se cabre. La chèvre prend peur, saute de la voiture et dans sa hâte marche sur la queue du chien. Celui-ci effrayé se sauve courant sur ses trois jambes, poussant des cris aigus (1) !

Dans les descriptions de la nature, répandues en grand nombre dans l'œuvre d'Abramovitch, son talent d'observateur exact et de peintre original se manifeste avec plus d'éclat encore. Les paysages qu'il décrit n'ont, certes, rien de sublime ni de grandiose. C'est une nature pauvre, toute en plaines qu'il a eue devant ses yeux. Et ce sont presque toujours les mêmes objets : le bois et les champs qui reviennent dans toutes ses descriptions. Mais comme il sait voir et peindre ce qu'il voit ! Avec quelle précision de termes et quel amour il s'attache à décrire le moindre détail, les mouvements des feuillages sur les arbres, le frissonnement des blés dans les champs, le ramage des oiseaux, la vie des insectes, tout ce qui prend part à la vie éternelle de la nature qui se déroule devant ses yeux. Pas un mot de trop, pas un trait faux, pas un coup de pinceau qui ne soit en rapport complet avec ce que l'œil a aperçu. Mais surtout quel charme de poésie originale dans toutes ces descriptions ! Comme on sent que le poète a su voir la nature et la recréer à sa manière.

La palette d'Abramovitch n'est pas très riche en couleurs. Mais par contre, il excelle à rendre le mouvement

1. *Ibid.*, pp. 52-53.

sous toutes ses formes, le mouvement si on peut dire de l'immobilité elle-même. Tels sont les admirables tableaux d'un jour d'été qui se trouvent dans *Fischke le Boiteux* et qui sont de vrais chefs-d'œuvre de peinture exquise et originale. Le premier de ces tableaux présente une heure de l'après-midi, quand tout est accablé par la chaleur de l'été.

« Le ciel est bleu, pur, sans le moindre nuage. Le soleil grille, chauffe. Aucune brise dans l'air, aucun souffle qui rafraîchisse. Les blés sur les champs, les arbres dans les forêts restent sans mouvement, comme rivés à leur place. Les vaches sont couchées dans les prairies, fatiguées, le cou tendu, de temps en temps elles remuent les oreilles, mâchent et ruminent ; d'autres creusent la terre avec leurs cornes, la grattent de leurs sabots, mugissent et beuglent, étouffant de chaleur. Le bœuf, la queue relevée, court au galop, tournant la tête de tous les côtés. Il s'arrête tout à coup, rapproche le front tout près de la terre, flaire, les naseaux élargis, pousse un rugissement, palpite et frappe des pieds. Près d'un vieux rameau, courbé, à demi-desséché et coupé en deux par un coup de tonnerre se tient un groupe de chevaux. Ils ont enlacé leurs têtes pour se procurer ainsi un peu d'ombrage et ils se frappent de leurs queues pour chasser les moustiques. Sur une branche haut placée une pie se balance ; elle donne à distance l'impression comme si elle était habillée d'un *talesh* (1) blanc avec des rayures bleues et se balançait en priant. Elle fait une génuflexion, incline la tête comme pour la prière de

1. Tالش, châle de prière.

« Tachnoun » (1), fait un petit saut en poussant quelques cris légers et puis reste immobile, étendant son cou en avant et regardant le monde avec des yeux somnolents, Un silence règne sur le chemin tout entier. On n'entend pas le moindre bruit, le moindre murmure. On ne voit pas voler d'oiseaux. Seuls, les moucheron et les cousins tournoient dans l'air comme des démons, passent en dansant devant nos oreilles avec un bourdonnement et un résonnement comme s'ils nous murmuraient un secret et un instant après ils continuent leur vol. Et là, dans le foin, parmi les blés, des grillons fredonnent des airs, bourdonnent, battent des timbales et marchent avec leurs pattes. Il fait chaud, tout est tranquille et admirablement beau. Silence. Les créatures de Dieu se reposent » (2).

Quelle concision, quelle netteté et quel art dans les images employées ! Et à ce tableau de la nature engourdie par le sommeil et la fatigue, qu'on compare le tableau de fraîcheur et d'allégresse générale que nous trouvons dans le même livre, vingt pages plus tard, et qui représente la même nature vers la fin de la journée quand le soleil commence à décliner. On remarque dans ce tableau combien Abramovitch sait disposer ses effets et comme il passe par degrés du plus grand au plus petit, des arbres aux insectes et du murmure mystérieux de la forêt au concert gai et bruyant des innombrables créatures de la terre et des airs :

« Une brise agréable commence à souffler et sur le ciel

1. Tachnoun, prière qu'on récite les yeux fermés.

2. *Ibid.*, pp. 18-19.

se montrent des morceaux de nuages dont l'arrivée était désirée comme celle d'hôtes bienvenus. Les arbres commencent à se balancer lentement, ils penchent leurs sommets les uns vers les autres et causent entre eux dans leur langue après un silence bien long. La brise a réveillé du sommeil les blés des champs, tous les épis se lèvent en faisant du bruit comme de petits enfants et s'embrassent amicalement. Les créatures de Dieu se mettent en mouvement partout ; sur les champs, dans la forêt et dans les airs. Des oiseaux chanteurs montent sans cesse sur la scène ; sur les branches, sur les arbustes, en bas et très haut, ils sont activement occupés à faire leur toilette. Un frottement avec le bec, une petite secousse et les voilà qui chantent, qui sifflent leurs douces mélodies. Des papillons richement habillés en étoffes de velours, de soie, de moire, ornés de bijoux chers se mettent à danser, flottent dans l'air, s'élèvent, montent et tournoient sur place. Deux cigognes ayant l'air de gardes de corps, aux longues jambes rouges, se tiennent debout sur l'herbe, la tête relevée et regardent autour avec hauteur. Un oiseau gamin s'amuse, vole d'un arbre à l'autre, fait : cou-cou ! comme s'il jouait à cache-cache. Du milieu du froment et du seigle un autre oiseau lui répond : ber-wik, pick-ber-wik ! comme s'il disait : « Peine perdue, jamais tu ne m'attraperas ! Va chercher ailleurs ! » Un peu plus loin, dans la forêt, le rossignol entonne ses mélodies, fait des roulades et chante à réjouir le cœur. Quiconque sait ouvrir la bouche fait chorus à ce chantre d'une renommée universelle. Les grenouilles mêmes dans les étangs voisins prennent part à leur manière au concert, les mouches, les abeilles ne se

taient pas et l'escarbot, le gamin, l'agresseur éternel bourdonne lui aussi. La nature entière semble ressuscitée, tout en elle a l'air gai. C'est une joie, un plaisir à entendre, à regarder, à respirer les odeurs douces qui montent de tous les côtés (1). »

Parmi les descriptions de la nature il y en a chez Abramovitsch aussi qui sont moins riches en images plastiques mais qui sont admirables par la vie profonde et intense qui se dégage d'elles, par ce que le poète a su y mettre de *Stimmung* en faisant participer la nature qu'il décrit à son état d'âme ou à celui de ses héros.

Le bois de Kabransk vers l'époque des « jours terribles » paraît aussi triste et absorbé que les juifs de la ville qui ont le cœur gros de soucis à l'approche du « jour du jugement ». Les branches des arbres qui tremblent, autant de mains qui se crispent ; leurs bruits : les plaintes amères et les gémissements d'une mère dont les enfants s'en sont allés de tous les côtés et l'ont laissée triste et seule (2).

Quand Mendele le colporteur se trouve la nuit dans le bois à la recherche de son ami Alter, la nature autour sensible, elle aussi, avoir des visions de morts et d'assassinés.

« Le bois reste debout et il dort ayant au-dessus de sa tête un baldaquin sombre. Tout autour le silence règne. De temps en temps, seulement, on entend deux arbres de haute taille, les têtes baissées se murmurer, en voisins, des secrets à l'oreille, et se chatouillent en même temps de leurs branches ; on entend comme si deux feuilles pal-

1. *Ibid.*, pp. 42-4

2. *Wünschfingerl*, éd. citée, p. 57.

pitaient, se touchaient en se rapprochant, comme si quelque chose leur faisait peur et ne les laissait pas dormir. C'est le bois qui parle dans son sommeil. Il rêve du jour d'hier avec toutes ses joies et ses souffrances. Le bruissement que font là deux branches desséchées, c'est encore le bois qui rêve des arbres malheureux qu'on a découpés avant le temps. Le bruit qu'on entend, et qui semble produit par quelque chose tombé de haut, c'est un nid de petits oiseaux innocents, que le vautour, le coquin, a détruit dans une attaque soudaine et les feuilles palpitent là parce qu'elles voient en rêve la mère morte avec les petits tués (1).

Il y aurait toute une étude à faire sur la langue d'Abramovitch. On trouverait rarement un écrivain ayant un style aussi particulier, aussi personnel que le sien. On peut même dire que le style constitue une partie considérable de son talent. Ce style est très travaillé. On sent que l'auteur a pesé plusieurs fois chaque mot, l'a retourné de tous les côtés avant de l'écrire. Mais il n'en reste pas moins le plus souvent souple, aisé et naturel. La langue d'Abramovitch est très riche en ressources. Originaire de la Lithuanie, ayant vécu longtemps dans les provinces du Sud, doué d'un admirable instinct linguistique, il a été à même de mettre à contribution toutes les richesses vocabulaires des dialectes parlés dans ces pays et de devenir ainsi le véritable créateur de la prose judéo-allemande telle qu'elle apparaîtra dans les œuvres de tous les écrivains de talent de la génération suivante.

1. *Fischke der krummer*, éd. citée, p. 45.

C'est dans l'œuvre d'Abramovitch que se manifeste pour la première fois et d'une façon qui n'a pas été surpassée, qui n'a même pas été égalée, au moins avec cette perfection, par les auteurs suivants, ce que le dialecte juéo-allemand contenait d'originalité propre. C'est en lisant les œuvres d'Abramovitch, qui mieux que tout autre a connu l'âme du juif du ghetto, qu'on comprend combien la langue que ce juif a parlée depuis des siècles s'est façonnée à son image, en absorbant les figures, les idées qui sont le produit propre du ghetto, et en devenant par la brièveté de sa construction, son humour mordant, son mouvement rapide, nerveux et ses mots à allusion, l'expression fidèle de la vie intérieure du ghetto.

En dehors de ses descriptions Abramovitch n'emploie que rarement des images à proprement parler mais, par contre, son œuvre abonde en mots à images, en traits, en pointes, en tout ce qui désigne une chose d'une façon pittoresque et incisive à la fois. Il connaît comme nul autre ce qu'on pourrait appeler la philosophie ou la mythologie des mots, et il sait choisir le mot et l'encadrer à la place où il brille et illumine toute la phrase. En s'appliquant moins à décrire des types particuliers que des types généraux, des types-symboles, Abramovitch a trouvé un admirable auxiliaire dans la langue même. Souvent le plus caractéristique dans ce que disent ses héros se trouve moins dans le sens général de la phrase que dans la nuance particulière aux mots dont elle est composée, nuance dont l'origine doit être cherchée dans la vie de la communauté tout entière. (1)

1. Voilà par exemple une phrase qui se rapporte à la nourriture des habi-

La langue d'Abramovitsch ne varie que rarement avec les personnages et c'est un des défauts de son style. Fischke le boiteux parle presque tout le temps le langage de Mendele le colporteur. Il est vrai que l'auteur pour donner un peu de vraisemblance à ce phénomène étrange prend soin de nous avertir que, Fischke ne sachant pas bien s'exprimer, Mendele lui sert d'interprète dans son récit. Mais en dehors de Fischke, d'autres personnages encore semblent avoir emprunté à Mendele son tour d'esprit et de langue. En revanche, Mendele lui-même possède plusieurs styles qui varient selon les sujets et selon l'état d'âme des personnages : le style humoristique, plein de mots à double sens, souriant et mordant à la fois : un style plein de rudesse qui frappe, s'enfonce comme une lame bien affilée et qui apparaît quand devant la hideur et l'odieux de la vie tout sentiment de pitié semble s'évanouir dans le cœur de l'auteur, faisant place à un seul sentiment de

tants de Kabzansk. On verra combien, rien que par le choix d'un certain nombre de verbes dont on se sert à Kabzansk pour exprimer le besoin naturel de manger, verbes qui tous ont un sous-sens de mépris, d'hostilité même, et dont on trouverait à peine les équivalents complets dans une autre langue, s'éclaire pour nous comme par une lumière concentrée, lavie des hommes qui passent leur vie à combattre « la mauvaise passion de manger » :

« Kabzansk hot gespürt die bittere zeit. Es geht auf dem ôlom der winter mit alle seine bederfenischen : heizung, a schuch, a kleid un take epes essen eich. Nischto der summer, venn men kummt über et aseï mit gruen warg un patert opdos Leben mit essis mit schihe-pihe, mit a retiche, a gruen ugerkele, mit a krob1, a zibele abi varstopen dem mogen, eusstehen ihm dem bilbul wegen der achile. »

« Kabzansk a senti venir les jours mauvais. L'hiver avec toutes ses exigences va s'attaquer à la communauté ; besoin de chauffage, de chaussures, de vêtements, enfin besoin aussi de quelque nourriture. Fini l'été quand, ma foi, on pouvait « l'échapper belle » à l'aide de quelques légumes, se débarrasser des exigences de la vie avec un rien, un radis, un petit concombre vert, un ail, un oignon, seulement pour boucher l'estomac, le débouter de sa demande méchante et injustifiée de nourriture. » (*Wuenschsingerl.* é. c., p. 58).

haine et de vengeance (1), enfin un style poétique plein de douceur et de légèreté, d'un rythme et d'une richesse de nuances admirables. Il y a dans l'œuvre d'Abramovitch des morceaux poétiques qui, par la noblesse des sentiments qu'ils expriment et par la beauté de la forme, méritent d'être classés parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Et le fait que ces pages ont pu être écrites dans un langage si original et si pur a été la première mais aussi la plus péremptoire réponse à tous ceux qui s'obstinaient à ne voir dans le judéo-allemand qu'un dialecte grossier, « la langue des bonnes et des cuisinières », ne se prêtant pas à l'expression des sentiments nobles et des pensées élevées (2).

1. Voyez par exemple *Fischke der krummer*, éd. c., p. 137, le passage qui commence par les mots : « Tout (chez le juif) est affaire de commerce. Se marier est aussi une affaire de commerce. »

2. Des livres et des nouvelles d'Abramovitch quelques-uns ont été traduits en russe, polonais et en d'autres langues. « Le voyage de Benjamin » a été traduit en polonais en 1885 sous le titre *Le Don Quichotte juif*, par l'écrivain polonais connu Clemens Jounosza. Une traduction tchèque du même livre a été faite d'après la version polonaise. *La Faill* et *La Jument* ont été traduites en russe mais la publication de cette dernière traduction a été interdite par la censure. Abramovitch qui depuis un certain temps a composé tout une série de nouvelles exquises en hébreu a aussi publié une traduction hébraïque admirable de ses meilleures œuvres judéo-allemandes : *Fischke le Boîteux*, *l'Anneau de bonheur* et *La Jument*.

J. J. LINETZKI

J. J. Linetzki, un autre écrivain de l'époque haskalite, d'un talent plus modeste que celui d'Abramovitsch, mais ne manquant ni de force ni de vigueur s'est essayé dans plusieurs genres littéraires. Il débuta dans la littérature judéo-allemande par un recueil de poésies satiriques intitulé : *Le chansonnier méchant* (1). Il composa des nouvelles, dont quelques-unes ne sont pas dénuées de talent ; il écrivit des articles d'actualité et traduisit aussi quelques livres de l'allemand (2). Mais sa réputation littéraire fut fondée par un seul livre : *Le jeune homme polonais*, publié pour la première fois en 1868 dans le *Kolmevasser*, revue hebdomadaire qui publia aussi le premier roman d'Abramovitsch. Le succès du « Jeune homme polonais » fut prodigieux. Des hommes de tous les partis, même les chassides, contre lesquels il était dirigé, s'abonnèrent à la revue rien que pour pouvoir le lire et longtemps avant qu'il eût terminé sa publication dans la revue, le rédacteur, afin de satisfaire à la demande d'un grand

1. *Der böser marschalik*. Satirische volkslieder, composé en 1863, publié pour la première fois quelques années plus tard

2. *Nathan le sage* de Lessing et l'*Histoire juive* de Graetz. De cette dernière traduction un seul volume a été publié.

nombre d'abonnés, en fit paraître une édition spéciale comme supplément de la revue. Ce succès était fondé non seulement sur le talent de l'auteur, mais aussi sur sa connaissance profonde et intime de la vie chassidite qui forme l'objet principal du livre et sur l'accent d'émotion sincère qui perce à travers la forme satirique du récit. Le livre qui porte en sous-titre : *Biographie d'un juif polonais depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, n'est pas exactement une autobiographie ; la vie du héros, qui jusqu'au dernier moment reste fidèle au rabbi, ne ressemble pas de tous points à celle de l'auteur qui, né dans un monde chassidique, déclara de bonne heure la guerre aux préjugés de son milieu. Cependant le milieu dans lequel l'auteur place son héros est exactement celui où il vécut lui-même, et s'il le fait toujours parler en chasside croyant, c'est parce que cela sert mieux le dessein satirique de l'ouvrage.

La vie de Linetzki fut très mouvementée et rappelle par certains côtés, celle d'un autre enfant du ghetto, le philosophe Salomon Maïmon, qui lui aussi dans son autobiographie a raconté l'histoire d'un « jeune homme polonais ».

J. J. Linetzki naquit en 1839 à Winniza, petite ville du gouvernement de Podolie. Son père était rabbin de la ville et partisan fanatique du rabbi chassidite, dont il était un des premiers favoris. De bonne heure l'enfant fut initié aux études talmudiques et à dix ans déjà il avait la réputation d'un Ilouï (enfant prodige par ses connaissances talmudiques). A ces études vinrent s'ajouter bientôt des études cabbalistiques, suivant la règle d'éducation générale à cette époque chez les juifs chassides. Cependant le père

ne tarda pas à remarquer que tout n'était pas pour le mieux dans la conduite de son fils. C'est qu'en effet, le jeune Linetzki, ayant fait la connaissance d'un petit groupe de Maskilim qui était dans la ville commençait à lire en cachette des livres profanes en hébreu ; gagné par les nouvelles idées il n'était pas aussi exact dans l'observation de tous les commandements de la religion et se permettait même des doutes sur la sainteté et la puissance miraculeuse du Zadik (1). Dans les pèlerinages fréquents qu'il faisait en compagnie de son père à la « cour du Zadik » le jeune homme, très vif, très observateur, eut souvent l'occasion de jeter un coup d'œil derrière les coulisses et de saisir sur le vif le jeu du rabbi et de ses acolytes, mettant en scène tel miracle extraordinaire qui devait ébahir la foule des fidèles. Pour arrêter son fils sur le chemin du péché le père eut recours au moyen traditionnel ; il le maria. Linetzki avait alors quatorze ans et sa femme en avait douze. Les enfants se plaisaient et le mari réussit même bientôt à faire partager à sa jeune compagne ses idées hérétiques. Le dépit du père fut énorme et sur ses instances un an après le mariage, on prononça le divorce. Devant tant de désinvolture et d'arbitraire, le jeune Linetzki se révolta. Il jeta bas le masque de dévotion qu'il portait jusqu'à ce moment et ses rapports avec les Maskilim, secrets jusqu'alors, devinrent publics. Les persécutions de la part de sa famille et des chassides fanatiques de la ville

1. La secte chassidite est divisée en plusieurs groupes ou sous-sectes, dont chacune a un chef religieux, intitulé rabbi ou Zadik.

eurent cependant raison de sa persistance. On le remaria, en lui donnant pour femme une jeune fille sourde et ses nouveaux beaux-parents exercèrent sur lui une surveillance rigoureuse. Mais la réconciliation n'était que factice. De jour en jour le fossé entre Linetzki et le milieu fanatique dans lequel le sort l'avait fait naître devenait plus profond et bientôt il dut se convaincre que sa vie même n'était plus en sécurité.

Une nuit en passant sur un pont il fut soudainement attaqué et jeté à l'eau par quelques têtes chaudes de la jeunesse chassidite qui l'accusaient d'un crime de lèse-majesté envers le Zadik et le considéraient comme d'autant plus dangereux qu'il était un des leurs, un initié. Ce ne fut que par un hasard heureux que Linetzki put se sauver et ses amis durent demander pour lui la protection de la police. Profitant de la première occasion favorable, il quitta sa ville natale et se réfugia à Odessa. Il y passa un certain temps, donnant des leçons d'hébreu pour gagner sa vie et étudiant avec zèle le russe et l'allemand. D'Odessa il s'en alla à Breslau où il espérait entrer à l'école rabbinique. Malheureusement sa famille eut vent de ses projets. Alors elle se mit en rapport avec un Rabbi habitant près de la frontière qui par des intrigues réussit à le faire arrêter. Comprenant très bien qu'il n'avait rien à espérer d'une lutte engagée dans ces conditions entre lui et la bande organisée des chassides, Linetzki se décida à faire une fois de plus acte de contrition et se laissa conduire chez le Rabbi. Ramené dans sa ville natale, il divorça pour la seconde fois et quelque temps après il s'enfuit de nouveau, cette fois à Zhitomir, où il y avait une école rabbinique et qui était

un centre de la Haskala. Il avait vingt-cinq ans quand il entra dans cette école, où il eut pour condisciples des garçons de douze à treize ans.

A Zhitomir il fit la connaissance de Zweifel, Slonimski et quelques autres maskilim des plus importants et c'est pendant le temps passé à l'école qu'il composa la plupart des poésies qui furent publiées plus tard dans *Le chansonnier méchant*. Il ne resta pas longtemps à l'école rabbinique, où sa situation parmi des condisciples beaucoup moins âgés que lui était très difficile et il la quitta et s'adonna à l'activité littéraire.

En dehors des livres et des nouvelles qu'il publia il rédigea encore quelque temps en compagnie de Goldfaden une revue judéo-allemande, *Isroluk* (Lemberg, 1875). Mais cette revue, comme une autre, intitulée : *National*, qu'il publia un peu plus tard, n'eut pas de succès. Après les événements de 1881, il fut parmi les plus chauds partisans de l'idée palestinophile qu'il défendit en de nombreuses brochures de propagande. Il publia aussi une carte géographique de la Palestine. Malheureusement l'insuffisance de son instruction et les mauvaises conditions matérielles de sa vie ne permirent pas à Linetzki de réaliser tout ce qu'après *Le jeune homme polonais* on était en droit d'attendre de son talent. Réduit à la nécessité de gagner sa vie et celle de sa famille (à Zhitomir il s'était marié pour la troisième fois) par son activité littéraire, il fut forcé d'écrire beaucoup et de compter moins avec son inspiration qu'avec les besoins du marché.

C'est ainsi qu'il se mit à publier des calendriers, des livres d'anecdotes et des calembours d'un goût assez dou-

téux. D'autre part, son imagination était toujours hantée par le sujet du *Jeune homme polonais*, son grand succès. Une de ses nouvelles est intitulée *Le fils du jeune homme polonais*, mais son sujet n'est pas autre que celui du *Jeune homme polonais* lui-même. C'est plus ou moins le cas de toutes les autres nouvelles que Linetzki a publiées (1) et qui bien que traitant le même sujet que *Le jeune homme polonais*, sont cependant loin d'atteindre aux hautes qualités littéraires qui distinguent sa première œuvre en prose. Dans notre étude sur cet auteur c'est donc uniquement du *Jeune homme polonais* que nous nous occuperons, le seul livre qui subsistera de toute son œuvre.

Le jeune homme polonais a deux parties. Dans la première, l'auteur nous offre un tableau de la vie des chassides, de leurs mœurs, de leurs croyances, de la manière dont ils élèvent leurs enfants, etc. Cette partie se termine par le mariage du héros à l'âge de treize ans. Dans la deuxième partie nous voyons le héros entrer dans la cour d'un Zadik à titre d'employé supérieur et tout l'intérêt du récit consiste dans la peinture des mœurs de la cour, des intrigues qu'on y trame, des crimes que le Zadik et ses acolytes commettent sous le masque de la dévotion, exploitant la crédulité de la foule et poursuivant sans merci tout homme de cœur qui ose s'opposer à leur œuvre d'obscurantisme et de pillage.

1. La plus réussie de ces nouvelles est celle qui est intitulée : « *Le ver dans le raifort sauvage* » (Der worm in chrein, nochwehenischen vun mein peilisch-juengelschen Leben) dans la *Juedische Volksbibliothek*, v. I, pp. 62-92.

En fin de compte le Zadik est dénoncé au gouvernement et mis en prison avec les principaux de ses acolytes, parmi lesquels se trouve le héros de notre roman. Mais le Zadik, grâce à des protecteurs influents, ne tarde pas à être mis en liberté, pendant que ses acolytes, abandonnés par le Zadik, qui ne veut pas se compromettre pour eux, restent six ans en prison, et n'en sortent que grâce à une amnistie. A la sortie de la prison le « jeune homme polonais » a trente ans ; il a contracté dans la prison une maladie de poitrine dont il va mourir ; il n'ose pas renier la foi dans le Zadik, mais il veut que son fils reçoive une éducation plus rationnelle que lui-même et il lui permet de fréquenter une famille de Maskilim où on lui enseigne l'hébreu, le russe, etc.

Dans ce roman il n'y a pas de types bien caractérisés. Le héros principal comme les autres personnages n'ont rien d'individuel qui les distingue de la masse des autres juifs de leur milieu. Le Zadik lui-même, malgré son rôle de « meneur de foules », n'est qu'un personnage pâle, faible, faisant le mal non par esprit de méchanceté, mais parce que c'est son métier qu'il a hérité de son père et parce que la crédulité de la foule, qui ne demande pas mieux qu'à s'exalter à propos de sa parole la plus banale ou de son geste le plus insignifiant, lui montre ce métier comme le plus facile en même temps que le plus lucratif.

Il y a bien dans ce roman quelques figures secondaires dont les portraits sont assez bien réussis, comme ceux des professeurs du « jeune homme polonais », de sa belle mère ou de ce Zadik dégénéré qui voyage dans toutes les villes du

ghetto et fait des quêtes pour pouvoir marier sa fille (1), mais en somme c'est beaucoup moins dans ces portraits individuels que dans la peinture des tableaux d'ensemble que se trouve le principal mérite de l'auteur du *Jeune homme polonais*. Le monde chassidite paraît devant nous dans ce roman avec tous ses préjugés, toute son ignorance, tous ses ridicules. Des hommes qui ne travaillent pas, qui sont à la charge de leurs femmes et n'ont même pas le mérite ou plutôt l'excuse de passer leur temps dans l'étude de la Loi. C'est qu'en effet la place que tient dans la vie des juifs non chassids l'étude de la Loi, est occupée chez les chassides par les historiottes sur les miracles du Zadik, par les banquets donnés en son honneur pour fêter tel événement heureux qui fût arrivé à lui-même ou à un membre de sa famille et surtout par les pèlerinages que chaque chasside est tenu d'accomplir plusieurs fois par an à la cour du « Saint », muni, bien entendu, d'une rançon plus ou moins élevée, sans laquelle il ne saurait attendre l'accomplissement des vœux qu'il présentera au Zadik. Des communautés manquant de moyens pour avoir une école communale ou un hôpital pour les malades pauvres, les trouvent bien quand il s'agit d'envoyer un cadeau précieux au Zadik à propos du mariage de son enfant, ou tout simplement parce qu'il a déclaré avoir besoin de telle ou telle somme. Le Rabbi mène une vie de luxe, sa femme et tous les membres de sa famille font de même, et la masse des fidè-

1. J. J. Linetzki. *Dos chassidische juengel*. (Dans l'édition que nous citons ici, l'auteur a changé le titre de son roman « Le jeune polonais » pour celui du « Jeune homme chasside »). Vilna, 1897, pp. 62.

les, bien loin de se révolter contre ce gaspillage de l'argent des pauvres, y trouvent, au contraire, un nouveau motif d'exaltation et d'admiration. Et le rabbi ne cherche même pas à mériter le dévouement et l'estime de ses fidèles par des études savantes de la Loi, ou par une connaissance approfondie de la littérature cabbalistique comme firent les premiers Rabbis, fondateurs de la secte. Dans la plupart des cas, le Rabbi est un ignorant, qui ne remplit son office que par droit de succession et qui soutient son prestige par le moyen très simple et très efficace des « miracles ».

Les miracles du Rabbi sont infinis, il prédit les événements futurs, il fait guérir les malades désespérés, il donne des enfants à ceux qui n'en ont pas, il fait réussir les affaires véreuses, il peut tout, même contre Dieu lui-même.

Les hommes qui sont au service du zadik le tiennent au courant de la situation de chacun des fidèles qui vient solliciter la faveur de son intervention auprès de Dieu, lui donnant ainsi les moyens de paraître renseigné d'une façon miraculeuse. Dans les cas difficiles, craignant de s'engager trop, il se tire d'affaire en tenant un langage pyrrhonien. Quand on vient lui demander la guérison d'un malade désespéré, il commence par soupirer, par froncer les sourcils, par demander une « rançon » bien considérable et finit en disant : « Le malade a besoin de beaucoup de prière ». Si le malade est guéri, c'est la prière du zadik qui a agi, s'il meurt, c'est encore le zadik qui a déclaré son cas dangereux. Chaque chasside a son zadik qu'il vénère à l'exclusion de tous les autres, et la discussion des mérites respectifs de leurs rabbis est pour

les chassides une source éternelle de disputes et de discordes.

En dehors des traits se rapportant à la vie chassidite, le *Jeune homme polonais* contient une foule de légendes du folklore juif, de celles surtout qui sont répandues parmi les élèves du « cheder », histoires de démons, de morts ressuscités qui se promènent dans les villes et que les élèves du cheder croient rencontrer dans la rue aux nuits d'hiver en revenant de l'école à une heure tardive.

Les scènes très amusantes d'un mariage juif, de l'entrevue des fiancés, de la prédication du Badchen, les tableaux curieux et réalistes de l'intérieur juif, de la vie du cheder, etc., qui se trouvent dans le *Jeune homme polonais* sont d'un très grand intérêt pour qui veut étudier les mœurs juives d'il y a cinquante ans, mœurs qui règnent encore dans les milieux les plus arriérés de la masse chassidite.

Mais ce qui constitue l'attrait principal du *Jeune homme polonais*, c'est l'esprit satirique dont il est pénétré d'un bout à l'autre. Le récit de tous les abus, de toutes les sottises et les superstitions puériles des chassides est mis dans la bouche d'un homme qui est lui-même un chasside et dévoué au rabbi. Et dans ce récit l'auteur a su exprimer jusque dans les moindres détails non seulement la manière de penser, mais aussi la façon de parler des chassides avec toutes les expressions techniques, pour la plupart empruntées à l'hébreu, tous les termes employés par les chassides, en parlant du rabbi, de ses miracles ou d'autres matières plus ou moins élevées ayant rapport à leurs croyances et leurs préjugés. Il y a dans ce livre un

déploiement extraordinaire de subtilités et de finesses déployées en apparence dans le but de justifier les actes les plus répréhensibles du zadik et de démontrer son infailibilité envers et contre tous. Cependant, pas un instant le lecteur n'est dupe de tout cet appareil de dévotion et d'inconscience naïve. Une pointe d'ironie qui perce à travers les phrases les plus graves le tient toujours en éveil et lui rappelle sans cesse qu'il se trouve en présence d'une parodie. Et ce procédé est employé avec tant d'habileté, que toute la fausseté de l'argumentation et toute cette défense simulée ne manquent pas de tourner en fin de compte contre ceux mêmes qu'on avait l'air de défendre et en faveur desquels on en est réduit à invoquer des arguments si scélérats et si ridicules. Un des chapitres les plus curieux à cet égard est celui où le héros du roman essaie de justifier le zadik des accusations portées contre lui dans une dénonciation faite au gouvernement. Il passe en revue tous les points de cette accusation pour en montrer l'inalité et l'absurdité. Les passages de ce chapitre que nous citons sont de ceux qui, se rapportant plutôt à une question d'ordre général, peuvent facilement être détachés du contexte : « Prenons, par exemple, cette accusation soi-disant grave, inouïe, extraordinaire contre le rabbi de se faire payer pour des promesses qui ne valent rien ? Nous remarquerons d'abord que si les accusateurs se donnaient seulement la peine de se rappeler leur propre dicton d'incroyants : « le sot donne et celui qui ne l'est pas prend », ils ne trouveraient que matière à rire dans toute cette accusation folle et insensée. Mais laissons de côté les proverbes et les dictons et regardons un peu au fond des choses.

N'est-ce pas à se tordre de rire ? Je ne veux pas invoquer à cette occasion ce fait bien établi que pour nous autres, chassides, une promesse du rabbi est aussi sûre et inébranlable que la loi même donnée par Moïse et que nous considérons le rabbi comme un être omnipotent. Je ne veux pas invoquer ce motif-là, parce que ces esprits bornés ne le comprendront jamais. Ne voyons-nous pas, en effet, que les maskilim et les anti-chassidites qui sont cependant des hommes connaissant le Talmud, ne comprennent goutte à tout cela. Je veux donc me placer à leur point de vue et admettre que les promesses du rabbi sont vaines. Eh bien, quoi ? Est-ce que, par hasard, le rabbi s'attache aux basques des habits de ses fidèles en leur criant : « Venez, voilà des enfants, voilà un gagne-pain, voilà un héritage, voilà une affaire véreuse qui va réussir ! » Mais ce sont les fidèles eux-mêmes qui ne le laissent pas tranquille, qui arrivent chez lui de tous les côtés, le harcèlent de leurs prières et ne lui accordent pas un instant de repos. Ce sont eux qui crient : « Donne-nous des enfants, fais tomber la pluie, la neige, fais éclater une guerre, nomme les rabbins, les égorgeurs d'animaux, les juges, les scribes, les maîtres d'enfants ! Chasse les esprits, délivre-nous des mauvaises pensées ! Embrouille les affaires, envoie l'ange de la mort, sauve l'accouchée en danger de mort, etc... ! Eh bien, admettons un instant l'absurde et disons que le zadik ne saurait pas tenir ses promesses. Mais, est-il vrai ou non que les juifs aient bien foi en lui et qu'ils soient sans cesse sur ses pas ? Et n'est-il donc pas juste de le récompenser au moins de son temps perdu, de toute cette fatigue de l'esprit et du corps qu'on lui impose, jour et nuit ?

Puisque nos bons juifs ont déjà une fois pour toutes le besoin urgent de courir après des miracles, d'aspirer aux choses extraordinaires, merveilleuses, ne faut-il pas alors qu'il se trouve quelqu'un qui veuille bien prendre sur lui de devenir l'objet de leur exaltation et de leur enthousiasme? Et si ce n'est pas celui-ci, ce sera un autre. Ce qui est dans la nature des choses, doit nécessairement arriver.

Et puisque ce quelqu'un c'est lui, le rabbi, n'est-il pas juste encore une fois qu'on lui accorde ce qui est nécessaire pour mener un train de vie compatible avec l'exercice d'une profession si élevée et si délicate? » (1).

La satire de Linetzki, âpre et mordante, n'est cependant pas amère. Tout en raillant rabbis et fidèles, il ne cesse de rire d'un rire franc et gai, lâchant de gros mots et ne reculant pas devant une anecdote quelque peu hasardeuse.

De temps en temps seulement, au souvenir des souffrances physiques et morales qu'il a supportées de la part des chassides, son indignation l'entraîne jusqu'à l'injure. On ne saurait cependant lui tenir trop de rigueur de ces écarts de langage, à cause même de leur sincérité et parce qu'on sent qu'ils viennent d'un cœur qui a beaucoup souffert.

Ce qui fait que ce livre dirigé contre le chassidisme est supérieur à la plupart des autres du même genre qu'ait produits l'époque maskilite, c'est que son auteur, malgré sa haine des superstitions chassidiques, a su distinguer ce qu'il y avait de vrai et de juste au fond de ce mouvement

1. *Ibid.*, pp. 176-177.

populaire. Linetzki était, en effet, un des rares intellectuels juifs de l'époque maskilite qui ait vu dans le chassidisme autre chose qu'œuvre d'obscurantistes et de charlatans. S'il attaquait les formes désastreuses que ce mouvement avait revêtues à l'époque de sa décadence, cela ne l'empêchait pas d'apprécier les hautes idées morales et religieuses qui se trouvaient à sa base et qui justifiaient son existence. Et à ce point de vue Linetzki doit être considéré comme un des précurseurs les plus importants de ce mouvement romantique qui, avec Pezez, fit plus tard son apparition dans la littérature du ghetto, et dont le principal objet est la glorification du chassidisme. Dans un des derniers chapitres de son livre, Linetzki met en scène deux hommes, dont l'un est un misnaghid (1) et l'autre un maskil, ayant occupé tous les deux une haute situation dans leurs partis et qui, malgré cela, renièrent leurs anciennes conceptions et se rallièrent au mouvement chassidite qui plus que tous les autres leur paraissait satisfaire les besoins du cœur et de l'imagination et contribuer à développer les instincts de solidarité.

« Tout le système du chassidisme se réduit à accorder à ses adhérents la liberté de chercher eux-mêmes, tout en restant dans le judaïsme, leur chemin de salut et, à cet effet, ils doivent toujours être gais et bien disposés. C'est pour cette raison aussi qu'il règne parmi eux un fort esprit de solidarité, qu'ils s'exaltent mutuellement, qu'ils agissent les uns sur les autres de sorte qu'ils ont tous comme un seul cœur et une seule âme. Et c'est encore

1. Misnaghid : littéralement : opposé, adversaire du chassidisme.

pour cette raison que les chassides s'entr'aident mutuellement et sont prêts à faire les uns pour les autres les plus grands sacrifices, ce qui n'arrive que rarement chez leurs adversaires ; les misnagdim (1), et chez les maskilim » (2).

On devient chasside parce qu'on y est prédisposé par son tempérament. La Haskala et le rabbinisme sont des mouvements froids, rationalistes, sans âme, ni vie. « Leurs partisans sont honnêtes, sérieux et corrects. Mais un homme qui a le cœur exalté, plein d'enthousiasme, ce qu'on appelle une « âme débordante » ne saurait pas être partisan de ces deux systèmes qui, avec toutes leurs bonnes qualités n'en sont pas moins des systèmes morts, pendant que le chassidisme avec tous ses défauts et mensonges est plein de vie et de chaleur » (3).

Dans un chapitre qui porte le titre significatif : « Tout le malheur vient de ce que les juifs ne savent pas garder la mesure », l'auteur revient au même sujet des trois systèmes : Haskala, Rabbinisme et Chassidisme, et ici encore, tout en condamnant les exagérations qui se sont introduites dans le chassidisme, il sait en même temps apprécier l'idée fondamentale du mouvement, qu'il considère non d'un point de vue dogmatique et rationaliste, comme l'ont fait la plupart des écrivains maskilites qui ont écrit sur le même sujet, mais de celui de l'évolution des idées et des mœurs.

1. Misnagdim : pluriel de misnaghid.

2. *Ibid.*, p. 212.

3. *Ibid.*, pp. 212-213.

« Le Maître du nom » (1), dit-il entre autres, n'a pas été, comme beaucoup le croient, un imposteur ou un utopiste. Que Dieu nous en garde ! Son système chassidique a été, au moment où il l'a créé, une réforme nécessaire et utile dans la vie religieuse, ayant pour but de s'opposer au rabbinisme froid et sévère qui avait réduit à cette époque-là le service religieux et tous les commandements de la Loi écrite et traditionnelle à de simples gestes automatiques qu'on exécute sans en comprendre le sens et l'esprit et sans aucun égard pour l'intention intérieure dont ils devaient être accompagnés. Le juif à cette époque-là remplissait ses obligations religieuses de la même façon que le soldat qui s'exerce au service militaire. Et quel progrès dans le système chassidique du « Maître du nom » qui a mis en premier lieu « le service par amour », l'accomplissement des devoirs religieux qu'on a acceptés de par sa propre volonté, parce qu'on a senti ce qu'il y avait en eux d'élevé et de sublime en même temps que leur utilité réelle pour la vie. Être chasside, cela veut dire, en d'autres termes, être un soldat « volontaire » dans l'armée du créateur (2) . »

Linetzki est un conteur admirable. Son style est fort et nerveux à la fois, élincelant de vivacité, abondant en traits et ayant souvent le relief du style dramatique. Le récit se présente toujours sous une forme originale, et l'auteur sait en varier à chaque instant l'aspect, en introduisant des éléments nouveaux, imprévus, qui amusent et intéressent.

1. Le maître du nom (Baal chem) : le fondateur du mouvement chassidite.

2. *Ibid.*, pp. 220-221.

Rien qu'à la lecture des premières pages du roman on a déjà l'impression de se trouver en face d'un auteur original, qui pourra ne pas être toujours profond ou délicat, mais qui ne sera jamais banal, et qui, quoi qu'il ait à nous dire, le dira toujours à sa manière, laquelle lui est bien propre.

Dans ces premières pages le héros du roman nous raconte ses impressions du premier moment où il est arrivé au monde et même quelques-unes de celles qu'il a eues avant qu'il fût né. Il nous raconte notamment le sentiment de désespoir éprouvé le jour où il a entendu son père dire à sa mère que d'après la prédiction du Zadik l'enfant qu'elle mettrait au monde serait une fille. Pendant son séjour au ciel, il a souvent eu l'occasion de rencontrer des femmes juives polonaises ; il tremblait donc d'effroi à la pensée qu'il allait devenir un être aussi malheureux, aussi misérable, aussi abattu qu'elles. A chaque instant il se répétait avec angoisse : « Voilà que je vais devenir une fille » et ce n'est qu'au moment où il entendit son père lui donner le nom d'Isaac que le calme revint dans son cœur et qu'il se dit que cette fois-ci il est définitivement un garçon. Inutile de dire que le Rabbi n'est nullement confondu en apprenant que sa prédiction ne s'est pas réalisée et, comme il fait toujours en de pareils cas, il saura même donner à cet événement une interprétation tout à sa gloire.

Cette entrée en scène que nous venons de résumer en quelques mots et qui, hardie et imprévue, a en même temps le don de vous introduire de plain-pied dans un milieu nouveau et de vous faire sentir, plus que ne sauraient le faire de longues descriptions, ce qu'il y a

dans ce milieu de particulier et de couleur locale, est très caractéristique pour la manière d'écrire de Linetzki. Le livre tout entier est plein de saillies de ce genre et, n'étaient les digressions un peu trop fréquentes qui viennent interrompre le cours du récit, la lecture de ce livre serait d'un bout à l'autre d'un intérêt vif et toujours soutenu.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que *Le jeune homme polonais* contient beaucoup de mots hébreux. Il contient également un certain nombre de mots et de termes slaves qui sont entrés dans le dialecte du sud dans lequel est composé le livre de Linetzki. Le succès considérable que ce livre a eu dans le ghetto tout entier et dont nous avons parlé au commencement de cette étude fournit une preuve de plus à l'idée d'ailleurs admise par tous ceux qui ont étudié les différents dialectes judéo-allemands, à savoir que les différences entre ces dialectes ne sont que minimales et n'empêchent en aucune façon les hommes parlant un de ces dialectes de comprendre ce qui a été écrit dans un autre.

Abramovitch et Linetzki sont les seuls (1) grands écrivains judéo-allemands de l'époque haskalite. Le seul livre de Linetzki qui compte pour l'histoire de la littérature

1. Rappelons encore M. A. Schatzkes (né à Karlin en 1825, mort à Kieff en 1899), l'auteur d'un livre connu en hébreu sur les légendes talmudiques (*Ha-maftoah*, Varsovie, 1866-1869) et qui a fait paraître sous pseudonyme un livre judéo-allemand intitulé *Der juedischer erew-pèsach der minhag Isroël* (La veille de la pâque juive) von M. Selikovitch, 1881. Écrit dans le dialecte des juifs Bihuanienus, ce livre contient toute une série de scènes de la vie juive pendant les quatre semaines qui séparent la fête d'Esther de celle de Pâques. Avec beaucoup d'humour l'auteur décrit toutes les privations que doivent subir les maris pendant cette période quand les femmes juives, dans la

a été publié en 1868, et, si la plupart des œuvres d'Ab-ramovitsch ont été revues et augmentées depuis 1880, elles n'en ont pas moins été publiées presque toutes avant 1873. Dans le chapitre précédent nous avons déjà exposé les motifs qui ont entravé le développement normal de la littérature judéo-allemande. Mais une époque nouvelle commence pour cette littérature avec les changements profonds qui se sont produits dans la vie juive depuis 1881. Et c'est l'étude de cette nouvelle époque, « la période contemporaine », qui fera l'objet du chapitre suivant de notre travail.

conscience du rôle important qui leur est réservé dans les préparatifs de la pâque, semblent prendre leur revanche de l'état de soumission auquel elles sont condamnées pendant le reste de l'année et ne cessent pas de morigéner les maris qui apparaissent dans le rôle des êtres inutiles encomrant la maison et contre lesquels la maîtresse préoccupée se heurte à chaque instant. Comme *Le jeune homme polonais*, le livre de Schatzkes contient l'exposé d'un grand nombre de coutumes juives, des tableaux, parmi lesquels il y en a quelques-uns de très réussis, de l'intérieur juif, de réunions qui ont lieu à la synagogue, etc. Malheureusement, l'effet artistique du livre est souvent gâté par les digressions nombreuses où l'auteur, talmudiste distingué, entreprend la discussion des coutumes ou usages religieux qui ne lui paraissent pas fondés dans le texte de la loi. Schatzkes a encore publié une série de nouvelles de la vie juive dans la *Juedische Volksbibliothek* de Rabinovitsch, vol. I, p. 159-181. (Bilder von der Lite mimeni der emesser verfasser von dem juedischen erez-pèsach).

LIVRE II

INTRODUCTION

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

LA FIN DU MASKILISME

La réaction violente, politique et sociale, qui fut inaugurée contre les juifs russes dès l'avènement au trône d'Alexandre III a porté au mouvement maskilite un coup dont il ne devait pas se relever. Devant la catastrophe effrayante des « pogromes » qui, en 1881, se déclenchèrent sur la tête de la population juive en Russie et qui bientôt fut suivie de toute une série de mesures répressives contre eux ; devant les flots de l'émigration, qui, en raison de la ruine économique de milliers de familles croissait de jour en jour et prenait le caractère d'une fuite folle, tous les rêves caressés par les Maskilim pendant des générations se dissipèrent comme de la fumée, faisant place à des sentiments de désespoir et de repentir...

Pendant le jeûne national qui fut proclamé en signe de deuil après ces pogromes, on vit à Pétersbourg et ailleurs, des intellectuels, des médecins, des avocats, qui depuis

longtemps semblaient avoir brisé tout lien avec leurs frères du peuple, venir à la synagogue, se frapper la poitrine et proclamer : *nostra culpa*. Des jeunes gens qui rêvaient de consacrer leurs forces au service de la patrie, quittèrent l'Université et formèrent des groupes de pionniers pour aller en Palestine, faire revivre avec le travail de leurs mains l'ancien sol du pays des ancêtres. Des chefs mêmes de l'assimilation comme Levanda qui, pendant de nombreuses années, dans ses romans en russe s'était fait l'ardent défenseur de l'assimilation, comme Liliembum, un des écrivains maskilites hébreux les plus hardis et les plus rationalistes, s'affilièrent au mouvement national et « palestinophile ». Et en étudiant l'évolution des idées chez les poètes judéo-allemands de l'époque maskilite, nous avons déjà eu l'occasion de constater combien, eux aussi, ont subi l'influence de l'esprit nouveau qui était descendu sur le ghetto.

Cependant le mouvement national n'était pas le seul à prendre auprès des intellectuels juifs la place rendue libre par la faillite du maskilisme et de l'idéal d'assimilation. Un certain nombre de ces intellectuels subit l'influence des doctrines démocratiques et socialistes qui, à cette époque, étaient très populaires parmi la jeunesse russe, et un certain nombre d'entre eux s'affilièrent aux groupes révolutionnaires russes et consacrèrent leurs forces à la propagande des idées révolutionnaires parmi les paysans et les ouvriers russes. D'autres, moins nombreux, portèrent la bonne nouvelle parmi leurs frères du ghetto.

Le nombre d'artisans de toutes sortes et d'ouvriers

sans qualification spéciale fut de tout temps très grand parmi les juifs du ghetto russe. Mais depuis que l'industrie moderne a fait son entrée en Russie, on a vu sur plusieurs points du ghetto, aussi bien en Lithuanie qu'en Pologne, s'élever des usines dont les ouvriers étaient en grand nombre des juifs. Comme ce prolétariat juif ne comprenait pas d'autre langue que le judéo-allemand, les propagandistes socialistes qui s'adressèrent à lui, furent forcés bon gré, mal gré de se servir de sa langue. Et c'est ainsi que les socialistes, en multipliant leurs brochures de propagande, leurs revues autorisées ou non par la censure, contribuèrent d'une façon très considérable à l'enrichissement de la langue. Ils y introduisirent des termes nouveaux, mûs non par le désir de germaniser la langue, à laquelle ils cherchaient au contraire à conserver son caractère populaire, mais par la nécessité de parler au peuple de sujets qui lui étaient jusqu'alors étrangers et pour lesquels par conséquent sa langue ne possédait pas encore de termes propres.

Les socialistes contribuèrent aussi dans une large mesure à créer cette littérature de traduction pour laquelle, surtout en ce qui concerne les belles-lettres, le judéo-allemand ne le cède point à beaucoup de littératures européennes. On peut en effet, affirmer sans crainte d'exagération, que les œuvres de tous les écrivains de premier ordre et aussi de beaucoup de deuxième ordre de toutes les littératures, ont leurs traductions bonnes ou mauvaises en judéo-allemand. Aussi bien les œuvres de Shakespeare que celles de Victor Hugo, les drames d'Ibsen Maeterlinck

que les romans d'Anatole France, de Zola et de Knut Ham-sen sont connus au lecteur judéo-allemand par des traduc-tions faites dans sa langue.

C'est en Amérique, où la masse juive vit en des condi-tions meilleures que ses frères en Russie et où existent plusieurs maisons d'édition judéo-allemandes assez im-portantes, qu'ont été publiées la plupart de ces traduc-tions, mais elles n'en sont pas moins lues et connues du public russe. Enfin, est-il nécessaire d'insister sur l'influence que le mouvement socialiste a dû exercer sur une littéra-ture s'exprimant dans une langue qui depuis longtemps était celle des humbles et des pauvres ? Les idées sociales inspiraient plus d'un parmi les écrivains judéo-allemands, leur suggéraient souvent les motifs, inspiraient la ten-dance de leurs œuvres, exerçaient une influence constante sur toutes leurs idées morales et sociales.

Le mouvement national a exercé sur la littérature judéo-allemande une influence moins directe que le mouve-ment socialiste. Le rôle que ce mouvement a joué dans le développement de la littérature judéo-allemande consiste principalement en ce qu'il a été la cause première de la disparition, dans les classes moyennes de la société juive, du mépris qu'il était jusqu'alors de bon ton de professer pour le judéo-allemand et qui était un gros obstacle au développement normal de cette langue. Ce n'est certes pas que les éléments nationaux qui en grande partie se recru-taient parmi les anciens Maskilim, se soient tout à fait réconciliés avec l'idée de l'existence de la « langue de l'exil ». Ils ont continué d'autant plus à la combattre que

l'essor pris par sa littérature et l'attitude des partis socialistes dans la question de la langue leur faisait voir dans le judéo-allemand un rival sérieux pour l'hébreu. Cependant les armes ont changé ; l'opinion est devenue moins intransigeante. On reconnaît volontiers que si le judéo-allemand n'est pas et ne peut jamais devenir la langue nationale du peuple juif, il mérite cependant d'être traité avec amour et reconnaissance parce qu'il a beaucoup contribué à la conservation du peuple dans son exil. Les besoins de la propagande ont d'ailleurs forcé les Sionistes eux-mêmes à contribuer au développement de la langue et de sa littérature, aussi bien par leur propagande orale faite surtout en judéo-allemand que par les journaux et revues qu'ils publiaient dans cet idiome.

C'est ainsi que l'évolution de la vie juive du ghetto dans les derniers trente ans a eu pour résultat un développement rapide et admirable de cette littérature. Nous ne nous attarderons pas, ici, à étudier les sources diverses auxquelles cette littérature a puisé. Elles sont nombreuses et variées et nous les étudierons en même temps que les auteurs dont l'œuvre s'en est inspirée. Disons seulement qu'en dehors du socialisme et du mouvement national ce furent la philosophie et la poésie chassidites qui ont exercé une influence très considérable sur la littérature judéo-allemande moderne. Les œuvres d'inspiration chassidite comptent parmi les plus originales et les plus admirées de cette littérature et rien peut-être mieux que ce fait ne saurait indiquer le changement radical qui s'est produit dans « les haines et les amours » d'une partie au moins des écrivains du ghetto et de leurs lecteurs.

S. S. FRUG

Le poète (1) dont nous avons inscrit le nom en tête de ce chapitre, est le premier en date de cette série brillante d'écrivains en vers qui, dans les vingt-cinq années dernières, ont renouvelé la poésie judéo allemande ou plutôt l'ont créée de toutes pièces. Dans un chapitre précédent nous avons vu que la poésie judéo-allemande de l'époque haskalite était avant tout raisonneuse, logicienne, qu'elle visait l'esprit plus que le cœur et ne faisait que rarement preuve d'une inspiration véritable chez ses auteurs. La forme, malgré les rimes, était aussi prosaïque que le fond.

1. Simon-Samuel Frug est né en 1860 à Bobrovi-kout (gouvernement de Cherson) dans une des colonies juives qui furent établies dans les provinces du Sud sous le règne de Nicolas I^{er}, qui favorisait la création d'une classe d'agriculteurs parmi les juifs. L'enfant étudia la Bible et le Talmud dans le Cheder et fréquenta en même temps l'école gouvernementale du village. En 1880 le journal juif *Rassvet* (*L'Aurore*) publia la première poésie russe de Frug qui attira sur lui l'attention publique. Il fut invité à venir à Pétersbourg et depuis il a publié dans les revues juives en russe un grand nombre de poésies qui définitivement établirent sa réputation de poète. En 1885 fut publié le premier recueil de ses poésies russes; en 1887 en fut publié le deuxième et en 1890 parut une nouvelle édition de ses poésies russes. Une traduction hébraïque de ses poésies faite par Kaplan fut éditée en 1898 par la maison Touschia à Varsovie. Les premières poésies judéo-allemandes de Frug datent de 1885. Depuis, il a collaboré à presque toutes les revues et tous les journaux judéo-allemands. Depuis un certain temps il écrit même presque exclusivement en judéo-allemand. En 1896 parurent ses *Lieder un gedanken* et en 1904 la rédaction du journal *Der Freund* de Saint-Petersbourg publia une édition complète de ses œuvres judéo-allemandes en deux volumes. Ajoutons encore que le nombre des poésies que l'auteur a composées également en russe et en judéo-allemand est tout à fait minime.

Les phrases se traînaient lourdes, comme enchaînées, sans ce lien intime entre les parties différentes du vers qui donne à celui-ci la vie et le mouvement, et les œuvres des meilleurs versificateurs mêmes de cette époque trahissaient dans leur facture la main patiente de l'artisan plutôt que le pinceau léger et créateur de l'artiste.

La poésie de Frug marque donc, à ce point de vue, une nouvelle époque dans l'histoire de la poésie judéo-allemande.

Au moment où Frug commença à écrire des vers en judéo-allemand, il était déjà connu dans la littérature russe comme poète de talent (1) et l'art merveilleux, appris à l'école des meilleurs poètes, Pouchkine et Lermontoff, d'écrire en vers légers, faciles, pleins de charme et de grâce se manifesta aussi dans ses œuvres judéo-allemandes (2). Les poésies de Frug révélèrent au public combien le judéo-allemand qu'on avait déclaré être un dialecte grossier et dénué d'harmonie pouvait, entre les mains d'un poète de talent et connaissant son métier, devenir un instrument délicat aux sons les plus doux, les plus tendres et les plus harmonieux. Plus que tout autre poète de l'époque précédente Frug a été sensible au rythme intérieur de la langue, au mouvement, à l'harmonie, à tout ce qui constitue la valeur esthétique de la strophe, et sa versification variée et aisée n'a été surpassée en beauté et richesse que

1. Sur Frug comme poète russe voyez *Istorija novejschej russkoj literaturi* (1848-1892) par A. M. Skabitchewsky, 2^e éd. Saint-Petersbourg, 1893, p. 444-446.

2. L'influence de Heine se fait sentir dans quelques-unes des poésies de Frug. Voy. par exemple, dans *Alle Werk vun S. Frug* en 2 volumes, édition du *Freund* Saint-Petersbourg, 1904, les « *Zionslieder*, prologue » qui rappellent la poésie célèbre de Heine *Mit einem Exemplar des Rabbi von Bacharach*.

par celle d'un seul poète contemporain, Maurice Rosenfeld, « le Heine du ghetto ».

Ce n'est pas sans un effort dur et tenace que Frug est arrivé à cette perfection de la forme dans ses poésies judéo-allemandes. Il nous a raconté lui-même sous une forme spirituelle à quel point il a dû « mordre et couper le jargon, mâcher la chère langue de nos mères pour la faire un peu plus douce » (1). Le poète, dans un rêve, a vu s'ouvrir devant lui les portes du Paradis et il a raconté au tribunal céleste tout ce qu'il a souffert ici-bas en faisant des vers judéo-allemands d'après les règles d'une prosodie correcte. Le gardien du paradis n'a pas voulu croire à ses oreilles en l'entendant parler de césures et rythmes à propos de vers judéo-allemands.

« Césures et rythmes ? Horreur, horreur ! (2).

Mais tu es un saint, sur mon honneur !

Jargon et rythme, jargon et césure !

C'est la fin du monde, le bouleversement de la nature

Viens, mon chéri, sois le bienvenu !

Tu as assez souffert pour ton compte,

Tu as eu l'enfer sur la terre,

Et ta part de l'autre monde, honnêtement tu l'as méritée (3).

1. *Œuvres*, édition du *Freund*, vol. I. Mein epitaphie, p. 90-91.

2. Zesur mit a mischkol ? ! Oi, weh is mir, weh !
 Du bist doch a kodesch, auf meine neemones !
 Jargon mit a mischkol ? ! Jargon mit zesur ? !
 Kapeir i die welt, i die ganze natur !...
 Kumm, krein meine, kumm !... Boruch habo !
 Genug dir, du bist schein mit zores ganz satt,
 Du host auf der erd schein geihenem geahat,
 Kost kosher verdient eilom habo !

3. *Ibid.* *Vedient olam-habo*, vol. I, p. 107-108.

Mais si le poète a eu beaucoup de peine à « dégrossir la langue qui sentait le marché et la boucherie » (1) son œuvre n'en porte aucune trace et le vers qui éclate, plein et naturel, tout d'une venue et d'un seul jet, laisse peu deviner les soucis de césure qui ont présidé à sa composition.

La muse judéo-allemande, en général, apparaît à notre poète sous un aspect peu attrayant. Il la voit sous la forme d'une vieille femme, maigre, pâle, malade, voûtée, tissant sans cesse et portant des vêtements qui sont une injure criante à toute loi de beauté et de symétrie. Le peuple juif qui avait eu un jour une langue et une culture propre, ressemble maintenant à un mendiant qui porte dans sa besace des miettes ramassées un peu partout, couvertes de poussière et de moisissures. Et dans la nuit sombre qui règne autour de lui, le poète entend la muse judéo-allemande chanter sur un air triste :

Qui suis-je ? Que suis-je ? (2)
Moi, vieille orpheline ?
D'où et vers où
Va mon chemin,
Le long, le dur,
Qui n'a pas de commencement
Et n'a pas de fin (3).

1. *Ibid.* Mein epitaphie, vol. I, p. 90-91.

2. Wer bin ich, wos bin ich,
Ich, alte iesseime ?
Wuhin un vun wanen
Zieht sich mein weg,
Der schwerer, der langer,
Wos hot nit kein onfang
Hot nit kein breg ?

3. *Ibid.* Lieder vun dem juedischen jargon, vol. I, p. 5-14.

On le voit, le poète n'a pas une idée très haute de la grâce et des charmes de la langue dans laquelle il chante ni de la muse qui l'inspire. Et cependant il y a une différence considérable entre ses opinions sur le judéo-allemand et celles que professaient les écrivains maskilim de l'époque précédente. S'il est vrai que la langue soit laide, elle n'en est pas moins l'expression de la vie juive elle-même. En regardant de plus près les vêtements de la muse juive qui lui inspirent un tel sentiment de dégoût, le poète n'hésite pas à reconnaître que les lambeaux, avec les couleurs différentes dont ils sont composés, sont bien l'image fidèle de la culture hybride juive qui a passé par tous les pays, traversé toutes les mers sans avoir même eu le temps de faire la part entre le bien et le mal qui pêle-mêle s'offrait à elle. Mais ce que le poète voit surtout dans la muse juive à la différence des écrivains maskilites, c'est le cœur chaud et plein d'amour qui bat sous ses vêtements bariolés. Dans une des deux poésies consacrées à Michel Gordon dans lesquelles il glorifie l'œuvre modeste, mais utile du poète qui fut un des premiers à écrire dans le dialecte populaire (1). Frug parle encore de la muse judéo-allemande qui lui apparaît toujours « comme une orpheline sans père ni mère, qui traîne sur son dos un sac de rimes ». Mais n'est-ce pas encore elle qui descend jusqu'aux coins les plus obscurs du ghetto, qui est connue par les pauvres et les riches et qui vivra encore longtemps dans la bouche du peuple juif ? Et le

1. *Ibid.* *Einer von die beste*, vol. I, p. 84-86.

poète en des termes émus parle des souvenirs d'enfance évoqués dans sa mémoire par la vue d'un recueil de poésies judéo-allemandes de Michel Gordon. Il voit sa grand' mère lui chantant une des poésies de ce recueil :

Le berceau se berce. La petite lampe brûle...
Grand'mère est assise, penchée sur mon lit.
Je vois ses mains, petites et maigres,
Et je regarde dans ses yeux, sombres et vieux (1).

.
Elle tricote le bas et chante comme alors :
« N'avez-vous pas été, mon juif, à Poltawa ? » (2).

.
Vous m'avez rendu la jeunesse et la joie,
Vous avez mis de la lumière dans mon cœur,
Vous m'avez apporté un salut d'enfance.
Un salut des jours de beauté et de bonheur.

Bien loin d'encourager la tendance des intellectuels à négliger la langue populaire et à ne parler que celle du pays, nous voyons notre poète s'exprimer avec mépris sur ces demoiselles juives qui, quand on leur parle « juif » vous regardent d'un œil étonné, comme une curiosité (3). Les temps sont décidément changés, les opinions se sont modifiées avec eux et comme preuve du revirement qui s'est produit dans l'opinion des intellectuels juifs envers le judéo-allemand, nous pouvons signaler le fait que le premier et

1. Dos wiegele wiegt sich. . Dos lempel brent,
Die bobeniú sízt, ueber mich ongebogen;
Ich seh ihre kleininke, darinko haend,
Ich Kuck in die altinke, dunkle augen.

2. Cette strophe est tirée d'une des poésies les plus populaires de Michel Gordon.

3. Frug. *Œuvres*, édit. Freund, vol. I, Schalach monot, p. 52.

le meilleur poète juif qui ait chanté en russe s'est mis aussi à composer des poésies judéo-allemandes, non pas de ces pauvres poésies didactiques dans le genre des poèmes maskilites, mais des poésies tout court, dans lesquelles l'auteur a mis tout ce qu'il avait de sentiments profonds et de puissance artistique.

Frug se plaint plus souvent encore que de la langue et de la muse judéo-allemandes du public judéo-allemand qui, en fait de poésie, n'a guère connu surtout que les chansons des badchonim, les professionnels de la chanson qui avaient pour mission de l'amuser aux mariages et qui suppléaient au talent par des bons mots, des calembours, des grimaces et d'autres procédés plus ou moins grossiers, mais ayant le don d'exciter l'hilarité de l'auditoire. Nous avons déjà eu l'occasion de parler du mépris qu'avait le public pour les « badchens », mais les « poètes » ne jouissaient pas auprès de lui d'une meilleure réputation. Il considérait les deux mots comme synonymes et finit par leur réserver le même destin. Un poète triste, mélancolique, un poète qui verse des larmes lui semblait être une contradiction vivante, quelque chose d'inimaginable, d'incompréhensible et quand ce poète parut, le public ne voulut pas le comprendre. « On lui demandait toujours de faire comme les autres, d'écrire des mots d'esprit, des sophismes, des calembours, des anecdotes aux rimes innombrables et dont chaque mot chatouille. » (1). C'était, en somme, la lutte d'un écrivain aux prises avec ses lecteurs,

1. *Ibid.*, vol. I, p. 91.

d'un artiste qui cherche à élever le public aux hauteurs de son art, mais que le public tire en bas vers les platitudes de son goût sans culture.

Cette lutte subsiste encore maintenant, dans une certaine mesure au moins, dans la littérature judéo-allemande, et l'abîme entre l'écrivain judéo-allemand qui participe aux plus hautes manifestations de la pensée moderne et se sert des procédés les plus raffinés de son art, et le gros du public qui se recrute toujours parmi les classes les moins cultivées du peuple, reste toujours béant. Mais combien était-il plus profond encore, il y a vingt-cinq ans, au moment où Frug faisait son apparition dans la littérature judéo-allemande, quand, d'un côté, le mouvement de sympathie pour le judéo-allemand qui se dessinait parmi certains milieux intellectuels ne faisait que commencer et n'allait pas jusqu'à former parmi eux un noyau constant et sûr de lecteurs, et quand, d'autre part, l'œuvre de l'éducation du peuple, de son initiation à la culture moderne entreprise par les mouvements national et socialiste était, elle aussi, à peine entamée. Ce n'est pas que Frug ait été un penseur très original, tant s'en faut, son art aussi est moins raffiné que celui des autres poètes judéo-allemands contemporains que nous étudierons plus loin, mais il faut tenir compte que dans la lutte entreprise contre le mauvais goût du public, il s'agissait de conquérir les droits les plus élémentaires, ceux qui sont pour ainsi dire une partie intégrale de cet art et qui ne devaient être emportés que de haute lutte : le droit pour le poète judéo-allemand d'être autre chose qu'un clown, d'être lui-même, de montrer son âme et non la grimace de son visage.

Mais il faut le dire aussi, Frug n'a pas toujours su se garder contre les périls de l'abîme sur le bord duquel il marchait. Parfois, voulant le succès facile, il s'est laissé entraîner lui-même par les flots de cet esprit vulgaire des badchonim auxquels il avait déclaré une guerre acharnée. Plus d'une poésie de Frug prouve que le poète n'a pas su toujours devenir maître, pour son propre compte, de ce qu'il désirait vaincre chez les autres et peut-être est-ce dans la conscience de sa propre « faiblesse » qu'il faut chercher la source du sentiment d'amertume et de sarcasme contre le public et presque de haine contre son art qui perce dans quelques-unes de ses poésies :

... Maudit est celui que Dieu a destiné
A être un poète... chez les juifs !
Un poète ! Ce n'est qu'un Badchen, un vulgaire musicien de
[noces :

Une rime et un bon mot, une cantilène et un air,
Une grimace par ci, une drôlerie par là
Pourvu que le public y trouve son plaisir.
... Oui, malheur à lui ! Il sera comme la voix
Qui crie dans le désert.
L'écouteront la montagne et la vallée,
La forêt et les champs... mais des hommes ? Aucun !
Le juif prendra sa barbe dans la main,
Restera la tête penchée de côté,
Entendra avec les oreilles, regardera avec les yeux
Et te comprendra aussi bien... que la muraille (1).

La note dominante dans les poésies de Frug soit judéo-allemandes, soit russes, est la tristesse et la plainte. Ce

1. *Ibid.*, Ablætel Widoui (Une page de confessions), 58-60.

genre spécial qui commence dans la littérature juive avec *Les Lamentations*, et qui à travers le moyen âge a trouvé son expression dans toute une littérature de « Kinot » (1) et de « Selichot » (2) est celui que le premier poète contemporain judéo-allemand, reliant les tristesses du présent aux malheurs du passé, a le plus cultivé.

La déchéance nationale et la misère individuelle des juifs, privés des droits humains élémentaires, forment le sujet de la plupart de ses poésies. « Rien, écrit-il lui-même dans une de ses « fantaisies » en prose mêlées de poésies, demi-sérieuses, demi-comiques, « rien dans notre vie triste ne me fait tant de peine que l'aspect extérieur d'un juif : son dos voûté, ses joues creuses, ses mains maigres, sa poitrine étroite et l'ombre noire de la peur qui est continuellement sur son visage. Ces yeux inquiets, moitié rêveurs et moitié craintifs qui courent sans cesse d'un point à l'autre comme s'ils cherchaient un abri pour se cacher, se sauver d'un danger énorme et imminent ; ces lèvres pâles qui tremblent et semblent prêtes à chaque instant à prononcer les mots : Me voilà, je me sauve ! tout cet être qui tremble au bruit d'une feuille qui tombe d'un arbre, d'une mouche qui bourdonne à ses oreilles, toute cette créature de Dieu qui semble, à juger par ses mouvements, douée d'un nombre d'organes plus considérable que celui des autres hommes, mais qui n'en a pas un qui

1. Kinot. *Lamentations*.

2. Selichot. *Prières de pardon*.

soit en bon état, me fait éternellement saigner le cœur (1). »
De cette misère physique du juif, le poète ne connaît que
trop l'origine. Il a vu de près la vie du ghetto, cet enfer
sans air ni lumière

Où il n'y a pas de jeune génération
Où l'homme à trente ans a les cheveux blancs,

où des êtres humains pour qui il n'y a plus d'espoir
végètent comme au bain, sentant leur force vitale s'en
aller lentement, résignés devant la fatalité, ayant oublié
jusqu'au mot de révolte. Avec quelles couleurs sombres
et réalistes à la fois le poète a su nous donner le tableau de
la vie extérieure du ghetto et comme on sent vibrer sa
colère et son indignation devant l'humiliation de ses frères
de misère qui passent leur vie

Dans ces trous, ces taudis
Aux murs croulés, aux toits pourris,
Qui ne connaissent jamais
L'air frais, la lumière claire
Et du ciel la douce chaleur,
Où la chanson de l'oiseau ne réjouit pas le cœur,
Où n'entre pas une brise légère
Qui fasse partir la vieille moisissure
Dans ces espaces étroits, malpropres
Où tous les meubles mis ensemble
N'ont pas la valeur d'un sou ;
Où il n'y a pas de jeune génération,
L'homme à trente ans a les cheveux blancs,

1. *Ibid.*, vol. I. Der schofar, 108-121.

Etouffant de poussière, boursouflé par l'humidité ;
Où, pareil au vers, aveugle et muet,
Au corps misérable et convulsé,
Grandit dans le besoin l'enfant juif ;
Et depuis le berceau jusqu'au tombeau,
Desséché, fané comme une épine,
Le juif vit sa pauvre vie
Et ne connaît jamais dans toute son extase
La sainte, la libre colère
Qui brûle et bout dans le cœur ;
Il reste debout, courbant le dos,
Les mains, les pieds, comme ceux d'un phtisique impuis-
Devant chaque chien qui aboie sur le marché, [sants,
Devant chaque cochon se vautrant dans la boue,
Le diable lui arrache la barbe,
La diablesse lui crache sur la figure,
Et il reste sur place,
Les lèvres closes, la tête baissée,
Le visage couleur de terre,
Le cœur dans une seule pensée serré, figé :
Tel est sans doute le sort
Auquel le juif est destiné (1).

Chaud et froid (2) est le titre significatif d'une chanson dans laquelle le poète, sous une forme légèrement ironique, décrit les époques principales de la vie juive. Il fait froid quand on arrive au monde, comme il fera froid plus tard au terme du voyage, dans le tombeau. Il fait chaud, trop chaud même dans le « cheder » sous les verges du Rabbi. Il fait chaud, mais c'est une chaleur exquise, pendant la cérémonie du mariage, mais ce bonheur ne dure

1. *Ibid.*, 33 boemer.

2. *Ibid.* Heiss un kalt, 34-36.

pas longtemps. Dès que la lutte pour l'existence commence, le juif s'y lance avec toute la fougue de son tempérament. Il deviendra commerçant, il ira aux foires, il s'agitiera, il vendra et il achètera, et avant même qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir il aura épuisé sa force et il lui faudra quitter la scène sur laquelle s'est jouée la tragi-comédie de sa vie :

« Agitez-vous, agitez-vous, vous ne tarderez pas à vous refroidir, mon juif !
[dir, mon juif !
« Vous avez hâte de vous procurer des marchandises ? Du fer, des planches,
« De la soie, du velours — vous êtes enflammé, tout en feu ?
« Mais prenez soin, mon ami, de ne pas oublier
« D'apporter en revenant de la foire un morceau de toile pour [votre linceul »

Ayant passé son enfance et une partie de sa jeunesse dans un village au milieu d'agriculteurs juifs, Frug apporte dans la littérature du ghetto, si pauvre en descriptions de la nature, un élément nouveau : le parfum frais des champs et des bois, les impressions sincères et personnelles qu'il a éprouvées au sein de la nature. Les tableaux qu'il donne n'ont certes rien d'original et les images dont il se sert ne sont nullement nouvelles. Mais, malgré l'absence d'originalité dans la forme, ces poésies n'en sont pas moins charmantes et exquises par l'accent personnel que le poète leur communique. On sent à leur lecture que si l'auteur n'a pas été d'une sensibilité très riche et très raffinée qui lui permette de voir des nuances de couleur et d'entendre des sons inconnus au vulgaire, il

n'en ressent pas moins profondément les beautés de la nature. C'est surtout dans ces poésies que se manifeste l'instinct rythmique de Frug et son talent admirable de versificateur ; il sait mettre en valeur la richesse musicale des mots et traduire par le mouvement du rythme des sentiments et des impressions.

Voici, par exemple, trois strophes d'une poésie intitulée *Chansons de printemps* (1) :

Dos taibele worket,
Dos taibele ruft :
Steht auf, kinder ! Lichtig
Un frisch is die luft,
... Dos bühnele sjumet
Un seigt ohn a mos
Die saft vun die reisen,
Dem tau vun die gros.
... Die voigelech singen
In wald un in thol ;
Es hoeren sich lieder
Arum ohn a zohl.
Petite colombe roucoule,
Petite colombe appelle :
« Levez-vous enfants ! Il
Fait clair et frais dehors ! »
Petite abeille bourdonne
Et suce sans cesse
Le suc des roses
La rosée des herbes.
Les petits oiseaux chantent
Dans les bois et la prairie ;
Des mélodies sans nombre
Arrivent de tous les côtés.

1. *Ibid.*, vol. 1. Frühlings-lieder, 77-78.

On voit combien l'allure générale du vers dans cette poésie du printemps est souple et légère. Elle semble avoir emprunté des ailes aux insectes et aux petits oiseaux qu'elle chante et qui, allègres, voltigent dans l'air frais et lumineux d'une journée de printemps. Qu'on compare à ces vers les suivants qui se trouvent dans une autre poésie du même auteur, celle de l'été (1), et on verra combien le vers dans cette poésie, tout en restant aisé et souple, devient cependant plus grave, plus large, on dirait plus mûr, comme « ces blés dans les champs qui attendent l'arrivée des moissonneurs ».

Auf die gärtner, auf die felder
Hør ich suesse stimmen singen,
Wie die freie, blaue wellen
Rauschen, giessen sich un klingen.

.
Un die schniter gehen, eilen...
Serpes, kosses glenzen, klingen,
Auf die tholen, auf die felder
Hør ich suesse stimmen klingen.
Dans les jardins, dans les champs
J'entends des voix douces qui chantent

Et qui, pareilles à l'onde bleue et libre,
Bruissent, s'appellent et sonnent.

.
Et les moissonneurs marchent et viennent en hâte...
Des faucilles, des faux brillent et vibrent.
Par les champs, par les vallées
J'entends des voix douces qui chantent.

Le culte de la nature, l'amour pour le travail physique,

1. *Ibid.*, vol. 1. Sumer-lieder, 78-79.

surtout pour celui des champs, que le poète a apporté du milieu rural dans lequel il a été élevé, est devenu un des sentiments les plus forts qui inspira sa muse. Le poète des lamentations semble comme transformé quand, quittant les ruelles étroites et sordides du ghetto, il sort dans les champs et voit le paysan travailler la terre ou se reposant dans un sommeil fort et bien mérité. Toutes les richesses, tous les plaisirs de la vie des villes n'égalent pas à ses yeux le bonheur de cette existence rude, remplie d'un travail qui sans cesse renouvelle le sang et donne de la tranquillité au cœur. Et c'est en souvenir des impressions de cette vie qui naguère était sienne qu'il écrit sa *Chanson du travail* (1), un véritable hymne en l'honneur du travail et de la vie, qui, par la force et l'énergie de son langage, par son allure ample et triomphale, par le sentiment d'un optimisme sain et robuste qui se dégage de lui, occupe une place à part non seulement dans l'œuvre de Frug, mais on peut dire dans toute la littérature du ghetto où, d'ailleurs, Frug figure comme le seul poète qui ait connu de près la vie et le travail des champs. Cette chanson dans laquelle, à l'imitation des poésies populaires, des sentences d'une philosophie simple et imagée sont intercalées, témoigne plus que toutes les poésies soi-disant « sionistes » de Frug, de l'effet régénérateur que la vie au sein de la nature pendant une seule génération a pu avoir sur les enfants du ghetto et on sent bien à sa lecture que, n'étaient les conditions de la vie qui en

1. *Ibid.*, vol. 1. *Lied der arbeit*, pp. 62-63. Cette poésie a aussi été donnée par l'auteur dans une version russe.

ont fait un poète de jérémiades, Frug. aurait pu devenir un Koltzoff juif.

C'est à ses frères qui étouffent dans l'air du ghetto, et qui ne connaissent jamais de calme ni de repos que le poète apporte le salut du travail réconfortant qui fait l'homme libre et indépendant :

Pour vous, mes pauvres frères et sœurs,
Qui êtes dispersés de par tout le monde,
Qui vous traînez en errant sur des milliers de chemins
Par la pluie, par l'orage, par le froid et la chaleur,

Pour toi, ô homme aux gémissements et soupirs éternels,
Juif de misères, de larmes et de malheurs,
Je vais entonner, faire sonner et chanter
Ma chanson fraîche, vive et gaie.

En des milliers de torrents coule la vie
Et, finalement, elle revient à son rivage, vieux, éternel,
Le monde pour l'un est un jardin plein de fleurs,
Pour mille autres un chemin dur, couvert de marais.

Oh ! louanges et saluts à la fatigue et au travail !
Chantez, louez-les d'un cœur plein d'amour et de chaleur ;
Vivent les mains calleuses,
Le front d'où ruisselle la sueur !

Bénis soient l'atelier, le fuseau,
La faucille, le marteau, la scie et la faux !
Le monde pour l'un est un jardin plein de fleurs,
Pour milles autres un chemin dur, couvert de marais.

Délicieux sont, mes frères, les plats du seigneur,
Mais plus délicieux encore est le morceau de pain
Qu'on fait sortir de son propre travail honnête
Dans la sueur, avec la fatigue, pourvu qu'on ne soit pas dans le
[besoin.

Délicieux est le sommeil du seigneur dans sa chambre,
Sur des oreillers doux, blancs comme la neige,
Mais plus délicieux encore est le repos dans le champ sur du
A l'heure du soir, après le travail. [foin frais

Plus claire après la pluie apparaît la lumière du soleil,
Plus chère et plus douce est la chaleur après les froids,
Seuls ceux qui ont connu le malheur,
Comprennent ce que c'est que d'être heureux sur la terre.

La lime est d'acier, le marteau est de fer,
De facture toute simple et pas trop jolte,
Mais c'est avec eux qu'on fabrique le glaive, la cuirasse
Et les saintes couronnes elles-mêmes.

La faux est d'acier, la charrue est de fer
Elles ne sont pas un ornement très beau,
Mais c'est en elles la source de notre vie et de notre force
Sans elles nous ne saurions pas faire un seul pas.

Chantez donc, louez donc la fatigue et le travail,
Chantez, saluez-les d'un cœur plein d'amour et de chaleur !
Vivent les mains calleuses,
Le front d'où ruisselle la sueur !

Il ne fut pas donné à Frug d'être longtemps le chansonnier de la terre et des joies de la nature. La petite colonie de Bobrovi-kout dans laquelle il était né et les quelques autres colonies juives qui subsistaient grâce aux privilèges reçus de Nicolas I^{er} dans le sud de la Russie et dans la Lithuanie, ne comptaient pas en face des larges agglomérations des juifs qui pullulaient dans les gouvernements de la zone et auxquels tout accès à la terre était fermé.

La nature, la vie et le travail des champs, il y avait longtemps que ces mots ne disaient plus rien au juif du ghetto, il ne les connaissait qu'à travers les descriptions de ses livres saints et par les usages et les fêtes qui lui étaient restés de l'époque ancienne, où ses ancêtres étaient, eux aussi, des laboureurs de la terre. Absorbé par la lutte pour l'existence et par l'étude de la loi, il n'avait pas le temps de s'arrêter aux beautés de la nature et d'ailleurs n'est-il pas dit dans le Talmud : « Celui qui interrompt son étude pour dire : comme cet arbre est joli, a mérité la mort (1). »

Cet exil du peuple juif de la nature, presque aussi vieux que son exil de son pays, devient pour le poète une source constante de tristesse et de douleur. Sans cesse, il se rappelle qu'il est le fils d'un peuple auquel les joies calmes et tranquilles de la vie sont défendues par les lois des hommes et par celles de Dieu, et quand son cœur, rebelle à ces leçons, veut jouir malgré tout de la beauté qui l'environne, il lui adresse des reproches amers et ironiques :

Une nuit d'été... un arbre... une fleur...
Dans le calme et la paix, un sommeil doux...
Fou, fou, vieux fou !
Est-ce que tout cela est l'affaire d'un juif !
Déjà ! tu as oublié tout ce qu'on t'a appris,
Que sans cesse on te répétait depuis
Bientôt deux mille ans. Un arbre, une fleur...
Et quoi encore ? Rien à dire, de belles manières.
Une nuit d'été... un fleuve... un arbre...
Joli ! Joue donc, joue avec le diable,

1. Abat, chap. III.

Tu ne sais plus, tu ne te rappelles plus
Ce qui t'est permis et ce qui t'est défendu (1).

Parmi les « dix-huit bénédictions » que le juif croyant prononce les jours de la semaine trois fois par jour il y en a une dans laquelle on demande à Dieu de bénir tous les fruits de la terre.

Cette prière apparaît au poète comme une ironie amère contre les conditions de la vie des habitants du ghetto :

Des jardins juifs, des champs juifs,
Qui donc les a vus (2)?

Il passe en revue les juifs de conditions différentes qui prononcent cette prière, le maître d'enfants, le commissionnaire de l'hôtel, le vieux tailleur, le mendiant, dont

Aucun dans toute sa vie
N'a vu d'herbe, ni un épi (3).

et à son tour le poète adresse à Dieu une prière chaude et sincère. Il lui dit que son peuple est devenu un peuple mendiant, vivant dans la honte et le mépris et lui demande d'accorder à ce peuple un peu de bonheur, de lui laisser goûter le plaisir de labourer sa propre terre, de manger un pain récolté par lui-même sur ses propres champs et de lui faire ainsi comprendre et sentir le véritable sens de « la prière de la bénédiction de la terre » qu'il prononce maintenant d'une façon machinale.

1. Frug. *Œuvres*, édition du Freund, vol. II. A sumer-nacht, 117-121.

2. *Ibid.*, vol. I. Die tefilah, 26-30.

3. *Ibid.*

Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler en passant les poésies sionistes de Frug. Ces poésies sont parmi les plus faibles qu'il ait composées.

On y trouve rarement un thème nouveau ou une note vraiment poétique. La « vieille mère de Sion qui appelle ses enfants » et autres images de ce genre, depuis longtemps vieilles et usées et auxquelles le poète n'a pas su donner la fraîcheur d'un accent personnel, reviennent sans cesse dans ces poésies qui d'ailleurs prennent souvent la forme d'une polémique avec les rabbins ou les juifs riches qui, au gré du poète, ne témoignent pas assez de sympathie envers le mouvement national.

L'avenir national apparaît toujours à Frug sombre et couvert de nuages et les paroles de consolation et d'espoir qui viennent sur ses lèvres sont hésitantes, indécises, et n'ont pas cet accent de sincérité et de spontanéité qui marque ailleurs ses œuvres poétiques. Le poète a beau nous affirmer sa foi dans l'avenir :

Quand seront réveillés de leur sommeil
Des hommes nouveaux avec un esprit nouveau,
Qui apporteront au monde
Une force fraîche, jusqu'alors inconnue. (1)

il a beau ajouter : « tout cela doit arriver », nous ne sentons pas derrière ces paroles la foi vibrante et exaltée, l'élan sincère et profond d'un homme dont l'âme est pleine de la vision d'un avenir heureux et brillant.

Ce n'est pas vers l'avenir, mais vers le passé et le pré-

1. *Ibid.*, vol. I, *Nachtlieder*, p. 39-49.

sent national que sans cesse est tourné le regard de Frug. Le poète aime à évoquer les images de la grandeur passée de son peuple, mais elles ne consolent pas son âme, ne lui font pas oublier dans un rêve heureux les tristesses du présent ; elles ajoutent, au contraire, à leur amertume en faisant mesurer la profondeur de la chute du point élevé où elle s'est produite.

L'esprit de Frug est constamment hanté par les images de la Bible, par les images des héros nationaux qui ont lutté pour leur peuple et ont répandu la gloire de son nom sur la terre entière ; dans son imagination il voit le peuple de la Bible, le peuple du Pentateuque, fort et heureux, vivant sur sa terre, participant à toutes les joies pures de la vie et, comme le refrain d'une mélodie triste, à côté de chaque tableau de la vie passée, heureuse, une question mélancolique surgit dans son esprit : « Et maintenant ? »

Dans ses poésies nationales comme, du reste, dans ses poésies en général, Frug ne s'élève pas à des hauteurs sublimes, il ne trouve pas ces mots, ces images qui ouvrent le ciel ou montrent l'abîme, il ne connaît pas le grondement du tonnerre ni la lumière crue et éclatante de l'éclair, mais ce qui fait le charme et la force de ses poésies, c'est l'accent de lyrisme profond dont elles sont pénétrées, c'est leur ton de mélancolie simple et grave et le sentiment de sincérité, de naïveté même qui se dégage d'elles.

« Savez-vous pourquoi je pleure ? » demande le poète (1) :

Ecoutez, j'ai lu un petit livre ;
Dans ce livre il est écrit qu'un jour
Il y avait un peuple sur la terre.

1. *Ibid.*

Ce peuple était grand et fort, il avait beaucoup de villes et de villages, de champs et de jardins, de fleuves profonds et de bois verts ; il était le maître des autres nations auxquelles il apprenait la sagesse et la loi. Et maintenant !... De toute cette gloire passée il n'est resté que ce « mur occidental du temple » qu'ont épargné les flammes de Titus et qui est devenu pour les juifs le lieu d'un pèlerinage pieux.

Dans ses nuits d'insomnie, quand le poète erre par les champs dans le pays d'exil, le cœur serré d'un sentiment d'angoisse et de crainte indéfinie, son imagination évoque devant les yeux le pays qui était celui de ses ancêtres et qui lui apparaît maintenant comme un vaste cimetière dans lequel « le mur occidental » s'élève comme un monument sur un tombeau dans lequel « est enterré un bonheur pour lequel il n'y a plus de retour ».

Et la douleur éclate dans ces vers d'une beauté grave et touchante :

Pour moi il n'y a plus de calme ni de repos,
Les vieilles images vivent encore...
Dans mon sommeil profond, comme à l'heure du doux repos,

Il m'apparaît un pays cher, éloigné,
Avec de vieux chênes, grands et hauts
Auprès d'un vieux mur...

De ce mur du Temple
Qui nous est resté
Comme le souvenir, le monument funèbre
De tout ce qui existait autrefois...

Je vois le champ, je vois les tombeaux
Où sont enterrés le bonheur ancien,
La force, le courage et la joie
Pour lesquels il n'y a plus de retour...

Et sur ce fond de tristesse et de désolation, dans le silence de mort qui règne autour, le poète voit soudainement apparaître une figure, celle de Moïse, le plus grand héros de son peuple, la personnification des plus hautes qualités et des meilleures espérances de sa race et qui, solitaire et tragique, crie dans la nuit sa douleur sur la déchéance du peuple qu'il a formé et sur la dévastation de la terre qui constituait le rêve de sa vie.

Sur le mont du Nebo, au sommet de la montagne
Apparaît un homme grand, aux cheveux blancs,
J'entends un soupir, une plainte amère :
« Jusqu'à quand, Dieu fort, jusqu'à quand ? »
Le vent commence à souffler, un orage se lève,
Des cris, des pleurs traversent l'air,
Les hauts chênes gémissent, font du bruit,
On entend leurs branches qui se cassent.
Et des profondeurs du vieux mur sort
Un sanglot douloureusement émouvant.
Calme-toi, calme-toi, vieux chagrin,
Accorde un peu de repos, à mon cœur en pleurs (1).

Le poète connaît bien toutes les promesses d'un avenir heureux que son peuple garde jalousement comme le tré-

1. *Ibid.*, vol. II. A sumer-nacht, 117-121.

sur le plus précieux de son existence de martyr. Comme ses frères du ghetto il espère qu'au bout de leur calvaire il y aura la récompense suprême : une vie heureuse et indépendante dans le pays des ancêtres. Les mots magiques de résurrection des morts, de Messie lui sont restés encore familiers depuis les jours de son enfance, et cependant, son âme n'est pas tranquille et il se demande avec angoisse, si le peuple aura la force physique d'attendre jusqu'au bout. Les morts, calmes et ne connaissant pas de soucis, peuvent bien attendre dans leurs tombeaux, mais que dire, où trouver des mots de consolation pour un peuple qui n'est qu'à demi mort et qui, n'ayant plus la force de résister aux douleurs de l'existence a cependant conservé intacte la faculté de les ressentir. Les os que le prophète a vus dans son rêve restent toujours dans la vallée, attendant la parole de salut divine qui tarde à venir, mais contrairement à ce qu'a vu le prophète, ces os ne sont pas desséchés, ils forment un organisme vivant, mais faible et anémié et qui n'en est que plus exposé à toutes les maladies et à toutes les souffrances.

Dans une poésie intitulée *Résurrection des morts*, il invite le peuple à faire un effort désespéré pour sortir par ses propres forces du tombeau dans lequel il est enterré de son vivant. Le poète a des vers d'une douceur mélancolique pleine de charme et d'une grâce naïve pour exprimer ses doutes et ses inquiétudes :

Dans le vieux cimetière

Un petit oiseau veille et chante,

Les trilles tombent comme des perles

De sa voix d'argent.

Il chante : salut, vieux tombeaux !
Je vous apporte un cher salut...
Comme votre sommeil est paisiblement profond !
Comme votre nuit est affreusement noire !

Mais magnifique sera l'aurore,
Qui — éclatante de clarté et de lumière —
Eclairera votre rêve noir
Et échauffera la pierre sur votre cœur.

Messie est en route et il arrivera,
Le Rédempteur de justice, oui, j'espère
Qu'il vous réveillera
De votre long sommeil de mort.

Petit oiseau fou ! Ta chanson,
Depuis longtemps je la connais :
« Messie est en route et il arrivera »,
Mais hélas, comme il est encore loin, loin.

Les morts peuvent attendre en paix,
Mais il y a des demi-morts,
Un peuple entier [qui n'est qu'os et peau...
Il n'y a pas de consolation pour lui, il n'y en a pas,

Jusqu'à ce qu'avec une force, une foi exaltée,
Réveillé de son lourd sommeil,
Il chasse lui-même, lui-même,
Les ombres de nuit qui l'entourent (1).

C'est dans la Bible et dans la littérature talmudique, agadique surtout, que le poète voit la source vivante de cette force morale qui a fait subsister le peuple juif malgré toutes les attaques dirigées contre lui. Comme Antée, le peuple juif recouvre sa force en revenant à sa mère,

1. *Ibid.*, vol. II. Techiat-hamèssim, pp. 102-103.

mais contrairement au héros de la mythologie grecque, sa mère n'est pas la terre, mais le ciel, le monde de la pensée pure et élevée.

Quand, dans un moment de détresse et de désespoir, le poète se plaint de ce que Moïse ait caché à son peuple le lieu de sa sépulture, le privant ainsi de la consolation de pouvoir épancher son cœur et répandre ses larmes sur le tombeau de son prophète et héros, il entend une voix du ciel qui lui dit que Moïse n'a laissé à son peuple

Ni un tombeau plein de moisissure,
Ni une *Pierre de tombe froide*,
Mais bien une source pure, douce et forte
Qui jamais ne se perdra.

Sur les bords de cette source fleurissent
Des arbres et des fleurs, fraîches et belles,
Devant son eau sainte s'agenouillent
Les rois et les valets, les humbles et les grands (1).

Le nom de cette source est la Bible, c'est en elle qu'il faut chercher la consolation et un abri contre les orages de l'existence.

Dans une poésie d'une sincérité grave et dont l'accent de tristesse attendrie et résignée touche profondément le poète évoque avec amour le souvenir des pages talmudiques qui ont nourri les rêves de sa jeunesse et dont la lumière ne s'éteindra jamais dans le ciel de sa nation. Ces pages ont partagé le sort du peuple juif. Comme lui elles ont été persécutées, vouées à la haine et au mépris, mais de ces persécutions mêmes leur vient cet air intime, familier qui parle au cœur du juif comme le visage cher

1. *Ibid.*, vol. I, Mosche Rabènu's keiwer, pp. 33-34.

de la grand'mère qui porte inscrite dans ses rides l'histoire
des malheurs et des tristesses qui sont arrivées à la mai-
son paternelle :

Vieilles pages du Talmud,
Vieilles légendes et contes !
Souvent dans ma vie sans joie
Je m'adresse à vous.

La nuit, quand dans l'obscurité
Le sommeil fuit mes yeux,
Et que je reste tout seul, malheureux,
La tête baissée sur la poitrine,

Dans ces heures de tristesse,
Votre souvenir, pareil à l'étoile
Dans le ciel bleu d'une nuit d'été,
Monte et brille avec douceur.

.

Oh ! les vieilles, vieilles images,
Combien de lumière, combien de soleils
Brillent en elles, les éclairent
Et brilleront pour l'éternité.

Des milliers de fleuves, des milliers de torrents
Les ont inondées,
On les a enfouies dans la terre,
Des ouragans contre elles ont été déchaînés.

Et les vieilles, vieilles pages vivent toujours...
Il est vrai, qu'elles sont devenues
Jaunes, misérables, effacées,
Un trou par ici, une blessure par là,

Des passages qui sont roussis,
Des lignes qui ne disent plus rien,
Et le tout a l'air
D'un vieux cimetière...

Eh bien ! quand même !
C'est alors le cimetière
Où se trouve enterré tout ce
Que pour toujours nous avons perdu...

Et moi, orphelin vieux et malade,
Le cœur serré d'une douleur, d'une crainte mortelle,
Je m'arrête, la tête grise baissée, je m'arrête et je pleure
Sur la tombe de mes pères (1).

Frug dont le talent est avant tout lyrique, s'est aussi essayé avec beaucoup de succès dans les ballades et les légendes populaires. Il a mis en vers des légendes tirées de la littérature agadique, celle par exemple, qui se rapporte à Alexandre le Grand et d'après laquelle le roi, dans ses migrations, serait arrivé jusqu'aux portes du paradis. Ne pouvant pas y pénétrer à cause du sang humain qu'il a versé il insiste pour avoir au moins un signe qui témoigne devant les hommes de la visite merveilleuse qu'il a accomplie et le gardien du Paradis lui remet en souvenir un os humain. Le roi, revenu sur la terre, fait comparaître tous les sages du pays et leur demande d'expliquer le sens du cadeau étrange qu'on lui a fait. L'explication est donnée par un des sages qui a fait apporter une balance, place sur un de ses plateaux l'os et sur

1. *Ibid.*, vol. II, *A hanfen ord* (une poignée de terre). *Prologue* ; cette poésie a aussi été donnée par l'auteur dans une version russe.

l'autre tout ce que Alexandre avait sur lui, son or, sa couronne, son glaive pesant et sa cuirasse. L'os est plus lourd que tous les ornements et toutes les armes du roi et ce n'est que quand le sage jette sur lui une poignée de terre que le plateau où l'os était placé se lève légèrement comme une plume.

« Cet os, a expliqué le sage, provient d'un crâne humain. Dans sa cavité il y a eu un œil. Tant que l'homme vit, son œil ne se rassasie pas de voir. La terre tout entière, le ciel, le soleil et les étoiles ne lui suffisent pas. Il demande toujours plus, il veut toujours s'élever plus haut, plus haut, jusqu'à ce qu'arrive le moment où l'on jette sur lui la première poignée de terre. Rien qu'une poignée de cette terre froide du tombeau règle le compte de toute la vie » (1).

Une parabole talmudique forme aussi le fond de la poésie intitulée : *La clef d'or* (2). Il y avait un vieux roi qui possédait des trésors en or sans nombre, argent, perles et diamants. Toutes ses richesses se trouvaient enfermées dans un palais dont la porte s'ouvrait avec une petite clef. Celle-ci était en or pur et si légère que pour ne pas la perdre le roi la fit attacher à une lourde chaîne.

Le sort de cette clef est le symbole de celui du peuple juif.

Dieu a fait de ce peuple la clef d'or qui ouvre la porte royale derrière laquelle sont amassés des trésors autrement précieux que toutes les richesses matérielles, les trésors immatériels de la vie humaine, mais pour que cette clef ne

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, vol. I. Der goldener schliessel, 105-106.

s'égare pas le créateur du monde l'a attachée à une chaîne lourde de souffrances et de misères :

Va donc, Israël, va,
Plie tòn dos voûté et vieux,
Traîne ta chaîne lourde et longue.

Des légendes populaires qui ont été mises en vers par Frug, la plus belle et la plus célèbre est : *La fille du schamesch* (1), dont le poète a aussi donné une version russe.

Le vieux rabbi est très malade. La nuit, le bâton du schamesch se met à marcher tout seul dans la chambre. Mauvais signe : il y a un agonisant dans la communauté et la petite fille du schamesch réveille son père en criant : Père, va réveiller du monde, le rabbi est en danger de mort.

Réunis dans la synagogue, les fidèles font des prières ardentes pour la guérison de leur pasteur bien-aimé. Déjà on a eu recours à toutes les pratiques mystiques, comme l'enterrement au cimetière d'un linceul fait à la taille du malade, et autres, auxquelles la croyance populaire attribue une force magique, mais tous les efforts restent vains, l'état du rabbi s'aggrave d'heure en heure. Un seul moyen reste encore dont l'efficacité est infaillible. Dans la nuit silencieuse des délégués de la communauté marchent en hâte, un papier à la main. Ils vont de maison en maison, invitant les fidèles à renoncer chacun à une partie quel-

1. *Ibid.*, vol. II. Dem schamesch's tochter, a volkslegende, pp. 106-113. *Schamesch : le bedeau de la synagogue.*

conque de sa vie en faveur du rabbi. Les signatures s'amoncellent : tous donnent, hommes et femmes, enfants et vieillards : il y en a qui donnent des jours, il y en a qui donnent jusqu'à un mois entier et le document avec les signatures précieuses sera mis dans le Tabernacle de la Loi, en présence de Dieu.

Dans l'humble maisonnette de son père, Deborah, la fille du schamesch, attend l'arrivée des délégués. Elle veut, elle aussi, faire un don en faveur du rabbi qui a été pour elle tendre comme une mère et qui lui a enseigné à lire et à écrire, à être bonne et honnête. Vaines sont les prières des délégués, vains les pleurs du vieux père, Deborah donne toute sa vie pour le vieux rabbi. Et au moment où les portes du tabernacle se sont fermées, le rabbi se lève de son lit, fort, jeune et vigoureux, et la fille du schamesch s'endort doucement du sommeil éternel.

Des années ont passé. Calme et sans bruit s'écoule la vie de la petite ville. Les enfants sont devenus des hommes et sur le vieux cimetière des tombes nouvelles ont été ajoutées. Le vieux rabbi administre sa communauté comme par le passé, il prie et il étudie la Loi, mais il n'oublie pas la petite Deborah, et chaque année à l'anniversaire de sa mort il allume une bougie et dit la prière des morts pour le repos de son âme. Des années passent encore. Le rabbi ne vieillit pas, mais souvent il est triste. La nuit, quand, seul dans la synagogue, il étudie la Loi, il entend souvent une voix douce de femme chanter des mélodies belles et gaies. L'image de sa chère élève apparaît devant lui et il implore le pardon de celle qui est morte pour lui. Il sait bien ce que sont ces mélodies. Si Deborah n'était pas

morte elle serait maintenant fiancée. Plus tard, il entend les cris perçants d'une femme qui accouche. Deborah eût été une mère heureuse, et dans le silence des nuits le vieux rabbi entend les mélodies des berceuses que chante la mère morte. Et, avec les années, toutes les phases de la vie de Deborah passent ainsi devant le rabbi, il entend la voix de son fils qui étudie la Loi et qui pouvait devenir un grand en Israël, il entend le jeu des musiciens qui jouent à la noce de sa fille. Et dans sa détresse, le vieux rabbi prie Dieu de lui faire entendre aussi les pleurs, les soupirs de la fille du schamesch, de lui accorder la consolation de penser que si elle était en vie, elle serait malheureuse et demanderait peut-être à mourir. Mais vaines sont les prières :

Deborah n'aurait connu dans sa vie que le bonheur,
Ce bonheur doux d'une vie de femme
Qui n'a pas l'éclat de la lumière du soleil,
Mais qui brille commel'aurore dans un ciel
Sans nuages ni vent.

Un seul désir reste alors au cœur du rabbi : mourir, mourir. Et Dieu a pitié de lui. Une nuit dans la synagogue il entend des cris et la triste mélodie de la prière qu'on prononce devant les morts. « C'est maintenant qu'elle serait morte, se dit avec joie le rabbi, prends-moi, ma chère Deborah, dans ton voyage au monde pur et vrai. » Et le lendemain, les fidèles de la communauté accompagnent avec des larmes et des prières à sa demeure éternelle la dépouille mortelle du vieux rabbi aimé.

Frug a aussi composé beaucoup de poésies dans lesquelles il décrit les faits familiers de la vie religieuse et

communale du ghetto. Parmi ces poésies il y en a qui sont étincelantes d'esprit et de verve, telle, par exemple, cette poésie de *La fête de Pourim* (1), où le poète, se basant sur l'usage juif d'envoyer le jour de la fête d'Esther des présents, surtout des friandises et des sucreries aux amis et connaissances, présente à ses lecteurs un tas de belles choses qu'il déclare avoir fabriquées à leur usage. Imitant jusqu'à la perfection la manière de parler du « porteur professionnel de présents », il passe vite d'un objet à l'autre et trouve moyen de s'attaquer en passant, légèrement et avec un spirituel sourire aux lèvres, aux ridicules et aux défauts de la vie juive.

Il nous présente :

Faits de pâté de tarte,
(Dernière nouveauté !)
Un richard qui est « doux »
Pour les pauvres et qui « se laisse mordre » par eux ;

Deux écrivains juifs,
Un jeune et un vieux,
Et, — savez-vous quel est leur ruse ? —
Ils ne meurent pas de faim ;

Et voilà un « maître d'enfants »,
Daignez seulement le prendre en mains :
Il est pétri de tarte de miel,
Un chef d'œuvre, une rareté :

Il n'a pas de phtisie,
Il n'est pas bossu
Ni aveugle, ni bègue
Ni boiteux, ni même voûté.

1. *Ibid.*, vol. 1. Schalach monot, pp. 49-55.

Et voilà ! à qui le premier ? une curiosité !
Criez plus fort, mes juifs, plus fort !
Une « école communale », qui a un toit
Et un toit qui n'est pas troué.

Voilà un gâteau, hé, hé !
Le meilleur et le plus beau morceau,
Une maison magnifique, un vrai palais :
Un « hôpital communal » qui a des fenêtres.

Ce sont ces objets et beaucoup d'autres encore qu'on ne saurait trouver dans aucun marché que le poète apporte à ses lecteurs. Et comme récompense il ne leur demande qu'une chose, une bagatelle en effet : trouver dans sa tournée de l'année prochaine, réalisé dans la vie ce qui pour l'instant n'est qu'un rêve de son imagination.

Les idées haskalites n'ont trouvé qu'un écho très faible dans l'œuvre de Frug. A l'époque où commence son activité littéraire, la croyance aveugle dans la force du progrès et dans l'avènement prochain d'une époque de bonheur universel et de fraternité entre les peuples est singulièrement affaiblie aussi bien par le mouvement antisémitique en Russie et ailleurs que par le souffle d'un nationalisme individuel, qui après la guerre de 1870, a passé sur le monde civilisé.

Nous avons vu Frug devenir un poète sioniste et chanter l'idée de la résurrection nationale du peuple juif dans le pays de ses ancêtres. Bien loin d'adhérer aux idées d'assimilation et d'accepter la formule célèbre du maskilisme : « sois juif dans ta maison et homme en sortant » il va même jusqu'à regretter le vieux costume juif, abhorré par tous les maskilim comme le symbole de l'état arriéré

de leurs frères et un objet de mépris pour les voisins :

Mais où es-tu donc, cœur chaud et sérieux,
Cœur de juif plein d'amour ?
Ou est-il, le vrai soupir juif,
Profond et arrosé de larmes ?

Où trouver un frère, un frère simple, à l'ancienne,
Dites-le, indiquez-le, hommes sages —
Qu'es-tu devenu, vieux temps,
Fou et bizarre, cher et aimable ? (1)

Frug marque, en effet, dans la littérature du ghetto un moment de retour en arrière, à la tradition juive. L'idéal maskilite a fait banqueroute, il a conduit la pensée nationale à une impasse sans issue, et cette pensée fit un retour aux sources du passé qu'elle a connues pures et non faussées. Tous les éléments modernes qui sont entrés dans la vie juive pour la renouveler et pour créer, en s'ajoutant aux idées vitales du passé, une nouvelle synthèse de la vie nationale : l'idée de libre pensée, d'amour, les idées sociales et religieuses, sont restées étrangères à l'œuvre de Frug. L'idée nationale même qu'il exalte apparaît chez lui moins sous la forme moderne de la régénération morale et sociale d'un peuple définitivement entré dans le domaine de la culture européenne, que sous la forme traditionnelle d'un retour au pays des ancêtres et

1. *Ibid*, vol. I. Der spodek (couvre-chef porté par les juifs polonais) pp. 74-75.

d'un rétablissement des anciennes formes de vie, consacrées par la gloire. Le regard de Frug, nous l'avons déjà dit, est constamment tourné vers le passé. Mais tel qu'il est, ce poète marque un événement important dans la poésie judéo-allemande par la vérité et la sincérité de son inspiration, par la beauté de son langage et aussi, dans une certaine mesure, par l'inspiration romantique qu'on trouve déjà dans quelques unes de ses poésies et qui deviendra l'une des inspirations dominant dans la littérature judéo-allemande contemporaine.

I.-L. Perez.

Un des écrivains en prose les plus célèbres de la littérature judéo-allemande contemporaine, Isaac Leib Perez est en même temps un de ses poètes les plus en vue. Hâtons-nous cependant d'ajouter, que les œuvres en vers de cet auteur sont loin d'égaliser pour la profondeur de conception et pour l'originalité d'exécution ses écrits en prose, sur lesquels repose presque exclusivement sa gloire durable et que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin dans la partie de notre ouvrage consacrée aux auteurs en prose (1).

1. Né en 1851 à Samorzt (gouvernement de Lublin), Perez reçut l'éducation traditionnelle des enfants du gettho. Grâce à un heureux hasard, il eut l'occasion de s'initier de bonne heure aux œuvres des écrivains européens. Sa ville natale était en général une des rares localités où la lutte des partis n'était pas forte et où les jeunes gens qui s'occupaient des sciences profanes n'étaient pas persécutés comme hérétiques. C'est peut-être pour cela que nous voyons parmi les originaires de cette petite ville un nombre relativement assez grand d'hommes qui marquèrent dans l'histoire du ghetto :

La place que Perez occupe dans l'histoire de la poésie judéo-allemande est, en effet, due moins aux qualités propres, de fond ou de forme, de ses poésies, qu'au fait même qu'il a été dans le dialecte populaire le premier poète aux idées et à l'inspiration tout à fait modernes et européennes.

C'est grâce à cet écrivain que la poésie judéo-allemande sort pour la première fois du domaine étroit du « ghetto » avec sa conception spéciale du monde, sa culture séculaire, traditionnelle et particulariste qui ne voyait l'homme qu'à travers le juif, ou plutôt qui ne voyait dans l'homme que le juif ou le non juif. Quoique enfermé physiquement dans le ghetto comme les autres juifs, Perez s'en échappe moralement et, secouant les chaînes séculaires qui attachaient ses frères, se sent un homme à qui rien d'humain n'est étranger. Il entre de plain-pied dans la culture européenne qui n'est plus pour lui ce temple sacré et étranger à la fois,

Rabbi-Israël Samorzt, le maître de Mendelsohn et qui jouissait aussi de l'estime de Lessing, le Dr Ettinger, l'écrivain judéo-allemand, Zederbaum, rédacteur de journaux hébreux et judéo-allemands et d'autres encore. Perez débuta dans la littérature judéo-allemande par le poème *Monisch*, publié dans la *Volksbibliothek* de Rabinovitch (1888). Plus tard, il fut lui-même rédacteur de plusieurs recueils judéo-allemands (*Juedische Bibliothek*, 4 vol. ; *Litteratur und Leben* ; *Iom-Tow Bleatlech*, feuilles de jours de fête). Un recueil de ses poésies hébraïques fut publié en 1896. Perez collabora également à plusieurs revues et journaux hébreux et un certain nombre de ses nouvelles furent composées en hébreu. Une édition hébraïque de ses nouvelles dans laquelle sont entrées aussi bien ses nouvelles composées directement en hébreu que celles traduites du judéo-allemand fut publiée en 1899-1901 par la maison Fouschia. En 1901, on a célébré le 25^e anniversaire de son activité littéraire, et, à cette occasion, a été publiée à Varsovie une édition complète de ses œuvres judéo-allemandes. Deux ans plus tard, une nouvelle édition des œuvres judéo-allemandes de Perez a été donnée par les soins du journal *Der Freund*, à Pétersbourg. Une troisième édition a paru tout récemment comme supplément littéraire de la revue *Die Zukunft*, à New-York. Des nouvelles de Perez ont été traduites en russe, allemand, français, anglais, etc. Depuis un certain nombre d'années, Perez occupe la place de Secrétaire de la communauté juive de Varsovie.

dans le vestibule duquel les maskilim ont passé toute leur vie à ajuster leur couvre-chef, à épousseter leurs chaussures, à boutonner leur redingote et à établir des règles de conduite avant de pénétrer dans la demeure majestueuse qui, après tout, devait leur rester fermée pour toujours.

Une génération nouvelle est venue qui n'a pas passé par le sentier tortueux et étroit, desséchant l'esprit et l'âme, de la Haskalah, ou bien qui, s'étant engagée dans ce sentier, a su le quitter à temps et s'en aller vers la lumière par la grande route, simple et naturelle de la pensée et du sentiment humain ; elle laisse de côté les *distinguo* raffinés et les raisonnements infinis des hommes pour lesquels une connaissance approfondie de la grammaire hébraïque et l'art d'écrire dans un style précieux et verbeux apparaissaient comme le premier et principal attribut de l'homme civilisé. Perez a été le premier poète de cette génération nouvelle et si, pour ce motif, ses poésies n'ont plus la couleur locale qui caractérisait les œuvres des poètes précédents, et qui est la marque d'une culture souvent originale, mais presque toujours arriérée, elles gagnent par contre en esprit d'universalité et d'humanité générale et contribuent pour leur part largement à ouvrir à la poésie judéo-allemande de horizons nouveaux où l'attendent des succès admirables et éclatants.

Rien ne caractérise mieux l'esprit nouveau qui, avec Perez, est entré dans la littérature du ghetto que ses poésies d'amour. L'amour, sentiment jusqu'alors inconnu ou à peu près dans cette littérature, et qui ne s'y montrait en dehors des romans extravagants qu'à la protection timide des

romans et des drames historiques, devient un sujet continuel d'inspiration lyrique dans l'œuvre de Perez, avec toute la gamme de ses nuances les plus raffinées en même temps que les plus hardies. Il est vrai aussi que l'influence de Heine qui, en général, se fait sentir d'une façon assez forte dans l'œuvre poétique de Perez, n'est nulle part aussi accusée que dans ses poésies d'amour. Comme son génial confrère, issu du ghetto allemand, le premier poète romantique du ghetto russe a ce mélange d'ironie et de poésie, ces surprises, ces fins de strophes où le poète ridiculise ce qu'il vient d'adorer et qui amusent l'esprit du lecteur tout en rompant le charme dont il s'est laissé envelopper :

Ses yeux, ses lèvres
Sont uniques au monde !
Les violettes et les roses
Ne sont-elles pas les plus belles fleurs ?

Ses yeux sont des violettes,
Ils éclairent et échauffent,
Mais, que Dieu ait pitié de nous !
Comme ses lèvres roses grondent (1).

Espère et crois ! est le titre d'une poésie où l'auteur commence par une déclaration de foi tout optimiste pour mettre à la fin de la dernière strophe un vers non moins pessimiste et mélancolique qui en détruit l'unité d'impression :

Des roses nouvelles, des fleurs nouvelles
L'odeur du printemps réveillera,

1. L. Perez. Schriften éd. du « Freund » Saint-Pétersbourg, 1903.
Poésies. Augen un liplech, p. 30

Des chants, de la lumière, des fleurs il y aura partout
Et aussi — sur notre tombe à nous (1).

Voici encore deux strophes d'une de ces poésies d'amour cyniques et tendres à la fois que l'auteur du *Livre des chansons* a mis à la mode et qu'on rencontre souvent chez Perez :

A de petites bouches roses plus d'une fois
Je donnais des baisers jusqu'à l'heure où les coqs chantent.
Que t'importe, mon amour ! Tout cela est effacé,
Aujourd'hui c'est toi ma folie.

Regarde ! mon amour ! comme mon malheur est sans bornes,
Infinis sont mon bonheur et ma souffrance !
Je te jure un amour infini, si même il ne l'est pas dans le temps,
Que t'importe, puisqu'il l'est en profondeur (2).

Ou encore cette poésie dans laquelle une larme vient se mêler aux éclats de rire ironiques du poète sur son propre amour et qui évoque le souvenir de plus d'une poésie analogue à celle de Heine :

Moi je voulais l'étudier,
Elle voulait me tromper ;
Moi, je pensais qu'elle savait sentir,
Elle, que la chaîne de ma montre était en or.

Au Mont-de-Piété elle finit par apprendre
Que ma chaîne est en simili-or et creuse à l'intérieur,
Moi, j'appris que je suis venu trop tard
Et que de son cœur il ne restait plus que des cendres.

1. *Ibid.*, p. 33. Hof un glaub.

2. *Ibid.*, Ach, mein neschome, p. 112.

Nous nous sommes séparés
En nous disant froidement : Adieu !
Par des chemins différents nous sommes partis,
Mais comme cela fait mal au cœur, tout de même.

Le vers de Perez est excellent. Il est léger, rythmique et harmonieux. Malheureusement, il n'est pas toujours spontané et l'effort pénible que l'auteur a parfois dû faire pour en arriver au bout, se trahit par la présence fréquente dans la strophe de mots superflus ou banaux qui n'ont été introduits que pour la rime ou pour combler le nombre des accents. Ce reproche d'absence de spontanéité pourrait d'ailleurs être adressé à l'œuvre poétique de notre auteur en général. Dans cette œuvre, le plus souvent la réflexion l'emporte sur le sentiment, les métaphores sont plutôt inventées que trouvées et n'ont pas cette chaleur spontanée qui, venant du cœur, se communique au cœur.

L'impression de froideur qui se dégage de la plupart de ses poésies ne semble pas avoir échappé à l'attention du poète lui-même, et, par avance, il cherche à l'expliquer, sinon à la justifier, en la mettant sur le compte de certains défauts du dialecte dans lequel il écrit. C'est dans le premier et dans son plus célèbre poème publié en 1888 dans la *Volksbibliothek* de Rabinovitsch et dont nous aurons encore l'occasion de parler plus loin, que se trouve ce fameux passage de Perez où il déclare que le dialecte populaire qui a absorbé en lui toute l'amertume et toutes les larmes de l'âme du peuple, ne possède pas assez de mots de tendresse et d'amour, et que même ceux de ces mots qui s'y trouvent ont perdu leur grâce et leur parfum

dans un voisinage dégradant avec les mots de la rue et du marché. En parlant de l'amour de son héros, le poète s'écrie :

Tout autre aurait été ma chanson,
Si j'avais à chanter devant d'autres,
Et non devant des juifs, et non dans ce « jargon »
Dans lequel on ne trouve ni le mot juste, ni le vrai ton.

Notre « juif » n'a que des mots d'esprit,
Des pointes, des éclairs perçants ;
Des mots qui sont comme des glaives empoisonnés !
Dans son rire, on entend pleurer des géants !
Comme la bile, comme l'absinthe il est amer,
Et il frappe comme avec des verges de fer,
D'un bout à l'autre il n'est que sang et larmes !
Dans chacune de ses expressions on peut entendre
Comme la mer des souffrances bout,
Et comme le cœur du juif se brise...
Mais malgré tous vos efforts
Vous ne lui découvrirez pas un mot chaud ni aimable.
Pas un mot tendre ni gentil,
Il est mort et fade pour l'amour :
« Mon cœur, mon âme, trésor, petit trésor »,
Cela a le goût du pain d'épices ;
Cela n'a ni goût ni sel
Et sent, en outre, la graisse d'oie (1)

Et le poète continue sur le ton moqueur de la dernière strophe en disant que si les mots d'amour manquent au langage populaire, les sentiments que ces mots désignent

1. *Ibid.*, Monisch, pp. 50-51.

ne font pas moins défaut dans le cœur des habitants du ghetto.

Dans ce jugement de Perez sur le judéo-allemand, on peut voir encore l'influence des opinions défavorables à l'idiome populaire si longtemps accréditées dans les milieux intellectuels.

D'ailleurs, parmi les poésies d'amour de Perez lui-même, on en trouve qui ne sont dénuées ni de charme ni de force. Nous en donnons comme preuve ce passage :

Au balcon de ta chambre mes yeux sont suspendus,
Ils ne te voient pas.
Des fleurs s'y fanent, la porte est fermée,
Les vitres couvertes de rosée.....
Comme un oiseau mon âme s'envole
Et se débat parmi les fers de la grille.....
Légèrement elle frappe à ta fenêtre,
Tu ne veux pas te montrer.
Alors elle descend, angoissée et meurtrie,
Blessée et timide,
Et dans le cœur malade commence à sonner.
La triste mélodie (1).

Citons encore du cycle des poésies d'amour de Perez cette autre qui se distingue par sa force et sa concision :

Tu as visé, tu as frappé,
Et tu souris avec plaisir !
Tu as visé, tu as frappé,
Mon cœur est tout saignant,
Tu as vaincu.

1. *Ibid.*, p. 3.

Et fin comme l'or est ton esprit,
Et clair ton regard, et sûre ta main,
Et aiguisé ton glaive ! Point de tremblement.

Je t'avoue franchement :
Tu as visé, tu as frappé
Et je suis à tes pieds (1)

A côté des poésies d'amour il faut mentionner aussi les quelques poésies d'un caractère satirique ou philosophique qui, comme les premières, sont de courte étendue et subissent aussi l'influence des écrivains étrangers à un très haut degré. Une poésie intitulée *Les Gardiens de Nuit* (2) et qui contient une satire contre les rabbis chassidites est une imitation d'une poésie de Chamisso *La Chanson des gardiens de Nuit*. L'imitation est faite avec talent et dans un langage sonore et vigoureux qui convient au caractère de la poésie.

Rappelons aussi à ce propos les traductions libres que Perez a faites avec bonheur de quelques poésies de Nadson, poète russe d'origine juive, d'une poésie russe célèbre *la Coupe de Frug* et aussi d'une poésie de la poétesse polonaise Marie Kononpitzka.

Il serait difficile de dégager une pensée unique des poésies philosophiques de Perez. Le poète se laisse aller au gré de ses fantaisies, peut-être aussi des lectures variées et contradictoires dont il nourrit son esprit et il est tantôt optimiste, tantôt pessimiste, tantôt simplement sceptique :

1. *Ibid.*, p. 7.

2. *Ibid.*, Die nachtwächter, p. 35.

Bah ! Si je savais que tout cela n'est qu'un rêve,
Q'un produit de l'imagination !

Le cœur a peur malgré tout, — et se dit :
Si, par malheur, ce n'était que cela, la vie ?

Peut-être est-ce vrai tout ce que nous entendons,
Peut-être n'avons-nous que ce que nous voyons.
Et jamais, au grand jamais, les choses ne s'amélioreront ?
Il me rend fou, ce « peut-être » (1).

Le ton léger et souriant des poésies lyriques de Perez disparaît et fait place à un ton grave, souvent emphatique, dans ses poésies d'un caractère social. Ces poésies sont parmi les meilleures, parmi les plus fortes et les plus sincères qu'il ait composées et elles marquent également l'entrée des idées modernes dans la poésie judéo-allemande.

L'injustice sociale n'apparaît pas à Perez, comme c'était le cas pour maint écrivain maskilite, sous la forme des abus communaux. Dans ses œuvres l'horizon s'élargit et nous y voyons se poser la question sociale dans toute son amplitude. Depuis l'époque haskalite la vie juive a marché et les idées ont marché avec elle. A Varsovie, dans la ville où Perez habite, toute une industrie des modes s'est développée, dans laquelle des patrons juifs emploient un grand nombre d'ouvrières juives. Dans les autres villes du ghetto aussi, l'ancienne vie patriarcale, qui ne connaissait en somme que des frères, pauvres et riches, mais tous unis par le même sentiment de solidarité, disparaît peu à peu, se disloque et à sa place surgit une vie nouvelle. Il s'y

1. *Ibid.* Tomir (Peut-être), p. 32.

trouve des patrons et des ouvriers, des capitalistes et des prolétaires, entre lesquels les anciens liens de solidarité se rompent un à un, pendant que l'abîme social se creuse toujours plus profondément.

Avec le changement des bases de la vie économique, les idées changent elles aussi.

Les notions de justice sociale ont trouvé dans une partie de la jeunesse du ghetto, parmi les intellectuels et les ouvriers, un terrain d'autant plus favorable à leur développement que ces idées, même sous leurs formes modernes, réveillent sans cesse, d'une façon consciente ou inconsciente, dans le cœur de cette jeunesse l'écho des pensées et des sentiments qui depuis longtemps lui sont familières, grâce à l'étude de la Bible et des autres sources de la culture juive où sont exaltées les idées de justice et d'égalité.

L'essor admirable que le judéo-allemand devait prendre sous l'influence de ce mouvement d'idées et qui s'est manifesté de la plus éclatante façon dans les poésies sociales de Rosenfeld, a trouvé une expression plus modeste, mais forte et très curieuse tout de même, dans les poésies sociales de Perez.

Guidé par un instinct très heureux, c'est en premier lieu dans les paroles des prophètes de sa race, dans ces paroles de flamme qui demandent justice pour les faibles et crient vengeance contre les forts et les oppresseurs, que Perez a cherché les motifs de son inspiration socialiste. Il a su notamment mettre en vers avec une grande habileté et une chaleur de ton communicative, deux chapitres d'Ezéchiel, le chapitre contre les mauvais bergers

qui ne font que tondre et exploiter les pauvres brebis sans défense, confiées à leur sauvegarde, et celui qui parle des mérites et des défaillances possibles du gardien de la ville.

Le poète a su traduire, par le style de ses poésies, tantôt a colère du prophète qui monte et gronde et menace, tantôt les sensations extérieures que produisent les sons de la trompette du gardien qui veille et la marche d'un peuple réveillé pour la lutte :

De la ville s'approche en silence
Le glaive !
Mais du haut de la tour le gardien veille,
Il écoute !

Il embouche le clairon
Et souffle avec force,
La nuit tremble,
Le peuple s'éveille. —
L'ennemi s'approche, s'approche !
La bataillë éclate (1).

Mais à côté des sources antiques, Perez trouve aussi un objet d'inspiration dans les faits de la vie moderne.

Dans une poésie intitulée *Les Trois Ouvrières en Cou-*

1. *Ibid.*, p. 26. Es schleicht zu'n a stadt beinacht
Die schwert !
Nur auf'n turm der waechter wacht
Er hoert !
Un blost trompeit
Un schmettert mit macht,
Es zittert die nacht,
Das volk erwacht. —
Der ssoneh geht, der ssoneh geht.
Un es flackert auf die schlacht.

ture (1) et qui, par la cadence monotone des vers, imite les mouvements répétés de l'aiguille et rappelle la *Chanson de la Chemise* de Thomas Hood, le poète nous montre l'action dévastatrice qu'une vie de misère, sans aucun espoir de joie, exerce sur le corps et l'âme des pauvres filles, gagnant leur pain quotidien par un travail sans repos.

Elles sont froides et insinuanes, comme les ombres du brouillard, les pensées tristes qui rampent, entrent dans leurs cerveaux, sucent leur sang et empoisonnent le cœur. Cette vie de baigne continuera jusqu'à la mort. L'heure du salut que serait pour elles celle du mariage ne sonnera jamais à cause de leur pauvreté :

L'une pense : je couds, je couds,
Je ne me suis pas faite de robe de noce !
Quel sera le but de mon travail ?
Je ne dors pas, je ne mange pas...
Que ce soit même un veuf, un vieux juif
Avec un tas d'enfants sur les bras.

L'autre pense : je couds et je brode,
Je ne fais que me broder des cheveux gris ;
Ma tête brûle, mes tempes battent,
Et la machine répond en cadence :
Ta-ta, ta-ta, ta-ta,

Ce que l'autre veut je ne le comprends que trop :
Sans baldaquin de mariage, sans anneau d'alliance

1. *Ibid.* Drei næhtoren, pp. 103-104.

On pourrait très bien s'amuser,
De l'amour pour un an,
Mais après, après !...

La troisième crache le sang et chante :
Je couds à tomber malade, je couds à devenir aveugle ;
A chaque piqûre d'aiguille la poitrine se tord,
C'est dans cette semaine qu'il se marie !
Je ne lui souhaite pas de mal.

Eh oui, oubliées les choses d'antan...
Aux frais de la communauté on me donnera un linceul,
Un coin de terre aussi,
Je me reposerai sans être inquiétée.
Je dormirai, je dormirai !

C'est aussi dans un atelier de modes de Varsovie que Perez place son drame symbolique et d'une puissance remarquable, intitulé : *Devant la Robe de Noce d'une Autre* (1). Les personnages de ce drame sont la patronne de l'atelier, deux ouvrières et un chœur de jeunes filles apprenties. La patronne recommande aux ouvrières un soin particulier dans la confection de la robe de noce d'une riche fiancée.

La première ouvrière se plaît à évoquer l'image de la jeune mariée le jour du mariage, quand la robe blanche et gazeuse lui donnera l'air d'un ange. Et à ce propos le chœur des apprenties rappelle que « l'ange » n'a pas hésité à faire mettre en prison une pauvre fille qui, pour avoir du pain, a mis au Mont-de-Piété l'étoffe qu'elle lui a confiée. La

1. *Ibid.* Bei dem fremden chupeh-kleid, 114-126.

deuxième ouvrière compare la blancheur de la robe en soie à son visage pâle, son frou-frou au craquement de ses os et les boutons de diamants qui vont orner la robe, aux larmes des pauvres. Elle demande à sa machine quand elles pourront se reposer toutes les deux.

Le chœur lui répond qu'il y a une petite maisonnette là bas sur une place calme, où on se repose pour l'éternité et où on n'a pas besoin de coudre, car chacun y vient dans ses propres habits. Et la deuxième ouvrière chante :

Pique, aiguille, pique les dentelles de Bruxelles —
Pour elle, pour elle !
Avant longtemps tu auras à piquer un linceul —
Pour moi, pour moi !
Les diamants brillent, la jeune mariée sourit
D'un air si doux, si gentil.
Quand un sourire pareil éclairera-t-il mon visage ?
Dans la tombe, dans la tombe.
Il l'embrassera, froissera les dentelles
Dans un baiser passionné !
Qui donc t'embrassera, te caressera, toi ?
Un ver, un ver,

Une jeune apprentie, surnommée « Vie joyeuse », se plaint de ce qu'on ne fasse entendre que des chansons tristes autour d'elles.

Elle n'a pas besoin de soie ni de velours, n'a-t-elle pas ses joues roses ? Et à quoi bon les dentelles et les diamants puisqu'elle a un cou d'albâtre et deux yeux qui brillent comme des diamants. En guise de perles elle a ses petites dents qui plaisent tant, et ses lèvres jeunes et fraîches voilà ses coraux. L'or lui manque-t-il ? Qu'on regarde

les boucles de ses cheveux. Elle sent ce que c'est que le bonheur et elle veut jouir de la vie. Mais ses camarades lui rappellent le sort qui attend une jeune fille pauvre qui veut jouir de la vie et la rançon terrible dont elle doit payer son plaisir. Ce sont d'anciennes jeunes filles de « vie joyeuse » comme elle qui plus tard se traînent dans les rues, misérables, abandonnées et déformées par le vice :

Dans sa jeunesse un petit lièvre gentil,
Qui danse et embrasse ;
Maintenant elle n'a plus de nez
Ni de palais .

La patronne intervient à son tour. Elle ne veut pas non plus de ces chansons qui font verser des larmes. Celles-ci, tombant sur l'étoffe, en altéreront la beauté. Et d'ailleurs, l'envie n'est qu'un sentiment méchant qui ne manque jamais de dévorer le cœur dans lequel il est entré. Le chœur raconte alors l'histoire d'un mariage qui doit prouver que même les riches et les filles sages ne sont pas toujours heureux. Il y avait une jeune fille sage et obéissante à qui la mère avait ordonné de tenir les yeux fermés afin de ne pas avoir envie des friandises que les autres mangeaient ; en récompense de sa bonne conduite elle lui avait promis de lui acheter une belle noisette d'or qui serait toute à elle, qu'elle pourrait embrasser à son gré et dans laquelle elle pourrait mordre. Le temps passe et la mère tient parole. Elle apporte à sa fille une noisette gracieuse et toute dorée. Avec des mains tremblantes d'impatience la fille la met sous la dent, la noisette craque et malheur ! elle est toute pourrie à l'intérieur. En pleurs,

elle accourt chez sa mère qui, le cœur serré de douleur, ne trouve d'autres mots pour la consoler que lui dire que la même aventure lui est arrivé à elle-même. La patronne tire la morale de l'histoire en disant que le bonheur ne va pas toujours de pair avec la fortune. Et la première ouvrière raconte alors l'histoire de la richesse.

Il y avait deux frères d'une condition modeste, mais laborieux et au cœur fidèle et dévoué. Tout leur était commun, les joies aussi bien que les tristesses et, si le travail était parfois dur, il n'en était pas moins libre...

Mais voilà qu'un jour dans la maisonnette heureuse des deux frères un hôte est entré en rampant. C'est le serpent légendaire de la Bible, le corps étincelant de pierres précieuses et l'esprit hanté par des pensées méchantes et envieuses. A la vue de tant de richesses qui entrent dans la maison avec le serpent, le frère aîné ne peut s'empêcher de penser qu'une seule de toutes ces pierres précieuses suffirait pour procurer au ménage tout ce qui lui manque encore. Le serpent, devinant la pensée de l'homme, lui propose de venir dans le bois où il lui fera connaître un secret, grâce auquel il pourra se procurer autant de richesses qu'il voudra. L'homme accepte la proposition et, la nuit venue, il quitte son frère et s'en va retrouver le serpent dans le bois. Les passages où le serpent expose son secret, qui n'est autre que celui de l'exploitation de l'homme par l'homme, sont d'une beauté sombre et concentrée :

Regarde donc ton frère. Il est une source
De coraux, de diamants, de perles et de bonheur.
Il arrive parfois qu'en travaillant il a chaud,
Et son front se couvre de sueur.
Les gouttes de sueur tombent lentement... Il s'essuie de la main
[le front.

Ne le lui permets pas ! Ces gouttes sont des diamants.
Fais-le travailler sans cesse,
Ramasse la sueur
Et tu auras des diamants pleins les tonneaux.

Il arrive qu'une larme monte et s'arrête au bord des paupières,
Fou, tu crois que c'est de l'eau et pas autre chose,
Et de le consoler, de l'embrasser..... La vue de cette larme
[te fait souffrir,

Et par tes baisers tu la lui bois des yeux.
Homme insensé ! Tu ne fais que dissiper ta fortune,
Laisse pleurer ! Laisse pleurer ! Et ramasse chaque larme !
Chaque goutte, comprends-le,
Est un brillant.

Et tu pourras être riche comme un roi.
Et encore, ton frère a une peau très fine.
Une seule piqûre de l'aiguille, et tu as un corail.
C'est du sang — dis-tu — une goutte de sang !
Tu es fou ! ce sont des coraux, tu n'as qu'à bien presser,
Qu'il saigne, qu'il saigne sans s'arrêter !
Et tu auras des montagnes de coraux.
Tu possèdes la source
Et tu peux faire ton bonheur.
Tu es le plus fort et tu connais le secret.

Le frère est revenu du bois et la même nuit encore la
lune entend les cris des rires et des pleurs qui viennent de

la maisonnette des deux frères. Les étoiles se pressent pour voir comment un frère peut se réjouir des larmes de l'autre. Le matin, le soleil étonné se demande comment un frère peut frapper l'autre et le bois et le fleuve ont, eux aussi, l'air perplexe et étonné. Et depuis cette nuit il n'y a plus pour les habitants de la maisonnette ni paix ni tranquillité. La nuit le sommeil fuit leurs yeux, l'un ne peut s'endormir à cause de ses souffrances et l'autre parce qu'il craint pour ses richesses. On n'entend que des cris et des malédictions. L'un crie « c'est ma fortune, ce sont mes biens, mes richesses ! » et l'autre : « ce sont mes larmes, ma sueur et mon sang ! »

Quand l'ouvrière finit de chanter, ses camarades lui demandent quelle a été la fin de la querelle fratricide que raconte la chanson. Mais elle ne sait la leur dire, car elle n'a jamais appris la fin de l'affreuse chose.

Et le drame finit par une chanson du chœur qui dit aux ouvrières d'aller se coucher. Il est tard et le sommeil est bon pour les pauvres : on se repose et quelquefois on a le bonheur de voir dans le rêve du pain. De son côté, la patronne recommande aux ouvrières d'être demain au travail de bonne heure.

Devant l'importance de la question sociale, le problème national disparaît aux yeux de Perez. C'est en vain qu'on chercherait parmi ses poésies quelque chose qui ressemble aux lamentations de Frug ou une poésie qui exalte d'une manière générale les espoirs et les souffrances du peuple juif. Ce n'est pas la souffrance particulière des habitants du ghetto, mais la misère profonde de tous les

faibles et de tous les opprimés, qui arrache au poète des larmes de douleur ou des cris de révolte.

Une de ses poésies les plus originales et les plus fortement ressenties est sûrement celle intitulée *Iochebed* (1), dans laquelle le poète nous présente la mère de Moïse qui, admise comme nourrice auprès de son propre fils sauvé du Nil par une princesse égyptienne, se demande avec angoisse quel sort sera réservé à ce fils auquel elle n'ose même pas avouer qu'elle est sa mère. Et il est curieux de remarquer que dans les paroles fortes et belles que le poète met dans la bouche de la mère du plus grand héros national juif, il n'est point question du peuple juif, le mot juif même n'est pas prononcé une seule fois. Ce n'est pas une juive qui parle et qui rêve de l'affranchissement de son peuple du joug de la domination étrangère, mais une esclave qui voudrait semer dans le cœur de son fils le germe de la révolte contre les maîtres. Avec quelques changements de détail qui se rapportent aux faits historiques, le poète aurait pu aussi bien mettre les paroles que prononce Iochebed dans la bouche de la mère de chaque enfant qui par sa naissance appartient à une collectivité opprimée et exploitée, même si cette oppression vient de la part des hommes de sa propre race.

Et de quelle force émouvante et tragique, de quelle énergie sombre et farouche le poète a su faire vibrer les paroles de cette mère qui rêve de faire de son fils un libérateur de ses frères de misère et qui cependant en est réduite à

1. *Ibid. Iochebed*, pp. 22-23.

se demander si elle ne nourrit pas de son lait un esclave de plus, peut-être même un oppresseur de plus.

« Sais-tu qui tu es ? » lui dit-elle sans cesse, et elle voudrait qu'avec son lait il avalât aussi toute la haine, tout le poison de l'amertume qui s'est amassée dans son âme, elle voudrait par l'intermédiaire de ses regards faire pénétrer dans son cerveau d'enfant les pensées sombres et vengeresses qui hantent son propre esprit :

Qu'est-ce qui sommeille là, dans ton petit cerveau ?
Sais-tu qui tu es ?
Nous sommes au travail...
Tu détournes la tête du sein

Pour regarder là, du côté de ton père
Qui reçoit des coups de fouet,
Le corps nu, hâlé par le soleil,
Souillé de son propre sang...

Au-dessus de ses épaules le fouet s'élève,
Siffle comme un serpent...
Et les coups laissent des traces qui durent
Longtemps, hélas, longtemps.

Avec effroi tu détournes la tête,
Te voilà de nouveau au sein...
En sucés-tu tout le poison ?
Sais-tu qui tu es ?

Elle pense avec amertume que son enfant sourit sans doute quand la fille du Pharaon le comble de caresses. N'est-ce pas celle-ci qu'il prend pour sa mère, tandis

qu'elle-même n'est que la nourrice. Peut-être sera-t-il même un jour du nombre des courtisans du despote, il léchera les bottes qui opprimeront la nuque de ses frères. Plutôt que de le vouer à un tel sort elle aurait préféré l'étouffer de ses propres mains et donner son corps en pâture aux oiseaux de proie et aux crocodiles du Nil. Mais non ! Elle n'a pas perdu l'espoir. Ce n'est pas en vain qu'elle le nourrit de son sang et quelle le herce de ses chansons. Toute la haine impuissante qui est en elle deviendra de la force et de l'énergie agissante dans les veines de son fils qui grandira et sera le sauveur et le vengeur :

Et peut-être déjà les cris des esclaves
Sont-ils arrivés à tes oreilles ?
Peut-être entends-tu sonner les chaînes,
Les chaînes dans lesquelles tu es né ?

.

Peut-être sens-tu déjà la misère
Qui est dans l'air ?
Peut-être ramasses-tu dans ton cœur
Toutes les gouttes du poison ?
Et déjà tu écoutes comme mes chansons
Font chorus
Au sifflement du fouet
Dans la main de l'Egyptien...

Et tout cela se mêle et se confond
Dans ton cerveau...
Et tu deviendras un héros,
Tu auras de la force.

Et tu briseras le joug...
Tu libéreras tes frères...

De poison, mon enfant, est fait mon lait ;
De poison sont faites mes chansons...

L'attitude de Perez envers le mouvement sioniste est faite de sympathie et de regrets à la fois.

Pénétré de l'idée cosmopolite il lui semble que les frontières en général ne correspondent à aucune réalité naturelle et vivante, et qu'elles n'existent que par la grâce des gouvernements et des gendarmes. D'autre part, il aime le sol sur lequel il est né, il lui semble que tout son être moral et physique est attaché par les liens les plus profonds à la terre qui l'a vu naître et où il a passé la plus grande partie de sa vie. C'est aussi sur cette terre qu'il voudrait passer les jours qu'il aura à vivre. Mais malheureusement c'est un rêve impossible à réaliser, les persécutions continuelles, le manque de moyens d'existence forcent chaque année des dizaines de milliers de juifs à s'expatrier et alors, puisqu'il faut partir, ne serait-ce pas le meilleur parti à prendre que d'opter pour l'ancien pays des pères que tant de souvenirs doux et romantiques font si proche et si cher au cœur du juif ?

Ces sentiments divers et contradictoires entre lesquels est partagé le cœur du poète trouvent une expression originale dans une poésie curieuse intitulée : *Le voiturier* (1), dans laquelle un vieux voiturier se plaint des troubles que la construction d'un chemin de fer, reliant sa petite ville à Varsovie, a jetés dans sa vie et dans celle de ses concitoyens. Tous les métiers vont mal : les voyageurs préfèrent voya-

1. *Ibid.* Der Bal agulo, 78-87.

ger en chemin de fer plutôt qu'en diligence, et les nobles et les bourgeois, dès qu'ils ont besoin de la moindre marchandise, s'adressent non aux boutiquiers de la ville, mais au grand magasin du chef-lieu. La situation des commerçants et des artisans empire de jour en jour et la ville tout entière se ruine. On devient secrètement marchand de vin, car comment payer la patente obligatoire ? On devient recéleur et on passe par la prison, les hommes d'abord, les femmes ensuite. Seules les affaires de l'usurier prospèrent ; il couche sur les cadavres et suce et suce... Les jeunes gens s'en vont, ils disparaissent par dizaines. On s'en va pour l'Amérique, le fils unique du voiturier s'en est allé lui aussi un beau jour, abandonnant sa femme et ne donnant plus de ses nouvelles. D'autres, dit on, partent pour la Palestine. Et dans le langage simple et naïf du vieil homme résigné, le poète nous fait connaître son propre sentiment, indécis et tout en nuances sur le problème de l'émigration qui dans les trente dernières années est devenu un des plus importants de la vie des habitants du ghetto :

Que sais-je de ce
Qui est juste et de ce qui ne l'est pas ?
Moi, j'aime à répéter :
La terre est partout à Dieu ..

Il m'arrivait dans les bonnes années
D'aller avec des voyageurs
A Lemberg, à Cracovie,
Et en Prusse aussi.

Je n'apercevais pas le poteau indicateur...
Je voyais le gendarme...

Il me disait : la frontière !
Et je croyais sur parole au seigneur...

Moi, je resterai ici ;
Je suis vieux, usé,
Ici je suis né,
Et ici je veux mourir.

Je ne saurais pas l'expliquer,
Mais cela m'attire, le ciel, cette forêt ;
Ah ! si, seulement, il ne faisait ici
Si froid et si humide.

Il me semble que dans ce sol
Je suis enraciné.
Que sais-je ? il me semble !
Et d'autre part :

Puisqu'on s'en va,
Je crois tout de même,
Qu'on ne devrait s'en aller
Qu'en Palestine.

Je voudrais la voir, pour ma part !
La tombe de Rahel...
Et aussi l'ancienne école
De Sem et d'Eber...

Et les tombeaux des rois,
Des prophètes et des prêtres...
Et le Mur encore,
Le Mur Occidental...

Et des milliers, des milliers
D'autres choses encore...

Pourvu que les maris, en s'en allant,
Ne délaissent pas leurs femmes.

Je donne aussi mon obole,
Mais de grâce ne brusquez pas,
Cela fait mal au cœur,
Les rues désertes.

Il y a aussi des juifs
De toutes sortes...
Il y en aura
Et pour ici, et pour là-bas.

Le samedi arrivé je m'aperçois seulement
Que mon petit Nathan n'est pas le seul dans son cas,
Et que la ville se fond,
Comme du sel dans l'eau...

A côté de ses poésies lyriques et sociales, Perez a aussi composé avec grand succès des légendes et des ballades. Il a mis en vers une légende du Talmud (*Rabbi Chanina ben Dossa*) (1), mais les plus célèbres de ses ballades sont : *Monisch* que nous avons mentionnée plus haut, et *Rabbi Jossel* (2). Les deux ballades ont un sujet commun : la tentation de l'homme pieux par la passion, mais pendant que dans la première il s'agit de l'amour d'un jeune étudiant en Talmud pour une jeune fille que le diable met sur sa route pour le perdre, le héros de la deuxième est

1. *Ibid.*, p. 11-15.

2. Publié dans la *Juedische Volksbibliothek* de Perez, vol. III, 1895, pp. 123-155. Cette ballade n'est pas entrée dans l'édition des œuvres de Perez par le Freund.

un maître d'école juif mystique, au corps et à l'âme ravalés par une vie d'ascète et des pratiques cabalistiques et qui ne sait pas résister aux charmes de la maîtresse de la maison où il habite, Dalila du ghetto, qui coupe à son soupirant ses papillotes et sa barbe, choses sacrées pour un juif orthodoxe.

La construction des ballades, surtout celle de *Monisch*, est fantaisiste, pleine d'imprévu et rappelle en cela les ballades de Heine, comme par exemple, *l'Allemagne, conte d'hiver*.

Dans *Monisch*, le deuxième chapitre et une partie du quatrième se passent sur la montagne d'Ararat. Dans l'arche de Noë, qui s'y est arrêtée, habitent Asmodaï, le roi des démons et son épouse Lilith et ourdissent leurs plans, sinistres aux mortels. Le comique et le sérieux sont mêlés ensemble, le ton change d'un chapitre à l'autre, souvent même d'un passage à l'autre. Les digressions, comme par exemple celle sur le judéo allemand que nous avons citée plus haut, sont assez fréquentes.

En général, ces ballades contiennent des parties fort inégales. Souvent l'auteur se laisse entraîner jusqu'à la bouffonnerie et au grotesque, ce qui gâte l'impression générale de l'œuvre. De même l'introduction d'un élément surnaturel dans *Monisch* ne se justifie guère. Car ce surnaturel n'a pas l'air mystérieux et tragique qui pourrait nous impressionner en nous faisant voir tout ce qu'il y a de profond et de fatal dans les forces du mal. La demeure d'Asmodaï apparaît comme le bureau d'un ministère où les démons — fonctionnaires vont rendre compte de l'état des

affaires. On s'y appelle « Excellence » et « Baron » et on y tient des propos d'un goût fade et plat. L'auteur qui visiblement a cherché à imiter dans ce chapitre le ton de Heine dans *Tanhauser* n'a pas su l'accompagner de l'esprit gracieux et étincelant qui excuse les écarts de langage de son modèle.

Mais à côté des parties faibles il y a aussi dans *Monisch* et *Rabbi Jossel* des parties fort réussies. La figure de Rabbi Jossel qui, la nuit, envoie son élève écouter près de la porte si « la Femme » dort déjà, et dont l'imagination voit sans cesse des tableaux de l'enfer où l'on pend, où l'on écartèle et où dans des casseroles de poix bouillante sont grillés les impies, est dessinée avec vigueur.

De même dans *Monisch* le poète a su rendre dans un langage poétique et touchant les inquiétudes de la mère qui ne s'explique pas d'où provient le changement qu'elle aperçoit dans son fils et qui tremble dans le pressentiment d'un malheur, en entendant les tons étrangers, nouveaux et pleins d'une passion inconnue qui se mêlent aux tons traditionnels de la mélodie dont il accompagne l'étude du Talmud.

Malgré les défauts que nous avons constatés, *Monisch* et *Jossel* sont des œuvres fortes et solides qui occupent une des premières places dans l'œuvre poétique de l'auteur que nous venons d'étudier.

Morris Rosenfeld

De tous les écrivains judéo-allemands, Morris Rosenfeld est celui dont le nom est le plus connu par le public

lettré en dehors du ghetto. Des traductions de ses poésies choisies ont été publiées en plusieurs langues européennes et un grand nombre d'articles ont paru sur sa vie et ses œuvres (1). Cette popularité unique dans l'histoire d'une littérature qui, sans exagération aucune, pourrait être regardée comme une littérature méconnue, est due non seulement aux rares qualités poétiques de celui qui en fut l'objet, mais aussi à un hasard heureux qui a attiré sur le poète du ghetto new-yorkais l'attention d'un homme de lettres américain. Sans M. Leo Wiener, qui a été le premier à donner une traduction en anglais des poésies de Morris Rosenfeld, celui-ci serait probablement resté dans l'obscurité qui est le sort commun des meilleurs écrivains judéo-allemands (2).

L'histoire des événements extérieurs de la vie du poète qui présente une chaîne presque ininterrompue de misères et de migrations, ressemble à celle de centaines de milliers d'autres juifs russes que les événements économiques et politiques du dernier quart du XIX^e siècle ont forcé de quitter leur pays pour chercher un « home » sur une terre plus hospitalière.

1. Citons parmi les articles français sur Rosenfeld celui du journal le *Temps* (1899, 10 février) signé H. B., très élogieux, et celui non moins élogieux d'André Créhançe paru dans la *Revue de Paris* du 1^{er} août 1902.

2. La traduction anglaise, la première en date, a été publiée par L. Wiener, professeur de langues slaves à l'Université de Harvard, en 1890 à Boston sous le titre *Songs from the ghetto*. Une excellente traduction allemande a été publiée par Berthold Feiwel avec des illustrations très originales de E. M. Lilien. Une traduction tchèque a été donnée par Jaroslaw Vechlicky, professeur de langues vivantes à l'Université tchèque de Prague. La traduction polonaise est d'Israël Waldman. Il n'existe pas de recueil des poésies de Rosenfeld en russe, mais beaucoup de ses poésies furent publiées dans des revues russes.

Né en 1862 dans le village de Bokscha, gouvernement de Souwalk (Pologne russe), où les membres de sa famille depuis plusieurs générations tenaient à ferme la pêche dans le fleuve, Rosenfeld y passa les premières années heureuses de son enfance. Il était encore tout petit quand ses parents quittèrent le village pour aller s'établir à Varsovie et c'est dans cette ville qu'il fréquenta le « cheder » et apprit aussi un peu d'allemand et de polonais. En 1882, quand commença la grande émigration juive de Russie, Rosenfeld quitte lui aussi le pays. Pendant plusieurs années nous le voyons errant d'un pays à l'autre, s'essayant à des métiers différents et ne trouvant nulle part le repos et la liberté matérielle et morale rêvés. Après avoir exercé trois mois à Amsterdam le métier de bijoutier, il part pour l'Amérique qu'il quitte bientôt pour revenir dans son pays natal. Mais dès l'année suivante, en 1883, il émigre de nouveau. Cette fois, il va à Londres où il passe six mois et revient de nouveau dans son pays. Mais la même année il retourne s'établir dans la capitale anglaise où il gagne sa vie et celle de sa famille (à cette époque il est déjà marié) dans le dur métier de compagnon-tailleur dans un de ces ateliers innombrables qui sont légion aussi bien à Londres qu'à Paris, New-York et, en général, dans tous les centres de l'émigration juive moderne, et dans lesquels les ouvriers juifs, qui à cause de leur ignorance de la langue du pays sont à la merci de leurs patrons, pour la plupart des coreligionnaires et anciens ouvriers eux-mêmes, travaillent dans des conditions hygiéniques tellement misérables et pour des salaires si minimes, qu'on a à juste titre désigné

ce mode d'exploitation par le nom pittoresque et sinistre à la fois de « sweating-system » (1). Après avoir passé trois ans et demi à Londres, Rosenfeld partit pour New-York où pendant de nombreuses années il exerça le même métier de compagnon tailleur dans des « ateliers de sueur ».

Le talent poétique de Rosenfeld s'était déjà révélé à l'époque où il était encore en Russie. Pendant son séjour à Londres il composa également beaucoup de poésies qui circulèrent en manuscrit dans le public judéo-allemand. La première poésie a paru en 1886 dans le journal judéo-allemand *New-Yorker juedische volkszeitung* et depuis cette époque l'auteur collabora à presque tous les journaux et revues judéo-allemands qui paraissaient en Amérique. Si grossier qu'ait été encore à cette époque le goût du public judéo-allemand, gâté par les innombrables versificateurs qui pullulaient dans les journaux et revues, la force et la sincérité du talent de Rosenfeld qui chantait sa vie de misère partagée par la plupart de ses lecteurs, ne tardèrent pas à lui conquérir une grande popularité.

Malheureusement, ses succès littéraires n'eurent aucune influence sur sa situation matérielle. Les revues judéo-allemandes qui de nos jours entretiennent un grand nombre d'écrivains de profession, n'avaient pas encore à cette époque l'habitude de payer leurs collaborateurs et, d'ailleurs, elles inséraient si peu d'œuvres poétiques que même si elles l'avaient payé, le poète n'aurait pas pu vivre du produit de son travail littéraire. Il continuait donc à travail-

1. Littéralement : système de sueur.

ler dans l'atelier et à la souffrance physique devait s'ajouter la douleur plus poignante encore d'épuiser et de gaspiller dans un travail abrutissant les dons précieux que la nature avait mis dans son âme.

De temps en temps il faisait des efforts désespérés pour s'affranchir de la chaîne d'esclave qui l'attachait à l'atelier. En 1888 et en 1890 il publia deux recueils de poésies (*Die glocke* et *Die blumenkette*), et il voyageait aussi de ville en ville comme chansonnier, récitant ses propres poésies dans les cafés et dans des soirées. Mais la misère matérielle restait la même et le forçait toujours à revenir à l'atelier. En 1894 il commença la publication d'une petite revue hebdomadaire l'*Asmodai*, consacrée surtout à des polémiques passionnées avec les journaux judéo-allemands. C'est dans cette revue qu'il publia en réponse à des attaques dirigées contre lui et dans lesquelles on le traitait de tailleur, la poésie satirique du *Ravaudeur* qui est un chef d'œuvre dans son genre. En 1897 Rosenfeld publia un recueil peu considérable de ses poésies sous le titre *Dos lieder buch* (le livre des chansons). Son succès matériel fut peu considérable, mais le livre eut la chance de tomber sous les yeux de M. Wiener, qui, plein d'admiration pour le talent de l'auteur, donna l'année suivante une traduction anglaise d'un certain nombre de ses poésies. L'accueil fait à cette traduction par la presse de langue anglaise fut très favorable, et depuis cette époque la situation matérielle de l'auteur s'est un peu améliorée. Il a pu quitter l'atelier et gagner sa vie comme rédacteur d'un journal judéo-allemand. Mais le métier de journaliste dans la presse judéo-allemande d'Amérique qui, malheureu-

sement, imite le plus souvent les procédés de réclame et de polémique de la fameuse presse jaune de ce pays, ne satisfait pas le poète et dans plus d'une de ses poésies nous le voyons presque regretter « l'atelier et les ciseaux ». En 1906, les effets de toute une vie de misère et de luttres sur un organisme délicat se firent sentir et le poète souffrit d'une attaque de paralysie à l'âge de quarante-quatre ans. On craignit même qu'il ne devint aveugle. Une souscription fut ouverte en sa faveur, et à cette occasion on put voir la grande popularité dont le poète jouissait auprès du public juif, aussi bien en Amérique qu'en Russie et ailleurs.

Le pauvre public judéo-allemand trouva moyen de recueillir pour son poète une somme modeste, certes, mais qui lui permit de rétablir sa santé et de vivre désormais dans des conditions plus ou moins indépendantes. La maladie n'a pas affaibli le talent du poète et les poésies qu'il a publiées depuis son rétablissement permettent d'espérer qu'il continuera encore d'enrichir de chefs-d'œuvre poétiques la littérature judéo-allemande, à la gloire de laquelle il a si puissamment contribué.

Les poésies de Rosenfeld (1) de par leurs sujets se divisent naturellement en deux grands groupes : poésies sociales et poésies nationales. Malgré la diversité apparente de ces sujets, malgré ce qu'on y pourrait découvrir de contradictoire et d'opposé, l'unité de l'œuvre de Rosenfeld, poète de la misère de ses camarades de travail et de ses frères

1. Gesammelte Lieder von Morris Rosenfeld. Herausgegeben von der Internationaler Bibliothek Verlag Company. New-York, 1906, 2^e édition. in-8°, 337 pp.

de race, subsiste et se manifeste d'une façon éclatante. Le poète se sent doublement malheureux, comme ouvrier et comme juif, et dans l'un et l'autre cas la misère est à la fois matérielle et morale.

Quand travaillant dans l'atelier il se sent perdre toute conscience humaine et devenir lui-même un automate sous l'influence abrutissante de la besogne mécanique, que du matin au soir il a à exécuter, il sait que la source de sa misère est dans l'ordre social qui divise les hommes en exploiters et exploités, en esclaves et maîtres. Mais quand, ballotté par les flots de l'Océan, dans le bateau qui le ramène d'Amérique en Russie, il ressent au cœur une tristesse et un désespoir sans bornes, il sait que cela lui vient de sa situation de juif-errant, qui nulle part ne se sent chez lui et qui depuis des siècles cherche, sans jamais trouver, un abri. Et s'il rêve d'une vie nouvelle où tous les hommes seraient libres et heureux, il sent aussi profondément en même temps que pour lui cette liberté et ce bonheur ne pourront exister tant que continuera le malheur national de son peuple et tant que ne sera pas réalisé le rêve caressé depuis bientôt deux mille ans. Le poète dit lui-même (1) que sa muse l'a fait jurer en même temps de consacrer ses forces à l'émancipation des ouvriers exploités, à la lutte contre l'obscurantisme et à la défense de sa nation. « la pauvre brebis attaquée par tant de bêtes fauves. » C'est donc dans sa conscience intime d'homme et de juif qu'il trouve à concilier les thèses de la liberté nationale et de l'affranchissement social, qu'on a si souvent

1. *Ibid.* « Die einschwoerung », pp. 3-6.

opposées l'une à l'autre, mais qui pour lui découlent toutes deux du principe suprême de la liberté et du bonheur humain.

Cette synthèse qui se fait dans l'âme du poète est toute simple, toute naturelle et n'a en elle rien de doctrinaire ni d'artificiel. Nous le sentons à la lecture de ses poésies aussi bien sociales que nationales, qui sont pénétrées toutes du même accent de sincérité profonde et dans lesquelles on ne saurait constater aucune contradiction psychologique malgré la différence des sentiments qu'elles expriment.

Cependant, si les deux thèses, bien loin de se contredire, se complètent, au contraire, elles ne se confondent pas non plus, et pour habiter dans la même poitrine, les sentiments national et social ne s'en distinguent pas moins dans leurs manifestations extérieures. Et c'est ainsi que nous ne voyons presque jamais le poète aborder les deux sujets à la fois. Chacune de ses poésies a un caractère nettement accusé et si ses poésies nationales ne chantent que l'affranchissement national du peuple juif, ou les souffrances individuelles des Juifs, en tant que Juifs, sans s'occuper de leur situation sociale, par contre, ses poésies sociales ne connaissent que la misère de l'ouvrier, du salarié, à quelque nation qu'il appartienne et sont parmi les poésies de ce genre les plus largement humaines et universelles qui existent.

Talent essentiellement lyrique, ce sont surtout les expériences de sa vie personnelle, les tristesses et les misères qu'il a connues dans le sweating-système, que le poète exprime dans ses poésies sociales. Mais tout en pleurant

sur son sort individuel, il sait en même temps que des milliers d'autres êtres humains, hommes et femmes, sont dans la même situation que lui, tout aussi opprimés, et sa douleur personnelle devient ainsi le symbole et comme l'expression de la détresse de tous ceux qui souffrent et peinent comme lui.

Dans une poésie charmante d'esprit et d'une tristesse résignée, le poète déclare lui-même n'être que l'interprète des misères du peuple. Il est riche, richissime en larmes. Ceux pour lesquels il chante, pauvres comme lui, paient avec des « millions de larmes les larmes qu'il verse sur les millions » :

Quelle récompense les pauvres
Peuvent-ils me donner ?
Ils paient avec des larmes les larmes.
J'ai des millions de larmes
Et je pleure sur les millions (1).

Un sentiment de douleur poignant se dégage des poésies sociales de Rosenfeld. Un travail sans joie, sous le regard sombre du patron ou du contremaître dans la saleté et la promiscuité, un travail qui se prolonge jusqu'à l'épuisement complet du corps, quelle tristesse et quelle misère ! Comme ils sont modestes les désirs qui envahissent son cœur, comme ils semblent naturels et élémentaires et, cependant, comme ils sont difficiles à réaliser, et c'est *Déses-*

1. *Ibid.* Der thränen-millionär, p. 7.

voir (1) qu'il intitule la poésie dans laquelle il les exprime. Il voudrait avoir un jour, ne fût-ce qu'un seul, de repos par semaine, oublier le servage, oublier la misère, mais une voix intérieure lui dit que c'est dans la tombe qu'il connaîtra le repos. Bientôt les fleurs seront fanées, l'oiseau chantera sa dernière chanson. Oh ! respirer le parfum d'une fleur, respirer l'air des champs qui sent l'herbe ! Oui ! il le sait, il ne tardera pas à respirer l'air frais dans le champ du cimetière où il dormira son dernier sommeil. Il serait si bon à prendre un bain dans l'eau claire et argentée du fleuve où les vagues dansent avec tant de grâce et ce n'est qu'en faisant sa toilette de mort qu'on lavera son corps. Dans l'Atelier de sucr (2) il fait si sombre, tout est malpropre, noir de fumée. C'est quand il sera mort, qu'on lui mettra la blouse blanche qu'il serait si heureux de porter. Fuir le bruit des machines, s'en aller au bois pour se rafraîchir un peu, quel délice ! Patience ! Se rafraîchir ! Bientôt il n'aura plus chaud.

Il ne se fait pas d'illusion. Cette existence de forçat durera tant que durera la vie elle-même. Tous les jours, chassé par la faim il viendra reprendre son collier de misère et après sa mort un autre ouvrier sera déjà là pour le remplacer. Aussi loin qu'il puisse remonter dans son souvenir, le poète voit dans l'atelier « le pâle apprêteur » (3), toujours absorbé par son travail, toujours préoccupé et s'agitant sans cesse. Du matin au soir, les gout-

1. *Ibid.* Verzweiflung, pp. 19-21.

2. Sweat-shop.

3. *Ibid.* Der bleicher apreiter, pp. 12-13.

tes de sueur tombent de son visage et pénètrent dans les étoffes qu'il fait. Cet homme n'a plus la force de travailler. Son corps s'épuise dans un effort de surexcitation quotidienne. « Combien de temps encore le « pâle apprêteur » poussera-t-il la roue sanglante ? Qui saurait le dire ? Une chose au moins est sûre : au moment même où le travail l'aura tué, un autre sera à sa place pour coudre. »

Parfois, quand l'épuisement prématuré des forces ne vient pas mettre fin à ses jours, l'ouvrier atteint la vieillesse. Mais quelle tristesse tragique dans l'existence d'un vieil ouvrier ! Quand même il conserve assez de forces pour travailler et gagner sa vie, le ressort de son âme est brisé, une résignation muette semble envahir tout son être et marquer de son empreinte chacun de ses mouvements. Ce n'est pas en vain qu'un être humain en est réduit toute sa vie à se répéter : il n'y a pas d'espoir. Dans l'atelier de tailleur où il a passé tant d'années le poète a dû connaître beaucoup de vieux compagnons-tailleurs, semblables à celui qu'il dépeint dans une de ses poésies (1). C'était un ouvrier modèle et le patron le citait comme exemple. Jamais il ne se révoltait, jamais un mot dur ne sortait de ses lèvres. Il venait et s'en allait en silence. C'est sa toux qui parlait pour lui. Les lunettes cachaient ses larmes et la poitrine cachait sa douleur. Toute sa vie il a travaillé. Il n'y a pas d'atelier dans la ville où il n'ait été employé au cours de sa longue existence. A la première heure du matin il était au travail qu'il ne quittait que bien tard dans la nuit. Et toujours, toujours,

1. *Ibid.* Der alter schneider, pp. 37-38.

courbé sur le travail, il se demandait avec tristesse comment il arriverait à joindre les deux bouts. Comme dans un miroir, les autres ouvriers voyaient dans le sort réservé à ce vieux camarade l'image de leur propre avenir.

La plus poignante parmi les poésies sociales de Rosenfeld est celle où il décrit son état d'âme pendant le travail, les efforts désespérés qu'il fait pour sauver ce qui lui reste de plus précieux, sa pensée, ses sentiments humains que le cerveau fatigué et épuisé se refuse à garder, et qui se meurent lentement, submergés dans le bruit assourdissant des machines. On trouverait rarement dans la littérature qui s'inspire de la vie ouvrière moderne quelque chose d'aussi grandiose et d'aussi tragique à la fois, que cette poésie intitulée *l'Atelier de sueur* (1) où le poète nous fait assister à l'agonie de son âme, à sa transformation lente et douloureuse dans une machine, mais dans une machine qui est faite de chairs et de nerfs et qui, si elle n'a plus la force de penser et de réfléchir, n'en garde pas moins pendant des moments de lucidité le souvenir de son passé et la conscience effroyable de sa déchéance. Avec le goût délicat et sûr qui caractérise toute son œuvre, Rosenfeld a su accommoder à cette poésie une mesure (l'amphibraque) qui par sa cadence large, monotone et ininterrompue, rappelle le bruit des machines en travail :

Es rauschen in shop aso wild die maschinen,
As oftmol vergess ich in rausch dos ich bin ;
Ich wer in dem schrecklichen tumel verloren,

1. *Ibid.* Der sweat shop., pp. 8-11

Mein ich wert dort botel, ich wer a maschin :
Ich arbeit un arbeit, un arbeit ohn cheschb'n,
Es schafft sich; un schafft sich, un schafft sich ohn zohl :
Far was ? un far wemen ? ich weiss nit, ich freg nit,
Wie kumt a maschine zu denken a mol ?

Nischto kein gefühl, kein gedank, kein verstand gor ;
Die bittere, blutige arbeit derschlogt
Dos edelste, schönste un bête, dos reichste,
Dos tiefste, dos höchste wos leben vermogt.
Es schwinden sekunden, minuten un stunden,
Gor segel-schnell fliehen die næcht mit die teg,
Ich treib die maschin gleich ich will sie derjogen,
Ich iog ohn a seichel, ich iog ohn a breg.

Der seiger in workshop, er ruht nit aflu,
Er weist alz un klappt alz un weckt nochanand,
Gesogt hot a mensch mir amol die bedeutung :
Sein weisen un wecken, dort liegt a verstand ;
Nor etwos gedenkt sich mir, punkt wie vun cholem ;
Der seiger, er weckt in mir leben nn sinn,
Un noch epes, — ich hob vergessen, — nit fregt es !
Ich weiss nit, ich weiss nit, ich bin a maschin !..

Un zeitenweis wenn ich derhoer schein dem seiger,
Versteh ich ganz andersch sein weisen. sein sprach :
Mir dacht, as es nuket mich dorten der unruh,
Ch'soll arbeiten, arbeiten, mehrer, a ssach !
Ich hoer in sein ton nor dem boss' wilden beiser,
Sein finstern kuk in die weiser die zwei !
Der seiger, mir skruchet, mir dacht, as er treibt mich
Un ruft mich « maschine » ! un schreit zu mir : « næh ! »

Nor dann, wenn s'is stiller der wilder getummel,
Awek is der meister, in mittog — zeit stund,
Dann fangt on in kop bei mir langsam zu togen,
In harzen zu ziehen, — ich fühl dann mein wund ;
Un bittere thrænen, und sudige thrænen

Zuweiken mein mogerem mittog, mein breit,
Es wergt mich, ich ken nit mehr essen, ich ken nit!
O, schreckliche praze ! o, bittere neit !

S'erscheint mir die shop in der mittog-zeit stunde
A blutige schlachtfeld, wenn dort wert geruht :
Arum un arum seh ich liegen harugim,
Es larmt vun dr'erd dos vergossene blut...
Ein weile, un bald wert gepaukt a trewoqe,
Die tæte erwachen, es lebt auf die schlacht,
Es kâmpfen die trupes für fremde, für fremde,
Un streiten un fallen, un sinken in nacht.

Ich kuk auf dem kampfplatz mit biteren zorn,
Mit schreck, mit nekome, mit hoellischer pein !
Der seiger, jetzt hoer ich ihm richtig, er weckt es :
« A ssosf zu die knechtschaft, a ssosf soll dos sein ! »
Er müntert in mir mein verstand, die gefühlen,
Un weist wie es laufen die stunden ahin :
An elender bleib ich wie lang ich wel schweigen,
Verloren, wie lang ich verbleib wos ich bin...

Der mensch, welcher schloft in mir heibt on erwachen,
Der knecht, welcher wacht in mir schloft dacht sich ein ;
Azind is die richtige stunde gekummen !
A ssosf zu dem elend, a ssosf soll es sein !...
Nor plutzling — der whistle, der boss — a trewoqe !
Ich wer ohn dem seichel, verges, wu ich bin, —
Es tumelt, men kâmpft, o, mein ich is verloren,
Ich weiss nit, mich art nit, ich bin a maschin...

Dans l'atelier les machines font un bruit si effroyable,
Que souvent dans le vacarme j'oublie que j'existe ;
Je suis comme perdu dans le brouhaha terrible,
Mon « moi » disparaît et je deviens une machine.
Je travaille et je travaille et je travaille sans compter ;
Les produits s'amassent et s'amassent et s'amassent sans nombre ;
Pourquoi et pour qui ? Je ne le sais pas. je ne le demande pas,
Comment une machine se mettrait-elle à penser ?

Il ne me reste plus de sentiment, ni de pensée, point d'esprit ;
Le travail amer, sanglant, détruit
Ce que la vie contient de meilleur et de plus beau,
De plus noble, de plus riche, de plus profond et de plus élevé.
Les secondes disparaissent, les minutes et les heures aussi,
Comme des bateaux à voiles se glissent les jours et les nuits ;
Je pousse la machine comme si je lui donnais chasse,
Je pousse sans penser, je pousse sans repos.

L'horloge dans l'atelier, ne se repose pas non plus,
Sans cesse elle marche et sonne et réveille ;
Quelqu'un un jour m'a bien expliqué
Ce que veulent dire son son et ses appels.
Comme à travers un rêve je m'en souviens vaguement :
L'horloge doit me rappeler la vie et la raison
Et autre chose encore, je l'ai oublié, ne me le demandez pas !
Je ne sais pas, je ne sais pas, je suis une machine !...

Par moments, même en entendant marcher l'horloge
Je découvre un sens tout autre à son langage, à ses appels.
Il me semble que l'Inquiète là-haut m'enjoint, elle aussi,
De travailler, de travailler beaucoup, plus.
J'entends dans le son le grondement du maître,
Dans les deux aiguilles je vois son sombre regard ;
L'horloge ! j'ai peur, il me semble qu'elle me pousse
Et elle m'appelle : « machine » et elle me crie : « couds » !

Alors seulement, quand le bruit sauvage se ralentit,
Le maître s'en est allé, à l'heure du midi,
Lentement il commence à faire jour dans mon esprit,
Le cœur se serre et jé sens ma blessure.
Et des larmes amères, des larmes chaudes
Mouillent mon maigre dîner, le morceau de pain,
J'étouffe, je ne peux pas manger, je ne peux pas !
Hélas ! le travail horrible ! Hélas ! la misère amère !

L'atelier m'apparaît à l'heure de midi
Comme un sanglant champ de bataille au moment de la trêve,
Tout autour je vois, gisant, des tués,
Le cri du sang répandu, de la terre, crie vengeance...
Un instant, et on va sonner l'alarme,
Les morts se réveillent, la bataille se ranime,
Ils se battent, les cadavres, pour d'autres, pour d'autres,
Ils luttent et ils tombent et ils disparaissent dans la nuit.

Je contemple le champ de bataille avec une colère sourde,
Avec un sentiment d'effroi, avec une torture infernale de ven-
[geance

L'horloge ! maintenant je l'entends, elle sonne le réveil :
Qu'il prenne fin, le servage ! qu'il prenne fin !
Elle ranime en moi les sens, la raison,
Et me montre comme les heures s'enfuient sans retour,
Je serai misérable tant que je me tairai,
Je serai sans espoir, tant que je resterai ce que je suis...

L'homme qui dormait en moi est en train de se réveiller,
L'esclave qui veillait en moi, il me semble qu'il s'endort,
L'heure juste, la voilà arrivée !
Elle prendra fin, la misère, elle prendra fin !
Mais soudain, un coup de sifflet, le maître, l'alarme !
Je perds ma raison, j'oublie où je suis
Un tumulte, une bataille, hélas ! mon « moi » n'est plus,
Je ne sais pas, cela ne me touche pas, je suis une machine.

Un sentiment de résignation s'empare de l'âme du
opète, il ne crie pas, il ne se révolte pas. Il se sent si petit,
si misérable, si perdu dans le coin de l'atelier où il doit
passer sa vie, que seules les larmes viennent encore par-
fois soulager sa tristesse. Il nous raconte l'histoire d'une
larme qui est tombée sur le fer à repasser (1) en des mots

1. *Ibid.* A thraer auf'n eisen, p. 14-15.

si simples, si sincères et si dénués de tout artifice que seule une douleur profonde accompagnée de résignation devant la fatalité a pu les inspirer.

Hélas ! l'atelier est froid et sombre,
Je tiens le fer à la main et, debout, je repasse,
Mon cœur est faible, je soupire et je tousse,
La respiration soulève à peine ma poitrine souffrante.

Je soupire et je tousse et je repasse et je songe.
Mes yeux se mouillent, un pleur tombe,
Le fer est brûlant, le petit pleur
Bout et bout et ne sèche pas (1).

Le poète demande à la larme muette pourquoi elle ne sèche pas. Est-elle la dernière parmi ses bonnes amies et peut-être sait-elle quand finira enfin la grande misère ? Mais à ce moment un torrent de larmes se déverse de ses yeux et il comprend alors que « la source des pleurs est toujours profonde ».

Epuisé, le corps et l'âme brisés de fatigue, il revient la nuit chez lui. Il a une femme et un enfant. N'est-ce pas pour eux qu'il traîne la chaîne de forçat qui l'attache à l'atelier, ne sont-ils pas le seul bonheur qui lui reste sur la terre et ne devrait-il pas oublier dans leur société, ne fût-ce que pour quelques instants, les misères et les détresses de sa vie d'ouvrier ? Mais hélas ! même les joies les plus pures,

1. Ich kræchz, un hust, un press un klær,
Mein aug wert feucht, es falt a thrær,
Dos eisen glüht, dos thrærel mein
Dos kocht un kocht un siedt nit ein.

les plus simples lui sont défendues et les soucis ne l'abandonnent pas au seuil de son « home ». Il est tard quand il revient chez lui et la femme et l'enfant sont couchés. La maison semble vide et abandonnée et c'est avec angoisse et désespoir qu'il se demande ce que deviendront les chers êtres le jour où, mort ou malade, il ne pourra plus leur apporter son maigre salaire :

La maison a l'air désolé et silencieux,
Je regarde autour de moi en toussant,
Je vois ma pauvre femme couchée,
Dans son rêve une mélodie s'est égarée sur ses lèvres ;
Le petit rêve à ses côtés.

Les larmes aux yeux je contemple les pauvres,
Et je me demande : si je venais à mourir tout à l'heure,
Si tout à coup je ne serais plus,
Hélas ! Qui les nourrira tous les deux ?
Qui leur procurera du pain et un logis ?
Et, perdu dans mes pensées, je m'endors,
Brisé de fatigue. Soudain, comme sous le coup d'une secousse,
[je me réveille]
Déjà l'aube du jour nouveau a paru du côté de l'Orient.
Et je traîne de nouveau mon corps épuisé
Vers l'atelier moisi (1).

C'est encore sa douleur de ne pouvoir goûter aux douceurs de la vie de famille que le poète exprime dans la poésie : *Mon petit garçon* (2), qui est une de ses poésies les plus belles, les plus profondément senties et aussi, et à juste titre, une des plus célèbres. Le poète a un petit garçon, un en-

1. *Ibid.* In shop un der heim, p. 22-24.

2. *Ibid.* Mein juengele, 16-18.

fant tout mignon. Quand il le voit il lui semble que tout le monde est à lui. Mais il ne le voit que rarement. Quand il se rend au travail l'enfant dort, et quand il revient de l'atelier l'enfant est déjà au lit. Un jour l'enfant sera tout à fait réveillé, mais ce jour-là le père n'y sera plus.

.
Je reviens à la maison, le cœur lourd,
Enveloppé de ténèbres,
Ma femme au visage pâle me raconte tout de suite.
Comme l'enfant a gentiment joué,

Comme son parler est doux, comme il demande avec malice :
O mère, bonne mère,
Quand viendra-t-il m'apporter un penny,
Mon bon, mon cher papa ?

J'entends cela, et je me hâte, il faut,
Oui, oui, il faut que cela soit !
L'amour paternel s'enflamme,
Il faut que mon enfant me voie !...

Je me tiens près de son berceau,
Je le vois, je l'entends... et chut !
Un rêve agite ses petites lèvres :
Oh ! où est, où est papa ?

J'embrasse les petits yeux bleus,
Ils s'ouvrent, oh ! mon enfant !
Ils me voient, ils me voient
Et se referment vite.

Ton papa est là, chéri,
Voici un petit penny pour toi.
Un rêve agite les petites lèvres :
Hélas ! où donc, où donc est papa ?

Je reste là, le cœur plein de douleur,
D'angoisse et d'amertume, et je songe :
Quand un jour tu te réveilleras, mon enfant,
Tu ne me trouveras plus là.

Dans plus d'une poésie le poète revient sur le même sujet : l'influence désastreuse de la pauvreté sur la beauté et la pureté de la vie de famille. La jeune fille qu'il rencontre dans la rue de bonne heure et à qui il demande pourquoi elle s'est levée à une heure où « les fleurs dorment encore et les nids des oiseaux sont silencieux », lui répond : « Je vais gagner ma vie ». Et la même réponse lui est faite aussi par la jeune fille qu'il rencontre bien tard dans la nuit « marchant dans le froid et les ténèbres », et à qui il demande ce « qu'elle peut bien espérer de la nuit muette, aveugle et sourde, si le jour lui-même n'a pas voulu lui sourire » (1).

D'un effet très dramatique est la poésie : *La Première Page* (2). Le poète nous montre l'intérieur d'un pauvre ouvrier. « Le logis est froid, sombre et silencieux, on dirait qu'il n'est pas habité, mais à travers le silence profond, on entend soudain le bruit d'une toux pénible. Un pauvre homme est couché là, abandonné et affaibli. — Les hommes ne s'en soucient guère — le Ciel l'a oublié ». Sa femme a été emportée par la phtisie et de tous ses enfants une seule, la fille cadette, a été épargnée. Depuis une semaine cette fille va à l'usine et voilà qu'elle entre en coup de vent, toute joyeuse, car elle vient de percevoir la

1. *Ibid.* Wohin ? p. 30-31.

2. *Ibid.* Die erste wages, pp. 41-44.

première paye et elle a apporté du pain et des bougies, il y aura aussi de quoi payer le médecin et le pharmacien. « Le patron a été bon et gentil. Il a dit : Tu es une belle fille, tu seras bonne pour moi ».

Et chut ! la petite se tait,
Son regard d'enfant se remplit d'angoisse,
Un soupir profond annonce
Des douleurs et des dangers.
L'agonisant prononce maintenant
Sa dernière parole qui tremble
Et expire sur ses lèvres :
Mon enfant... mon enfant unique.

Dans un langage plein d'amertume, le poète nous raconte l'histoire « d'une pauvre famille » (1) qui est amenée devant le juge sous l'inculpation de vagabondage. « Le père est malade, la mère faible, brisée, les quatre petits n'ont que la peau et les os ». Ce n'est pas la première fois qu'ils ont à rendre compte du même délit devant le représentant sévère de Thémis :

Oh ! leur crime est grand,
Enorme, inouï !
Ils n'ont plus de foyer à eux,
Pas de logis où habiter.
.
Depuis presque un an entier
La justice les chasse
Comme mendiants, vagabonds,
De ville en ville, de village en village.

1. *Ibid.* Die orime gesind, pp. 52-55.

Ils connaissent déjà toutes les prisons,
Ils ont passé par tous les taudis,
Mais voilà ! La mort ne vient pas,
La vie en eux, comme par malheur, est obstinée (1).

Le père supplie le juge de ne plus les expulser cette fois. Dans la ville immense de New-York ils pourront trouver un abri et, s'il guérit, il pourra aussi plus facilement y trouver un gagne-pain, de quoi nourrir sa femme et ses enfants. Mais le parti du juge est pris : le père et la mère seront expulsés et les enfants seront mis à l'Assistance publique. Les cris, les pleurs des parents qui demandent qu'on leur prenne la vie plutôt que de les séparer des enfants restent vains, l'arrêt est rendu, il sera exécuté et le poète dans un mouvement de révolte envoie sa malédiction à un ordre social dans lequel se passent des scènes pareilles.

Le contact avec les éléments socialistes et anarchistes, qui sont nombreux dans le ghetto new-yorkais, n'a pas été sans influencer l'esprit du poète. L'auteur de tant de poésies qui respirent la résignation, celui qui a écrit (2) :

Je ne porte de haine à personne,
Et étrangères me sont l'envie et la vengeance,
Seule, la douleur dans le cœur est forte

commence à se rendre compte des responsabilités des classes possédantes, et lui qui ne connaissait que la tristesse et l'amour des exploités apprendra aussi la haine et la

1. Doch starben oder stirbt sich nit,

Es lebt sich noch auf zôres.

2. *Ibid.* In shop un der heim, pp. 22-24.

révolte contre les exploiters. Dans toute une série de poésies il se fait l'interprète des revendications populaires, le prophète de la révolution sociale qu'il entend gronder et dont il annonce l'avènement prochain. « La prophétie » (1) dans laquelle il annonce aux puissants du monde qu'ils seront dévorés par les forces de haine et d'ignorance qu'ils ont cultivées eux-mêmes dans les cœurs de leurs misérables esclaves, est d'une beauté sombre et farouche qui rappelle les paroles de flamme impérissables des vieux prophètes :

De même que vous ne pouvez pas fermer
La gueule effrayante du volcan sauvage,
Quand soudain il éclate avec un bruit terrible
Et jette puissamment des profondeurs de son gouffre bouillant
Les flammes qui depuis des années y ont couvé, —
De même il vous sera impossible de fermer
Le cratère de la colère, quand elle se réveillera
Dans le cœur de celui que maintenant vous tenez en esclavage ;

Il paraît tranquille, paisible, éloigné de toute agitation,
Et vous comptez en surplus sur sa patience,
Mais dans ses profondeurs le temps prépare
Un feu terrible et dangereux...
Et malheur, quand ce feu éclatera.
Oh ! tremblez devant les instants,
Quand, finalement, on verra avec horreur apparaître
Les flammes qui ont couvé pendant des années !

Sur vos temples, sur vos palais,
Sur vos salons, sur vos murs
Couverts de tentures se répandra
Avec rapidité ce feu immense ;

1. *Ibid.* A newouhe, pp. 92-94.

Dans le bouquetier il consommera la rose
Qui fleurit pour orner votre poitrine,
Et il vous laissera nus et il vous laissera dépouillés,
Marchant au tombeau dans la honte.

Et le veau d'or sera fondu,
Devant lequel vous vous agenouillez en tremblant,
Et vous, dans sa graisse chaude et sanglante,
Vous serez crevés et bouillis ;
Sur les montagnes elles-mêmes vous rencontrerez l'incendie
Contournant le sommet des chênes ;
En vain vers le Ciel vous lèverez les mains,
Elles ne pourront pas l'atteindre !
Car, plus haut montera en ce moment
Le Ciel, Dieu s'élèvera et détournera
Sa face des mains couvertes de sang,
Portant les traces d'assassinats et de brigandage,
Et vous resterez la proie de la colère,
Que vous seuls avez créée
Par votre libertinage et vos folies
Dans les cœurs de vos misérables esclaves.

De l'Orient jusqu'à l'Occident s'étendra le feu,
Du Nord jusqu'au Sud il se répandra,
Comme par miracle il traversera les mers
Et arrivera en volant comme un charme (1).
Il ne restera aucun coin reculé,
Où vous puissiez vous cacher,
Car tout sera éclairé d'une lumière
Par laquelle avec horreur vous serez dénoncés.

Oh, alors vous verrez la fin terrible,

1. Vun Mistrach bis Maariw wet greichen der flam,
Vun Dorem bis Zofen sich ziehen,
Er wet wi a wunder ariber dem iam
Un kumen wi kischuf zuffliehen.

Dont maintenant vous ne voulez pas qu'on vous parle,
Le tribunal universel rendra l'arrêt
Contre lequel il n'y aura plus d'appel.
Comme le rêve d'une nuit sombre
Vous disparaîtrez dans la fumée et les ténèbres,
Et la domination de la force finira,
Appuyée sur la puissance des canons.

Le bonheur de la vie dont ne jouissent que quelques-uns est cependant fait pour tous les hommes. Quand l'été arrive, le poète entend dans les mélodies du rossignol un appel à la vie, à la jouissance, au bonheur. La nature est une bonne mère et dans son cœur il y a de la place pour tous ses enfants. Le rossignol dit à l'ouvrier (1) de quitter l'usine où il n'a que trop végété :

Ne crois pas que la nature n'ait pas pensé à toi,
C'est une journée de bel été aujourd'hui, de bel été.
Chacun jouit, chacun respire
Avec plaisir et joie.
Tous s'inquiètent de toi, tous demandent pourquoi tu n'es pas là ?
Ton couvert est mis, ami, ta part t'attend,
Prends-là, prends-là, homme de peine.

Hélas, les belles illusions d'été ne durent pas longtemps. L'automne approche, les fleurs se fanent, les feuilles des arbres jaunissent et tombent, et le poète voit avec douleur que toute cette beauté qui s'en va n'a pas brillé pour lui, que la nature elle aussi n'a des beautés et des faveurs que pour les riches et les puissants. Et dans une poésie (2)

1. *Ibid.* Die nachtigal zum arbeiter, 32-34.

2. *Ibid.* Zu die blumen in herbst, 89-90.

d'une grâce admirable où, à travers la sévérité du reproche, perce encore l'ancien sentiment de tendresse, le regret d'un bonheur rêvé et manqué, le poète dit aux fleurs qu'il assistera froid et indifférent à leur mort, qu'il n'aura pas de larmes pour celles qui n'ont eu des sourires que pour les heureux :

O Fleurs, vous qui êtes les plus beaux enfants de la vie, la
[parure de la terre,
Baisées par le soleil, tissées de rayons et d'éther,
Seules amies confidentes de l'amour !
Vous qui êtes ici-bas les invitées du printemps,
Seuls avec les heureux vous venez en contact
Et vous restez étrangères à celui qui est perdu dans la misère.

Votre éclat ne sourit qu'aux créatures satisfaites,
Que la chance a honorées de milliers de bonheurs ;
A la tête de celui que le ciel d'azur flatte et pour lequel il brille,
Vous venez encore, ô fleurs, mettre une couronne de grâce,
Et vous restez inconnues à celui qui est meurtri de douleurs,
Là, où les fardeaux lourds de la vie écrasent.

.
Et c'est pour cela que je reste froid'en vous voyant mourantes,
Et que le bruit du vent d'automne me laisse indifférent ;
Ce n'est pas pour moi que vous avez fleuri dans les jours de l'été
[joyeux,
Cen'est pas à moi que vous avez souri aux heures de ma détresse.
Mortes où vivantes ! que m'importe ! Puisque vos couleurs res-
[tent inconnues à mes regards.

Fanez-vous donc ! Je n'ai pas de larmes pour vous, ô belles fleurs
Dans une autre poésie intitulée *Le Jardin des Morts* (1),

1. *Ibid.* Aufn toten gorten, pp. 68-71.

le poète nous raconte une vision tragique qui lui est apparue dans la nuit. Il a vu les fleurs qui poussent sur les tombes des riches. Ces fleurs ne sont faites que du sang et de la chair des ouvriers que les riches ont exploités dans leur vie et dont les tombeaux restent nus, sans aucun ornement. Le silence de la nuit, la paix du cimetière, les voix mystérieuses qui tantôt, au souffle léger de la brise, se répandent en des plaintes douces, tantôt, à mesure que le vent augmente, s'élèvent, grondent et deviennent menaçantes, tous ces effets d'un art difficile et délicat ont été traités par le poète d'une main de maître :

C'est à la fosse non ornée que les fleurs appartiennent !
Ce sont les fleurs de l'ouvrier !
Elles poussent de sa moelle, de son sang, de ses larmes,
Qu'il a sacrifiés à l'autre.

La brise légère se porte doucement à travers les tombes,
Le jardin des Morts se plaint :
Les fleurs, les fleurs, elles sont volées,
C'est là, c'est là qu'elles appartiennent ! (1)

Et le vent souffle plus violent sur les fosses,
Comme s'il voulait réveiller les morts,
On entend des mots, des mots terribles :
« Le fou, le pauvre fou ! »

Et aussitôt la fosse de l'ouvrier s'est ouverte,
Le mort a tonné en colère :
« Oh, non seulement les fleurs sont miennes,

1. Es blost sich a wintele still durch die kworim,
Es taanet der toten-gorten :
Die blumen, die blumen, sei seinen gegawanwet,
On dorten belangen sei, dorten.

Mais aussi les planches de son cercueil ».

« Et non seulement les planches de son cercueil,
Linceul, toi aussi, tu n'es pas à lui !
Il a cela par moi, par mon travail misérable, —
Oui, tout cela, tout cela est mien ».

Je me suis réveillé tout effrayé,
Mais le cri retentit encore dans mes oreilles :
« Non seulement les fleurs sont volées,
Mais tout, mais tout est mien. »

Il nous faut limiter les citations ; nous n'en finirions pas si nous voulions citer tout ce que le recueil de Rosenfeld contient de bon, d'excellent même, et nous avons hâte d'arriver à l'autre partie capitale de son œuvre : les poésies nationales. Contentons-nous seulement de citer encore une de ses poésies sociales, intitulée : *Qu'est-ce que le Monde*, qui, par son esprit tantôt jovial et léger, tantôt grave et pathétique, a le caractère commun à beaucoup de poésies du même auteur. Qu'est-ce que le monde ? Si le monde est une chambre à coucher et la vie n'est qu'un rêve, eh bien ! le poète voudrait lui aussi rêver de bonheur et d'amour et non plus de larmes et de misère. Et si le monde est un lieu de plaisir, un bal joyeux auquel tous sont invités, il voudrait aussi avoir sa place confortable et sa portion de morceaux gros et gras que son estomac pourrait parfaitement bien dégérer comme fait celui des grands seigneurs. Le monde serait-il un beau jardin où poussent des fleurs de toutes sortes, alors le poète voudrait s'y promener à son aise et non seulement dans les places qui lui seront indiquées par les riches ; il voudrait

se faire une couronne non d'épines, mais de roses et se promener au bras de sa bien-aimée à l'ombre des myrtes et des lauriers (1) :

Mais si notre monde est un champ de bataille,
Où luttent les forts et les faibles ;
Alors que m'importent femme et enfants (2) ;
Je ne reste pas indifférent à l'écart.
Alors je me jette en héros au feu de la bataille,
Et comme un lion je lutte pour les faibles,
Et si la balle m'atteint et que je tombe tué sur-le-champ,
Je pourrai encore rire en mourant (3).

Les poésies nationales de Rosenfeld sont restées plus ou moins inconnues au grand public, auquel le chantre du ghetto new-yorkais fut présenté presque exclusivement comme le poète de la misère prolétarienne. Et cependant, il ne serait peut-être pas exagéré d'affirmer que c'est dans les poésies nationales que le talent de Rosenfeld, dont nous avons pu constater l'éminence dans les poésies sociales, se manifeste avec le plus de force et surtout avec le plus de profondeur.

Rosenfeld n'avait pas moins de vingt ans au moment de son entrée à l'atelier. Il avait passé son enfance et sa jeunesse dans le ghetto russe d'il y a quarante ans, c'est à-dire à une époque où la culture traditionnelle juive régnait encore en souveraine absolue sur les cœurs et les esprits de la masse

1. *Ibid.* *Wos is die welt*, pp. 27-28.

2. Cette strophe rappelle une strophe des *Deux grenadiers* de Heine : « was schert m'ch Weib, was schert mich Kind ».

3. « Und wenn das Herz im Leibe ist zerrissen, — Dann bleibet uns doch das schoene-gelle Lachen ». Heine, *Buch der Lieder*, *Fresko-Sonette*, III.

du peuple. Son instruction première lui fut donnée dans le « cheder » où la Bible et le Talmud formaient presque le seul objet d'étude. C'est donc dans un milieu où l'idée nationale constituait le centre même de toutes les conceptions intellectuelles et morales, que le poète a reçu ses impressions premières qui, dans des cas pareils, sont presque toujours aussi les plus fortes et les plus durables. Dans ces conditions, il n'était donc que naturel que plus tard ces souvenirs d'une enfance imprégnée de « l'atmosphère juive » inspirassent ses poésies les plus profondément et les plus délicatement senties.

D'autre part, si les poésies sociales de Rosenfeld constituent peut-être un des cris de douleur les plus déchirants qu'ait jamais poussés une poitrine humaine, cette douleur éprouvée par le poète est presque uniquement physique, il ne la ressent jamais ennoblie par une haute idée morale dont elle serait en même temps la source et la rançon. Il ne trouve à ses souffrances aucun sens supérieur autre que celui de la force brutale qui s'est assujéti la faiblesse, et quand, comme dans « la Prophétie », il nous donne un tableau de l'avenir, c'est encore la force brutale qui paraît, guidée cette fois par les instincts aveugles de haine et de rancune, qui peuvent bien avoir leur justification dans les conditions d'esclavage où elles sont nées et auxquelles elles sont appelées à mettre en terme, mais qui n'en restent pas moins troubles et inconscientes. Cette conception pessimiste que l'auteur, malgré ses opinions socialistes, a du problème social, doit nécessairement limiter les sources de son inspiration. Le passé lui reste étranger et sa dou-

leur n'emprunte aucun rayon de beauté à un rêve splendide de l'avenir.

Dans les poésies nationales de Rosenfeld, c'est encore le ton d'immense tristesse qui domine, mais ici la douleur du poète, moins nerveuse, moins instinctive, est aussi plus grave, plus mélancolique. Elle est alimentée, en effet, par tous les souvenirs tristes et glorieux d'une histoire millénaire, et trouve en même temps une source de consolation dans la conscience de sa beauté morale et dans l'attente du triomphe final de la justice, lequel sera d'autant plus éclatant qu'il sera plus mérité par les souffrances qui l'ont précédé. Ce n'est plus le prolétaire humble, inconnu, soulageant son cœur par des larmes de résignation ou par des cris de révolte que nous avons rencontré dans les poésies sociales, mais bien un prince de naissance, un roi déchu, auquel on a pu prendre sa couronne et ses domaines, mais dont la destinée ne reste pas moins glorieuse et qui, pauvre et persécuté, porte encore sur son front la marque divine de sa mission sublime et tragique à la fois.

Voyez, par exemple, dans quelle auréole de tristesse majestueuse apparaît le juif dans ce poème *Le Mai juif* (1) qui est peut-être la poésie la plus fine, la plus délicate qui soit sortie de la plume du poète, admirable aussi par la beauté et la perfection de son rythme libre et varié, dans lequel le vers s'allonge ou se rétrécit s'adaptant avec une admirable souplesse à l'idée qu'il exprime.

La poésie commence par une description des beautés et des joies du printemps. Mais voilà que sur les tapis verts

1. *Ibid.* *Der juedischer mai*, pp. 115-120.

du mois de mai le poète remarque un homme qui marche les yeux baissés, et qui soupire en hochant tristement la tête. Cet homme qui reste triste et inconsolable au milieu de la joie et de la gaieté universelle est le juif :

Savez-vous, connaissez-vous ce malade
Qui, en des lieux où tout fleurit,
Marche, la tête remplie d'une pensée amère,
Le cœur serré dans une tourmente de douleur ?
C'est notre vieux, c'est notre juif !
Dans son regard aucune trace
De douces fantaisies ni d'espoirs.
Son cœur est traversé
Par des douleurs,
Vieilles plaies
Qui sont bandées
Avec de vieux souvenirs !
Des morts, des morts, des cadavres froids !
Vieille jeunesse, ancien bonheur !

La nature elle même semble n'avoir que des ironies cruelles pour cet homme malade et bizarre :

Chaque fleur et chaque épine
Le raille cruellement,
La jacinthe a le regard fâché,
Et le corbeau croasse avec colère.
Étrangères lui sont les fleurs, étrangères les feuilles,
Étranger le monde, étranger le mois de mai.
Des oiseaux étrangers, des dieux étrangers,
Des hommes étrangers, tout est changé.

Mais voilà qu'accablé par les hommes et la nature, poursuivi de leurs quolibets méchants et railleurs, le juif s'arrête un instant dans sa marche éternelle, il lève

les yeux qui étaient baissés sur la terre et sa figure paraît transfigurée. Quelle majesté dans le regard et quelle fierté douce et noble dans les paroles !

Ne riez pas, les fleurs, attendez pour vous moquer !

Vous êtes belles, sans doute, sans doute !

Mais le juif en a foulé de plus belles encore à ses pieds ;

Des champs couverts d'orangers

Dans son pays ont rayonné,

Et ses plantes magnifiques

Par Dieu lui-même ont été plantées

Demandez aux cèdres du Liban,

Demandez au myrte vert de Saron,

Certes, ils reconnaîtront encore

Leur Maître que le temps a brisé.

Demandez à la belle montagne d'Olives,

Demandez au Carmel, à chacun des arbres,

Demandez à toute cette beauté morte

Ce qui a été le beau rêve du passé.

Dans sa terre sainte

L'air sentait les parfums du Paradis,

Dans son Temple, Dieu sans cesse

Se révélait à lui ;

Des milliers d'anges dans son Tabernacle saint

Faisaient entendre leur musique,

Il éprouvait des joies sans nombre,

Des joies d'un autre monde.

C'est là que dans les temps d'autrefois

Le juif, par ses baisers, a tiré de son violon aux sons merveil-

Les plus belles chansons qui jamais plus [leusement riches

Ne résonneront avec le même charme doux,

Pur et saint, pur et juste ;

A un saule hélas, un saule muet,

Le rêve de mon peuple reste suspendu (1).

1. Auf a werbe, auf a stumme, — Hängt der cholem vun mein ume.

Le juif ne doit pas désespérer de l'avenir. Le rêve qui semblait mort depuis que les chansonniers de Sion ont suspendu leurs violons aux saules des fleuves du pays d'exil, le poète le voit renaître avec une force nouvelle :

Entends-tu, juif? « Salom ! »
Un mai nouveau te crie de loin.
De bonnes années, de nouvelles années
A toi sont destinées...
Fais seulement élargir le sentier
De ton ancienne patrie,
Le feu couve encore sous les cendres
Près du mur détruit.

L'histoire du peuple juif réveille dans le cœur du poète des sentiments de tristesse et de fierté à la fois. « Les chandelles de Chanuka » (1) qui brillent dans la maison d'un éclat si discret et mystérieux rappellent au poète combien son peuple était grand et héroïque dans les temps passés :

Oh, vous petites chandelles gentilles,
Vous racontez des historiettes,
De petits contes sans nombre,
Vous parlez de choses de sang,
De force et de courage
De miracles d'antan (2).

1. *Ibid.* Die Chanauka-licht, pp. 132-134. On appelle « chandelles de Chanuka » les chandelles que les juifs allument pendant huit jours pour commémorer la fête des Macchabées.

2. O, ihr kleine lichtelach,
Ihr derzählt geschichtelach,
Maasselach ohn zohl,

Quand je vois vos lumières tremblantes,
J'ai des songes étincelants,
Un vieux rêve parle :
« Juif, tu as été guerrier,
Juif, tu as été vainqueur »,
Dieu, on a peine à le croire !

Que sont devenus la force et le courage d'antan ? Depuis
des siècles le peuple juif reçoit toujours des coups sans
jamais les rendre ; il est devenu faible n'osant pas même
élever sa voix :

Oh, vous petites chandelles gentilles,
Vos historiettes
Réveillent ma douleur !
Au fond du cœur elle se remue,
Et, les larmes aux yeux, je me demande :
Qu'arrivera-t-il maintenant ?

Cependant, si les ennemis ont eu raison de la force phy-
sique du peuple juif, il y a en lui une force morale autre-
ment grande et considérable qui a su résister avec succès
à toutes les attaques. Dans les veines des arrière-neveux
des Macchabées coule encore le sang ardent de leurs aïeux
glorieux :

Nous avons perdu le courage
Dans l'exil, parmi les impies,
Mais notre sang a hérité
Du feu des Macchabées.

Ihr derzæhlt vun blutigkeït,
Berjeschaft un mutigkeït,
Wunder vun amol.

.
Oui, il est vrai, notre chute est profonde,
Nous sommes faibles, sans défense ;
Mais dans nos cœurs un Idéal vit encore,
De cela, ô peuples, vous n'arriverez pas à bout.

La foi exaltée du poète dans l'éternité de son peuple est exprimée avec force et ardeur dans plus d'une de ses poésies. Le peuple juif ne périra pas, parce que sa force n'est pas dans les canons et les cuirassés que le temps use et détruit, mais seulement en des vérités idéales qu'il garde avec amour et jalousie et qui subsisteront pour l'éternité. En des vers d'un rythme joyeux et triomphal il parle du « vaisseau juif » (1) qui, conduit par un capitaine habile et expérimenté, ne sombrera jamais :

Beaucoup de vaisseaux font naufrage
Et n'atteignent pas le rivage,

Mais notre vaisseau marche, fier et tranquille,
Quoique son chemin soit plein de dangers.
Rien ne lui font les plus grandes tourmentes,
Les mers les plus profondes, les plus agitées,
Notre vaisseau est solide et éternel,
Notre vaisseau, le vaisseau fort.

Oh ! sur toutes les mers déjà
Notre vaisseau a glissé :
Sur la mer Rouge, sur la mer Morte,
Sur la mer Noire il voyage maintenant.
Chaque vague le heurte
Et lui joue un tour,
Mais, tranquille, il continue son chemin,
Notre vaisseau, le vieux vaisseau.

1. *Ibid.* Unser schif, 110-111.

Ce n'est pas, frères, un vaisseau de guerre,
Ce n'est pas un cuirassé, oh, non !
Mais au milieu du feu le plus fort
Il peut marcher en toute sûreté.
Ne demandez pas ; comment ? Il est impossible
De s'en faire une idée.
Notre vaisseau est unique,
Notre vaisseau, le vaisseau silencieux.

Et le poète finit en disant que les temps ne sont pas éloignés, où le vaisseau miraculeux arrivera finalement au port où il pourra se reposer après un voyage qui a duré de longues, longues années.

L'exil ! Ce mot qui explique toute la tragédie de l'histoire juive sonne sans cesse aux oreilles du poète. L'exil ! Cela ne veut pas seulement dire la vie sur une terre étrangère, loin du pays des ancêtres, mais encore l'insécurité continuelle, une inquiétude de chaque instant, l'humiliation constante et imméritée et, comme résultat et symbole suprême de ces conditions d'existence, l'état de juif-errant qui, le bâton de voyage en main, va d'un peuple à l'autre, de pays en pays, un objet de haine et de pitié pour tous.

Dans une poésie intitulée *Une marche de l'exil* (1), des sonorités que Rosenfeld sait toujours employer avec un rare instinct de leur valeur musicale, s'ajoutent à la cadence abrupte et saccadée du rythme et donnent la sensation du bruit que font des pas lourds d'hommes en marche. Le poète y exhale en des mots d'une sobriété cruelle, avec une con-

1. *Ibid.* A goluth march, pp. 100-101.

cision épigrammatique tout ce que la vie de l'exil contient d'amer et de douloureux :

Le bâton de voyage à la main,
Sans un « home » et sans un pays,
Sans un protecteur, sans un ami,
Sans un hier et sans un lendemain,
Non toléré, mais toujours chassé,
Ne restant pas la nuit là où il a passé la journée,

Toujours hélas, hélas, hélas,
Toujours va, va, va,
Toujours marche, marche, marche,
Tant que les forces le permettent.

Notre courage est dans la poussière,
Notre Thorah — une proie,
Notre nom — un danger,
Notre noblesse — une source de douleur,
Notre génie — un crime,
Notre délicatesse — un objet de dérision,
Toujours pas bien, pas bien, pas bien,
Toujours esclave, esclave, esclave,
Toujours cherche, cherche, cherche
De la bénédiction dans la malédiction de l'ennemi... (1)
Et ainsi d'un an à l'autre,
Et ainsi de génération en génération,
Sans but et sans espoir,
Enveloppés de crainte et d'horreur,
Nous errons, étrangers et bizarres,
De la douleur à la souffrance.
Toujours trotte, trotte, trotte,
Toujours prie, prie, prie,
Toujours misère, misère, misère,
Et pas même la chance de mourir.

1. Unser g'wure liegt in staub,

L'émigration des juifs a un caractère plus douloureux que l'émigration des autres races, car le juif en s'en allant chercher son bonheur dans un pays nouveau, n'a pas l'impression de laisser derrière lui une mère-patrie dans laquelle il pourra toujours trouver un appui, à laquelle il puisse penser avec amour et fidélité et qui, quoique n'étant plus sa patrie au sens matériel du mot, le reste encore moralement. Les persécutions des peuples parini lesquels il habite ne laissent pas au juif cette illusion douce et consolatrice ; la patrie n'a été pour lui qu'une marâtre cruelle et, quels que soient les sentiments de tendresse qu'il éprouve pour elle, il sait qu'ils ne lui seront jamais rendus.

Ce sentiment d'être un déraciné, qui n'abandonne pas le juif même dans son pays de naissance, atteint au paroxysme et devient la source d'une douleur indicible au moment où, quittant ce pays pour s'en aller vers des cieux nouveaux, il éprouve plus que jamais le besoin de ne pas se sentir toujours et partout étranger, d'avoir un pays au monde qu'il pourrait appeler sien.

Rosenfeld qui, comme nous l'avons vu dans sa biographie, a pris une large part aux migrations de la masse juive russe des derniers trente ans, a su exprimer la détresse morale de ces émigrants en des mots d'une force si

Unser Thore is a raub,
Unser nomen — a gefahr,
Unser jichus nor a zaar,
Unser geonos nor a chet,
Unser feinkeit a gespet.
Immer schlecht, schlecht, schlecht,
Immer knecht, knecht, knecht,
Immer such, such, such,
Segen in dem sseines fluch.

tragique et si émouvante qu'elle n'a son égale dans toute son œuvre poétique que dans la poésie sur *L'atelier de sueur* que nous avons citée plus haut. C'est dans le poème intitulé *Sur le sein de l'Océan* (1) que le poète dépeint l'état d'âme des émigrants russes. Il a pu être témoin oculaire de la scène décrite, dans laquelle il nous présente les émigrants juifs revenant des Etats-Unis en Russie après qu'on leur avait refusé le débarquement sur le sol américain. Une tempête éclate sur la mer et le navire menace de faire naufrage. La scène de la tempête et de la lutte qui s'engage entre les éléments de la nature et le bateau est d'un art saisissant et admirable :

Le vent effroyable, l'orage dangereux
Luttent là avec un navire sur l'Océan.
Ils veulent le briser et lui, la respiration lourde,
Coupe avec difficulté les profondeurs des eaux.

Le mât craque, la voile tremble,
La mer agitée est d'une profondeur effrayante,
Ils combattent avec acharnement, ils luttent, furieux,
A la vie et à la mort, le navire et le vent.

Tantôt le navire est couché, tantôt il est forcé de rester debout,
Tantôt il est rejeté en arrière, tantôt il est poussé en avant,
Il n'est qu'un joujou pour les vagues,
Tantôt elles l'engloutissent et tantôt elles le rendent.

La mer bat l'alarme, les vagues montent, atroces et furieuses,
Il fait un bruit, un vacarme horrible,
La tempête scélérate médite la perte de tous,
L'abîme ouvre largement sa gueule béante.

1. *Ibid.* Auf'n busim vun iam, 121-125.

Les voyageurs effrayés crient, pleurent et implorent
chacun son Dieu. Deux hommes seulement restent silen-
cieux, ils ne font pas de plans, ils ne cherchent pas le
salut, comme si tout autour d'eux était tranquille et heu-
reux !

L'eau mugit, les vagues écument,
Le vent siffle et hurle follement,
La chaudière halète, la cheminée gronde,
Regardez pourtant, les deux hommes restent en bas toujours
[silencieux (1).]

Qui êtes-vous donc, malheureux, leur demande-t-on, qui
n'avez ni soupirs, ni larmes aux portes mêmes de la
mort affreuse ? Est ce la tombe qui vous a mis au monde ?
N'avez-vous pas de femmes, d'enfants qui pleureront sur
votre perte, ? N'avez-vous pas de patrie, de pays où vous
attend un foyer paisible ? N'y a-t-il personne pour vous
au ciel à qui vous puissiez crier votre douleur ? N'avez-
vous pas de nation ni de religion ? Malheureux, quel est
donc votre crime ?

L'abîme bâille, les ondes tourbillonnent,
Les échelles du navire craquent et l'orage
Devient joyeux, triomphant, les vents sifflent,
Et, finalement, l'un des deux a parlé :

La tombe noire n'était pas notre mère,
Et notre berceau n'était pas le cimetière,
Un bon ange nous a mis au monde,
Une mère chérie, pleine de tendresse.

1. Es l'jarm't dos wasser, die wellen sei schäumen,
Es wujjet, es mjaudet meschune der wind,
Es ssapet der kessel, es hujschet der keimen ;
Doch unten die zwei, seht, sei schweigen azind.

Une mère nous a caressés, une poitrine
Tendre, chaude et dévouée nous a nourris,
Un bon père, lui aussi, nous a choyés,
Et nous a regardés avec amour.

Nous avons un foyer, mais on nous l'a détruit,
Ce qui nous était le plus sacré, on nous l'a brûlé,
Nos meilleurs et plus chers parents ont été mis à mort
Et ceux qui restaient ont été emmenés et enchaînés.

.
Et nous sommes des juifs, des juifs errants,
Sans amis et sans joie, sans un espoir de bonheur ;
Ne demandez pas, ne demandez pas, laissez-nous tranquilles :
D'Amérique nous revenons en Russie. . .

Nous sommes des déshérités, pareils aux pierres,
La terre est trop méchante pour nous accorder un coin, —
Nous voyageons, mais hélas ! personne ne nous attend,
Expliquez-nous, je vous en prie, où donc allons-nous ?

Que le vent souffle, qu'il mugisse de colère,
Que l'abîme bouillonne et fasse rage,
Quoi qu'il arrive, nous, les juifs, sommes perdus,
Seul l'océan peut éteindre le feu brûlant de nos blessures...

Partout où le poète se trouve, il lui semble entendre une voix qui lui crie : « émigre ! » (1). Dans les chansons juives les plus gaies, son oreille croit entendre le même refrain : « émigre, émigre ! » (2). Mais grand Dieu, où aller ? Il voit devant lui des champs gris qui se perdent au loin, loin

1. *Ibid.* In Sein hand, 98-99.

2. *Ibid.* Sefhira, 112-114.

dans les bois et qui indiquent un chemin bien long. Le cœur se serre de peur et d'inquiétude, les forces sont comme évanouies, les pieds fatigués marchent avec peine sur le sol humide. Où aller ? Où trouver un repos et un asile ?

Le cœur du poète n'hésite pas. Il n'y a qu'un seul coin sur la terre où le voyageur fatigué puisse trouver un repos pour son corps et son âme, il n'y a qu'un seul chemin sur lequel on n'erre pas et qui conduise droit au but suprême du triomphe et de la joie : c'est le chemin de la Palestine, du pays du passé et de l'avenir, de la patrie glorieuse des ancêtres et de la Terre promise aux enfants. Et dans un mouvement lyrique d'une sincérité et d'une ardeur qui ne le cèdent pas à celles des célèbres sionides de Rabbi Ichuda Halévi, le poète jure fidélité éternelle à Jérusalem (1). Il ne veut pas tendre la main et demander en mendiant droit de cité à une nouvelle patrie, il ne veut pas recevoir l'aumône de liberté des mains des hommes qui le méprisent. Le vieux rêve vit encore, les liens séculaires qui l'attachent au pays aimé ne sont pas encore déchirés :

Oh ! non, je ne peux pas aller dans des terres étrangères

Mendier avec honte une patrie.

Les vieux liens d'amour m'attachent encore

Bien fort au pays aimé ;

Les yeux fatigués s'emplissent encore de larmes,

Quand je me rappelle les jours d'autrefois,

Quand j'ai joui d'un doux repos

1. *Ibid.* Jeruscholaim, pp. 96-97.

Ne connaissant pas le cri du persécuteur.

.....
Quand je paissais mes troupeaux,

Et près de moi, douce et pieuse,

A tremblé d'un ardent amour

La plus belle fleur de Jérusalem.

.....
Il me semble entendre des voix connues

Qui m'appellent : « Reviens dans ton pays ! »

Et, au fond du cœur, commence à briller,

L'espoir d'un nouveau bonheur.

.....
Il me semble... Et tant qu'il me semblera,

Je ne tendrai pas ma main

A ceux qui ne peuvent pas m'estimer,

Et je n'irai pas leur demander avec honte une patrie.

Les mêmes motifs de tristesse, d'espoir et de fierté nationale que nous venons d'étudier dans les poésies nationales de Rosenfeld, se retrouvent aussi dans ses poésies soi-disant « populaires », dans lesquelles le poète imite avec un art exquis la langue et les motifs des prières et des chansons populaires. Une grande partie de ces poésies sont des lamentations ou des prières adressées à Dieu et inspirées par la situation malheureuse du peuple juif et les réponses de consolation et d'espoir faites par Dieu à ces prières. Le grand charme de ces poésies consiste dans leur forme naïve, simple et dans la saveur originale du langage.

En dehors des poésies sociales et nationales, Rosenfeld a également composé un certain nombre de poésies qui figurent dans l'édition de ses œuvres sous la rubrique *Poésies lyriques*. Ce sont des poésies dans lesquelles le poète parle de ses impressions autres que celles éprouvées comme ouvrier et juif. Il y a dans le nombre des poésies d'amour, des souvenirs d'enfance et de jeunesse, des impressions de la nature, etc. Dans les *Souvenirs* (1) seulement on trouve un ton de franche gaieté qui jette comme un rayon de lumière sur le fond de tristesse sombre qui caractérise les autres poésies. Les quelques poésies d'amour sont bien faibles, bien pâles, et le sentiment personnel n'y transparait pas à travers les expressions banales et générales. Ce qu'il y a de meilleur dans cette partie de l'œuvre poétique de Rosenfeld, ce sont les descriptions de la nature qui sont toutes admirables comme *Stimmung* et d'une beauté de langage incomparable. Comme bien l'on pense, c'est encore le ton de tristesse qui domine. Les descriptions se rapportent d'ailleurs toutes à l'automne ou à l'hiver, aux époques de l'année qui disposent l'esprit aux pensées graves et mélancoliques :

Nature morte ! oh ! laisse-moi être ton poète,
Il m'est plus facile de chanter des chansons de mort.
La vie m'est étrangère, j'en suis si éloigné,
La mort, je la connais depuis de longues années !
Car, désespéré, parmi des tombeaux innombrables,
J'erre ici, seul, malade et pauvre.

1. *Ibid.* Sichronoth, 198-202.

Laisse-moi, ô nature, être le poète de tes tristesses,
Car personne ne m'égale pour des chansons de larmes !
Hélas, je n'ai pas appris à connaître la joie !
Je ne connais que le malheur et les souffrances.
De la misère, j'en vois partout, de quelque côté que je me tourne,
Et volontiers je chante des chansons d'hiver (1).

Feuilles d'automne (2) et *Mélodies d'Eloul* (3) sont des titres collectifs sous lesquels le poète a réuni un certain nombre de petites poésies d'automne qui toutes respirent la grâce triste et mélancolique de feuilles qui tombent et de fleurs qui se fanent. Comme Abramovitsch, probablement sous son influence, Rosenfeld sait présenter la nature en des images tirées de la vie religieuse juive qui ont pour le lecteur juif un charme particulier, par toutes les idées familières et chères qu'elles évoquent dans son esprit. L'oiseau qui chante dans le bois ressemble au be-deau de la synagogue qui, au mois d'Eloul, va réveiller tous les matins les fidèles pour « les prières de pardon » qu'on récite en vue des « jours terribles », des « jours du jugement » qui approchent. Le « jour du jugement » vient pour les hommes et pour les arbres également :

Un bruit remplit le bois, le vent siffle,
La hache regarde le bûcheron...
C'est « le jour du jugement » qui vient
Pour les arbrisseaux et pour les arbres.

1. *Ibid.* Winter, 212-215.

2. *Ibid.* Herbst blätlach, 203-206.

3. Eloul-melodien, 206-210. — Eloul : le dernier mois du calendrier juif. Il précède le mois de Tischré, celui des « jours terribles ».

O hommes ! o arbres dans le bois !
Entendez-vous le craquement des orages ?
Jeunes ou vieux, tôt ou tard
Vous serez tous coupés (1)...

Plus tard c'est encore le bois qui prononce la « confession des morts » et les oiseaux récitent « la prière de voyage » avant de s'en aller vers un ciel plus clément. Le poète leur demande quand ils reviendront :

La réponse donne un coup si fort au cœur,
Nous tous, nous savons
Que nous devons nous envoler,
Mais, Dieu sait, si nous reviendrons, (2).

Dans toutes ses poésies le poète s'identifie avec la nature, dans laquelle il retrouve l'écho de ses propres tristesses et chagrins.

J'aime le vent, j'aime la mer,

Car comme le premier je suis misérable,
Et comme la seconde mon cœur est agité.
J'aime les nuages, j'aime la nuit,
Car comme les premiers je sais pleurer,
Et sombre comme la seconde est ma vie (3).

Les feuilles des arbres qui tombent sont pour lui des sœurs de misère ; il pleure sur leur destin dans lequel il voit l'image de sa propre vie :

Le vent siffle, il fait froid,
Je vais seul dans le bois,
J'amasse les feuilles mortes,
Je les regarde et je pleure.

1. *Ibid.* Eloul melodien, I.

2. *Ibid.* Eloul melodien, II.

3. *Ibid.* Her bst blætlach, 203-204, II.

O feuilles, feuilles mortes,
Le sort de l'homme est égal au vôtre,
Plus tard il m'arrivera
Ce qui vous arrive en ce moment ;

Déjà je sens sur ma tête
Les dangers du vent d'automne,
Je me sens déjà me dessécher
Et bientôt je serai par terre (1).

Le poète a perdu ses illusions, ses désirs les plus ardents sont morts non réalisés. C'est en vain qu'il a pleuré toutes les larmes de ses yeux, c'est en vain qu'il a mortifié son corps. Voilà que l'hiver approche, les fils d'argent, messagers d'un autre monde, ont fait leur apparition ; bientôt sa tête tout entière sera couverte d'une couche blanche de neige. Il est seul au monde, sans amis et sans espoirs et devant les froids qu'il sent arriver il jette le cri suprême de détresse :

Aie pitié, hiver, aie pitié,
Ne m'accable pas d'un froid trop fort !
Je n'ai rien dans ce monde
Pour échauffer mon cœur malade (2)

Dans aucune de ces poésies d'un lyrisme des plus purs, des plus sincères et qui pourraient soutenir la comparaison avec tout ce qui existe de meilleur dans ce genre dans la littérature universelle, il n'est question de la misère sociale ou juive qui inspire la plupart des autres poésies du même auteur. Ce sont des motifs purement

1. *Ibid.* Eloul melodien, III.

2. *Ibid.* Graue haare, p. 211.

humains, les motifs qui de tout temps ont inspiré les poètes de tous les peuples, la mort, la misère de la vie humaine, la tristesse qui pénètre dans le cœur sans aucun motif apparent et le resserre dans un pressentiment d'angoisse et de fatalité, ce sont tous ces motifs, vieux comme l'humanité, qui font vibrer le cœur du poète et auxquels il sait cependant donner un accent sinon nouveau, au moins personnel, bien à lui, et qui émeut le cœur du lecteur et le fait vibrer à l'unisson de celui du poète.

Comme Frug, comme Perez, Rosenfeld s'est aussi essayé à écrire des ballades et des légendes populaires. *La Fiancée des Montagnes* (1) a pour sujet une légende répandue parmi les mineurs de la Pensylvanie. Près d'une mine abandonnée se trouve parmi des herbes sauvages une maisonnette habitée par un vieux gardien et sa fille unique. Pendant une grève le sang a coulé, des mineurs ont été tués, entre autres le vieux gardien et le fiancé de sa fille. Depuis ce jour la pauvre fille a les sens égarés, et erre dans les montagnes. Bien tard dans la nuit elle revient à la maison et s'endort doucement. Mais à peine s'est-elle endormie que des musiciens commencent à jouer, les cloches de l'église voisine se mettent en branle, le père et le fiancé sortent de leurs tombeaux et marchent en chantant, accompagnés de tous les mineurs tués. Le fiancé, silencieux et froid comme la tombe, tout noir et sanglant, s'approche et donne le bras à sa bien-aimée. Le vieux père, tout couvert de blessures, donne en pleurant la

1. *Ibid.* Die kâle vun die berg, pp. 48-50.

bénédiction aux enfants, il pousse un soupir et disparaît. Alors les musiciens s'arrêtent, les cloches se taisent et un à un tous les invités s'en vont sans bruit. Le jeune couple reste en tête-à-tête, dansant longuement sans être gêné par personne. Soudain, à un signal donné, le fiancé disparaît à son tour. La fiancée du mort pousse un cri :

— O égorgeurs des hommes, et avec un fou rire elle s'enfuit dans les montagnes.

Le sujet tragique de cette légende a été traité par le poète avec un talent dramatique et un sens de la mesure remarquables. Le récit reste tout le temps objectif, tranquille, les ombres fuyantes qui apparaissent et disparaissent dans la nuit, la danse sinistre et silencieuse de la jeune fille avec son fiancé mort sont dessinées d'une main légère et sûre à la fois qui, sans rien ôter à la netteté de la vision, a su en même temps en adoucir l'horreur.

On trouve une grande force dramatique aussi dans la ballade intitulée *Le Soldat Juif* (1). Près de Plewna, là où la Russie a remporté ses plus grands triomphes, est enterré un soldat juif qui a lutté héroïquement dans l'armée russe et est tombé victime de son devoir. Quand minuit sonne un grand orage s'élève et le soldat, l'épée nue, sort de son tombeau. Le sang coule de la blessure de son cœur et du haut de la forteresse, d'une voix de tonnerre, il appelle ses anciens camarades de guerre. Il les appelle pour qu'ils viennent témoigner qu'il a lutté fidèlement pour l'honneur de sa patrie, qu'il est tombé en brave soldat. A cet appel, des guerriers innombrables accourent de tous les côtés, on

1. *Ibid.* Der juedischer soldat, pp. 328-330.

entend dans la nuit le cliquetis de leurs armes, le bruit sourd de leurs pas et tous, en levant la main, ils jurent : Tu es tombé honnêtement pour ton pays. L'armée morte disparaît, mais le soldat est encore à sa place, au haut de la forteresse, et ses mots tombent dans l'air comme des obus de feu :

O Russie, tu m'as séparé de ma femme et de mes enfants,
Fort jeune je suis mort pour ton honneur,
Pourquoi faut-il que tu persécutes maintenant les miens ?
A travers le vent je t'envoie ma malédiction, la plus forte, la
[plus redoutable.

D'autres ballades se rapportent à des histoires de démons, à des préjugés religieux ou à des faits héroïques. Rappelons aussi que le poète a mis en vers quelques chapitres de la Bible et les *Sionides* du R. Yehouda Halévy.

Avant de terminer cette étude il nous reste encore à dire quelques mots sur les poésies satiriques de Rosenfeld qui, quoique d'une moindre importance que les autres, n'en témoignent pas moins d'un talent assez considérable et sont une preuve de plus de l'existence, souvent constatée, d'une liaison intime entre les genres lyrique et satirique (1). Les satires de Rosenfeld, amères comme fond, sont souvent égayées par le ton de vrai humour que l'auteur a employé. Elles sont dirigées tantôt contre les adversaires du poète, tantôt contre les abus de la vie sociale ou communale : parfois aussi elles prennent le caractère

1. Voyez Brunetière. *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*.

d'une ironie spirituelle et pleine de bonhomie dirigée contre l'injustice du ciel. En périphasant le premier vers du psaume XXIII, le poète chante sa chanson de *Gueux Joyeux* qui ne craint pas de blasphémer :

Puisque Dieu est mon nourricier, de quoi ai-je donc à m'in-
[quiéter ?
S'il me laisse sans moyens aujourd'hui, il m'en fournira demain,
Et si cela continue, il me dit de prendre à crédit,
Ou de faire des emprunts.....
Heureux l'homme dont Dieu est le nourricier :
Au pis-aller il lui dit d'aller mendier (1)

Dans une autre poésie (2), de forme et d'inspiration analogues, la satire devient plus mordante et plus âpre et le cri de révolte et de défi qui, dans la dernière strophe est jeté à la Providence, dénote ce qu'il y a d'amertume cachée sous la gaieté joviale que le poète a affectée dans les strophes précédentes :

Rien que du pain et du thé, et encore du pain et du thé,
C'est une nourriture qu'on ne peut guère goûter.
Est-ce que par hasard, Dieu, tu te permets cette plaisanterie
Parce que tu es fâché contre moi ?
Pourquoi autrement ne pas accorder une boîte de sardines,
Un morceau de fromage, un rien de saumon,
Un peu de lait et parfois aussi un œuf ?
Rien que du pain et du thé, et encore du pain et du thé,
C'est une nourriture qu'on ne peut guère goûter.....
Rien que du pain et du thé, et encore du pain et du thé.
Mais voilà un stratagème, que je voudrais bien comprendre.
Comment se fait-il que tu sois bien en état d'accorder tout à
Et quand il s'agit de moi, tu n'as plus rien ? [d'autres,

1. Poésies. Gott verlost nit., 275-276.

2. *Ibid.* Brodun un Thee, 316-317.

Cela est plus fort que ma raison.

Serait-ce une fraude, quoi ? une malhonnêteté de la part de
Eh bien ! maintenant, ô Dieu, j'ai compris, je vois [Dieu ?...
Que les richesses, les honneurs ne proviennent que de spolia-
Je ne suis plus à genoux devant toi. lions,

Ailleurs c'est en des mots d'une éloquence chaude et
frémissante d'indignation que le poète aborde le même
sujet de l'injustice suprême qui, depuis le livre de Job, n'a
cessé d'inquiéter la pensée et la conscience des hommes
de sa race :

Tu as partagé tes trésors de richesses entre les mains d'une
[petite minorité,

Tu leur as livré la clef de diamant de la chance et du bonheur.

Pourquoi ? tu nous défends de nous inquiéter,

Et tu nous ordonnes de jeûner, de réciter « des prières de
[pardon ».

C'est avec nous, Dieu, que tu veux jouer au plus fort,

Avec nous, les opprimés, qui souffrons et saignons,

Qui sommes à genoux et implorons ta bonté,

Avec nous qui ne pouvons pas donner de pots de vin,

C'est à propos de nous que tu vas manifester ta puissance
[divine

En condamnant les mendiants ; la grosse et difficile affaire :

Prendre la vie à un pauvre !.....

Tu nous appelles devant le tribunal — qui donc pense à s'y
[opposer ?

Mais ce n'est pas en défenseurs, mais bien en demandeurs

Que nous, les déshérités, allons nous présenter devant toi.

.

L'esprit d'arrogance de certains habitants du ghetto
new-yorkais, qui, anciens émigrants eux-mêmes, une fois
établis dans le pays, ne veulent plus connaître les autres

juifs qui n'ont pas eu la chance de s'enrichir, et qui pour se donner de l'importance affectent de parler un judéo-allemand ridiculement germanisé, inspire au poète une de ses satires les mieux réussies (1) :

Je suis né à Kalvarie (2),
Pas loin de la synagogue des cordonniers ;
J'y exerçais le métier de cordonnier,
Et je passais mon temps auprès de l'établi.
On m'a fiancé à Zirke,
Une raccommodeuse de chaussettes,
Mais moi, je me suis entendu avec Mirke
Et nous sommes partis pour New-York.

A New-York le couple n'a pas tardé à trouver son chemin, les affaires marchent bien et les voilà devenus des personnages importants :

A présent je tâche de ne plus rencontrer des compatriotes de
[Kalvarie,

Je ne veux pas les recevoir dans ma maison,
Je ne peux plus supporter un juif lithuanien,
Et je fuis les juifs russes comme la peste.
Je les hais et qu'y a-t-il en cela d'étonnant ?
Que leur galimatias est dégoûtant !
Mais je ne comprends plus le dish,
A moi on doit parler allemand.

Nous avons déjà mentionné dans la biographie de Rosenfeld sa satire du *Ravauteur* (3) écrite à propos de certains articles polémiques dirigés contre lui dans les-

1. *Ibid.* Der kalvarier datch, 284-288.

2. Kalvarie : une petite ville de la zone juive en Russie.

3. *Ibid.* Der latutis od. lumpenschneider, p. 314-315,

quels ses adversaires faisant allusion à son métier manuel le traitaient de tailleur, de raccommodeur, etc.

Nulle part le talent satirique du poète ne s'est manifesté avec autant de force, de concision et il faut ajouter de férocité que dans ce petit poème :

Je suis tailleur et je taillerai
Toujours de plus en plus.
Malheur à celui qui aura à souffrir
De mes ciseaux aigus,
Ils vous couperont et vous presseront !
Tremblez, car je vais redevenir tailleur.

Si mes ciseaux s'arrêtent de couper,
Mon fer brûle tout rouge.
Je repasserai, je brûlerai,
Je vous brûlerai à mort.
Si le temps refroidit mon fer,
Mon aiguille servira toujours
Pour vous faire sentir jusqu'aux os
La force de ma piqure.

Je suis ravaudeur !
Il est vrai, que vous êtes des chiffons !
Je ne trouve pas de choses convenables à ravauder,
Je ne raccommode que des haillons.
Taisez-vous donc dans vos marais,
Scribes de l'imposture.
Car pour vous arranger, coquins,
Je suis encore assez bon.

La concision est en général une des qualités les plus fortes de la satire de Rosenfeld. Il vise toujours juste et les traits qu'il décoche viennent tout droit frapper au point vulnérable, sans dévier à gauche ou à droite. Il a aussi l'image pittoresque qui arrête l'attention par son origina-

lité et sa vérité. Dans une poésie intitulée *Les frères de la Communauté* (1), il s'attaque à ceux qu'Abramovitch appelait ironiquement « les bienfaiteurs », à tous ces parasites qui s'érigent en protecteurs du peuple pour mieux l'exploiter et vivre à ses dépens. Il a ce mot imagé et cruel :

Un chien chez les juifs, oh ! dites ce que vous voulez,
Gagne bien sa vie. Il mord et il aboie
Après un peuple qui est sans bâton.

Le talent satirique de Rosenfeld s'est aussi manifesté d'une façon remarquable dans toute une série d'épigrammes qui visent des hommes ou des faits sociaux de la vie juive et qui sont autant de portraits pris sur le vif ou autant de formules fixant, en quelques mots, un événement de la vie collective. Voilà, par exemple, l'épigramme intitulé « Haskala ». On peut voir comment, en dix lignes, le poète a su exposer, d'une façon satirique et pittoresque à la fois, ce mélange indigeste d'éléments de cultures diverses, ancienne et moderne, que présentait le mouvement « haskalite » et qui, aux yeux de la génération suivante, a pris un caractère si bizarre et souvent si ridicule :

Un mélange de toutes sortes :
La philosophie de Platon, les puces de Pharaon,
Raschi (2), Zschokke, Rosch (3) et Drepper,
La Vistule, le Pischon (4), le Nil et le Dnieper,
Amour, Physique, besoins naturels,
Et un talisman contre les esprits,

1. *Ibid.* *Die stadt versorger*, 266-268.

2. Le célèbre commentateur de la Bible et du Talmud.

3. Un savant rabbin de grande autorité.

4. Un des quatre fleuves de l'Eden. Genèse II.

Ascher Jozar (1) et Othello,
Le « Maghid de Kelm » (2) et Angello,
Vienne, Kalvarie et Ragala (3),
Et vous avez un genre de « Haskala ».

Nous n'avons pas encore parlé des influences littéraires qu'a subies le talent de Rosenfeld. Ces influences ont pu être assez nombreuses. Rosenfeld connaît les littératures allemande et anglaise, et leurs poètes classiques ont certainement contribué à la formation de son talent. Mais il est avant tout redevable à Heine et souvent il emprunte un mot ou un tour de phrase au poète allemand (4). Quant à l'inspiration propre de ses poésies, Rosenfeld, qui est toujours sincère, est aussi toujours original. Il n'a chanté que les choses qu'il a vécues, et ne les a chantées que sous la forme dans laquelle elles se sont présentées à son esprit et à son imagination.

Pour la beauté des vers, Rosenfeld n'a pas d'égal dans la littérature judéo-allemande et les citations nombreuses que nous avons faites ont pu, nous l'espérons, le démontrer. Par son art et son talent, sa place ne serait pas au dernier rang, même dans les littératures les plus riches. Frug qui a commencé à écrire un peu plus tôt et qui a dû exercer une influence bienfaisante sur les premiers essais poétiques de son confrère, plus jeune de deux ans (5), a

1. Une prière qui commence par ces mots.

2. Un prédicateur religieux qui était très populaire dans le ghetto, vers le milieu du XIX^e siècle.

3. Noms de petites villes de la zone juive en Russie.

4. Rosenfeld a exprimé son admiration pour Heine, dans une poésie que se trouve dans l'édition de ses poésies, p. 324-325. Il a aussi écrit en judéo-allemand une biographie de Heine.

5. Une des premières poésies de Rosenfeld est « un salut à Frug, le poète. »

bientôt été surpassé par Rosenfeld. Comme Frug, mais à un degré plus haut encore, celui-ci possède l'instinct du rythme et de la valeur symbolique des tons. Dans toutes ses poésies la forme est merveilleusement bien adaptée au sujet. Tantôt c'est la petite strophe de 4 vers courts, tantôt c'est la strophe de 8 vers à 12 et à 11 syllabes, tantôt encore ce sont d'autres combinaisons dans le mélange de vers et la succession des rimes dont le poète se sert avec un art infaillible et sans effort pour produire un effet musical qui soit en harmonie avec le sentiment qu'il exprime ou l'objet qu'il décrit. C'est, en premier lieu, dans les œuvres de Rosenfeld qu'on pourrait étudier la rythmique judéo-allemande.

La langue de Rosenfeld contient un certain nombre de mots anglais, comme : « sweat-shop, penny, judge, miner, boss, sir, lady, etc. », qui sont entrés dans le dialecte des émigrants américains et dont il se sert surtout dans les poésies qui ont une couleur locale. Mais, en général, sa langue est une des plus pures, en même temps qu'une des plus riches qu'on trouve chez les écrivains judéo-allemands. Le nombre de mots hébreux, surtout dans ses poésies nationales et populaires, est très considérable. D'autre part, il a aussi puisé largement dans les ressources allemandes du dialecte et ces emprunts qui, faits avec un tact sûr et sans exagération, ne choquent pas le goût du lecteur, se combinent avec les mots hébreux ou slaves pour permettre à l'auteur une richesse de synonymes et un déploiement de nuances tout à fait remarquables. Tout en contribuant à la beauté de l'expression, ces nuances deviennent, d'ailleurs, une source de difficultés parfois

insurmontable pour la traduction littérale de ses œuvres dans une autre langue.

Moins originale, moins savoureuse que celle d'Abramovitch, le maître incomparable du judéo-allemand, la langue de Rosenfeld qui a traversé l'Océan et a brisé le cadre étroit du ghetto est moins rude, plus élégante et d'un charme poétique plus large et plus universel. C'est avec un sentiment de fierté bien mérité que le poète, en faisant allusion aux découragements que lui prodiguèrent, dès ses premiers efforts poétiques, des hommes qui n'avaient que des épithètes méprisantes pour le dialecte populaire, a pu dire dans la préface de l'édition complète de ses poésies :

Le « sol mort » a montré des signes de vie,
La « langue sauvage » a chanté en des chansons douces et aimables,
La « pierre vulgaire » a brillé d'un éclat pur, [bles,
Qui a été aperçu dans tous les pays. (1)

1. Rappelons encore les deux poètes judéo-allemands d'Amérique : Morris Winchevsky (pseudonyme) et David Edeldstadt. Edeldstadt a surtout composé des poésies révolutionnaires et beaucoup de ses poésies sont devenues très populaires dans les milieux ouvriers. Les poésies de Winchevsky sont aussi inspirées pour la plupart par les idées socialistes, et se distinguent souvent par l'élévation de la pensée et l'élégance de la forme. Winchevsky a également été le rédacteur du *Poilscher jidel*, la première revue socialiste en judéo-allemand qui fut fondée par lui en 1884 à Londres (voyez sur cette revue l'article de Winchevsky dans la revue *Perejitoie*, Saint-Petersbourg, 1910, pp. 160-185), de l'*Emes* fondé à Boston en 1895 et de la revue socialiste *Zukunft*. En dehors d'articles politiques et philosophiques, Winchevsky qui est aussi connu sous le pseudonyme « le philosophe fou » (*Der meschugener filosof*) a publié sous la *Zukunft* des « mémoires d'un journaliste » (*Journalistische erinerungen*) qui, écrits dans un langage vif et spirituel, sont d'un haut intérêt pour l'histoire du mouvement des idées dans le ghetto.

M. SPEKTOR

Mordochai Spektor naquit en 1859 à Ouman (Gouv. de Kiev) de parents chassides. Son talent littéraire se manifesta de bonne heure. En 1882, il composa son premier roman intitulé *Un roman sans roman* qui, l'année suivante, fut publié dans la revue hebdomadaire de Zederbaum, *Dos juedische volksblat*. Entré en 1884 à la rédaction de cette revue, Spektor y publia toute une série de romans dont les plus connus sont : *Der juedischer Moujik* (le moujik juif), *Rabbi Treitel*, *Aniim we ewjonim* (pauvres et mendiants), *A stumer guter jued* (un rabbi muet) et *A welt mit kleine weltlech* (un monde avec de petits mondes). En 1888 Spektor publia à Varsovie un recueil littéraire intitulé *Hausfreund* (l'ami de la maison) et dans les années suivantes, à des intervalles irréguliers il en fit paraître encore quatre volumes, toujours sous le même titre (1). L'apport personnel de Spektor à cette publication fut peu considérable (2), mais par son initiative et par son activité comme rédacteur il a bien mérité de la littérature judéo-

1. Der Hausfreund. A historisch literarisches buch. herausgegeben von m. spektor. Varsovie, 1 vol. 1888-1896. Une édition nouvelle a été publiée à Varsovie en 1908 par la maison d'édition *Progrès*

2. En dehors d'un récit intitulé : *Die drei parschein* (les trois personnages) dans lequel il a entrepris de donner une caractéristique générale des trois types : l'assimilateur, le nationaliste et « celui qui n'est ni l'un ni l'autre » qui représentaient l'opinion publique juive après les « pogromes » de 1881, Spektor a aussi commencé dans le « Hausfreund » la publication d'un roman historique de l'époque de la fondation du chassidisme. L'attitude de l'auteur envers le fondateur du mouvement qui est le héros principal du roman est pleine de sympathie et de respect. Ce roman n'a pas été achevé.

allemande. Dans les premiers volumes du *Hausfreund* on a vu collaborer à côté d'Abramovitch, Linetzki, Michel Gordon, Zunser, Goldfaden et d'autres écrivains de l'époque haskilité, de jeunes écrivains de la nouvelle génération, comme Frug, Dienesohn et Rabinovitch, dont nous étudierons les œuvres plus loin, David Frischman, poète et critique littéraire de talent dont l'activité fut consacrée en premier lieu à la littérature hébraïque, mais qui a aussi écrit des choses excellentes en judéo-allemand, Isabella, pseudonyme littéraire de la femme de Spektor, et d'autres encore. Les recueils de *Hausfreund* contenaient également un certain nombre d'articles sur des sujets scientifiques qui, écrits dans un style populaire, contribuaient au succès durable et mérité de l'œuvre.

Dans les romans de Spektor, surtout dans les premiers qu'il a composés, l'influence du roman populaire, tel que nous l'avons étudié dans un chapitre précédent, est très marquée ! Ce genre était d'ailleurs le seul qui pût s'imposer à l'imitation du jeune romancier qui ne connaissait guère les littératures étrangères. Les romans d'Abramovitch qui ont tracé un sillon si lumineux dans la littérature judéo-allemande n'étaient point, nous l'avons vu, des romans à proprement parler, mais plutôt des recueils d'épisodes et de descriptions liés entre eux par l'unité de talent de leur auteur, c'est-à-dire par ce qu'il y avait en lui de plus personnel, de plus inimitable, de moins susceptible de devenir une formule d'école. D'autre part les procédés littéraires des auteurs populaires devaient d'autant plus volontiers être adoptés par le rédacteur de la *Juedische volksblat* que, grâce à eux, il pouvait, en multipliant les intrigues et

en introduisant toujours de nouvelles aventures, augmenter à volonté le volume de ses romans et remplir sans beaucoup d'efforts les colonnes de sa revue.

Et c'est ainsi que nous voyons Spektor, esprit réaliste par excellence, avoir recours à des effets de mélodrame qui rappellent les romans de Schomer. Dans le *Moujik juif*, un des héros du roman est assassiné la nuit et jeté à l'eau pendant qu'une des héroïnes, une jeune fille juive de famille bourgeoise, pour se venger d'un homme qui ne lui rend pas son amour, entreprend avec l'aide d'un garçon qui est encore presque un enfant et auquel elle a inspiré une affection précoce, d'empoisonner sa rivale. De même dans *Les pauvres et les mendiants* le lecteur le moins avisé est frappé de l'invraisemblance des situations et du caractère artificiel des personnages. La conception de l'amour qui se manifeste dans certains romans de Spektor est presque aussi extravagante que dans ceux de Schomer et les descriptions de la nature sont aussi fausses et aussi imaginaires.

Une autre analogie qui existe entre les premiers romans de Spektor et les romans populaires de l'époque maskilite, mais avec les romans de Dick plutôt qu'avec ceux de Schomer, est leur tendance moralisatrice. Le *Moujik juif* est un roman à thèse et même à thèse double. Il a pour but de démontrer d'abord que le salut pour les juifs est dans le retour à la terre et, ensuite, que ce retour n'aura des résultats heureux que s'il se produit en Palestine. Le roman commence par l'histoire d'un commerçant juif qui, voulant être indépendant et vivre du produit de ses mains, quitte la ville et mène la vie heureuse du Moujik. Mais dans la dernière partie du roman nous voyons apparaître devant

sa maison des bandes de « pogromistes » pour lesquels un moujik juif est pourtant un juif.

Les autres romans de Spektor ne sont pas à proprement parler des romans à thèse, mais l'auteur ne manque jamais l'occasion de faire des digressions plus ou moins longues. Ces digressions au lieu d'avoir pour but la prédication de la Haskala, comme au temps de Dick, sont consacrées chez Spektor à prêcher en général l'amélioration des mœurs et jusqu'aux belles manières. Par exemple, dans un passage des *Pauvres et mendiants*, il reproche aux chassides de ne pas être assez polis avec les femmes (1). Les héros sympathiques raisonnent aussi sans cesse, font de la morale, et viennent ajouter à l'ennui que causent les digressions de l'auteur lui-même.

Cependant, malgré les défauts de conception et de composition que nous venons de signaler, il faut reconnaître que dès le commencement Spektor s'est montré de beaucoup supérieur aux romanciers populaires de l'époque haskalite. Si grande que soit la part de l'in vraisemblable dans certains de ses romans, ils contiennent toujours aussi des parties vraies, réalistes. Il y dépeint la vie du ghetto, comme un fleuve aux flots larges et à l'eau trouble qui emporte dans son cours le bien et le mal, les forces timides du bonheur et les fatalités de la mort. Les éléments mélodramatiques, nous l'avons déjà dit, ne sont en effet entrés dans les romans de Spektor que pour des

1. Anim we ewjonim oder glueckliche un unglueckliche vun Mordchai Specter Zweite verbesserte un vermehrte butage. *In 3 teil*, ailna, 1903, p. 83.

motifs d'un ordre accidentel. Dans la plus grande et la meilleure partie de ses romans, là où il fait preuve d'un véritable talent, Spektor apparaît comme un observateur sinon profond, au moins très exact et très impartial de la vie. Il fait la part du bien et du mal, du beau et du laid, sans se réjouir de l'un et sans s'indigner contre l'autre, n'ayant d'autre souci que celui de la vérité et d'autre ambition que celle de rendre exactement ce qu'il a vu.

Il excelle surtout à décrire la vie des petites gens dans les petites villes du ghetto, des ouvriers, artisans, employés, mendiants, etc., leurs joies et leurs douleurs. Dans *Rabbi Treitel* nous voyons un événement tout à fait insignifiant bouleverser l'existence de toute la population juive d'une petite ville. La *Mikwah* (1) a été mise à feu et comme il n'y a pas moyen d'en construire tout de suite une autre, les habitants de la ville, surtout l'élément féminin, sont forcés de faire des voyages fréquents dans la ville voisine où il y en a une. Rabbi Treitel, le seul cocher de la ville, sait très bien exploiter la situation difficile de ses clients et fait de belles affaires.

Dans un de ses derniers romans qui est aussi un des meilleurs qu'il ait écrits, *Kalikes* (les Mutilés) (2). Spektor prend pour héroïne une jeune fille juive, qui fréquente à Pétersbourg les cours d'accouchement, mais ici encore c'est la vie du ghetto des petites villes qui forme le principal sujet du roman. *Les Mutilés*, c'est toute l'innombrable armée des jeunes gens du ghetto qui n'ont aucun métier,

1. Mikwah : Etablissement pour ablutions rituelles.

2. Kalikes. *Erzählung von M. Spektor*. Vilna, 1902, p. 144 ; pour la première fois dans le *Jud.*, 1900, n° 1-52.

aucune situation dans la vie, qui ne sont bons à rien. Ce sont aussi les jeunes filles qui étouffent dans l'atmosphère lourde de la petite ville où elles doivent passer les meilleures années de leur vie à attendre le jeune homme qui n'est bon à rien et qui daignera leur offrir sa main en échange de leur dot. Ida, l'héroïne du roman, veut s'évader de cette situation humiliante, et plus tard quand, à force de travailler, elle sera indépendante elle-même, elle reviendra dans sa petite ville prêcher par la parole et par l'exemple les idées du travail qui affranchit et donne de la dignité à la vie.

Ida représente un type nouveau dans la vie du ghetto, elle est parmi ceux de la nouvelle génération qui, sortis du ghetto, ne rêvent pas à l'exemple de leurs pères ou frères aînés, les Maskilim, à rester dehors, à s'assimiler aux autres, mais veulent au contraire revenir vivre de la vie des millions de leurs frères et sœurs et chercher le salut du peuple dans le développement de ses forces intérieures. A la question d'un vieux Maskil qui lui demande en quoi la nouvelle génération est meilleure que la précédente, Ida répond hardiment(1) :

« Meilleure en ce que nous ne nous éloignerons pas du peuple comme vous l'avez fait. Nous consacrerons notre vie à nos frères et sœurs malheureux, nous n'aurons pas honte de vivre de leur vie. Vous n'avez travaillé que pour vous personnellement, vous êtes entrés dans le monde et vous avez tout fait pour qu'on ne reconnût pas que vous étiez juifs. Vous aviez honte de tout ce qui était juif et vous

1. *Ibid.*, p. 111-112.

n'avez fait qu'imiter, que contrefaire ce que font les autres. Dans votre vie, dans votre conduite, dans l'éducation de vos enfants rien, rien n'était juif. Nous ne contreferons pas les autres, nous vivrons franchement notre propre vie, nous élèverons nos enfants dans la connaissance de leur peuple, de son histoire pour qu'ils l'aiment et qu'ils emploient leurs forces à sauver leurs frères qui sont les plus faibles. Alors, quand nos hommes les meilleurs, les plus doués ne nous abandonneront plus, le peuple juif ne sera plus aussi malheureux, et nous n'aurons pas autant de « mutilés » qu'à présent. »

Les qualités artistiques de Spektor sont plutôt médiocres. Son style est monotone, incolore, sans force ni vigueur. Dans les personnages et les objets qu'il décrit, il suit rarement trouver se trait saillant, caractéristique. Il échafaude lentement détails sur détails, mettant pêle-mêle ceux qui sont typiques et nécessaires avec ceux qui ne sont qu'accidentels et qui sur le tableau ne font qu'embrouiller le dessein. Les figures qu'il réussit encore le mieux sont celles des vieilles femmes et des enfants. La psychologie simple, droite, d'une juive de l'ancienne génération qui ne sait que faire devant les flots des idées nouvelles qu'elle ne comprend pas, mais qui semblent menacer tout ce qu'elle a de plus cher, sa vie de famille et sa religion ; les mouvements naïfs et souvent si fins de l'âme innocente d'un enfant qui souffre ont été plus d'une fois dessinés par Spektor d'une main de maître. Des portraits de ce genre sont dispersés dans presque tous ses romans, mais les meilleurs d'entre eux passent dans une série de nouvelles

qui forment peut-être la partie la plus durable de l'œuvre de Spektor.

La nouvelle, disons-le en passant, avec la forme serrée, concentrée du récit qui lui est propre, est en général le genre littéraire qui convient le mieux au talent de Spektor parce qu'elle présente le plus de garanties contre les digressions et les développements longs et inutiles qui sont les défauts habituels de son style.

Voici en quelques mots le sujet d'une nouvelle, intitulée :
« Les lunettes » (1).

Sarah Pesse a perdu ses lunettes la veille même du « Jour du Pardon ». Toutes ses recherches sont restées vaines, et cependant sans les lunettes elle ne saurait lire les prières. Que faire ? Il faut absolument qu'elle prie, arrache au tribunal divin une « promesse » de santé et de bonheur pour elle et pour sa famille en vue de l'année nouvelle qui commence. Elle sait qu'il n'y a qu'elle pour faire cela : les autres membres de la famille, son mari même ne fréquentent pas beaucoup la synagogue. Déjà les jours précédents elle a négligé les affaires du ménage, elle n'a fait que prier et pleurer : faut-il donc qu'au moment suprême elle reste les bras croisés devant le danger ? Son cœur se serre, elle sent qu'elle ne peut plus supporter le sentiment d'angoisse dont tout son être est envahi. Mais voilà que tout à coup des paroles de prière lui viennent à la langue comme d'elles-mêmes. Ces paroles ne sont pas celles du Rituel, elles sont bien à elle, à elle seule. « Maître du Monde ! prie t-elle, que veux-tu de moi ! Sans Ta

1. « Die brillen » dans le *Jud*, 1901, n° 38.

volonté rien ne se fait dans le monde. Ce n'est pas de ma faute si Tu as égaré mes lunettes et m'as pris la lumière de mes yeux pour que je ne puisse pas prier devant Toi. » Sarah Pesse est devenue plus calme, plus tranquille : elle a la certitude que cette fois-ci Dieu a exaucé sa prière.

Dans une autre nouvelle (1) l'auteur conte l'histoire d'un enfant qui a perdu son père et qui veut demander au prophète Elie le soir de la Pâque quand il viendra dans leur maison de faire hâter l'arrivée du Messie pour que son père ressuscite et que la mère ne soit plus triste.

Le ton grave et légèrement mélancolique de Spektor ajoute encore au charme de ces histoires qui racontent les petites tragédies de petites existences.

1. « Desseder » dans le *Jud*, 1901, n° 14-15.

JACOB DIENESOHN

Un des romanciers populaires les plus connus de la littérature judéo-allemande, Dienesohn (1), introduisit dans cette littérature le roman sentimental ou, pour l'appeler plus justement, « larmoyant ». Son premier roman, intitulé *Les aînés et les aimables* ou *Le jeune homme brun* (2) fut publié en 1876. On pourrait se faire une idée des procédés artistiques employés par l'auteur par le passage suivant de la courte préface dont il l'a fait précéder :

« Je me suis laissé conduire par l'usage qui, peut-être, n'est pas raisonnable qu'ont les auteurs de douer leurs héros sympathiques de toutes les qualités imaginables de bonté et de beauté et de faire le contraire pour les héros antipathiques. »

Le « jeune homme brun » est un monstre de méchanceté et de perfidie. Pour rester seul maître de la fortune de son beau-père, il n'hésite pas à ourdir un complot de fausses dénonciations contre Joseph, l'étudiant en Talmud pauvre, mais beau et studieux qui doit devenir le fiancé de la belle et vertueuse Rosa, la belle-sœur du « jeune homme brun ». Le complot réussit, Joseph est jeté en prison et Rosa ne pouvant plus résister à la volonté de ses parents qui croient à la culpabilité de son

1. Né en 1859 à Novi-Jagar. Il a passé sa jeunesse à Mohilew-sur-Dnieper. Depuis un certain nombre d'années il habite Varsovie.

2. Haneehowim wehaneimim oder der schwarzer jungermantchik. Roman en quatre parties. 4^e éd. Vilna, 1889.

amoureux, consent la mort dans l'âme à devenir la femme d'un imbécile que le « jeune homme brun » a trouvé pour elle. Le jour même de la noce de Rosa, Joseph dont l'innocence a été reconnue après deux ans de prison préventive, revient dans la ville. Voyant que son bonheur est détruit pour toujours (l'idée d'empêcher le mariage ou de tâcher d'amener un divorce entre les jeunes mariés ne lui vient même pas à la tête), il veut attenter à sa vie, mais il est sauvé par Rouchoma, la sœur de Rosa qu'il a connue encore toute petite et qui depuis est devenue une belle fille, douée de toutes les qualités d'âme, et qui l'aimait en secret depuis longtemps. Joseph se sent ressuscité à la vie et à l'amour. Avec le consentement de Rouchoma qui lui promet de l'attendre fidèlement il s'en va à l'étranger faire des études. Il revient après cinq ans docteur en médecine, il est bien accueilli par les parents de Rosa et de Rouchoma qui ont déjà eu l'occasion de pénétrer les secrets scélérats de leur premier beau-fils, « le jeune homme brun ». Mais ce dernier ne tarde pas à avoir sa revanche terrible. Il met le feu la nuit à la maison de son beau-père ; Joseph en sauvant Rouchoma prend froid et en meurt ; Rouchoma meurt de chagrin elle aussi et le « jeune homme brun » qui a su habilement détourner de lui les soupçons et les faire porter sur un voleur qui est exécuté à sa place, triomphe en fin de compte, vit riche et tranquille, honoré par ses concitoyens.

La fin « triste » de ce roman où l'on voit, contrairement à ce qui arrive dans la plupart des romans populaires, le mal rester vainqueur jusqu'au bout, n'en paraît pas pour cela moins fantaisiste. Elle n'a d'autre résultat que d'arra-

cher au lecteur simple qui suit avec serrement de cœur l'histoire des malheurs de ses héros aimés, quelques larmes de plus après celles qu'il a déjà versées au cours du récit. Elle lui fait fermer le livre d'un cœur gros et meurtri. Il est curieux de remarquer que dans tous les romans de Dienesohn le même procédé est appliqué comme par un parti pris : toujours ses héros sympathiques succombent dans la lutte, jamais les méchants ne sont « punis » et cependant, fait caractéristique pour le lecteur populaire judéo-allemand, depuis des siècles d'une littérature de larmes et de lamentations, ces dénouements tristes, si rares dans la littérature de ce genre, bien loin de nuire au succès des romans de Dienesohn, semblent encore avoir contribué à l'étendre.

Dans son deuxième roman, intitulé *La pierre d'achoppement* et publié pour la première fois en 1890 (1), Dienesohn raconte également l'histoire d'un amour malheureux d'une jeune fille Rochele pour son cousin Moschele, que sa famille chassidite ne lui permet pas d'épouser. Ce dernier est allé, avec le consentement d'ailleurs de Rochele, faire des études à Breslau et il est considéré par le Rabbi et ses acolytes comme un hérétique. La jeune fille qui, contre sa volonté, fut fiancée à un autre, s'enfuit de la maison paternelle et meurt, victime des préjugés de son milieu, de ce que Moschele appelle « la pierre d'achoppement » de la vie juive et qu'il jure de combattre de toutes ses forces, en souvenir de sa bien-aimée morte.

Aussi bien dans le *Jeune homme brun* que dans la *Pierre*

1. Ewen negef oder a stein in weg. Roman in 4 teil vun Jacob Diene sohn. Varsovie, 1890.

d'achoppement Dienesohn, continuant la tradition de Dick, apparaît en premier lieu comme moraliste et critique des mœurs. Dans le premier roman il a voulu, dans la personne du héros principal, le jeune homme brun, présenter avec des couleurs des plus sombres et livrer à l'exécration de la masse, les hommes de vice et de mensonge, et dans la *Pierre d'achoppement* il se donne pour but de défendre les idées de l'instruction et de la tolérance religieuse. Au besoin il n'hésite pas même à faire de ses romans un moyen d'instruction directe pour le peuple en faisant, par exemple, dans la *Pierre d'achoppement* expliquer à Moschelle devant sa bien-aimée ravie ce que c'est qu'un nuage.

Inutile de dire que les personnages dans les romans de Dienesohn discutent et raisonnent sans cesse. L'auteur n'est pas allé comme Schomer chercher ses héros dans le monde merveilleux des ducs et des princes. Le milieu qu'il décrit est celui dans lequel il a vécu, qu'il connaît et dans lequel ont vécu et que connaissent aussi ses lecteurs. Malheureusement, il n'a pas su le décrire toujours d'une façon réaliste et impartiale. Tantôt pour le besoin de la cause, tantôt pour inspirer à ses lecteurs un sentiment de haine ou de pitié il idéalise ou déforme ses héros et met dans leurs bouches des paroles que des hommes réels et vivants ne prononcent jamais dans les conditions où ces héros se trouvent.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'une des raisons pour lesquelles les héros, surtout ceux du premier plan, dans les romans de Dienesohn font si souvent l'impression de personnages faux et inventés est d'un ordre plutôt général

et indépendant du talent de l'auteur. C'est que Dienesohn a voulu, fidèle à la conception élémentaire de l'idée du roman, donner des romans romanesques, des romans d'amour et pour cela il n'a pas eu et n'a pu trouver des modèles dans le monde qu'il décrit.

Entre les pauvres étudiants en Talmud et les belles et vertueuses filles des familles qui leur donnent « à manger à certains jours » (1) il peut bien y avoir des ébauches d'amour, mais les conventions sociales et morales ne permettent jamais à ce sentiment de se manifester en des paroles ou des actes et, en général, de devenir la passion maîtresse qui influencera toute la vie des êtres dans le cœur desquels il est entré. La jeune fille d'une famille orthodoxe, et c'est elle que Dienesohn prend pour héroïne de ses romans, considère comme un péché moral des plus graves de parler d'amour à un homme qui lui est étranger et pour qu'elle s'oublie jusqu'à accorder à un amoureux des rendez-vous, même des plus innocents, il faut qu'elle subisse l'ascendant d'un homme qui a des obligations morales une conception autre que celle des timides et pieux étudiants en Talmud, héros des romans de Dienesohn.

D'autre part, même en dehors des amoureux, Dienesohn fait parler ses héros sympathiques sur un ton tellement douxereux, dans un langage si verbeux, il leur fait à tout propos verser tant de larmes que leur personnalité

1. Les élèves des écoles rabbiniques qui n'ont pas de moyens de subsistance mangent pour la plupart à la table de familles pieuses, chaque jour de la semaine chez une autre famille. On désigne cela par l'expression pittoresque « manger des jours » (Teg essen).

vraie et réelle est comme perdue dans le torrent des paroles superflues et des larmes factices.

C'est seulement dans les portraits des personnages secondaires que Dienesohn présente sans aucune arrière-pensée d'instruire ou de toucher que nous voyons se manifester les qualités modestes, mais réelles de cet auteur. Tels sont dans la *Pierre d'achoppement* la vieille servante Feige qui est une deuxième mère pour Rochele, ou bien le pauvre « maître d'enfants » Schimele qui au moment où il boit le premier verre de lait de sa chèvre éprouve un vrai regret de ce que les docteurs aient établi pour le lait la même prière que pour l'eau ; dans son bonheur de posséder une chèvre à lui seul il aurait voulu que le lait fût élevé à la même dignité que le vin et eût la même prière (1). Dans le roman du *Jeune homme brun*, Dienesohn a donné un type plein de vie et de mouvement dans Szerne, « la tante de tout le monde », une dévote aux paroles flatteuses, mais envieuse et intrigante. C'est un type vrai et très curieux aussi que celui de Schemaja « le Kabbaliste » qui veut faire venir le Messie au moyen des jeûnes et des pratiques kabbalistiques. Il se fait flageller pour quelques kopeks par le bedeau de la synagogue et celui-ci s'acquitte consciencieusement de cette charge. Quand la douleur devient très forte, Schemaja serre les dents et murmure : « Tout cela n'est rien en comparaison de la flagellation de l'enfer (2). » En dehors de ces personnages secondaires les deux romans contiennent aussi quel-

1. *Ewen neges*, édit. cit., pp. 242-243.

2. *Der schwarzer jungermantschik*, éd. cit., vol. II, p. 49.

ques scènes de la vie communale et chassidite qui sont dessinés en des traits clairs et nets et font preuve d'un esprit d'observation exacte.

Un progrès considérable sur les premiers romans de Dienesohn est visible dans *Herschele* (1), son troisième roman.

Au lieu d'avoir quatre volumes comme *Le Jeune homme brun* ou la *Pierre d'achoppement*, ce roman n'en a qu'un, mais ce qu'il a perdu en quantité il l'a gagné en qualité substantielle du récit. Ici encore il s'agit d'une histoire d'amour entre un pauvre étudiant en Talmud et la jeune fille d'une famille dans laquelle il « mange un jour », mais elle est plus conforme à la vérité des choses.

L'amour n'y apparaît pas comme une force tragique qui devient la cause de la mort de ses victimes, mais sous la forme d'une idylle à peine ébauchée entre deux cœurs tendres et innocents. Herschele a une belle voix : quand parfois il fait l'office de prieur public dans la synagogue, les fidèles n'ont que des éloges pour son talent et quand avec la permission du directeur de la « Jeschiba » il joue le rôle de Joseph dans la représentation d'une pièce biblique intitulée *La Vente de Joseph*, il charme toutes les jeunes filles de la ville. Mirele, la fille unique de Braïnde, veuve riche et avare chez laquelle Herschele mange tous les mercredis, l'aime en secret. Elle compose une lettre apocryphe d'une tante inexistante de Herschele par laquelle cette tante envoie à son neveu de l'argent afin qu'il se fasse de beaux habits et Braïnde qui, grâce aux manœuvres habiles de

1. *Herschele*. A roman vun kleinstætdeldigen leben. Varsovie, 1895.

sa fille, a connaissance de cette lettre est toute enchantée d'apprendre que le jeune homme qu'elle protège a des parents riches et en vue ; elle acquiesce d'autant plus à la prière de Mirele qui voudrait qu'on invitât Herschele chez ses parents pendant toute la fête de la Pâque.

Herschele s'acquille avec un grand succès de son rôle pendant la cérémonie du repas de la Pâque et quand assis à côté de Mirele il récite le cantique des cantiques, il a l'impression que les paroles d'amour de ce livre saint qui, d'après les commentaires rabbiniques, sont échangées entre Dieu et le peuple d'Israël pourraient fort bien exprimer les sentiments qu'il éprouve dans son cœur pour Mirele. C'est à peine si les amoureux en se séparant après le repas osent se serrer les mains.

Malheureusement, cette idylle devait être de courte durée. Dans la petite ville de bonnes langues marchaient leur train. Baruch, un boucher riche, avait envie de prendre comme gendre Herschele. Homme simple et ignorant et dont les fils ne comprenaient pas non plus grand'chose à la Loi, il était heureux de penser que sa maison retiendrait de la belle voix de Herschele, étudiant la Loi. Mais quand contre son attente, Herschele refuse le parti qu'on est venu lui proposer, Baruch n'hésite pas à y voir l'influence de Braïnde. Son soupçon est devenu une conviction quand il voit que Herschele qui n'avait pas accepté d'être son hôte pendant la fête est allé la passer chez Braïnde. Cette dernière qui, malgré les meilleures intentions pour Herschele, n'aurait cependant jamais consenti à donner sa fille unique et richement dotée à un pauvre élève en Talmud, ne sait rien de tout ce qui se trame autour d'elle.

Elle reste aveugle pour les sentiments de sa fille et n'a rien appris des accusations de Baruch. Mais le frère de Braïnde, président de la communauté, a eu vent de l'histoire et pour couper court à tous les bruits fâcheux pour la réputation de sa nièce, il imagine un moyen efficace et expéditif : Sur sa demande, le chef de police fait une perquisition dans la Ieschiba et comme Herschele n'a pas de passeport il est arrêté et renvoyé dans sa ville. Le récit finit par l'histoire de cette arrestation. Que sont devenus Herschele et Mirele ? L'auteur préfère jeter le voile sur les événements ultérieurs de la vie de ses héros, et il a raison. Pour rester fidèle à la vérité, il devait nous les montrer poursuivant chacun de son côté sa destinée.

Dans ce roman toutes les discussions sur les « matières élevées » font complètement défaut, au grand avantage du récit. Malheureusement, les personnages principaux n'y sont pas présentés non plus d'une manière suffisamment vive et claire et leurs dialogues gardent souvent encore le ton « doucereux » que nous avons déjà constaté chez les héros sympathiques de Dienesohn. L'intérêt artistique du roman réside surtout dans les personnages secondaires comme Braïnde, Baruch le boucher, Rabbi Schlome, l'entremetteur de mariages, et autres. Très curieuse aussi est la scène de la représentation de la « vente de Joseph », où tous les rôles, même ceux de femmes, sont joués par des élèves de la Ieschiba et à laquelle femmes et hommes assistent séparés par une cloison.

Le livre le plus populaire et le meilleur aussi de Dienesohn est celui qui a pour titre *Jossele* (1). Dans ce récit de

1. Jacob Dienesohn, *Jossele*. Erzählung von juedischen Leben Warschau, 1903, in-8°.

la vie juive, l'auteur semble avoir enfin trouvé sa véritable vocation. Abandonnant les histoires d'amour, fausses comme fond et qui ne conviennent pas à son tempérament d'écrivain sentimental et triste, il prend comme sujet l'histoire d'un pauvre enfant bon et intelligent, mais contre lequel s'acharne une destinée cruelle et implacable. Jossele est l'enfant de parents très pauvres. Le père, phthisique, ne peut rien gagner et la mère qui travaille jour et nuit gagne à peine de quoi nourrir sa nombreuse famille. Jossele qui fréquente un cheder dont tous les autres élèves ont des parents riches, ne tarde pas à s'apercevoir de la différence de traitement dont le « rabbi » use pour lui et pour ses autres camarades.

Un jour il a la chance de trouver dans la rue un porte-monnaie qui contient quelques roubles. Sur cette somme, la mère à laquelle il a remis sa trouvaille prélève une partie pour la donner au « rabbi » de son enfant et le reste est employé pour les besoins du ménage.

Depuis ce jour, Jossele est mieux traité au cheder et il souffre aussi plus rarement de la faim. Mais le temps a passé, le traitement du « rabbi » est de nouveau en retard et de nouveau sa lourde main a continué de s'égarer comme par mégarde sur le dos du pauvre Jossele. A la maison le dénûment est plus grand que jamais. Jossele, dont l'esprit enfantin commence déjà à entrevoir l'origine de tout le mal dont lui et les siens ont souffert ne rêve plus que d'une nouvelle trouvaille heureuse.

Un jour l'enfant ramasse quelques kopecks que le « rabbi » a laissé tomber de ses poches ; il les apporte à sa mère en lui disant qu'il les a trouvés. Mais la mère flaire l'inven-

tion et après l'avoir elle-même admonesté retourne avec lui au cheder et remet l'argent au rabbi. Jossele, sentant bien sa faute, exprime son repentir et jure sur la Bible de ne plus recommencer.

Il est pourtant chassé du cheder, ses camarades l'appellent « voleur » et les autres maîtres sachant que sa mère n'est pas en état de les payer régulièrement, refusent de le prendre comme élève. La mère de Jossele meurt peu de temps après, brisée par la peine et le chagrin et l'enfant est abandonné à lui-même. Il erre dans les rues, couchant à la synagogue, se nourrissant des miettes qu'il ramasse dans la rue ou de ce qu'il reçoit de quelques cœurs charitables.

Jone, le porteur d'eau, un ancien ami de leur famille, a bien pris soin de le placer comme apprenti chez un cordonnier, mais là encore sa mauvaise réputation dont personne ne se donne la peine de contrôler la cause, lui rend la vie insupportable. Après un calvaire où sa pauvre âme de martyr souffre de supplices cruels et immérités, l'enfant meurt d'une fièvre contractée une nuit où, brisé de faim et de fatigue, il se laisse tomber dans la rue.

Il n'est pas difficile de remarquer ce que le récit, dont nous venons d'indiquer les lignes générales, contient d'éléments plus ou moins artificiels. Les événements se précipitent avec trop de vitesse et le destin de Jossele depuis le moment fatal où il est surnommé « voleur » jusqu'à l'heure tragique de sa mort, se développe avec trop de rectitude, toujours dans le même sens, sans déviation ni à gauche ni à droite. Mais il faut reconnaître aussi que, pour être peu vraisemblables, ces faits sont cependant pos-

sibles. D'autre part, l'auteur a su, et avec beaucoup de finesse, présenter la psychologie de l'enfant, accablé par son destin et qui, dans sa résignation devant les malheurs qui s'acharnent après lui, en arrive jusqu'à se désigner lui-même à l'homme qui le ramasse dans la rue, malade et épuisé, comme « Jossele le voleur ». La mère de Jossele, une brave femme, fière et digne dans sa pauvreté, Jone le porteur d'eau, un homme du peuple à la parole rude et imagée et au cœur chaud, Scheindel, une femme riche, cruelle et égoïste qui ne s'empêche pas de dire en apprenant la mort de Jossele : « plutôt que d'être en prison quand il sera grand il vaut mieux qu'on l'enterre petit », et d'autres comparses du récit sont également décrits avec vérité et un juste sentiment de la mesure.

Après « Jossele » Dienesohn a publié encore un récit de la vie des enfants, intitulé : « Alterel ». Il est aussi l'auteur d'un nombre assez grand de nouvelles, publiées dans des revues et journaux judéo-allemands.

La langue de Dienesohn, qui au commencement péchait par un excès de mots slaves, a subi dans ses dernières œuvres un changement très heureux et depuis « Herschele » est devenue pure, tout en restant très populaire.

S. RABINOWITSCH (SCHOLEM-ALEICHEM)

Salomon Rabinowitsch (1), plus connu sous son pseudonyme littéraire de Scholem-Aleichem, est incontestablement l'écrivain le plus populaire du ghetto. Il a eu le bonheur si rare dans les littératures modernes d'être également

1. Né en 1859 dans la ville Pereiaslaw (gouv. de Poltawa, petite Russie) S. Rabinowitch a reçu sa première éducation dans le « Cheder » traditionnel. A l'âge de quinze ans il commença à étudier la littérature maskilite en hébreu. De 1880 à 1883 il fut « rabbin officiel » (secrétaire communal) à Loubni. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers articles dans les journaux hébreux. En 1883 il devient un des collaborateurs les plus actifs de la *Juedische Volksblatt* de Zederbaum, dans laquelle il publia des poésies dont quelques-unes sont devenues populaires. Mais son véritable talent ne tarda pas à se manifester dans les récits et les feuilletons qu'il fit paraître dans la même revue. En 1888, l'année où *Spektor* publiait son annuaire, le *Hausfreund*, Rabinowitsch, qui à cette époque habitait Kiev et était assez riche, créa un autre annuaire *Die juedische Volksbibliothek*. Il fut le premier directeur qui payât ses collaborateurs, les meilleurs écrivains de l'époque. (Parmi ces collaborateurs étaient : Abramowitsch, Linetzri, Zweifel, Gottlob, J.-L. Gordon, Perez, Frischman, M.-J. Rabinowitsch (Ben ami), J. Levin (Iehalel), Rabinitzki (Rabi kozin), Dienesohn, Schatzkes et autres. Dans le premier volume de la *Volksbibliothek* Rabinowitsch publia son roman *Stempenjou* et dans le volume suivant, en 1889, son autre roman *Jossele Solovei*. Ayant perdu sa fortune en 1890, Rabinowitsch alla s'établir avec sa famille à Odessa, vivant exclusivement de son travail littéraire, collaborant à un grand nombre de revues judéo-allemandes. Revenu en 1893 à Kiev, il commença de nouveau à s'occuper d'affaires, sans ralentir son activité littéraire. Mais les « pogromes » qui en 1905 eurent lieu à Kiev l'ayant ruiné complètement, il émigra en Amérique où pendant deux ans il fut collaborateur aux journaux judéo-allemands de ce pays et écrivit des pièces de théâtre. En 1907, il revint en Europe pour des raisons de famille. L'année suivante ses admirateurs fêtaient son jubilé littéraire.

En dehors des romans, des récits et monologues qu'il a composés, Rabinowitsch est aussi l'auteur d'un certain nombre de poésies publiées dans le *Kol-mewasser* et le *Familienfreund* et dont quelques-unes sont devenues très

aimé et apprécié par tous les genres de public, et ses œuvres sont presque les seules dans la littérature judéo-allemande autour desquelles les discussions des partis et des coteries se taisent pour laisser la place au seul plaisir esthétique qui rallie les cœurs de tous les lecteurs.

C'est que Scholem-Aleichem présente un phénomène unique dans la littérature du ghetto ; il est le seul écrivain de talent dans cette littérature qui sache rire d'un rire franc, gai, sans aucune arrière-pensée de morale et sans arrière-goût d'amertume. Il est un artiste et rien que cela, et l'art tel qu'il se manifeste dans ses œuvres n'a d'autre but que celui d'amuser le lecteur, de lui procurer du plaisir, dans le meilleur sens du mot.

Abramowitsch, dont l'influence a été considérable sur notre auteur a, nous l'avons vu, lui aussi rempli « du bruit de son rire » la littérature judéo-allemande pendant l'époque maskilite, mais le rire d'Abramowitsch était plein d'amertume, c'était un rire à travers des larmes, plus pénible et plus douloureux que les larmes elles-mêmes. Cependant, à côté de cette forme spéciale de l'humour, « le galgenhumor », qui a trouvé une haute expression dans l'œuvre de Mendele le colporteur, il y avait encore dans le ghetto de l'humour tout court, cet esprit de

populaires (v., p. e., dans le recueil de poésies populaires de Ginsburg et Marek, n° 82, *La Berceuse* dont Scholem-Aleichem est l'auteur) et de quelques pièces de théâtre (voyez dans le chapitre sur le théâtre).

Rabinowitsch a aussi collaboré à différentes reprises, mais sans beaucoup de succès, à des revues hébraïques et russes. Il a encore écrit un grand nombre d'articles de circonstance et de critique littéraire, attaquant surtout les romans populaires dans le genre de ceux de Schomer. Beaucoup de ses œuvres ont été traduites en russe, polonais, allemand, anglais, roumain, hollandais et slovaque.

gaieté et de bonhomie qui est le symptôme de la santé morale d'un peuple et de sa conception optimiste des choses ; de plus, on ressentait le besoin urgent au milieu des misères de l'existence, de jouir d'instantanés de détente, où l'on pourrait rire et s'amuser légèrement sans trop de méchanceté, fût-ce à ses propres dépens.

Il a été donné à Scholem-Aleichem, à celui qu'on a surnommé le Mark-Twain du ghetto, de manifester dans ses œuvres sous sa forme la plus originale et la plus vraie en même temps, cette jovialité à la source de laquelle d'autres auteurs devaient trouver un renouvellement et un rafraîchissement. Il y a répandu tant de trésors d'observation et d'esprit comique que les noms propres de ses héros ont eu le privilège rare de passer dans l'usage courant de la langue et qu'il suffit à présent, dans les conversations privées ou dans les réunions publiques, de prononcer le nom d'un de ces héros pour qu'à l'instant même les visages de tous les auditeurs s'épanouissent et prennent un air gai et satisfait.

Pour trouver les sujets de ses innombrables nouvelles comiques, Rabinowitsch n'avait pas à chercher bien loin. Il les avait à sa portée ; dans chaque coin et recoin du ghetto l'œil de l'artiste en apercevait toujours de nouveaux, qui s'offraient à sa verve comique, et c'est ainsi qu'il a pu écrire en vingt-cinq ans, à peu près vingt-deux volumes dont la plus grande majorité consiste en des récits et des dialogues comiques.

Il avait d'abord devant lui la vie du ghetto d'il y a une ou deux générations et telle qu'elle est restée souvent jusqu'à nos jours, surtout dans les petites villes, dans

toutes ces Tounejadawka, Kabzansk et autres que Mendele le colporteur a popularisées dans la littérature judéo-allemande et que Scholem-Aleichem s'essayera à son tour à décrire sous les noms de Kassriliwke, Masepowke, etc. C'est dans les tableaux qu'il a donnés de cette vie des petites villes et dont la série la plus importante a été publiée sous le titre commun de *Petits hommes aux petites idées* (1), que se fait surtout sentir l'influence qu'il a subi de la part d'Abramovitsch. Non seulement ce sont les mêmes descriptions humoristiques de la pauvreté des habitants, de leurs habits grotesques, de leurs affaires mesquines, de leur orgueil ridicule, mais souvent c'est jusqu'à l'expression même et au tour de la phrase qui sont empruntés à une des œuvres de l'auteur de *Fischke le boiteux* et de *L'anneau de bonheur*. Et cependant même dans ces tableaux inspirés en partie au moins par Abramovitsch on peut voir la différence de talent des deux auteurs. Le trait de Scholem-Aleichem apparaît plus léger, il glisse à la surface des choses sans les approfondir, il ne blesse pas, il caresse plutôt, parfois, il faut le dire, il ne fait que chatouiller.

Les habitants de Kassriliwke sont des pauvres, des mendiants, comme ceux de Kabzansk ; le mot même de Kassrilik (habitant de Kassriliwke) est synonyme de pauvre et cependant — nous assure l'auteur — le Kassrilik n'est pas un pauvre comme les autres. Quand quelqu'un se déclare être un Kassrilik, il prend soin d'ajou-

1. Scholem-Aleichem's alle werke, Verlag « bolrsbildung. » Varsovie, 1903, t. III. Kleine menschelech mit kleine hassoges. pp. 83-172.

ter la locution : « Que Dieu me garde d'un mauvais œil » qui est toujours de rigueur quand on parle d'une chose heureuse qui pourrait se perdre par l'envie que son possesseur inspire aux hommes méchants. D'où provient cette suffisance des Kassriliks ? Il serait difficile de le dire. En tout cas ils sont joyeux et presque fiers de leur situation. Leur tendance à la gaieté se donne cours dans des anecdotes et des plaisanteries qui ont pour objet les qualités, uniques dans leur genre, de leur ville.

C'est ainsi qu'une de ces anecdotes raconte qu'un jour un habitant de Kassriliwke qui voyageait de par le monde arriva à Paris. Là il se laissa directement conduire chez Rothschild au quel il offrit de lui faire connaître pour le prix relativement modique de trois cents roubles un moyen de vivre éternellement. Quand il eut empoché la somme, le Kassrilik fit à Rothschild la déclaration suivante : « Pour vivre éternellement, Monsieur, il vous faut quitter Paris et venir vivre parmi nous à Kassriliwke. Car depuis que Kassriliwke existe, jamais, entendez-vous, jamais encore, on n'a vu un homme riche mourir dans cette ville » (1).

Les habitants de Kassriliwke ont une fière idée de leurs propres capacités intellectuelles et de leur connaissance des hommes et des choses en général. « Il n'y a rien au monde, nous déclare l'auteur en leur nom, qu'on ne connaisse à Kassriliwke, pas de nouvelle qui, tôt ou tard, n'arrive jusqu'à elle » (2). C'est ainsi, par exemple, que pendant un certain temps Kassriliwke ne pensait et ne rêvait qu'à une

1. *Ibid.*, t. III, p. 86. Die stadt Kassriliwke.

2. *Ibid.* t. III. p. 155. Verbeinkt aheim.

seule chose : à l'affaire Dreyfus. « Je ne sais pas, nous confie l'auteur, si l'affaire Dreyfus a fait ailleurs autant de bruit qu'à Kassriliwke. On dit qu'à Paris aussi il y a eu une grande agitation, mais l'« affaire » a causé aux habitants de Kassriliwke des soucis, des chagrins et des douleurs, comme les parisiens n'en connaîtront probablement jamais ».

« Par quels moyens a-t-on appris à Kassriliwke l'existence de l'affaire Dreyfus ? La question ne se pose même pas. Car par quels moyens connaît-on là, par exemple, tous les détails de la guerre anglo-boër, ou ce qui se fait en Chine ? Qu'importe la Chine à Kassriliwke ? Aucune relation de commerce entre ces deux régions. Leur thé, ils le reçoivent de Wissotzky de Moscou, et l'étoffe d'été jaune qui vient de Chine n'est pas pour leurs bourses, on ne l'a jamais vue à Kassriliwke. Comment donc Kassriliwke a-t-elle pris connaissance de l'affaire Dreyfus ? Eh bien ! par Seidel ».

« Seidel est le seul homme dans la ville qui soit abonné à un journal, et c'est par son intermédiaire qu'on apprend toutes les nouvelles qui arrivent dans le monde. Je ne dis pas qu'on les apprenne par Seidel, mais simplement par son intermédiaire, car Seidel ne fait que lire devant eux le journal et ce sont eux-mêmes qui commentent et interprètent à leur manière ce qu'il leur a lu. Parfois même ils en tirent des conclusions tout à fait inattendues et ce n'est que juste, car est-ce que par hasard ils ne comprennent pas mieux que les autres ? (1).

1. *Ibid.*, p. 117-118. Dreyfus in Kassriliwke.

L'idée qu' « ils comprennent mieux » est en général une des idées les mieux accréditées parmi les Kassriliks. Ils seraient peut-être eux-mêmes embarrassés d'expliquer sur quoi cette idée est fondée. Mais c'est une chose qu'ils n'examinent même pas et tout le monde chez eux l'accepte comme une vérité certaine. Même quand il leur arrive de ne pas comprendre entièrement telle ou telle chose, ils n'en conservent pas moins leur tranquillité d'âme et ils sont sûrs qu'en fin de compte ce sont eux qui auront raison.

Ainsi, quand pour la première fois on leur parle de chemins de fer, les Kassriliks sont unanimes à déclarer que cette nouvelle est fausse, inventée de toutes pièces par « des gens qui n'ont rien à faire ». Mais quand quelque temps après, un des leurs vient leur raconter qu'il a voyagé lui-même en chemin de fer et leur décrit tout avec force détails, les Kassriliks écoutent déjà avec plus d'attention ; ils déclarent même croire tout ce qu'il leur raconte, que le chemin de fer doit réellement exister mais... « mais cela ne pourra pas durer longtemps. » Et en disant cela les Kassriliks se regardaient les uns les autres, en souriant d'un air énigmatique, en même temps que très satisfait.

Les Kassriliks ont des idées à eux, des mœurs à eux et les mots mêmes de la langue qu'ils parlent prennent dans leur bouche un sens particulier qui correspond aux associations d'idées et de sentiments qui leur sont propres. Nul mieux que Scholem-Aleichem ne connaît à fond le langage spécial des Kassriliks, et il sait en tirer des effets comiques d'un intérêt varié en de petites nouvelles et monologues qui présentent des scènes de vie rapides et justes.

Voici, par exemple, un monologue intitulé « Bonheur de famille » (1).

Un juif raconte combien il se sent heureux au milieu de sa famille, surtout le soir de Pourim, quand tous ses enfants avec ses petits-enfants viennent dîner chez lui. Il donne des détails sur la situation de chacun de ceux-ci et, en lisant ces détails, le lecteur à chaque instant ne peut s'empêcher de rire. Ces détails sont bien loin de justifier le sentiment de bonheur éprouvé par le père de famille. Le fils aîné habitait un village où il gagnait sa vie assez bien, mais depuis les lois de 1881 interdisant aux juifs d'habiter les villages, il a perdu son gagne-pain. Le deuxième fils n'a pas de chance, car rien de ce qu'il entreprend ne lui réussit. « Tu devrais, lui dit le père, faire un commerce de linceuls, alors les gens cesseraient de mourir. » Un de ses gendres est d'une famille très noble, il ne fait qu'étudier la Loi, mais il ne comprend rien aux affaires de ce monde et il est avec sa famille à la charge du beau-père. Un autre gendre est d'une santé très délicate, les médecins lui ont prescrit d'aller passer l'été à la campagne et en attendant il est naturellement à la charge du beau-père. Tous les autres détails sont du genre de ceux que nous venons de citer.

On voit combien le langage du père de famille paraît être illogique, absurde même. Et cependant, à la lecture du monologue dans lequel il n'y a pas un mot, pas une phrase qui ne soient à leur place, le lecteur n'a pas l'impression d'avoir devant soi un homme fou ou qui ne sache

1. *Ibid.* t. III, p. 98-104. Nachas yun kinder.

pas raisonner. Le père de famille est un juif de Kassriliwke. C'est un juif pareil à tous ceux dont l'esprit et le cœur ont été fournis exclusivement sous l'influence de la culture du ghetto, et dans ses façons de raisonner et de sentir les plus absurdes en apparence, il y a cependant une logique intérieure. Il est optimiste et rien ne saurait détruire son amour de la vie et sa foi en elle.

Le beau-fils a beau être malade, le fils a beau ne pas avoir de gagne-pain, mais ils existent, eux et leurs enfants, ils viennent augmenter la famille qui est la source même de la vie ; le soir de Pourim ils sont tous là, à table, chantant, dansant, remplissant la maison du bruit de leur folies et le juif se sent sincèrement heureux, heureux du bonheur le plus grand et le seul qui soit vrai. « Qui donc, s'écrie-t-il en finissant son récit, puisse s'égaliser à moi ? Qu'est ce donc qu'un Brodski ? (1) Qu'est-ce donc qu'un Rothschild ? Je suis un roi, aussi vrai que je suis juif, je suis un roi. »

Il faut lire le monologue tout entier pour voir avec quel talent admirable et quelle verve humoristique l'auteur sait présenter la contradiction qui existe entre les conditions réelles de la vie du juif et son esprit optimiste qui lui fait appeler « Benheur de famille » ce qu'à sa place des hommes ordinaires, qui ne sont pas des Kassriliks, auraient plutôt appelé « chagrin de famille ».

La Kassriliwke de Scholem-Aleichem, comme la Tounejadewka de Mendelev le colporteur, présente, nous l'avons dit, la vie traditionnelle juive qui n'a pas encore été touchée

1. Un des juifs les plus riches de la Russie.

par le souffle de la culture moderne. C'est la vie juive à l'état statique telle qu'elle s'est formée pendant des siècles et telle qu'elle est restée pendant des siècles, ne changeant guère ou très peu, et toujours en harmonie avec elle-même. Mais depuis l'époque où Abramovitsch a écrit ses livres classiques, un changement s'est produit dans la vie du ghetto. L'évolution économique de la Russie qui s'est manifestée en premier lieu par la création de tout un système de chemins de fer et d'une industrie capitaliste en général, parvenant dans sa marche en avant jusqu'aux coins les plus reculés du ghetto, eut pour résultat d'ébranler les bases même de leur existence. Tout un travail d'adaptation aux conditions nouvelles de la vie fut entrepris par les citoyens des Masepowke et des Kassriliwke, travail d'adaptation intellectuelle et économique qui avait son côté comique aussi bien que son côté tragique. Les tableaux que Scholem-Aleichem a donnés de cette époque de transition dans la vie du ghetto des petites villes, sont parmi les plus originaux et les plus spirituels qu'il ait composés.

Qu'on se figure un habitant de Kassriliwke tel que nous le connaissons déjà, élevé dans un milieu médiocre, l'esprit formé sous l'influence d'une culture qui n'a pas changé depuis des siècles, n'ayant d'autres connaissances que celles qu'il a apprises dans le Talmud ou par l'intermédiaire de Seidel, le lecteur de journaux ; plein d'ardeur pour la vie, optimiste autant que fantaisiste et convaincu par dessus le marché, comme tous ses frères les Kassriliks, « qu'il comprend mieux » ; qu'on se figure ce juif-là jeté tout-à-coup dans le courant de la vie moderne, à laquelle il ne comprend rien, pour laquelle il n'est point préparé, mais à laquelle

il cherche de toutes les forces de son instinct vital à s'attacher comme à la seule planche de salut dans la débâcle générale de la vie des Kassriliks, et on aura le fameux *Menachem-Mendel*, un des types les plus populaires de Scholem-Aleichem. Type tragique s'il en fut, mais comique en même temps et qui, doué de certains traits de Don Quichotte et de Pierre Schlemil, devient entre les mains d'un écrivain comme Scholem-Aleichem le héros d'un grand nombre de récits aux situations les plus risibles.

Un observateur spirituel de la vie du ghetto (1) a dit un jour en parlant d'une certaine variété de types à la *Menachem-Mendel*, que « ne pouvant être des cordonniers ils veulent devenir ministres ». De même, dans une lettre que Scholem Aleichem écrit à *Menachem-Mendel* qui lui demande un conseil, l'auteur dit : « Il est bien dommage que pendant toutes ces années-là vous n'ayez pas pensé à apprendre le métier de cordonnier, au moins vous auriez su maintenant faire une paire de bottines » (2). Mais voilà ! *Menachem-Mendel* qui possède, comme tous les jeunes gens de *Kassriliwke*, des connaissances rabbiniques plus ou moins étendues, n'a jamais pensé à devenir cordonnier, et quand, par la force des circonstances, il vient à la grande ville de *Jehoupez* (Kiev) où il doit gagner lui-même sa vie, il se trouve bientôt improvisé... boursier. Pendant un certain temps, dans les lettres qu'il écrit à sa femme, une personne à l'esprit pratique et qui, sans s'en rendre compte précisé-

1. Max Nordau, au V^e congrès sioniste.

2. Wos tut men ? (Que faire) ? Lettres de *Menachem-Mendel* à *Scholem-Aleichem* et de *Scholem-Aleichem* à *Menachem-Mendel*. Le « *Jud* » 1900, N. 13.

ment, remplit avec beaucoup d'esprit le rôle de Sancho Pança auprès de Don Quichotte, il n'est question que de « hausse » et de « baisse » et d'autres termes techniques que Menachem-Mendel se donne toutes les peines du monde d'expliquer — à sa manière, bien entendu — à sa femme.

Comme bien on pense, Menachem-Mendel ne tarde pas à perdre les illusions qu'il avait nourries d'abord sur les affaires de Bourse, et dans les lettres qu'il écrit à sa femme nous le voyons successivement passer d'un métier à l'autre, abordant chacun avec le même optimisme et le quittant peu de temps après avec le même dégoût. Une série de lettres de ce genre qu'il écrit à sa femme de Jehoupez porte ce titre significatif *Des millions* (1). Menachem-Mendel qui est toujours sans le sou et qui serait mort de faim sans les quelques roubles que sa femme, qui est restée à Masepowke, leur ville natale, lui envoie de temps en temps, ne cesse de parler dans ses lettres d'affaires qui lui feront gagner tantôt une centaine de mille de roubles, tantôt un demi-million, le millon tout entier. Rien ne saurait rendre l'effet comique de ces lettres dans lesquelles nous voyons Menachem-Mendel qui, dans une lettre précédente, louait jusqu'au ciel les affaires de banque, écrire dans une autre sur le même ton autoritaire qui n'admet pas de réplique : « Les affaires de banque sont des affaires pour les mendiants. J'ai donc abandonné ces affaires et je me suis abandonné à la spéculation sur les maisons. » Dans la lettre suivante : « Les affaires de spéculations sur des

1. Millionen. Le « Jud », vol. I, nn. 21, 22, 23, 24, 25; vol. II, nn. 1-6.

maisons ne valent rien. J'ai eu la précaution de me lancer à temps dans la spéculation sur les domaines. » Quelque temps après il écrit encore : « Maintenant, je ne m'occupe plus que de bois » et ainsi de suite.

Sur le même ton d'assurance imperturbable dans lequel il lui décrit chacune de ses nouvelles entreprises, Menachem-Mendel annonce à sa femme tous les avantages personnels que ces entreprises présentent pour les personnes qui s'en occupent. C'est ainsi que dans une de ses lettres, en louant les affaires de banque, il écrit que les grands courtiers de change ont « des maîtresses et entretiennent des actrices ». La femme qui ne comprend pas bien le sens de ces mots, mais qui tout de même flaire un danger, lui demande de lui expliquer ce que cela veut dire. Dans sa réponse, Menachem-Mendel parle déjà d'une nouvelle affaire, et dans un post-scriptum il écrit négligemment que toute cette question de maîtresses ne l'intéresse que médiocrement, et pour l'explication du mot même il renvoie sa femme au passage de la 'genèse où il est question des concubines d'Abraham.

En effet, ce qui caractérise Menachem-Mendel, c'est que tout en se donnant l'air sérieux et grave d'un homme qui « comprend mieux », il ne comprend rien du tout à ce qui se passe autour de lui. Qu'il s'agisse de valeurs de bourse, d'affaires de banque, d'assurances sur la vie, de maîtresses, ou bien de ce café Semedina, fréquenté par les boursiers, et où il est forcé toutes les fois qu'il y vient de commander une consommation, parce que « quand on ne commande rien on vous met à la porte », Menachem-Mendel se mêle de tout, voit tout d'une façon superficielle,

sans comprendre le fond des choses. Tout ce dont il parle lui reste en somme, dans son essence, tout à fait étranger. Et le comique de la situation consiste justement en ce qu'il parle des choses auxquelles dans son âme et conscience il est plus qu'indifférent, d'une façon très sincère d'ailleurs, avec la même assurance et le même enthousiasme que si c'étaient pour lui les choses les plus chères et les plus familières du monde.

Autour de Menachem-Mendel, qui est la figure principale du récit, sont groupés un grand nombre de personnages secondaires, décrits avec un esprit de réalisme pénétrant. Ils appartiennent pour la plupart au même milieu que lui, sont victimes comme lui des mêmes conditions d'existence et d'éducation. Coureurs de millions qui meurent de faim, rêveurs candides qui dépensent des trésors d'énergie pour s'adapter aux situations les plus imaginaires, ils viennent ajouter au relief de ce type tragi-comique, un des plus répandus dans le ghetto et qui, dans l'œuvre de Scholem-Aleichem, a trouvé son expression la plus vivante et la plus saisissante.

Les vexations de toutes sortes que les lois restrictives et l'arbitraire administratif créent au juif et les efforts que ce dernier fait pour y échapper, deviennent aussi pour l'auteur le sujet de plus d'un récit où s'exerce sa verve observatrice et humoristique. Les plus connus, et à juste titre, parmi les récits de ce genre, sont les deux monologues intitulés *Le Gymnase* (1) et *la Conscription* (2).

1. *Gymnasia. A pekil*. Nouvelle édition revue et corrigée par Scholem-Aleichem, Varsovie, 1905.

2. *Vun'm prisif*. Monologue, nouvelle édition, Varsovie, 1905.

Dans le premier un juif qui, sur l'insistance de sa femme, voudrait à tout prix faire de son enfant un médecin ou un avocat, raconte les péripéties par lesquelles il a dû passer avant de faire admettre son fils au gymnase. On rit de bon cœur en lisant le passage où il expose le procédé très fin et très diplomatique par lequel le juif fait comprendre au directeur du gymnase qu'il serait prêt à un certain sacrifice pécuniaire, proposition, du reste, à laquelle les fonctionnaires russes à l'époque de Gogol déjà ne savaient pas toujours résister. La scène se passe dans le cabinet de travail du directeur :

« Qu'y a-t-il pour votre service ? » me demande-t-il, et il m'invite à prendre place. Je lui dis à l'oreille, à voix basse :

« Monsieur le Directeur, nous ne sommes pas des gens riches, mais nous avons une petite fortune et un petit garçon très gentil, lequel veut étudier, et moi aussi je veux qu'il étudie, mais ma femme surtout le veut. »

« Alors il me dit de nouveau : « Qu'y a-t-il pour votre service ? »

« Et moi je lui réponds de nouveau, en m'approchant plus encore de lui : « Monsieur et cher Directeur, dis-je, nous ne sommes pas des gens riches, mais nous avons une petite fortune et un petit garçon très gentil, lequel, dis-je, veut étudier et moi aussi je veux qu'il étudie, mais ma femme, dis-je, le veut beaucoup... » Et j'appuie sur le mot « beaucoup » pour qu'il me comprenne... Mais voilà ! Un tête de non-juif ! Il n'a pas compris et me dit de nouveau, mais en colère cette fois-ci : « Eh bien, qu'est-ce donc que vous voulez ? »

« Rien à faire ! Je mets lentement ma main dans ma poche, je la retire lentement et lentement aussi je prononce la même formule qu'auparavant et je mets ma main dans sienne que je serre... Eh bien ! ça y est. Il a compris.

« Il sort son calepin et me demande quel est mon nom et en quelle classe mon fils veut entrer. Et je pense, à part moi : « Voilà donc par où il fallait commencer. »

Mais la mauvaise chance s'acharne après ce père si habile. Dans le registre de l'école on a confondu le nom de son fils avec celui d'un autre élève juif et c'est l'autre qui est admis. Après de longues recherches, les parents ont finalement découvert une école où, par une sorte de privilège, on admet un nombre d'élèves juifs égal à celui des chrétiens. Cet équilibre *sui generis* qui est de rigueur dans cette école, fait que souvent des parents d'un enfant juif vont à la chasse d'un élève chrétien qui, en acceptant d'entrer dans l'école, crée par cela même une place vacante pour un élève surnuméraire juif. Une fois l'élève chrétien trouvé, il faut encore faire attention à ce qu'il n'échoue pas à l'examen, « car si, ce dont Dieu nous préserve, Essaï échoue, Jacob ne passera pas. »

Le condisciple que notre Juif a trouvé pour son fils est le fils d'un cordonnier, un certain Choliawa qui, justement, a échoué au cathéchisme et ce n'est qu'après que l'élève juif s'est mis avec beaucoup de volonté à étudier avec lui les dogmes de la religion orthodoxe, que les deux élèves sont heureusement admis à l'école.

Dans *La Conscription*, il s'agit d'un jeune juif qui, exempt à cause de sa faible santé, et aussi en sa qualité de fils

unique, est appelé à tirer au sort quatre fois de suite et chaque fois sous un autre nom.

La confusion qui résulte du désordre des livres communaux et de la ressemblance du nom du héros du récit avec celui d'un frère mort depuis longtemps, les examens répétés auxquels il est soumis par le conseil de conscription et les consultations que son père a avec les avocats, donnent lieu à des situations d'un comique des plus imprévus et des plus plaisants.

Parmi les récits les plus curieux et les plus réussis de Scholem-Aleichem, il faut noter ceux qui portent le titre commun de *Historiettes de Tovia le laitier* (1) et qui ont été donnés tous sous la forme de monologues.

Dans *Tovia le laitier* Scholem-Aleichem a créé une des figures les plus curieuses de la littérature judéo-allemande. C'est un Juif qui habite le village où, comme l'indique son nom, il exerce le métier de laitier. Cette occupation, le commerce des bêtes, la vie au sein de la nature ont donné à son caractère le calme, la simplicité et le bon sens qui manquent au juif citadin, nerveux et fantaisiste, aux Menachem-Mendel de Kassriliwke. Tovia le laitier aime à regarder les choses de près, à raisonner au lieu de s'emporter, à raconter les événements de sa vie longuement et avec force détails.

Cependant, sous son extérieur un peu rude de « Juif de

1. Scholem-Aleichem's alle werke Verlag Volksbildung. Varsovie, 1903. t. I. Tewje der milchiger (3 sipourè maassies). Die neueste werk vun Scholem-Aleichem. Jubilaëum ausgabe. Verlag Progress. Varsovie, 1909, t. I. Chawo, a neue maasse vun Tewje dem milchiger ; *Ibid.* t. I, prinze, noch a neue maasse vun Tewje dem milchiger.

village », aux muscles forts et au corps vigoureux, se cache une âme des plus tendres, des plus sensibles, un cœur d'or, et dans sa parole en apparence si simple, mêlée de citations de la Bible qui, dans la bouche de Tovia, reçoivent un sens tout particulier n'ayant qu'un rapport très éloigné avec leur sens propre, éclate toute une philosophie de la vie, faite de résignation à la douleur acceptée comme une nécessité, de confiance, d'ironie légère à l'égard des puissants du monde, de révolte momentanée et de la gaieté tranquille, de l'optimisme quand même d'un cœur éprouvé, mais resté pur et courageux.

Tovia qui est un Juif de l'ancienne roche, qui croit et travaille et qui, vivant en bonnes relations avec ses voisins les paysans et le curé du village, ne se confond pas avec eux et garde au fond de sa conscience le secret de la noblesse de sa race, ne sait pas se garder contre les dangers de la vie moderne qui le menacent dans la personne de ses enfants : une de ses filles épouse un révolutionnaire qu'elle accompagne volontairement dans son exil en Sibérie, et l'autre se convertit à la religion orthodoxe pour épouser Chwedke, le secrétaire du village où ils habitent. Il s'est réconcilié avec la première, dont le dévouement à une cause qu'elle croit bonne lui inspire même en secret un sentiment de fierté, mais il n'a pas su pardonner à la seconde qui l'a trahi dans son sang.

Et cependant, il nous l'avoue lui-même : « Il m'arrive parfois que tout-à-coup je mets mon habit de samedi et je me rends à la gare avec l'intention d'aller là-bas, auprès d'«eux. »

Je connais la ville qu'ils habitent maintenant. Je m'approche de la caisse et je demande un billet. Le caissier me demande : « pour quel parcours » ? Et je dis : « pour Jehoupez » ... « Cette station n'existe pas », me répondit-il. « Tant pis » ... Et je retourne à la maison, j'ôte mon habit de samedi et je reviens à mon travail, auprès du lait, du cheval et de la charrette, comme il est dit : « Chacun à son travail et à sa besogne, le tailleur à ses ciseaux et le cordonnier à son établi (1). »

Comme dans les récits de la vie de Kassriliwke, l'influence d'Abramovitsch se fait également sentir, d'une façon moins directe il vrai, dans les *Historiettes de Tovia le laitier*.

En y regardant de plus près, on pourrait même découvrir dans Tovia le laitier un second Mendele le colporteur, moins profond, moins douloureux, habitant le village au lieu de passer sa vie dans les villes de Pauvreté et de Sottise du ghetto, plus naturel aussi, plus simple et plus bonhomme, mais, au fond, possédant les mêmes qualités de cœur, une âme tendre et sensible à toutes les injustices de l'existence, comprenant la vie d'une façon plus profonde qu'il n'en a l'air et cachant souvent sous une boutade spirituelle une vue des choses forte et pénétrante. Mais tout en ressemblant au type classique de l'œuvre d'Abramovitsch, Tovia le laitier s'en distingue en même temps suffisamment pour rester une figure originale, pleine de vie et de mouvement, la plus profonde et la plus complexe dans

1. Die neueste werk von Scholem-Aleichem. Jubiläum-ausgabe. Chawo, p. 17.

sa simplicité même qui soit dans la galerie de portraits de Scholem-Aleichem.

L'esprit gai et humoristique de Scholem-Aleichem, ajouté à une finesse de goût et une délicatesse de touche incomparables, devait le prédisposer tout naturellement à chercher ses sujets dans un milieu où les sentiments du cœur sont tout frais, tout naturels et où les joies et les tristesses marchant presque toujours de pair, se prêtent le plus à être traitées avec humour et bonne grâce : le milieu des enfants. Déjà, parmi les premières œuvres qu'il a composées, se trouvent des récits de la vie des enfants comme celui intitulé *Le canif* (1) dans lequel un enfant raconte combien le désir de posséder un canif est devenu sa plus grande passion, les tentations auxquelles elle l'a exposé, les bonheurs et les tristesses qu'elle lui a donné.

« Oh comme je l'aimais (le canif), comme je l'aimais !

« Le soir, en revenant à la maison, l'estomac vide, les yeux fatigués, les joues gardant encore les traces des soufflets que je recevais au « cheder », ma première pensée fut de retirer le couteau qui pendant le jour restait caché sous l'armoire noire (je n'osais pas l'apporter au cheder et il eut été encore plus dangereux, si mon père en eût appris l'existence). Après l'avoir bien nettoyé, je me mettais à couper en deux un morceau de papier, un brin de paille, puis je coupais ma portion de pain en des morceaux tout petits que j'embrochais un à un sur la pointe de mon canif avant de les mettre dans ma bouche.

1. « Dos messeril, a narrische nor a trauige geschichte » (publié pour la première fois dans la *Jued Volksblatt*, 1887). Œuvres, éd. Volksbildung, t. I, pp. 75-98.

« Un peu plus tard, au moment d'aller au lit, je le netto-
toyais de nouveau, je le rendais bien propre, bien luisant
et avec la pierre à aiguiser que j'ai trouvée au grenier je
me mettais à aiguiser le canif, à l'aiguiser, à l'aiguiser »...

Un sujet à peu près analogue est traité dans un autre
récit intitulé *Le Violon* (1), histoire d'un enfant qui consi-
dérerait comme le plus grand bonheur de savoir jouer du
violon et qui tomba malade de fièvre le jour même où, à
l'insu de ses parents qui s'y seraient opposés, il alla trou-
ver un professeur de musique.

La plupart des autres récits de la vie d'enfants qui for-
ment une partie considérable de l'œuvre de Scholem-
Aleichem ont pour sujets des scènes des jours de fête, l'épo-
que la plus heureuse de la vie des enfants en général, mais
surtout de celle des enfants du ghetto qui, été comme
hiver, du matin au soir, sont enfermés dans les quatre
murs du « cheder », attachés à un travail intellectuel qui
n'est pas fait pour leurs jeunes cerveaux. Tout ce qu'il y
a en eux de gaieté naturelle, de jeunesse comprimée, de
besoin de marcher et de courir, se donne libre carrière
pendant ces jours heureux où le « rabbi » lui-même, si
sévère d'ordinaire, conduit ses élèves aux environs de la
ville pour qu'ils y jouent aux jeux guerriers en souvenir
des quarante mille élèves de Rabbi Akiva qui avec leur
professeur ont servi dans l'armée de Bar-Kochba. Il y a
encore le soir de Chanouka ; alors on joue au « toton » et
les enfants font des visites à tous leurs parents pour rece-
voir « l'argent de Chanouka », et enfin et surtout, il y a cette

1. *Ibid.*, t. I, 169-195. Auf'n fidel (a maasse).

fête de Pourim, la vraie fête des enfants, pendant laquelle les rues des petites villes du ghetto sont pleines de groupes d'hommes masqués, acteurs improvisés qui se rendent de maison en maison où pour le prix de quelques kopecks ils donnent des représentations de la « vente de Joseph », d' « Assuérus et d'Esther » et d'autres pièces populaires.

Toute cette gaieté enfantine renaît sous la plume de Scholem-Aleichem dans les récits intitulés : « L'argent de Chanouka », « Chez le roi Assuérus », « le Drapeau », etc. (1), où à côté des petites figures d'enfants on voit se mouvoir toute une multitude de personnages âgés : oncles, tantes, parents, maîtres, enfants, Motel le menuisier qui joue le rôle de la reine Vasçti, Léon le cordonnier qui joue celui du vice-roi Morduch. Tous ces personnages sont peints avec tant d'humour, une gaieté si fraîche et si insouciante qu'on n'en trouve pas de pareille dans la littérature du ghetto.

Scholem-Aleichem a également donné quelques récits remarquables d'humour et de vérité de la vie des animaux.

Comme Abramowitsch il excelle aussi à faire participer le monde animal à la vie morale des hommes, plus particulièrement à celle des habitants du ghetto. *Methusgaël* (2) est le nom d'un vieux cheval que des gamins poursuivent et qui tombe victime de leurs mauvaises plaisanteries. « Rabtschik » (3) est un pauvre chien qui s'enfuit de la ville, dégoûté par les mauvais traitements qu'on lui fait subir, mais qui, ayant fait connaissance avec les chiens du

1. Voyez *Oeuvres*, édit. Volksbildung, 1903, t. II. « Historiettes pour des enfants juifs ».

2. *Ibid.*, t. II, 127-142, *Messuschelacha juedisch ferdel*.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 111-125. *Rabtschik (a juedischer hunt)*.

village, ne tarde pas à être éclairé sur l'étendue de leurs sentiments égoïstes et, désespérant de la race canine, farouche et solitaire, erre dans les champs. Il se laisse tomber au milieu de la route, se cache le museau entre les pattes dans un sentiment de honte et de chagrin : il ne veut pas voir la lumière du jour, il reste indifférent aux attaques des mouches ; qu'elles mordent, qu'elles piquent, à quoi bon se défendre ! « C'est la fin du monde, se dit Rabtschik. Si un chien ne peut plus vivre parmi des chiens, parmi les siens, s'il ne peut plus rester un jour avec eux, que le diable emporte tout ! »

Les chiens de ville et de village, si durs pour les faibles et rampants devant les forts, avec lesquels le malheureux Rabtschik vient en contact, sont dessinés par l'auteur avec un art et une profondeur remarquables. Chaque chien a sa physionomie propre, au physique et au moral, qui évoque dans l'imagination l'idée de tel ou tel type humain. Sirko est un chien de couleur grise, vieux garçon, borgne et qui a une oreille coupée. Roudek a la peau rouge et velue et il aime les plaisanteries. Quand ils ont fini de dîner, les chiens de la boucherie invitent Rabtschik qui est encore à jeun à leur raconter l'histoire des démêlés qu'il a eu avec les hommes et les chiens. « Raconte, raconte Rabtschik ! lui crie pour l'encourager Jouck, un chien noir sans queue, après le dîner nous aimons écouter des histoires. » Et Rabtschik se met à raconter d'un ton mélancolique sa triste histoire, mais personne ne l'écoute. Zouzik parle à voix basse avec Sirko, Roudek dit des mots d'esprit et Jouck [qui s'est endormi ronfle comme dix soldats ; à chaque instant il ouvre les yeux, bâille, murmure dans le sommeil et dit : « raconte,

raconte, Rabtschik, après le diner nous aimons à écouter des histoires. »

En dehors des récits et monologues, Scholem-Aleichem s'est aussi essayé dans le roman. Ses deux romans *Stempeniou* (1) et *Jossele le Rossignol* (2), constituent même le seul essai sérieux qui ait été fait pour créer le roman judéo-allemand.

Mais on ne peut pas dire que cet essai fût très réussi. N'ayant pas voulu, comme Dienesohn, improviser dans le rôle d'amoureux des élèves des Jeschiboth, Scholem-Aleichem est allé chercher les héros de ses romans dans le monde curieux de la bohème du ghetto : les musiciens et les chantres chez lesquels les aventures romanesques sont plus fréquentes qu'ailleurs. *Stempeniou* et *Jossele le Rossignol*, les principaux héros des deux romans auxquels ils ont donné leurs noms sont, le premier un musicien de grand talent, et le second un chantre d'un talent également grand, mais ils nous apparaissent dans les romans comme des être vulgaires et superficiels, sans volonté ni caractère. L'un et l'autre épousent des femmes qu'ils n'aiment pas et qui sans trop d'efforts réussissent à les plier sous leur joug de fer. *Stempeniou* a de longs cheveux noirs, des yeux pleins de feu et de passion, il joue d'une façon divine, mais son amour pour la belle Rochele ne saurait nous inspirer aucune sympathie ou intérêt. C'est un Don-Juan de petite ville, sans verve ni esprit, qui a fait des déclarations d'amour à toutes les filles des musiciens dont

1. *Ibid.*, t. IV. « *Stempeniou* » (a juedischer roman).

2. *Jossele solovei*. Juedische volksbibliothek, 1889.

il fit la connaissance pendant ses nombreuses tournées dans la zone et rien, absolument rien dans le roman, ni sa lettre à Rochele composée dans les phrases les plus banales, ni les propos non moins banals qu'il lui tient ne nous font sentir que cette fois-ci il s'agit pour lui d'un sentiment vraiment profond.

Quand Rochele et son mari quittent la ville où Stempeniou fit sa connaissance, ce dernier pousse parfois un soupir en souvenir de son amour malheureux et il dit à ses compagnons, initiés aux secrets de son cœur, qu'il serait bien tenté d'aller la voir et lui parler dans la ville où elle demeure, mais il n'ose même pas finir la phrase de peur qu'elle ne soit entendue par sa femme.

Les types féminins des deux romans sont plus sympathiques. Rochele, la femme du peu brillant Moschele, qui devient amoureuse de Stempeniou, et Esther, la fiancée de Jossele le Rossignol qui, abandonnée par ce dernier, épouse le riche usurier Alter Pessis, sont toutes les deux des femmes du ghetto élevées dans les idées traditionnelles d'après lesquelles l'amour est un sentiment que la femme, quand elle ne sait pas le vaincre, doit cacher au fond de son cœur et qui devient criminel s'il ne respecte pas la sainteté du mariage. Quand le conflit se produit entre le sentiment de leur cœur et ce qu'elles considèrent comme un devoir moral, leur hésitation n'est que momentanée et, si douloureux qu'il soit, le sacrifice du cœur est vite consommé. Mais quelle que soit la beauté morale d'une telle attitude, l'absence même de toute lutte intérieure, la rapidité avec laquelle l'héroïne, sortie pour un instant de l'ornière de la morale de son milieu, prend soin d'y rentrer

et s'y confondre avec le commun de ses sœurs qu'elle a eu tort d'abandonner un instant, ne sont pas faites pour augmenter l'intérêt dramatique du récit.

Rochele est sans doute une femme très brave et très honnête. Après le premier rendez-vous de quelques instants qu'elle a accordé à Stempeniou, elle s'enfuit sans mot dire et quitte la ville le plus vite possible. Et un an après elle nous apparaît déjà comme une femme qui est toute à ses devoirs de ménagère et mère de famille, annonçant avec bonheur dans ses lettres à ses beaux-parents que la vache donne beaucoup de lait ou que le petit Joseph va au cheder. Esther accepte sans protester, sans se révolter, sans lutter le rôle de jeune fille pour laquelle le mariage doit être le but de la vie et non pas un moyen de bonheur. Mais ni l'une ni l'autre, à cause de leur passivité, de la simplicité de leurs sentiments et de leurs pensées, ne sauraient offrir au lecteur l'objet d'un intérêt soutenu pendant toute la lecture du roman.

D'autre part le roman, en général, ne semble pas être la forme littéraire qui convienne le mieux au talent de Scholem-Aleichem. L'esprit vif de l'auteur, alerte à saisir l'aspect extérieur des choses et les manifestations momentanées d'un état d'âme, devient hésitant et se perd dans des banalités quand il s'agit de l'analyse lente et objective d'une passion humaine dans toutes les phases de son évolution. Les pages que l'auteur consacre à l'étude psychologique de ses héros sont de l'écriture quelconque, et tel mot spirituel, telle phrase banale qui soudainement lui échappe au milieu d'une description sentimentale, viennent détruire et parfois tourner au ridicule l'impression que dans l'es-

prit de l'auteur elle aurait dû produire. Les descriptions de la nature qu'on rencontre dans ses romans ne présentent, elles aussi, qu'un intérêt médiocre. Il est le peintre par excellence des gestes nerveux et des mouvements sans cesse changeants, la nature est trop stable, trop immobile pour son pinceau. Faute de voir les jeux de physionomie, il ne garde aucune impression de la physionomie en général.

Le défaut de prolixité, auquel d'ailleurs notre auteur, doué d'une facilité remarquable, ne sait pas toujours échapper dans les autres œuvres, est très accusé dans ses romans.

Mais malgré toutes les faiblesses que nous venons d'indiquer dans les romans de Scholem-Aleichem, ces derniers témoignent pourtant certaines qualités assez remarquables. Les héros principaux, surtout les types féminins, se détachent avec beaucoup de netteté et de relief. Esther et Rochele, au cœur si tendre, si pur et si courageux en même temps, sont des figures qui resteront dans la littérature judéo-allemande et devant lesquelles l'historien des mœurs du ghetto s'arrêtera avec sympathie et s'attachera. Quelques personnages secondaires sont représentés avec le même talent que les héros des nouvelles de l'auteur. Telles sont Dvosse-Malke, la belle-mère de Rochele, à la parole un peu brusque, mais bonne et dévouée, une de ces femmes énergiques si nombreuses dans le ghetto qui, à côté de leurs devoirs domestiques, partagent avec leurs maris le souci des affaires ; la veuve Slata, la mère d'Esther, également active, énergique, travaillant sans cesse pour nourrir sa famille et ne perdant pas le courage, et quelques autres

types. Les scènes de la vie des musiciens et des chantres, ces artistes du ghetto aux mœurs un peu relâchées et parlant un argot spécial, ne sont pas dénuées d'un certain pittoresque curieux. Le portrait de Stempeniou, au moment où jouant du violon il oublie tout et tous autour de lui, et la description de l'effet profond que son jeu produit sur les juifs qui l'écoutent sont aussi pleins de mérite.

Scholem-Aleichem est un maître admirable de la langue judéo-allemande. En dehors d'Abramovitsch, personne ne lui est égal dans la connaissance approfondie de tous les tours originaux, de toutes les ressources d'esprit et de fantaisie, de toutes les expressions pittoresques de l'idiome populaire. Ce qui constitue le trait caractéristique du judéo-allemand, sa concision extraordinaire, grâce à laquelle il exprime en un mot des associations d'idées qui dans une autre langue exigeraient des phrases entières, sa nervosité, sa richesse en exclamations, les transitions qu'il ménage pour passer du ton le plus tendre au ton le plus dur, la fusion dans une et même expression de nuances de haine et d'amour, du respect le plus profond et du mépris absolu, tout ce désordre apparent qui est le produit de la culture riche et originale d'un peuple qui vit dans des conditions d'existence instables et inquiétantes, n'existe nulle part ailleurs autant que dans les récits et les dialogues de Scholem-Aleichem.

Et c'est pour cela que ses œuvres sont encore plus difficiles à traduire que celles d'Abramovitsch. Il en est parmi ses dialogues, dont tout l'intérêt consiste non dans le récit même, mais dans la saveur du style. Tel le dialogue intitulé

Dieu me garde d'un mauvais œil (1), dans lequel l'expression familière qui a donné le titre au dialogue revient dans la bouche du cocher qui le prononce à chaque phrase, parfois deux ou trois fois dans la même phrase ; tel aussi le dialogue célèbre intitulé *Le Pot* dans lequel nous voyons une femme venue pour demander au rabbin si elle a le droit de se servir d'un pot à propos duquel elle a négligé d'observer certaine loi alimentaire, glisser dans l'exposé de sa demande d'un sujet à l'autre tant et si bien que le rabbin, pris de vertige devant les flots montants des paroles qu'il ne réussit pas à interrompre, tombe pour un instant en défaillance.

Mais tous ces dialogues ne gardent leur saveur que dans la langue même dans laquelle ils ont été conçus ; traduits dans une autre, ils sembleraient absurdes. Les dialogues de *Tovia le laitier* eux-mêmes ne conservent tout leur charme et leur originalité que dans l'idiome qui non seulement a servi à exprimer ses idées, mais a ensuite insensiblement de la façon la plus profonde influencé la forme et le fond même de sa pensée.

A tous ceux qui contestent l'originalité du judéo-allemand il suffirait de proposer la traduction de tel ou tel dialogue judéo-allemand de Scholem-Aleichem dans une autre langue quelle qu'elle soit, et ils ne tarderaient pas à reconnaître que cette langue, comme la vie dont elle est l'image, possède un fond d'originalité riche et varié.

1. *Œuvres*, éd. *Volksbildung*, 1903, t. III. *Kein aïn horo nit* (monologue), pp. 125-129.

J. L. PEREZ

Dans les œuvres en prose des écrivains contemporains étudiés dans les chapitres précédents, nous avons vu s'exercer dans une mesure inégale, il est vrai, et avec des résultats différents, deux influences littéraires qui avaient l'une et l'autre leurs origines dans la littérature judéo-allemande. Ces deux influences sont celle d'Abramovitsch d'abord et des romans populaires ensuite. Spektor et Diene-sohn, dans une partie considérable de leur œuvre, surtout celle de la première époque, subirent, malgré eux peut-être et en y apportant certaines corrections, l'influence de Dick et Schomer, pendant que Scholem-Aleichem n'eut pas de plus haute ambition que de « marcher sur les traces du grand-père Mendele le colporteur. »

L'influence des littératures étrangères sur ces écrivains était minime, elle se manifestait surtout par l'emprunt fait aux écrivains étrangers de tel ou tel procédé d'art d'ordre purement extérieur, qui n'avait aucun rapport avec la valeur intrinsèque de l'œuvre et avec la direction générale du talent. L'avènement des influences étrangères dans la littérature judéo-allemande, l'introduction dans cette littérature de procédés d'art et de tendances d'esprit empruntés aux littératures européennes, sont intimement liés à l'activité littéraire de l'écrivain dont le nom figure en tête de ce chapitre. Perez est, en effet, l'écrivain le plus moderne, le plus européen de tous ceux de la génération que nous étudions.

Esprit très assimilateur, connaissant les principales langues européennes et se tenant au courant des mouvements littéraires des littératures étrangères, Perez garde dans ses œuvres les traces des influences diverses et opposées qu'il a subies. Parmi ses nouvelles — Perez ne s'est jamais essayé au roman — il y en a qui lui ont été inspirées par les réalistes russes, comme d'autres, celles surtout qui se rapportent à la vie chassidite, rappellent par certains côtés les postiches de chroniques du moyen âge dues à Anatole France, d'autres encore, les plus récentes, portent la marque de l'influence de Maeterlink et d'Ibsen et se rattachent d'une façon générale au mouvement symboliste et décadent.

Mais cette diversité des formes sous lesquelles se manifeste le talent de Perez ne nuit nullement à l'unité de son œuvre. C'est que Perez n'est pas un simple imitateur. Tout en s'assimilant avec un art merveilleux ce qu'il trouve de plus précieux et de plus profond dans les œuvres des écrivains étrangers, il sait en même temps garder son originalité propre, une certaine façon de penser et de sentir, un charme plein de grâce et de finesse qui caractérise toute son œuvre ; on peut lui appliquer ce qu'un critique connu a dit d'Anatole France, à savoir que dans chaque page qu'il a écrite on pourrait trouver au moins une phrase qui ne saurait être écrite par un autre que lui.

Les nouvelles à tendances réalistes sont les premières en date et aussi les plus nombreuses parmi celles que Perez a composées.

Nous avons déjà dit plus haut que Perez a été à l'école des réalistes russes. On trouve chez lui la même recherche

de simplicité, le même souci du détail vrai et observé. Cependant, son tempérament n'est pas celui d'un réaliste. Comme de Tourgenieff et avec plus de raison même on pouvait dire de lui qu'il est « un romantique du réalisme ». Il n'assiste pas en spectateur simplement curieux et avide de documents humains aux scènes de la vie qu'il décrit. Une émotion toute lyrique, sincère, fine et délicate bien que discrète et voilée, perce à travers ses tableaux les plus objectivement dessinés. Le détail extérieur ne l'intéresse pas par lui-même, et il ne s'y arrête qu'autant que cela lui est nécessaire pour mieux faire voir les sentiments intérieurs, l'âme de ses personnes, et si fort que soit le souci de vérité réaliste et observée de l'auteur, le lecteur sent toujours de quel côté sont les sentiments intimes de l'auteur, ses amours et ses haines, ses colères et ses dégoûts.

Les sympathies de Perez sont toutes pour les « humbles et les outragés », pour nous servir d'une expression consacrée dans la littérature russe dont il a d'ailleurs subi sur ce point encore l'influence. Comme Tourgenieff dans *Les récits d'un Chasseur*, comme Dostoïevsky dans les *Pauvres Gens*, il se plaît à présenter des gens d'une situation des plus humbles, des plus obscures et de montrer ce que derrière leur apparence toute insignifiante, sans relief, se cache des vertus héroïques, de délicatesses de sentiments exquises, de tendresse naïve et de beauté morale.

Le Commissionnaire (1), dans la nouvelle du même

1. I.-L. Perez, Schriften. Ausgabe von der Redakzire, der freund, Saint-Pétersbourg, 1903, t. III., pp. 6-11.

titre et qui est une des premières que Perez ait écrites, est un vieux juif de soixante-dix ans qui gagne péniblement sa vie en rendant de menus services aux commerçants de la ville. Nous le voyons un soir d'hiver marchant sur la route pour porter au « noble » du village voisin une somme assez considérable d'argent envoyée par un de ses clients. Le froid est très fort, le vent souffle à couper l'haleine et le vieux commissionnaire qui depuis quelque temps déjà est souffrant, sent que ses forces commencent à l'abandonner. Mais il ne veut pas céder à la faiblesse et tâche d'avoir le cœur haut. N'est-il pas un ancien soldat de l'armée de Nicolas I^{er} où le service était de vingt-cinq ans, et n'a-t-il pas alors marché par des froids autrement forts que celui d'aujourd'hui ? Une douleur très aiguë du côté gauche de la poitrine lui fait ralentir le pas, mais il ne veut pas y penser, il veut penser à autre chose.

Il se rappelle sa femme, déjà morte, ses enfants dispersés de par le monde et qui le laissent sans nouvelles. Sa femme grognait toujours, avait la parole brusque et colère, mais au fond c'était une brave femme. Elle criait toujours : « je veux divorcer, je veux divorcer, sinon je m'en irai sans divorce », mais en réalité elle n'y pensait pas. Il se rappelle une chose qui le fait sourire. Il y a déjà longtemps de cela, longtemps. Il était alors gardien de nuit et le matin, après avoir fini son service, il rentrait à la maison pour se coucher. Un matin d'hiver il revint de très bonne heure, la femme était encore au lit et ne voulait pas lui ouvrir. De guerre lasse, il partit pour la synagogue et se coucha près du poêle. Mais par malchance le

poêle fumait ce jour-là et on le ramena à la maison demimort.

« La scène que Sprinze a faite alors ! Comme dans un rêve il a entendu tout cela. On lui dit : « il n'y a rien, un peu de fumée ». Non, elle veut qu'on appelle le médecin, elle va défaillir, se jeter à l'eau et sans cesse elle crie : « mon mari, mon mari, mon trésor ». Soudain il fait un effort, s'assied dans le lit et dit doucement : « Sprinze, veux-tu divorcer ? » « Que le diable... » mais elle n'a pas fini la phrase et commence à pleurer. « Schmaya, dit-elle, crois-tu que Dieu ne va pas me punir de mes malédictions, de ma méchanceté ? »

Mais un jour vint où il commença à regretter ses malédictions. Il avait perdu sa place et n'avait pas d'autre gagne-pain et souvent le pain manquait à la maison.

« Mais, vois-tu — se rappelle-t-il ses sentiments d'alors — un homme, un ancien soldat, il n'y a pas de danger si on reste un jour sans manger.

« Mais elle, une simple Juive, elle a vite fait de perdre ses forces, elle ne savait même plus maudire, tout son courage, toute sa gaminerie s'en sont allés. Elle ne faisait que pleurer.

« La vie pour moi est devenue insupportable... Figurez-vous qu'elle avait comme peur de moi. Elle ne voulait pas manger de crainte qu'il n'en restât pas assez pour moi. Quand j'ai vu que c'est elle qui avait peur, alors je suis devenu, moi, audacieux. C'est moi qui ai crié, qui ai maudi. Par exemple je lui criais : « Pourquoi ne vas-tu pas manger ? » Parfois je devenais colère, j'avais tout simplement envie de la battre, mais le moyen de frapper une

Juive qui pleure et qui reste devant vous les bras croisés, immobile ? Je courais vers elle, les poings fermés et elle me disait : « Mange d'abord, je mangerai après ! » Rien à faire, il fallait que j'y mordisse le premier.

« Parfois, par des ruses, elle me faisait sortir de la maison.

« Va-t-en, disait-elle, dans la rue, je mangerai après, va, peut-être trouveras-tu quelque chose à gagner ». Et en disant cela, elle faisait mine de sourire et me caressait même. Et quand je revenais, je trouvais encore le même pain. Elle n'y avait pas touché et elle cherchait à me persuader qu'elle ne pouvait pas manger de pain sec, qu'un peu de bouillie de gruau lui suffisait.

« Le commissionnaire baisse la tête, comme sous le poids d'un fardeau lourd et les souvenirs tristes lui reviennent sans cesse.

« Et ce qu'elle s'est lamentée quand j'ai voulu mettre au clou mon habit du samedi ! Elle n'a pas eu de repos qu'elle eût porté au clou ses « chandeliers du samedi » (1). Et depuis, jusqu'à sa mort, elle se servait en guise de chandeliers de pommes de terre dans lesquelles on avait pratiqué des trous pour les bougies...

« Avant sa mort elle m'a avoué qu'elle n'a jamais voulu divorcer, que tout cela venait de sa « méchante langue ». « La langue ! La langue ! répétait-elle. Maître du monde, pardonne-moi ma méchante langue ! », et au moment de

1. Les « chandeliers du samedi » ne doivent manquer dans aucune maison juive du ghetto. Ils servent pour les bougies que la mère de famille allume le vendredi soir en prononçant une prière spéciale qu'on appelle « la prière de la bénédiction des bougies ».

mourir elle tremblait encore d'être pendue par la langue dans l'autre monde. « Dieu, m'a-t-elle dit, n'aura pas pitié de moi, j'ai trop péché. Mais quand tu viendras là-haut, oh ! pas de si tôt, que Dieu t'en garde, mais après cent vingt ans, quand tu viendras, n'oublie pas de me descendre de la potence. Déclare devant le tribunal céleste que tu m'as pardonnée ! »

« Femme simple, qui donc ne pourrait pas lui pardonner ! »

Il se rappelle aussi les enfants. Ils ne lui ont pas écrit de lettres depuis longtemps, mais il ne veut pas s'inquiéter. Ce sont tous des artisans et un ouvrier qui connaît son métier gagne toujours sa vie. Et puis ils ne savent pas écrire eux-mêmes, et une lettre écrite par un autre n'a plus le même goût. « D'ailleurs, avec le temps... les jeunes oublient si vite... ils sont sûrement très bien... »

Il s'assied sur une borne pour se reposer, le cœur bat à se rompre. Il devient inquiet : ne va-t-il pas tomber malade ? Il a par devers lui de l'argent qui ne lui appartient pas. Il peut tomber en défaillance. Mais il se rassure. Dieu merci, on ne voit personne sur la route. Et même s'il y avait quelqu'un qui donc à le voir croirait qu'il porte dans sa poche de l'argent ?... Il se reposera seulement quelques instants et après, en route ! Ses paupières sont lourdes comme si elles étaient en plomb, ses yeux se ferment d'eux-mêmes et ses pieds refusent de marcher. Il lui semble qu'il est déjà dans l'auberge, il croit apercevoir, se cachant derrière le poêle, ses enfants qui viennent le voir et veulent lui faire une surprise. Mais il les fait sortir de leur

cachette, et voilà que tous ses quatre fils accourent vers lui et le serrent dans leurs bras.

« Doucement, les enfants, ne me serrez pas si fort, je ne suis plus jeune, j'ai déjà plus de soixante-dix ans. Doucement, vous m'étouffez... Mes vieux os!... Doucement, j'ai de l'argent par devers moi!... Dieu merci, on me confie de l'argent... Assez, les enfants, assez... »

Et en effet, c'était assez... Le lendemain on l'a trouvé mort de froid, la main sur sa poche de poitrine...

Dans *Le logement du sous-sol* (1), c'est encore à une scène de la vie des « pauvres gens » que l'auteur nous fait assister.

Le décor est des plus sombres, des plus misérables. Une large chambre d'un logement situé au sous-sol dont le locataire a sous-loué chaque coin à d'autres malheureux, ou même à des familles entières. Mais dans ce logement de misère, l'œil du poète a su apercevoir quelques rayons de bonheur d'une beauté et pureté admirables.

Dans un des coins de la chambre, caché aux yeux des indiscrets par un paravent, habite un couple nouvellement marié. L'homme qui n'a pas encore de situation veut devenir maître d'école et il est à la recherche d'élèves. Sa femme est marchande de quatre-saisons. Ils sont pauvres, mais comme ils se sentent heureux d'être ensemble, d'appartenir l'un à l'autre et avec quelle gaucherie, comique et touchante à la fois, ils s'avouent leur amour, tout en cherchant par un sentiment de pudeur invincible à se le

1. *Ibid.*, t. III. In Keller-Stub, pp. 173-179.

cacher à eux-mêmes, et surtout à ne rien laisser entendre aux voisins qui sont à deux pas d'eux et qui ne sont que trop disposés à railler d'un mot dur et brutal la fleur timide de leur jeune bonheur. L'heure est avancée. Les autres locataires sont déjà au lit, mais le jeune couple vient seulement de souper. Jossel s'approche de la femme et veut l'embrasser. Elle se dérobe par coquetterie.

« Regarde, Jossel », dit-elle. Jossel veut obéir mais ne peut pas. « Vaurien, lui dit-elle dans un doux reproche, toujours timide. » Il veut bien cacher sa tête sous sa poitrine, mais elle ne se laisse pas faire. « Tu oses bien m'embrasser, mais tu n'oses pas me regarder. Regarde-moi, je t'en prie. » Jossel fait un effort et ouvre les yeux, mais aussitôt ils se referment de nouveau. « Je t'en prie » dit-elle et sa voix est encore plus douce, plus caressante.

Il regarde. Maintenant c'est elle qui baisse les paupières.

« Dis-moi, dit-elle, dis-moi la vérité, je t'en prie... est-ce que je suis jolie ? » « Oui », murmure-t-il, et elle sent son haleine chaude. « Qui est-ce qui te l'a dit ? » « Je le vois moi-même. Tu es belle comme une reine ». « Et dis-moi, Jossel, demande-t-elle encore, tu seras toujours comme cela... toujours comme cela ? »

« Comment, comme cela, Traîne ? »

« Je veux dire — sa voix tremble — toujours aussi bon pour moi ? » « Voilà une question ! » « Aussitend ? » « Voilà une question ! Toujours ! Toujours ! l'assure-t-il. » « Nous mangerons toujours ensemble ? » « Tou-

jours » répond-il. « Et tu ne me gronderas jamais ? » « Jamais. » Il s'approche encore un peu, mais elle le repousse toujours. « Jossele ? » « Quoi ? » « Dis, comment est-ce qu'on m'appelle ? » « Traïne ». « Fi ». ses petites lèvres font une grimace.

« Traïnischî » (1), corrige Jossele. Elle n'est pas encore contente. « Traïnini » « Non ». « Eh bien, Traïne, ma vie, Traïne ma couronne, Traïne mon cœur, est-ce bien comme cela ? » « Oui, répond-elle heureuse, mais... » « Quoi encore, ma vie, ma joie ? » « Mais écoute, Jossel, murmure-t-elle, et si.. ? » « Et si ? » « Et si, que Dieu nous en garde, nous n'avons pas de quoi vivre, si je gagne trop peu.. peut-être... peut-être... me gronderas-tu ? » Des larmes lui viennent aux yeux. « Que Dieu m'en garde, que Dieu m'en garde ! » Il dégage sa tête de ses mains et boit avidement à ses lèvres encore demi-ouvertes.

Le grondement de la vieille et hargneuse Freidel, une voisine que le bruit de leurs paroles et de leurs baisers empêche de dormir, vient jeter un ton discordant dans l'idylle charmante de la chambre du sous-sol.

Le sort de la femme juive, si vaillante et souvent si malheureuse, forme également le sujet d'un grand nombre des nouvelles de Perez. Avec une grâce émue et en des traits d'une finesse de touche et d'une justesse incomparables, il sait évoquer la tragédie sentimentale si simple et si navrante à la fois de la jeune fille qui contre sa volonté, pour sauver sa famille de la misère, consent à épouser un vieux, arrache de son âme ce qui, à son insu presque, constituait

1. Diminutifs de Traïne.

la seule poésie de sa vie : son amour pour le jeune élève en médecine qui venait examiner son père malade (1). Ou bien c'est la femme aux sentiments fins et délicats qui a besoin de vivre et d'être aimée et qui se meurt lentement d'ennui et de mélancolie dans la société d'un mari qui ne la comprend pas et qui, en dehors de ses affaires de commerce, ne connaît que l'étude de la Loi (2).

Dans des récits dénués de tout artifice, sans phrases ni rhétorique, mais dans lesquels à chaque pas on sent palpiter une tendresse mélancolique et sincère dans des tableaux qui parfois sont faits avec deux ou trois traits, saisis en pleine réalité, Perez a su raconter les *vraies* histoires d'amour du ghetto, celles qui ne se terminent pas par des enlèvements ou des morts tragiques, mais par la résignation du cœur devant la loi des hommes et de Dieu, par le silence imposé à un sentiment qui ne doit pas entrer en ligne de compte dans la vie réelle. Et ces histoires d'amour, malgré cette fin en apparence prosaïque, laissent une impression profonde par ce qu'elles contiennent de vérité, de vie, de tragédie réelle, par le parfum aussi de poésie naturelle et délicate qui s'exhale des âmes simples et naïves de leurs héroïnes.

Perez n'a même pas de rigueur pour le père qui pousse la fille au mariage malheureux, ce n'est pas lui le coupable, mais la vie, la vie de pauvreté et de détresse dont le père est une victime aussi innocente que sa famille. Le père dans la nouvelle *Comment je me suis mariée*

1. *Ibid.*, t. III. *Chassune gehat* (Comment je me suis mariée), pp. 92-114.

2. *Ibid.*, t. III. *Im post-n agev*. (Dans la diligence), pp. 35-41.

que nous avons citée plus haut, ne vit que pour sa famille, il a pour sa fille, envers laquelle il se sent comme coupable de ne pas avoir pu la doter, des délicatesses et des égards qui témoignent d'un cœur tendre et tout dévoué ; mais il est malade, sans ressources et il croit sincèrement que le mariage de sa fille avec le vieux, mais riche Zanvill sera une ressource de bonheur non seulement pour la famille, mais aussi pour elle-même.

« Maintenant, mon enfant, lui dit-il, au moment de ses fiançailles avec Zanvill, tu n'auras plus à souffrir de la faim... Tu auras de quoi t'habiller... Tu seras riche... Tu paieras à l'école pour tes petits frères... On ne les en expulsera plus... Tu nous aideras aussi... Je pourrai guérir. » Et le mariage a eu lieu.

« Ce n'est pas la seule femme juive, ajoute mélancoliquement l'auteur à propos d'une autre tragédie plus ou moins pareille à celle dont nous venons de parler, qui vive ainsi. »

Dans presque toutes les nouvelles de Perez la femme juive apparaît comme supérieure à l'homme. C'est elle qui par son travail, son courage, soutient toute la famille, remplit dans l'ombre toutes les besognes dures et difficiles, mais quand arrive l'heure de la récompense, de l'honneur, elle s'efface volontiers derrière l'homme qu'une tradition millénaire lui fait considérer comme supérieur à elle, comme le centre autour duquel elle devrait être heureuse de graviter plus ou moins humblement.

Dans la nouvelle : *Mendel le mari de Braïne* (1) nous

1. *Ibid.*, t. III. Mendel Braïnes, pp. 53-59.

voyons la femme s'occuper non seulement des affaires du ménage, mais aussi mener toute seule les affaires de leur boutique. Mendel, son mari, quand il ne mange pas et ne se repose pas, passe tout son temps dans la synagogue à prier, à étudier, à causer politique et affaires communales. Et cependant Braïne est contente de son sort. Il n'y a pas pour elle de bonheur plus grand que de voir du seuil de la porte de sa boutique son mari marcher en compagnie d'un autre juif pour faire une quête en faveur de quelque prédicateur pauvre qui a passé par la ville, ou que de voir le samedi dans la synagogue son mari appelé à la Thora et prononçant les bénédictions réglementaires. Quand ils sont à table, c'est encore Mendel qui reçoit les meilleurs morceaux. Ne s'est-il pas tout voué à l'étude de la Loi et quelle femme juive, si ignorante qu'elle soit, ignore cette locution : « L'étude de la loi affaiblit les forces physiques de l'homme ». « Mais moi, ajoute Braïne en réponse à un reproche amical de son mari qui trouve qu'elle ne se soigne pas assez, qu'est-ce que je fais ? Quand un client entre je lui vends un litre de haricots ou de semoule ou de farine, si non je ne fais rien, voilà pourquoi je dois manger moins. » Et dans la sainte naïveté de son âme, Mendel est content de ce que sa brave Braïne mène une vie si tranquille, de ce qu'elle reste toute la journée les bras croisés en attendant le client. S'il vient c'est bien, si non tant pis. Dieu merci, elle au moins ne travaille pas autant que lui, elle au moins peut se reposer.

Sarah Rivka dans la nouvelle humoristique qui porte le titre original de : *La pipe du Rabbi* (1), est une pauvre

1. *Ibid.*, t. VI. Dem Reben's zibik, p. 24-29.

femme qui gagne péniblement sa vie et celle de son mari en vendant des pois cuits aux élèves de la Jeschiba. Son mari, à elle aussi, passe tout son temps à la synagogue, tout adonné à l'étude des livres kabbalistiques. Par une sorte de division du travail qui s'est établie comme d'elle-même, c'est la femme qui doit vaquer aux besoins grossiers de notre monde matériel, pendant que l'homme consacrerait tout son temps à la conquête de l'autre pour lui et sa femme par l'étude de la Loi et l'exercice des 413 commandements établis pour lui seul, la dévotion de la femme ne pouvant se manifester que dans l'exercice de trois pauvres commandements seulement.

Cependant, il y a des moments où Sarah Rivka est bien inquiète. Elle sait bien que dans l'autre monde la femme accompagne son mari au paradis où elle lui sert d'escabeau, mais elle se demande anxieusement si tout de même elle aura assez de mérite pour ne pas être séparée de son Chaïm Boruch. Après tout, que fait-elle ? Le matin on mange un potage de gruau ou de pommes de terre, et le soir une soupe faite d'eau avec du pain rassis. Voilà tout le plaisir que Chaïm Boruch a dans ce monde-ci. Il y a sept ans déjà qu'elle n'a pas pu lui acheter un vieil habit. Tous les vendredis elle lui donne une chemise propre. Mais quelle chemise ! De la toile d'araignée. Elle a dû même s'acheter une paire de lunettes à cause de ces chemises : à force de les raccommoder sans cesse elle s'est abîmée les yeux.

« Maître du monde, prie-t-elle dans son cœur, si dans l'autre monde on met d'un côté de la balance une seule lettre de la Loi qu'il étudie et de l'autre côté toutes mes

soupes de gruau, avec la lumière même de mes yeux, quel plateau pèsera plus lourd ? »

Tout son espoir est dans la bonté du cœur de Chaïm Boruch. Il ne consentira pas à rester dans la joie, assis sur un fauteuil en compagnie des justes, pendant que l'âme de sa pauvre femme se désolera à errer dans les déserts et dans les bois solitaires du Chaos (1).

Il arrive aussi que la femme se révolte et proteste contre la dureté de son destin. C'est que la lutte pour l'existence est trop difficile et ses épaules fléchissent parfois sous le poids du fardeau dont la vie du ghetto l'a accablée.

Dans la *Colère d'une juive* (2) nous voyons une femme juive qui, à bout de force et de patience, se laisse aller jusqu'à interrompre son mari dans l'étude de la Loi pour lui demander d'aller gagner quelque chose pour le ménage. Le mari indigné lui rappelle qu'il n'y a pas de péché plus grave pour la femme que d'empêcher son mari d'étudier, et qu'en commettant ce péché-là elle risque fort de perdre sa part de l'autre monde.

D'autre part, dans une série de lettres (3) qu'échangent entre elles deux femmes, nous voyons comment tout en supportant docilement le rôle ingrat auquel elles sont destinées par leur sexe et les conditions de la vie juive, elles ne peuvent pas s'empêcher de temps en temps d'un mouvement de mépris pour ces hommes efféminés qui ne com-

1. Olam hatohou.

2. *Ibid.*, t. III, A kaas vun a juedene, pp. 205-210.

3. *Ibid.*, t. III, Hoischo moras chane, a pekil brief (La femme Chana, un paquet de lettres), pp. 298-334.

prennent rien à la vie réelle et sont à la merci de leurs femmes.

« Et quel sera mon rôle dans le paradis ? écrit une de ces femmes après avoir exposé toutes les plaintes contre le sort qui lui est réservé dans ce monde-ci. Je serai l'escabeau de mon idiot. Il se reposera en grand seigneur sur un fauteuil et moi je serai son escabeau. « Au moins ici-bas, c'est lui le plus faible, c'est lui qui a peur de moi. Mais qui sait comment les choses seront là-haut ? »

L'idée que ce mari qu'elle nourrit, qu'elle habille, dont elle nourrit et habille les enfants et qui a peur d'elle, pourra dans l'autre monde, en vertu d'un privilège injuste, l'humilier et la traiter en être inférieur, exaspère, jusqu'à la fureur cette femme énergique. Elle n'ose pas protester contre le rôle d'escabeau auquel on la destine dans le paradis puisque, en somme, cet ordre de choses est établi par Dieu. « Mais, dit-elle, s'il (son mari) s'avise de me pousser du pied, Dieu sait ce qui peut arriver. »

L'idée de l'autre monde apparaît chez les hommes et les femmes du peuple dans les récits de Perez non comme une idée abstraite ou une croyance mystique, mais bien comme une réalité vivante avec laquelle on compte dans tous les actes de la vie et dont on parle comme d'une chose connue, certaine, réglée jusqu'aux moindres détails. L'homme et la femme du peuple qui peinent et travaillent toute leur vie, qui souffrent de la faim et du froid ne vont jamais jusqu'au désespoir, jusqu'au découragement complet. Ils ont la certitude absolue, inébranlable d'une vie future qui sera la continuation de la vie d'ici-bas, mais plus

heureuse, plus douce ; il s'agit pour eux de la gagner par une vie pieuse, conforme aux commandements de la Loi.

Et c'est ainsi que l'homme qui passe sa vie dans la prière et l'étude est estimé non seulement à cause de ses qualités intellectuelles et morales, mais aussi en grande partie parce qu'il semble remplir un rôle social de la plus haute importance ; pendant que la femme s'occupe de « bagatelles » dans le ménage ou dans la boutique, c'est lui qui travaille pour la vraie vie, pour la vie éternelle. Voilà pourquoi dans les ghettos polonais que Perez décrit, et dont les habitants ont l'imagination plus vive que ceux des ghettos lithuaniens, se pratique dans une assez large mesure cette division du travail unique dans son genre entre l'homme et la femme, dont nous venons de parler.

Dans une nouvelle charmante de grâce et de finesse psychologique, Perez nous montre un ménage d'ouvriers juifs qui vit dans une harmonie parfaite comme le titre de la nouvelle l'indique : *Bonheur conjugal* (1). L'homme est porteur d'eau, c'est donc lui qui gagne la vie et la femme reste à la maison avec les enfants. Ils sont mariés depuis longtemps, mais leur amour est resté jeune et frais. Chaïm, malgré un travail dur, est toujours de bonne humeur, et il a parfois des gamineries d'enfant. Quand il a gagné quelque argent il court vers sa maison, appelle sa femme de la rue et quand elle se montre à la fenêtre il lui jette, enveloppée dans un morceau de papier, quelque monnaie, admire l'adresse avec laquelle elle attrape

1. *Ibid.*, t. III, Schlom-baïs, pp. 169-172.

l'argent, se renseigne en hâte sur ce que font les enfants et retourne à son travail. Une chose cependant cause du chagrin à cet homme, c'est d'être si ignorant : il sait à peine lire. Comment pourra-t-il gagner la vie future pour lui-même et pour sa chère Chana ? Tous les après-midi du samedi il se rend à la synagogue où un professeur payé par des ouvriers lit et traduit devant eux des morceaux de la littérature gadique.

« Chaque fois qu'il était question de l'autre monde, de l'enfer où les impies sont fouettés avec des verges de fer, du paradis plein de lumière où les justes sont assis, des couronnes d'or sur la tête et étudient la Thora, les auditeurs étaient comme transfigurés : les bouches ouvertes, les visages rouges, ils écoutaient en retenant l'haleine les histoires de l'autre monde. Chaïm restait debout près du poêle. Il avait des larmes aux yeux, ses mains et pieds tremblaient, toutes ses pensées étaient là-haut, dans l'autre monde... Quand le professeur avait fini, baisé et fermé le livre, Chaïm semblait se réveiller d'un rêve comme si, en effet, il revenait de l'autre monde. « Ah ! disait-il en reprenant l'haleine qu'il « avait retenue tout le temps, Maître du monde ! Avoir ne « fût-ce qu'un tout petit peu, un rien du paradis... pour « moi, ma femme et les petits. » Et alors il devenait triste, il se demandait à soi-même : « Comment ? Par quel mérite ? »

Un jour après la conférence il s'est approché du professeur : « Rabbi, dit-il et sa voix tremble, donnez-moi un conseil ; que faire pour gagner la vie future ? — Etudie, mon enfant, la Loi, lui répond le Rabbi. — Je ne sais pas étudier. — Etudie la Mischna, le Agada, les Paroles

des Pères (1) ? — Je ne sais pas. — Récite des psaumes. — Jen'ai pas le temps. — Prie avec ferveur. — Je ne comprends pas le sens des mots de la prière. » Le rabbi le regarde avec pitié... » Qu'est-ce que tu fais, lui demande-t-il. — Je suis porteur d'eau. — Eh bien, rends des services à ceux qui étudient la Loi ? — Comment cela ? — Apporte, par exemple, dans la synagogue tous les soirs deux seaux d'eau pour que ceux qui étudient aient de quoi boire. — Chaïm est heureux. — Rabbi, dit-il encore, et ma femme ? — Quand le mari a sa place dans le paradis, la femme lui sert d'escabeau. »

Le soir quand Chaïm fut revenu de la synagogue, Chana était en train de réciter la prière du « Dieu d'Abraham » (1). En la voyant, soudainement son cœur se serre dans un sentiment de tristesse. « Non, Chana, dit-il en s'approchant d'elle, je ne veux pas que tu sois mon escabeau... Je me baisserai vers toi, je te lèverai et je te ferai t'asseoir près de moi. Nous serons assis tous les deux sur la même chaise, comme en ce moment... Nous sommes si bien ensemble. Ecoute Chana, il faut que tu sois assise avec moi sur la même chaise... Le Maître du monde devra bien en prendre son parti. »

Les types d'ouvriers et d'artisans sont, en général, parmi les plus positifs qu'on rencontre dans les nouvelles de Perez. En dehors du commissionnaire dont il était question au

1. Parties de la littérature rabbinique qui sont parmi les moins compliquées.

2. La prière du « Dieu d'Abraham » : une prière (en judéo-allemand) que les femmes récitent le samedi soir avant d'allumer le feu.

commencement de notre étude, et de Chaïm le porteur d'eau, plusieurs autres sont présentés comme des hommes un peu ignorants des choses de la Loi, ce qui n'est pas pour augmenter leur estime aux yeux des habitants du ghetto, mais qui par contre sont doués de beaucoup de bon sens, ont un cœur bon et naïf et une philosophie de la vie simple et gaie qui leur fait supporter avec bonhomie les rudesses de leur sort (1).

A côté de l'ouvrier, le type le plus positif du ghetto, le Batlen, son type le plus malade, le plus négatif, a également trouvé dans Perez un peintre d'une vigueur psychologique remarquable.

Le Batlen, un des types les plus répandus du ghetto, est un homme sans situation, et qui fuyant la vie et la lutte pour la vie dont il se sent incapable, cherche un refuge dans la synagogue où il vit de la charité des fidèles et passe son temps à prier, à étudier et, dans la plupart des cas, à ne rien faire. C'est *l'homme de trop* de la littérature russe, doublé d'un ascète, jeûnant souvent et ne connaissant pas les joies de la vie de famille. Le type du Batlen a plus d'une fois servi de sujet aux écrivains judéo-allemands. Abramovitch, notamment, l'a noté à plusieurs reprises dans *La Jument* et ailleurs. Mais pour Abramovitch, le Batlen était surtout intéressant au point de vue social, comme une des nombreuses variétés de parasites dont il constatait les effets désastreux sur la vie de son peuple. Dienesohn qui a pourtant

1. Voyez entre autres « La mort d'un musicien » (A Rlesmer's todt). *Ibid.*, t. III, 211-214 ; le type de Jone Ber dans « Aïsikel le boucher » (Aïsike¹ schecht). — *Ibid.*, t. III, p. 134-150.

traité le sujet d'une façon plus approfondie (1), ne s'est pas arrêté au Batlen. Perez est donc le premier qui s'y soit attaché comme à un problème psychologique d'un intérêt très élevé et très tragique, et qui ait jeté un regard dans cette âme des hommes, pour la plupart jeunes encore, qui se morfondent dans l'inactivité, l'imagination pleine de rêves sombres et fantaisistes, ont le cœur dévasté par des désirs non assouvis, soutiennent une lutte de tous les instants contre les instincts de la vie, combat qui souvent finit par la mort morale et intellectuelle de l'être au sein duquel il a lieu.

Dans le « Rabbi Jossel » de son poème du même nom (2). Perez a créé un type de Batlen d'une grande force tragique, et plusieurs de ses nouvelles ont aussi pour héros des « Batlonim » (3).

Dans la nouvelle intitulée : *Le Batlen fou* (4), nous voyons Berl le fils de Chonze, un jeune homme de trente ans, marcher à pas fiévreux de long en large dans la synagogue et se demander avec anxiété : « Maître du monde ! qui suis-je ? », Il sait bien qu'on l'appelle Berl le fils de Chonzes le Batlen, le fou, l'orphelin, etc., mais toutes ces définitions de son « moi » ne le satisfont pas. Hier, encore, tout le monde a ri de lui parce qu'il est resté sur place pendant une heure sans mouvement. Il sait bien pourquoi cela lui est arrivé. Il a voulu sortir dans la rue,

1. Voyez dans le chapitre sur Dienesohn le type de Schemaja « le kabbaliste ».

2. Voyez dans le chapitre sur Perez, p. 325-327.

3. Batlonim : pluriel de Batlen.

4. *Ibid.*, t. III, Der meschugener Batlen, p. 24-35.

quand passant près d'un groupe il a entendu Zerachje le maître d'école parler d'un passage très curieux dans un livre rabbinique. Dans un autre groupe quelqu'un a raconté que l'établissement de bains venait d'être ouvert. Il y avait en lui en ce moment trois hommes qui tous participaient de sa personnalité : un Berl fils de Chonze qui avait envie de sortir, un autre qui voulait prendre connaissance du passage curieux dont a parlé Zerachje le maître d'enfants, et un troisième encore qui désirait se rendre à l'établissement de bains. Il n'a été tiré de sa perplexité que quand il s'est tout à coup avisé qu'il était déjà temps de réciter la prière du soir.

Aujourd'hui donc il veut à tout prix déterminer qui il est. Il est à jeun. Le jour de mardi est justement un des deux jours de la semaine *qu'il n'a pas*, c'est-à-dire pour lesquels aucun fidèle ne l'a invité et pendant lesquels il reste donc sans manger. La tête lui tourne et il l'enserme dans un chiffon pour mieux retenir ses pensées fuyantes. Quelqu'un est entré dans la synagogue : c'est le commerçant Wolf qui y est venu passer quelques instants. Berl le connaît bien. Il mange toutes les semaines un jour chez lui. Il sait bien que malgré ses airs dévots, c'est un homme méchant qui bat sa femme, la bonne Peibele. Toutes les nuits Berl voit Peibele en rêve ; elle ne lui parle pas, une femme juive ne devant pas adresser la parole à un homme étranger. Il la haïrait si elle lui adressait la parole, mais le regard de cette femme parle et le supplie de la sauver des mains de son mari.

L'idée vient à Berl de tuer Wolf. Il a justement, caché dans ses bottes, un canif. Mais il ne sait pas s'il a devant

lui le vrai Wolf. Celui qui est assis là, absorbé dans l'étude de la Loi, n'est peut-être pas celui qu'il a vu battre sa femme et voler ses clients. « Monsieur Wolf », appelle-t-il tout à coup. « Qu'y a-t-il ? » demande le commerçant. « Rien ! » « Batlen » ! Un instant après : « Monsieur Wolf ? ». « Qu'est-ce qu'il y a ? » « J'ai un canif ». « Tant mieux ». « Voulez-vous le voir ? » « Non ». « Comme vous voudrez ». Quelques instants après : « Wolf ? » « Quoi ? » « Etudiez-vous en réalité ou faites-vous seulement semblant d'étudier ». « Cela ne te regarde pas ». « J'ai besoin de le savoir, ma foi, un besoin urgent. » « Laisse-moi tranquille, fou. » Quelques instants après : Monsieur Wolf. « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Combien êtes-vous ? » Wolf se fâche, ferme le livre qu'il était en train d'étudier et s'en va.

Berl reste seul. Il constate avec étonnement qu'il a coupé ses propres bottes avec le canif qu'il tenait à la main. Tout à coup il est pris d'une rage aveugle contre lui-même. « Berl le Batlen, crie-t-il, tu as coupé tes propres bottes. Est-ce que par hasard, tu en as d'autres ? Ou crois-tu que Peibele va t'en donner encore une paire, après la scène que son mari lui a faite pour celle-ci. Vois-tu, Batlen, vois-tu, fou, il y a en toi quelqu'un qui n'es pas toi. En doutes-tu ? Non, laisse-moi voir moi-même ton visage, idiot qui coupe tes propres bottes. Je veux te regarder, Batlen. » Il court vers le bassin qui est à l'entrée de la synagogue, ôte le chiffon de la tête et se met à nettoyer le cuivre du bassin qui doit lui servir de miroir. « Je te vois déjà un peu, Batlen. Attends, attends, je veux te voir encore mieux. Je veux voir tout ton visage hideux, toute ta tête d'âne. » Il se met à genoux et frotte de toutes ses forces. Soudaine-

ment il s'arrête, « Qui est-ce donc qui nettoie le bassin ? Qui ? Moi ? Mais comment le puis-je ? Est-ce que j'ai mangé aujourd'hui ? Lundi et mardi je « n'ai pas de jours » Qui est-ce donc qui frotte ? » Il s'est mis de nouveau à frotter. « Que m'importe celui qui frotte, mais je dois voir ton visage hideux de Batlen. Je veux le voir. »

Il ferme les yeux et après avoir pendant quelques instants frotté de toutes ses forces, les yeux fermés, il les ouvre de nouveau : « Ha, ha, ha ! Voilà comme je suis. On dirait un mort, il ne reste plus qu'à me mettre en terre... Vois-tu, Peibele, comment je suis et cela après le morceau de pain que tu me donnes de temps en temps... Juge donc comment je serais sans cela. »

Il reste absorbé pendant quelques instants. Soudain il se souvient. « J'ai l'air d'un mort, oui, oui, c'est moi, c'est Berl le Batlen, Berl l'orphelin, Berl le fou ! C'est ça ! c'est ça ! Mais enfin qui donc suis-je, moi ?... »

L'idée lui vient de se suicider. « Si je pouvais me suicider et voir alors moi-même ce qui restera de moi après qu'il n'y aura plus de tête, de mains, de pieds, de joues, de bottes coupées... Alors peut-être je l'aurais appris. Vraiment, il faudrait essayer.

« Si seulement elle me l'ordonnait !... Ou peut-être vaut-il mieux l'essayer sur lui ? »

Berl est un homme dont les conditions anormales d'existence ont détraqué le cerveau. Souffrant chroniquement de la faim, vivant d'aumônes et sentant profondément et douloureusement toute son inutilité dans la vie, il en arrive à force d'analyses continuelles et stériles à se mépriser, à se haïr. Il voudrait agir et sa fantaisie échauffée par la faim

lui propose des fins qui sont plus absurdes les unes que les autres, et que d'ailleurs il n'aurait jamais la force de réaliser. C'est un Hamlet du royaume du ghetto, chez qui la réflexion a tué la volonté comme la misère a égaré les sens. Cependant si affaibli qu'il soit, l'instinct de la vie n'est pas encore complètement aboli dans le cœur de Berl. Il a des moments de soubresauts. Il se révolte, s'exaspère et proteste à sa manière. Berl n'est pas le type le plus effrayant du Batlen ; il y en a encore de plus tragiques : ce sont ceux dans le cœur desquels les instincts mêmes ne se révoltent plus, en qui le feu des passions intérieures a consumé l'âme jusqu'au bout, et qui ne sont plus que des ombres d'hommes qui se meuvent dans un monde imaginaire de spectres et de rêves.

Depuis quatre jours déjà, le vieux Jekel et son élève Lemech n'ont pas mangé (1). Les habitants de la ville sont devenus très pauvres et ne se souviennent que rarement des deux hommes qui vivent à la synagogue et étudient les livres de la kabbale. « Quand on a peu ou point mangé on ne dort pas bien, et quand on ne dort pas bien on a envie d'étudier la kabbale. Puisqu'on a des journées de jeûne et des nuits d'insomnie, il faut au moins que cela ne soit pas en pure perte. Les jeûnes et les mortifications sont une porte par laquelle on peut pénétrer dans les secrets du monde, faire connaissance avec les esprits et les anges. »

Le maître est en train d'expliquer à son élève ce que sont les différentes catégories de mélodies : « La vraie mélodie

1, *Ibid.*, t. V. Mekoubolim (les Kabbalistes), p. 3-7.

est celle qui est chantée sans voix, au fond du cœur, dans les entrailles », quand la porte de la synagogue s'est ouverte et a donné passage à un homme qui apportait du pain et de la soupe pour le rabbi. Un peu plus tard on a aussi apporté de quoi manger pour l'élève, mais ce dernier n'a pas touché à la nourriture. Au rabbi qui lui reproche de jeûner plus que lui-même il répond simplement : « c'est un jeûne particulier, un jeûne de repentir. »

« Que dis-tu ? jeûne de repentir » ? « Oui Rabbi, un jeûne de repentir. Tout à l'heure quand vous avez commencé à manger, j'ai failli transgresser le commandement qui défend la convoitise des biens d'autrui. »

La nuit du même jour, le « Rabbi » est soudainement réveillé du sommeil par son élève. « Rabbi, lui dit-il d'une voix faible, je reviens de bien haut, j'ai entendu chanter dans mon cœur. Maintenant, ajoute-t-il tristement, mes sens qui s'étaient évanouis se réveillent de nouveau et je me sens si fatigué, si fatigué » Le lendemain Lemech est mort. » Encore quelques jours de jeûne, a soupiré son vieux maître, et il serait mort de « la mort du baiser » (1).

Dans la nouvelle *Pendant l'épidémie* (2) nous voyons un autre Batlen, Jossel, surnommé l'étudiant de la Jeschiba, se réjouir, en même temps que le docteur de la ville, de ce qu'une épidémie menace leur ville. Le docteur qui n'a pas de clients espère que grâce à l'épidémie, il pourra payer ses dettes et fuir à jamais la ville, dont les habi-

1. Mort du baiser (mithat nechiko) : mort douce réservée d'après la légende aux hommes d'une très grande sainteté de vie.

2. *Ibid.*, t. III, Beschaass, magfeeo, p. 60-85.

lants fanatiques ont plus de confiance dans la science de leur barbier que dans celle du médecin. La joie de Jossel a une origine plus romantique. Il est le seul orphelin pauvre qui ne soit pas encore marié. Si donc l'épidémie éclate et si les juifs selon l'usage s'avisent pour arrêter le fléau de célébrer au cimetière le mariage de deux enfants orphelins, il sera invariablement l'élu d'une des trois pauvres orphelines.

La nouvelle est écrite dans un ton humoristique, mais elle se termine d'une façon tragique. L'épidémie s'est arrêtée devant la ville et quand le docteur lui-même, déchu de ses espoirs, a quitté la ville sans avoir payé ses créanciers, Jossel se suicide dans le grenier de la synagogue. L'idée tragique et grotesque à la fois d'un mariage contracté à la faveur d'une épidémie était la seule planche de salut à laquelle il se fût attaché avec toutes les forces de ses sens ardents et exaspérés, et il n'a pas pu survivre à la faillite du seul rêve d'amour que son cœur eût caressé.

La pauvreté économique des habitants du ghetto, cette pauvreté qui, comme nous l'avons vu, constitue le *leitmotiv* de l'œuvre entière d'Abramovitsch, forme également l'objet d'une série d'esquisses remarquables de Perez sous le titre général : *Tableaux de voyage* (1). Comme l'indique leur titre, ces esquisses — au nombre de 22 — présentent les impressions que l'auteur a recueillies au cours d'un voyage d'études fait dans les ghettos polonais.

Dans chacune de ces esquisses l'auteur a su avec beaucoup de talent fixer tantôt un type original du ghetto, tantôt

1. *Ibid.*, t. III, Reisebilder, 237-297.

des traits curieux du caractère populaire, tantôt encore des scènes pittoresques et plaisantes de la vie de la masse juive. Le ton de lyrisme sincère, de sympathie attendrie pour le ghetto et ses habitants dont elles sont pénétrées, les aperçus psychologiques vrais et profonds que l'auteur y introduit en passant, sans trop insister et en des mots d'une concision et d'une justesse heureuse, ajoutent au charme de ces descriptions qui gardent en même temps la valeur de documents humains du plus haut intérêt.

Perez, comme nous l'avons dit, a visité les ghettos polonais et l'impression qui se dégage de ses descriptions de la situation économique de leurs habitants ne varie en rien de celle que produisent les descriptions qu'Abramovitch a données des ghettos lithuaniens. C'est la même pauvreté, le même paupérisme héréditaire qui se transmet de génération en génération et qui a fait descendre au-dessous du minimum imaginable les besoins matériels d'une masse dont l'existence semble un défi jeté à toutes les lois de la physiologie. C'est le même manque de ressources normales de gagne-pain qui entretient les esprits faibles dans une croyance aveugle aux miracles et aux choses surnaturelles, et qui pousse les plus énergiques à avoir recours aux moyens illégaux, aux ressources défendues.

En paroles d'une éloquence sincère et émouvante, Perez élargit le problème, plaide la cause même des voleurs, des contrebandiers, de tous les éléments prétendus antisociaux du ghetto qui sont des hommes comme les autres, souvent meilleurs et toujours plus malheureux que les autres. Il nous raconte qu'en arrivant dans une nouvelle ville il sait d'avance ce qu'il apprendra au

cours des visites qu'il fera chez les habitants de cette ville dans le but d'étudier les conditions de leur vie qui est à peu près la même partout :

« Le revenu annuel de chaque famille sera peut-être de 36, tout au moins de 33 ou de 32 roubles... Je trouverai beaucoup de métiers et peu de profits. Le bedeau de la synagogue qui m'accompagnera dans mes visites me donnera les mêmes renseignements sur les habitants. Le mari est marchand ambulant, la femme marchande de quatre-saisons. Deux filles sont en service comme domestiques dans une grande ville ; le fils cadet est aide d'un maître d'école, le fils aîné est à la caserne et sa femme avec les cinq ou quatre ou trois enfants est partie auprès de ses parents... Je sais aussi d'avance qu'on m'indiquera dans la ville un cabaretier qui n'a pas payé de patente, deux ou trois voleurs de chevaux et plus de deux ou trois contrebandiers.

« Mais à quoi servira cette statistique ? Pourra-t-elle répondre à cette question : pour combien d'estomacs vides, de dents qui restent sans emploi, pour combien d'hommes dont la faim tiraille les yeux comme par des pinces, avant qu'ils n'aperçoivent devant eux un morceau de pain sec ; pour combien d'hommes qui, réellement, sont morts de faim, y a-t-il un cabaret sans patente, un voleur ordinaire et un voleur de chevaux ?

« La médecine savante a inventé un instrument qui note les battements du cœur humain ; la statistique naïve joue avec des chiffres.

« Sait-elle combien de fois, et avec quelle force à chaque fois, et aussi dans quel sentiment de douleur profonde s'est

serré le cœur de l'arrière-petit-fils d'un juif aristocrate, originaire d'Espagne, du fils d'un savant rabbin célèbre ou même tout simplement d'un père de famille quelconque, avant que pour la première fois il ait fait ce qui est défendu ? Sait-elle combien de temps le cœur a saigné après que l'acte fût accompli ? Compte-t-elle au moins les nuits d'insomnie qui ont précédé cet acte et celles dont il était suivi ? A-t-elle connaissance du nombre de jours passés à jeûner, des crampes dans lesquelles se sont débattus les enfants, de la fièvre qui a fait trembler la main qui versait le premier verre d'eau-de-vie dont on n'a pas payé la patente ?

« Dans l'atmosphère vide flottent devant moi des visages jaunes, pâles et bleus, et des lèvres bleues, noires, brûlées par la fièvre murmurent : « Depuis vingt-quatre « jours il n'y avait pas de feu dans mon foyer. Pendant dix « jours nous n'avons mangé que des pelures de pommes de « terre. Trois de mes enfants sont morts sans que je puisse « appeler un médecin, faire faire une ordonnance, mais le « quatrième, il m'a fallu à tout prix le sauver. » Ces paroles qui sont prononcées d'une voix sourde me coupent le cœur comme avec un couteau obtus ; je me sauve de la fenêtre par laquelle je regardais dans la rue, mais toute ma chambre est pleine de ces visions de spectres » (1).

Dans quelques-unes de ces esquisses Perez a su aussi rendre d'une main de maître tout ce que l'âme des juifs polonais contient de foi naïve, de fantaisie exaltée, de poésie naturelle, ce qui les distingue des juifs lithuaniens

1. *Ibid.*, t. III, p. 281-282.

qui, pour la plupart, sont des esprits sobres et rationalistes. A lire l'esquisse intitulée : *Des Historiettes racontées* (1) dans laquelle nous voyons un pauvre maître d'école raconter à un groupe d'auditeurs dans la synagogue, comment sa timidité l'a empêché au moment propice de demander au rabbi « la bénédiction des richesses », autrement il serait riche déjà ; à voir avec quelle maîtrise l'auteur sait rendre la foi mystique du maître d'école que partagent d'ailleurs ses auditeurs croyants, et avec quelle émotion discrète il suit lui-même le développement du récit merveilleux, on pressent déjà dans Perez le grand poète de l'âme populaire, le psychologue admirable des mouvements religieux tel qu'il se révèlera dans la partie la plus originale, sinon la plus grande de son œuvre : ses nouvelles sur la vie chassidite.

Le mouvement chassidite prit naissance au XVIII^e siècle, parmi les juifs du sud-ouest de la Pologne (Ukraine, Volhynie, Podolie et Galicie). Son fondateur fut Israël de Miedzeboz (Podolie) surnommé le Baalschem tow ou Baalschem (2) tout court (1700-1760).

Malgré la guerre sans merci que les rabbins déclarèrent au mouvement qu'ils considéraient comme hérétique, le nombre de ses adhérents allait en s'augmentant. La plus grande partie des juifs polonais, une partie assez considérable des juifs de la Russie Blanche, fut entraînée par la propagande enthousiaste des disciples de Baalschem et parmi les rabbins mêmes quelques-uns et non des moins.

1. *Ibid.*, t. III, *Verzählte maasses*, p. 254-262.

2. Baalschem : maître du nom ; Baalschem tow : maître du bon nom.

dres, bravant la haine et l'excommunication de leurs anciens collègues, entrèrent dans les rangs du jeune mouvement. De nos jours l'ancienne lutte entre les rabbinites qu'on appelle « Missnagdim » (protestants, opposés) et les « Chassidim » a presque complètement cessé et, par suite, la propagation des idées modernes dans le ghetto a fait place à d'autres luttes qui ont amené un nouveau groupement de forces morales et intellectuelles au sein des anciens partis ennemis.

Il nous est impossible de nous arrêter ici à une étude plus ou moins détaillée de la doctrine du chassidisme et de l'histoire de son évolution. Disons seulement qu'en dehors des raisons d'ordre secondaire qui ont contribué à sa création, ce mouvement doit être considéré en premier lieu comme un mouvement populaire dirigé contre l'esprit formaliste et dogmatique qui, sous l'influence de savants et de casuistes rabbiniques, menaçait de réduire la religion juive à un nombre aussi grand que possible de formules et de rites d'ordre extérieur. Sans abandonner le terrain du judaïsme historique, comme l'ont fait les mouvements messianiques de Sabbataï Zewi et de Jacob Frank, et tout en reconnaissant l'autorité suprême de l'Écriture et du Talmud, le chassidisme a proclamé que le principal mérite de l'homme n'est pas dans l'étude ni dans l'accomplissement des commandements de la Loi, mais dans le perfectionnement intérieur de l'homme, dans l'état élevé de son âme, dans son « intention ». C'est ainsi qu'une légende raconte que le Baalschem en passant un jour près d'une synagogue a entendu l'éclat de voix des rabbins qui, dans l'intérieur de la synagogue, discutaient

des points de la Loi. Le Baalschem se bouche les oreilles et dit que c'étaient des querelleurs comme ceux-ci qui retardaient l'avènement du salut d'Israël. « Le Satan incite les rabbins à n'étudier que les parties de la littérature juive qui aiguisent leurs facultés spéculatives et à laisser de côté les livres d'édification et de piété. »

Le chassidisme était d'autre part un mouvement démocratique non seulement par les éléments qui le composaient (ses partisans, surtout au commencement, se recrutaient en majeure partie parmi les hommes du peuple), mais aussi parce qu'une de ses fins principales et aussi une des conséquences de sa doctrine était de s'élever contre cette aristocratie intellectuelle que les docteurs de la Loi formaient au sein du judaïsme. L'homme du peuple illettré et ignorant que les savants n'étaient que trop disposés à mépriser comme un Am-Haarez (1), apprenait par la bouche des propagandistes chassidiques que la simplicité du cœur valait mieux aux yeux de Dieu et conduisait plus sûrement à la connaissance de la vérité que les *distinguo* les plus subtils. Le Baalschem lui-même avant d'exercer les fonctions de rabbin à Miedzeboz vivait pendant longtemps du travail de ses mains : habitant dans un village qui était situé au pied des monts Carpathes, il préparait la chaux que sa femme vendait dans la ville voisine ; plus tard, il fut cocher chez son propre beau-frère. Il portait des habits de paysan et trouvait une source d'inspiration moins dans l'étude que dans les promenades solitaires dans les montagnes. Il était

1. Am-Haarez : homme ignorant (littéralement : le peuple du pays).

vu dans la compagnie de pauvres, d'ignorants, d'hommes même que la société avait repoussés. « Personne, disait-il, ne doit se croire supérieur à son prochain, car tous servent Dieu, chacun dans la mesure des forces que Dieu lui a prêtées ».

Les conceptions philosophiques du chassidisme ont leur origine dans la Kabbale. Le Zohar, cette « Bible des Kabbalistes », était le livre préféré de Baalschem. Mais les spéculations philosophiques en général intéressent les chassidim moins par leur côté théorique que par les conclusions pratiques qu'ils en tirent. C'est ainsi qu'on a pu définir le chassidisme comme « la kabbale devenue éthique ». (1)

Les idées panthéistes de la kabbale pénètrent toute la doctrine chassidite et lui communiquent le caractère d'une poésie profonde et universelle. Mais loin de devenir la source de pensées de tristesse et de pratiques d'ascétisme, de jeûnes et de mortifications, qu'elles ont été pour les kabbalistes dits « pratiques », les idées kabbalistes, entre les mains des maîtres du chassidisme, servent, au contraire, de point de départ à une philosophie optimiste, qui prêche l'amour de la vie et de toutes ses manifestations.

Puisque Dieu est partout, rien n'est définitivement perdu ; il y a du bon, du divin, au moins virtuellement, en toute chose ; il n'y a pas de péché irréparable. « Ne dites d'aucune chose qu'elle est basse ou impure ; par la présence de Dieu toutes les choses sont saintes. »

1. Die geschichten des Rabbi Nachman ihm nacherzählt von Martin Buber, p. 5.

Les manifestations même en apparence les moins spirituelles de la vie : le sommeil, le manger peuvent par « l'intention » de l'homme être élevées au rang d'actes de piété, peuvent avoir « une réparation d'âme » (Tikun neschama).

Mais la condition première pour la communication avec Dieu, c'est d'avoir le cœur joyeux, expansif. « Servez Dieu avec joie » est une recommandation qui revient souvent sous la plume des écrivains chassidites. La joie élargit le cœur, le fait vibrer à l'unisson des autres hommes et de Dieu lui-même, pendant que la tristesse le rétrécit, le fait se replier sur lui-même... « L'univers entier chante de joie » est encore une expression fréquente chez les chassidim.

Cette philosophie optimiste, jointe aux mœurs de bonne camaraderie et de bonne fraternité qui, dans la première époque du mouvement chassidite et dans une certaine mesure de nos jours encore, ont distingué les rapports des chassidites entre eux a passé sur le ghetto comme le souffle d'une vie nouvelle, rajeunissant les cœurs et provoquant des explosions de joie et de gaieté que les persécutions séculaires et une religion qui s'attachait de plus en plus rigoureusement à la lettre de la Loi ont failli étouffer dans l'âme juive.

Malheureusement, le chassidisme qui — ne l'oublions pas — était un mouvement des masses ignorantes n'a pas su se maintenir à la hauteur de son rôle originel. Il portait d'ailleurs en lui dès le commencement les germes de sa dégénérescence ultérieure.

Déjà le Balschem lui-même qui, sans aucun doute, était un homme sincère et convaincu, a été d'après la légende

un faiseur de miracles. Après sa mort, quelques-uns de ses élèves commencèrent à exalter l'idée du Zadik, intermédiaire entre Dieu et la foule des croyants, sachant guérir des malades, faire réussir les affaires, deviner l'avenir. Dieu lui-même est à la disposition du Zadik. « Le Zadik ordonne et Dieu exécute. » Tout d'abord le Zadik était aussi l'homme supérieur, le héros, communiquant à la foule le feu de son âme, l'exaltation de son cœur, croyant lui-même à la mission divine pour laquelle il était élu. Mais avec le temps le Zadikisme, surtout dans les provinces les plus arriérées de la Pologne, a dégénéré en une dynastie héréditaire d'hommes souvent indignes et incapables qui se servaient de la foi aveugle des masses populaires pour s'enrichir et mener une vie joyeuse.

C'est ainsi que l'ombre et la lumière, les aspirations idéalistes et les instincts égoïstes, les mœurs d'une fraternité touchante et des préjugés grossiers sont venus se mêler à ce mouvement et en faire un phénomène que le spectateur même impartial est porté tantôt à admirer et à exalter, tantôt à blâmer et à maudire.

Les écrivains de l'époque maskilite, comme nous l'avons exposé dans les chapitres consacrés à l'étude de cette époque, n'ont vu, à deux ou trois exceptions près, parmi lesquels se trouve Linctzki, du mouvement chassidite que ses côtés grossiers et ridicules. Jugeant la doctrine d'après les interprétations absurdes que lui donnaient des Zadik ignorants, ne voyant dans les banquets joyeux des chassidim pendant les fêtes, dans les mouvements exaltés dont ils accompagnaient leurs prières que des gestes d'ivrognes et de sauvages, considérant en général tout ce mouvement

mystique et religieux d'un point de vue tout rationaliste, les maskilim, dont les idées ont d'ailleurs trouvé dans les milieux chassidiques l'opposition la plus acharnée, ont eu vite fait de condamner tout le mouvement et de faire de cette condamnation un des dogmes principaux de leur foi. Il a fallu la faillite des idées maskilites d'abord et, d'autre part, l'avènement du mouvement démocratique et national pour opérer un changement dans l'attitude des intellectuels juifs envers le chassidisme.

L'ouvrier et en même temps l'interprète le plus important de ce changement, a été Perez auquel nous revenons maintenant après une digression un peu longue, mais qui nous a semblé nécessaire (1).

Dans ses nouvelles chassidites, Perez a su ressusciter toute la poésie du chassidisme, tout ce qu'il y avait à ses origines d'aspirations de large humanité, des frissons d'un lyrisme universel. Dans la nouvelle *Entre deux monta-*

1. Pour l'histoire du chassidisme et de ses idées voyez Graetz, *Geschichte der Juden*, éd. c. vol. XI, chap. III, note 2 à la fin du volume où est donnée la bibliographie de l'ancienne littérature sur le chassidisme ; Sachor-Masech, *sectes juives de la Galicie*, dans les actes et conférences de la société des études juives, 1889, p. CXLI-CLXIII ; Jost, *Geschichte des Judentums und seinerecten*, vol. III ; Schechter, *studies in Judaism*, Philadelphia, 1896, p. 145 et 341, dont nous avons en partie suivi l'exposé sur le chassidisme dans l'aperçu que nous venons de donner sur ce mouvement ; *The Jewish Encyclopedia*, vol. VI, art. *Hasidim* par S. M. Dubnow (pour les nombreux et très précieux articles en russe du même auteur sur le chassidisme, ainsi que pour la littérature russe concernant le chassidisme en général, voyez *Sistematitschesky ukazatel literaturi o evrejach*, 1708-1889. St.-Petersbourg, 1893, éd. Landau, nos 2424-2476) ; E. Z. Zweifel, *Scolem al Isroël* 4 v. Vilna, 1868-1873 ; S. A. Horodezki, Rabbi Israël Bescht dans la revue hébr. *Haatid*, Berlin, éd. Sinait, t. I et II,

gues (1) qui est une des meilleures du cycle de ses nouvelles chassidites, et qui est présentée sous la forme d'un récit fait par un vieux maître d'école, Perez a su symboliser dans la figure des deux personnages principaux, le Rabbin de Brisk et le Zadik de Bialy, le premier un représentant autorisé du rabbinisme, l'autre un représentant non moins autorisé du chassidisme, toute la différence de doctrines et de tempéraments dont les deux partis étaient l'expression. Le rabbin est l'homme de la Loi. Dans son regard, dans sa parole perce la fierté froide de l'intellectuel, fils de nombreuses générations d'intellectuels comme lui, et respectant en soi-même « la gloire de la Loi ». Le maître d'école décrit de la façon suivante l'impression faite par l'entrée du rabbin dans la maison où il se trouvait.

« On avait peur comme si on se fût trouvé en présence d'un roi. Il était de haute taille, et dépassait de la tête tout le peuple. Il avait une barbe longue, toute blanche, dont un bout, je me le rappelle comme si c'était d'hier, lui descendait sous la ceinture, pendant que l'autre s'agitait au-dessus. Ses paupières étaient blanches, elles aussi, épaisses, longues et semblaient lui couvrir la moitié du visage. Et quant il les soulevait, Maître du monde ! Les femmes se rejetaient en arrière. Oh ! quels yeux ! Des couteaux, des couteaux tranchants brillaient en eux. »

Le maître d'école n'a pas su s'empêcher de faire la com-

1. Perez. Œuvres, édition du *Freund*. St.-Petersbourg, 1903, t. V. Zwischen zwei berg, zwischen dem brisker Row mit'n bialer Reben. A Simchas toredige maasse vun alten melamed, p. 19-32.

paraison entre le rabbin qu'il venait de voir et son Zadik aimé.

« Quels yeux, ai-je pensé, quel regard, quelle voix ! Tout à fait un autre genre, une autre manière. Les yeux du Zadik de Bialy brillent d'une lumière douce et bonne qui donne de la joie au cœur. Et sa voix, sa douce voix, cette douce voix de soie, Maître du monde ! cela vous entre dans le cœur, cela vous caresse le cœur. Rien qui ressemble à un sentiment de crainte, que Dieu nous en garde ! mais le cœur se fond dans un sentiment d'amour et de joie ».

Et cependant, il y eut un temps où Rabbi Noah, le Zadik actuel, n'était pas encore un chassid. Il était, au contraire, l'élève le plus aimé du rabbin de Brisk, connu par la haine implacable et exaltée qu'il avait vouée aux chassidim. Le maître d'école dans un langage exalté et imagé, plein de ces allusions mystiques et merveilleuses qu'ont les chassidim quand ils parlent des événements les plus insignifiants même de la vie de leurs Zadik, raconte comment l'ancien élève du rabbin de Brisk eut dans un rêve la révélation de sa mission chassidique.

Une nuit, celui qui fut l'élève du rabbin de Brisk vit dans un rêve son maître qui lui dit : « Viens, Noah, je vais te conduire au paradis. » Et il le prit par la main et le conduisit.

Ils entrèrent dans un grand palais où il n'y avait ni portes ni fenêtres, en dehors de celle par laquelle ils étaient entrés. Mais, malgré cela, il faisait clair dans le palais dont les murs avaient un éclat de cristal. Ils marchèrent longtemps dans le palais sans arriver au bout. « Accroche-toi

à une basque de ma lévite — dit le rabbin de Brisk — il y a dans ce palais des salles sans nombre, et si tu ne t'attaches pas à moi, tu es perdu pour toujours... »

L'élève obéit et tous deux continuèrent à marcher. Sur tout le parcours de leur chemin, on n'aperçoit ni banquettes ni chaises.

« Ici, explique le rabbi de Brisk, on ne se repose pas. On marche toujours plus loin, plus loin. » Le maître marche et l'élève le suit. Les salles qu'ils traversent sont l'une plus claire que l'autre, les murs ont tantôt une couleur, tantôt une autre, tantôt plusieurs couleurs ou même toutes les couleurs à la fois. Mais sur tout le chemin ils ne rencontrent pas une seule âme humaine.

L'élève s'est fatigué. Son front est couvert d'une sueur froide et tout son corps grelotte de froid. L'éclat ininterrompu de la lumière lui fait mal aux yeux... Il sent son cœur se serrer dans un fort sentiment de nostalgie. La nostalgie des juifs, des camarades, de toute la communauté d'Israël.

« Pensez donc ! ne pas rencontrer un seul juif ». « Tu ne dois avoir la nostalgie de personne, lui dit le rabbin de Brisk. Ce palais n'est fait que pour moi et pour toi... Un jour tu seras aussi rabbin de Brisk. »

L'angoisse étreint de plus en plus le cœur de l'élève. Il s'appuie au mur pour ne pas tomber, mais ses mains sont brûlées quand il le touche. Une brûlure comme celle causée par un froid intense.

« Maître ! s'écria-t-il, les murs sont en glace, non en cristal. Tout simplement en glace »,

Le rabbin de Brisk se tait. L'élève continue à crier : « Maître ! Laissez-moi sortir d'ici. Je ne veux pas rester tout seul avec vous ! Je veux être avec tout Israël. » Et à peine a-t-il prononcé ces paroles, que le rabbin de Brisk disparaît et il resta seul dans le palais.

Il ne voit pas d'issue devant lui. Les murs glacés lui inspirent un sentiment d'effroi. Et son désir d'être près des juifs, de voir un juif du peuple, ne fût-ce qu'un pauvre tailleur ou un cordonnier, devient à chaque instant plus fort et plus pressant.

De chaudes larmes lui sont venues aux yeux : « Maître du monde ! s'écrie-t-il, fais-moi sortir d'ici. Plutôt dans l'enfer avec tout Israël que d'être tout seul ici ».

Et sur le champ il aperçoit un pauvre juif, portant la ceinture rouge du cocher et un fouet à la main. Le juif, sans mot dire, s'est approché de lui, l'a pris par la main, l'a fait sortir du palais et a disparu. Deux ans plus tard, l'élève est Zadik à Bialy.

On voit facilement ce que Perez a voulu exprimer par ce rêve symbolique. Dans le paradis du rabbin de Brisk il faisait froid, la lumière même avait un tel éclat qu'on avait mal aux yeux. De même dans le rabbinisme dont ce rabbin était le représentant, la chaleur intérieure du cœur, du sentiment a disparu peu à peu, laissant la place aux seuls exercices de l'esprit, de la logique, de la raison froide... Mais aussi dans ce paradis il n'y avait de place que pour les élus, pour les intellectuels, pour le rabbin de Brisk et son élève. « Plutôt périr dans l'enfer avec tout Israël que de se sauver seul », cette devise exprime bien la force de

l'amour pour le peuple, pour les travailleurs, les ignorants et les déshérités dont étaient animés le Baalschem et ses élèves.

D'une façon plus nette, plus expressive encore, mais aussi poétique et originale, les mêmes idées sont exposées par le Zadik de Bialy dans une conversation avec son ancien maître, le rabbin de Brisk. Ce dernier, venu par hasard à Bialy et ayant appris que le Zadik de la ville était justement son ancien élève préféré, va le voir. Celui qui depuis longtemps anathémise les chassides a voulu voir enfin de ses propres yeux ce que c'est qu'un Zadik.

— Dis-moi, Noah, dit-il à son ancien élève, les premières salutations accomplies, pourquoi t'es-tu évadé de ma Ieschibah ? Qu'est qu'il t'a manqué là-bas ?

— Maître, répondit le Zadik lentement, j'ai manqué d'air... Je n'avais pas de quoi respirer...

— Comment ? Que veux-tu dire, Noah ?

— Ce n'est pas moi, explique le Zadik, à voix basse, ce n'est pas moi qui manquais d'air, mais bien mon âme...

— Pourquoi, Noah ?

— Votre Loi, maître, ne connaissait que la justice. Elle ignorait la pitié ! Pas une étincelle de miséricorde dans votre Loi ! Et voilà pourquoi elle manque de joie, de fraîcheur. Elle est faite de fer et de cuivre ; des décrets en fer, des commandements en cuivre... Elle est placée tout haut, au sommet, et n'est accessible qu'aux savants, qu'à une élite...

Le rabbin de Brisk se tait et le Zadik continue :

— Dites-moi, maître, qu'avez-vous à offrir aux humbles

d'Israël ? Qu'avez-vous, maître, pour le bûcheron, le boucher, pour l'homme de peine, enfin pour un juif du peuple ? Et surtout, maître, qu'avez-vous pour le juif qui a péché ? Qu'avez-vous, maître, pour les non-savants ?

Le rabbin se tait toujours, comme s'il ne comprenait pas le sens des paroles qu'on lui adresse et le Zadik de Bialy reste debout devant lui et continue à parler de sa voix douce :

— Pardonnez-moi, maître, mais je dois vous dire la vérité... Votre Loi est dure, dure et sèche, car elle n'est que le corps de la Thora, elle n'est pas son âme.

— L'âme ? répète le rabbin et il se frotte son front voûté.

— Certes ! votre loi, maître, dis-je, n'est que pour une élite, pour des savants, non pour tout Israël, et la Thora, elle, doit être pour tout Israël. La Schechina doit reposer sur tout Israël. Car la Thora est l'âme même de tout Israël.

— Et ta Thora à toi, Noah, comment est-elle faite ?

— Voulez-vous la voir, maître ?

— Voir la Thora ? s'étonne le rabbin.

— Venez, maître, je vais vous la montrer. Je vais vous montrer son éclat, la joie qu'elle répand autour d'elle, qu'elle donne au cœur de tous, à tout Israël.

Le rabbin de Brisk reste immobile.

— Je vous en prie, maître, venez, ce n'est pas loin d'ici. Et il le conduit au balcon.

A pas silencieux je les ai suivis (c'est toujours le vieux maître d'école qui raconte). Mais le Zadik a senti ma présence.

— Tu peux nous suivre, Schemaja, a-t-il dit, aujourd'hui,

tu la verras aussi... le rabbin de Brisk verra... vous verrez la réjouissance de la Thora, la vraie réjouissance de la Thora (1)...

Ici se place une description de la nature et d'une fête chassidite qui pourrait figurer à juste titre parmi les plus beaux morceaux lyriques de la poésie universelle.

Le simple maître d'enfants explique, comment sous l'influence des paroles du Zadik, toute la nature, le ciel et la terre, l'aspect des hommes et des choses lui ont paru autres que d'ordinaire, plus élevés, plus spiritualisés, animés d'une âme commune dans laquelle se manifeste la loi vivante de Dieu.

L'amour des chassidim pour la musique, pour les chants, qu'ils considèrent comme une forme supérieure de la prière, et que beaucoup de Zaddikim cultivent en composant eux-mêmes des mélodies nouvelles et en ayant souvent à leur service des orchestres de musique, a également trouvé une expression d'une beauté exquise dans le passage que nous allons citer. On remarquera à la fin de ce passage le mot du rabbin, qui restant fidèle à son rôle jusqu'au bout et ne comprenant rien à un tableau qui a pu cependant bouleverser l'âme d'un pauvre juif obscur comme le maître d'école, rompt le charme en rappelant tout à coup aux auditeurs qu'il est temps de réciter la deuxième prière du jour qu'on appelle la prière de la Mincha.

Voilà ce qu'a raconté le maître d'enfants sur la vision qu'il eue a ence jour mémorable de « la réjouissance de la Thora. »

1. La scène a lieu le neuvième jour de la fête des Tabernacles qu'on appelle « le jour de la réjouissance de la Thora » (Simchat tora).

« Et j'ai vu la même chose que je vois tous les jours de
« la réjouissance de la Loi »... mais je l'ai vue d'une autre
façon... C'était comme si un voile m'était tombé des yeux.

« Un ciel large, immense, vraiment infini et bleu.

« Le ciel était d'un bleu si clair que les yeux se réjouis-
saient à le contempler. De petits nuages blancs, couleur
d'argent, flottaient dans ce ciel, et à les regarder attenti-
vement, on voyait comme ils tremblaient de joie, comme
ils dansaient, emportés par la réjouissance de la Thora.
Plus loin on voyait toute la ville entourée d'une large cein-
ture de verdure, couleur vert —sombre, mais le vert était
vivant, vivant comme si une « sève de vie » était venue
gonfler sur toutes les herbes ; à chaque instant il semblait
que, tantôt ici tantôt là, cette « sève de vie » éclatât en
flammes, en petits feux de vie et de joie. On voyait réel-
lement comme ces petits feux dansaient et sautillaient
parmi les herbes... les baisaient et les embrassaient.

« Et sur les prairies étincelantes des petits feux nombreux,
se promenaient des groupes de chassidim...

« Les lévites en satin, comme celles en calicot, les nouvel-
les comme les usées, brillaient au soleil comme des miroirs.
Et les « petits feux » qui se détachaient des herbes et
venaient s'accrocher en jouant aux habits de fête des chas-
sidim, semblaient danser avec amour, avec exaltation
autour de chaque chassid...

« Et les chassides de tous les groupes levaient des yeux
remplis d'une soif étrange vers le balcon du Zadik... Et
ces yeux, je l'ai vu avec certitude, absorbaient avec avi-
dité l'éclat d'une lumière qui descendait vers eux du haut
du balcon de la figure du Zadik, et plus ils buvaient de

cette lumière, plus haut montait la chanson et plus elle devenait joyeuse et sainte...

« Et chaque groupe avait sa mélodie particulière, mais en s'élevant dans l'air les voix et les mélodies se confondaient de sorte qu'en arrivant au balcon du Zadik, elles n'étaient plus qu'une mélodie, une seule chanson, comme si tous avaient chanté le même refrain. Et tout autour prenait part au chant : le ciel chantait, les planètes chantaient, la terre qui est en bas chantait et l'âme de l'univers tout entier chantait... tout chantait.

« Maître du monde ! Il m'a semblé que j'allais mourir de bonheur.

« Mais cela ne m'a pas été donné.

— « Il est temps de réciter la prière de « Mincha » prononça soudainement d'une voix tranchante le rabbin de Brisk, et au même instant tout fut changé.

« Silence ! de-nouveau un voile est retombé sur mes yeux. En haut un ciel ordinaire, en bas de la pâture vulgaire, des chassidim vulgaires en des lévites usées... Des morceaux tronqués de vieilles mélodies .. Eteints les petits feux... Je regarde le soleil, son visage s'est assombri... »

« L'entente entre « les deux montagnes » n'a pas eu lieu. Mais depuis sa visite au Zadik, le rabbin de Brisk ne persécutait plus les chassidim » (1).

Les larges extraits que nous venons de citer d'une des

1. La nouvelle que nous venons de citer pouvait avoir comme base historique la dispute qui a eu lieu à Varsovie entre le Zadik Levi Izchok de Berditchev, une des gloires du chassidisme et le rabbin de Brisk. L'histoire de cette dispute est rapportée par S. M. Dubnow dans la revue *Voschod*, novembre 1890.

meilleures nouvelles chassidites de Perez peuvent donner une idée générale de toutes ses autres nouvelles du même genre qui, écrites presque toujours sous la forme d'un monologue mis dans la bouche d'un chassid, racontant tantôt quelque événement de la vie chassidite, tantôt développant un point quelconque de leur doctrine, sont toutes pénétrées du même esprit d'une philosophie universelle et présentent de vrais chefs-d'œuvre de poésie lyrique.

Ce serait cependant une erreur de croire que dans ces nouvelles Perez ait voulu écrire une apologie du chassidisme ou prêcher l'adoration des Zadik et la foi à leurs miracles. Esprit sceptique au fond, Perez a trouvé précisément dans son scepticisme la force de détachement et de sérénité nécessaire pour admirer une foi et un dévouement que lui-même ne peut pas partager. S'attachant par ses nouvelles chassidiques à l'école romantique, il n'a cependant rien de commun avec ceux des représentants de cette école qui, faisant revivre dans leurs œuvres l'esprit des siècles passés, auraient voulu le transporter aussi dans la vie actuelle. Le chassidisme tel qu'il apparaît dans les œuvres de Perez est une de ces manifestations de la soif qu'ont les hommes de vérité et de beauté qui, sous des formes différentes selon les temps et les milieux, passent à travers toute l'histoire du genre humain, inspirant les poètes, soulevant les masses et laissant après elles des légendes d'une beauté profonde et universelle.

Les opinions morales et sociales de Perez sont exposées en grande partie dans ses nouvelles symboliques. Ces opinions sont, en général, pessimistes. La vie est un grand

« marais » (1) où vivent les hommes — vers qui dans leur vanité prétendent qu'ils habitent le « grand océan ». Les traditions, les lois écrites et orales des générations passées, pèsent sur le ghetto et étouffent dans le cœur des hommes toute aspiration à la liberté, à des formes nouvelles et meilleures d'existence. Le mort saisit le vif. L'homme automate qu'un jour a créé le grand rabbin de Prague et qu'il savait par des mots magiques faire servir au profit des habitants du ghetto, a été relégué au grenier de la synagogue. Le vieux rabbin est mort et personne ne connaît depuis le mot magique par lequel on peut évoquer l'homme automate. Il est déjà tout couvert de toiles d'araignées, mais on n'ose pas le toucher : une croyance populaire dit que celui qui le touchera mourra. Et la toile d'araignée devient plus grande de jour en jour, mais personne n'ose la détruire (2).

« La ville que j'habite, rapporte un juif à l'auteur dans un langage mystérieux, s'appelle la Ville Morte (3). Ceux qui sont en vie ne se distinguent pas beaucoup de ceux qui sont morts. La mort chez nous n'est, en effet, qu'une comédie, on ne peut pas bien mourir, puisque en réalité on n'a jamais vécu. Après avoir été enterrés, les morts quittent leurs tombeaux, reviennent à la maison, vont à la synagogue, se mêlent des affaires communales. Les morts sont plus nombreux que les vivants. Toutes les questions de vie ne les intéressent plus, ils ne mangent et ne

1. Perez. Œuvres éd. du *Freund*. Saint-Petersbourg, 1903, t. IV, *In gemeisechts*, p. 3-5.

2. *Ibid.*, t. IV. *Der golom*, p. 14-15.

3. *Ibid.* *Die tote stadt*, p. 138-148.

boivent que pour avoir l'occasion de prononcer les prières établies, ils n'ont pas besoin d'air et habitent par centaines la même maison. « Et qui êtes-vous ? demanda l'auteur à son interlocuteur étrange. « Moi je suis un demi-mort » répondit le juif, et il disparut parmi les arbres du bois qui bordait le chemin.

Dans une nouvelle intitulée : *Appelé trois fois* (1) l'auteur dans un langage symbolique d'une rare beauté, parle de la fatalité tragique de la vie humaine, de cette force inconnue et mystérieuse qui le pousse toujours en avant, plus haut, vers le sommet de la tour magique où se trouve la belle dormante, et qui, au moment même où il croit toucher au bout de son pèlerinage le jette de nouveau à terre. « Qui es-Tu, Toi qui m'appelle ? Je vais, j'obéis, je suis forcé d'obéir. Mais quel besoin as-Tu de moi ?... Etais-je seulement un instrument entre Tes mains, un instrument qui devait servir à Tes fins et que Tu détruis après T'en être servi... Je n'ai même pas le droit de demander : A quoi T'ai-je donc servi ? »

Dans la ville où habitait l'enfant de la nouvelle intitulée : *Les temps messianiques* (2), il y avait un fou. Ce fou aux yeux noirs, profonds, avait parlé un jour à l'enfant du Messie.

« A quoi le reconnaîtra-t-on ? » demanda l'enfant. Il aura des ailes. Le Messie aura des ailes, et après son arrivée tous les hommes auront des ailes. Voilà comment cela

1. *Ibid.* Drei mol gerufen, uebersetzt vun a gor alten niet ht geendiglesn ksaw-jad, p. 112-124.

2. *Ibid.* Moschiach's zeiten, p. 102-109.

se passera : D'abord naîtra un enfant avec des ailes, après encore un, un troisième et ainsi de suite. Toute une génération naîtra qui aura des ailes, et les hommes ne se vautreront plus dans la boue. »

L'enfant s'en alla à la recherche du Messie. Arrivé dans une auberge, il aperçut assis dans une chambre trois hommes, représentant trois générations : le grand-père, le père et le fils, un jeune homme. Tout à coup deux femmes apparurent annonçant que dans la chambre voisine une femme venait d'accoucher d'un enfant qui avait aux épaules des marques d'ailes. A cette nouvelle le jeune homme poussa un cri de joie. « Insensé ! lui dit le père : De quoi vivra t-il dans l'air ? L'air ne nourrit pas l'homme. » Mais le grand père l'interrompit à son tour : « En haut, dit-il, il n'y a pas de synagogue, il n'y a pas de sentiers tracés par les anciens. En haut on perd le chemin, on erre et on s'égare. Il est vrai qu'on y est libre comme l'oiseau des airs, mais malheur à l'oiseau libre, si le doute est entré dans son cœur, s'il n'a plus de foi. » Le jeune homme voulut protester, mais l'enfant soudainement se réveilla. Les temps messianiques n'étaient en effet qu'un rêve d'enfant.

Dans l'œuvre de Perez, la nouvelle satirique intitulée : *La capote de fourrure* (1) occupe une place à part. Un casquetier joyeux raconte dans un langage populaire tout le plaisir qu'il ressent à confectionner une capote de fourrure. Lui, l'homme obscur, n'ayant aucune voix dans

1. *Ibid.* Dos Streimel, p. 46-57 ; Streimel : capote de fourrure que portent les membres du clergé juif en Russie et Pologne.

les affaires communales, et qui dans sa propre maison s'efface devant sa femme énergique, éprouve comme un sentiment de vengeance enivrante à penser que la capote fabriquée par ses mains va régner en maîtresse souveraine sur les esprits et les sentiments de tous les habitants de la ville. C'est elle qui résoudra les questions d'ordre civil et religieux, c'est elle qui déterminera les choses permises et les choses défendues, et personne, pas même la femme du casquetier, ne pourra s'y opposer. C'est bien la capote de fourrure qui exercera cette domination magique, le rabbin ou le Zarlik qui auparavant n'était rien, une fois qu'il l'a mise sur sa tête devient tout.

La satire est d'autant plus mordante que mise dans la bouche d'un homme du peuple, elle semble tout à fait innocente. Elle est dirigée non seulement contre les représentants de la religion, mais en général contre toutes les conventions sociales, y compris le mariage. Cette nouvelle eut un grand retentissement et fut très attaquée par les esprits conservateurs.

Perez a écrit aussi un assez grand nombre d'articles sur des questions sociales et de critique littéraire qui se distinguent par la beauté de la forme et la noblesse de la pensée.

Dans ces articles il affirme toujours sa foi dans la force de la démocratie, de la masse du peuple. « Le peuple, écrit-il dans son style poétique et imagé, est une fleur éternelle. Le jour où le soleil brille, cette fleur vit, respire, ouvre ses calices ; mais aux heures de la nuit elle se referme, se replie sur elle-même... Même quand plus tard le soleil re-

vient, de longues heures s'écoulent avant que la fleurs'aperçoive de sa réapparition, Pendant la nuit elle se couvre de poussière et de saletés qui empêchent les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à elle... Aidez le peuple à voir le soleil de bonne heure ! » (1).

Il appelle les intellectuels à revenir à leur peuple qu'ils ont abandonné au nom des idées d'assimilation : les autres peuples sont assez riches en forces intellectuelles, mais la masse juive se meurt de manque d'air et de lumière.

« C'est à cause de vous, reproche-t-il amèrement aux intellectuels assimilateurs, c'est à cause de vous qui jusqu'à présent n'avez travaillé que dans des champs étrangers, que notre champ est resté sauvage, couvert d'herbes nuisibles. Chez les autres il ne manque pas de bras pendant que chez nous il n'en manque, hélas ! que trop. Notre peuple est en danger de faire banqueroute intellectuelle parce que personne n'est venu de la part des autres nations travailler pour lui, pendant que ses intellectuels n'ont travaillé que pour les autres » (2).

L'auteur des nouvelles chassidites qui cependant est un des premiers qui ait levé dans le ghetto le drapeau des idées cosmopolites modernes, n'en croit pas moins que le peuple juif pour son propre bien et pour celui de l'humanité ne doit pas s'assimiler, mais doit au contraire continuer à développer sa culture nationale !

« Nous ne croyons, dit-il dans cet ordre d'idées, ni au volapueck ni à l'espéranto, nous aussi nous espérons dans

1. *Ibid.*, I. Bildung, pp. 3-16.

2. *Ibid.*

l'avènement d'une culture humaine générale, mais ce n'est pas de cette façon-ci que cette culture se réalisera. Aucune langue ne doit être perdue, aucune nationalité ne doit être détruite, aucune des sources de la civilisation ne doit être tarie. Ce qu'il y a d'éléments communs, généraux dans toutes les langues, dans les caractères de tous les peuples, dans toutes les cultures particulières croîtra, se développera jusqu'à ce que d'elle-même se forme une civilisation commune, une langue commune qui sera celle d'une humanité unie.

« L'avenir est un creuset dans lequel seront fondus tous les métaux qui pourront contribuer à l'avènement d'un âge d'or, non pas de cet âge d'or d'ignorance qui régnait dans le paradis ancien et dont rêvait Rousseau, mais de celui qu'a annoncé le prophète : La terre sera remplie de science... Une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre... »

L'assimilation artificielle, l'assimilation imposée ne peut que mutiler l'âme du peuple, tuer en lui toute force créatrice, abaisser son caractère moral. En des mots d'une ironie amère et douloureuse, Perez parle des efforts désespérés que font les assimilateurs pour plaire aux yeux d'un ennemi implacable et capricieux qui, quoi qu'ils fassent, ne sera jamais content et les considérera toujours comme étrangers.

« Quand un peuple quelconque tend vers nous le petit doigt de sa main gauche, nous tombons à genoux et lui embrassons les pieds... Quand l'ennemi gronde : « Vous êtes de loisir, vous ne construisez que des pyramides et

vous refusez de ramasser de la paille » (1), tout de suite des voix retentissent qui déclarent : « Il n'y a pas de profession plus honorable que de ramasser de la paille. » Quand un Haman quelconque crie : « Leurs lois sont différentes de celles de tous les autres peuples » (2), on bat l'alarme sur toute la ligne et l'on clame : « Coupez les sommets des cèdres de Liban pour qu'ils ne dépassent pas en hauteur l'herbe des prairies. » Si quelqu'un s'avise de faire de nous des paysans, la charrue devient tout de suite à la mode (3). »

« Nous avons des idées à nous, conclut l'auteur, nos propres termes de logique, un esprit particulier, une conception du monde originale, aidez-nous à développer tout cela (4). »

La question du judéo-allemand n'existe même pas pour l'écrivain, champion des idées démocratiques. Il reconnaît toute l'importance qu'ont la langue et la littérature hébraïques au point de vue national, il veut que le peuple ne perde pas la connaissance des richesses de son passé, mais, les vrais intellectuels doivent comprendre que le judéo-allemand est un fait qui s'est produit sans notre volonté et qui ne disparaîtra pas par un coup de baguette. Il est temps pour les intellectuels de remiser au musée de curiosités, où sa place est marquée, la question de savoir si le judéo-allemand est une langue, si une langue dont la grammaire n'a pas encore été publiée en est une ?

1. Exode, V, 17.

2. Ester, III, 8.

3. Perez, Œuvres, édition de Freund, 1903, t. I, 6-7.

4. *Ibid.*, p. 14.

Peut on appeler du nom de langue un assemblage de mots empruntés aux différents idiomes ? Tout cela c'est du fumier de sottises spéculatives dans lequel les poules stériles du ghetto picoreront toujours (1).

« Aucune langue n'est bonne ni sainte en elle même. Quand le peuple sera assez civilisé, il pourra, s'il le veut, abandonner le judéo-allemand, mais en attendant qui-conque veut connaître et instruire le peuple, doit savoir parler et écrire cette langue (2).

Quand on compare cette déclaration sur l'obligation morale pour les intellectuels juifs de cultiver le judéo-allemand, faite par l'écrivain le plus « moderne » du ghetto, avec les essais timides des quelques maskilim qui, la plupart sous le couvert de l'anonymat, plaidaient le droit d'écrire des récits de morale dans « la langue des bonnes et des cuisinières », on voit combien grand a été le progrès que par la force de la vie même le « jargon » et sa littérature ont accompli.

Perez écrit dans l'idiome des juifs polonais qui contient naturellement un nombre plus grand de mots polonais que les autres dialectes. Ses récits chassidiques contiennent également un grand nombre de mots et de locutions hébraïques dont les chassidim se servent dans leurs causeries philosophiques ou en parlant des Zadiks. Mais, en général, la langue de Perez se rapproche de celle des autres classiques judéo-allemands. Ses œuvres sont lues par les juifs de tous les pays qui connaissent le judéo-

1. *Ibid.*, t. I. *Wos willen mir.*, pp. 20-24.

2. *Ibid.*, t. I. p. 12.

allemand. Des éditions complètes de ses œuvres ont été données aussi bien à Pétersbourg qu'à Varsovie et à New-York.

L'influence que Perez a exercée sur la littérature judéo-allemande a été immense et, à sa manière, plus féconde même que celle d'Abramovitsch. Tous les « jeunes » de cette littérature ont passé par son école, aussi bien les réalistes en Russie et en Amérique que les « romantiques » qui, continuant l'œuvre de Perez, ont créé toute une littérature chassidite. Avant Perez la littérature judéo-allemande avait bien quelques écrivains de talent, de génie même, mais elle était toujours confinée dans la peinture de mœurs locales, de traits particuliers du ghetto, un genre qui après Abramovitsch semblait déjà épuisé et condamné à se répéter.

C'est à Perez qu'appartient le mérite d'avoir fait sortir la littérature judéo-allemande du sentier étroit où elle était engagée et d'avoir par son œuvre un peu disparate, mais marquée au coin d'un vrai talent, ouvert devant elle des horizons nouveaux, des sources de pensée et d'inspiration, par lesquelles elle s'associe à l'œuvre commune des littératures modernes.

LE THÉÂTRE JUDÉO-ALLEMAND

Les premières représentations dramatiques en judéo-allemand eurent lieu dans les ghettos allemands à une époque qu'il n'est pas possible de définir exactement, mais qui en tout cas ne doit pas être de beaucoup postérieure à celle de l'adoption du dialecte lui-même par les juifs les plus pittoresques du carnaval juif aussi bien dans les allemands.

Depuis des temps immémoriaux, la fête de Pourim était l'occasion de certains spectacles bouffons, donnés pour amuser le public. Le Talmud (1) fait déjà mention de ces spectacles qui, tout en gardant leur caractère strictement profane, sont devenus avec le temps un des éléments ghettos orientaux que dans ceux de l'Europe (2).

Le premier texte imprimé d'une pièce judéo-allemande que nous connaissions est celui du *Jeu d'Ahasvérus* publié par un anonyme à Francfort-sur-le-Mein en 1708 (3). Une autre pièce de Pourim intitulée *La vente de Joseph*

1. Megillah 7 II ; Sanhedrin 7 II.

2. Voyez D. Jelline. *La vie juive au moyen âge*, d'après le livre de J. Abrahams *Jewish life in the middle ages* dans la revue hébr. *Haschiloach* 1898, vol. IV, p. 326.

3. Ein schön neu Ahaschwerosch-spiel. Francfort, 1908. Elle est reproduite par Schudt dans ses *Juedische Merkwürdigkeiten*, t. III. Francfort, 1714. — Voyez aussi le texte d'un *Jeu d'Ahasvérus*, recueilli par le Dr Weissenberg de la bouche de « Chantres de Purim » en Russie et publié dans les *Mitteilungen der gesellschaft für jüdische volkskunde* rédigées par Grünwald, 1904, n° I. — Nous avons sous nos yeux le texte d'un jeu d'Ahas-

(Mechirat Joseph) par Baerman de Limburg fut publiée avant 1711 et jouée pour la première fois à Francfort en 1713.

Ces deux pièces auxquelles il faut en ajouter une troisième dont le sujet est également biblique et qui est intitulée *Le sacrifice d'Isaac* (Akédass Izchok) furent pendant des siècles les pièces favorites des acteurs improvisés, pour la plupart étudiants des Jeschibot ou apprentis, qui le jour de Pourim donnaient des représentations dramatiques dans le ghetto. La valeur littéraire de ces pièces est minime. Elles semblent avoir subi l'influence des pièces populaires allemandes de la fin du moyen âge (1).

Le créateur du théâtre judéo-allemand, celui qui forma la première troupe régulière d'artistes judéo-allemands fut le poète populaire Abraham Goldfaden (2). En 1876-1877

vérus intitulé *König Achaschveresch* publié à Vilna, 1908, chez L. L. Matz. Les personnages de la pièce sont : Achaschverèsch : der melech ; Waschti : die malke ; Roz : der læufer ; Bigsono : der kanzler ; Mordchai : der juedischer fürst ; Esther : die malke ; Homon : der prinz vun die Amalekim ; Seresch : sein weib ; Mondrisch : der hofrat.

1. Voyez dans les *Mitteilungen* de Grünwald (citées plus haut) les notes de A. Landau à la publication de Weissneberg.

2. Né à Staro-Constantine (gouvernement de Volhynie) en 1840, mort à New-York en 1908. Voyez aussi plus haut dans le chapitre sur la poésie populaire où il est question des poésies de Goldfaden. Nous avons déjà eu l'occasion, dans les chapitres où il était question de ces auteurs, de mentionner les œuvres dramatiques d'Aksfeld, Ettinger, Gottlober et Abramovitch qui tous ont composé des pièces de théâtre longtemps avant que le théâtre judéo-allemand ait été créé. A cette liste il nous faut encore ajouter les noms de deux autres auteurs dramatiques dont les œuvres précèdent également la création du théâtre judéo-allemand par A. Goldfaden. Ces auteurs sont : J. B. Falkovitch qui a composé deux drames, l'un intitulé *Rabi Chaimel le riche* (Reb Chaimel der Kozen, en quatre actes. Odessa, 866) et l'autre *Rochele la chanteuse* (Rochele die singerin en quatre actes. Zhitomir, 1868) tous les deux adaptés de pièces en langues étrangères et présentant peu d'intérêt ; et Ludwig Levinson auteur d'une comédie de mœurs en

pendant la guerre russo-turque, un grand nombre de juifs russes et galiciens, fournisseurs de l'armée, se trouvaient à Bucarest. Goldfaden, venu lui-aussi sur le théâtre de la guerre dans l'espoir d'y trouver quelque gagne-vie, s'avisa bientôt que le public juif qui tous les soirs remplissait les cafés où des chœurs chantaient en judéo-allemand, pourrait bien goûter des représentations dramatiques dans la langue populaire et se mit à réaliser ce plan. C'est parmi les chantres de la synagogue et aussi parmi les artisans juifs qu'il recruta les premiers éléments de sa troupe. Il n'était pas possible à cette époque de trouver des femmes juives consentant à jouer sur la scène; et les premières années les rôles des femmes dans la troupe de Goldfaden furent tenus par des hommes.

Les pièces pour le théâtre furent composées par Goldfaden lui-même. Le nombre de ces pièces est assez grand, mais elles sont sans aucune valeur littéraire. L'auteur n'a eu qu'un seul but : celui d'amuser son public, généralement assez grossier, composé de marchands ou d'artisans venus à la suite de l'armée russe et en quête d'aventures et de richesses. La plus grande partie de ces pièces était formée de couplets, accompagnés de mélodies qui ont été composées par Goldfaden lui-même. Le reste n'était fait que pour servir de cadre et de trait de liaison aux couplets. Les

cinq actes, intitulée *Les économies de femmes*. (Die weibersche knüppelch. Vilna, 1874, 2^e édition en 1881). La pièce, se mouvant dans un milieu chassidite, abonde en situations comiques et en traits du vrai humour du ghetto, et l'auteur s'y révèle un observateur spirituel de la vie et un bon connaisseur de la langue dans laquelle il écrit. Goldfaden lui-même a déjà publié en 1872 deux comédies, *Les deux voisins* et *Tante Sosie* dans un volume intitulé *Jüdene, verschiedene gediche un theater in prost-jüdischen*. Odessa, 1872.

caractères et les situations sont pour la plupart faux et pris par l'auteur aux vaudevilles français qu'il prenait pour modèles. Du reste, ses pièces n'étaient elles aussi que des vaudevilles ou des mélodrames, ou les deux à la fois.

Après la guerre, Goldfaden vint avec sa troupe à Odessa où il réussit à trouver des éléments féminins pour son théâtre. C'est aussi dans cette ville que Goldfaden composa quelques pièces qui, sans avoir de grande valeur littéraire, sont cependant supérieures à tout ce qu'il avait composé auparavant. Parmi ces pièces citons *Bar-Kochba*, *Sulamith* et le *D^r Almssada* ayant toutes des sujets historiques et dans lesquelles l'auteur a su observer la vérité historique. Comme dans les premières pièces de Goldfaden les couplets formaient aussi dans ces dernières l'élément le plus important. Ce sont ces couplets, très favorablement accueillis par le public, qui firent en grande partie le succès de l'œuvre. Beaucoup d'entre eux avec les mélodies dont ils sont accompagnés ont fait le tour du ghetto entier et sont devenus vraiment populaires (1).

1. Les plus populaires parmi ses pièces sont : *Die Kischefmacherin* (Zauberin) operette in 5 acten un in 8 bilder. New-York, 1893. — *Schmendrig oder die Komische chassene*, a komödie in 3 acten. Varsovie, 1890, *Die Kaprisne Kale-moid oder Kabzensohn et Hungerman*, melodrama in 4 acten un in 5 bilder. Varsovie, 1887. — *Der fanatik oder die beide Kun-lemel*, operette in 4 acten un in 8 bilder. Varsovie 1887. — *Die bobé mit dem einikel oder Bonzje die Knottlachlegerin*, melodrama in 3 acten mit gesang. Varsovie, 1891. — *Doctor Almasado oder die jueden in Palermo*, historische operette in 5 acten, bearbeitet vun einem deutschen roman. Varsovie, 1887. — *Bar Kochba* (Der sohn vun dem stern) oder *die letzhe teg vun Ieruscholaim*. Eine musikalische, melodrama in reimen, in 4 acten un ein prolog mit 14 bilder. Varsovie, 1887. — *Schulamis oder Bass Ieruscholaim*, eine musikalische melodrama in reimen un in 4 acten un 15 bilder. Varsovie, 1891.

Goldfaden avec sa troupe fit des tournées dans les villes principales de la Russie habitées par des juifs, et ils ont partout remporté de grands succès. Son exemple, comme bien on pense, ne tarda pas à être imité. D'autres troupes se formèrent. L'une eut pour directeur un certain Lerner, qui a traduit, entre autres, pour son théâtre *Uriel Acosta* de Gutzkov et *La Juive* de Scribe ; une autre donnait surtout des pièces de Shackewitsch, romancier populaire dont nous avons parlé plus haut, et qui, très au courant du goût public, commença l'un des premiers à écrire des pièces de théâtre qui, d'ailleurs, ne valaient pas plus que ses romans.

En 1883, le gouvernement russe qui, à cette époque, inaugurait toute une série de mesures restrictives contre les juifs, interdit les représentations judéo-allemandes. Cette interdiction fut un coup terrible porté au jeune théâtre qui commençait à peine à se développer. Les troupes d'artistes émigrèrent en Roumanie, Galicie et ailleurs, mais n'y trouvèrent pas un champ d'activité assez favorable. On essaya aussi de tourner la loi en donnant des pièces judéo-allemandes sous des titres allemands, mais les fonctionnaires du gouvernement russe veillaient. Ces pièces furent rarement représentées. Mais le théâtre juif trouva un refuge parmi les émigrants de l'Amérique et c'est là que nous allons étudier les phases de son évolution.

La première troupe judéo-allemande arriva en Amérique en 1884, après avoir joué quelque temps à Londres. D'autres troupes arrivèrent aussi plus tard, qui jouèrent

aussi bien à New-York que dans les autres centres de l'émigration juive aux Etats-Unis.

Rien qu'à New-York il y a maintenant près de cent acteurs professionnels qui jouent dans les trois théâtres judéo-allemands de la ville.

En Amérique, les écrivains judéo-allemands continuèrent d'abord à marcher sur les traces que leur avait indiquées Goldfaden, auquel ils restèrent cependant inférieurs. Lateiner et Horowitz, les deux principaux « fournisseurs » de pièces des théâtres judéo-allemands américains, ont composé un nombre extraordinaire de pièces (près de 250) qui toutes sont faites sur le même modèle et sont dénuées également de valeur littéraire. Que ce soient des pièces historiques ayant pour objet la glorification du passé juif, ou des pièces qui représentent la lutte des pères et des fils dans le ghetto, ou encore des pièces romanesques, ce sont toujours des mélodrames sans observation psychologique, sans vérité de caractères, ou des farces dans lesquels les lazzi et les mots d'esprit souvent grossiers et indécents, viennent flatter le goût peu raffiné de la masse. Les couplets, les danses, les décors somptueux constituent ici encore et plus que jamais une partie intégrante et indispensable au succès de ces pièces.

A côté de ces pièces de Lateiner et Korowitz, auxquelles il faut encore ajouter celles de Shackewitsch, et d'autres auteurs moins connus, le théâtre judéo-allemand en Amérique a aussi commencé à donner des pièces traduites des langues étrangères. Le grand succès dont a joui sur la scène judéo-allemande l'*Uriel Acosta* de Gutzkov

incita les directeurs des théâtres, toujours en quête de nouveautés pour leur public, à tenter la représentation des pièces classiques russes, allemandes et anglaises. L'essai fut favorablement reçu; des pièces de Tolstoï, de Schiller, de Shakespeare et d'autres auteurs étrangers, plus ou moins bien traduits, sont définitivement entrées dans le théâtre judéo-allemand et, quoiqu'elles aient été beaucoup moins souvent représentées que les pièces de La-teiner et de Horowitz, elles n'en marquent pas moins un pas en avant dans le développement du théâtre judéo-allemand et du goût de son public.

L'écrivain dramatique qui, plus que tout autre, a contribué par ses pièces à faire sortir le judéo-allemand de la bassesse et de la platitude dans lesquelles il tombait de plus en plus, a été Jacob Gordin (1). Cet écrivain n'est pas un esprit créateur. Dans ses pièces il a surtout adapté à la scène des pièces d'auteurs étrangers (2). Mais il ne se

1. Né en 1853 à Mirgorod (gouv. de Poltawa), la ville natale de Gogol, Gordin commença sa carrière littéraire comme rédacteur à des journaux russes. En 1879 il fonda à Yelisawetrog où il habitait à cette époque une secte les « bibleiskie bratia » ou « bibleitzi » (frères de la Bible). Les partisans de la secte professaient en grande partie les idées religieuses et sociales de L. Tolstoï et voulaient trouver une forme de réconciliation entre le judaïsme et le christianisme. Les « pogromes » de 1881 ont porté le coup de grâce au jeune mouvement, qui d'ailleurs, dès le commencement, avait rencontré beaucoup de résistance dans les milieux juifs. En 1891 Gordin émigra en Amérique avec l'intention d'y fonder une colonie sur des bases communistes, et c'est en Amérique que la nécessité de vivre fit de lui un écrivain judéo-allemand. Sa première pièce *La liberté* a été représentée à New-York en 1892. Depuis il a composé plus de 50 pièces qui d'ailleurs n'ont pas été toutes publiées et un grand nombre d'articles et d'esquisses publiés dans les revues judéo-allemandes américaines. Il est mort à New-York en 1909.

2. *Mirele Efros* (probablement la meilleure pièce de Gordin) et *Le roi Lear juif* sont des adaptations du *Roi Lear* de Shakespeare. Dans *Got, Mensch und Teufel* (Dieu, l'homme et le diable), une des pièces les plus po-

contente pas d'emprunter l'idée générale d'une pièce, il en transforme l'affabulation. Le cadre dans lequel il place les tableaux de ses pièces, les personnages principaux et secondaires, tous les détails, même les plus insignifiants, sont toujours empruntés à la vie du ghetto et sont présentés avec vérité et justesse.

Gordin a, en effet, subi d'une façon très considérable l'influence des écrivains réalistes russes et même dans les pièces où, imitant tel ou tel écrivain étranger, il introduit des éléments romantiques ou fantaisistes, il reste encore réaliste.

Gordin possède aussi dans une haute mesure l'art d'écrire et de composer. Ses dialogues sont pleins de mouvement et sont souvent spirituels. Sa langue est forte et vigoureuse quoique manquant un peu de souplesse.

Les pièces de Gordin ont été jouées principalement par la troupe de Jacob Adler qui est un des plus grands artistes du ghetto. Les éléments intellectuels du ghetto new-yorkais, nourris pour la plupart par des auteurs russes, acclamèrent dans Gordin et dans le principal acteur de ses pièces les représentants d'un art qui leur était cher et que pour la première fois ils voyaient apparaître sur la scène judéo-allemande. Malheureusement, en dehors de ces éléments intellectuels, il fallait encore compter avec le reste du public, habitué aux représentations des music-halls améri-

—
pulaires de Gordin, l'influence du *Faust* de Goethe est très sensible. *Die Schewouah* est une adaptation du *Charretier Henschel* de Hauptmann; *Minna* est une adaptation de *Nora* d'Ibsen. Gordin a également adapté pour la scène judéo-allemande *Hernani* et *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Nathan le Sage* de Lessing, *Kabale nud Liebe* de Schiller, *Le contrôleur* de Gogol; *Medea* de Grillparzer et plusieurs pièces d'Ostrowsky.

cains et des théâtres judéo-allemands créés par Lateiner et Horowitz. Etc'est ainsi que Gordin se vit dans la nécessité de composer lui aussi des farces et des mélodrames et d'introduire dans quelques-unes de ses meilleures pièces des éléments vaudevillesques et mélodramatiques considérés par les artistes comme indispensables au succès.

Comme Ostrowsky, le grand dramaturge russe, dont l'influence a été des plus fortes sur l'œuvre de notre auteur, Gordin prend le plus souvent pour sujets de ses pièces des drames de famille. Tantôt c'est la mère digne et noble, humiliée par ses enfants (*Mirele Efros*), tantôt ce sont des riches qui n'ont aucun égard pour leurs parents pauvres (*Chascha die iessome : Chascha l'orpheline*), tantôt encore c'est la femme humiliée et poussée à la folie et au crime par un mari orgueilleux et despotique (*Die schechite : l'Assassinat*).

Dans *Dieu, l'homme et le démon* (1) Gordin s'attaque à un sujet plus vaste et d'une portée philosophique. La pièce commence par un prologue qui est situé au ciel. Dieu demande des nouvelles de la terre au démon qui vient de la visiter. La réponse de ce dernier est bien pessimiste : « Les hommes sont toujours divisés en Abels et en Caïns ; comme par le passé les premiers continuent à se laisser assassiner et les seconds sont toujours des assassins. » Mais Dieu ne se laisse pas égarer par les renseignements donnés par l'ennemi du genre humain. Dans la petite ville de Dubrovna vit un pauvre juif, Herschele, qui gagne péniblement sa vie en écrivant des rouleaux de

1. Got, mensch un teufel, A drama in 4 acten mit a prolog. Jacob Gordin, éd. *Verlags-bureau*. Varsovie, 1907.

la Loi pour les synagogues et cet homme est si dévot et mène une vie tellement sainte « que le plus puissant des dieux ne peut éprouver que de la joie à avoir un tel serviteur et adorateur ». Le démon alors se fait fort de détourner du chemin droit un homme même comme Herschele de Dubrovna, et questionné par Dieu sur la nature des moyens dont il veut se servir pour arriver à ce but, il répond :

« Tu as permis de tenter Ton serviteur fidèle Hiob au moyen des souffrances. Un juif de nos jours ne se laissera plus effrayer par les souffrances. Le docteur savant Faust m'a vendu son âme pour le prix d'un instant de plaisir. Mais de telles affaires sont possibles avec les non-juifs : un juif ne paiera pas le plaisir un prix trop élevé. Dieu omnipotent, permets-moi de le tenter avec de l'argent, oui, avec de l'argent... Des hommes qui sont libres, ont une patrie, de la gloire, de la puissance, sacrifient tout à l'argent. Comment ne le ferait donc pas le juif qui n'a d'autre moyen de satisfaire son ambition, d'autre garantie dans la vie que la richesse ? » Le prologue prend fin sur cette déclaration et le démon avec la permission de Dieu se met à son œuvre de tentation. Dans le premier acte nous le voyons s'introduire sous le nom de Masik (malfaiteur) dans la maison de Herschele auquel il réussit à faire acheter un billet de loterie. Herschele gagne à la loterie, il devient riche, entreprend de grosses affaires en compagnie de Masik qui est devenu son ami et conseiller inséparable, et sous l'influence de ce dernier peu à peu ses mœurs et son caractère subissent un changement considérable. Il divorce d'avec sa femme dévouée pour épouser

la jeune et belle Freide, il devient dur et brutal envers son vieux père, Leiser le badchen, qui lui sert de reproche vivant dans son nouveau genre de vie et il ne veut plus connaître ses anciens camarades qui, ruinés par lui, deviennent de simples ouvriers dans sa fabrique où ils sont exploités de la façon la plus cruelle. Masik se frotte les mains et croit la partie gagnée, mais il triomphe trop tôt. La richesse a pu éblouir Herschele pendant un certain temps et lui faire commettre faute sur faute, mais elle n'a pas changé le fond de son âme ni effacé les impressions de son éducation première et de sa vie passée. Et quand se produit un événement tragique — un jeune ouvrier, le fils du meilleur ami de Herschele aux jours de sa pauvreté, est broyé devant ses yeux par une machine de sa fabrique — Herschele qui, depuis qu'il est devenu riche, n'a pas connu un seul instant de vrai bonheur, sent tout à coup qu'il s'est égaré dans une impasse d'où il n'y a plus d'autre issue que celle de la mort. Et quand Masik le découvre pendu à son coffre-fort, il doit s'avouer avec regret que « la puissance de l'argent même est limitée, qu'on peut bien par son moyen tromper l'homme, le pervertir, mutiler son âme, mais non pas le perdre tout à fait. »

Dans un drame historique en quatre actes intitulé : *Elisé ben Aboué* (1), Gordin a essayé de recréer la figure tragique de ce docteur célèbre du Talmud qui vécut dans la première moitié du 11^e siècle et qui, égaré par la philosophie grecque, fut déclaré hérétique par ses collègues.

1. *Elische ben Aboué. Drama in 4 acten van Jacob Gordezt*, éd. Die internationale bibliotek.

Le personnage principal de la pièce et quelques figures secondaires, R. Meier, l'élève fidèle d'Elisé qui reste avec son peuple, mais trouve moyen en même temps de ne pas abandonner le maître dont il comprend et sait admirer la grandeur d'âme, Batborit, la femme d'Elisé, une sorte de Xantippe juive, Tovie le « gueux joyeux » qui déclare posséder tout parce qu'il n'a besoin de rien, et le sombre « frère Siméon » qui ne cesse de répéter que « le monde est une misérable maison en ruines, la vie un trou noir et que notre seule joie est dans les larmes et la prière », tous deux judéo-chrétiens qu'Elisé désigne aux talmudistes dans un geste d'avertissement comme « des gouttes qui sont déjà tombées de la coupe juive, parce que cette coupe a été trop remplie par toutes sortes de lois, de prescriptions, de défenses et de restrictions » ; le vieux « Rosch-Yeschibo » (chef de l'école) enfin qui vit la vie du peuple et personnifie la souffrance nationale du peuple juif opprimé par les Romains, tous ces personnages sont présentés avec beaucoup de pénétration et de vérité historique. C'est une des pièces les plus originales que Gordin ait composées.

Beaucoup plus faible, par contre, est la pièce *l'Inconnu* (Der unbekanter) qui traite des forces inconnues et mystérieuses dont dépend la vie humaine. L'auteur n'a pas su soutenir jusqu'au bout le ton général de la pièce et sa dépendance de la pièce symbolique : *La vie de l'homme*, de Léonide Andreïef, est par trop visible.

Le rôle de Gordin dans le théâtre judéo-allemand a été, en somme, très important et très bienfaisant. Le premier il essaya d'apposer aux pièces enfantines et stupides de la première époque, des œuvres d'un art sérieux et réaliste.

Mais lui-même tout en se montrant supérieur à la plupart des autres auteurs du théâtre judéo-allemand par sa haute éducation littéraire et sa bonne volonté, n'est cependant qu'un bon maître ouvrier de l'art théâtral, très intelligent, mais qui manque de spontanéité et d'originalité et, en outre, ne sait pas toujours résister aux exigences du public. Dans une notice biographique qu'il a écrite pour le recueil judéo-allemand, intitulé : *La scène juive* (1), qui a paru à New-York en 1897 pour célébrer le vingtième anniversaire de la fondation du théâtre judéo-allemand, Gordin indique les motifs qui ont jusqu'ici entravé le développement de ce théâtre. C'est en des mots dénués de toute affectation, mais dans lesquels perce l'amertume de l'homme qui a lutté seul, qu'il indique, en passant, les faiblesses de son œuvre propre.

« Je veux déclarer publiquement, dit-il, que le théâtre judéo-allemand ne pourra jamais se développer normalement tant que le gros des intellectuels juifs continuera à ignorer un problème aussi important pour la masse du peuple, que le développement du théâtre littéraire et sérieux. Le théâtre judéo-allemand, malgré les centaines de milliers de personnes formant son public, ne peut pas espérer l'avènement d'un écrivain de talent puissant, tant que le gros de ses auteurs seront des hommes comme moi, qui ne sont devenus des auteurs dramatiques que par hasard, qui n'écrivent des pièces que parce que les conditions de leur vie les y forcent et qui, comme moi,

1. *Die juedische bühne*, herausgegeben zum zehn jährigen jubilæum von dem jüdischen theater. New-York, 1897, art. Erinnerungen von J. Gordin,

restent isolés et ne voient autour d'eux qu'ignorance, envie, inimitié et rancœur. »

L'œuvre de Gordin est, dans la plupart de ses créations, une œuvre de transition. Elle a contribué à améliorer le goût du public, elle a posé devant les auteurs et le public le problème d'un art vrai et sérieux, mais cet art même elle ne l'a pas réalisé.

Depuis 1908 le décret qui interdit les représentations judéo-allemandes en Russie, n'est plus appliqué avec la même rigueur. Des troupes judéo-allemandes jouent dans la plupart des grandes villes de la zone juive. En dehors de Scolem-Aleihem qui a écrit quelques pièces de théâtre (1) parmi lesquelles les *Disséminés et dispersés* (2) qui se distinguent par les qualités d'observation et de mouvement qui caractérisent les nouvelles de cet auteur, mais dans lesquelles l'écrivain n'approfondit pas les problèmes auxquels il touche, d'autres écrivains plus jeunes, aussi bien en

1. *A doktor !* Spass in ein act. Varsovie 1907. — *Masel tow !* a comedie in 1 act. Varsovie 1907. — *Agenten*, a spass in 1 act. Varsovie, 1908.

2. *Zeseit un serspreit, bilder vun im jued. Leben* in 3 acten. Pietrokow 1906 (publiée pour la première fois en 1903 dans la *Jued. Volszeitung* de Spektor). Elle a eu un certain succès dans le théâtre polonais à Varsovie. — La pièce a pour sujet la lutte « des pères et des fils » dans le ghetto. Meier Schalant, un commerçant juif assez riche, et ses enfants dont quelques-uns s'adonnent au mouvement révolutionnaire et national, pendant que les autres sont des libertins pour lesquels les lois de l'ancienne morale n'existent plus, parlent des langages différents. La fin de la pièce est d'un effet dramatique assez fort : au milieu d'une surexcitation nerveuse, que produit en lui une nouvelle commerciale importante, Meier Schalant sent tout à coup toute son énergie se perdre et l'abandonner. Son fils aimé Valodia est arrêté comme révolutionnaire, l'autre fils Chaïm s'en va en Palestine où il veut devenir simple laboureur, la fille Ghana au lieu de se marier ne rêve que d'aller à Berne faire des études, Matwej, son fils aîné, passe tout son temps à s'amuser et à jouer aux cercles en compagnie suspecte, la fille ai-

Russie qu'en Amérique, ont écrit des pièces de théâtre, où ils ont fait preuve d'un vrai talent artistique et leurs œuvres ont été à leur tour traduites en des langues étrangères (1).

Les adeptes fervents du théâtre et de la langue judéo-allemande espèrent qu'une ère nouvelle s'ouvre pour ce théâtre qui prouvera définitivement et de la façon la plus éclatante aux plus sceptiques la vitalité et le génie de la langue dans laquelle il sera composé. L'avenir seul montrera ce qu'il y a de vraiment fondé dans ces espoirs.

née Flora s'enfuit de la maison en compagnie d'un amoureux, et Meier Schallant qui ne comprend rien aux forces hostiles qui se sont introduites dans sa maison, mais qui voit sa famille détruite et le but de toute son existence de lutte évanoui, n'a qu'un cri de détresse qu'il adresse à sa femme : « Malka, où sont nos enfants ? » et la mère, non moins désolée et désespérée, répond : « Ils sont disséminés et dispersés sur toutes les mers. » Par certains côtés cette pièce de Scholem Aleichem rappelle la pièce russe de Naïdenow. *Les enfants de Vaniouschin*.

1. Parmi les plus connus citons Asch, Pinski, Hirschbein et Liebin (voyez préface p. 7). Des pièces d'Asch ont été données avec le plus grand succès sur les meilleures scènes russes et allemandes. Perez a également publié quelques pièces dans lesquelles se font sentir l'influence des idées symbolistes.

Vu et admis à soutenance,
le 24 novembre 1909
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

A. CROISSET

Vu, et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris

BIBLIOGRAPHIE

Dans cette bibliographie, qui contient plus de mille titres, sont entrés les livres qui sont indiqués dans la bibliographie de M. Leo Wiener (1) et ceux indiqués dans la bibliographie de recueils de poésie populaire de M. S.-E. Wiener, le savant bibliothécaire du Musée Asiatique à Saint-Pétersbourg (près de 90 titres) (2). Les autres livres se trouvent, pour la plupart, dans la bibliothèque de la Société pour la propagation de sciences entre les juifs à Riga.

- A. H. — *Die Sozialistische frakzies in zionism*, éd. « die Welt ». Varsovie, 1906, in-16, 96 p.
- A. M. — *A Schoen geschichte*, wie a leib hot ausgehodewet a prinz, wos der leib hot ihm aweggechapt vun sein mutter, der koenigin, bees er hot gesogen un hot ihm aso lang gehalten, bis er is gross geworden. Varsovie, 1878, in-32, 31 p.
- A. M. SCH. — *Der Chalef aufin hals*. Eine ware tragedische geschichte wos hot sich pasirt mit unsere elterin in der zeit vun die kreuz zige in johr 1096. Varsovie, 1885, in-16, 40 p.
- A. R. S. — *Reb tanchum der mekabel*. Einige neue juedische volkslieder aus dem panorama des russisch polnischen juedischen lebens. Jassy, 1883, in-16, 16 p.
- A. W. — *Die keniginnen vun der scharlatanen welt.*, éd. « Sensations un kriminal bibliotek ». Varsovie, 1909, in-12, 16 p.
- A. Z. M. — *Jente die negide*, oder ein kleiner ueberblick ueber

1. *The History of Yiddish Literature in the Nineteenth Century*. New-York, 1899, p. 357-381.

2. Ginsbourg et Marek. *Evreiskia narodnia piesni*. Saint-Pétersbourg, 1901. Supplément, p. I-XIV, M. Wiener, qui possède une très riche bibliothèque judéo-allemande a, en outre, mis gracieusement à notre disposition près de 400 fiches dont nous avons pu utiliser un certain nombre, surtout pour les livres d'ancienne édition. Nous lui exprimons ici notre reconnaissance profonde.

- dem juedischen erziehungs stand bifrat, und andere sachen bichlal vos dos hot gehert mit seine eiern der aufschreiber. Varsovie, 1886, in-16, 30 p.
- ABASCH. — *Jekale Kundas*. Sehr a schoene maasse, vos hot sich nit lang verlossen in a klein stædtele in polen. geschrieben vun dem korewer bocher. Varsovie, 1879, in-8, 95 p.
- Abend-Blatt*. — A taegliche zeitung fuer die sozialistische arbeiterteil in America. Rédacteur : Abraham Kahan, plus tard Ph. Kranz. New-York, 1894-1902.
- Abend-Zeitung*. — Die erste anarchistische taegliche blatt in america durch Sch. Janowski. New-York, 1905.
- ABIR JACOB. — *Maassies wechiduschim lekutim misefer hasohar*, al seder bereeschit beloschen aschkenas, mehoraw schimon akiba ber. Sulzbach, 1700, in-4°, 46 p.
- *Id.* Amsterdam, 1717, in-8, 61 p.
- ABRAMOVITSCH (F.). — *Zeitlieder*. Vilna, 1906, in-12, 34 p.
- ABRAMOVITSCH (S.-J.). — *Die Alte maase un a nacht in zores*, Zwei erzehlungen. New-York ; sans date, in-8°, 75 p.
- *Der Fisch vos hot eingeschlungen ione hanowi*. Vun die mecha-brim vun'm luftballon a. b. (en collaboration avec L. Biens-tock). Odessa, 1870, in-16, 21 p.
- *Fischke der krumer*, a maasse vun juedische oreme leit. Zhitomir, 1869.
- *Id.* dans *Alle ksowin van mendeles mocher sforim.*, vol. I. Odessa, 1888, in-8°, 158 p. (édition augmentée).
- *Id.* New-York, 168 p., s. d., in-8.
- *Juedel*. A ssipur-hamaasse in schirim, deux tomes. Varsovie 1875, in-16, 105-117 p.
- *Id.* New-York, 123 p., s. d., in-12.
- *Kizur massæes binjomin haschlichî*, dos heisst die nessie oder a reisebeschreibung vun binjomin dem dritten, vos er is auf seine nessies vergangen het weit asch unter die hore chos-chech un' hot sich genug ongesehen un ongehoert chiduschim, schœne sachen, vos sei seinen arausgegeben geworen in alle schiwim leschones un heunt auch in unser loschen. sefer rischon. Vilna, 1878, in-8, 96 p.
- *Id.* Vilna, 1904, in-8, 96 p.
- *Dos kleine menschele*, oder a lebensbeschreibung vun izchok avroom takif. gedruckt behischadlus mendeles mocher sforim. Odessa, 1864.
- *Id.*, gor in ganzen auf dos neu uebergemacht. Vilna, 1879, in-8, 132 p.
- *Die Kliatsche oder zaar-baale chaim*. A maasse vos hot sich varwalgert zwischen die ksowim vu isrolik dem mesch ugenem. Vilna, 1873, in-8, 119 p.

- *Id.* Dans Alle kswim vun m. m. s. vol. II. Odessa, 1889, in-8, 128 p.
- *Id.* Dans Alle kswim vun mendeles mocher sfurim. dos erste buch. New-York, 1906, in-8, 116 p.
- *Der Luftballon* (Ecrit en collaboration avec L. Bienstock). Zhitomir, 1869.
- *Der Nützlicher kalender far die russische jueden.* Vilna, 1876, in-8.
- *Perek schiro.* Zhitomir, 1875, in-8, 124 p.
- *Der Prizyw.* a drame in fünf akten. Saint-Pétersbourg, 1884, in-8, 87 p.
- *Id.* New-York sans date in-8, 106 p.
- *Schlome r' chaims,* a bild vun juedischen leben in der lito. New-York, 1901, in-12, 73 p.
- *Smires isroel.* Schabesdige smires, vardeutsch in schirim un' gut erkläert, bichdej itlicher jued besunder soll varstehn seier teuern wert, wie schoen sei seinen a Gott's wunder. Zhitomir, 1875, in-16, 82 p.
- *Die Takse oder die bande stodtbaal-towes.* Zhitomir, 1869, in-8.
- *Id.* Vilna, 1872, in-8, 88 p.
- New-York, 1899, in-8, 99 p.
- *Der Ustaw ueber woinski powinnost,* wissotschaische utwerdet dem ersten januar in johr 1874, uebersetzt vun s. abramowitsch un' l. bienstock. Zhitomir, 1874, in-8, 135 p.
- *Dos Wünschfingerl,* wos mit dem känn itlicher mensch derreichen alsding, wos sein harz wünscht un' begehrt, un' durchdem nützlich sein sich un' der welt. Varsovie, 1865.
- *Id.* Dans la Jüdische Volksbibliothek, vol. I et II. (éd. augmentée, mais qui n'a pas été menée jusqu'au bout).
- *Id.* a matone far die liebe juedische kinder. New-York (l'année n'est pas indiquée), in-8, 144 p.
- Achaschweresch-Spiel.* Francfort-sur-le-Mein.
Id. Auf einen neuen ofen gleich einer opera, un' is ausgezogen vun targum schoni umdrasch jalkut un' anderen midraschim un' auf ein solche manier gistelt gleich wie es vun rechten komœdianten gespielt wert. Amsterdam (?), in-4, 1718.
- ADLER (J.). — *Sichrones.* verlag « moderne literatur ». Boston sans date, in-12, 69 p. (avec une préface par D. Pinski).
- Ein Adress an die Kinder Isroel.* Londres, in-8, 1824, I + 21 p.
- AKSENFELD (J.). — *Der Erste juedische rekrut in russland im jahre 5587 (1827),* am tage der publicirung des betreffenden ukases. ein komischtragischer roman in jüdisch-deutschem jargon. Leipsic, 1862, in-8, 58 p.

- *Kabzen-Oscher-spiel*. A drama in zwei akten. Dans sämmtliche werke, dos fünfte büchel. Odessa, 1870, in-16, 72 p.
- *Mann un weib. schwester un bruder*. ein emesse masse, bearbeitet in theaterstück, in zwei akten. Odessa, M. Beilinson, 1867, in-8, 68 p.
- *Der Ozar oder die genarrte welt*. Dans *Sämmtliche werke*, dos vierte büchel. Odessa, 1870, in-16.
- *Dos Sterntüchel, oder schabes chanuke in mesibis*. Leipsic, K. W. Vollrath, 1862 (?), in-8, 140 p.
- Akta esther mit achaschweresch*. Prague, in-8, 1763, 39 p.
- ALEICHEM SCHOLEM. — *Graf Esterhasi*. roman, ed. publish. comp. New-York (sans date), in-8, 601 p.
- Der Amerikanischer Volkskalender. The American People's Calendar*. A Yearly Literary Review. By Alexander Harkavy New-York, 1894, in-8.
- Anekdoten-Buch*. Zweihundert schoene witzen, sehr satirisch zum lachen, vun M. Kukelstein. Vilna, 1893, in-16, 96 p.
- APOTHEKER (D.). — *Haneewel*. Die leier. Czernowitz, 1881, in-8, 79 p.
- Der Arbeiter*, organ vun juedisch. komitet vun der P. S. P. Varsovie, 1906.
- Der Arbeiterfreund. The Worker's Friend*. Published by the International Workingmen's Educational Club. Londres, 1886-1891, folio, chaque numéro avait 8 pages ; mensuel, plus tard il est devenu hebdomadaire.
- Arbeiter-Kalender. A sammelbuch far arbeiter-interessen*. araus gegeben durch iecheskiel kotik. Varsovie, 1906, in-8. 14, VIII, 35, 10, 50, 14, 7 p.
- Arbeiter Lieder*. (Illustrirt) gesammelt duch m. teutsch. ed. « Progress ». Varsovie, 1906, in-8, 56 p.
- Die Arbeiter-Stimme. A sozial-demokratische arbeiter zeitung*. Organ vum allgemeinem jüdischen arbeiterbund in lito, polen un russland. johrgang VII, 1904. Drukerei vun « Bund », 22 p.
- ARNSTEIN (Mark). — *Dos eibige lied*. a bild vun arbeiter-leben in ein akt, édit. « Theater-bibliothek ». Varsovie, 1907, in-8, 4, 28 pp.
- *Id.*, édit. « verlags-buro ». Varsovie, 1909, in-8, 28 p.
- *Der Wilner baal-habaiss'l*, drama in 4 akten, éd. « Jawne ». Varsovie, 1908, in-8, 102 p.
- ASCH (Scholom). — *Got vun nekomo*, a drama in 3 akten, éd. « Zukunft ». Vilna, 1907, in-8, 84 p.
- *In a schlechter zeit* (bilder un erzehlungen), éd. « Progress ». Varsovie. 1903, in-12, 78-I p.
- *Jugend*. Varsovie, 1908, in-12, VIII, 149 p.

- *Momenten vun di freiheits-teg*, éd. « Progress ». Cracovie, 1909, in-12, 38 p.
- *Moschiach's zeitem* (a drama in 3 akten) zweite ausgabe, éd. « Zukunft ». Vilna, 1907, in-8, 62 p.
- *Scripten*. Varsovie, 1908, in-8, 4 vol. à 159 p.
- *Der Sindiger* (drame), éd. « Progress ». Varsovie, 1910, in-8, 27 p.
- *A Stedtil* (a poema vun dem juedischen leben in polen). Varsovie, 1908, in-12, 137 p., 2^e éd.
- Der Aschmadai*. — A literarisch-satirisch humoristisches blat. redagiert vun sch. l. kawa. Varsovie, 1906, in-4, 8 p.
- AUERBACH (J.). — *Bostnoi choter migesa ischâ ein spreßling vun malchus bees dovid*, historische operette in 5 akten un prolog. musik vun ch. wolfthal. Lemberg, 1899, in-8, 55 p.
- AUS REBE. — In dem bichel hot baschribin dem erstin un dem letztin mofes vun r. berinio'n a risschiner chossid. Odessa, 1869, in-16, 8 p.
- AUSTRALIEN. — Allgemeine iediess far die wos willen fohren ahin arausgegeben vun der «juedischer kolonisationsgesellschaft» (Jco.). Saint-Pétersbourg, 1907, in-8, 36 p.
- AVKAT RÖCHEL. — (Teutsch apteik). Amsterdam, in-8, 1652.
- *Id.* Amsterdam, in-8, 1697.
- *Id.* Buda-Pesth, in-8, 1865.
- BABAT (M.-U.) — Geschichte vun amerika, éd. J. Schafirtein. New-York (s. d.), in-10, 96 p.
- BADCHEN (Chonon). — *Schir chedwo*. drei neue lider. zum singen mit melodien. a) mit der epil boim; b) vun der falscher welt. c) wie man nart op a klausnik in a schiduch. Vilna, 1874, in-16, 32 p.
- *Schir nechmod oder die reine neschome...* a) die vorede; b) die lid, un; c) die neschome taanet mit dem malach... Vilna, 1877, in-16, 44 p.
- *Sseu simro melodien... lider...* a) lid vun die beliebte gelt mit die gedrückte welt; b) lid vun die sonzikes (sonen schirem). Vilna, 1877, in-16, 44 p.
- BADCHEN, MORDCHE MANE KAAS. — *Der Donerstog*. Mit noch drei lider: 1. Der alter voter mit die kinder. — 2. Der samovar. — 3. Der reise sak. Zum singen mit feine melodien. Vilna, 1877, in 16, 28 p.
- *Kol schir*. Vier neue lider: a. Der oremer bal gawe. — b. Die Schinionen. — c. Die falsche welt. — d. Wazoe. Vilna, 1871, in-16, 32 p.
- *Kol simro*. Fünf neue lider: a. Dos lid vun oremen tachlis. b. Dos lid vun chosson's voter. — c. Die lid vun chosson's

- muter. — *d.* Die lid vun die kale's voter. — *e.* Die lid vun die kale's muter. Vilna, 1873, in-16, 32 p.
- *Kol ssimscoh.* Ein stim vun freid. Drei neue liden: *a.* Vun galizianer ballen mit sein eidim der chossid. — *b.* Vun die kinpe torin. — *c.* Vun den wächter Vilna, 1872 in-16, 64 p.
- *Id.*, Vilna, 1873, in-16, 64 p.
- *Id.*, Vilna, 1875, in-16, 64 p.
- *Id.*, Vilna, 1881, in-16, 62 p.
- *Ssifse Renonim.* Fünf neue liden: 1. Der eltir elter seide. — 2. Telegraf. — 3. Die kale vun schadchen. — 4. Der karger mit dem watren. — 5. Die wind parnosse. Vilna, 1874, in-16, 32 p.
- BADCHEN PEESSACH ELIJOHU. — *Knaf rnonim...* sechs volkslider wos kritikirn... sachin wos eksestirn auf der welt: 1. Der verfasser. — 2. Die jugend und die elter. — 3. Der telegraf. — 4. Der sigar. — 5. Die udke. — Die spigil. Vilna, 1871, in-16, 32 p.
- *Id.* (avec quelques changements). Vilna, 1875, in-16, 32 p.
- BANK (Ch.). — *Abia rnonos.* Fünf lieder neue zu singen in a gisellenschaft... *a.* Vor rede. — *b.* Die gabrielin. — *c.* Dem voter's zawoe. — *d.* Der tot. — *e.* Der umsister hofin. Vilna, 1875, in-16, 32 p.
- Bas *Iftoch hagilodi...* iessupar baarichus al derech hahowe... Ein maasse araus ginumen von sefer schoftim... Vilna et Grodno, 1875, in-12, 18 p.
- Beerach Avrohom. — (39 chapitres) Sklov, 1799, in-4, p. 32.
- BEILINSOHN (M.-A.). — *Gewures iehudo machabi* oder nes-CHANUKO (chanuko-spiel) a drama in fünf akten. Verfasst in englisch von dem berühmten amerikanischen dichter (poet) Longfellow unter'n nomen *Judas maccabaeus*, übersesetzt kimat in alle europäische sprachen, un auf russisch in Evrejskaja Biblioteka (t. V., 1875) jetzt in jüdisch-deutsch. Odessa, 1882, in-4, 20 p.
- *Golus spania.* A historischer roman aus der juedischen geschichte, etc. Uebersetzt im juedischen. Odessa, 1894, in-8, 158 p.
- BEKKERMANN (Sch.). — *Chewole, die blaue lipelech.* Dieser roman wet breingen viel nuzin un die leser wellen sein höchst zufrieden. Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- *Die Erste frau lacht oder der tate hot die mamen genumen,* a schoene geschichte un derzu ein roman. Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- *Der Geborener aristokrat, oder a get mit gwald.* Varsovie 1897, in-8.

- *Gitil die kremërke*, sehr a interessanter roman, wos die leser wellen sein zufrieden. Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- *Der Guter man...* Vilna, 1898, in-16.
- *Hadasso die chaluze*, dowid welwil est kompot, a drame in 4 akten. verfasst auf dem art vun schomer. Berditcheb, (s. d.), in-8, 112 p.
- *Der Iswoschtschik*, a... roman... Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- *Der Odesser chosson*. ein roman. Vilna, 1899, in-16, 31 (1) p.
- *R. izele mit dem gewins*. Vilna, 1904, in-16, 32 p.
- *Ssore die kæchin*, sehr a wunderlicher roman, wos die leser welen hoben viel vargnügen. Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- *Der Umschuldiger arestand oder die junge iosseme-le*, a roman verfasst in der ordnung vun schomer. Varsovie, 1884, in-12, 47 (1) p.
- *Vun tot lebedig, oder potur geworin vun a zoroh*, a höchst interessanter roman. Varsovie, 1894, in-12, 48 p.
- BELLAMI. — Ueber 100 johr. nebersezt vun englischen. (die pariser bibliothek, verlag vun m. zuckermann). Paris, 1894, in-8°, n° 5 (p. 65-80).
- Der Ben Melech*. — Do wert derzaehlt vun a chosson kale viel sei hoben geliten un viel milchomes der ben melech hot eingenumen bis es hot ihm geglückt zu werin der grösster keiser un sie keiserin vun drei medines. a wunderschoener roman. (men sogt as der ben melech wert dermohnt in seder haderes). Vilna, 1897, in-16, 72 p.
- Der Beobachter an der Weichsel*. — Dostrzegacz nadwislanski. Varsovie, 1824, in-4.
- BERENSTEIN (S.). — *Magasin vun juedische lieder far dem juedischen volk*. Zhitomir, 1869, in-16, 84 p.
- *Id.* Varsovie, 1880, in-8, 73 p.
- BERGELSOHN (D.). — *Arum woksäl*, éd. «Progress». Varsovie, 1909, in-12, 93 p.
- BERNSTEIN (Jgnac). — *Juedische sprichwerter un redensartem*. A premie far die abonenten vun « unser leben ». Varsovie, 1908, in-8, driter teil, 157-236 p.
- BERNSTEIN (S.). — *Reb jockze dalgeje*. A komædie mit a roman in 5 akten erster teil. Kischinev, 1884, in-8, 32 p.
- BERSIK (Sch.-J.). — *Sefer chemdas haiomim*. chochmo umussor, midos. Vilna, 1870, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1873, in-16, 32 p.
- *Sefer chochmas wedas...* divre mussor... divre chachomim un minhogim. æuch andere dinim. Vilna, 1869, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1873, in-16, 32 p.
- Der Beruehmter Herschele Ostropoler*, zunaufgesammelt vun a i. buchbinder. Vilna, 1895, in-8, 32 pp.

Dos Beruehmte Prozes in tissa esler oder dos falsche blut-bilbul (alilas dam) auf die juden in land ungarin in johr 1882 und 1883, do wert beschrieben die ganze geschichte wos es hot sich passiert mit die juden in ungarin, etc. Varsovie, 1883 in-16, t. I, 42 p.; t. II, 52 p.

Beweise aus den alten propheten dos der messias schon gekommen. Londres, 1819, in-12, 28 p. (édit. des Missionnaires).

BIALIK (C.-N.). — *Der Masmid.* Uebersetzt vun i. i. schwarz. éd. Kempfer. New-York, s. d., in-12, 24 p.

— *Vun Zaar un zorn.* — I. In schechito-stodt. -- II. Dos letzte wort. Ed. Kodimo. Odessa, 1906, in-12, 31 p.

BICHNER (Georg.). — *Danton's Toit.* A tragedie in drei akten. Uebersetzt vun a. frumkin. Ed. Abeiter Freind. Londres, 1905, in-10, 80 p.

Beweis aus die sifre kodesch vun die neviim as moschiach mus schon sein gikumin. Londres, 1823, in-12, 28 p. (édit. des Missionnaires).

BLAUSTEIN (E.). — *Allein in'feier arein,* oder. der ormer gwir. Ein roman. Vilna, 1895, in-8, 78-2 p.

— *Ein Almone vun a lebedigen man.* Ein roman... Vilna, 1883, in-8.

— *Die Ausgebrakirte kale.* Ein erzählung. Vilna, 1892, in-16, 32 p.

— *Der Badchen.* Vilna, 1896, in-16.

— *Der Bal towe.* Vilna, 1895, in-8.

— *Der Bankrot.* Vilna, 1893, in-16.

— *Der Bitterer tropfen.* Vilna, 1894, in-8.

— *Der Blutiger get!* Vilna, 1896, in-16.

— *Die Finstere welt.* Ein bild der vergangenzen zeinen. Ein roman in viertellen. Vilna, 1881, in-8, 269 p.

— *Der Glück-schiduch.* Ein erzählung. Vilna, 1895, in-16, 32 p.

— *Ich rihr sich nit vun ort.* Vilna, 1902, in-16, 32 p.

— *Der Kohen, ein roman in vier teilen.* Vilna, 1889, in-8, 4 t. 362 p.

— *Ein Schoo emes, eine humoristische erzählung.* Vilna, 1896, in-16, 32 p.

— *Sprinze die pikchis oder der cholem afen wohr.* Eine erzählung. Vilna, 1895, in-16, 32 p.

— *Die Umschuldige opfer oder die gwald schiduchim.* Ein roman in drei theilin. Vilna, 1880, in-8, 2 vol., 184 p.

— *Die Unglikliche schadchente.* A humoristische erzählung. Brooklyn, s. d., in-8, 24-8 p.

— *Unter der chupe.* Eine erzählung. Vilna, 1893, in-16, 32 p.

— *Die Weisse mit die schwarze.* Oder die liebe vun a wilden.

- frei uebersetzt aus dem franzoesischen, verbreitet un' bearbeitet. Vilna, 1894, 2 vol. in-8, 80 et 78 p.
- *Wichne dwosche fohrt noch amerika*. Eine humoristische erzählung. Vilna, 1895, in-16, 32 p.
- *Wichne dwosche fohrt zurück vun amerika*. Ein humoristische erzählung. Vilna, 1894, 2 vol., in-8, 40 et 50 p.
- BLINKIN (Meier). — *Der Ssod*. Londres, 1909, in-12, 51 p.
- *Weiber*. A poema. Londres, 1908, in-8, 45 p.
- BLOCH (J.-B.). — *Mluchas schoul gam akeedas izchok*. Do is... die ganze milchome was dovid hot gifirt mit golius, alles in gramen..., æuch die akeede... derzu noch zwei szenes vun avrohom mit sore. Vilna, 1875, in-16, 40 p.
- *R. leib schamesch*. Do wert derzaehlt sehr a schoene geschichte was es hot sich getroffen mit r. leib schamesch mit einige hundert johr zurück. sie is sehr næthig far jeden menschen zu lesen, etc. Vilna, 1894, in-16, 32 p. (d'après l'éd. de 1886).
- Blamen un Funken*. A samelbuch vun lieder., éd. Di Welt. Vilna, 1906, in-8, 112 p.
- BLUMGARTEN (S.). — *Collection of poems by Jehoash*. Gesamelte lieder vun iehosch (pseudonyme de Blumgarten). New-York, 1907, in-12, 388 p.
- BOWSCHOVER (J.). — *Poesie un prosa...* Londres, 1907, in-8, 64 p. bilder un gedanken, 64 p.
- BRESLER (J.). — *Esperanto*. A leichte methode zu lernen die internationale hilfssprach ohn der hilf vun a lehrer. zusammengestellt vun... New-York, 1909, in-12, 48 p.
- BRETTMANN (M.). — *Der Chsidischer unterhalt*. Ein emesse maasse. Odessa, 1868, in-8, 42 p.
- BRJANSKI (J.). — *Die Erste aweere*. Erinnerungen vun die kindersche johren. Saint-Petersbourg, 1887, in-16, 23 p.
- BRODAWSKI (Ch.). — *Die Assife in der stodt ezjon gower*. Berditchev, 1889, in-16, 100 p.
- BRODER, BEREL. — *Schiree simro*. Zhitomir, 1876, in-16, 95 p.
- BROMBERG (Sch.). — *Die Juedische welt ausstellung in paris*. Londres, 1900, in-8, 32 p.
- BUCHBINDER (A.-J.). — *Der Aferist, oder die intrige vun a alten man*, a roman. Varsovie, 1897, in-8 75-1, p.
- *Der Blumengarten*. Satirische ernste scharfkritische mai-morim, anekdoten, schaales u-tschuwes, mischlee mussor, schirim, kurze interessante erzählungen un' wissenschaftliche artiklen. Vilna, 1885, in-8 76, p.
- *Di Blutige inquisizie*. A historicher roman, uebersetzt. Vilna, 1895, in-8, 104 p.
- *Geferliche liebe*. Varsovie, 1894, in-16.
- *Die Gekliche chosson kale*. Varsovie, 1894, in-12.

- *Dos Juedische aschires in palaestine*. Material zu der historie vun jischuw erez isroel. Vilna, 1891, in-8, 40 p.
- *Der Juedischer minister*. A historischer roman vun der letzter zeit, ehder men hot die juden arausgetrieben vun spanien. frei uebersetzt. Odessa, 1890, in-8, 48 p.
- *Die Obgenarte liebe*. Ein roman vun juedischen lebin. Varsovie, 1884, in-16, 6-56 p.
- *Der Obgerissener nar*. Roman. Varsovie, 1888, in-8, 72 p.
- BUCKLE. — *Geschichte vun zivilisazion*. Varsovie, 1905, in-10, 64 p.
- BUDSOHN (J.). — *Der Afrikaner chosson oder cholomnos*. Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- *Homon mit mordchen*. Feine lieder, singt brüder, in dem tog purim... orur homon boruch mordche! Vilna, 1893, in-16, 30 p.
- Der Bund*. Organ vun dem allg. Juedischen arb. bund in lite polen, un russland, 1^{re} année, 1904.
- CAHAN (A.-S.). — *Jesus Christus leben (jeschua hanozri) nach di beste juedische un kristliche kwelen bearbeit*. Varsovie, 1907.
- CAHAN (A.-B.). — *Wie aso refoel naarizoch is geworn a sozialist*. New-York, 1896, in-8, 80 p.
- Chamischö Chumsche Tore, im kzas pirusch raschi weim hahaf-tores...* Samnu eepenu al hahetek... (par r. J. Katz.) Prague, 1610, fol. 76-94, VIII p.
- CHASCHKES (Dantzig) (M.) (Anonyme). — *El hoadorim*. Aufruf an alle treue juedische kinder. Presbourg, 1863, in-8, 43-1 p. Sefer El hoadorim haschenei. der zweiter aufruf an juedische kinder. dos sefer is geschriben damit der jued sol wissen sich und seine kinder mazil zu sein vun die gojische führung. Lemberg 1869, in-8, 92 p.
- *Lieder vun'm herzen*. Cracovie, 1888, in-16, 48 p.
- *Der Litwak*, verschiedene juedische lieder, ernste æuch satirische ; dazu ein lid « der litwak » richtig charakterisirt. Odessa, 1869, in-16, 48 p.
- *Die Litwetschke*, verschiedene juedische lieder, dazu ein lied « die litwetschke ». Odessa, 1870, in-8, 48 p.
- *Odesser wohle jungen, oder zehn meil vun odess brent der geehenem*. Odessa, 1872, in-12, 66 p.
- Der Chelmer Chochem*, dos is geræthenesch vun a chelmer, wos er hot gemeint as er is a chochem, un mæn mus lachen, as mæn leient die kluge einfælle, vun a chelmer chochem. verfasst vun hirsbik. Lemberg, 1887, in-16, 16 p.
- CONAN DOYLE (A.). — *Der Grester detektiv*. Ein interessanter studium von auserorentliche menschliche fehgkeiten. Uebersetzt noch dem englischen vun d. m. hermalin. New-York, 1900, in-8, 91 p.

- DANIELI (pseudonyme). — *Unsere kritiker*, édit. « Zukunft ». Vilna, 1906, in-8, 89-1 p.
- DAUDET (Alphonse). — *Sapho*, bearbeitet von iohan palei. New-York, 1900, in-12, 137 p.
- David der besieger des golias*. Ein schauspiel mit gesangen in zwei aufzigen zur belustigung am purim-feste. Breslau, 1802, in-8, 19 p.
- DAVIDSOHN (E.). — *Die Eibige milchome in der natur (darwinismus)*. Ed. « Zeitgeist », n° 2. Varsovie, 1897, in-8, 48 p.
- Der Deklamator*. A literarisch samlung far musikalisch-literarische un familien-awenden. Gesamelt durch avrohom reisen un erfilt durch der redakzie vun « romanzeitung ». Varsovie, 1909, in-8, 189-18 p.
- DICK (A.-M.). — *Alte juedische sagen oder ssipurim*. Vilna, 1876, in-16, 43 p.
- *Die Alte liebe rostet nicht*. Vilna, 1876, in-16, 79 p.
- *Amerikaner geschichte* oder kein ssone soll dir zu klein sein. Vilna, 1899, in-8, t. I, 61-1 p.; t. II, 84 p.
- *Die Antlofene tochter... vun daniel aksta vun amsterdam*. Vilna, 1865, in-16, 32 p.
- (Anonyme). — *Die Bluthochzeit in paris* und ein etwas von der reformazion in deutschland. Vilna, 1870, in-16, 48 p.
- (Anonyme). — *Chaizikel allein*. Eine geschichte wos es hot sich getrofen in der stot linowe var ajor dreissig... uebersezt vun reise beschreibung vun schlome purker vun hanower. neetak weneessaf al iede s. h. schapira. Varsovie, 1856, in-16, 36 p.
- *Id*. Vilna, 1887, in-8.
- *Die Drei mole rachmim*, derzu uoch zwei lider auf freitig zu nacht un auf schabes zu nacht, eine richtige uebersezung vun die heilige gesinge. Vilna, 1873, in-12, 24 p.
- *Die Edele Rache oder die nekome*. Vilna, 1875, in-16, 44 p.
- *Das Eingefrorene schif, auf dem eismeer...* Vilna, 1883, in-16, 32 p.
- *Der Erster nabor*, wos war in dem johr Th. K. P. Ch. (1828). Vilna, 1871, in-16, 36 p.
- *Eine Erzeilung vun dem reisender schlome...* nochdem is er geworden ein kinig. un æuch... vun antiochus.. kinig wie er is var schlossingiworin auf ein insil auf eebig un vun geehenem mitn gan eeden... meiti hamaatik (Dick ?). Vilna, 1870, in-16, 48 p.
- *Eugenie, oder die geheimnisse vun dem franzoesischen hof* (Traduit d'un livre français de F. Born). Vilna, 1889, in-8, 102-122 et 112-96 p.

- *Feigele der Magid* (Traduction du livre du même nom de A. Bernstein). Vilna, 1868, in-16, 44 p.
- *Der Fortepianist*. Vilna, 1878, in-16, 88 p.
- (Anonyme). — *Die Freundliche brüder eliezer un' naftoli*. Vilna, 1868, in-16, 56 p.
- (Anonyme). — *Die Frume tirze*. Eine... geschichte.. in die zeiten vun schlome hameelech. neetak weneessaf al iede s. h. schapira. Varsovie, 1856, in-16, 23-I p.
- (Anonyme). — *Die Geduld*. Eine erzählung wos es hot sich getrofin mit avrohom owinu.. in dem pleen mamre.. neetak weneessaf, etc.. s. h. schapira. Varsovie, 1855, in-16, 22 p.
- *Die Geister geschichten*. Vilna, 1871, in-12.
- (Anonyme). — *Die Glikliche kale...* die maasse is neetak gworin von loschon hakœdesch. Varsovie, 1865, in-16, 18 p.
- (Anonyme). — *Der Goel*. Vilna, 1866, in-16, 88 p.
- *Die Grisette*, oder die nachterke un putzmacherin. Vilna, 1877, in-16, 50 p.
- *Das Grosse geheimniss*. Eine sehr interessante erzählung. Vilna, 1887, in-8, 63 p.
- *Der Hauslehrer*. Vilna, 1872, in-16, 48 p.
- *Hund als schadchen*. Vilna, 1878, in-8.
- *Jgeres baalee chaim... uebersezt...* Vilna, 1878, in-12, 40 p.
- (Anonyme). — *Der Jored*. Eine geschichte... mit... zodek vun nikelsburg. neetak weneessaf, etc. schapira. Varsovie, 1855, in-16, 24 p.
- *Jüdesche kleider umwekslung...* Vilna, 1870, in-8.
- *Der Juedische poslanik un die nacht var der chupe*. Vilna, 1880, in-8, 64-36 p.
- *Der Juedischer student josef kamenicki* (traduit du polonais). Vilna, 1872, in-16, 46 p.
- *Die Lebens geschichte von note ganew*. Vilna, 1887, in-8, 76 p.
- *Die Liebe in wald*. Vilna, 1871, in-8.
- (Anonyme). — *Der Litwak in wolinien*. Vilna, 1870, in-16, 40 p.
- (Anonyme). — *Der Miljonær*. Vilna, 1868, in-16, 48 p.
- (Anonyme). — *Der Porusch von bardtischuw r. leibze...* die geschichte is scheen aior hundert. neetak etc. s. h. schapira. Varsovie, 1856, in-16, 24 p.
- *Reb schlomele der peer von der khile n.*, oder der depo (magasin) vun bakalejen (bsomim). (Traduction d'un livre en russe de Lewanda). Vilna, 1870, in-16, 144 p.
- (Anonyme). — *R. schmaie der gut iom tow bitter...* Eine beschreibung von r. schmaie aliter... in linowe... Varsovie, 1830, in-16, 76 p.

- *Eine Reise in africa* (traduction). Vilna, 1873, in-16, 48 p.
- *Schalmon waasuwo...* Vilna, 1884, in-12.
- *Schaz meister mahmud achmet*. Vilna, 1887, in-8.
- *Der Schiduch on schadchonim*. Vilna, 1871, in-8.
- *Der Schiwimmohlzeit*. Vilna, 1877, in-16, 90 p.
- *Ssipure mussor*, oder moralische erzählungen. Vilna, 1875, in-16, 42 p.
- *Der Sultan* oder die geheimnisse vun dem türkischen hof (traduit d'un livre français de F. Born). Vilna, 1895, in-8, t. I, 80-80 p. ; t. II, 80-84 p. ; t. III, 76-88 p. , t. IV, 80-74 p.
- (Anonyme). — *Der Todte gast*. Vilna, 1869, in-16, 64 p.
- *Der Ungebetene gast*. Vilna, 1871, in-16, 48 p.
- *Varmaskirter frant...* bearbeit noch Schiller. Vilna, 1887, in-8.
- *Der Walfisch..* Eine beschreibung, mit geschichten von dem walfisch. Vilna, 1866, in-16, 32 p.
- *Witzen un spitzen*, oder anekdoten. Vilna, 1873, in-16, 44 p.
- DIENESOHN (J.). — *Der Duner un der blitz...* erklärt, vun wanen es kumen die dunerin un blitzen, un wos is... duner obleiter, Vilna, 1874, in-16, 20 p.
- *Ewen negef oder a stein in weg*. Roman. Varsovie, 1890, 2 vol., in-8, 358 p.
- *Haneehowim wehaneimim oder der schwarzer jungermanzik*. Roman. Vilna, 1875, 4 vol., in-8, 64 et 102 et (?).
- *Id.*, 4^e édition. Vilna, 1889, in-8, 53-72 et 57-76 p.
- *Herschele*. A roman vun kleinstædteldigen leben. Varsovie, 1895, in-4, 179 p. (Publié pour la première fois dans la Juedische Bibliothek.)
- *Jossele*. Erzählung vun juedischen leben. Varsovie, 1903, in-8, 112 p.
- *Der Krisis*. Erzählung vun sochrishen leben. Varsovie, 1906, in-12, 122 p.
- *Schimschon schlome mit seine ferd*. Erzählung, éd. « Kleine Volksbibliothek ». Varsovie, 1906, in-12, 15 p.
- *Die Welt-Geschichte*. Vun di elteste zeiten bis auf di gegenwart, bearbeitet un zusammengestellt noch di neueste kwelen vun... Varsovie, 1901, in-8, 246 p.
- *Zwei brief zu a mechaber*. Saint-Pétersbourg, 1885, in-8, 42 p.
- DIMOW (O.). — *Schma Isroel*. A drama in 3 akten. Uebersezt vun a. g., éd. « Verlags-buro ». Varsovie, s. d., in-8, 48 p.
- DLUGATSCH (M.). — *Der Schlimmasel*. A verschlepte, kritische humoristische kränk, pankiwet nit keinem un sogt jeden aus dem emes. Lemberg, 1883, in-8, 30 p.
- *Die Welt-Massore*. Zusammengeklieben, zunaufgezebert, zunauf-

- geklapotschet vun alte, verschimmelte, verzwejetete jueden.
Varsovie, 1895, in-8, 68 p.
- DOLIZKI (M.). — *Gebildete merder*. Roman, éd. Lidski. New-York, s. d., in-8, 1439 p.
- DREISEN (J.). — *A Weib von zwei lebedige manen*. A emesse geschichte wos es hot sich getroffen in russland in die itzige zeiten. Varsovie, 1880, in-16, 100 p.
- DUMAS (A.). — *Graf Monte Kristo*, éd. Publish. Company. New-York, s. d., in-8, 418 p.
- DUBSCHINSKI (A.). — *Die Maske*. Volkslieder. Varsovie, 1878, in-16, 66 p.
- EDELSTADT (D.). *Volksgedichte*. Popular poems. New-York, 1895, in-16, 124 p.
- Ez Chaim*. *Kizur schnee luches habris*. Auf teutsch. Francfort-sur-le-Mein, 1720, in-4.
- *Id.* Francfort-sur-l'Oder, 1785, in-4.
- *Id.* Schilkow, 1836, in-4, et un grand nombre d'autres éditions.
- EHRENKRANZ-ZBARZER (B.-W.). — *Makel chowlim*. Przemysl, 1869, in-8, 39 p.
- *Makel noam*. Volkslieder in polnisch juedischer mundart mit hebraeischer uebersetzung. Lemberg, erstes heft, 2^e éd., 1869, in-8, 164 p.; 2^e partie, 1868, in-8, 200 p.; drittes heft, 1873, in-8, 125-III p.; viertes heft, 1878, in-8, 127 p.
- Dos Einnehmen vun bastilien*. Aus der geschichte vun der erster franzoesischer revolution. Uebersezt vun franzoesisch. Londres, éd. Bund, 1902, in-16, 14-11 p.
- EISERKES (M.-M.). — *Der Privatlehrer*. Bilder aus dem galizischen leben. Drohobycz, 1897-1898, in-8, 4 vol., 124, 153, 131, 138 p.
- Eldod Hadoni*. Dessau, 1700, in-8, 4 p.
- *Id.* In ein verstaendlich teutsch. Jesniz, 1723, in-8, 8 p.
- *Id.* Zalkowo, 1769, in-12.
- ELI EWION (pseudonyme). — *Juedische kinder*. A bild vun'm juedischen leben, éd. « Esro ». Berditchew, 1898, in-12, erstes heft, 32 p.; zweites heft, 33-64 p.
- Der Emes (The Emeth.) (Truth)*. A wœchentliches familienblatt für literatur un aufklærung. Editor, M. Winchewsky. Boston, 1895, in-fol.
- ENGELSTEIN. — *Begriffe vun geografie*. Odessa, 1867, in-8.
- EPELBERG (H.). — *Dowid in der wiste oder golias haplischti*. Historische operete in 5 akten mit 12 bilder. Varsovie, 1888, in-8, 64 p.
- *Esterke* oder die juedische tochter als poilische kenigin bei Kasimir dem Greissen, kenig vun Peilen. Historische drama

- in fünf akten mit neun bilder., noch verschiedene kwellen bearbeitet. Varsovie, 1907, in-8, 76 p.
- *Der Schaden*. Opereta in 1 akt. Varsovie, 1907, in-8, 30 p.
- EPPELBERG's. — *Warschauer juedischer kalender*. A historisch-wissenschaftliches buch mit annoucen. Varsovie, 1888, in-8.
- EPSTEIN (AV.-J.). — *Der Koholscher schreiber*. Drei præchtige liden mit milodien : 1. Der koholscher schreiber. — 2. Der litwescher reisender. — 3. Die juedische chassune. Vilna, 1876, in-16, 32 p.
- EPSTEIN (K.). — *Der Verlorener brief oder a toes in pschat*. A spogel neue geschichte. Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- ERSTEIN (M.). — *Der Geschmüssener apikores*, oder a cholere in duranowke. A theater spiel. Varsovie, 1879, in-16, 37 p.
- *Lemech der baalschem*, oder zwei chassanim unter ein chupe. a maasse in schirim geschrieben. Odessa, 1880, in-12, 64 p.
- Die erste Nacht noch der chassune un die nekome*. (Uebersetzt vun deutschen), gedruet in ale sprachen. Varsovie, 1908, in-12, 32 p.
- Der Esrog*. A literarisch iom tow blat, mit illustrazies. Varsovie, 1905, in-4, 1-32-1 p.
- ETTINGER (S.). — *Mescholim*, lidelech, kleine maasselech un katoweslech eigene un nochgemachte, vun dr. schlome ettinger. herausgegeben durch w. ettinger. Saint-Pétersbourg, 1889, in-8, 254 p.
- *Id.*, 1890, 2^e éd.
- *Serkel*, oder die falsche jahrzeit. Komödie in fünf akten, ge'schehen in lemburg (Nouvelle éd. d'après l'éd. de Johannisburg de 1860). Varsovie, 1875, in-8, 80 p.
- Europäische literatur*. — Der literarische teil geführt durch avrohom reisin. Ed. Progres, heft 3. Varsovie, 1910, in-12, 96 p.
- Ewenschlome*. — Sefer kizur diwre mussor... araus ginumen vun sefer ewen schlome wos er is aus giklibin gi worin vun die sform vun dem goen... elijohu mivilno szl. Vilna, 1876, in-16, 56 p.
- F. — *Die Weltgeschichte* (vun di elteste zeiten bis auf die gegenwart). Bearbeitet un zusammengestellt noch die neieste kwellen vun... (spezielle ausgabe fir die abonenten vun dem Jud). Ed. Achiasaf. Varsovie, 1903, in-8, dritter band 117 p., vierter band 92 p.
- F. A. — *Der Varblondseter*, oder dos lebensbeschreibung vun wigderil ben wigderil. Varsovie, 1870, in-8, 64 p.
- FALKOWITSCH (J. B.). — *Reb chaimel der kozin*, ein theater in 4 akten, bearbeitet noch k., geschrieben in st. petersburg in 1864. Odessa, 1866, in-8, 166 p.

- *Rochele die singerin*. Ein theater in 4 akten, bearbeitet noch s. und r. k. Zhitomir, 1868, in-8, 125 p.
- Der Familienfreund*. Herausgegeben vun m. spektor, 2 vol. Varsovie, 1887-1888, in-8.
- FEDER (S. S.). — *Schiro chadoscho*. Ganz neue unterhaltliche erzählungen. Vorstellungen mit grossartige volkslieder. Lemberg, 1891, in-16, 78 et 78 p.
- FEIGENBAUM (B.). — *Steiner was falen vun himel*. A populere erklerung wegen meteoriten, sternschnupfen un kometen. Dritte auflage. Ed. Progres. Varsovie, 1901, in-8, 30 p.
- FEIGIN (Ch. J.). — *Er hot ihm bazohlt*. Erzählung. Berditchew, 1892, in-10, 46 p.
- FEINMANN (S.). — *Asario gibor chail* (der tapfere held). Historische operette in 4 akten. Lemberg, 1908, in-8, 52 p.
- *Chane'le die neherin*. Lebensbild in 4 akten. Przemysl, 1909, in-8, 67 p.
- *Schabos keidesch oder chaio schmaio*. Historische operete in 4 akten. Varsovie, 1908, in-8, 54 p.
- FEUERBERG (M. S.). — Erzählungen : 1. Dos kelbil. — 2. In owend. uebersezt vun i. i. propus. Saint-Pétersbourg, 1903, in-16, 41 p., éd. Di Neue Bibliothek.
- *Wuhin ? erzählung*. Uebersezt durch leon. éd. Grosse Weltbibliothek. Varsovie, 1909, in-8, 93 p.
- FIDELMANN (A.). — *Lider zum zeit vertreibung*. Vilna, 1877, in-8, (2), 24 p.
- FIDELMANN (A.). — Schire osaf: a) Die kleinstäteldike chassune. — b) Die sreefes in minsk in 1864. — c) Der bocher mit'n halebeschil. — d) Was toig der lebin. — e) Die falsche weib, Vilna, 1873, in-16, 32 p.
- FISCHSOHN (A.). — *Der Neuer meschigener*. Samling juedischer volks lider. Varsovie, 1895, in-12, 24 p.
- *Der neuer singer*. Varsovie, 1884, in-12, 24 p.
- *Id.* Berditchew, 1888, in-12, 24 p.
- *Id.* Vilna, 1895, in-12, 24 p.
- *Id.* Vilna, 1897, in-12, 24 p.
- Der Fraind*. — Di erste tegliche juedische zeitung in russland, gegrindet in peterburg. Varsovie, 1910, in-fol. (jusqu'à 1910 a paru à Saint-Pétersbourg).
- FREID. — *Der Kaufmann vun venedig*. (Scheilok). Erzählung noch Schekspir's komedje, vun f., mit bilder. Varsovie, 1898, in-10, 30 p.
- Die Freie Gesellschaft*. — A monatlicher jurnal für die fortgeschrittene ideen, arausgegeben vun die Freie gesellschaft Publ. Association. Editors M. Leontiev and M. Katz. New-York, t. I, n° 1, oct. 1895, in-4, 32 p.

- Die Freie Harfe.* — A samelbuch vun lider. Ed. Die Welt. Vilna, 1908, in-8, 100 p.
- Die Freie Welt.* — *The Free world.* A monatlicher sozialistischer jurnal, arausgegeben vun der gruppe freie welt. Londres, 1891-1892, in-4.
- Freiheit!* — (Revoluzionere lieder.) Londres (éd. du Bund).
- FRIED (J.). — *Die Juedische glikén.* A tragedie in 5 akten. Saint-Pétersbourg, 1888, in-12, 80 p.
- FRIEDMANN (D. A.). — *Die Neue praktische arifmethika oder rechen-lehrer,* in zwei theil. Berditchev, 1895, in-8, 56 p.
- FRISCHMANN (D.). — *Ale schriften.* éd., Pedagog, erster band. Lodz, 1909, in-8, 189 p.
- *Auf wos darfen mir lernen juedische geschichte* vun Ben-David (pseudonyme de Frischmann). Varsovie, 1902, in-12, 18 p.
- *Floh vun tische-bow,* verfasst vun avrohom goldberg (pseudonyme de Frischmann) a schwarz springending, lebedig, beissendig blættel. Varsovie, 1894, in-8, 30 col.
- *Kleinigkeiten* (trad. de l'hébreu). Tarnow, 1894, in-32, 38 p.
- *Lokschen.* A blættel zur unterhaltung, verfasst durch a. goldberg. Varsovie, 1894, in-8, 26 col.
- *Ofir.* A poema. Berditchev, 1889, in-8, 2 + 14 p.
- Der Froehlicher Herschel Ostropoler* oder der wolweler theaterstück. Varsovie, 1890, in-8, 52 p.
- FRUG (S.). — *Alle werk.* 1887-1904, 2 vol. Saint-Pétersbourg, 1904, in-8, t. I, 156 p., t. II, 148 p. Ed. « der Freund ».
- *Lieder un gedanken.* Odessa, 1896, in-8, 160 p.
- FRUMKIS (S.). — *Die Treue liebe.* Ein roman der neuer Zeit als lustspiel (komædie) in 4 akten. Vilna, 1891, in-8, 103 p.
- Die ganeden bachurim.* — Do werd derzæhlt zwei schoene maasses vun zwei bochurim baltschuwes, wie aso sei hoben soche gewen zu kumen in lichtigen ganeden, aso ein teuer ort, wos die grösste zadikim kœnen nit ahin kummen. Varsovie, 1885, in-16, 27 p.
- Eine ganz neue geschichte* vun dem soten, wie er hot sich verstellt far a jungen mann un hot gisogt, as er is a row un hot gewollt ueberreden a jued a baltschuwe, er soll essen chomez um erew pessach, etc. Lemberg, 1892, in-16, 16 p.
- Eine ganz neue maase* vun dem heiligen zadik reb schmelke. Lemberg, 1893, in-16, 16 p.
- Eine ganz neue maasse* vun horaw hazadik reb isroel, der rusiner rebe. Lemberg, 1893, in-16, 16 p.
- Eine ganz neue maasse* vun horaw hazadik reb pinchos miko-rez. Lemberg, 1893, in-16, 16 p.

GARSCHIN (W.). — *Die Gefalene frau*, erzehlung, uebersezt vun russisch durch hilel wichnin. Ed.« Progress ». Varsovie, 1901, in-12, 28 p.

Die gefaehrliche Liebe. A roman in zwei teil, sehr interessant far lesor un leserinen, sei welen in dem ein wirklichen nutz gefinen. Varsovie, 1897, in-16, 2 t., 70 p.

Die Geschichte vun Bowo. Ein schoen erzaehlung vun bowo mit dresni. dos is gemacht auf dem art vun tausend un ein nacht. Varsovie, 1878, in-16, 72 p.

Id. Vilna, 1895, in-12.

Die Geschichte vun der juedischer arbeite bewegung in russland un polen, herausgegeben vun dem « algemeinem juedischen arbeiter-bund in russland un polen ». Genève, 1900, in-16, II, 90 — 2 p.

GILDENBLATT (Ch.-D.). — *Aisikel lez, oder zurik auf'n gleichen weg*. Ein emesse maase wos hot sich getroffen in zwei staedtlach: naivke un dumoviz. Vilna, 1895, in-16, 32 p.

— *Avrehm'ele bal agole*. Ein klein erzaehlung. Vilna, 1895, in-16, 32 p.

— *Bei'n ssotn in hand oder der verkæufte chossen*. A roman in zwei teil. Vilna, 1895, in-8, 112 p.

— *Ein Lebedige maeewe*. A bild vun a juedische tochter. Vilna, 1895, in-16, 32 p.

GILDENGOLD. — *Rechnung*, letoeles bne ameenu hanossim wenosnim bischoro leipskir, haniknis al hrt... (tahlir) u mochrin osso himdinossenu al matbea kesef russia... (avec une préface en hébreu par G. Kirschsohn de Mohilew.) Mohilew, 1816 (?), in-8, 4 + 1 + 33 p.

GINSBURG (M. A.). — *Die Entdeckung vun Amerika*, 3 t. Vilna, 1824, in-8.

— *Id. Masso kolumbus o gelus erez hachadoscho a. i. kristof Kolombus*. dos werk is gidrukt auf ale sprachen, drum hoben mir sie æuch uebergisezt auf (biur aschkenazi) iwri teutsch kedee es solin wissen æuch die mentschin wos var steihen nit kein andere sprachen. Varsovie, 1889, in-16, 158 p.

GINSBURG (S. M.) et MAREK (P. S.). — *Evreiskia narodnia piesni. Wrossii, sobrani i isdani pod redakcieju i ss wwedeniem*. Saint-Petersbourg, 1901, in-4, xxx-2-329 p. A la fin du volume se trouve une bibliographie des recueils de poésies populaires judéo-allemandes composée par S. S. Wiener, 2-xiv-4 p.

Der Glok. Organ vun die komiteten vun bund in Polen, 1906.

GLUECK (J. S.). *Volks-witzen zusammengeklieben*. — Pittsburg, 1893, in-16.

Goido (J.) [B. Gorin]. — *Boruch Spinoza*. Dos leben un die verfolgungen vun dem gresten idischen filosof. verwickelt in a anziehenden roman noch berthold auerbach vun B. Gorin (pseudonyme de Goido). New-York, 1899, in-8, 136 p.

— *Dowid ben Dowid* (Copperfield). A roman, frei uebersetzt vun englisch (4 t., une moitié seulement du roman a été publiée). Vilna, 1894, in-8, 104 et 116 et 127 et 83 p.

— *Die Juedisch-amerikanische volksbibliothek*. Erscheint periodisch, einmol in zwei wochen. N.-Y., 1897, in-8, chaque numéro a 16 pages.

— N° 1. *Die geschmissene*. a bild. A. Lebensohn (pseudonyme de Goido) erster teil.

— N° 2. Zweiter teil.

— N° 3. *Die agune*, vun B. Gorin (autre pseudonyme de Goido) erster teil.

— N° 4. *Schalach mones*, vun B. Gorin.

— N° 5. *Die agune*, zweiter teil.

— N° 6. *Le kowed peessach*.

— N° 7. *Wemes korbn ?* Erster teil.

— *Die Masikim un andere erzehlungen* (rapschausker korbones) vun idischen leben in Russland. New-York, 1900, in-8, 57 p.

— *Der Neuer prozentnik*. A maasse. Vilna, 1893, in-16, 62 p. (2 t.)

— *Der ssovest is verfallen*. Noch schtschedrin. Vilna, 1894, in-16, 32 p.

— *Vun sawod in bod*. A bild. vun A Lebensohn. Vilna, 1893, in-16, 32 p.

GOLDENFADEN [GOLDENFADIM] (Abram). — *Bar kochba* (der suhn vun dem stern), oder die letzte tæg vun Jeruscholaim. eine musikalische melodrama in reimen, in 4 akten un ein prolog mit vierzehn bilder. Varsovie, 1887, in-8, 84 p.

— *Die Bobe mit dem einikel oder bonzje die kneitlachlegerin*. Melodrama in 3 akten mit gesang. Varsovie, 1891, in-8, 40 p.

— *Doktor almosado, oder die jueden in Palermo*, historische operette in 5 akten un in 11 bilder, bearbeitet vun einem deutschen roman. Varsovie, 1887, in-8, 62 p.

— *Der Fanatiker, oder die beide kunilemel*. Operette in 4 akten un in 8 bilder. Varsovie, 1887, in-8, 62 p.

— *Dos Fidele*. Sammlung juedischer volkslieder, humoristische un ernste, erste heft. Odessa, M. A. Belinsohn, 1883, in-8, 16 p.

— *Hozmach's kræmel vun verschiedene antiken*, 25 juedische

- volkslieder, wos seinen gesungen geworen in goldfaden's juedischen theater, zusammengeklieben vun avrohom izchok tanzman, herausgegeben vun mosche mordche zuckermann. Varsovie, P. Baumritter, 1891, in-16, 88 p.
- *Isrolik*. Juedische lieder. Odessa, A. Schulze, 1884, in-8, 24 p.
 - *Dos Juedelee*. Juedische lieder, auf prost juedischer sprach vun avrohom goldenfadim, ein altkonstantiner. Zhitomir, A. Sch. Schadow, 1868, in-16, 95 p.
 - *Id.* Zhitomir, A. Sch. Schadow, 1876, in-16, 88 p.
 - *Id.* Varsovie, M. Halter, 1891, in-12, 108 p.
 - *Die Juedene*. Verschiedene gedichte vun theater in prost jüdischen vun avrohom goldfaden (der mechaber vunem juedelee). Odessa, L. Nitzsche, 1869, in-8, 90 p.
 - *Id.* Odessa, 1872, in-8, 92 p.
 - *Die kaprisne kale-moid, oder kabzensohn et hungermann*. Melodrama in 4 akten un in 5 bilder. Varsovie, 1887, in-8 46 p.
 - *Die kischefmacherin (zauberin)*. Operette in 5 akten un in-8 bilder. New-York, 1893, in-8, 66 p.
 - *Die Opferung isaac oder die zersterung von Sodom un Gomora*. Biblische operette in-4 akten un 40 bildern. Cracovie, 1897, in-8, 70 p.
 - *Rabi Josselman* oder die gseeres vun elsass. Hisrorische oper in fünf akten, in 23 bilder. Lemberg, 1892, in-8, 68 p.
 - *Schabsiel*. Poema in zehn capitel (gedanken noch dem pogrom in russland). Cracovie, 1896, in-8, 44 p.
 - *Schmendrig, oder die komische chassene*, a komædie in drei akten. Varsovie, 1890, in-8, 40 et 44 p.
 - *Schulamis* oder bas jerscholaïm. eine musikalische melodrama in reimen un in 4 akten un 15 bilder. Varsovie, 1891, in-8, 64 p.
 - *Theater vun koenig achaschwerusch, oder koenigin esther*. Biblische operette in 5 akten un 15 bildern. Lemberg, 1890, in-8, 56 p.
 - *Dos x gebot*. Komische operetten (zauber-mærchen) in 5 akten, 10 verwandlungen, un 28 bildern. Cracovie, 1890, in-8, 76 p.
- GOLDINBERG (M.). — *Der Jargon-russischer arifmetitscheske sadatschnik*. A gringe metode sich selbst auslernen arifmetike mit sadatsches, auf jargon mit russisch. Berditchev, 1904, in-8, 48 p.
- GOLDMANN (J.). — *Ideal un leben* (a samel bichel). Vilna, 1904, in-12, 24 p.

- GOLOMB (E.). — *Chad gadjo un ein schrekens vun hundert rændlich*. Zwei wunderbare legenden vun peessach zum sseeder. Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- CORDIN (Jacob). — *Chasche di Iossome*. A drama in 4 akten. Varsovie, 1907, in-8, 92 p.
- *Dworele meiiuchesses*. Lebensbild in 4 akten. Éd. « die juedische Bühne ». Varsovie, 1907, in-8, 70 p.
- *Elischo ben Avuio*. Drama in 4 akten. Araus gegeben vun die internationale bibliothek verlag co. New-York, 1907, in-12, 88 p.
- *Id.* Varsovie, 1908, in-10, 71 p.
- *Der Emes. (die wahrheit)*. A drama in vier akten. Podgorze, 1908, in-8, 63 p.
- *Die Gebrider Lurje*. Lebensbild in 4 akten. Éd. « juedische Theater-Bibliothek », n° 1. Varsovie, 1907, in-8, 50 p.
- *Kreizer sonate*, a drama in 4 akten. Varsovie, 1908, in-8, 74 p.
- *Medea*. A historische tragœdie in 4 akten. Bearbeitet für der juedischer bühne für die grosse tragische schauspielerin madam k. lipzin. New-York, 1907, in-8, 47 p.
- *Mirele Efros*. A lebensbild in 4 akten. Varsovie, 1909, in-8, 84 p.
- *Sapho*. Lebensbild in 4 akten. Varsovie, 1908, in-8, 68 p. Éd. « Verlags-buro ».
- *Die Schechito*. Drama in 4 akten. Éd. « Jawne ». Varsovie, 1908, in-8, 64 p.
- *Die Schoehne Miriom*. Historische operete in-4 akten mit prolog un epilog. musik vun moguleske. Przemysl, 1908, in-8, 56 p.
- *Der Wilder mensch*. Lebens-bild in 5 akten, 7 bilder. Varsovie, 1900, in-8, 54 p. Éd. « juedische Theater-Bibliothek » n° 9.
- GORDON (Michel). — *Die Bord un derzu noch andere schoene juedische lieder alle vun a grossen chossid* (avec une préface en hébreu). Zhitomir, A. Sch. Schadow, 1868, in-16, 96 p.
- *Schiree M. Gordon*. Juedische lieder. Varsovie, J. Alapin, 1889, in-8, 112 p.
- Gordon (Jehuda Leib)*. Ssichas chulin, lieder in der volkssprache. Varsovie, T. Unterhaendler, 1886, in-8, 92 p.
- *Id.* Zweite verbesserte un vermehrte auflage. Varsovie, A. Baumritter et Gonschar, 1889, in-8, 104 p.
- *Id.* Vierte verbesserte auflage. Vilna, V^{ve} frères Rom, 1889, in-8, 104 p.
- *Ueber a pintele*. Der « kozo schel jud » vun Gordon uebersezt vun izchak ioel inezki ». Odessa, 1904, in-8, 48 p.
- GORKI (M.). — *Erzeilung*. Mit sein bild un lebensbeschreibung,

- uebersezt aus dem russischen vun ch. aleksandrov. New-York, 1903, in-12, 92 p.
- *Di Herrn vun leben un die stunden...* uebersezt vun a. frumkin. Londres, 1907, in-12, 36 p.
- GOTTLIEB (Léon). — *Julius un Helena*. Lebens-bild in-4 akten. Londres, 1907, in-10, 59 p.
- GOTTLÖBER (A. B.). — *Der Decktuch oder zwei chupes in ein nacht*, a komödie in drei akten, arausgegeben vun josef werbleinski. Varsovie, 1876, in-16, 72 p.
- *Der Gilgel*. Ein humoristische erzehlung. Herausgegeben vun dem gaves enekel. Varsovie, 1896, in-8, 74 p.
- *Dos Lied vun'm kugel*. Parodie auf schiller's lied von der glocke. Odessa, 1863, in-8, 24 p.
- *Der Sseim oder die grosse assife in wald*, wenn die chajes hoben ausgeklieben dem leib far a meelach, vun a. b. g. Zhitomir, A. Sch. Schadow, 1869, in-16, 48 p.
- GRANOWSKI (R.). — *Der Richtiger spiegel vun der heutiger welt*. Odessa, 1895, in-12, 54 p.
- GRIL (A. L.). — *R. todres mit sein tochter goldunie*. Fünf liden vun a heuntige madmasel, wie aso sie hot ihres ausgeführt un sie hot genumen dem lehrer far a man. Odessa, 1888, in-8, 32 p.
- GROBAUS (Meier). — *Zehen neue kopleten*. Kichinev, 1898, in-16, 28-4 p.
- HАЈNT. — (Journal quotidien), driter johrgang. Varsovie, 1910, Fol.
- HALEVI (M.). — *Franzaesische metode fir juden*. Paris, 1894, in-8, 118 p.
- HAMSUN (Knut.). — *Sklaven vun liebe un andere erzehlungen vun...* uebersezt vun a. frumkin. Ed. « Arbeiter freund », vun fremde leschonos numer 2. Londres, 1906, in-8, 48 p.
- HANIZOCHON. — *Der sieg vun judenthum ueber kristenthum*. Bei a efentlichen... religiesen prozes zwischen dem idischen vorteiher ekspert s. rosenthal gegen dem krist a. kamstak mit a bande idische missioneren welche hoben arestet zwei religiese alte idische bicher. (S. l. n. d.) New-York (?), in-8, 66-2 p.
- HARKAVY (A.). — *Columbus, oder die entdeckung vun Amerika*. 2 auflage. New-York, 1897, in-8, 32 p.
- *Geschichte vun don Quixote vun Miguel Cervantes*. Uebersezt vun spanisch un verglichen mit der englischer un deutscher uebersetzung. New-York, 1897-1898, in-8, 590 p.
- *Washington, der erster president vun die Vereinigte Staaten*. Mit beilage: die unabhaengigkeitserklärung in englisch un juedisch. New-York, 1892, in-8, 32.

- Haschofar.* Revue hebdomadaire. Londres, 1874.
- Hatikwoh. Die hoffnung.* Journal hebdomadaire pour les Israélites. Erscheint jeden freitag. Organ für politik, literatur, wissenschaft und hauptsächlich juedisch-nationale interessen, redaktor un herausgeber i. bernas. Paris, 1897. Fol.
- HAUPTMAN (G.). — *Die Weber.* Drama in 5 akten, uebersezt vun jacob milch. Éd. « di proletarische Welt ». Varsovie, 1906, in-10, 92 p.
- Der Hausfreund. A historisch-literarisches buch.* Herausgegeben vun m. spektor. Varsovie, in-8, t. I, 1888, 2^e éd., 1894; t. II, 1889; t. III, 1894; t. IV, 1895; t. V, 1896.
- *Id.* édition « Progres ». Varsovie, 1908, in-8, t. I, 243 p.; t. II, 258-71 p.; t. III, 176-381-96, t. IV, 160-113-127; t. V, 225-7-16-48.
- Dos heilige Land.* Verschiedene artiklen, lieder un erzählungen wegen jischuw erez isroel, herausgegeben vun berthe flesker un isroel narodizki. Zhitomir, 1891, in-8.
- HEILPERIN (J.-Z.). — *Der Lider kranz* (kwuzas schirim schonim bisfas ever wejargon). Odessa, 1891, in-8, 108 p.
- HEINE (H.). — *Gesamelte schriften*, 1tes buch. Varsovie, 1909, in-8, 80 p. Ed. « Welt-bibliothek ».
- HERMALIN (D.-M.). — *Heirath.* a realistisches bild vun idischen leben. New-York, in-8, 190 p.
- *Joschua hanozri.* Sein erscheinen, leben un todt, allgemeiner ueberblick wegen der entstehung vun christentum entwicklung un eindruck vun dieser religion af der menschheit, geschildert vun a historischen standpunkt. New-York, 1898, in-8, 64 p.
- *Der Lexter blutsturz.* Die geschichte vun ein unglücklicher erzehlt vun ihr selbst, a realistische schilderung. Éd « Hebrew publishing company ». New-York, s. d., in-8, 91 p.
- *Die Ltebe.* A filosofische betrachtung ueber die wirkliche gefühle vun liebe un natur's zwekmessigkeit. New-York, s. d., in-8, 61 p.
- *Der Terktischer moschiach.* A historisch-romantische schilderung ueber dem leben un wirken vun schabsei zwi. New-York, 1898, in-8, 64 p.
- HERZEN (prof. A.). — *Ein Aufruf zu junge leit uebersezt vun dr. m. d.* A por werter zu junge leit un zu eltern far seiere kinder ueber geschlechtsleben. Varsovie, 1907, in-12, 24 p.
- HERZL (Dr. Theodor.). — *Altneiland.* Roman, uebersezt vun dr. is. el. (Eliashev). Varsovie, 1902, in-8, 487 p.
- *Broit ohn arbeit oder Solon in lidien.* Varsovie, 1902, in-10, 22 p.

- HEYERMANS (H.). — *Der Eibiger jued «ahaschwer»*. A lebens bild vun di jueden in Rusland, in ein akt. uebersezt a. i. cahan. Varsovie, 1907, in-12, 19 p.
- Hilf Sammelbuch*. Éd. «Tuschiah». Varsovie, 1903, in-8, 166 p.
- Ein Hilf* um sich selbst zu pruwen un die tfilos... var dem gibrauch vun die ichudim (traduit de l'hébreu). Londres, 1822, in-12, 22 p. Éd. «des Missionnaires».
- HINDIN (M.-L.). — *Ohew hamlandim* oder der lehrer freind, auszulernen lesen, schreiben, ausleigen juedisch. Odessa, 1896, in-8, 40 p.
- HIRSCHBEIN (Perez) — *Aufjener seit teich*. A drame in drei bilder; *kworim-blumen*. a dramatischer etiud. Éd. «die Welt». Vilna, 1908, in-8, 48 p.
- *In der finster*. (A dramatischer etiud.) Éd. «die Welt». Vilna, 1907, in-8, 20 p.
- *Der Intelligent*. A drama in 3 akten. Éd. «Jawne». Varsovie, 1907, in-8, 45, 1 p.
- *Niveele*. A drama in vier akten. Ed. «die Welt». Vilna, 1907, in-8, 45 p.
- *Der Tekioz kaf*. A drama in finf akten mit a prolog. Éd. «Der Hamer». Vilna, s. d., in-8, 46 p.
- *Weite un nohente*. Bilder in 4 akten, juedisch a. a. ben-gur. Vilna, 1906, in-12, 69 p.
- Historisches Magazin*. — Fir verstand un herz. erste und zweite abteilung. Metz chez Ephraïm Hadamar, 1821, in-8, 2-132 p. (Les pages suiv. manquent.)
- HOBERMANN (Nachmen). — *Noch etliche werter wegen zionismus*. Etliche ernste werter far dem hamon om. Varsovie, 1902, in-16, 16 p.
- HOCHBAUM (S.). — *Ein Familienunterhalt vun drei geschichten*. Odessa, 1869, in-16, 48 p.
- Hoemes Wehascheker*. — Maassies vun... zadikim un kdoschim, mussor vun verzeitische sform, wi aso men darf lib hobin dem emes un feint hobin dem scheker, neelam schem hamchaber mitaam komus. Lublin, 1895, in-12, 53 p.
- HORENSTEIN (Zwi-Hirsch). — *Kinor hazwi*. Verschiedene tonischmetrische, gedichte der juedisch-deutschen sprache, verfasst vun isroel chassarkoach. Berditchev, J. Scheftel, 1891, in-8, 68 p.
- *Slidniewker lebende photographie* oder a cholem in cholem. Eine kritisch-phantastische erzählung. Berditchev, 1891, in-8, IV et 56 p.

- HORODEZKI (Sch.-A.). — *Rabi Schlome Lurie* (r. sch. l.), sein leben un wirkung. Éd. « Esro ». Berditchev, 1899, in-16, 18 p.
- HOROWIZ (M.). — *Assaliohu oder die krehnung vom kenig ioosch*. Biblisches schauspiel in 4 akten. Podgurze, 1903, in-8, 30 p.
- *Bees dovid* (der stamm Davids). Historische operette in 4 akten, musik vun a. perlmutter. Cracovie, 1907, in-8, 56 p.
- *Prinz ben Hador*. Historische opereta in 4 akten. Éd. « Warschewer idischer verlag », n° 1. Varsovie, 1907, in-10, 48 p.
- HURWIZ (D.). — *Sefer hamilim jargoni-ivri*. Varsovie, 1893, in-8.
- HURWIZ (Sch.) [LITWINA.]. — *In arbeit unneit* (lieder un gedichte). Éd. « die Welt ». Vilna, 1908, in-10, 81 p.
- J.-Bn. — *Motke plich oder po sassluge saplata*. A roman noch der letzter mode. Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- JACHNUK (Ch.-A.). — *In Amerika* oder vun Amerika. ein... erzählung vun iztiger zeit in amerika. Varsovie, 1894, in-12, 63-1 p.
- JAZAN (Sch.-J.). — *Gwald ! oder a ernst wort ueber dem hausfreund*. Vilna, 1894, in-16.
- JBSEN (H.). — *Die Frau vun jam*. Drama in 5 akten, uebersezt vun S. Dobrik. Éd. « Progres ». Londres, 1908, in-12, 135 p.
- *Nora oder a lialkeshaus*. A drama in 3 akten, uebersezt vun m. winchevsky. Zweite auflage. New-York, 1909, in-10, 105 p.
- *Die Stizen vun der geselschaft*. Drama in 4 akten, uebersezt vun a. frumkin. Éd. « Arbeiter-freind ». Londres, 1906, in-12, 109 p.
- *Wen mir tote erwachen*. A dramatischer epilog in 3 akten, uebersezt vun a. frumkin, mit a vorrede vun r. roker. Londres, 1908, in-12, 104 p.
- J.-D.-B.-R. — *Jehoschike der krumer a durchgeher hot do ales ausgeschrieben* wort in wort vun schmeril dem gevesenem pœchter, etc. Saint-Pétersbourg, 1908, in-16, 30 p.
- Jgeres Baale Chaim*. Iéna, 1718, in-14.
- *Id.* Aus dem(arabischen)in(LIHK)a. i. hechochom r. klonimus (beloschon zach) ueber sezt wordn (weneetak leloschon aschkenas.) wechoes nidfas mechodosch. Offenbach, 1769, in-4, 28 p.
- *Id.* Furth, 1738, in-4, 28 p.
- *Id.* Juedisch deutsch uebersezt. (par riwka bas r. mordchai safro de Brody). Lemberg, 1805, in-8.
- Igeres Haschabos*. A freindliche brief vun die girihmte kale « schabes » zu ihr hochgeschezten chosson « knesses isroel » neetak misefer scholesch igros haschabos ausgebessert un

- zugegeben heesofes un haores. ben zion alfes mivilno. Vilna, 1904, in-8, 40 p.
- Igeres Mussor.* Ein schein liblich musser bichl auf teutsch gidrukt. benowi-dwohr. Vilna, 1819 (?), in-8, 4 p.
- JENIS (L.). — *Der Weg zum eibigen glik.* A politisch-ekonomischer etiid. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, in-12, 39 p.
- KAMPF (J.-M.). — 2-te auflage. Genève, 1900, in-16, 2-80-2 p.
- KAMPF Im. — *A sammelbuch.* S. 1., 1905, in-8, 2-30 p. Impimerie du Parti Soc. r.
- Johr-Buch « Progres ».* A jurnal fir literatur, wissenschafter un kritik. erscheint jehrlich. redigirt durch a. reisin. Éd. « Progres ». Varsovie, 1904, in-8, 164-32 p.
- Jontew-Blättleeh* J. l. perez's ausgaben. Varsovie, 1894-1896, in-8, vun peessach zu peessach. erste serie, 10 jontew-blättleeh (1894-1895), chaque livraison de 32 pages. Zweite serie (1895-1896), 5 livraisons de 64 p. chacune et 2 de 32 p. chacune.
- Josef Loksche vun drazne (in polen) un vun sein gabe akiwe blos.* Vilna, 1895, in-16, 23 p.
- Jossifon* (avec illustrations). Zurich, 1546, in-4, 1-12-501-2 p.
- *Id.* Prague, 1607, in-4.
- *Id.* Amsterdam, 1661, in-8.
- *Id.* Kesser kehuno wehu sefer jossifon beloschon aschkenas. Amsterdam, 1743, in-8, im kesser malchus wehu chelek scheeni missefer iossifon beloschon aschkenas, chibre menachem man wenikro schmo scheeris isroel 4-148 p.
- *Id.* Kesser kehuno etc. im kesser malchus. etc. Furth, 1767, in-4, 163 p.; 2-101 p.
- *Id.* Kesser kehuno. etc. im kesser malchus. Amsterdam, 1771, in-8, 1-244 p.; 1-151 p.
- *Id.* Kesser kehuno etc., im kesser malchus. Furth, 1771, in-4, 162 p.; 100 p.
- *Id.* Lemberg, 1801, in-8.
- *Id.* Kesser kehuno wehu etc., hamaatik josef roitenbarg. Zhitomir, 1853, in-8, 324 p.
- Jsrulik.* — Zeitungsblatt far kol Isroel, erscheint freitag vun die herausgeber i. i. linezki un a. goldfaden. Lemberg, 23 juillet 1875, 2 février 1876, in-fol.
- Der Jud.* Journal hebdomadaire.
- JUDELSON (M.). — *Die Aristokratke. Eine novelle.* Vilna, 1896, in-16, 30-2 p.
- *Der Lebediger iossem oder gefundener voter,* eine schoene erzählung, novelle. Vilna, 1897, in-16, 32 p.

— *Die Stolze kurländerin*, eine schoene wahre erzählung vun kurland. novelle. Vilna, 1896, in-16, 32 p.

Juedisch-deutsche monatsschrift. Prague et Brünn, 1802, in-8.

Die Juedische Bibliothek. A jurnal für literatur, gesellschaft un ækonomie, erscheint zwei mol jährlich, redaktirt un herausgegeben durch i. l. perez. Varsovie, 1891. 2 Band, p. 382-73-104-2.

Die Juedische familie. A monatlicher jurnal fir literatur un wissenschaft. Ed. de la « Société Achiassaf ». Cracovie, 1902, in-8, t. I (6 numéros), 384 p., t. II (6 numéros), 348-4 p.

Die Juedische jugend. Erscheint 1 mol in woch, n° 1. Vilna, 1906, in-4, 35-2 p.

Die Juedische post. Dos is a politische un komerzische zeitung. verantwortlicher redakteur, a. n. blücher. Lemberg, 1849 (le premier numéro est du 2 novembre, 1849), in-8.

Juedische theater un volkslieder. Ausgewahlte lieder vun die beste juedische dichter, erster teil, dos fidele. New-York, in-16, 56 et 5 p. et avertiss.

Juedische theaterlieder. 25 auflage, in 4 teilen, etc. die alle lieder vun dem buch seinen verfasst vun die beste verfassers un dichter sowie a. goldfaden, e. zunser, ben-nez. a. harkavy, professor selikowitsch, edelstadt, d. apotheker, m. rosenfeld, u. s. w. New-York, 1894, in-16, 74 p. et avert.

Die Juedische Volksbibliothek. A buch fir literatur, kritik un wissenschaft, herausgegeben vun scholem aleichem (S. Rabinovitsch), 2 vol. Kiev, 1888-1889, in-8.

Die Juedische Volksstimme. A monatlicher jurnal gewidmet die interessen vun teritorialism, emigrazie un kolonisazie, n° 1, in-8, juin 1909, 32 p.

Dos Juedische wort. A jurnal fir literatur, wissenschaft un kritik, redigirt durch a. reisin. Éd. « Progrès ». Varsovie, 1904, in-8, 211 p.

Dos Juedische wort. Zeitschrift far literatur, wissenschaft, kritik un gesellschaftlichen leben, erscheint wochentlich in krakau, herausgeber avrohom reisin. Cracovie, 1905, in-4.

Die Juedische zukunft. A chodesch jurnal far literatur, kunst un wissenschaft, redakteur D^r Wortsman, 1904. (Les premiers 6 numéros publiés à Londres, les 6 derniers publiés à Cracovie.)

Der Juedischer Almanach. A samellbuch far literatur, kunst, wissenschaft un bibliografie, redagirt durch f. korn. Éd. « Eisgang ». Varsovie, 1908, in-8, 32 p.

Der Juedischer Arbeiter. Organ für die interessen der juedischen

- arbeiter in Russland, 1897, in-8. (Le lieu de la publication n'est pas indiqué).
- *Id.* Londres, 1902.
- *Id.* Genève, 1904.
- Der Juedischer Handelskalender.* Auf fünf johr, 1891-1896. A historisch-literarisch-wissenschaftliches buch mit annoncen, redacter un herausgeber j. bernas. Varsovie, 1891. in-8.
- Der Juedischer Proletarier.* Organ vun der zionistisch-soz. arbeiterteipatei. Erster johrgang, 1905, in-4.
- Der Juedischer Puck* (The Hebrew « Puck »). Weekly, editor M. R. Schaikewitsch. New-York, 1894-1896, in-fol.
- Juedisches Volksblatt.* A politisch-literarische zeitung. Erscheint in St.-Petersburg einmol in der woch, donnerstag. Saint-Pétersbourg, 1-13 octobre 1881-1889, in-fol. à l'exception de l'année 1888, où les numéros de la revue sont en grand in-fol. et ceux du supplément in-4. Editeurs : A. Zederbaum, 1887, D' L.-O. Cantor, 1888-1889.
- Juedischer Volkskaender.* Redigirt vun gerschom bader. Lemberg 1895, in-8.
- Der Juedischer Wecker.* — Redaktiert vun m. l. lilienblum, herausgegeben vun j. ch. rabnitzki un z. s. frankfeld. Odessa, 1887, in-8.
- Der Junger Geist.* Samelbuch far literatur un kritik, redagirt vun noach priluzki. Varsovie, 1909, in-8, 80 col.
- JUSCHKEWITSCH (S.). — *Der Hunger.* A drame in vier akten. Éd. « Di Welt », vun russischen uebersetzt olgin. Varsovie, 1907, in-8, 111 p.
- Kabaret Kapleten.* Deklamirt vun di berihmste komiker. Varsovie, 1909, in-32, 16 p.
- KAMINSKI (A.-J.). — *Juedische akteren auf der reise.* A komedje in 3 akten. Varsovie, 1908, in-10, p. 64. Ed. « Bicher far ale ».
- KAPITAN DREYFUS. — *Der verschickter auf'n teuwel's-insel.* A wirklich interessanter pariser roman. Zweite auflage. Verlag « die zeit ». Varsovie, 1899, in-8, t. I, livraisons 1-28, 453 p.; t. II, Esterhazy's mapolo, livraisons 29-54, 454-872 p.
- KAPLANOWITSCH (D.). — *Schriften.* Erstes buch. Ed. « Die Welt ». Vilna, 1909, in-8, 130 p.
- KARTUSINSKI (A.-E.). — *Der seltener ewiger wunderbarer kalender.* Luach ozer hachochmo wooschar olomim. Varsovie, 1898, in-8, t. I, 38 p.; t. II, VI-49; t. III, 90 p.; t. IV, 43 p., t. V, 60-XVII p.; t. IV, 26-111 p.
- KATZENELLENBOGEN (Sch.-J.). — *Juedische melodien oder volkslieder* verfasst vun raschi katzenellenbogen. Vilna, 1887, in-16, XI-87 p.

- KAUTSKY (K.). — *Friedrich Engels, sein leben, sein wirken un seine schriften*. Éd. « Die Welt ». Varsovie, 1906, in-12, 95 p.
- *Die Interessen vun heintige klassen*, uebersetzt durc t. Vilna, 1905, in-12, 28 p.
- *Der kampf vun die nazonaliteten un dos staatsrecht in estreich*. Éd. « Kampf ». Vilna, 1906, in-8, 34 p.
- *Die Soziale ueberkerenisch*. Éd. « Die Welt ». Vina, 1906, in-12, 119 p.
- Kaw haiošchor. Sulzbach, 1724, in-4, 98 p.
- *Id.* Furth, 1743, in-4.
- KAZ (T.). — *Wos is aseins chemie ? A populer-wissenschaftliches buč far schulen un selsbtlerner*. Varsovie, 1907, in-8, 89 p.
- KAZENELSOHN (J.). — *Bachurim*. Komodie in 1 akt. Varsovie, 1909, in-8, 26 p. Éd. « Verlags Buro ».
- *Karikaturen*. Drame in drei akten. Éd « Haschachar ». Varsovie, 1910.
- *Der Kaiser in wald*. Ein schreckliche erzaehlung zu sehen die nifloes wos got tut zu die mlochim wsorim ascher H. chofez biiekorom. Uebersetzt vun russischer sprache auf juedisch deutsch durch a. z. m. Vilna, 1896, in-12, 32 p. (d'après l'édition de 1882.)
- Kenig Hurdus*. Verfast un gedruckt hebreisch im johre 1887, un jetzt uebersezt in jargon vun dr. i. l. lando. Londres, 1901, in-8.
- KEY (E.). — *Chassuno un freie liebe*. Uebersetzt durch b. k-r. Varsovie, 1908, in-12, 32 p. Éd. « Verlags-buro ».
- Kines aufdeutsch*. Altona, 1728, in-8.
- Die Kischinewer Harige*. I. materialen un dokumenten. Londres. Éd. du « Bund », 1903, in-16, 2-80-2 p.
- KLAP (A.-M.). — *A Wolf in a schæpsenfel*. A kritik ober a samm- lung vun verschiedene besondere meinungen. Varsovie, 1899, in-8, 64 p.
- KLAUSNER (J.). — *Dom Jossef Nossi*. Éd. « Esro ». Berditchev, s. d., in-10, 35 p.
- Die kleine Juedische Bibliothek*. A sammlung vun gedichte, feuilletons, erzaehlungen un jedies vun die jüdische kolonies in erzisroel. Herausgegeben vun der juedischer bibliothek. Odessa, 1888, in-4.
- Der kleiner Wecker*. A sammlung vun verschiedene artikel un gedichte. Herausgegeben vun odessaer gute freund vun'm juedischen loschen, 1890, in-4.
- KLEINMAN (M.). — *Der Dritter zionisten-kongre, in Basel*, noch eigener beobachtung beschrieben vun m. k. l. Éd. « Esro », Berditchev, 1899, in-12, 50 p.

- KLIBANOW (II.). — *Die Blutne veigel* mit noch zwei moralische lieder zu singen mit melodien ; 2° der ischibe bochur ; 3° die unzufriedene welt. Vilna, 1889, in-16, 32 p.
- *Id. Die Elinde schulamis* mit noch 2 neue lider ; 2° der ssuchotnik ; 3° der mase stow. Vilna, 1893, in-16.
- *Id. Kol chodosch.* drei neue lider zu singen mit melodien ; der elegant ; 2° der pastech. der kazew mit dem choker. Vilna, 1885, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1894, in-16, 32 p.
- *Roni akoro*, neue vir lider zu singen mit melodien ; 1° roni akoro ; 2° die gimeine welt ; 3° isrolik ; 4° der kolidor. Vilna, 1883, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1885, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1890, in-16, 32 p.
- *Id.* Vilna, 1894, in-16, 32 p. Schirim neimim. drei neue lider zu singen mit melodien ; 1° die kinderspiel ; 2° der emes auf'n teler ; 3° der wechter. Vilna, 1889, in-16, 32 p.
- KOBRIN (L.). — *Jankel boile*. Vun dem juedischen fischerleben in Russland un andere erzählungen. realistic library. issued quarterly, vol. I, n° 1. New-York, 1898, in-8 111 p.
- KOFNER (P.). — *Geografie* (a. bresler's ausgaben). Varsovie, 1908, in-12, 24 p.
- Kol-Mevasser*. In juedisch-deutscher sprache von a. zederbaum un a. i. goldenblum. Odessa, 1863-1871. Fol.
- KORNBLUTH (S.). — *Motje meelech der stolier*. A lebensbild in 4 akten. Przemysl, 1908, in-8, 54 p.
- KOBOLENKO (W.). — *A Agodo wegen flor, agrippa un menachem ben jehudo*. Uebersetzt vun russisch mit erlaubnis vun dem verfasser. Vilna, 1904, in-16, 46 p. Éd. « di Neue Bibliothek ».
- *Der blinder musikanter*. Éd. « Progres ». Varsovie, 1901, in-8, 106 p.
- KOTLER (M.). — *Juedische volkslider*. — Vilna, 1897, in-16, 34 p.
- KRAUS (J.). — *Ewel mosche*. Trauerrede (hesped) ueber moyses montifiore mit ein kurzes verzeichnis seiner reisen. Presbourg, 1885.
- KREMER (Ch.-J.). — *A Juedische tragedje*. a drame in finf akten. Varsovie, 1907, in-8, 90 p.
- KRILOV (J.). — *Basni krilov, oder krilov's fabeln (mescholim)*, in neun abteilungen uebersezt vun russisch in juedisch-deutsch. vun zwi hirsch hakohen reichersohn. erster teil. zweiter theil. Vilna, 1879, in-16, t. I, 1.-5-156 p. ; t. II, 166 p.
- *Mischlee krilov*, ausgeklibene mescholim vun i. a. krilov.

- uebersezt auf juedisch-deutsch vun d. teplizki (erstes buch). Odessa, 1876, in-8, 32 p.
- Mischlee mussor, oder krilov's fabeln. in... idisch deutsche sprache uebersezt und in neun theilen eingeteilt, vun sch. kazenellenbogen, erster theil. Vilna, 1861, in-8, VIII- 2- 49 p.
 - *Nutzliche bessiedes* un scheene erzehlungen auf der themo vun krilov's basnis in finf theil bearbeitet vun zwi ben avrohom goldstein gerschenowitsch... erste theil, Berditchev, 1891, in-16, 64 p.
 - *Der Sittenlehrer oder basni krilov*. Uebersezt in schirim in reinem jargon vun meir sev singer. Berditchev, 1888, in-8, 80 p.
- KULBAK (S.). — *Divre schlome*. Drei neue lider: a) die grine kleid; b) der baslik; c) feier mit wasser. Eydtkuhen, 1872, in-16, 32 p.
- *Schirim urnonim*. Drei neue lider: a) botanischer gortin; b) baltermanzer sreefe; c) mansperson mit frauenzimer. Vilna, 1872, in-16, 32 p.
- Kunst un Leben*. Redagirt vun a. reisin, zweites buch. Varsovie, 1908 (juillet) in-8, 68 p.
- Kupleten un Juedische Theaterlieder*. Alle kupleten, komische un humoristische für der juedischer bühne verfasst vun sigmund mogulesco, un alle theaterlider vun kaprisne tochter vun a. goldfaden, katorjnik, un der juedischer prinz vun schomer. New-York, 1888, in-16, 36 p.
- Kurioser Antikvarius*, dos ist allerhand auserlesene geographische und historische merkwirdigkeiten. 1752, in-8, 92 p.
- L. E. — *Tischo beow*. Vilna, 1903, in-16, 16 p.
- LAFARGUE (P.). — *Die religion vun kapital*. Éd. « die Welt ». Varsovie, 1906, in-16, 62 p.
- LASSALE (F.). — *Die Arbeiter un die gesellschaftliche klassen*. Uebersezt vun deutsch. Éd. « die Welt ». Vilna, 1906, in-16, 73 p.
- *Recht un macht*. Uebersezt vun deutsch. Éd. « die Welt ». Vilna, 1906, in-16, 46 p.
 - *Wos is konstitutzie?* Uebersezt durch a. goldberg. Varsovie, 1902, in-8, 23 p.
- LATEINER (Josef.). — *Blihmele oder die perle von Warscho* (allias dam). Operete in 5 akten, musik vun Abramovitsch. Podgorze, 1903, in-8, 63 p.
- *Chinke pinke oder Dowid der Maler*. Varsovie, 1907, in-8, 61 p.
 - *Churbon Jeruscholaim*. Historische operete in 5 akten. Varsovie, 1908, in-8, 47 p.

- *Esro der ewiger jude*. Operete in 4 akten und 10 bilder, musik vun Max Abramovitsch. Przemysl, 1908, in-8, 68 p.
- *Jscho Roo* (die Schlechte frau). Operete in 4 akten. Cracovie, 1907, in-8, 71 p.
- *Judale der blinder, oder emes woscheker*. Volksstik in 4 akten, music vun Worel. Przemysl, 1908, in-8, 64 p.
- *Mamon der geld-got oder keerach's ozros*. Historische operete in 4 akten, musik vun Friedsel. Podgorze, 1905, in-8, 59 p.
- *Der Man unter'n tisch*. Vodevil in 1 akt. Éd. « Warschever juédisches teatr ». Varsovie, 1907, in-10, 16 p.
- *Schlome gorgel*. Lebensbild in 4 akten, 9 bilder. Varsovie, 1907, in-8, 56 p.
- *Di Sseder nacht*. Lebensbild in 4 akten. Przemysl, 1908, in-8, 68 p.
- *Ssoro scheindel*. Lebensbild mit gesang un tenz. Varsovie, 1907, in-8, 60 p. Éd. « Juedische bihne ».
- *Der Ssoton in gan eden*. Volksstik mit gesang un tanz, in 4 akten, musik vun wohl. Lemberg, 1908, in-8, 56 p.
- LAVROV (Peter). — *An die idische arbeiter*. Gesprochen in der russisch-idischen arbeiter-versammlung in paris den 1-ten mai 1886 iohr, frei uebersezt aus dem russischen in jargon. Zu bekumen in der ekspedizie vun « arbeiterfreund » in London. Londres, 1887.
- Dos Leben*. A monatlicher jurnal far literatur, wissenschaft un geseschaftliche fragen. Saint-Pétersbourg. Éd. « Der Freund », 1905, in-8.
- Leben un Wissenschaft*. Erster johrgang, n° 4, août 1909, in-8, 159 p.
- LEDERER (Sch.). — *Der Gewesener zigeuner oder ger zedek*. Ein interessanter roman vun polnischen un amerikanischen juedischen leben in 4 teil. Vilna, 1900, in-8, t. I, 68 p.; t. II, 30 p.; t. III, 26 p.; t. IV, 31 p.
- *Der schrecklicher verbrecher* oder die gemachte almone, a hoechst interessanter rōman in 4 teil. Vilna, 1897, in-8, t. I, 56 p.; t. II, 52 p.; t. III, 54 p.; t. IV, 55 p.
- *Die Zigeuner oder die rache vun a bandit*. Ein interessanter roman vun polnischen un amerikanischen juedischen leben in vier teil. Vilna, 1877, in-8.
- LEFIN (M.-M.). — *Skefer kohelet*. Odessa, 1873, in-8, 77 et 3 p.
- LEHMANN (Doktor). — *Der Cherem derabenu gerschon*. A historische erzehlung bearbeitet vun d. m. frenkel. New-York, s. d., in-8, 92 p.

- LERNER (J.). — *Der Alter schamesch*. Erzählung. Éd. « die Bühne ». Odessa, 1905, in-8, 2-8-2 p.
- *Chanuke*. A historische drama in vier akten in sieben bilder. Varsovie, 1889, in-8, 54 p.
- *Rothschild*. A beschreibung. Odessa, 1869, in-8, 34 p.
- *Der Schamesch*. Erzeilung, gewidmet dem sikoren vunim grossen juedischen held dr. t. herzl. Londres, 1904, in-12, 8 p.
- *Uriel akosta*. A tragedie in finf akten vun karl gutzkow, far di jüdische szene uebersezt un aranjirt. Saint-Pétersbourg, 1888, in-8, 2-45-2 p.
- *Id.* Zweite auflage. Varsovie, 1889, in-8, 80 p.
- *Der Vetter Mosche Mendelssohn*. A dramatisches bild in ein akt, noch dem deutschen far der juedischer bühne bearbeitet. Varsovie, 1889, in-8, 76 p.
- *Zidowka, die juedin*. A tragœdie in fünf akten, noch verschiedene quellen bearbeitet. Varsovie, 1889, in-8, 68 p.
- *Id.*, dritte auflage. Varsovie, 1903, in-8, 68 p.
- LESCHZINSKI (JACOB). — *Der Juedischer arbeiter* (in London). Éd. « Zukunft ». Vilna, 1907, in-8, (2) + 36 p.
- *Der Juedischer arbeiter in Russland*. Ed. « Zukunft ». Vilna, 1906, in-8, 1-114-1 p. + XXVIII tabl.
- LESSING (A.-W.). — *Die Jeuden*. Ein lustspiel in drei un' zwanzig vorstellungen vun dem weltberühmten verfasser in der deutscher sprache, trad. Ch.-E. Abramovitsch. Vilna, 1879, in-16, 68 p.
- LEVENSOHN (L.). — *Die Lied vun dem gestochenem sagotowtschik*. Odessa, 1896, in-16, 10 p.
- LEVINSKI (J.-H.). — *Die Kolonisten*. A roman vun ruminien un erez isroel. Varsovie, 1899, in-8, t. I, 114 p., t. II, 100 p.
- LEVINSON (L.). — *Die Weibersche knüpplach.*, Ein theaterspiel in fünf akten geschrieben, herausgegeben vun. Vilna, 1881 (d'après l'édition de 1874), in-16, 44 p.
- LEVNER (G.-Ch.). — *Amerikaner zadikim* oder beide weiber springen kodesch. A roman vun iltigen leben. Vilna, 1906, in-16, 32 p.
- *Auf'n teich oder dos fligele*. A roman... Vilna, 1897, in-16, 32 p.
- *Die Ausgechapte kale*... A roman vun idischen leben. Vilna, 1900, in-16, 32 p.
- *Der Emesser veter*, oder der hal krias schma. Bilder vun idischen leben. Vilna, 1897, in-16, 32 p.
- *Die Falsche chosson kale* oder der ungerichter bageginesch. A roman. Vilna, 1897, in-16, 32 p.
- *Die Gebildete schusterke*. Vilna, 1898, in-16.

- *Der Rechilusnik* oder zadik mizore nechloz. A historische erzählung. Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- *Der Stumer tate* oder a row mit zwei mlamdim. Bilder vun jüdischen leben mit hundert johr zurük. Vilna, 1898, in-16, 32 p.
- LEW (M.-A.). — *Hudel*. A poema in gedichte. Kichinev, 1888, in-8, 64 p.
- LEW Tow. Mehör. izchok bar eliokim miposno. Prague, 1620, in-fol.
- *Id.* Cracovie, 1641, in-4.
- *Id.* Amsterdam, 1651, in-fol.
- *Id.* Amsterdam, 1670, in-fol.
- *Id.* Francfort-sur-le-Mein. 1686, in-fol.
- *Id.* Sulzbach, 1703, in-fol.
- *Id.* Prague, 1709, in-fol.
- *Id.* Furth, 1765, in-4.
- *Id.* Parizk, 1789, in-4.
- *Id.* Sklov, 1793, in-4.
- *Id.* Sdyлков, 1836, in-4.
- *Id.* Jusefow, 1845, in-4.
- *Id.* Vilna, 1864, in-4.
- Die Letzte Passierungen*. — Ausgabe vun auslendischen komitet, der allgemeiner idischer arbeiterbund in lito polen und russl. zweiter johrgang. Genève, 1905, in-4.
- LIANDER (H.). — *Neue methode der franzeisische sprache*. Vilna, 1859, in-8, VI + 54 p.
- LIBIN (S.). — *Die Gebrochene herzer*. Drama in 4 akten. Éd. «Juedische bühne». Varsovie, 1908, in-8, 70 p.
- Der Lichtiger Gan-Eden*. — Geschichte vun Reb Schmeril machnis orach, wie er is gewen in lichtigen gan-eden, nor er hot dort kein sach nit gewœltigt, man hot ihm bald arausgeworfen. Varsovie, 1878, in-16, 18 p.
- Lidski's Familien-Almanach*, far dos iohr t.r.a. (1909-1910), zweiter johrgang. Éd. «J. Lidski». Varsovie, 1909-1910, in-8, 135 + 8 col.
- Der Liederbaum*. A sammlung vun alle juedische theaterlieder, konzertlieder, kupleten un volkslieder. Erster buch. Alle theaterlieder, mehr vun 200 lieder vun alle juedische theaterstücke, gesammelt un zusammengestellt in ordnung vun rosenbaum un wersblowski. The song album. New-York, s. d., in-16, 246 p.
- Lieder-Magazin*. Magazin of songs, published by j. katzenellenbogen. New-York, 1898, in-fol., t. I, 10 p; t. II, 10 p; t. III, 10 p; t. IV, 11 p.

- LILIENBLUM (M. L.) — *Fünfmomenten in Mosche Rabeenu's leben*, uebersetzt vun hilel malachowski. New-York, 1909, in-8, 52 p.
- *Serubowel, oder schi was zion*, a drama in fünf akten. Odessa, 1887, in-8, 55 p.
- LINETZKI (J. J.) — *A hin oder a her!* Odessa, 1882, in-8, 8 p.
- *Der Boeser marschalik*. Satirische Volkslieder. Odessa, in-8, 96 p.
- *Id.* (t. I et II). Varsovie, 1879, in-8, 48-48 p.
- *Id.* (t. I.). Varsovie, 1889, in-8, 48 p.
- *Die Blutige nekome*, oder jakow tirada, in gesauberten juedischen jargon. Varsovie, 1883, in-8, 100 p.
- *Id.* Varsovie, 1893, in-8, 100 p.
- *Chag-haioewel*, die jubilee-feirung am siebzehnten november 1890 welche men hot gefeiert in Odessa dem berühmten volksschreiber izchok ioel linetzki zur ende 25 johr vun seiner literarischer thätigkeit. Odessa, 1891, in-8, 48 p.
- *Dos Chassidische juengel*, die lebensbeschreibung, vun a polischen jueden, vun sein geboren bis sein verloren, zu der Zeit vun'm anfang des jetzigen jahrhundert vun eli kozin hasche-kueli (pseudonyme de Linetzki), die zweite vollkommen uebergearbeitete ausgabe vun mein (poilischen juengel). Vilna, 1897, in-8, 230 p.
- *Linetzki's Ksovim*. Dos erste heft : die pritschepe. Dos zweite heft : der statek. Kritische, satirische un humoristische maimorim un kartines. Odessa, in-16, 127 p.
- *Linetzki's ksovim* : der flederwisch, der schofer, der schnorrer, der pläppler, der wicher, dos dreh'dl, der weiser, der milgrom, der grager, der afikommen, dos vogeles. Odessa, 1888, in-fol. Chaque récit est de 8 pages.
- *dos Meschulachas*. Kartines vun'm juedischen leben. Odessa, 1874, 94 p.
- *Nosson hachochem*. Eine dramatische unterhandlung ueber emune un religion, verfasst in deutschen vun g. e. lessing. Odessa, 1884, in-8, 80 p.
- *Nit toidt nit lebedig oder dem poilischen juengels a suhn*. A beschreibung vun uebergang vun'm chassidischen leben in der haskolo-welt, in 19 kapitlach. Vilna, 1898, in-8, 82 p.
- *Dos Poilische Juengel* oder a biographie vunsich allein, drien is geschildert akurat der poilischer chassid vun geboreneheit on, sein chassene un sein parnosse mit alle koholssachen un gemeindeleben. Odessa, 1875, 132 p.
- *A Statie vun dem plaudersak*. Wos wet sogen die welt. Odessa, in-8, 16 p.

- *Der Weltluach vun'm johr ein kessef*, oder die allgemeine panorame van eli kozin hazchakueli, mechaber vun'm poillischen juengel. Odessa, 1875, in-8, 94 p.
- *Id.* (Zweite verbesserte ausgabe). Odessa, 1883, in-8, 96 p.
- LIPMAN-LEVIN. — *Schriften*. Erster band. Vilna, 1910, in-8, 208 p.
- Literarische monatsschriften*. Freie bühne far literatur un kunst, redagirt durch : sch. gorelik, a. weiter, sch. niger. Vilna, in-8. Erstes buch : februar 1908, 156 col. Zweites heft : merz 1908, 160 col. Drittes buch : april 1908, 99 col. Viertes heft : mai 1908, 158 col.
- Literatur un leben*. A samelbuch für literatur un gesellschaft, herausgegeben durch i. l. perez. Varsovie, 1894, in-8.
- LITINSKI (M. N.). — *Kuki riki oder juedische feiertoge*. Satirische, humoristische, moralische un kritische volkslieder. Odessa, 1883, in-8, 32 p.
- Lopatin's Lebensbeschreibung un der prozes vun 21 nihilisten in Petersburg in mai 1887*, uebersezt aus dem russischen vun i. iofe. Londres, 1888, in-16, 48 p.
- M. SCH. — *Kol nidree*. Historische operetta in 4 akten. Varsovie, 1907, in-8, 40 p. Éd. « Juedische theater bibliotek ». N° 3.
- Maasse gur arie*. Do werd derzacht a wunderliche maasse vun dem götlichen man horaw hagoen... wos er werd gerufen gur-arie, etc. Varsovie, 1890, in-16, 43 p.
- Maasse Mig. Achim*. Eine sehr schoene wunderliche geschichte vun drei brueder grosse leut hanikro maasse pließ. Varsovie, 1870, in-16.
- Maasse Rambam Wereb Jossef Dala Reyna*. Vilna, 1879, in-16, 32 p.
- Maasse Schnee Chaweerim*. A wunderliche ausschmues mit 22 maasses. Zhitomir, 1877, in-16, 76 p.
- Maasse vun Maharscho*. Herausgegeben vun ostrer pinkus, un vun rambam un vun noda bijehudo. Varsovie, 1879, in-16, 16 p.
- MÄTERLINK (M.). — *Mona Vana*. Drama in drei akten, uebersezt vun a. frumkin. Éd. « Progres ». Londres, 1909, in-12, 93 p.
- Magid Chadosches Lemberg* 1848, in-8.
- MALEI (P.-H.). — *In der finsternis*. A drame in 4 akten. Odessa, 1898, in-8, 72 p.
- MAPU (A.). — *Ahavas zion*, ueberzezt in jargonische sprache vun n. r. aus dubno. Varsovie, 1883, in-12, 202 p.
- *Ahavas amnon wetomor* (ahavas zion). Ein roman. Lemberg, 1884, in-8, 224 p.
- *Der Hausfranzose*, vun avrohom mapu. Varsovie, 1859, in-8, 10-36 p.

- Mare Hamussor, der Zuchtspiegel.* Spruch werter vu unsere chachomin (aus ganz schas un andere sform). Hanovre, 1610-1613, in-4.
- Id.* Prague, 1614, in-4.
- Id.* Lublin, 1640, in-4.
- Id.* Prague, 1678, in-4.
- Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1680.
- Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1691, in-8.
- Id.* Offenbach, 1716, in-8.
- Id.* Sulzbach, 1724-1767, in-8.
- MARICHAWSKY (M.). — *Der Elinter iossem.* Juedische schoene lieder. Odessa, 1872, in-16, 32 p.
- MARX (Karl). — *Arbeitskraft un kapital.* Uebersetzt durch m. weber. Varsovie, 1906, in-8, 40 p.
- MARX (Karl) et ENGELS (Fr.). — *Der komunistischer manifest.* Uebersetzt durch d. t. Vilna, 1906, in-12, 44 p.
- MAUPASSANT (Guy de). — *Ausgewehlte erzehlungen.* Uebersetzt a. i. cahan. moderne literatur n° 1. Éd. « Jawne ». Varsovie, 1907, in-8, 32 p.
- Mefaneiach Neelomim...* Jechiel michel milatschuw. Varsovie, 1879, in-16, 22 p.
- MEIERSOHN (M. L.). — *Der Hamer vun leben.* A pieszse in 4 akten. Vilna, 1909, in-8.
- MEISACH (J.). — *Alte maassies un immer neu.* Varsovie, 1886, in-16, 2-26-1 p.
- *Der Amerikaner jaguar* bearbeitet vun wissenschaftliche bicher. Vilna, 1905, in-16, 32 p.
- *Der Aschmedai.* A schreckliche maasse, wos hot amol getroffen in die zeiten vun schlome hamelech. Vilna, 1898, in-16, 31 p.
- *Die ausgeleiterte neschome.* A maasse, kupirt vun manuskripten. Vilna, 1890, in-16, 32 p.
- *Ausgeton die partofel.* A geschichte mit dem row in rom, un a maasse mehoraw merutenberg. Vilna, 1902, in-16, 32 p.
- *Avrohom owinu in kalk owen.* Maassies vun avrohom owinu gesammelt vun sform un bearbeitet. Vilna, 1902, in-16, 32 p.
- *Der Baal schem.* Vilna, 1903, in-16.
- *A Buket frische blumen.* Vilna, 1905, in-12.
- *Eeschies chail.* Eine historische erzehlung in 4 akten und 6 bilder. Varsovie, 1890, in-16, 80 p.
- *Die Eifersichtige frau.* oder die erste kæchin. a szene vun a familienleben. Varsovie, 1893, in-16, 31-1 p.
- *Die Goldene matbee.* Vilna, 1902, in-16.
- *Jdische nissim in wirmeise.* Vilna, 1901, in-16, 32 p.

- *Mordechai hazadik*. A ssipur aso gut wie a roman, æuch a maasse negro mit dem kazew in ganeeden. Vilna, 1897, in-16, 32 p.
- *Nissim we-nifloes* (wunderliche ssipurim), wos die bohe oleho hascholem hot erzæhlt. Varsovie, 1895, in-8, 32 p.
- *Perl vun jam hatalmud*. Varsovie, 1893, in-16, 32 p.
- *Reb lemel* oder der pariser bankier. Vilna, 1897, in-16, 32 p.
- *Sipure hatalmud*. Varsovie, 1894, in-8, 48 p.
- *Sipure jeruscholeim*. (dritte auflage). Vilna, 1895, in 16, 72 p.
- *A spazier-schiffel* auf dem jam hatalmud. Varsovie, 1895, in-16, 64 p.
- *Der Spiegel für alle*. Ein literarisches buch, enthalt verschiedene musterhafte bilder aus dem juedischen leben in reimen. Varsovie, 1893, in-8, 32 p.
- *Der Welt witzling* oder anekdoten, vun oser'ke dem stod chochem... gesammelt... Vilna, 1897, in-16, 118-2 p.
- *Die Zwei wasserträger*. A maasse negro wos die bohe hot erzæhlt ihr einikel, æuch a schœne maasse; a spei in ponim. Vilna, 1897, in-16, 31 p.
- Menoras Hamoer beheetek leloschen aschkenas*. Lemberg, 1797, in-4, 2 t. T. I, 108 p., t. II, 100 p.
- Der Menschenfreund*. Belletristische wochenschrift für neues, literatur, kunst un unterhaltung, vun n. m. schaikewitsch. New-York, 1889-1891, in-4.
- MIRBEAU (Octave). — *Arbeiterkinder*. Uebersezt vun Lik. Éd. « Allgemeine-bibliothek ». Varsovie, 1907, in-8, 2-4-2 p.
- *Der Ganow*. A pisse in 1 akt. Uebersezt durch « paskolius ». Éd. « die Strahl », n° 3. Varsovie, 1908, in-16, 32 p.
- *Jean un Madlene* (di schlechte fihrer). A drama vun arbeiter-leben, in 5 akten. Uebersezt durch... Éd. « Zukunft ». Vilna, 1909, in-8, 102 p.
- *Id.* Éd. « Progres ». Varsovie, 1908, in-8, 102 p.
- Mischnaies Kaw Wenoki* im pirusch mibartenuro weim ivri teutsch, dos mischnaies heisst nur neschomo or ieder mentsch sol teekef hoben auf dem ort vun alerlei nemen wos er bedarf zu lernen in die ior zeit vun sein eltern. Varsovie, 1885, in-8, 98 p.
- Mizwas mlawe malke* un maasse plies mischnee schutfim, sehr a schœne wunderliche geschichte fun zwei schutfim wos hoben sich ehrlich gehalten un gehüt die viertes sude mizwas mlawe malke. Varsovie, 1884, in-16, 28 p.
- Motke Chabad* oder witze über witze, herausgegeben vun m. i. levitan. Vilna, 1892, in-16, 32 p.
- MUSCHKAT (Ch.-A.). — *Hilel hasoken*. Di zeit, dos leben un wir-

- ken vun diesen frumen, geduldigen unklugen tano. Éd. « Esro » Berditchev, 1899, in-16, 29 p.
- *Jakow bei Iowon in choron*. A biblische drama in 5 akten. Varsovie, 1907, in-12, 22 p.
- MUSKATBLIT (F.). — *Die Volksvertretung*. Uebersezt durch sch. lebenharz, redigirt durch i. ch. rabnizki. Éd. « Kultur ». Podgurze, 1906, in-8, 36 p.
- Nachlath zewi*. Francfort-sur-le-Mein, 1711, in-fol.
- *Id*. Salkowo, 1774, in-4.
- *Id*. Slowita, 1819.
- *Id*. Vilna et Grodno, 1822, in-fol. et un grand nombre d'autres éditions.
- NATANSOHN (B.). — *Papierne brück*, oder die hefker welt, ribl's lebensbeschreibung; der ssod vun magnetismus auch wos es tut sich auf jener welt, etc. Varsovie, 1894, in-8, 78 p.
- NEIMANOWIZ (H.-N.-Z.). — *Die Beide herschels*. Varsovie, 1898, in-8.
- Neue Theater un Volkslieder*. 3te serie. Varsovie, 1909, in-10, 16 p.
- Das Neue Testament*. Uebersezt aus dem griechischen. Londres, 1820, in-8°, 592 p.
- Uebersezt vun loschon iowon. Londres, 1821, in-8, 150 p.
- Die Neue Welt* (The New World). Ein wöchentlicher jurnal vun s. i. silberstern. Published weekly in Jewish German language. New-York, 1894, in-8.
- Id*. The New World. Erscheint monatlich, arausgegeben vun a. m. sharkansky. New-York, 1897, in-8.
- Die Neue Zeit* (The New Time). Wissenschaftliche monatsschrift, arausgegeben vun die juedisch sprechende sekzion vun der sozialist. arbeiter-partei vun nord-amerika. New-York, 1898, in-4.
- Der Neuer Geist* (The New Spirit). Monatsschrift für wissenschaft, literatur un kunst. Publisher sigmund kantrowitz. New-York, 1897-1898, in-4.
- Ein Neuer Idisch Teitscher Elementar Buch*. Far die junge kinder wos wilin kenen leienen un schreiben, auch is derinen vil histories, auch scheine beschreibung vun aller le (chaies). Vilna, 1836, in-12, 36 p.
- Der Neuer Singer*. In 3 teilen. 1 teil: die neueste theaterlieder vun die beste verfasser; 2 teil: sehr schoene lieder mit pictures zum lachen; 3 teil: der album, verschiedene bilder vun juedische verfasser. New-York, in-16, 29 et 30 p. et avert. s. d.
- NOMBERG (H. D.). — *Schriften*, erster band. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1908, in-12, 103 p.

- NORDAU (MAX).** — *Ausgewählte Schriften.* Uebersetzt durch le. k-i, mit biografische un kritische einleitungen vun n. sokolov, dr. sch. m. melamed. un dr. d. pasmanik. Varsovie, 1899, in-8, 239 p.
- *Dramas.* Uebergegeben dem inhalt in kurzen durch hilel malachewski. New-York, 1908, in-12, 31 p.
- *Der Ligen vun der chassuno.* Uebersetzt vun r. roker. Londres, 1907, in-12, 52 p.
Techias hameessim oder chelek loelom habo. A wahre geschichte vun... uebersetzt vun m. seiffert. New-York, s.d., in-8, 27 p.
- NUSSBAUM (A.).** — *Die Tiger seele in a menschenkarper* oder die tiranische frau. A roman, der grunt vun der historie is geraubt vun a wiener zeitung. Varsovie, 1888, in-16, 47 p.
- OCHSMAN (Sch. A.).** — *A mohl un heint.* A drama in 3 akten un 4 kartines. A bild vun heintigen leben, dos kumt vor in bogsk podolier gubernie. Odessa, 1907, in-8, 32 p.
- Ofen Chinuch Haiclodim*, wehu mussor haskil derech ioschor neetak miloschon hakodesch leloschon aschkenas. Vilna et Grodno, 1833, in-12, 1-13-1-3 p.
- Ohel Jakob.* Ivri teutsch... al iede hamaatik r. izchok grinspan. Lemberg, 1872, in-4, 102 p.
Id. Al chamischo chumsche toro, mehoraw iakow hanikro befi kol dubner magid. uebergisezt vun loschon kodesch auf ivri teutsch. Lemberg, 1875, in-4, 90 p.
- ONECHI (S.).** — *Schriften.* 2 teil. Varsovie, 1909, in-8, 135 p.
Or Hoemuno. T. I, Presbourg, 1841, in-8. T. II, Presbourg, 1845, in-8.
- Orchoth Zadikim.* Sefer hamidos, dos sefer schreibt welches guti midos sein zu den menschen. Cracovie, 1562, in-4, 100 p.
Id. Francfort-sur-le-Mein, 1697, in-4.
Id. Varsovie, 1871, in-16, 48 p. et d'autres éditions.
- OSTROWSKI (S. M.).** — *Der Maskeradenball.* A satirische poeme in versen. Varsovie, 1884, in-16, 135 p.
- PALEI (J.).** — *Uriel akosta.* A historischer roman. New-York, 1900, in-8, 78-2-14 p.
- PEREL (M.).** — *Die nacht vun churban jeruscholaim.* Varsovie, 1892, in-8, 32 p.
- PEREZ (J. L.).** — *Alegorien.* Éd. « Progress ». Varsovie, 1910, in-8, 48 p.
- *Bei nacht auf'n alten mark.* Dramatische poema in 4 akten. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1907, in-8, 64 p.
- *Bekannte bilder; verfroren geworen* (zweite auflage). Varsovie, 1894, in-8, 22-26-22 p.
- *Bikurim.* A blættel auf schowues. Varsovie, 1895, in-8.

- *Bilder vun a provinz-reise in tomaschower powiat*. Varsovie, 1894, in-8.
- *Dramatische werke*. Éd. « Progress ». Varsovie, 1907, in-8, 83 p.
- *Dramen*. Éd. « Progress ». Ale werk vun i. l. perez, driter band. Varsovie, 1909, in-8, 29-40-27-74-48-86 p.
- *Eisik'l schlecht*. Éd. « kultur ». Podgurze s. d., in-8, 2-20-2 p.
- *Felieton*. Ein ueberblik ueber unsere heintige literatur un lebens erscheinungen, vun lez vun redakzie der juedischen bibliothek (pseudonyme de Perez). Varsovie, 1894, in-12.
- *Die Goldene keit*. A chassidische familien-drama in weissen vers. Varsovie, 1909, in-8, 75 p.
- *Grins*. A schowues blaettel. Varsovie, 1894, in-8.
- *Kleine erzehlungen*. Zwei bilder. Jossel jeschiwebocher un dos orome juengel (ausgabe vun j. goido). Vilna, 1894, in-16, 32 p.
- *Perez's bluetlich*. Journal fir literatur, gesellschaft un ekonomie. 2te band. Varsovie, 1903, in-8, 246 p.
- *Poesie*. Varsovie, 1892, in-16, 34 p.
- *Poesie*. Zweites heft. monisch, ballada. Varsovie, 1892, in-16, 40 p.
- *Schriften*. Jubileum ausgabe Varsovie, 1901, in-8, 6-36-130-384-174-88-52-90 p. (en somme 960 p.).
- *Schriften*. Ausgabe vun der redakzie « der Freund ». St. Pétersbourg, 1903, in-8, 36-130-384-166-88-52-88 p. (en somme 944 p.).
- *Volkstimliche Geschichten*. Éd. « Progres ». Varsovie, 1908, in-8, 2-304 p.
- *Wegen milo-skandal*. An ofener brief. Varsovie, 1909, in-12, 8 p.
- *Die Zeit*. Éd. « Progres » (Ale werk vun i. l. perez. Zweiter band). Varsovie, 1909, in-8, 350 p.
- PHILIPSOHN (Dr. L.). — *Rabi Jehudo Halevi*. Historischer roman. Éd. « Epstein ». Zhitomir, 1895, in-8, 66 p.
- PIESTUN (G.). — *Hamatif*, der redner, schoene reichsinige drosches für verschiedene zeiten etc. Vilna, 1903, in-8, 72 p.
- PIESTUN (G.) et ALFAS (B.-Z.). — *Maasse alfes upri hagefen* oder zukergebæks un wein. erste teil. Vilna, 1906, 110 p., in-8.
- PINSKI (A. N.). — *Jargonisches fremd-werter-buch*. Erklert die algemeine europeische, deutsche un hebreische werter, welche kumen vor in der jargonischer literatur, bearbeitet un arausgegeben durch... Erstes heft : Varsovie, 1906, in-16, 124 c. Zweites heft : 126-220 c. Drittes heft : 222-332 c. Viertes heft : 334-428.
- PINSKI (David). — *Brehm. Die affen* bearbeitet vun d. puls.

- (pseudonyme de D. Pinski). Varsovie, 1894, in-12, 52 p. (i. l. perez's ausgaben).
- *Drapkín*. Erzählung. Éd. « Bildung ». Varsovie, 1902, in-10, 76 p.
 - *Eisik Scheftel*. Arbeiter drama in 3 akten. New-York, 1907, in-12, 81 p.
 - *Erzehlungen*. In zwei bend. Erster band. David Pinski's sketches. Volume first, New-York, s. d., in-12, 256 p. T. II, 290 p.
 - *Die familie zwi*. Verlag « die Welt ». Vilna, 1906, 2^e éd. in-12, 82 p.
 - *Gabri un die frauen*. Drame. Éd. « Haschachar ». Varsovie, s. d., in-8, 74 p.
 - *Gliks vergessene*. A drama in 1 akt. Varsovie, 1908, in-12, 16 p.
 - *Der Grosser menschenfreund un arob der joch*. Zwei bilder (Goido's ausgaben). Vilna, 1894, in-16, 32 p.
 - *Jenkel der Schmied*. Drame. Éd. « Haschachar ». Varsovie, s. d., in-8, 105 p.
 - *In Meschugoim haus*. (monolog.). Éd. « Die Welt ». Varsovie, 1906, in-8, 16 p.
 - *Mit Sieger tohnen*. A drame in 1 akt. Éd. « Haschachar ». Varsovie, 1909, in-8, 23 p.
 - *Reb Schlome*. Erzählung. (i. l. perez's ausgaben). Varsovie, 1894, in-12, 43 p.
 - *A Verfallener*. Drei erzehlungen (ausgaben « Zeitgeist »). Varsovie, 1896, in-16, 65 p.
- PIROSHNIKOW (J.). — *Der Jdischer Sprachlehrer*. A praktischer lehr-buch zu lernen onfangskinder lesen un schreiben idisch (jargon), avec illustrations. Vilna, 1907, in-8, 2-11-16-1-11-20 p.
- Der Polischer Juedel*. The Polisch Yidel. Editor. M. Winchewsky. Londres, 1884, in-4, hebdomadaire. Après les six premiers numéros le titre de la revue fut changé pour celui de *Zukunft*.
- POSTOWSKI (Jacob, et Levin, Ben-Zion). — *Sifzen vunem harzen*. Schirim. Odessa, 1904, in-8, 64 p.
- PRAG (M. A.). — *Purim geschichte vun megile in kurzen*, in dramen. Vilna, 1863, in-16, 24 p.
- *Eine Neue geschichte vun dem winter der grosser frost un wie aso dië schief mit dem wassir wos do steit. mees...* (dem winter hob ich gebraucht in nowidwohr zu sein, un die narve hot noch gethun gein). Varsovie, 1870, in-12, 24 p.
- Praktischer Volkskalender* vun J. J. Linetzki. Lemberg, 1876. Varsovie, 1883, in-8, 64 p.
- Professor Zewi Schapiro*, sein leben, streben un wirkung far'n volk un far der zionistischer idee un sehr a wichtiger maa-

- mor wegen zionism was der professor s. l. hot geschrieben in jargon, a por wochen far'n todt. bearbeitet durch student philos. izchok wiernikowski. Éd. « Esro ». Berditchev, 1898, in-16, 20 p.
- Rabi kaschman der neelom. Dos is ein teiere un libliche geschichte* was hot sich getrofin mit ein græssen zadik ein goen olom, etc. Vilna, 1896, in-16, 32 p.
- RABINOWITSCH (A. S.). — *Die zuschnittene lokschen* (a maasse vun a talmudtoro juengel). Odessa, 1905, in-12, 16 p. Éd. « Die Bühn ».
- RABINOWITSCH (B. S.). — *Der Disput vun a schiler mit a klausnik* Un. noch zwei lider. « dos kind verwigen » æuch « dem Sorg ». Vilna, 1877, in-16, 62 p.
- RABINOWITSCH (J.). — *Unschuldig gelitten*. Roman. Éd. J. Lidski. New-York, in-8, 2061 p.
- RABINOWITSCH (S.). (*Scholem-Aleichem*). — *Agenten*, a spas in 1 akt. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1908, in-8, 24 p.
- *Ale werk*. Uebergearbeitet un recht ausgebessert un dos erst mol arausgegeben. Éd. « Volksbildung ». Cracovie, 1903, in-12, erster band. 195 p.; zweiter band, 267 p.; driter band, 172 p.; vierter band, 131 p.
- *An'eezo*. An emesse maasse was is kimat schwer zu glauben s' sol sein an emes. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 23 p.
- *Auf jischuw erzisrael*. A ssipor hamaasse. Kiev, 1890, in-16, 44 p.
- *Auf peessach a heim*. A maasse wi aso fischel der melamed is gefohren vun balta kein choschtschewate. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-16, 24 p.
- *Auf wos bedarfen jueden a land?* Etliche erenste wörter far'n volk. Varsovie, 1898, in-8, 20 p. (Éd. « Achiassaf »).
- *Auf'n literarischen mark*. Bicherfresser (pseudonyme de Rabinowitsch), Berditchev, 1888, 2-44 p.
- *Barditchever sreefes*. Varsovie, 1909, in-12, 15 p. (les pages ne sont pas numérotées).
- *Baschert an'umglik*. (Monolog.) Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 20-2 p.
- *Beim doktor*. (Monolog.) Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 12 p.
- *A Büntel blumen oder poesje ohn gramen*. Berditchev, 1888, in-16, 45 p.
- *A Chossen a doktor (a stubsach)*. Supplément du *Volksblatt*, 1887, n° 26, in-16, 18 p.
- *A Doktor!* A spas in ein akt. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1907, in-12, 16 p.

- *Dreizehn gefangene*. Éd. « Familienbibliothek ». Varsovie, 1909, in-12, 21 p., (les pages ne sont pas numérotées).
- *Die Erste komune*. Éd. « Familienbibliothek ». Varsovie, 1909, in-12, 19 p.
- *Ganz berditshev*. A richtige beschreibung vun der stadt berditshev mit ale ihre antiklich. III. berditschever restoranen. IV. berditschever wein un schikorim. V.berditschever theater. New-York, 1908, in-12, 34 p.
- *Der Get*. Szenes vun'm amoligen juedischen leben (in 1 akt un 3 bilder). Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 32 p.
- *Gimnasie*. (A pekil). Ueber a neis uebergearbeitet un recht ausgebessert. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 21 p.
- *Hodl*. (A maasse vun tevie dem milchiger.) Ueberderzehlt wort bei wort. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 26 p.
- *Hundert eins*. Ed. « Familienbibliothek ». Varsovie, 1909, in-16, 12 p.
- *Jaknehos*, oder dos grosse børsensspiel. A komædie in vier akten. Kiev. 1894, in-32, 172 p.
- *Jossele ssolowej* (supplément de la Volksbibliothek, 1889), in-8, 4-180 p.
- *Der Juedischer kongress in basel; vorgelesen in alle kiewer botee-midroschim*. Noch dem referat vun dr. m. mandelstamm bearbeitet in jargon. Varsovie, 1897, in-8, 30 p.
- *Kinderspiel*. A merkwürdige liebe vun a gepesteten, a gebalaweten, a reichen juedischen benjochid (supplément du Volksblatt, 1887, n° 20), in-4, 89 p.
- *Kol-mewasser zu der juedischer Volksbibliothek*. Odessa, 1892, in-4, 40 p.
- *Lagbomer*. A frehliche geschichte mit a traurigen ende (supplément du Volksblatt, 1887, n° 27), in-16, 12 p.
- *A Maasse ohn an'ek* (araus genummen vun ein alten pinkus un bepuzt). Éd. « Bildung ». Varsovie, 1901, in-12, 60 p.
- *Der Mabul*. Roman. separat abdruck uun « unser leben » zehntes heft. Varsovie, 1907, in-12, 355-386 p.
- *Masol tow!* A komædie in 1 akt. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1907, in-12, 30 p.
- *Menachem-mendel* (ale werk scholom-aleichem, vierter band). Varsovie, 1909, in-8, 178 p.
- Dos Messerl* (a nar-ische, nor a traurige geschichte vun mein kindheit). Saint-Pétersbourg, 1887, in-16, 26 p.
- *Mit'n etap*. Éd. « Familienbibliothek ». Varsovie, 1909, in-12, 38 p. ; *s'aligen* (dialog in galizien), in-12, 8 p.

- *Moschiach's zeiten*. A zionistischer roman (verlag «Esro»). Berditchev, 1898, in-16, 51 p.
- *Die Neueste werk vun scholom-aleichem*. Jubiläum-ausgabe. Éd. «Progress». Cracovie, 1909, in-8, I band 248 p. ; II band 258 p.
- *Reb sender blank un sein vullgeschaezte familie*. A roman ohn a liebe (supplément du Volksblatt, 1888, n° 23), in-8, 104 p.
- *Die Revoluzie auf jener seit sambation*. Varsovie, 1909, in-12, 31 p.
- *Schomer's mischpot*.
- *Stempenju*. A juedischer roman (supplément de la Volksbibliothek, 1888), in-8, VIII et 94 p.
- *Dos Tepil*. Monolog. Éd. «Bicher far ale». Varsovie, 1905, in-12, 19 p.
- *Tewie der milchiger fohrt kein erez Isroel*. Gor aneue maasse vun tewie dem milchigen, derzehlt vun ihm allein fohrendig in bahn un uebergegeben wort in wort vun... Saint-Pétersbourg, 1909, in-12, 24 p.
- *Der Todter esrog un obgeschlogene heeschaanes*. Zwei erzehlungen. Éd. «Familien-bibliothek». Varsovie, 1910, in-12, 32 p. (les pages ne sont pas numérotées).
- *A Varspielter lagboomer*. (a maasse vun cheder).! Derzehlt vun... Éd. «Bicher far ale». Varsovie, 1905, in-12, 14 p.
- *Vier seenen mir gesessen* (erzehlung), s. d., in-12, 54 p. Varsovie. Éd. «Familien-bibliothek».
- *Vun'e'm prisiw*. (monolog.) Varsovie, 1908, in-12, 16 p.
- *Wajiwroch*. A wunderliche maasse vun erew iomkipurdige kapores. derzehlt vun... Éd. «Bicher far ale». Varsovie, 1907, in-12, 13 p.
- *Die Weisse kaporo un kol nidree* (Zwei erzehlungen). Éd. «Familien-bibliothek». Varsovie, in-12, 27 p., 1910.
- *Zeszeit un Zespreit*. Bilder vun'm juedischen leben in drei akten. Éd. «Bicher far ale». Piotrkow, 1907, in-12, 53 p.
- *Zu unsere Schwester in Zion*. Etliche werter far juedische techter. Varsovie, 1898, in-12, 22 p.
- *Zwei todte*. A bild lekowed purim. Odessa. 1909, in-12, 20 p.
- RABNIZKI (Ch.). — *Juedische ozros*. Ueber kindererziehung. Odessa, in-10, 64 p.
- Dem rambam's zawoe*. Do werd beschrieben die lebensgeschichte vun dem græssen heiligen mann Rabenu Mosche ben Maimon, sehr schoene interessante sipurim, auch die heilige zawoe, wos er hot geschrieben far seine kinder etc. Vilna, 1885, in-16, 32 p.
- Rappeport's Englische metode in jidisch-deitsch auch englisch*. Varsovie, 1870, in-8, 2-75:1 p.

- RAPPOPORT (Schlome) (Sch. A. An-ski). — *Aschmodai. apoema.* Éd. « Die neue Bibliothek ». Saint-Petersbourg, 1905, in-16, 83-1 p.
- RAVITSCH (G.). — *Die Belohnung.* Vilna, 1894, in-16.
- Reb Asriel mit dem bär.* A zweite geschichte vun reb chaim baltschuwe un a dritte vun reb sundl chossid. Vilna, 1896, in-16, 32 p.
- Reb Herschele Ostrepoler.* Beschrieben alle seine suesse chochmes, un alle seine wœrtlach, wos er hot uebergelost, etc. Varsovie, 1884, in-16, 24 p. ; 2 teil. Vilna, 1895, in-16, 24 p.
- REICHER (A. B.). — *Die Jessomim* mit noch drei lieder... 1° die Tocheche ; 2° der Melamed ; 3° der Rubil. Vilna, 1877, in-16, 64 p.
- REINGOLD (J.). — *A Bûntel blumen.* Volksgedichte. Chicago, 1895, in-16, 32 p.
- *Der Weltsinger.* Præchtige volkslieder. Chicago, 1894, in-8, 40 p.
- REISIN (A.). — *Erzehlungen un bilder.* Varsovie, 1903, in-12, 80 p.
- *Gute brider* (komedie). Éd. « Familien-bibliothek ». Varsovie, 1900, in-12, 16 p.
- *Juedische Chrestomatie.* A lese-buch far schul un haus, gesammelt vun die beste literarische un wissenschaftliche kwelen, noch die neieste metodes. Éd. « Progress ». Varsovie, 1908, in-8, 171 p.
- *Lieder vun leben.* A neue samlung. Éd. « Progress ». Cracovie, 1905, in-12, 6-95-1 p.
- *Die Repetizie.* Komedie in zwei akten. Éd. « Juedische bühne ». Varsovie, 1907, in-8, 55 p.
- *Schriften ; 1 band, gesammelte lieder ; zweiter band, menschen un welten* (Erzehlungen). Éd. « Progress ». Varsovie, 1908, in-12, t. I, 10-1-288 p. t. II, 4-319-1 p.
- *Sschar limud.* Erzehlung. Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, 1905, in-12, 11 p.
- *Verspetigt.* Éd. « Familien-bibliothek ». Varsovie, 1909, in-12, 8 p. et in krieg, 8 p.
- *Zeit lieder.* Éd. « Progress », Varsovie, 1902, in-16, 48 p.
- REISIN (S.). — *Juedische gramatik.* Éd. « Progress ». Varsovie, 1908, in-8, 99 p.
- REISIN (S. et A.). — *Die Muter-sprach.* A metode zulernen lesen un schreiben juedisch, mit gramatikalische klotim. Beigelegt ale hebreische werter, wos gehen arein in der juedischer sprach. Éd. « Progress ». Varsovie, 1908, in-8, 78 p.
- RICHTER (M.). — *Mojische chajit als gemeinderath.* Lebensbild

- in 5 akten. Musik von Otto Motschan. Lemberg, 1907, in-8, 63 p.
- *R'herzele Mejuchos oder ieskele baal agolo*. Lebensbild in 4 akten mit epilog, in-8, 57 p.
- ROKER (R.). — *Die Geschichte vunder teroristischer bewegung in frankreich*. Éd. « Arbeiter-freind ». Londres, 1907, in-8, 108 p.
- ROMBRO (J.) (KRANZ Ph.). — *Aristotel, sein leben un sein filosofie* vun Philip Kranz (pseudonyme de Rombro). New-York, s. d., in-16, 32 p.
- *Die Eiserne maske, oder der unglücklichdr prinz*. Ein historischer roman aus dem leben vun dem keniglichen hof in der zeit vun Ludwlg dem 13 ten in frankreich. Frei uebersezt vun Ph. Kranz. Vilna, 1894, in-8, 114 p.
- *Got, religion un moral*. A drei einigkeit wos klebt sich wi an arbes on wand. Londres, 1907, in-12, 32 p.
- *Greisse franzeisische Revoluzion*. Éd. « International bibl. » New-York, s. d., in-8, 422 p.
- *Jezias Mizraim*. der weg un die zeit vun der auswanderung vun di bené Isroel aus mizraim noch di ausgefunene alte Egyptische schriften un monumenten. New-York, s. d.
- *Die Kultur-geschichte*. der mensch un sein arbeit seit er hot sich bewiesen auf der erd bis unser zeit. Éd. « Die internationale Bibliotek publ. comp. ». New-York, 1901-1902. 3 vol. in-10, t. I, 303 p., t. II, 323 p., t. III, 361 p.
- *Lessing un Mendelsshon, seier leben un seier thetigkeit*. New-York, 1906, in-10, 185 p.
- *Wos heist nazon? seinen iden a nazon?* algemeine betrachtungen ueber der nazionalitet-frage. New-York, 1903, in-12, 42 p.
- ROSENFELD (Jone). — *Madam Eisenberg*, erzehlung. Éd. « Unser leben ». Varsovie, 1908, in-12, 50 p.
- *Schriften*. Éd. « Progress ». Varsovie, 1909, in-9, 163 p.
- ROSENFELD (Morris). — *Gesamelte lieder*. Collection af poemes by. ... New-York, 1906, in-12, 337 p., 2^e éd.
- *Liederbuch*, erster teil. New-York, 1897, in-8, 88 p.
- *Poesien un lieder*, erster teil. nazionale lieder. gedichte un lieder. New-York, 1893, in-8, 46 p.
- ROSENFELD (Sch.), ROSENTHAL (J.), et KAMENEZKI (J.). — *Weltgeschichte* (vun di elteste zeiten bis auf di gegenwart) noch di neueste forschungen geschrieben. Éd. « Achiasaf ». Varsovie, 1901, in-8. Zweiter hand, 162 p.
- ROSENTHAL (A. D.). — *A Schlechte bessuro*. Éd. « Die Bihn. » Odessa, in-8, 8 p.
- RATAZZI (Comtesse Marie). — *Far'n glauben un far'n voterland*.

- Ein historischer roman vun der zeit vun dem churbon bais
scheeni bearbeit vun mischoel. Vilna, 1895, in-8, 4 v., 216 p.
Die Rote Fohn. Lider un prose. Éd. « Bund ». Londres, 1903,
in-16, 2-80-2 p.
- RUBAKIN (N.). — *Der Seide «zeit»* oder die entwiklung vunder welt,
der erd un alz wos es lebt auf ihr, verfasst vun... uebersezt
durch h. wichnin. Varsovie, 1904, in-12, 80 p. Éd. «Bildung».
- *Wie leben die chajess.* (bilder vun thier-leben) 2-te auflage.
Éd. « Progress » Varsovie, 1902, in-8, 144 p.
- RUBIN (M.). — *Ueber geld und ehre.* Roman. Éd. « Lidski. » Chi-
cago, s. d., in-8, 958 p.
- RUBINSTEIN (M.) (M. MICHELSON). — *Wegen toras mosche.*
A kritischer ueberblick (a. bresler's ausgaben). Varsovie,
1908, in-8, 104 p.
- RUF (A. B.). — *Adelie rose*, mit dem kleinem glik. geschichte.
Varsovie, 1865, in-12, 48 p.
- SAFIR (A. J.). — *Chatas hakohol oder die schoene dresese.* Ein
herlicher höchst rührender roman in zwei teil. Vilna, 1888,
in-8, t. I, 103 p.; t. II, 133 p. (d'après l'édition de 1881 sans
changements).
- SCHAFIR (B. B.). — *Freudele die mame.* Lemberg, 1882, in-16, 21 p.
- *Melodien aus der gegend am san.* Gedichte un lieder in gali-
zisch-juedischem dialecte (2t.). Cracovie, 1886, in-16, 75-85 p.
- *Schire-bas-jehuda.* Lieder ueber die verfolgung der Juden in
Russland und den antisemitismus in anderen laendern, in der
mundart der juden galiziens mit hebreischer uebersetzung,
gesungen von bajraeh Benedikt Schafir aus przemysl 1883.
in-16, 65 p.
- SAHIK (D.). — *Die Rose zwischen daerner.* Ein theater in 4 akten.
Petrokow, 1884, in-8, 80 p.
- SAUBERBLATT (J.). — *Die Eeschis isch.* Ein roman in zwei theil.
Varsovie, 1894, in-8, 128-109-3 p.
- Schaike Feifer* oder der weltberühmter witzling. New-York,
s. d., in-8, 32 p.
- SCHAIKEWITSCH (N. M.). — *Die Amerikanische glücken.* A roman
vun jüdischen leben in amerika. Vilna, 1895, in-8, t. I, 92 p.;
t. II, 96 p. I; t. II, 99 p.; t. IV, 72 p.; t. V, 70 p.
- *Dos Antikul* oder die koschere mezhioh. Roman. Vilna, 1888,
in-16, 48 p.
- *Der Antloffener kassir.* A roman. Vilna, 1895, in-8, 167-1
p.
- *Der Antloffener soldat.* Ein roman, in zwei theil. Varsovie,
1895, in-8, 80-80 p.
- *Aus kale weiter moid.* Einer erzehlunng welche kon heissin
roman. Vilna, 1889, in-16, 32 p.

- SCHAIKEWITSCH (N. M). — *Id.* Vilna, 1895, in-16, 32 p.
- *Der Baltschuwe* oder der falscher chosson. Ein höchst interessanter roman. Vilna, 1880, in-8, 170 p.
 - *Der Blutiger «adie»*. Vilna, 1895, in-16.
 - *Bühnen arum honig* oder die reiche muhme. Roman in drei theil. Vilna, 1890, in-8, t. I, 91 p. ; t. II, 96 p. ; t. III, 94 p.
 - *Die Chzufe* oder an' ueberkehrerisch. erzählung. Vilna, 1888, in-8, 44 p.
 - *Die Eiserne frau* oder dos verkaufte kind. Ein roman. Vilna, 1889, in-8, 156 p. (d'après l'édition de 1882).
 - *Ester*. Eine wahre erzählung. Vilna, 1892, in-8, 42 p.
 - *Der Gebildeter am hoorez*. Vilna, 1893, in-8.
 - *A Get mit a chassune*. Vilna, 1884, in-16.
 - *Der Gliklicher pastuch*. Vilna, 1894, in-8.
 - *Gnessie Jachne* die magidke. Vilna, 1890, in-16.
 - *Golus moskwe*. A roman vun dem gegenwertigen idischen leben in rusland. New-York, 1893, in-8, 1616 p.
 - *Gwald wa is mein bord*. Vilna, 1895, in-16.
 - *Der Idischer poriz*. Drama in fünf akten, un zehn kartines. Vilna, 1897, in-16, 72 p.
 - *Judke schmerkes gliklen in Amerika*. Eine humoristische erzählung. New-York, s. d., in-8, 71 p.
 - *Der Jued un die græfin*, oder judele der welt berühmter chudojnik. A höchst interessanter un rührender roman vun die russische emigranten in amerika. Vilna, 1892, in-8, t. I, 91 p. ; t. II, 96 p. ; t. III, 92 p. ; t. IV, 131 p.
 - *Jzikel* oder dos juedisch glied. Eine erzählung. Vilna, 1889, in-16, 32 p.
 - *Die kokete damen*. Komödie in vier akten mit a prolog. New-York, 1900, in-8, 78 p.
 - *Mechutonim vun ssonnim*. A kurzer roman. Vilna, 1893, in-16 32 p.
 - *Mein Weibs Spasmes*. Eine wahre erzählung. Vilna, 1892, in-16, 30 p.
 - *Ongefeift*. Eine erzählung welche kon heissin roman. Vilna, 1896, in-16, 32 p.
 - *A Patsch vun sein lieben nomen*. A kleiner roman. Varsovie, 1889, in-8, 33 p.
 - *Der Rewisor a komædie in vier akten*. Umgearbeitet frei vun der berühmter russischer komædie «Rewisor». Odessa, 1883, in-8, 56 p.
 - *Richard Zwischen spanische Räuber*. Dos is a geschichte gor ein antik, do seht men as der ehrlicher hot take glück, etc. Vilna, 1894, in-16, 32 p.
 - *Schomer's Briefensteler...* Vilna, 1898, in-8.

- *Die Spanische inkwizizion* (pièce en 5 actes): New-York, s. d., in-8, 74 p.
- *Der Strengerveter oder vuntot lebedig*. Vilna, 1890, in-8, vol. 128.
- *A Ungerichter glik*. Vilna, 1876, in-16, 24 p.
- *Die Unglikliche kale in land Maroko*. Uebersezt durch... Vilna, 1893, in-16, 32 p.
- *Die Unglikliche liebe* oder der koscherer mamser. A wahre erzehlung araus genumen von zikloger pinkos. Roman, 2 t. Varsovie, 1894, in-12, 60 p.
- *Id.* (sous le titre: *Die Unglikliche scheindele*). Varsovie, 1902, in-17, 60-1 p.
- *Die Unglikliche Rochel*. A historischer roman. Varsovie, 1902, in-8, 44 p.
- *Die Varkehrte welt*. A roman vun juedischen leben in Amerika in vier teil. fortsetzung vun die Amerikanische glücken Vilna, 1897, in-8, t. I, 61 p.; t. II, 66 p.; t. III, 67 p.; t. IV, 66 p.
- *Zweiter homon*. Historische operete in 5 akten. Ed. « Warschewer idischer teater », n° 2. Varsovie, 1908, in-10, 58 p.

SCHALAMIN (M.). — *Die Rachmones oder die erbarmung*. In lider. uebergesezt erter weis vun loschon kodesch. Vilna, 1881, in 16, 96 p.

SCHAPIRO (L.). — *Der Kusch*. Éd. « Familienbibliothek ». Varsovie, 1909, in-12, 15 p. (Les pages ne sont pas numérotées).

SCHAPIRO (W.). — *Der Zwuak*, oder der maskirter reb zodek. A roman (noch mapu's ait zowua). Odessa, 1896, in-8, 235 p.

SCHARKANSKY (A.). — *Chofni un pinchas oder degel machne Iehudo*. Melodrama in 4 akten. Éd. « Juedische teater bibliothek », n° 12. Varsovie, 1907, in-8, 48 p.

SCHATZKES (M. A.). — *Der Juedischer var-peessach, oder minhog isroel*. A ssipur niflo von dem art leben vun unsere jueden un bejossor in lito, etc. Varsovie, 1881, in-8, 180 p.

SCHIEFERSTEIN (A.). — *Dora oder millionær als bettler*. Musik vun mogulesko. Lemberg, 1905, in-8, 50 p.

SCHMOLEWITSCH (S.). — *Dos Trauerlied vun die lodser schreklicher sreefe*, in 9 versen., zu singen mit der melodie vun « rochel meewako al boneho ». Varsovie, 1899, in-12, 12 p.

SCHMUILEWITSCH (S.). — *Zehn neue juedische volkslieder verfasst*, mit die harmonie vun musik begleitung, tekst mit gesang vun... Vilna, 1891, in-16, 64 p.

SCHNIZLER (Arthur). — *Gesamelte schriften*. Uebersezt durch C. K.-i., redagirt durch h. d. nomberg, 1-ter band. Varsovie, 1909, in-8, 80 p.

Eine Schoene geschichte vun a basmalke, wie sie hot sich ver-

liebt in ein sunn vun ein gaertner. Varsovie, 1889, in-16 72 p.

Eine Schoene geschichte vun horaw hagoen haschach un seine tochter, wos hot sich passiert in gseeras schnas thch. un æuch eine schoene geschichte vun einem polischen koenig welcher eine grösse gseere auf jueden gegeben hot un wie H. Sch. J. seinem volke geholfen durch einen vun die 100 zadikim. Die maasse is verschrieben in ein maasse-buch in krakau. Vienne, 1863, in-32, 16 p.

Eine Schoene geschichte vun zenture venture, do werd derzaehlt vun a grossen socher wos er is gewen vielmal auf angst un not auf dem iam un is gewen in die hænd vun wilde menschen un is nizul geworden vun die alle sachen un is gekummen zu sein haus lescholem mit viel aschires. Vilna, 1895, in-16, 40 p.

SCHUR (M. et A.). — *A mensch sol men sein*. Operete in 4 akten, 6 bilder. musik vun perlmutter un wahl. Éd. « Eliseum ».

SCHMUKLER (Dr. J.). — *Nes chanuko*. A wichtig bletel vun unser juedischer historie. Varsovie, 1904, in-12, 18 p.

SCHNEOR (S.). — *A Maone*. Poema (uebersezt un bearbeit vun herbr. durch'n mechaber). Éd. « Haschachar ». Varsovie, 1909, in-16, 18 p.

SCOTT (W.). — *Ivanhoe*, oder dos umkehrung vun dem kreuz rizer. Roman in vir theile; in der zeit vun dem kenig vun england, richard der erster, uebersezt durch balbineklatschke. Varsovie, 1897, in-8. t. I, 78 p.; t. II, 82 p.; t. III, 74 p.; t. IV, 94 p.

Sefer Chemdath Isroel. Al chamischo chumsche tore etc. mees elijohu dëv mivilkomir, der sefer enthalt alle thariag mizwos etc. mit ssipurim vungemore un midroschim. Varsovie, 1901, in-8. t. I, 96-114 p.; t. II, 168 p.; t. III, 137 p.

Sefer Ewen Schlom. Die beschreibung vun dem vilner goen, sehr wunderliche ssipurim vun sein grosskeit in der tore un in alle chochmes un wissenschaften, æuch sehr wunderliche maasses vun seine berühmte talmidim. Vilna, 1895, in-16, 112 p.

Sefer Gidul Bonim wechinuch koton letalmid tore, voter un muter seenen mechuiew seieri kinder giwohnin zu reiden loschon hakodesch, glal keen hobin mir giklibin die loschon kodesch werter wos neitigis un der bei hobin mir gistelt teutsch. Vilna, 1804, in-12, 24 p.

Sefer Maasse Zadikim. Hier is wunderliche maasses vun kdoschim, vun dem heiligen bescht un vun bornuch vun mesibos, un vun die zwei bruder reb elimelich un reb susse vun hani-pole un vun hakodesch reb pinchos vun korez un vun hako-

- desch reb mosche leib vun ssassuw un 'vun hakodesch' reb izchok vun lublin. Cracovie, 1889, in-16, 64 p.
- Sefer Mischle Jakob.* Al chamischo chumsche tore mehoraw etc. hamagid midubno, mir hoben uebersezt dos teuere ssefer vun loschon kodesch auf ivre-teutsch etc. Lublin, 1892, in-8, 127 p.
- Sefer rosin Kadischin.* In dem sefer werd gebrenzt sehr schoene un wunderliche geschichten vun sehr grösse leut zadikim iessode olom. Varsovie, 1890, in-8, 32 p.
- Sefer sipure Maasses.* Varsovie, 1874, in-8, 170 p.
- (Khal chossidim) in diesen sefer werd derzaehlt sehr viel wunderliche maasses vun horaw hakodesch isroel balschem-tow etc. Varsovie, 1881, in-4, 84 p.
- SEGALOWITCH (S.). — *Stile traumen.* Liedersamlung. Éd. « Haschachar. » Varsovie, 1909, in-8, 48 p.
- SEIFFERT (M.). — *Ahavo bataanugim* oder blumen un derner. Roman aus dem juedischen leben in rusland. Vilna, 1878, in-8, VI-2-152 p.
- *Bein thür vun ganeden,* oder a puster cholem mit a grössen emes. A phantastischer roman. New-York, 1898, in-8, 64 p.
- *Blutiger zolom.* A roman vun idischem leben. New-York, in-8, 1824 p.
- *Itele un gütele.* Roman aus dem juedischem leben in lito. Vilna, 1891, in-8, 219 p.
- SELDES (Ch. II.). — *Winter-owenden.* Populer wissenschaftliche gesprechen, bearbeitet noch verschiedene kwelen. (A. kotik's ausgaben). Varsovie, 1908, in-12, 112 p.
- Selichot.* In teutschen. Hot verteuscht r. iakov br. elioh halevi. Prague, 1602, fol.
- Id.* Francfort-sur-l'Oder, 1693, fol., 48 p.
- Selichot schel kol haschono,* beloschon aschkenas, wehu pirusch maspik lamilos uletochen hoinjon. Amsterdam, 1688, in-4, 79 p.
- SEZER (Sch.). — *Ewen esro* (Biographie). Éd. « Bicher far ale ». Varsovie, s. d., in-12, 19-2 p.
- SHAKESPEAR'S — *Ausgewehlte werk.* Sein volstendige biographie un bild, mit 12 artistische bilder, bearbeit in juedisch vun d. m. hermalin. New-York, 1908, in-8, 333 p.
- SHARKANSKY (A. M.). — *Juedische nigunim.* Poetical works. New-York, 1895, in-8, 62 p.
- SILBERMAN (B.). — *Ahavas dovid wejonosson.* Ein geschichte in 3 theil ; ieder theil basezt acht kapitlich, und sibizig man spilim in ihm ein heldische role. Kichinev, 1885, in-8, t. I, 71 p ; t. II et III, 92 p.

- *Arabische sprache*. Werterbuch (erster theil). Odessa, 1882, in-8, 24 p.
- Simchas hanefesch*. Francfort-sur-le-Mein, 1707, in-4, 98 p.
- Id.* Sulzbach, 1717, in-4, 58 p.
- Id.* Amsterdam, 1723, in-4, 88 p.
- Id.* Sulzbach, 1798, in-4, et un grand nombre d'autres éditions.
- SIMZER (J.). — *Jo zih nein*. Odessa, 1882, in-8, 10 p.
- SINANI. — *Die Unterthenige*. A drame in ein akt. Genève, 1904, in-16, 23-1 p: Éd. du « Bund ».
- Sipure Zadikim*. Wunderliche massies vun bal schemtow. Vilna, 1905, in-8, 48 p.
- Sipurim*. Erzählungen vun Rabbi Izechok Aschkenasi Luria. Versammelt vun Isroel Bemuhrim. Zl. Vol. -1. Vilna, 1895, in-8, 114 p.
- Sipurim Merbaenu Nissim*. Varsovie, 1892, in-16, 59 p.
- SISMOR (J.). — *Mir zeilen ale sefire* und dazu drei lider, welche es is vor gistelt giworen vun mir auf vile grosartige hochzeiten un giselschaft : 1° dos papiril, 2° die komode. der loch. Vilna, 1883, in-16, 32 p.
- SLATOKOP (J.). — *Weltbanditen*. Roman. Éd. « republish. comp. ». New-York, s. d., in-8, 496 p.
- SLOMINSKI (J.). — *Die Beste methode fir der englischen sprache*. Varsovie, 1888, in-8, 2-116 p.
- *Wilt ihr sprechen English*. Varsovie, 1900, in-8, 144 p.
- SLOTOROWSKI. — *Der Jeschiwo-bochur* (oder der juedischer Hamlet), A piessie in 4 akten un 6 bilder. Éd. « Juedische bihne ». Varsovie, 1908, in-8, 56 p.
- *Die Juedische Anna Karenina*. Drama in 4 akten. Lemberg, 1909, in-8, 44 p.
- SOBEL (J. Z.). — *Schir sohaw le kowed Isroel Hasoken*. Uebersezt in juedisch-deutsch, isroel der alte. New-York, 1877, in-16, 36 p.
- SOBEL (S.). — *Siwugim*, oder die wikuchim zum lustigen zeitvertreiben. Varsovie, 1874, in-16, 86 p.
- SPIER (A.). — *Beschreibung vun der verederung* oder auf ruhr in frankreich, wo ma nent revolisiohn vun Paris, die kapital, æuch die versamelung die depitirte aus dem ganzen keningreich, dise... nent man etaschenero. Metz, 1789-1790, in-8, 110-50 p.
- SPEKTOR (M.). — *Aniim weewjonim* (supplément du Volksblatt), 1885, n^{os} 18-50.
- *Dem Apikores's weib*. A neuer roman aus dem juedischen leben in der lezter zeit. Varsovie, 1898, in-8, 32 p.
- *Chaim jentes*. Erzählung. Berditchev, 1892, in-16, 32 p

- *Drei parschon*. Erzählung vun die siebziger un achzige jahren (supplément du *Hausfreund*), 1896, in-8, 71 p.
- *Gut gelebt un schoen gestorben*. Erzählung. Varsovie, 1894, in-16, 28 p.
- *Der Heuntiger juedischer mujik*. Roman. Berditchev, 1892, in-16, 32 p.
- *Jom-tow stimmungen*. Éd. « Haschachar ». Varsovie, 1910, in-8, 232 p.
- *Juedisch* (supplément du *Volksblatt*), 1886, n^{os} 7-16.
- *Juedische studenten un juedische toechter*. Roman, 1892, in-8, 124 p.
- *Die Juedische welt*. A samlung erzählungen vun m. spektor. Varsovie, 1899, in-8, 100 p.
- *Der Juedischer mujik* (supplément du *Volksblatt*, 1884, n^{os} 1-31).
- *Kalikes*. Erzählung. Vilna, 1902, in-12, 144 p.
- *Die Kræmer in Aleksandria* (supplément du *Volksblatt*, 1885, n^{os} 50-51.)
- *Der Modner schuster*. Roman. Berditchev, 1891, in-16, p. 32.
- *Id.* Varsovie, 1894, in-16, 32 p.
- *Purim un Peessach*. Bilder un erzählungen. Berditchev, 1893, in-16, 36 p.
- *Reb treitel* (supplément du *Volksblatt*, 1884, n^{os} 41-51; 1885, n^{os} 1-9).
- *Id.* (supplément du *Hausfreund*, 1895), in-8, 148 p.
- *Der Reicher veter*. Erzählung. Varsovie, 1894, in-16, 27 p.
- *A Roman ohn a nomen*. Ein erzählung vun dem juedischen leben. zweite auflage mit viel neue kapitlich un verbesserungen. Saint-Pétersbourg, 1884, in-8, 110 p.
- *Scholem faiwischke die kræmerke*. Zwei maasses. Varsovie, 1890, in-16, 26 p.
- *A Stummer guter jued* (supplément du *Volksblatt*, 1885, n^{os} 9-17), in-8, 68 p.
- *Id. Ein erzählung vun der letzter russisch-türkischer krieg*. Vilna, 1889, in-8, 176 p.
- *A Weibersche neshome*. Roman. Berditchev, 1891, in-16,
- *Id.* Varsovie, 1894, in-16, 32 p.
- *Id.* (sous le titre : *Schoen un mies* oder *zwei chawertes*, erzählung vun balebatischen leben). Varsovie, in-16, 23 p.
- SPEKTOR (M^{me} Isabella). — *Der Reicher vetter*. Erzählung. Varsovie, 1895, in-16, 27 p.
- *Vun glück vun keewer*. Erzählung. Varsovie, 1895, in-16, 28 p.
- SPENCER (Herbert). — *Geklibene schriften*. Ueber di lehre vun der menschlicher gesellschaftsordnung. Londres, 1908, in-8, 106 p.

- STANIUKOWITSCH (K.). — *Schajke*. Erzählung. Uebersetzt von I. Liokumovitsch. Saint-Pétersbourg, 1904, in-16, 36 p. Éd. « Di neue bibliothek ».
- STAUTZ (M.). — *Sefer imre ioscher*. Die firung von der alte und neue zeit. Lemberg, 1866, in-8.
- STEINBERG (Jacob). — *Die Muter*. Drama 3 akten. Varsovie, 1909 in-8, 52 p.
- STEPNIAK (S.). — *Andrei koschuchov*, oder der lebenszweck von a nihilist... herausgegeben von die «Lehior» publishing association. Leeds, s. d., in-8, 189-1 p.
- *Dos Unterirdische Russland*. Londres, 1866, in-8.
- STERNBERG (A.). — *Beraubt un gefunen*. Roman. Ed. « Lidski ».
- STIFT (Herman). — *Algemeiner streik in Russland*, oder reiber durch neit. A musikalische melodrame in 4 akten. Varsovie, 1906, in-10, 60 p.
- *Die Milchomo zwischen vater und sohn*, oder der kampf zwischen fanatismus und zivilisazion. Ein original bild von juedischen leben in 4 akten. Varsovie, 1905, in-10, 41 p.
- Der Stadtanzeiger*. Wissenschaftlicher jurnal fuer literatur wissenschaft, kunst un kommerz, herausgegeben von philip krantz un a. m. sharkansky. New-York, 1893, in-8.
- Der Strahl*. A illustrierte wochenblatt far die juedische familie. Erster johrgang. Varsovie, 1910, n° 6 (4 février) in-4, 32 col.
- SUDERMANN (Hermann). — *Regine oder der toidt von a verrether*. A schilderung ueber der patriotismus von vaterland. New-York, s. d., in-8, 138 p.
- SUE (Eugène). — *Der Ewiger Jud*. Roman. Éd. « publish. comp. ». New-York, s. d., in-8, 709 p.
- Die Suke in Wald*. In diesse geschichte werd dererzaehlt wie Gott helft alle, wos versichern sich auf ihm, auch is do zugegeben a maasse von a row mit a sar un ein geschichte von rambam. Vilna, 1891, in-16, 32 p.
- SWIFT (J.). — *Die kleine menschelech do weri beschrieben die reise von dem berihmten Guliwer unter menschelech aseï klein*, wie unsere finger. Frei uebersetzt aus dem englischen von d. m. hermalin. New-York, s. d., in-8, 92 p.
- *Die Riesen guliwers wunderbare reise* unter schreckliche groesse menschen un die merkwürdige beschreibung ueber seier leben. Frei uebersetzt aus dem englischen von d. m. hermalin. New-York, s. d., in-8, 95 p.
- Tam Weioscher*. Sefer haioschor al chamischo chumsche toro, weal sefer ieehoschua... hobin mir dos maatik given von loschon hakodesch auf iwri teutsch. Sdylkow, 1836, in-4, 1-95 p.

TANENBAUM (A.). — *Amerikaner scheedim*. Ein roman vun a. t. Varsovie, 1895, in-8, 61-3 p.

— *Blutige getin kalo*, wissenschaftlicher roman. New-York s. d., in-8, 510 p.

— *Chadschi stawuras der Räuber Hauptmann*, bearbeitet vun. New-York, s. d., in-10, 84 p.

— *Doktor un zauberer*. A wissenschaftlicher roman. New-York, 1899, s. d., in-8, 77 p.

— *Geheimnisvolle Jeruscho*, roman. Éd., «J. Lidski». New-York, s. d., in-8, 624 p.

— *Die Juedische trilbi noch de marier*. New-York, 1900, in-10, 72 p.

— *Der Letzter juedischer korbon oder der kidusch hascheem vun « leo' len » in monastir*. A historischer roman vun dem juedischen leben in spanien, in 2 theil (fortsetzung vun « leo' len », bearbeitet noch die beste kwelen vun jener zeit. Vilna, 1898, in-8, t. I, 50 p.; t. II, 56 p.

TARANOPOLSKI (E.). — *Epigrammen oder gleiche wærtlich verfasst un uebersezt*. Erstes heft. Odessa, 1869, in-12, 24 p.

TAYLOR (E.). — *Vun wanen hoben sich genumen religionen?* Éd. « Progress ». Varsovie, 1905, in-12, 32 p.

Techino. *Disi Techino sol* ein itliche frau sogin die meuberes ist, in siebetin monat. S. l., 1799-1801, in-8, 4 p.

Technio Imoes, min rosch chodesch elul. ein neue techine. die neue techine hot messaken gwesen hoischo horabonis seril bas horaw hamfursom iakow segal midubno eesches horaw. mordchai kaz sazal rapoport. Lemberg, 1784, in-12, 12 p.

— *Schloscho Scheorim*. Die techino hot gimacht hoischo moras soro. bas. mordchai. Ich soro (bas tovim). Sdylkow, 1824, in-8, 8 p.

Techino vun Rosch Chodesch Bentschin, soro rivko rocheel weleo, s. d., 1824, in-8, 3 p.

Neue angi Rosch Chodesch Bentschin Techino, nebst schaaree dmoes techino und andri techinos, als : schaaree rachmin, schaaree schomain, tefilas rozen, maskir neschomes, eel molee rachmin, schaaree scholom, seder tekias schofar un die techino taschlich. Breslau, 1824, in-8, 9 p.

Seder Techinos Ubakoschos, wie in dihrnfurt. Disi schas techino gam hoben mir mosif giwen... Vilna et Grodno, 1825, in-8, 1-59 p.

Techino Mode Ani. Die techino hot messaken gwen hoischo horabonis moras soro bas horaw. (iokil) segal hurwiz. Sdylkow, 1836, in-16, 4 p.

Techino vun Rosch Chodes Bentschin, gam hobn mir zu gtselt ein spruch vun ein ain horo. Sdylkow, 1836, in-16, 4 p.

Techino Schabos, ein schein nei lob vun freitog zu nacht. Sdylkow, 1836, in-16, 4 p.

Techino Chadascho, huwo meerez hakdoscho. Ein neue techino wos men sogt ali tog. bescheem | elohee isroel. Sdylkow, 1836, in-16, 4 p.

Techino Schaaree Tschuwo. Die neue techino hobin mir gifunen eezel horabonis hazadeekis hamfursemes moras (hene) tichie almonas horaw. (dovid zwi). si hot gihat die techino vin ihr schwiger horabonis hazidkonios hachsido hamfursemes moras lee reisel sichrono liwrocho. Sdylkow, 1836, in-16, 4 p.

Preger Techino. Die heilige techino is vun neuen worn ausge- tracht es hot sie kein schlechter man gemacht. Sdylkow, 1836, in-16, 12 p.

TERESCHKOMEZKE (L.-J.). — *Der Ben Iochid*. Zhitomir, 1893, in-8, 74 p.

TERR (J.). — *Natur un leben*. Romanen, erzehlungen, dramen, skizzen, anekdoten, poesie un witzen, gesammelte un origi- nelle. New-York, 1898, in-8.

Theater-Lieder. — 1 serie. Varsovie, 1909, in-16, 16 p.

THURSCH (B.). — Bas schewa. sehr a wunderschein theater vorstellung in vier akten, zu lernen dem menschen dos er sol sich opfern far di menschheit. Varsovie, 1906, in-8, 64 p.

TOLSTOI (Comte L.). — *Anna Karenina.*, vun d. m. hermalin. New-York, s. d., in-8, 189-5 p.

— *Der Koach vun Finsterkeit*, uebersezt durch doktor a. mar- kev. Varsovie, 1904, in-10, 142 p. Éd. « Bildung ».

— *Mein freind's frau*. A realistische schilderung ueber ein mora- lischen moment. hermalin, s. d., in-8.

— *Poljukuschko*. New-York, 1900, in-10, 89 p.

— *Techias Hameesim*. A realistische schilderung ueber liebe, leidenschaft un verdorbenheit. New-York, s. d., in-8, 122 p.

— *Wemes glauben is besser ?* Erzehlung, uebersezt vun russis- chen durch hilel wichnin. Varsovie, 1889, in-10, 18 p.

TOLSTOI (fils, Comte L.). — *Der Nissojen*. A bild vun heicher moralitet unter der verdorbener menschheit, bearbeitet vun d. m. hermalin. New-York, s. d., in-8, 91 p.

TSCHETCHOW (A.). — *I Der ber II. Schiduch*, uebersezt vun a. frumkin, fremde leschonos numer 1. Londres, 1905, in-8, 35 p.

TSCHERNOWITZ (S.). — *Der Politischer zionism*, popularische erklerung. Varsovie, 1902, in-12, 50 p.

TSCHUDNOWSKE (J.-J.). — *Haiono, dos Teibele*. Tetiev, 1902, in-8, 87-1 p.

TSCHURNI (G.). — *Noch'n streik*. A komedie in-3 akten. Éd. « Teater-bibliotek ». Varsovie, 1907, in-8, 40 p.

Tsena Urena. Lublin, in-fol., 1^{re} éd.

— *Id.* Cracovie, in-fol., 2^e éd.

— *Id.* Cracovie, 1620, in-fol., 3^e éd.

— *Id.* Bâle, 1622, in-fol., 4^e éd.

— *Id.* Prague, 1619-47, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1648, in-fol.

— *Id.* Prague, 1649, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1669.

— *Id.* (Le lieu de la public. n'est pas indiqué), 1670, in-fol.

— *Id.* Wilhermesdorf, 1671, in-fol.

— *Id.* Wilhermesdorf, 1675-76, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1687, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1690, in-fol.

— *Id.* Sulzbach, 1692, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-l'Oder, 1693, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1698, in-fol.

— *Id.* Dührnfurth, 1700, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1700, in-4.

— *Id.* Francfort-sur-l'Oder, 1700, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1703, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1704, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-l'Oder, 1708, in-fol.

— *Id.* Berlin, 1709, in-fol.

— *Id.* Prague, 1909, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1710, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1711, in-fol.

— *Id.* Hambourg, 1714, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1722, in-8.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1726, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1732, in-fol.

— *Id.* Amsterdam, 1732, in-8.

— *Id.* Amsterdam, 1737, in-8.

— *Id.* Sulzbach, 1752, in-fol.

— *Id.* Francfort-sur-le-Mein, 1753, in-4.

— *Id.* Amsterdam, 1811.

— *Id.* Sulzbach, 1826, in-4.

— *Id.* Vilna, 1836, in-8.

- *Id.* Sdytkov, 1836, in-8; et un très grand nombre d'autres éditions.
- Verä. Eine far assach.* Uebersezt vun der vierte deutsche ausgabe; durch frania leichter. Éd. « Volk », Varsovie, 1904, in-8, 44 p.
- VERNES (Jules). — *Doktor Ochs.* Éd. « Zuckerman ». Varsovie, 1896, in-8, 78 p.
- *Dos Eismeer, oder a reise ueber'n iam hakerach.* vun Franzeisischen schriftsteler. uebersezt vun a. tanenbaum. New-York, s. d., in-8, 2-184-10 p.
- *Der Indianer first oder die erste emigranten in Amerika,* bearbeitet vun a. tanenbaum. New-York, s. d., in-8, 2-400-2 p.
- Volksfreund.* The Volksfreund. The only Jewish Weekly Journal of America. Editor, « J. S. Glick ». New-York, 1889, in-8.
- Der Volksfreund.* A literarisch-wissenschaftliche samlung, herausgegeben vun n. rosenblum. Odessa, 1893, in-8 (un seul numéro a paru).
- WACHSMAN (Jacob). — *Berek Josselowitsch,* historische drama mit gesang in 4 akten. Éd. « Juedisches Teaterbibliothek ». Varsovie, 1910, in-8, 47 p.
- WAHLMANN (J.-M.). — *Lider far gute brüder,* a) der juedischer golus; b) leb mit kurasch; c) der patriot; d) lid vun die krossine mit di lompin. Vilna, 1874, in-16, 32 p.
- *Sipure iome kedem.* vier lider: 1° lid vun weingortin; 2° lid vun mizraim; 3° lid vun emes; 4° lid vun scholom. Vilna, 1877, in-12, 32 p.
- Die Wahrheit.* Monatsschrift zur unterhaltung und belehrung von hirsch leib gottlieb. m. sziget., 1896, in-8 (n'ont été publiés que 2 numéros).
- WALICH (P.). — *Die Junge verlorene kimpetoren mit dem gilosenem pizele kind,* noch mit vier neue lider: 1° der gistoehener ben-iochid; 2° dos blinde meidil; 3° der freilicher kartejnik; 4° der singer krigt sich mit dem dalis. Odessa, 1897, in-8, 22 p.
- WANWILD (M.). — *Wegen Idisch* (notizen un bemerkungen). Éd. « Jugend ». Varsovie, 1908, in-12, 38 p.
- WARKIWEZKE (M.). — *Die Heintige welt.,* neue juedische lieder far dem juedischen volk. Odessa, 1871, in-8, 34 p.
- Warschauer Juedische Zeitung.* Erscheint jeden freitag. Varsovie, 1867, in-fol.
- Der Warschauer Arbeiter.* Organ vun warsch. s. d. komitet. Varsovie, 4^e année, 1903, in-4.
- Warschauer Juedischer Familienkalendar.* A buch vun literatur

- un gesellschaft, herausgegeben vun m. spektor. Varsovie, 1893, in-8.
- WEBER (Michel). — *Der Juedischer feldarbeiter*, a metode zu erlernen felder bearbeiten. Varsovie, 1891, in-8, 156 p.
- *A Ssof vun der welt oder maasse bereschis*. A populer-wissenschaftliches werk, vun welchem der leser wert gewohr hechst interessante sachen. Varsovie, 1898, in-8, 150-5 p.
- WEISBERG (J.). — *Odesser wohle jungen*. II der voter der sibirnik oder dos gifuhene kind. a roman vun Odesser juedisch leben. (fortsetzng vun Odesser wohle jungen). Odessa, 1872, in-12, 83-1 p.
- WEISSENBERG (A. M.). — *Gesamelte schriften*, 1-tes buch. Éd. « Grosse welt Bibliothek ». Varsovie, 1909, in-8, 80 p.
- WEITER (A.). — *Far tog*. a dramatische poema, vier akten., éd. « die welt » Vilna, 1907, in-12, 68 p.
- Der Weker*. Organ vun dem berster arbeiter bund in lito un polen, 1903.
- Weltliteratur*. Literarisches samel-buch. zusammengestellt un uebersezt vun s. dingal. Éd. « Jdischer Jurnal ». Londres, 1909, in-8, 32 p.
- Dos Widerkol*. Spektor's verlag. a blaettel auf wochendige tæg. Varsovie, 1894, in-8, 32 col.
- WIDREWITSCH (M.). — *Itsche-Meier zu di wahlen*, a bild vun di wahlen in gosud. duma in Warscho. (Éd. « Juedische theaterbibliothek ». Varsovie, 1907, in-8, 16 p.
- *Di Juedische gmine*, a bild in ein akt, vun di wahlen in iohr, 1908. Varsovie, 1908, in-12, 16 p.
- WIERNIKOVSKY (J.). — *Scholosch sseudos zeit*, a bild. Éd. « Esro » Berditchew, 1899, in-16, erstes heft, 32 p. zweites heft 33-66 p.
- WILDE (Oskar). — *Salome*, tragedie in ein akt. uebersezt vun a. frumkin. Londres, 1909, in-12, 55 p.
- WINCHEVSKY (M.). — *Jehi or ! I*, a interessante unterhaltung ueber die verkehrte welt mit sein freind heimann vun... (zu bekumen in der ekspediz. vun « arbeiter freind »). Londres, 1887, in-8.
- *Id*. Herausgegeben vun der New-Yorker gruppe « ritter der freiheit » 2-te herausgabe. New-York, 1890, in-8, 24 p.
- *Lieder un gedichte*. Poetical works, published by the group « jehi or ». New-York, 1894, in-16, 128 p.
- WODOWOSOWA (E.). — *Die Schweden*. bearbeit. (a. breslers ausgaben). Varsovie, 1907, in-12, 41 p.

- WOHLMAN (J.-L.). — *Dos Brenende Haus*, lebensbild in 4 akten
Varsovie, 1909, in-8, 50 p.
- Wolewski. *Chaike*, a bild aus dem juedischen leben in russ-
land. uebersezt vun elieser. Londres, 1903, in-16, 19 p.
- WOHNER (A.). — *Die Ssodes vun leben* (a richtige geschichte
welche hot getroffen mit a frau vun a bewusten ssocher)
uebergeben durch. Varsovie, 1909, in-12, 17 p.
- WOZLNOK (Sch.). — *Der Bekanter doktor* oder wos nit lib is im
dem apikores, a drame in 5 akten. Verfasst vun. Varsovie,
1882, in-8, 30 p.
- Ein wunderliche Maasse*. Vun dem bocher jossenke. Lemberg,
1887, in-16, 16 p.
- ZANGWIL (Israel). — *Traumer vun der gheto*, der terkischer mos-
chiach (schabsai zwi), uebersezt vun a. frumkin. Londres,
s. d., in-8, 183-256 p.
- ZEDERBAUM (A.). — *Die Geheimnisse vun berdiczew*. eine charak-
terschilderung der dortigen juedischen gemeinde, als muster
der juedischen sitten. Varsovie, 1870, in-8, 84-2 p.
- Die Zeit*. The Time, monatlicher jurnal für literatur, unterhal-
tung un juedische interessen, redaktirt un arausgegeben vun
m. m. dolitzky. New-York, 1898, in-4.
- Zeitung*. redacteur : a. m. mohr. verleger : a. i. madfis. Lem-
berg (le premier numéro a paru en avril 1848), in-4.
- ZHTLOWSKY (Dr. Ch.). — *Der Sozialism un di nazionale frage*.
Socialism and nationalism. New-York s. d., in-12, 154 p.
- Zofnas paaneach* (pseudonyme). *Der Ssof* cheschben. widui vun
a bogedielnik. Vilna, 1900, in-8, 40 p.
- ZOLA (Émile). — *Die Blutige chassuno oder die schlacht bei der
mühl*, a historisches schauderhaftes bild vun dem deutsch-
franzesischen krieg, uebersezt vun d. m. hermalin. New-
York, s. d., in-8, 90 p.
- *Die Dorfsmeidel*. A bild vun medchen unschuld und mener
gemeinheit, bearbeitet vun d. m. hermalin. New-York, s. d.,
in-8, 90 p.
- *A Galach's sind*. A schilderung ueber die hechste liebesge-
fible in kampf mit die finstere gedanken, bearbeitet durch
d. m. hermalin. New-York, 1909, in-10, 94 p.
- *Geld*. Roman. Éd. « Alapin ». Varsovie, s. d., in-8, 190 p.
- *Germinal*. Roman. Éd « Republish. comp. » New-York, s. d.,
in-8, 459 p.
- *Die Liebes-nacht*. A realistische erzehlung, uebersezt aus dem
franzesischen vun d. m. hermalin. New-York, s. d., in-8,
92 p.
- *Nantas oder der gekaufter man*. a realistisches lebensbild.

- bearbeitet durch d. m. hermalin. New-York, s. d., in-10, 91 p.
- *Der Toidtschleger*, roman. Éd. « Republish. comp. ». New-York, s. d., in-8, 225 p.
 - *Der Vergifteter kus*. Uebersetzt vun b. gorin. New-York, 1900, in-8, 178 p.
 - *Vun chupe zum keewer*. Moderne chassunes un moderne kwures, uebersezt in jargon vun b. gorin. New-York, s. d., in-8, 83 p.
 - *Der Weiberscher gan-edem*. A realistische schilderung ueber die arbeiter meidlach, bearbeitet vun johan palei. New-York, s. d., in-8, 186 p.
- Die Zukunft. The Future.* Les trois premiers numéros avaient 4 pages chacun, les numéros suivants en avaient 8. Londres, 1884; august, 1885, in-4.
- *The Future*. A wissenschaftlich-sozialistische monatsschrift. arausgegeben vun die juedisch. sprechende sekzionen, s. a. p. vun nord-amerika. New-York, 1892, in-4.
- ZUNSER** (Eliakum). — *Die Eisenbahn*. Mit noch., zwei lider. 1° Die verdorbine bildung; 2° Zum neuem johr. un., zwei chides in loschon kodesch. vun r. eliakum zunser badchen mivilna koes beminsk. Vilna, 1875, in-16, 30 p.
- *Id.* Eliakum zunser badchen beminsk. Vilna, 1876, in-16, 30 p.
 - *Id.* Vilna, 1890, in-16, 30 p.
 - *Id.* Vilna, 1897, in-16, 30 p.
 - *Hamsamer*. Neue vier lider: 1° der umginiten malwe; 2° Der eiserner schrank; 3° Der zwuiak; 4° Die verschiedene welt. Vilna, 1878, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1890, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1895, in-16, 32 p.
 - *Higoien bechinor*. Neue fuenf lider: a) Die schreib feder; b) Der kluger oreman; c) Mir seinen kinder; d) Dem galizianer's ierusche; e) Die gedanken vartog. zum singen mit instrumentialnem begleitung. Vilna, 1869, in-16, 68 p.
 - *Id.* Neue vier lider: a) Die schreibfeder; b) Der kluger oruman; c) Mir seinen kinder; d) Der chossid, gesungen geworden mit begleitung vun fidil. Vilna, 1870, in-16, 60 p.
 - *Id.* (D'après l'édition de 1870.) Eydtkuhen, 1872, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1897, in-16, 60 p.
 - *Der Karger*, mit jekele bass. Vilna (?) 1869, in-16, 32 p.
 - *Kol Rino*, lider gesungen geworden mit melodien; a) Vorrede; b) Die blum; c) Der ischuvnik mit dem statman; d) Die atlas; e) Wikuach die alte welt mit die neue; f) Die varmas-

- kirte welt ; g) Die geheimnisse vun ewigom tew ; h) Der prom.
Vilna, 1869, in-16, 28 p.
- *Id.* Neue acht lieder. Eydtkuhnen, 1872, in-16, 60 p.
 - *Id.* Eydtkuhnen, 1872, in-16, 58 p.
 - *Id.* Vilna, 1874, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1877, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1879, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1892, in-16, 60 p.
 - *Machse mechiras iossef*, ein teaterstik in sieben akten un in sibezehn szenen giformirt noch die beste un gleichste dees vun gmoro, vun midroschim, vun ialkut, vun meforschim, un vun andere kluge sforim, verfast durch aus in lider mit gisang. Zum vorstelin auf der scene, baschribin die kostiumen mit di dekorazionen, noch di egyptische sitin un seier mythologie. Vilna, 1909, in-12, 106 p.
 - *Neue zwœlf juedesche volkslieder verfast* mit die harmonie vun musik begleitung tekst mit gesang vun eliakum zunser... zweite verbesserte un vermehrte auflage. Vilna, 1899, in-16, 2-12 p. (avec le portrait de l'auteur).
 - *Schire om. volkslider.* Drei neue lider zum singen mit melodien... a) rochel mewako al boneho ; b) der puster frant ; c) vun cheder sogt men nit aus.
 - *Id.* Vilna, 1871, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1872, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1874, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1876, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1878, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1880, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1887, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1890, in-16, 32 p.
 - *Id.* Vilna, 1896, in-16, 32 p.
 - *Schirim chadaschim.* Zehn lider.. vir vun sei warin noch bis aher nit gedruckt : a) die lid vun iztigen firung ; b) die lid vun die uhr ; c) vun die wolwele maschke ; d) vun die kleider ; e) die veigel ; f) r. tachnun ; g) der sumer mitin winter ; h) der eisenbahn ; i) die æug ; j) der rubil. Vilna, 1867, in-16, 72 p.
 - *Id.* Vilna, 1869, in-16, 64 p. (avec quelques changements).
 - *Id.* Vilna, 1873, in-16, 58 p.
 - *Id.* Vilna, 1874, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1877, in-16, 60 p.
 - *Id.* Vilna, 1879, in-16, 60 p.
 - *Schiro chadoscho acht lider verschiedene* : a) die veigil ; b) r. tachnun ; c) die licht mit a zu spil ; d) der sumer mit dem

- winter zu spil; e) die achsanie (mit a zu spil); f) der eisenban; g) die oig; h) der rubil.
- *Id.* Vilna, 1865, in-16, 76 p.
 - *Id.* Vilna, 1867, in-16, 72 p.
 - *Der Singer.* Drei liden mit motiven zum singen: a) der welttheater; b) der isborschzik (noch dem neuem sistem vun woinski powinost); c) ma nischitano.
 - *Id.* Vilna, 1884, in-16, 30 p.
 - *Id.* Vilna, 1895, in-16, 30 p.
 - *Der Ssandek.* Eydtkuhnen, 1872, in-16, 64 p.
 - *Id.* Vilna, 1897, in-16, 64 p.
 - *Id.* Vilna, 1898, in-16, 64 p.
 - *Zehn juedische volkslieder*, verfasst mit die harmonie vun musikbegleitung. text mit gesang vun Eliakun Zunser. vierte auflage. Vilna, 1891, in-16, 96 p.
 - *Id.* Fuenfte afluage. Vilna, 1894, in-16, 95 p.
 - *Id.* Sechste auflage. Vilna, 1897, in-16, 96 p.
 - *Zunser's verschiedene volkslieder*, welche weren gesungen vun'm volk mit seiere melodien. text mit musik verfasst un componirt vun'm volksdichter Eliokum Zunser, herausgegeben durch david davidoff. New-York, 1891, in-8, 80 p.
 - *Dos Zwanzigste jahrhundert.* A samelbuch fir literatur, wissensschaft un kritik. redagirt durch a. reisin. 1-ter band. Varsovie, 1900, in-8, 140 p.
- ZWEIFEL (E. Z.). — *Der glücklicher maftir.* A schoene maasse wos hot getroffen zurück mit einege jahr. Wie a schneider juengel is durch a maftir höchst glücklich geworen. Varsovie, 1886, in-8, 46 p.
- *Tochachas chaim.* Strof reid. Vilna, 1865, in-32, 96 p.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Abrahams (I.), 494 n. 2.
Abramovitch (S.-J.) (Mendele Mocher Sforim), 26, 50 n. 1, 96, 97,
100, 171-240, 241, 258, 259, 374, 384, 387, 389, 409 n. 1, 410, 412,
417, 418, 427, 430, 436, 438, 457, 464, 465, 493, 495 n. 2.
Adler (Jacob), 501.
Aksensfeld (J.), 102-106, 495 n. 2.
Alexandre II, 89, 90, 114, 118, 150.
Alexandre III, 261.
Andreïef (Léonide), 505.
Anschel (Rabbi), 43 n. 4.
Aron b. Samuel, 48.
Asch (Scholom), 7, 26, 508 n. 1.
Auerbach (Berthold), 51 n. 1.

Baal schem, 43 n. 2, 256, 468, 469, 470, 471, 472, 479.
Bachja (Rabbi), 50.
Badchen (E.), voyez Zunser (E.).
Baerman, 495.
Bass (Sabbataï), 55.
Beaumarchais, 217.
Bernstein (A.), 51 n. 1.
Bernstein (Ignatz), 72 n. 4.
Berschadsky (A.), 15 n. 1.
Bialik (Ch.-N.), 84 n. 3.
Bienstock (L.), 177 n. 1.
Blitz (Iekutiël), 47.
Blumgarten (S. Iehosch), 7.
Boccace, 42.
Brainin (R.), 153 n. 1, 159 n. 1.
Brandstaetter, 85.
Braudès (R.), 84 n. 1.
Bresch ou Brescht (Leiba), 45.

- Brunetière, 379 n. 1.
 Buber (Martin), 43 n. 2, 471 n. 1.
 Chamisso, 310.
 Chmelnitski, 14, 15, 53.
 Dick (A.-M.), 153-159, 160, 162, 167, 169, 390, 391, 400, 438.
 Dickens, 204.
 Dienesohn (Jacob), 389, 397-408, 409 n. 1, 438, 438, 457.
 Dostoïevsky, 440.
 Dov Beer (Rabbi), 48 n. 3.
 Dubnov (S.), 15 n. 1, 43 n. 1, 474 n. 1, 483 n. 1.
 Edel bat Moses, 51 n. 2.
 Edelstadt (D.), 387 n. 1.
 Ehrenkranz (W.), 144.
 Eichel (Isaac), 88.
 Etiascheff (Dr), (Ger-Zedek), 202 n. 2.
 Eliezer b. Nathan, 9.
 Ennery (Adolphe dr), 204.
 Erter, 85.
 Ettinger (Dr S.), 102, 106-110, 302 n. 1, 495 n. 2.
 Ézéchiél, 312.
 Falkowitsch (J.-B.), 495 n. 2.
 Feder (Tobie), 89.
 Feiwel (B.), 330 n. 2.
 Finn (S.-M.), 161.
 France (A.), 264, 439.
 Frank (Jacob), 469.
 Friedenberga (A.-M.), 19 n. 1.
 Frischman (D.), 389, 409 n. 1.
 Frug (S.), 266-302, 310, 320, 377, 385, 386, 389.
 Geiger (L.), 11 n. 1.
 Gerson (b. Elieser), 53.
 Gerson (Jacob), 17 n. 3, 27 n. 3, 28 n. 2, 29 n. 3, 30 n. 1.
 Ginsbourg (S. M.), 73 n. 1.
 Ginsbourg (S. M.) et Marek (P. S.), 15 n. 1, et voyez 56-72, 142 n. 4.
 Glückel de Hamel, 53.
 Goethe, 79, 500 n. 2.
 Goldfaden (Ab.), 132-142, 148, 149, 162, 168, 245, 389, 495-498, 499.
 Gordin (Jacob), 7 n. 1, 500-507.
 Gordon (I. L.), 59 n. 1, 80, 81, 83, 84, 90, 124-132, 409 n. 1.
 Gordon (Michel), 84 n. 2, 113-124, 131, 151, 270, 271, 389.
 Gottlob (A. B.), 96 n. 1, 98, 103, 152 n. 2, 176, 499 n. 1, 495 n. 2.
 Graetz (H.), 19 n. 1, 76 n. 1, 79 n. 2, 87, 143 n. 1, 241 n. 2, 474 n. 1.

- Gréhange (A.), 33 n. 1.
 Gréhange (André), 330 n. 1.
 Grillparzer, 500 n. 1.
 Grünbaum (M.), 40 n. 2, 43 n. 1, 44 n. 1, 47 n. 2, 3 et 4, 48 n. 1,
 50 n. 1, 51 n. 1, 2 et 4.
 Grünwald, 494 n. 3, 495 n. 1.
 Guedeman (Dr M.), 11 n. 1, 15 n. 1, 16 n. 1, 17 n. 2, 23 n. 1, 43 n. 1.
 Günsburg (M. A), 96 n. 1.
 Gutzkow, 498, 499.
 H. B., 330 n. 1.
 Hakohen, (Isaac b. Simon), 45.
 Halévi (Rabbi Jehuda), 371, 379.
 Hamsun, (Knut), 264.
 Harcavy (A. E.), 15 n. 1.
 Harcavy (A.), 24 n. 3.
 Harodezky (S. A.), 49 n. 1, 474 n. 1.
 Hauptmann, 500 n. 2.
 Heine (H.), 121, 131, 186 n. 2, 267 n. 2, 305, 306, 328, 329, 357 n. 2
 et 3, 385.
 Hirschbein (P.) 7, 508 n. 1.
 Hood (Fh.), 314
 Horowitz, 499, 500, 502.
 Hugo (Victor), 263, 500 n. 1.
 Hurwitz (Ch.), 96-98.
 Jacob b. Isaac, 32,
 Ibn Virga, (Iehuda), 51.
 Ibsen, 263, 438, 500 n. 1.
 Iehosch, voyez Blumgarten (S.).
 Ielline (D.), 494 n. 2.
 Ioseph b. Iakar, 47.
 Iost, (M.), 10 n. 4, 28 n. 1, 88 n. 3, 474 n. 1.
 Iounosza (Clémens), 240 n. 2.
 Isabella (M^{me} Spektor), 389.
 Israel de Miedzeboz, voyez Baal Schem.
 Kaidanower, Zewi Hirsch, 50.
 Kaplan, 266 n. 1.
 Karpeles (G.), 9 n. 1, 10 n. 1, 3 et 4, 31 n. 1, 32 n. 2, 34 n. 1, 39 n. 1,
 43 n. 4, 48 n. 2, 76 n. 1, 87 n. 1.
 Katz (B.), 15 n. 1, 79 n. 2, 80 n. 1.
 Katz (Rabbi Meier), 14 n. 1.
 Kaufmann (Prof. D.), 53 n. 1.
 Klausner (Dr I.), 75 n. 1.
 Kobrin (L.), 7.
 Kock (Paul de), 163.

- Kohen, Rabbi Schabsai (Schach), 14 n. 1.
 Konopnitzka (Marie), 310.
 Krochmal, 77.
 Landau (A.), 27 n. 3, 57 n. 1, 495 n. 1.
 Landau (Rabbi Iessekiel), 79 n. 2.
 Lateiner, 499, 500, 502.
 Lerner, 498.
 Lermontoff, 267.
 Lessing, 107, 241 n. 2, 302 n. 1, 500 n. 1.
 Levanda, 262.
 Levi Izchok (Rabbi), 483 n. 1.
 Levin (Iehalel), 409 n. 1.
 Levin ou Lefin (Mendel), 89, 93-96,
 Levinsohn (I.-B.), 14, 73, 77, 80, 81, 88, 89, 98-101, 102, 110.
 Levinson (L.), 495 n. 2.
 Levita (Elie), 32, 44 n. 1, 46, 47.
 Liebin, 503 n. 1.
 Lilien (E.-M.), 330 n. 2.
 Lilienblum (M.-L.), 82 n. 1, 84 n. 3, 140 n. 1, 262.
 Lilienthal (D^r), 110.
 Linetzki (I.-I.), 241-259, 389, 409 n. 1, 473.
 Litte (M.), 54.
 Lumcz, 53 n. 2.
 Maeterlinck, 263, 438.
 Maïmon (S.), 242.
 Maïmonide, 77.
 Man, Menachem, 52.
 Marek (P. S.), voyez Ginsbourg (S. M.) et Marek (P. S.).
 Mendele Mocher Sforim, voyez Abramovitsch (S. J.).
 Mendelssohn (M.), 44 n. 1, 73, 78, 87, 94, 149, 302 n. 1.
 Michel (Adam), 43 n. 4, 44.
 Moïse Hadarschan (Rabbi), 10.
 Montaigne, 26.
 Nachman de Braclaw (Rabbi), 43 n. 2, 48.
 Nadson, 310.
 Naïdenow, 507 n. 2.
 Nicolas I^{er}, 68, 70, 104, 105 n. 1, 110, 126 n. 3, 150, 266 n. 1, 283,
 441.
 Natanson (D. B.), 73 n. 1, 101 n. 1 et 2.
 Nogel (J. M.), 27 n. 2.
 Nordau (Max), 419 n. 1.
 Ostrowsky, 500 n. 1, 502.
 Ouroussoff (P. S.), 91 n. 3.
 Paulus (Æmilius), 45.

- Paulus (Fagius), 44.
Perez (L.), 25, 26, 28 n. 2, 42 n. 1, 43, 97, 254, 302-329, 377, 409
n. 1, 438-493, 508 n. 1.
Pinski (D.), 7, 508 n. 1.
Porges, Moïse b. Israel Naftali Hirsch, 54.
Pouchkine, 267.
Rabinowitsch, M. J. (Benami), 409 n. 1.
Rabinowitsch, S., (Scholem Aleichem), 26, 96, 97, 101, 111 n. 1,
152 n. 2, 170 n. 1, 258 n. 1, 302 n. 1, 307, 389, 409-437, 507.
Rabnitzki (J. Ch.), 170 n. 1, 409 n. 1.
Rapoport (S. J.), 88.
Raschi, 45.
Reisin (A.), 7.
Reisin (S.), 28 n. 1.
Reisin (S. et A.), 28 n. 1.
Richter (Jean-Paul), 105.
Rosenberg (F.), 11 n. 2.
Rosenfeld (Morris), 21, 26, 268, 312, 329-387.
Sabbataï (Zewi), 53, 469.
Sacher-Masoch, 474 n. 1.
Sainéan (Lazare), 17 n. 1, 20 n. 1 et 2, 24 n. 1 et 2, 27 n. 1 et 3, 29
n. 2.
Samorzt (J.), 302 n. 1.
Saubert (J.), 33 n. 1.
Schach (F.), 163 n. 1.
Schaikewitsch (Schomer) 161-170, 390, 400, 438, 498, 499.
Shakespeare, 263, 409 n. 1.
Schatzkes (M. A.), 258 n. 1.
Schechter, 474 n. 1.
Schiller, 79, 80, 107, 152 n. 2, 500.
Scholem-Aleichem, voyez Rabinowitsch (S.).
Schomer, voyez Schaikewitsch.
Schudt, 494 n. 3.
Schulman (E.), 9 n. 1, 18 n. 2, 19 n. 1, 20 n. 1, 24 n. 2, 27 n. 3, 32
n. 2, 43 n. 3, 44 n. 2, 45 n. 2 et 3, 46 n. 2 et 4, 47 n. 1 et 2, 48 n. 3,
50 n. 1, 88 n. 1, 95 n. 1.
Scribe, 498.
Skabitschevsky, 266 n. 1.
Slonimsky, 245.
Slouschz (D^r N.), 73 n. 1, 75 n. 1, 84 n. 3.
Smolenskine, 85.
Spektor (M.), 72 n. 4, 111 n. 1, 122 n. 1, 388-396, 409 n. 1, 438,
507 n. 2.

- Steinschneider (M.), 11 n. 1 et 2, 17 n. 1, 27 n. 2, 31 n. 2 et 3'
40 n. 1, 44 n. 1 et 3, 52 n. 1, 53 n. 2.
Süsskind de Frimberg, 10.
Taine (H.), 204 n. 1.
Tawiw (J. Ch.), 29 n. 1.
Tendlau (A. M.), 72 n. 4.
Tiktiner (Rébecca), 50.
Tolstoi, 500.
Tourgenieff, 438.
Tschokke, 79.
Vechlicky (J.), 330 n. 2.
Wagenseil (Chr.), 27 n. 1.
Waldmann (J.), 330 n. 2.
Weissberg (Max), 86 n. 1.
Weissenberg (D^r), 494 n. 3, 495 n. 1.
Wengeroff (Pauline), 110 n. 2.
Wiener (L.), 5, 18 n. 1, 32 n. 1, 39 n. 1, 40 n. 1, 96 n. 1, 330, 333.
Winchevsky (M.), 387 n. 1.
Witzenhausen (Joseph), 47.
Wolf, 33 n. 1.
Zederbaum, 179, 302 n. 1, 388, 409 n. 1.
Zéphania, 52.
Zinberg (S.), 73 n. 1, 88 n. 1, 91 n. 2, 168 n. 1.
Zola (E.), 264.
Zunser (E.), 149-152, 168, 389.
Zunz (D^r L.), 53 n. 3, 54 n. 1-4.
Zweifel (E.), 111-112, 245, 409 n. 1, 474 n. 1.

ERRATA

<i>Page</i>	<i>Ligne</i>	<i>Au lieu de</i>	<i>Doit être</i>
9 n. 1	2	intre	imke
15 » 1	21	1901	1909
41	11	confiée	confinée
43 » 2	12	Buder	Buber
44	7	L. Dubnow	S. Dubnow
44 » 1	11	E. Mendelssohn	M. Mendelssohn
48	4	Leibliche	Liebliche
53 » 1	1	suivant	sous
84 » 1	1	Brandès	Braudès
94 » 1	1	88	89
106	27	Riterch	Richter
111 » 1	2	Glouchom	Glouchow
135 » 3	3	Riwés	Riwkés
168	7	malgré	étant donnée
239	12	krobl	knobl
240 » 2	8	Faill	Faxe
262	10	Liliembum	Lilienblum
344	26	opète	poète
382	22	dish	yiddish
387 » 1	13	sous	dans
420	27	abandonné	adonné
425 » 1	4	prinze	Sprinze
448	13	ghette	ghetto
455	8	gadique	agadique
494 » 3	5	1908	1708
500	13	le judéo-allemand	le théâtre judéo-allemand
508 » 1	12	font	fait

[L'auteur ayant été absent de Paris pendant l'impression du livre, la correction des feuilles, surtout en ce qui concerne les signes de ponctuation et l'orthographe des mots étrangers, n'a pu être faite que d'une façon bien imparfaite. Dans la liste ci-dessus sont indiquées quelques-unes des fautes les plus importantes qui se trouvent dans le livre.]

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	5
LIVRE PREMIER	
La Langue.....	9
I. — Les commencements.....	9
II. — Les éléments de la langue.....	16
III. — Les dialectes.....	23
IV — La grammaire.....	26
Les Commencements de la littérature.....	31
Les Chansons populaires.....	56
Littérature haskalite.....	73
I. — Caractéristique générale du mouvement haskalite.....	73
II. — La Haskala et le judéo-allemand.....	87
III. — Les commencements de la littérature maskilite judéo-allemande.....	92
La Poésie populaire. Les badchens.....	13
Le Roman populaire.....	152
S. I. Abramovitch (Mendele Mocher Sforim).....	171
I. I. Linetzki.....	241
LIVRE II	
Introduction.....	261
L'époque contemporaine. La fin du maskilisme.....	261
S. S. Frug.....	266
J. L. Perez (poète).....	302
Morris Rosenfeld.....	329

M. Spektor.....	388
Jacob Dienesohn.....	397
S. Rabinowitsch (Scholem-Aleichem).....	409
I. L. Perez (prosateur).....	438
Le théâtre judéo-allemand.....	494
Appendice. Bibliographie.....	509
Index des noms propres.....	553
Errata.....	579

